This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue d'ethnographie

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Digitized by Google

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

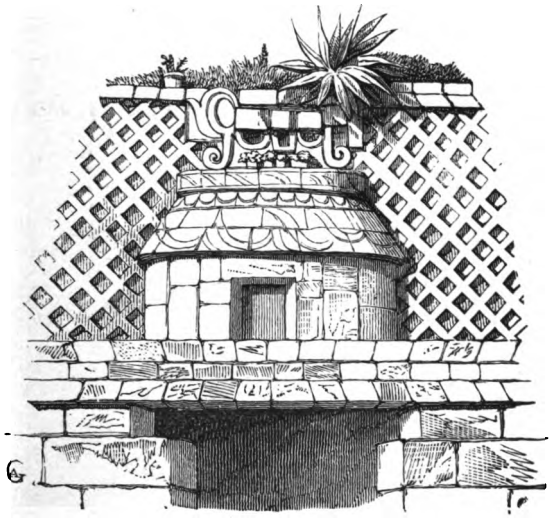
Digitized by Google

REVUE
D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Digitized by Google

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

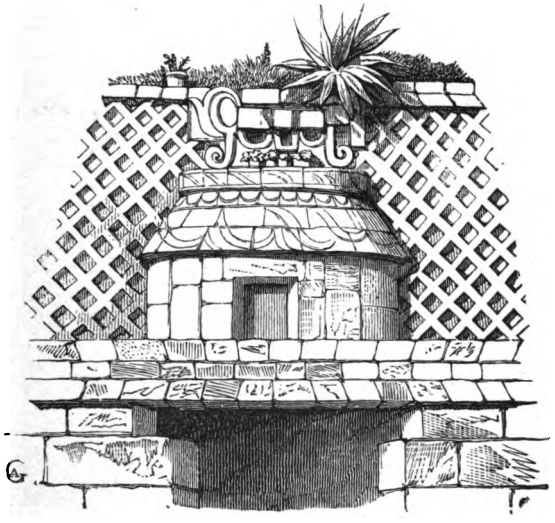
Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHI

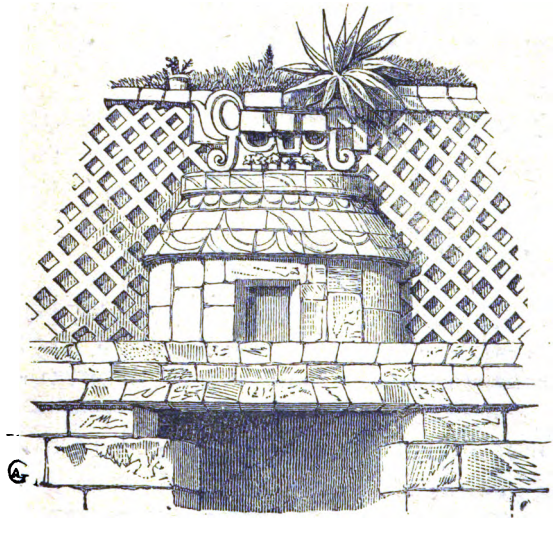
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 1. — Janvier-Février.

V. 5



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

MÉMOIRES ORIGINAUX :

La langue bretonne, limites et statistique (fig. 1-5 et pl. I)..... P. SÉBILLOT.
La découverte du Nouveau Mexique, par F. Marcos, de Nice, en 1539..... BANDELIER.
Notice sur les vêtements, les parures et les tatouages des Papouas des côtes Sud-Est de la Nouvelle-Guinée (fig. 6-21).... O. FINSCH.

VARIÉTÉS :

Notes ethnographiques sur le haut Sénégal (fig. 22)..... Dr BELLAMY.

REVUES ET ANALYSES. — LIVRES ET BROCHURES :

Engelmann et Rodet. *La pratique des accouchements chez les peuples primitifs*..... G. DUMOUTIER.
M. Jametel. *La Chine inconnue*..... E.-T. HAMY.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des sciences de Paris..... ..... ID.

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES.

Le Trésor des Sultans..... .... ***

NOUVELLES. — NÉCROLOGIE. — BIBLIOGRAPHIE.

(A ce numéro 1 de 1886 est jointe une réimpression des pages 483 à 486, destinées à remplacer les mêmes pages dans le fascicule du n° 6 de 1885.)

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-8 raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris.....	**25** fr.	»
— —	Départements	**27**	**50**
— —	Étranger.....	**30**	»
Un numéro, pris au Bureau.....		**5**	»

TARIF DES ANNONCES

Une page.....	**30** fr.	»
Une 1/2 page.....	**20**	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analysés.*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubeck.

LEOPOLD VOSS, Éditeur, à Hambourg (et Leipzig).

ALT-MEXICO

ARCHÆOLOGISCHE BEITRÆGE

ZUR KULTURGESCHICHTE SEINER BEWOHNER

VON HERMANN STREBEL

Grand in-4°. 19 feuilles de texte, 17 gravures, 2 planches en chromolithographie. En carton.

Prix. . . . . **62** fr. **50.**

Digitized by Google

GN
1
R455
v. 5

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA LANGUE BRETONNE

LIMITES ET STATISTIQUE

PAR PAUL SÉBILLOT

§ 1. — *Recherches anciennes et modernes.*

La langue bretonne a eu dans la péninsule armoricaine une aire géographique beaucoup plus étendue que celle qu'elle occupe à notre époque. D'après M. Aurélien de Courson (*Cartulaire de Redon*, prolégomènes, p. xc), au IXe siècle la limite de la langue romane et du celtique partait de l'embouchure du Couesnon pour aboutir à la Loire, à peu près en face de Paimbœuf.

L'évêché entier de Dol, sauf Antrain et quelques villages, parlait alors la langue bretonne; de là, la limite était presque celle de l'évêché de Saint-Malo, celtique en entier, et celle de l'évêché de Rennes, exclusivement français, sauf trois étroites bandes, vers Hédé, Mordelles, Messac et Fougeray. L'évêché de Nantes était plus breton que celui de Rennes; la limite des langues passait vers Conquereuil, le Gavre, laissait Blain en pays français, continuait par Bouvron et Cambon et se terminait à la Loire à Donge. Cette limite n'est, bien entendu, qu'approximative, et M. de Courson ne la donne que comme vraisemblable.

Selon M. de la Villemarqué, (*Introduction au Dictionnaire français-breton* de Le Gonidec, p. xx), au XIIe siècle la limite allait de la Rance à la Vilaine.

Documents anciens. — Un des premiers documents anciens où l'on se soit occupé de la limite des deux langues se trouve dans la *Cosmographie universelle* de Belleforest. Paris, 1575.

« La Bretaigne est divisée en trois langues et chacune desquelles

Digitized by Google

a ses regions et dioceses : veu qu'il y en a troys qui parlent breton bretonnant, qu'on pense estre lancien langage des premiers habitants du pays, et leurs dioceses sont Cornouaille, les habitants de laquelle sont dits Cornubiens, Sainct Paul et Treguiers. Après y sont les Bretons Galots, a sçavoir qui parlent françois, et ce sont ceux de Dol, de Rhenes et de Sainct Malo qui furent jadis nommés Alethéens : et les autres parlent un langage meslé tantôt françoys, et quand il leur plaist la langue bretonne et ceux-cy ont encore trois dioceses, à sçavoir Nantes, Vannes et Saint-Brieu. »

Si l'on prenait à la lettre les expressions de Belleforest, dans les diocèses de Nantes, de Vannes et de Saint-Brieuc tout le monde aurait su le breton et le français, ce qui est manifestement inexact; une petite partie de Saint-Brieuc conservait encore l'usage du breton, de même qu'une partie de Nantes, tandis que vraisemblablement le français n'était usité, comme langue courante de la campagne, que dans un petit nombre de paroisses du diocèse de Vannes.

La limite semble plus exactement tracée sur une carte du XVIIe siècle, probablement du commencement, que j'ai acquise il y a quelques années, et qui est extraite d'un livre sur la Bretagne, peut-être de d'Argentré; elle est intitulée : *Description du pays Armorique à près Bretaigne ;* elle porte dans un coin la mention : (s. d.) Cæsaroduni Turonum in ædibus Mauricij Boguerealdi.

Elle donne la division en Basse Bretaigne et Havlte Bretaigne. La ligne pointillée part de Benit (Binic) laissant Lanvolon en Basse Bretagne, passe par Chatelaudren, puis à quelque distance à l'ouest de Quintin, Loudeac, Rohan, Jocelin; elle court alors parallèlement à la rivière d'Aoust (Oust) qu'elle laisse en pays français, et dont elle s'éloigne de 20 à 25 kilomètres, puis elle aboutit au confluent de l'Oust et de la Vilaine. Elle suit le cours de la Loire jusqu'un peu au-dessus d'Erbinat (Herbignac), qui est de Haulte-Bretaigne et se dirige par Guérande vers l'embouchure de la Loire pour aboutir au rivage entre Poulguen (le Pouliguen) et Comblac.

Digitized by Google

GL
Anthro
Gottschalk
10-28-53
84946

Je possède une autre carte qui porte la date de 1711, elle est intitulée : *Gouvernement général du duché de Bretagne, divisée en Haute et Basse*, dressée sur divers mémoires par N. de Fer, géographe de sa Majesté Catolique (*sic*) et de Monseigneur le Dauphin, gravée par P. Starckman. La ligne pointillée, qui sépare la Haute-Bretagne de la Basse, part de la Manche un peu à l'ouest de Saint-Quay, atteint Lanvollon qui est en Haute-Bretagne, laisse dans la Basse, Goudellin, Chastelaudren, Plouagat, et descend presque en ligne droite, à travers la forêt de Lorges jusqu'à l'Oust, qu'elle atteint à Saint-Eloy, laissant Uzel en Basse-Bretagne. A partir de là, sauf des lignes d'un kilomètre à peine sur la gauche ou la droite, c'est la rivière qui sert de limite jusqu'auprès de Rohan. Il y a là une pointe de la Haute-Bretagne dans la Basse, qui met dans la première Rohan, Saint-Gonery, Carcado, Crédin, Redenac, Serent, Tredion, Molac, Questamber, Peaule et aboutit à la Vilaine en face de Saint-Dolé.

Cette limite d'une manière générale peut être considérée comme faisant alors celle des deux langues; cependant elle place en pays français, Lanvollon et Pléguien, qui aujourd'hui encore sont de langue bretonne; ici, comme sur plusieurs autres points, la division a suivi, non la langue, mais la limite des évêchés de Saint-Brieuc et de Tréguier, en englobant Lanvollon, enclave de Dol, au diocèse de Saint-Brieuc. En descendant vers le sud, la limite de la Basse-Bretagne n'est pas exactement celle des évêchés, puisque Uzel, indiqué comme étant de Basse-Bretagne, faisait partie de l'évêché de Saint-Brieuc.

La nouvelle édition d'Ogée (*Dictionnaire de Bretagne*, Rennes 2 v. in 8°) mentionne à la fin de l'article consacré à chaque commune, si la langue française est seule usitée, si c'est la langue bretonne, si on se sert des deux langues; mais elle n'indique point les limites, et ces renseignements, au dire de mes correspondants, sont erronés sur plusieurs points. Gauthier du Mottay, dans sa *Géographie des Côtes-du-Nord*, fut généralement plus exact, sans toutefois bien délimiter l'aire des deux langues. La *Petite Géographie du Morbihan* de Guyot-Jomard est encore moins

Digitized by Google

précise, et souvent ne fait que reproduire la limite assignée en 1825 aux deux langues par Mahé (*Antiquités du Morbihan*), limite très approximative. C'est d'après ces documents, et d'après quelques renseignements particuliers, que je traçai en 1878 pour l'exposition de la section d'anthropologie, une carte linguistique de la Bretagne qui fut accompagnée d'une brochure sur les limites du breton et du français. (*Bull. de la Société d'Anthropologie*, séance du 6 juin 1878.)

Voici les limites que j'avais alors tracées.

« Dans les Côtes-du-Nord, sur quarante-huit cantons, vingt-quatre parlent exclusivement français ; dans les vingt-quatre autres, la langue bretonne est d'un usage général dans la campagne.

« La limite des deux langues est marquée par une ligne allant du nord au sud. Elle part de la commune de Plouha, située sur le bord de la mer, et passe par Pléguien, Tréguidel, Bringolo, Plouagat, Lanrodec, Senven-Lehart, Saint-Connan, Saint Gilles-Pligeaux, Canihuel, le Haut-Corlay, Saint-Mayeux, Caurel, Mûr et Saint-Connec. Dans toutes ces communes, la langue française est généralement parlée concurremment avec la langue bretonne ; cependant les habitants entre eux se servent plus volontiers du breton que du français et les vieillards ne comprennent que cette dernière langue.

« Dans le Morbihan, voici la limite du breton et du français en allant du Nord au Sud-Est, Croixanvec, Noyal-Pontivy, Gueltas, Kerfourn, Naizin, Moréac, Saint-Allouestre, Saint-Jean-Brevelay, Monterblanc, Elven, Sulniac, Berric, Lauzach, Muzillac, Billiers. (Mahé, *Essai sur les antiquités du Morbihan.*) D'après M. Guyot-Jomard (1861), cette limite, tracée en 1825, n'a pas cessé d'être exacte ; cependant le français gagne du terrain à Billiers, Muzillac, Berric, Elven, Gueltas, où le breton tend à disparaître.

« La Loire-Inférieure parle français, sauf quelques villages du canton de Guérande, tous situés dans la commune de Batz, qui forment un îlot breton d'environ douze cents habitants. Dans ces villages, au nombre de sept, les habitants comprennent d'ail-

Digitized by Google

leurs les deux langues, mais dans leurs relations quotidiennes, ils se servent plus volontiers du breton que du français. »

§ 2. — *Limites des deux langues en* 1885.

La délimitation que j'avais tracée en 1878, presque toujours d'après des documents de seconde main, ne pouvait être qu'approximative, et je terminais ma brochure en exprimant le désir que la limite fût relevée, village par village, de manière à fixer définitivement l'aire respective des deux langues dans le dernier quart du XIXe siècle.

Ce vœu ne fut pas entendu; il n'y eut aucune nouvelle publication précisant la limite, et la question restait à peu près à l'état où je l'avais laissée, lorsque mon collègue, le Dr Hamy, conservateur du Musée d'Ethnographie, me demanda l'autorisation de graver ma carte, et de reproduire mon travail, avec les modifications qu'auraient pu me suggérer mes nouvelles études. Je le priai de m'accorder quelque délai, afin de voir s'il ne serait pas possible d'obtenir une précision plus grande. Je me mis en rapport avec plusieurs savants bretons, entre autres avec M. Mauricet, de Vannes, qui m'envoya gracieusement une carte sur laquelle la limite du breton et du français dans le Morbihan était tracée village par village, d'après ses renseignements personnels et ceux puisés à l'évêché. Je pensai qu'il ne serait pas impossible d'obtenir une délimitation analogue pour les Côtes-du-Nord, et j'eus la bonne fortune, après m'être adressé à bien des personnes, de trouver plusieurs correspondants zélés qui m'ont donné une limite précise et que j'ai tout lieu de croire exacte.

C'est à eux que je dois de pouvoir présenter un travail meilleur que celui que j'avais fait, à la hâte, en 1878. Mon rôle s'est borné à coordonner ces divers renseignements et à les ramener à une certaine unité.

Dans tout Plouha, on parle breton et souvent aussi le français.

Voici du côté de Plouha, les derniers villages de cette commune où l'on parle breton; tous les habitants se servent à peu

Digitized by Google

Fig. 1. Carte montrant les limites du français et du breton, depuis Plouha jusqu'à Saint-Fiacre.

Digitized by Google

près indifféremment et suivant les circonstances, du breton et du français : Kerégal, la Lande-Mergat, Kervizel, Kergromot, Kenidouartz, Boigougen, qui se trouve à cheval sur le chemin de Paimpol à Saint-Brieuc, comme Kerégal l'est sur le chemin de Plouha au Portrieux. La limite de Trévéneuc passe très près des six villages et celle de Plourhan très près de Boisgougen. Dans les villages de Trévéneuc et de Plourhan, qui avoisinent la limite de Plouha, presque personne ne sait ou ne parle le breton. (Communication de M. le docteur Pignard, de Plouha.)

Dans la commune de Plourhan, la limite passe par les villages de la Ville-Hélio, du Rohat et de Bois-Buhain, où l'on parle le breton, mais où presque tout le monde sait le français ; à l'est de ces villages, et dans la très grande majorité de la commune, on ne se sert que du français. (Communications de MM. Pignard et Chardin.)

Dans la commune de Pléguien, bretonnante pour les neuf dixièmes, les villages touchant à Pludual, Lanvollon et Tressignaux parlent exclusivement le breton, ceux confinant Plourhan parlent le français et n'ignorent pas le breton ; les derniers villages bretons sont le Rohat (dont la chapelle est bien de Plourhan ; mais la plus grande partie du village est de Pléguien) et le Bois de la Salle, sur la limite de Plourhan ; Kerstang et Keriou, limitrophes de Tréguidel, (Keriou se trouve à environ 200 mètres de la limite entre Pléguien et Tréguidel, et à égale distance de la limite entre Pléguien et Tressignaux, dans l'angle où ces trois communes font leur jonction).

La commune de Tréguidel, française pour les neuf dixièmes, ne renferme aucun village exclusivement breton, mais seulement des familles bretonnes isolées le long des limites de Pléguien et Tressignaux totalement bretonnantes (on n'y trouverait pas quatre familles purement françaises) la limite passe à l'est des villages bretons de Keroc'h et de Saint-Antoine ; (village situé sur la route allant du village de la Croix-de-Pierre au bourg de Tréguidel à environ un kilomètre de la Croix-de-Pierre et à 300 mètres des limites de Tréguidel, sur cette même route. Il est difficile de s'expliquer l'omission de cet important village sur la

Digitized by Google

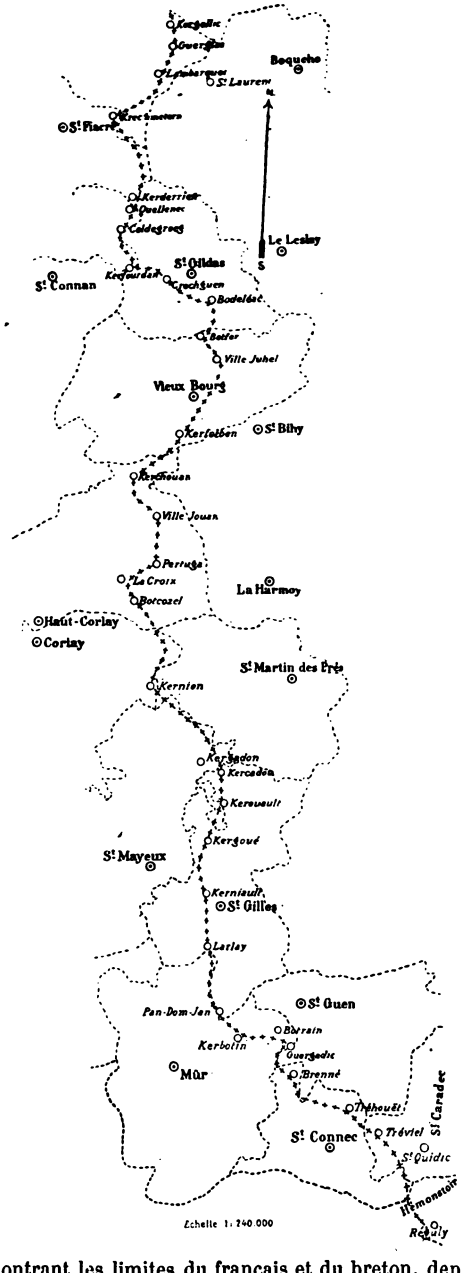


Fig. 2. Carte montrant les limites du français et du breton, depuis Saint-Fiacre jusqu'à Hémonstoir.

Digitized by Google

carte d'état-major; il doit y être inscrit sous un autre nom' Sand-Anton, peut-être) limitrophes de Tréguidel, puis par ceux de Kerarziou et de la Trinité, limitrophes de Plélo, commune entièrement française, et possédant néanmoins beaucoup de familles bretonnantes, surtout dans les villages de Saint-Quay, de la Ville-Garre et de Beauchamp.

En Bringolo, commune bretonnante, où le tiers de la population parle le français aussi bien que le breton, et où les deux langues sont presque également usitées dans les villages bordant Plélo et Plouagat, les derniers villages bretons sont Kerimec'h, ou Kerimerc'h (les deux orthographes sont usitées) Kerstéun, Mélar (véritable orthographe), Kerouzeren ou Kerouzern (orthographe des archives communales), sur la lisière de Plelo; ensuite le Pébel (Plouagat n'a jamais eu que deux feux sur sept que compte ce village), Kerdaniel-Taillard et Kerivoa (situé au milieu d'une ligne droite, allant de Kerdaniel-Taillard à Mezouado) limitrophes de Plouagat, commune où il n'existe pas un seul village exclusivement breton, et où le breton est actuellement beaucoup plus parlé qu'il y a quarante ans, surtout dans les villages de Kerharscouët, Christ, le Leshouarn, etc.

En Saint-Jean-Kerdaniel, commune où la langue française, quoique généralement connue dans les villages qui vont être désignés, n'est usitée nulle part, la limite est établie par les villages bretons de Mezouado, le Grand et Petit-Keranroué, Kerphilippe, Kergrec'h (à 400 mètres au sud-est de Kerphilippe) et Kergourio, limitrophes de Plouagat. (Les anciens registres portent Meszouadou et Kergouriou, qui se prononcent en breton Mezouadou et Kerouriou : l'orthographe aujourd'hui usitée dans les actes de l'état civil est celle ci-dessus).

En Lanrodec, commune qui ne compte aucun village exclusivement français, bien que cette langue y soit presque aussi usitée que le breton, la limite passe par les villages de Coatandoc'h, ou Coatando (les deux orthographes ont cours), Kerstéun, Kergouarin (Kerouarin, orthographe bretonne), Pont-Léon, village nouveau de neuf à dix feux, sur la route de Lanrodec à Plouagat, à 250 mètres du bourg de Lanrodec).

Digitized by Google

Trégueric (Trégric, orthographe vicieuse), Goudemail et Kerivoallay, tous limitrophes de Plouagat (Kerivoallay est situé presque dans l'angle de jonction des trois communes de Plouagat, Lanrodec et Boqueho) et par Crec'h-ar-Brun, Kergollic (environ à mi-chemin, entre le village de Sant-Jean et la limite de Boqueho) le Guerglas et Lambarquet (Lambarguet est l'orthographe bretonne), limitrophes de Boqueho, commune entièrement française, à part le village de Saint-Laurent où se trouvent deux ou trois familles bretonnantes.

Dans Saint-Fiacre, commune purement bretonne, la limite est le village breton de Krec'hmétern, limitrophe de Lanrodec, de Boqueho et de Saint-Gildas. (Communication de M. l'abbé Fœillet, recteur de Bringolo.)

En Saint-Gildas, commune bretonnante pour les deux tiers, la limite passe près des villages bretons de Kerderrien, le Quellenec, Kercaradec, Koldaouarec (Coldegroeg de la carte d'état-major), Kerfourdan, puis, laissant le bourg en pays français, par Bodeléac et le Crechguen. (Communications de MM. Fœillet et Edouard Guépin.)

Dans la commune de Vieux-Bourg, bretonnante pour un peu moins de moitié, la limite, laissant le bourg en pays breton, passe auprès des villages bretons de Botfer, la Ville Juhel, Kerfolben ; elle entre dans la commune de Haut-Corlay, passe par les villages bretons de Kerchouan près du point culminant de Fenbusquet, point de partage des eaux, par la Ville Jouan, Pertuga (Persuca, État-Major), La Salle, la Croix de Corlay, Botcozel : dans la commune presque entièrement bretonnante de Corlay, elle passe par Kernion. (Communication de M. Edouard Guépin.)

D'après une note de M. Guitterel, recteur de Saint-Mayeux, le breton et le français se partageraient les villages de Kermonain, Botcozel, Le Boissy, le Squint, Saint-Amand, (Saint-Damand de l'État-Major ; c'est au reste la prononciation usitée).

En Saint-Mayeux, les villages extrêmes où l'on parle le breton sont ceux de Kerfaven, Kerléau, Ker-brun, Ker-Houarn, Ker-

Digitized by Google

loué, Kergadon, Ker-Rouault. (Communication de M. Guitterel, recteur de Saint-Mayeux.)

Dans le canton de Mûr, la limite passe aux villages de Kercadou, Kerouault, Kergoué, Kerniault, situés dans la commune de Saint-Gilles-Vieux-Marché et dans ces villages, la langue bretonne domine, le bourg, ainsi que toute la partie de la commune à l'est de cette limite, étant considéré comme français, (cette langue y est parlée par la majorité).

Elle atteint le village de Larlay, qui est français, puis, suivant la limite de la commune de Mûr, elle passe à l'ouest du Pan-Dom-Jan, village français de la commune de Saint-Gilles-Vieux-Marché, passe à Kerbotin et au Botrain, derniers villages bretons de Mûr, à Guergadic, breton également, sur la limite et partie en la commune française de Saint-Guen.

Dans la commune de Saint-Connec, Brenné et Tréhouët, villages français, sont les derniers à l'ouest de cette commune bretonnante pour les 5/6. A partir de Tréhouët (comme la commune de Saint-Caradec s'avance entre les communes de Saint-Guen et Saint-Connec), la limite pénètre dans la commune de Saint-Caradec, englobe Tréviel, breton comme Saint-Connec, laisse Saint-Quidic en pays français à l'est, passe à Réguly, en la commune de Hémonstoir, pour arriver au village de Crano, en Croixanvec, rejoindre la limite du Morbihan. (Communication de M. Emile Enaud, notaire à Saint-Guen.)

Dans les communes des Côtes-du-Nord coupées par la limite, voici les langues usitées pour la prédication : Trévéneuc (français), Plourhan (fr.), Pléguien (breton), Tréguidel (fr.), Bringolo (Bret., fr.) Plouagat (trois prêtres français) Saint-Jean-Kerdaniel (br.), Lanrodec, (br.) Boqueho (fr.), Saint-Fiacre (br.), Saint-Gildas (fr.), Vieux-Bourg (fr.), Haut-Corlay (br.), Corlay (br.), Saint-Mayeux, (br. fr.), Saint-Gilles (br., fr.), Mûr (br., fr.), Saint-Guen (fr.), Saint-Connec (br., fr.), Hémonstoir (fr.). (Comm. de M. le chanoine Limon.)

Pour le Morbihan voici la limite que le Dr Mauricet, de Vannes, a bien voulu tracer sur la carte du Morbihan dressée en 1880 par M. Edmond Bassac.

Digitized by Google

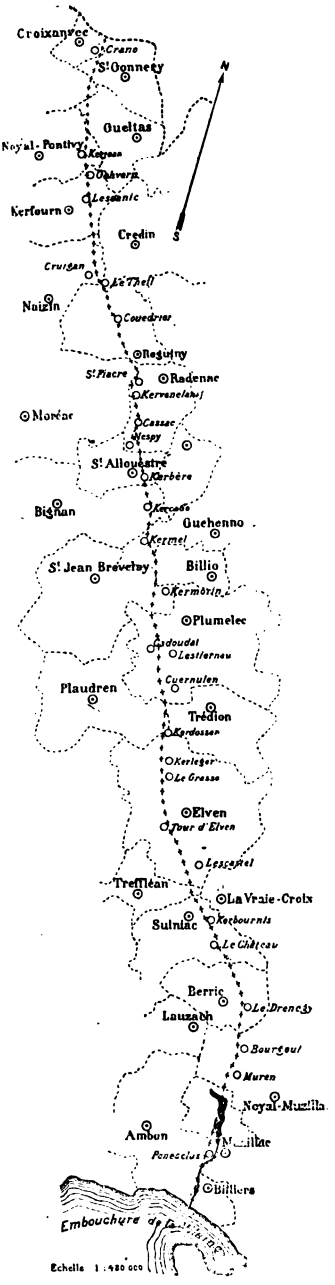


Fig 3. Carte montrant les limites du français et du breton, depuis Croixanvec jusqu'à Billiers.

Digitized by Google

La limite entre dans le Morbihan vers le village de Crano en Croixanvec, presque à la limite de cette commune bretonnante, et de celle de Saint-Gonnery qui, sauf une petite pointe à l'ouest, est de langue française; elle laisse ensuite en pays français la commune entière de Gueltas, passe par Kerjean, commune de Noyal-Pontivy, qui parle breton, sauf deux villages à l'est de cette limite. Laissant le bourg de Kerfourn en pays bretonnant, elle passe par Gahvern et Lesoanic, hameaux de cette commune, et atteint la limite des arrondissements de Pontivy et de Ploërmel.

A partir de là, la limite passe au Theil et à Couedrien, hameaux de Reguiny, dont le bourg se trouve en langue française, mais à une petite distance de la langue bretonne, puis par Saint-Fiacre, Kervenelanay, Cassac, hameaux de Radenac ; toute cette commune, sauf une petite pointe autour du village de Nespy parle français. La limite passe ensuite par Kerbère, hameau de Saint-Allouestre, dont le bourg ainsi que les deux tiers du territoire se trouvent en pays bretonnant ; par Kercado, hameau de Bignan, commune presque entièrement bretonne, à l'est par Kermel, hameau de Guehenno, commune dont la plus grande partie parle français, suit la limite de la commune française de Billio, laissant en pays français Kermorin, hameau de Saint-Jean Brévelay, commune toute bretonne. Le bourg de Plumelec se trouve en pays français ; dans cette commune, la séparation des deux idiomes se fait entre Cadoudal et Lestiernau, puis, laissant à l'est Cuernulen, aboutit à la lisière de l'arrondissement de Vannes.

A son entrée dans cet arrondissement, la limite suit sensiblement celle de la commune bretonnante de Plaudren et de la commune française de Tredion (sauf une petite pointe à Kerdossan); dans la commune d'Elven elle passe par les villages de Kerleger, Le Grasso, le château d'Elven, Lescastel. Le bourg d'Elven est en pays français et la commune coupée à peu près par moitié par la limite. Celle-ci passe ensuite entre Treffléan et la Vraie-Croix, mais plus près de cette commune, dont le bourg est français, — puis par Kerbournis et le Château, hameaux de

Digitized by Google

la commune bretonne de Sulniac,—laisse Berric un peu à l'ouest, passe par Le Drenegy, hameau de cette commune, puis laisse à l'ouest Bourgeul et Muren, hameaux de Noyal-Muzillac, dont le bourg est en pays français.

La limite suit alors un étang de la commune de Muzillac, puis la rivière qui sépare cette commune et celle de Billiers d'Ambon, commune entièrement bretonnante, sauf le village de Penesclus. Alors la limite atteint la mer à l'embouchure de la Vilaine.

Dans les communes mixtes du Morbihan, voici les langues usitées pour la prédication : Croixanvec (breton), Saint-Gonnerv

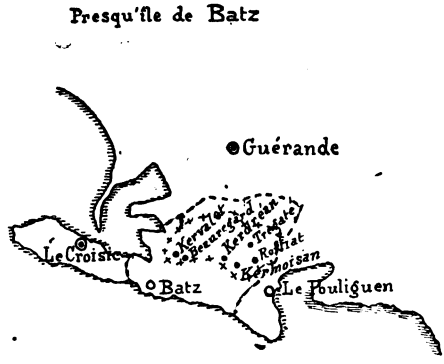


Fig. 4. Carte de l'enclave bretonne de la presqu'île de Batz.

(français), Gueltas (fr.), Noyal-Pontivy (br.), Kerfourn (br.), Reguiny (fr.), Radenac (fr.), Saint-Allouestre (br.), Bignan (br.), Guehenno (fr.), Saint-Jean-Brevelay (br.), Plumelec (fr.), Trédion (fr.), Elven (sur quatre prêtres, un vicaire seul est breton), La Vraie-Croix (fr.), Sulniac (br.), Berric (br.), Noyal-Muzillac (fr.), Muzillac (fr.), Ambon (fr. et br.) (Comm. de M. Mauricet, d'après des notes fournies par l'évêché.)

L'enclave bretonne de la presqu'île de Batz (Loire-Inférieure) séparée des autres pays bretonnants par une bande française de plus de 35 kilomètres d'épaisseur, a été l'objet d'une remarquable monographie lue au Congrès de Nantes de 1878 par M. Léon Bureau. D'après lui (*Ethnographie de la presqu'île de Batz*, p. 11) le breton y est encore parlé par une partie de la population, mais

Digitized by Google

seulement dans sept villages qui sont : Kervalet, 512 habitants; Beauregard, 34; Kerdréan, 42; Trégaté, 212; Kermoisan, 217; Roffiat 222; Kerbean 47; Le Guho 34; soit un total de 1,320 habitants. D'après M. Bureau, le français gagne rapidement, et le dialecte breton est en voie d'extinction. Alors il n'évaluait pas à plus de 400 le nombre des personnes dont le breton est la langue habituelle. D'après une communication que je reçois de lui, ce nombre a diminué depuis dix ans, de moitié, et il ne l'estime plus qu'à 200.

§ 3. — *Limites des dialectes.*

Sur ma carte de 1878, j'avais indiqué par grandes lignes, d'après le travail de M. Hamonnic qui figure dans la préface du *Dictionnaire breton* de M. Troude, publié à Brest en 1869, les limites des dialectes bretons. La société archéologique du Finistère, à laquelle j'ai soumis la question, n'a pu me donner une solution ; elle n'est du reste possible que par une enquête faite sur place par une personne très versée dans la connaissance du breton.

Les dialectes bretons correspondent approximativement à l'ancienne limite des évêchés.

Le dialecte de Tréguier a pour limite à l'est le pays français, au nord la Manche, au sud le massif des montagnes du Mené, à l'ouest la rivière de Morlaix et une ligne droite menée de Morlaix au Cloître. Il comprend toute la partie de l'arrondissement de Saint-Brieuc qui parle breton, la plus grande partie de l'arrondissement de Guingamp, et trois cantons du Finistère situés dans l'arrondissement de Morlaix. A Morlaix, d'après une communication de M. de la Barre du Parc, deux des églises de la ville, Saint-Mathieu et Saint-Melaine, situées sur la rive droite, appartenaient à l'évêché de Tréguier; Saint-Martin sur la rive gauche était de Léon. Cependant, toute la ville de Morlaix et plusieurs communes des environs situées sur la rive trécorroise, parlent le breton de Léon.

Le dialecte de Léon est limité au nord et à l'ouest par la mer;

Digitized by Google

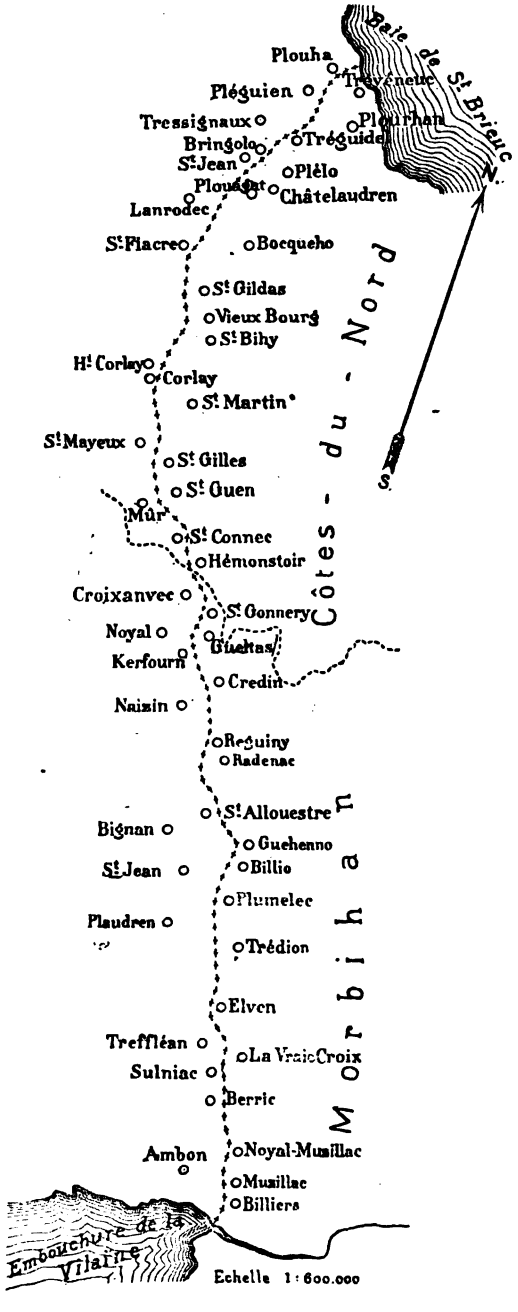


Fig. 5. Carte d'ensemble, par communes, des limites du français et du breton.

Digitized by Google

au sud-ouest, par une ligne qui part de la rade de Brest, passe entre Plougastel et Daoulas, ces deux pays en pleine Cornouaille, puis entre Landerneau et la Martyre au sud, la limite correspond à peu près à la ligne du chemin de fer de Paris à Brest ; à l'est, la limite est la rivière de Morlaix et une ligne allant de Morlaix au Cloître. La rivière de l'Aber-Benoît ou Aber-Benniguet sépare le Bas-Léon du Haut-Léon. La plus grande partie de l'arrondissement de Brest, sauf la ville elle-même, qui est un îlot à peu près français, et une grande partie de l'arrondissement de Morlaix, parlent ce dialecte.

D'après M. Luzel, les habitants d'Ouessant se servent d'un dialecte qui a une plus grande parenté avec celui de Tréguier qu'avec le dialecte de Léon, dont ils sont cependant plus rapprochés.

Ainsi qu'on le voit en jetant les yeux sur la carte (pl. I), ces deux dialectes ne s'éloignent pas beaucoup de la mer; on peut supposer qu'ils doivent leur origine à l'émigration des bretons insulaires, qui a eu lieu à deux reprises différentes, et qui paraît presque partout s'être arrêtée aux approches des montagnes.

Le dialecte de Cornouaille, le plus étendu de tous, comprend les arrondissements entiers de Châteaulin, de Quimper et de Quimperlé, la partie sud de ceux de Brest et de Morlaix ; il est en outre, dans les Côtes-du-Nord, parlé par quelques cantons des arrondissements de Guingamp et de Loudéac; dans le Morbihan, le canton du Faouet et celui de Gourin se servent d'un dialecte qui, s'il est fortement teinté de vannetais, se rapproche encore plus du dialecte de Cornouaille.

Celui-ci est limité à l'ouest par la mer, au sud, par la mer et par une ligne qui suit à peu près la limite du Morbihan et du Finistère. A l'est, la séparation est la rivière de Quimperlé, et la limite des cantons d'Arzano, de Gourin et du Faouet, puis ensuite une ligne qui correspond à la limite du Morbihan et des Côtes-du-Nord; à l'est il s'arrête à la partie française de l'arrondissement de Loudéac. Au nord, la limite est la même que la limite sud du Léon et du Tréguier, c'est-à-dire une ligne correspondant, d'une

Digitized by Google

manière générale, aux massifs du Menez et des monts d'Arrez, et venant aboutir à la rade de Brest.

Le dialecte de Vannes n'est parlé que dans le Morbihan; des quatre grands dialectes bretons, c'est celui où se sont glissés le plus de gallicismes. Il est limité à l'est par le pays français, au sud par la mer, à l'ouest et au nord par le dialecte de Cornouaille.

§ 4. — *Colonies bretonnes.*

Bien que les Bretons soient très attachés au sol de leur patrie, au village où ils sont nés et où reposent les os de leurs « anciens », il n'est pas rare de les voir émigrer; sans doute au début, ils ont l'intention de revenir au pays, mais diverses circonstances les en éloignent parfois, et les font rester à l'endroit où les hasards de la vie les ont portés. Il est toutefois intéressant de constater que partout où les Bretons sont quelque peu nombreux, on les voit se grouper les uns à côté des autres, dans un quartier spécial ou autour d'une église où la prédication se fait en langue celtique. On peut vérifier ce fait dans la plupart des grandes villes où les Bretons sont employés comme ouvriers ou comme manœuvres; en certains cas, à Trélazé par exemple, ils arrivent à former une sorte d'îlot, qui pendant longtemps est réfractaire à l'assimilation.

A Saint-Brieuc, les Bretons qui y ont leur domicile ne sont point groupés dans un quartier spécial : on les évalue à deux mille : beaucoup sont ouvriers, domestiques ou mendiants. Chaque année il y a à la chapelle Saint-Guillaume une retraite de trois jours à leur usage, où on leur fait des instructions en breton. (Communication de M. le chanoine Limon.)

A Rennes la colonie bretonnante se compose d'environ deux mille cinq cents individus des deux sexes. La plupart d'entr'eux sont occupés au chemin de fer, dans les scieries, dans l'industrie des sabots et galoches; sans former de groupes bien distincts, ils habitent aux environs des quartiers où leur travail les appelle. Le reste de la colonie se compose de domestiques. Il n'y a pas

Digitized by Google

de prêtre breton; presque tous les bretonnants qui habitent Rennes comprennent et parlent le français.

Il y a dans l'Ille-et-Vilaine une autre colonie bretonne, celle de la mine de plomb argentifère de Pontpéan, à 12 kilomètres de Rennes. Cette colonie est ancienne, puisqu'elle remonte à 1765, époque à laquelle la société des mines de Poullaouen reprit à son compte, avec des ouvriers à elle, l'exploitation de Pontpéan, qui avait été abandonnée en 1763. (Communic. de M. L. Decombe.)

A Nantes les Bretons, dont on estime le nombre à dix mille, sont disséminés dans les faubourgs; toutefois la paroisse Sainte-Anne est leur quartier de prédilection, et l'on y entend souvent le breton de Quimper. Un des vicaires de cette paroisse est toujours breton.

Dans le quartier de Barbin, près de l'Erdre, il y a aussi toute une colonie de Bretons. On prêche en breton à la chapelle de la Retraite.

Lors des élections municipales dernières, une grande affiche, en breton, invitait les électeurs à voter pour certains candidats; il en a été de même aux élections du 4 octobre. (Communication de M. P. de Lisle du Dreneuc.)

A Saint-Nazaire existe aussi une colonie bretonnante qui s'est formée pendant les travaux des bassins; elle se composait de tailleurs de pierre de Pont-Labbé et de terrassiers du Morbihan. Un grand nombre d'entre eux sont restés après les travaux terminés et sont devenus, les uns déchargeurs de charbon sur les quais des bassins, les autres manœuvres dans les divers chantiers. Sans pouvoir fixer le nombre des bretonnants à Saint-Nazaire, on peut dire qu'ils sont plusieurs centaines. Aux élections du 4 octobre, les murs de Saint-Nazaire étaient couverts d'affiches électorales en breton. (Communication de M. René Kerviler.)

Dans ma brochure de 1878, j'avais signalé l'existence à Trélazé d'une colonie bretonne; tout récemment, je me suis adressé pour avoir des renseignements plus précis à M. le curé de Trélazé, qui s'empressa de transmettre ma lettre à son vicaire M. l'abbé Yves-Marie Durand, breton de naissance. Voici en substance les renseignements que je dois à son obligeance :

Digitized by Google

« Il y a une trentaine d'années, au moins, que l'émigration bretonne en Anjou a commencé ; mais ce mouvement s'est accentué de plus en plus lorsque plusieurs exploitations minières de la Bretagne, entre autres celle de Poullaouën (Finistère), ont cessé ou ralenti leurs travaux. Cette émigration a donc été déterminée surtout par des causes économiques et industrielles.

« A Trélazé, les Bretons bretonnants sont au nombre de deux mille quatre cents environ ; plus de la moitié sont originaires du Finistère, un peu plus d'un quart des Côtes-du-Nord, le reste, soit un peu moins d'un quart, vient du Morbihan. Les Bretons de Trélazé forment une population à peu près exclusivement industrielle, qui est employée dans une fabrique d'allumettes chimiques et dans six importantes carrières d'ardoises.

« Les quatre dialectes bretons sont parlés par les émigrés bretons, qui ont conservé leur langue, leurs usages, leurs costumes, continuent à se marier entre eux, et se mêlent très peu à la population angevine qui les entoure.

« Avant l'expulsion des jésuites de la résidence d'Angers, c'étaient les Pères jésuites qui desservaient au spirituel toute la population bretonnante de l'Anjou ; depuis cinq ans, il y a un vicaire breton à Trélazé ; tous les dimanches, à la messe de neuf heures, une instruction en breton, accompagnée de prières et de cantiques dans la même langue, est faite à l'intention des ouvriers bretonnants. Un médecin breton du Finistère s'occupe aussi des malades et des blessés des carrières.

« En outre de la colonie de Trélazé, il y a à Angers même, et dans ses environs immédiats, une population bretonne émigrée qu'on évalue au chiffre de cinq à six mille. La paroisse de la Magdeleine d'Angers a été en 1885 pourvue d'un vicaire breton qui desservira au spirituel les bretonnants qui habitent Angers. »

Au Havre, d'après M. Léon Brunschwigg (*Phare de la Loire*, 14 novembre 1878), les Bretons bretonnants, qui y sont assez nombreux, ont une chapelle particulière où un prêtre leur fait des sermons en breton et ils habitent un quartier spécial. Les Bretons bretonnants habitent au Havre le quartier de l'Eure,

Digitized by Google

situé à l'extrémité de la ville, du côté d'Harfleur, quartier de raffineries et d'usines, où, sauf pour affaires, les citadins ne mettent jamais le pied. Est-il besoin d'ajouter que les Bretons, presque tous employés comme manœuvres dans ces usines, viennent, de leur côté, fort rarement en ville, sauf le dimanche, où ils se promènent par bandes de quatre ou cinq personnes dont une seule souvent sait à la fois le français et le breton. Les femmes ont conservé le costume national, la coiffe et la jupe de serge bleue garnie de velours. Ils sont, en général, originaires des Côtes-du-Nord.

Si le quartier de l'Eure est spécialement habité par des Bretons, on en trouve pourtant aussi dans le quartier Saint-François, notamment dans la rue du Grand-Croissant et dans les ruelles qui y aboutissent. C'est dans ce quartier-là que se trouve la chapelle qui leur est réservée et que dessert, depuis quelques années seulement, un ecclésiastique breton. A Granville, les travaux du port avaient amené aussi jadis une colonie bretonne, aujourd'hui à peu près disparue.

A Paris même on trouve plusieurs colonies bretonnes. M. du Cleuziou m'a affirmé avoir vu il y a quelques années sur le portail de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, l'annonce en breton de prédications et de confessions à l'usage des Bretons bretonnants de ce quartier. Cette église a toujours un prêtre breton. Il en est de même de l'église de Vaugirard.

Dans ce quartier, en face de la rue de la Procession, des Bretons ont acheté l'ancienne auberge du Soleil-d'Or, et quelques cours adjacentes. Ils y sont installés, boivent du cidre et ont des mobiliers, tels que des lits-clos ou des lits à deux étages, qui rappellent le pays natal.

Avant l'expulsion des jésuites de la rue des Postes, il y avait, d'après M. Gaidoz, deux prêtres de cet établissement qui confessaient les Bretons.

A Saint-Denis, les Bretons sont en assez grand nombre dans la rue Compoise et dans quelques rues adjacentes. (Communication de M. Eugène Robert.)

Digitized by Google

COLONIES BRETONNES

Pays gallo.

Côtes-du-Nord .	Saint-Brieuc.	2,000
Ille-et-Vilaine. .	Rennes	2,600
—	Pontpéan	
Loire-Inférieure.	Nantes	10,000
—	Saint-Nazaire	1,000
		15,600

Autres pays de France.

Maine-et-Loire .	Angers et banlieue	2,400
—	Trélazé	6,000
Seine-Inférieure.	Le Havre	3,000
Seine	Paris.	7,000
—	Saint-Denis.	
		18,400

Soit en chiffres ronds. . . 34,000

§ 5. — *Les Celtes en dehors de l'Europe.*

Je me suis adressé à plusieurs évêchés bretons et aussi aux prêtres du Canada pour savoir s'il existait, en dehors de l'Europe, des groupes bretonnants : la réponse a été négative. On peut considérer que les Bretons, en dehors de France, ne sont pas en assez grand nombre pour former des colonies et se grouper autour d'une église, comme l'ont fait les Gallois.

Le nombre des Gallois aux États-Unis est évalué à 300,000, mais plus strictement, et s'en tenant au nombre des Gallois qui forment les congrégations des églises de différentes confessions, où le service divin se célèbre en gallois, M. Thomas arrive au chiffre de 115,716. La répartition par états se trouve dans la *Revue Celtique*, t. III, p. 491.

Sur le Rio Chubut, en Patagonie, une colonie galloise qui y est établie se sert encore du celtique. (Communication de M. Ravenstein.) M. Thiessé, député de la Seine-Inférieure, qui a

Digitized by Google

habité la Plata, m'a dit qu'on évaluait à 15,000 le nombre des Gallois de cette colonie.

Je n'ai pu savoir si les Ecossais et les Gallois, ceux-ci au nombre de 1207 en Australie (*Bull. de la Société d'Anthropologie*, 1882, p. 327) se servent encore de leur langue ou s'ils se fondent, comme c'est probable, dans la population anglaise qui les entoure.

Dans la Puissance du Canada (provinces de la Nouvelle Écosse et de l'île du Prince-Edouard), il y a bon nombre de groupes écossais celtisants. A l'île du Cap-Breton qui dépend de la première de ces provinces, il y a même des villages entiers où l'on ne parle guère que le gaëlique, qui ont à leur tête des prêtres écossais accomplissant en cette langue tout leur ministère religieux. Les autres groupes savent assez l'anglais pour n'avoir pas besoin de prédication faite en gaëlique. (Communication de M. Hamel, supérieur du séminaire de Québec.)

Les Irlandais perdent plus rapidement leur langue que les Gallois, qui ont l'avantage de posséder des journaux et des revues, et ont un idiome plus littéraire et plus cultivé. Ils paraissent même moins résister à l'assimilation que les Ecossais des Hautes-Terres. Au Canada, d'après M. Hamel, quelques Irlandais parlent celtique entre eux ; mais là, de même que dans le reste de l'Amérique, les enfants cessent de se servir de cette langue dès la première génération. Les prêtres irlandisants du Canada ne prêchent pas en irlandais ; ils entendent tout au plus quelques confessions faites en cette langue.

Le supérieur du collège de Maynooth ne connaît, en dehors de l'Irlande, aucun groupe ayant conservé le langage gaëlique assez intact pour nécessiter l'emploi de prêtres parlant cette langue. M. Ravenstein a la même opinion, quoique, m'écrit-il, il ait lu que certaines sociétés s'étaient fondées aux États-Unis dans le but de conserver l'irlandais.

Digitized by Google

§ 6. — *Statistique de la langue bretonne dans les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan et de la Loire-Inférieure.*

CÔTES-DU-NORD (627,585 EN 1881)

Communes parlant :

	le français.		mi-partie.			Communes bretonnantes.	
	com.	hab.	com.	franç.	bret.	com.	hab.
Saint-Brieuc	68	131,291	5	3,737	3,067	23	39,391
Dinan.	91	123,001	»	»	»	»	»
Guingamp	1	2,136	»	»	»	76	125,652
Lannion	»	»	»	»	»	65	110,418
Loudéac.	42	68,019	8	4.305	6,211	10	10,359
	202	324,447	13	8,060	9,278	174	285,800

Le recensement de 1872 donnait 298,000 individus sachant lire et écrire sur 622,095 habitants.

Soit 45 0/0 lettrés ; en supposant le nombre des lettrés en pays bretonnant, égal à celui du pays français, il y aurait en chiffres ronds 130,000 individus en pays bretonnant sachant le français, auxquels on peut ajouter dans les villes et à la campagne 20,000 illettrés sachant le français, on peut évaluer ainsi les individus pouvant parler français :

Communes françaises	324,447
Lettrés dans les communes bretonnantes. .	130,000
Illettrés dans ces mêmes communes	20,000
Communes mi-parties (population française).	8,060
	482,507

qui, ôtés de 627,585, donneraient 145,078 individus ne sachant que le breton.

On peut considérer que dans le pays bretonnant, environ un vingtième de la population ignore le breton, soit 14,000 ; il resterait 265,000 personnes pouvant se servir du breton, ce qui en ajoutant les 6,000 bretonnants isolés ou en groupe en pays gallo donnerait un chiffre de 271,000 individus pouvant se servir de cette langue.

Digitized by Google

Totaux : parlant français 476,000 ; breton... 271,000 ; les deux langues 130,000.

MORBIHAN (521,614 H. EN 1881).

Communes parlant :

	le français.		mi-partie.			Communes bretonnantes.	
	com.	hab.	com.	franç.	bret.	com.	hab.
Vannes	42	64,099	8	7,547	6,843	31	63,491
Lorient.	»	»	»	»	»	52	80,780
Ploërmel.	58	80,938	7	5,210	7,120	»	»
Pontivy	»	»	3	1,030	3,750	48	100,806
	100	145,037	18	13,787	17,713	131	362,788

Ces calculs représentent la région compacte où le français ou le breton sont la langue maternelle des habitants ; ainsi la ville de Lorient figure dans le pays bretonnant, quoique en réalité la partie intra-muros, peuplée de 24,000 habitants environ, soit, une enclave presque entièrement française.

Le recensement de 1872 donnait pour le Morbihan, sur 490,000 habitants, un total de 206,223 individus sachant lire ou écrire en français. D'après une note récente de M. Mauricet, en pays bretonnant le nombre des personnes lettrées est au moins aussi fort que dans le reste du département où la moyenne était alors 42 0/0 ; on aurait dans la partie bretonnante 130,000 individus en chiffres ronds parlant le breton, mais sachant lire ou écrire en français ; on peut y ajouter 20,000 des habitants de Lorient (ville close), et 30,000 personnes habitant les bourgs et les villes et parlant le français sans pouvoir l'écrire [1].

1) A Lorient, il y a cinq prêtres bretons sur huit, à cause des ouvriers du port, la plupart originaires du Finistère.

Dans les autres villes du Morbihan, voici quelle serait approximativement le nombre, à tant pour cent, de ceux qui se servent des différentes langues. (Commun. de M. Mauricet.)

	français et breton.	français seul.	breton seul.
Vannes	1/2	6/15	1/15
Lorient	1/2	6/15	1/15
Pontivy.	3/4	1/4	1/4
Auray.	1/2	1/4	1/4
Hennebont. . . .	1/2	1/4	1/4
Locminé	1/2	1/4	1/4

Digitized by Google

On a :

Communes exclusivement françaises	145,037
Lettrés dans les communes bretonnes.	130,000
Illettrés dans ces mêmes communes, mais parlant le français.	30,000
Communes mi-parties (population française).	13,787
Lorient (ville murée).	20,000
	338,824

qui, ôtés de 521,000, population totale, donnent 210,000 individus ignorant absolument le français.

De même que dans les autres départements de Bretagne, le nombre en diminue constamment, 4 sur 5 des personnes âgées de 20 ans et au-dessous savent le français. (Comm. de M. Mauricet.)

FINISTÈRE

Il n'y a dans le Finistère aucune commune où l'on se serve exclusivement de la langue française, pas même Brest, quoique dans presque toute la partie de la ville située sur la rive gauche de la Penfeld, et qui est la vraie ville, on ne parle guère que le français ; à Recouvrance, le faubourg de la rive droite, il y a beaucoup de familles qui, entre elles, ne se servent que du breton.

Le recensement de 1872, donnait pour le Finistère 241.000 individus pouvant lire ou écrire en français. La population et l'instruction ayant beaucoup augmenté depuis cette époque, on peut hardiment porter à 300,000 le nombre des personnes qui peuvent lire ou écrire en français, chiffre auquel on peut ajouter 20,000 personnes parlant le français sans savoir le lire ou l'écrire.

On peut compter que dans les villes 50,000 personnes ignorent le breton [1].

On a alors pour le Finistère : 1° individus pouvant parler le français, 320,000 ; 2° 352,000 [2] qui l'ignorent ; 3° 622,000 pouvant parler le breton.

1) Dans les villes, d'après M. Luzel, on peut évaluer à huit ou neuf sur dix, les personnes qui comprennent le français.

2) Dans les villes du Finistère, telles que Morlaix, Quimper, Landerneau,

Digitized by Google

CELTISANTS EN FRANCE

	Individus ne comprenant que le breton.	Individus comprenant le fr. et le br.	Total de ceux qui se servent du breton.
Côtes-du-Nord. .	145,000	150,000	295,000 } 301,000
Colonies . .	»	»	6,000 }
Finistère. . . .	352,000	302,000	622,000
Ille-et-Vilaine. .	»	»	»
Colonies . .	»	»	2,600
Loire-Inférieure.	200	1,000	1,200 } 16,700
Colonies . .	»	12,000	15,500 }
Morbihan. . . .	182,700	190,000	380,000
Totaux. . .	679,700	663,000	1,322,300

Autres pays de France.

Maine-et-Loire	8,400
Seine-Inférieure	3,000
Seine	7,000
Total.	18,400
Total des celtisants en France.	1,340,700

La Société d'Emulation des Côtes-du-Nord avait, sur ma demande appuyée par M. Ernault en 1879, émis un vœu pour que le recensement s'occupât de la langue parlée ; la Société d'Anthropologie avait émis un vœu analogue. La Commission de recensement n'en a pas tenu compte, de graves motifs politiques s'opposaient, paraît-il, à ce qu'on sût exactement le nombre des Français auxquels la langue officielle est inconnue. Pour la Bretagne, nous demandions que les feuilles de recensement eussent : 1° une colonne indiquant les personnes qui ne parlent que le breton ; 2° une autre indiquant celles qui comprennent les deux langues ; 3° une colonne indiquant celles qui savent lire ou écrire en breton.

Les recenseurs de 1872 comptaient, en effet, comme illettrés tous ceux qui ne savaient pas lire ou écrire en français, Quand j'eus connaissance de ce fait, j'écrivis à mon ami M. Luzel, qui

Quimperlé, etc., on prêche en français à la grand'messe du dimanche; à Quimper, deux fois par semaine on prêche en breton pendant l'Avent et le Carême. (Commun. de M. Luzel.)

Digitized by Google

ne put me donner de renseignements statistiques précis ; mais il m'indiqua certains faits curieux. La tragédie bretonne *des Quatre Fils Aymon*, publiée chez Ledan à Morlaix, et dont la première édition date de 1815, s'est vendue jusqu'à présent à quinze mille exemplaires, et elle ne contient que le texte breton. Comme le livre coûte quatre francs, et que les paysans le paient sans broncher, on peut juger combien les bretonnants sont avides de lecture. Certains *guerziou* ou *soniou*, imprimés sur des feuilles volantes de gros papier roussâtre, se sont vendus à un nombre d'exemplaires surprenant. On en trouve un certain nombre dans les chaumières les plus pauvres, déposés dans un tiroir ou sur une planche à côté de la *Vie des Saints* et de l'almanach de l'année. L'*Almanach de Léon et de Cornouailles* pour 1880, publié en breton et en français, a été vendu en quinze jours à cinq mille exemplaires.

Depuis nombre d'années des cultivateurs aisés des environs de Pontivy envoient leurs enfants, vers l'âge de onze à douze ans, apprendre le français dans les communes de Saint-Caradec, de Trévé, etc. Ils se louent dans les fermes comme petits domestiques ou *pâtours* (bergers), et au bout de deux ou trois ans, quand ils savent le français, ils s'en retournent dans leur pays. (Communiqué par M. Etienne, instituteur à Saint-Glen.)

§. 7. — *Les langues celtiques en France, en Angleterre et en dehors de l'Europe*[1].

FRANCE

(*Dialectes bretons.*)

	Ne comprenant que le breton.	Comprenant le breton et le français.	Total de ceux qui peuvent se servir du breton
Bretagne.	679,700	663,000	1,322,200
Autres pays de France. . .	»	»	18,400
	679,700	663,000	1,340,600

1) Pour l'Écosse et l'Irlande, les chiffres sont ceux du recensement de 1881, qui m'ont été communiqués par M. Ravenstein ; pour les autres groupes cel-

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

(*Dialectes celtiques.*)

	Ne comprenant que le celtique.	Comprenant le celtique et l'anglais.	Pouvant se servir du celtique.
Irlande.	64,167	885,765	949,932
Irlandais en Gr-Bretagne . .	»	»	50,000
Ile de Man	190	12,345	12,534
Pays de Galles	304,110	630,000	934,000
Autres comtés	»	»	62,000
Ecosse.	48,800	»	231,594
Ecossais d'Antrim.	»	»	300
En Grande-Bretagne. . .	»	»	8,000
	417,367	1,528,110	2,248,360

AMÉRIQUE

(*Dialectes celtiques.*)

Gallois aux États-Unis . . .	»	»	300,000
Gallois en Patagonie. . . .	»	»	15,000
Ecossais à l'île du Prince-Edouard	»	»	3,000
Totaux pour le monde entier.	1,097,067	2,191,110	3,906,960

tiques, de même que pour les Écossais ou Irlandais vivant dans le Royaume-Uni, je me suis servi de son travail publié dans le *Journal of Statistical Society*, 1879.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA
DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

C'est à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et à ses trois compagnons d'infortune, seuls échappés au désastre qui frappa l'expédition de Pamfilo de Narvaez sur les côtes de la Floride et de l'Alabama, que l'on a attribué jusqu'ici la première découverte du Nouveau Mexique. C'est une erreur; jamais ni Cabeza de Vaca, ni Alonso del Castillo Maldonado, ni Andrés Dorantès n'ont foulé le sol du territoire néo-mexicain : à peine s'ils en ont entendu parler. C'est leur quatrième associé, le nègre Estévanico qui, le premier, mit le pied dans un village des Indiens sédentaires de cette partie des États-Unis de l'Amérique du Nord actuels, et c'est un religieux franciscain, le frère Marcos, originaire de Nice [1] qui, suivant les traces du nègre lequel le précédait comme éclaireur, rapporta à Mexico les premières nouvelles authentiques sur le compte de ces pays lointains.

Je m'efforcerai de prouver, dans les pages qui vont suivre, la vérité de ces assertions, ensuite j'espère établir quelle a été la partie du Nouveau-Mexique visitée par ces premiers explorateurs d'outre-mer.

1) Il y a plusieurs biographies, quoique abrégées, du frère Marcos. Je citerai ici : Fray Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica Indiana*, publiée par don Joaquin Garcia Icazbalceta, en 1870, mais écrite à la fin du XVIe siècle; lib. IV, cap. XI, p. 400; « *Natural de la misma Ciudad de Niza, en el ducado de Savoya*. Id., cap. XLII, p. 541 ; lib. V, déc. I, cap. XLV, p. 674; Fray Agustin de Vetancurt, *Menologio franciscano* réimpression de 1871, 25 mars, p. 117.

Digitized by Google

Il est presque superflu de rappeler ici que Cabeza de Vaca, trésorier de l'expédition malheureuse de Narvaez, ainsi que Dorantès, Maldonado, et le nègre Estévanico, avaient seuls survécu aux malheurs sans fin qui accompagnèrent dans sa marche cette triste entreprise. C'est vers l'an 1529, une année après que les autres participants eussent péri, soit par la main des Indiens, soit dans les frêles embarcations construites à la hâte et sur lesquelles on s'abandonnait à une mer orageuse qui avait déjà englouti les navires eux-mêmes, soit enfin par des privations de tout genre[1], que ces quatre infortunés, captifs chez différentes tribus indigènes, se rencontrèrent par hasard dans les terres avoisinant le golfe du Mexique; probablement dans la Louisiane occidentale. Ils résolurent de ne plus se séparer dorénavant, mais de marcher en avant autant que possible vers l'ouest, afin de se rendre aux côtes de la mer du Sud (c'est ainsi que l'on nommait alors l'Océan Pacifique) où ils espéraient peut-être trouver des compatriotes espagnols. Ils étaient exténués, meurtris, couverts de plaies, et sans aucun vêtement; ils n'avaient pas une seule arme. Dans cet état de complet dénuement, ils n'en accomplirent pas moins leur projet dans l'espace de huit années, atteignant la petite colonie espagnole de San-Miguel Culiacan (dans l'État mexicain actuel de Sinaloa) le 12 mai 1536!

Sans les pièces justificatives contemporaines qui mettent hors de doute, d'abord que Cabeza de Vaca ainsi que ses compagnons firent partie de l'Armada de Narvaez en 1527 et 28[2], ensuite qu'ils arrivèrent à Culiacan en 1536[3], on serait porté à

1) Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès, *Historia general y natural de Indias*, vol. III, lib. XXXV, cap. I, p. 582 et réimpression de 1853; Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castillanos en las Islas y la Tierra firme del mar Oceano*, dec. IV, lib. II, cap. IV, p. 26, édition de 1726; *idem*, lib. IV, cap. VII, p. 68 et 69; Francisco Lopez de Gomara, *Primera y Segunda Parte de la Historia general de las Indias*, dans la *Bibliotheca de Autores Españoles*, 1852, par Enrique de Vedia, vol. I, p. 181 et 182.

2) *Ibidem*. Il n'y a pas de doutes sur ce fait et il serait superflu d'accumuler es preuves.

3) Sans citer le rapport de Cabeza de Vaca, il y a d'autres preuves contemporaines. *Première lettre de don Antonio de Mendoza à l'empereur Charles V*, traduite par M. H. Ternaux-Compans et publiée par lui en 1838 dans le vol. intitulé : *Relation du voyage de Cibola*, de la collection de *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique*;

Digitized by Google

croire que ce voyage extraordinaire est un conte, et que les quatre aventuriers étaient autant d'imposteurs. Mais le gouvernement espagnol, si prudent, si minutieusement scrupuleux dans tous ses actes, n'aurait pas, dans la suite, récompensé Cabeza de Vaca en le nommant gouverneur et adelantado du Paraguay[1]. Ensuite, quelque extraordinaire que soit en réalité cette odyssée, elle ne paraît aucunement impossible à celui qui, sans se trouver dans des conditions aussi exposées que celle qui entourèrent les quatre Espagnols pendant huit années consécutives, a cependant été, et à maintes reprises, à la merci de toute espèce de dangers dans des pays semblables à ceux qu'ils traversèrent jadis. L'indigence, pour ne pas dire la misère, excite souvent la compassion du plus barbare des sauvages, comme du plus dépravé des hommes civilisés, et il n'y a guère de l'attrait pour l'outrage, quand on peut outrager impunément, Donc quoique le trajet de Cabeza de Vaca et de ses amis à travers le continent américain depuis la Floride jusqu'au golfe de Californie soit un fait extraordinaire et digne d'admiration, ce n'en est pas moins un fait historique qui n'a rien de surnaturel ni de merveilleux.

Il existe, à ma connaissance, un seul récit, publié indépendamment, des péripéties de cet épisode dramatique de la conquête de l'Amérique espagnole. Ce récit est écrit de la main de Cabeza de Vaca lui-même et a été imprimé à Valladolid en 1555. Il a toutefois trois corollaires, un de la bouche de l'auteur, dans les conversations de ce dernier avec Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, auxquelles l'historien des Indes consacre un chapitre de son grand ouvrage[2], puis des résumés, au moins, de deux rapports officiels de la part des voyageurs.

Herrera, *Historia general*, dec. VI, lib. I, cap. VII, p. 11; Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. VI, p. 614; cap. VII, p. 615. L'auteur lui-même parla à Cabeza di Vaca.

1) Oviedo, *Historia general*, vol. II, lib. XXIII, cap. XI, p. 188; Herrera, *Historia general*, dec. VII, lib. II, cap. VIII, p. 35. Il y a en outre son propre rapport sur son gouvernement du Paraguay, intitulé *Comentarios*, collection Vedia (vol. I, p. 549-599), traduit en français par M. Ternaux-Compans sous le titre de *Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*. Ce fut en 1540 que le roi d'Espagne le nomma Adelantado du Paraguay.

2) Ce récit fut publié pour la première fois à Valladolid, mais je cite la réim-

Digitized by Google

Les rapports de Cabeza de Vaca sont précis quelquefois, mais plus souvent ils deviennent confus sous l'influence d'une imagigination surexcitée par de longues souffrances. Malheureusement, ce sont quelquefois les points touchant à la géographie et à l'ethnographie qui y sont le plus vaguement traités. L'itinéraire du voyage prête donc à des interprétations conjecturales, il en est résulté des erreurs historiques qui se sont maintenues plusieurs siècles.

Il est certain que le point de départ de cet itinéraire doit être la Floride, ensuite l'Alabama, enfin la Louisiane, à l'ouest de l'embouchure du Mississipi. Que ce fleuve même ne soit pas mentionné, cela n'a rien que de très naturel ; ses bouches sont nombreuses, comparativement peu larges, et ce n'est pas en les traversant au delta que l'on pouvait juger de l'importance réelle au courant. Or dans ces parages, les Espagnols erraient comme on pourrait dire d'île en île[1], ils étaient alternativement tra-

pression dans la collection Vedia. Elle porte le titre : *Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relacion de la Jornada que hizo á la Florida con el Adelantado Panfilo di Narvaez.* Il y a une traduction française par M. Ternaux-Compans : *Relation et naufrages d'Alvar Nuñez Cabeza di Vaca* (1837). Je citerai dorénavant l'édition espagnole simplement comme *Naufragios*, et la traduction française comme *Relation*. La conversation avec l'auteur est rapportée dans Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. VII, p. 614. D'après le même auteur (*idem*, p. 582 et p. 614), les trois Espagnols conjointement auraient fait un rapport à l'audience royale de San-Domingo, « como se puede colegir por la relaçion que á esta Real Audiencia, que reside en esta cibdad de Santo Domingo, viaron tres hidalgos, llamados Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, é Andrès Dorantes é Alonso del Castillo, los cuales fueron con el mismo Pamphilo di Narvaez... » C'est de ce rapport que Oviedo tire ce qu'il dit sur la fameuse tournée. « Esta relacion saco el Chronista de la carta, questos hidalgos enviaron á la Real Audiençia, que reside en esta cibdad de Santo-Domingo desta Isla Española, dende el puerto de la Habana, donde tocaron el año passado de mille é quinientos é treynta y nueve años... » On peut donc dire que nous possédons deux documents en réalité, mais il n'y a que celui de Cabeza de Vaca qui ait été publié intact et pour soi. Il paraît du reste qu'il y en avait un troisième d'après Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap VII, p. 11 : « i' asi lo certificaron en la villa de San Miguel, adonde de ello, i de todo lo demas aqui referido hicieron declaracion, con Juramento ante Escrivano á quince de maio deste Año. » Il n'est pas impossible que Herrera ait copié cette déclaration.

1) Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. XII-XVIII, p. 526-532 ; Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. IV, cap. VI, VII, p. 66-68 ; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. IV, p. 599 : « Esta genta no come in todo el año sino pescado é poco... é por esta causa se mudan tan a' menado, porque si assi no lo hiciessen, no tenian que comer. É demas desta penuria es otra muy grande la del agua dulce (de la qual es muy falta aquella tierra), porque como andan entre anegadiços é agua salada... »

Digitized by Google

qués et repoussés par de petites bandes de naturels auxquelles ils donnent trop souvent le titre exagéré de tribus [1].

Une fois sur terre ferme, il est facile de reconnaître, d'après les indications relatives aux plantes alimentaires qui servaient de nourriture aux voyageurs comme aux Indiens, que les premiers parviennent au Texas. Le fruit principal est la tuna, ou le figuier indien; soit le produit de l'opuntia [2]. Plus avant il mentionne le mezquite (*Algarrobia glandulosa*) avec ses haricots, où plutôt ses fèves nutritives [3]. Il serait inutile d'essayer de fixer des dates, c'est à peine si l'on parvient à reconnaître quelque saison de l'année.

Cependant nous pouvons aisément discerner les points suivants. Après avoir quitté les côtes marécageuses, le pays resta plat pendant longtemps [4], et il y avait beaucoup de cerfs. Le buffle ou bison américain faisait son apparition dans les vallées [5]. Enfin ils aperçurent des montagnes qui leur paraissaient venir du

1) Le nombre des tribus mentionnées est grand. Cependant ils n'avaient presque rien à manger! Oviedo, *Hist. general*, vol. III, p. 600 : « é la mayor parte del año passan grandissima hambre, é todos los dias de la vida han de trabaxar en ello é dende la mañana hasta la noche; » Cabeza de Vaca (*Naufragios*, cap. XXVI, p. 537), compte les langues suivantes, indiquant des tribus selon lui de l'île qu'il appelle du Mal-Hado, jusque là où ils commencèrent à cheminer vers l'ouest : « Caoques, Han, Chorrucos, Doguenes, Mendica, Guevenes, Mariames, Guaycones, Iguaces, Atayos, Acubadaos, Quitoles, Avavares, Malicones, Cutalchiches, Susolas, Comos, Camoles, Higos. » En tout dix-neuf. Il m'est impossible, jusqu'à présent, d'identifier un seul nom.

2) Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. XVIII, p. 532; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. IV, p. 601 : « Esta gente, despues que viene el verano, in fin de mayo comen algun pescado... é comiençan á caminar para comer las tunas, que es una fructa que en aquella tierra hay en abundancia, é van más de quaranta leguas adelante haçia Panuco á comerlas... »

3) *Naufragios*, cap. XXVII, p. 538; Oviedo, *Hist. general*, III, p. 617. Il l'appelle *Mezquizquez*.

4) Il n'est nulle part question de montagnes, avant la septième année après la perte des embarcations, d'après Oviedo : *Hist. general*, lib. XXXV, cap. IV, p. 602.

5) *Naufragios*, cap. XVIII, p. 52 : « Y tambien suiten matar venados, circúndolos con muchos fuegos; » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. IV, p. 601 : « é matan algunos venados alguna vez, é aun acaixe á poca gente matar dosçientos o tresçientos venados... Que como ellos caminan por la costa, corren los de la tierra in ala, é como todo el año esta aquello todo despoblado é sin gente, fray muchos... » Le bison est mentionné dans *Naufragios*, cap. XVIII, p. 532 : « Alcanzan aqui vacas, y yo las he visto tres veces y comido de ellas... De las que no son grandes hacem los indios mantas para cubrirse, y de las mayores hacen zapatos y rodelas; estas vienen de hacia el norte por la tierra adelante hasta la costa de la Florida, y tiendense por toda la tierra mas de cuatrocientas leguas... »

Digitized by Google

côté de la mer du Nord. Ils crurent que ces montagnes étaient près de la côte, mais ils préférèrent se diriger vers l'intérieur, quoique en suivant les plaines auprès des chaînes de hauteurs. Cependant, malgré tous leurs efforts pour éviter ces sierras ils furent obligés de les traverser en partie[1]. Ils passèrent plusieurs rivières et eurent beaucoup à se plaindre de l'aridité et de la désolation des montagnes[2]. A une de ces rivières ils donnèrent le nom de rivière des Vaches, « parce que la plus grande partie d'elles qui meurent, se trouve près de là; et parce que pour cinquante leguas en haut de cette rivière on en tue beaucoup[3]. » Ici ils rencontrèrent les premières traces de maïs, des haricots et des calebasses ou des courges. Le pays au nord leur fut décrit comme aride et dépourvu d'aliments[4].

Au lieu de suivre vers le nord, Cabeza de Vaca et ses compagnons continuèrent leur route contre le couchant, en longeant le fleuve pendant dix-sept jours. Traversant cette rivière ils rencontrèrent enfin, au milieu d'une chaîne de montagnes très étendues, des habitations construites en terre, comme aussi en nattes de jonc. Les indigènes avaient beaucoup de maïs, des étoffes en coton, du corail qui provenait de l'océan Pacifique,

1) *Naufragios*, cap. XXVIII, p. 539; Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. V, p. 8; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. V, p. 605.

2) *Naufragios*, cap. XXVIII-XXX.

3) *Naufragios*, cap. XXX, p. 542 : « Y llamamos los de las vacas, porque la mayor parte que de ellas mueren, es circa de alli; y porque aquel rio arriba mas de cincuenta leguas, van matando muchas de ellas. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. VI, p. 9 : « Llamaronlos la gente de las vacas, porque en un rio arriba mataban muchos. »

4) Il y a ici trois versions différentes sous le rapport des détails : Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. XXX, p. 542 : « Que el camino era por aquel rio arriba hacia el norte, y que en diez y siete jornadas no hallariamos otra cosa ninguna que comer, sino una fruta que llaman chacan... » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. VI, p. 9 : « Dixeron, que por un rio arriba acia el norte, hallarian muchas vacas de que sustentarse. » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. VI, p. 609 : « Alli les dixeron que adelante no avia mas harina ni fésoles, ni cosa de comer, hasta treynta o quarenta jornadas mas adelante, que era yendo de la parte donde se pone el sol hasta el norte... é que todos los Indios que hasta alli havia, tenian mucha hambre, é que avian de yr por aquel rio arriba haçia el norte atros nueve o diez jornadas, sin cosa de comer... » Mais les trois sources en question s'accordent sur le fait que ce fut là qu'ils rencontrèrent les premières indications de maïs. Oviedo est le plus explicite (*Hist. general*, III, p. 609) : « Todo lo demas avian de yr al Hueste o Poniente hasta donde avia mahiz, é mucho, é que tambien la avia hacia la mano derecha al norte, e mas abaxo per toda aquella tierra debia serà la costa... »

Digitized by Google

enfin des *turquoises*. Ces turquoises, ils les obtenaient du nord en échange de panaches et de plumes de perroquets[1]. Toutes ces choses se trouvèrent dans un espace de plus de cent lieues, toujours en voyageant à l'ouest, et les Espagnols arrivèrent enfin à un village auquel ils donnèrent le nom de celui des *Cœurs* pour la grande quantité de cœurs de cerfs qu'on leur offrit comme nourriture. Là ils virent les premières traces des Espagnols et là aussi ils eurent l'assurance d'être aux abords des côtes du Pacifique[2]. De là ils descendirent évidemment (selon ce que je dirai plus tard) vers le sud, rencontrant leurs premiers compatriotes près du Rio de Petatlan, au nord de Culiacan dans le Sinaloa[3]. Maltraités par Diego de Alcaraz, qui commandait cet avant-poste espagnol, ce ne fut que le 1er mai 1536 qu'ils furent enfin remis au capitaine Melchior Diaz, alcade en chef de la province, lequel s'efforça, par une réception affectueuse et des soins empressés, de leur faire oublier et les vicissitudes passées et les mauvais traitements que Alcaraz, mais surtout son lieutenant Cebreros, leur avaient fait souffrir[4].

1) Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609 : « É tinian estos indios algunas casas pequenas de tierra, fechas de tapia con sus terrados. » *Naufragios*, cap. XXXI, p. 542-543 : « Entre estas casas habia algunas de ellas que eran de tierra, y las otros todas son de estera de cañas; y de aqui grasamos mas de cien leguas de tierra, y siempre hallamos casas de asiento. «(Oviedo dit : « Ochenta leguas; » Herrera, *Hist. general* (*ut supra*), confirme Cabeza de Vaca ou le copie.

2) *Naufragios*, cap. XXXII, p. 543 : « En el pueblo donde nos dieron las esmeraldas, dieron á Dorantes mas de seiscientos corazones de venado abiertos... y per esto le pusimos nombre el pueblo de los Corazones... » Tant Oviedo qu'Herrera sont d'accord.

3) *Naufragios*, cap. XXXIII-XXXIV, p. 544 et 545. Les deux autres sont conformes. La localité où ils rencontrèrent le capitaine Lazaro Cebreros, est indiquée comme suit par Fray Antonio Tello (*Historia de la Nueva Galicia*, écrite en 1650, mais dont il ne reste que des fragments publiés en 1866, dans le IIe volume de *Documentos para la Historia de Mexico*, par mon savant ami don Joaquin Garcia Icazbalceta, cap. XII, p. 358) : « Estos tuvieron noticia que andaban cerca los conquistadores, y siguiendo sus huellas desde Yaquimi, in los Ojuclos, una jornada mas acà di Sinaloa, alcanzàron al capitan Làzaro Cebreros... »

4) La date est fixée par Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. VII, p. 11, et par *Naufragios*, cap. XXXVI, pp. 546 et 547. Le premier dit : « I haviendo estado alli quince dias descansando para caminar cien Leguas, que hai hasta la ciudad de Compostela, adonde Nuño de Guzman estaba, el qual los recibio mui bien... » Le second : « Y pasados quince dias alli habiamos estado; » ensuite : « En la villa de Sant Miguel estuvimos hasta 15. dias del mes de mayo. » C'est donc ancien style et il faut mettre le 12 et le 27 mai. — Quant aux mauvais traitemens, ils sont mentionnés dans *Naufragios*, cap. XXXIV,

Digitized by Google

Avant d'entrer en matière sur la direction et sur les localités indiquées par cet itinéraire, je me permettrai quelques observations sur les circonstances qui ont permis à Cabeza de Vaca et à ses amis d'accomplir le voyage étonnant que je viens d'esquisser.

Dans l'état de dénuement complet et sans défense des voyageurs, ce n'est que du consentement et avec l'aide même des Indiens qu'ils pouvaient subsister. Dans les premiers temps, les indigènes les gardaient pour les maltraiter [1]. Fuyant auprès de tribus (ou peut-être de bandes seulement) mieux disposées, ils étaient obligés de suivre les déplacements de ces naturels errants. Pour des gens qui ne cultivaient pas la terre, et qui par conséquent n'avaient pas besoin de bras, les chrétiens étaient des êtres fort inutiles. Ils ne savaient ni traquer le gibier, ni le chasser avec l'arc et la flèche, ils étaient souffrants et ne pouvaient supporter ni le froid excessif, ni l'humidité. Des êtres pareils restaient incompréhensibles aux Indiens, et il est bien naturel que le mystère qui enveloppait leur condition portât l'indigène à leur soupçonner des origines et des facultés surnaturelles. On leur signifia donc de guérir des malades [2] ! En désespoir de cause,

p. 545. — Il n'y a que Cabeza de Vaca qui s'en plaigne, les autres, dans le rapport copié par Oviedo (*Historia general*, lib. XXXV, cap. VI, p. 612), n'en disent rien.

1) Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. IV, p. 599 : « E alli los tomaron por esclavos, sirviendose dellos mas cruelmente que un moro lo pudiera haçer, porque allende de andaren carnes vivas ét de todo punto desnudos è descalços por aquella costa (que quemaba en verano como fuego) no era otro su ofiçio sino tracer cargas de leña y de agua y todo los dimas que avian menester los indios à rayz de las carnes, é arrastrando las canoas por aquellos añegados por aquellos calores. » — Les Indiens s'en servaient comme s'ils eussent été des femmes. (*Naufragios*, cap. XVIII, p. 531 et 532.)

2) *Naufragios*, cap. XXI, p. 533 ; Oviedo, *Hist. général*, lib. XXXV, cap. V, p. 603. « É alli fuéron donde primero començaron á tener é reverençiar á estos pocos chripstianos é á tenerlos en mucho, é allegábanse a ellos é fugabanlos y fregabanse à si mismos, é deçian por señas á los chripstianos que los fregassen é frotassen é los curassen, é truxironles algunos dolientes para que los curassen, é los chripstianos la haçian assi, aunque cataban mas acostumbrados a trabaxos que a hacer miraglos. » Déjà auparavant on leur avait signifié de guérir les malades, mais ils refusèrent. Ce passage est très caractéristique pour les Indiens et leur genre de raisonnement (*Naufragios*, cap. XV, p. 528) : « En aquella isla que he contado nos quisieron hacer fisicos sin examincunos ni pedimos los titulos, porque ellos curan las enfermedades soplando al enfermo, y con aquel soplo y las manos echan de el la enfermedad, y mandaramos que hiciesimos lo mismo y serviésemos en algo, nosotros nos réiamos de ello, diciendo

Digitized by Google

après s'être longtemps débattu contre cette demande si singulière, les chrétiens firent le mieux qu'ils purent : ils imitèrent, en y ajoutant les prières et les symboles de l'Église chrétienne, ce qu'ils avaient vu faire auprès des malades par les médecins indiens, et la chose réussit. Ils devinrent en peu de temps des médecins tellement fameux, qu'au lieu d'être tolérés et soufferts, ils furent dorénavant estimés et choyés. Ils profitèrent de cet ascendant, non pas pour dépouiller les indigènes, mais pour s'assurer leur concours dans la grande entreprise qu'ils avaient en vue; celle de retourner au Mexique en marchant toujours vers l'Occident[1]. Du moment que leur réputation comme guérissant les maladies fut établie, ce fut eux qui dirigèrent les mouvements des indigènes; ils passaient de tribu en tribu sans difficulté et toujours en compagnie[2]. L'Indien leur obéissait et les menait dans la direction qu'ils indiquaient. Nous avons ici déjà une indication précieuse, car cette direction était le *couchant*, et comme l'indigène suit toujours la ligne la plus droite possible sans s'inquiéter d'obstacles qui nous paraissent invincibles, il s'ensuit que Cabeza de Vaca et les siens, une fois dans le Texas oriental, cheminèrent presque *droit à l'Ouest*.

que era burla y que no sabiamos curar; y por esta nos quitaban la comida hasta que hiciésemos lo que nos decian. Y viendo nustra porfia, un indio me dijo a mi que yo no sabia lo que decia indien que no aprovecharia nada aquello que él sabia, ca las piedras y otras cosas que se crian por los campos tienen virtud; y que él con una piedra caliente, trayendola por el estomago, sanaba y quitaba el dolor, y que nosotros, que eramos hombres, cierto era que teniamos mayor virtud y poder. En fin, nos vimos en canta necesidad, que lo habimos de hacer, sin que nadie nos llevase por ello la pena. » — Cette manière de penser et de parler est bien indienne; j'ai souvent eu, moi-même, des conversations semblables.

1) *Naufragios*, cap. XXI, p. 533: « y al cabo de ellos los preguntamos por la tierra de adelante, y por la tierra que en ella hallariamos, y los mantuvimientos que en ella habia. *Id.*, cap. XXVII, p. 538; cap. XXIX, p. 540; cap. XXX, p. 541. « A estos dijimos que queriamos ir á la puesta del sol, y ellos respondiéron que per alli estaba la gente muy lejos, y nosotros mandábamos que enviason á hacerles saber que nosotros ibamos alli, y de esto se escusaron lo mas que ellos podian... mas no osaron hacer otra cosa, y asi, enviaron dos mujeres, una suya, y otra que de ellos tenian captiva; y enviaron estas porque las mugens pueden contratar aunque haya guerra... y diciéndome cuán atimorizados estaban, rogandonos que no estuviésimos masenojados, y que aunque ellos supiesen morir en el camino, nos llevarian per donde nosotros quisiésimos ir.

2) Oviedo, *Historia general*, lib. XXXV, cap. V, pp. 606 et 607; *Naufragios*, cap. XXIX, etc. Le nombre est probablement exagéré, cependant il est certain qu'ils arrivèrent à Culiacan avec plusieurs centaines d'Indiens.

Digitized by Google

D'après les tendances pieuses de l'époque, c'est à une intervention miraculeuse d'en haut que Cabeza de Vaca attribue les nombreuses guérisons obtenues par lui et par ses amis. Je n'ai pas à m'occuper ici de cette interprétation modeste. Quelle que puisse être l'opinion d'un chacun sur ce point, et quoiqu'il n'y ait guère de doutes sur le nombre involontairement exagéré de ces guérisons, comme probablement aussi de la gravité des cas de maladie, il n'y a pour cela aucune raison d'écarter de même le fait de la position influente des Espagnols parmi les indigènes comme médecins supposés, et des conséquences que cette position amena par rapport à leur itinéraire [1]. On devient facilement docteur et sorcier chez les Indiens. Tout ce que ce dernier ne comprend pas, lui paraît surnaturel, et a une origine bienfaisante ou malfaisante à lui occulte. Pendant les cinq années que j'ai passées au milieu des tribus du Sud-Ouest; tant parmi les groupes sédentaires qu'avec les Indiens errants, j'ai bien souvent été interpellé en faveur des malades, et le conseil le plus simple, le remède le plus infime qui réussissait, m'attirait de suite une clientèle dont je me défaisais aussi promptement que possible. Car chez l'aborigène, du médecin qui guérit au sorcier qui tue (et que l'on tue en expiation) il n'y a jamais qu'un très petit pas dans son raisonnement. Une cure malheureuse peut amener un résultat fatal pour celui qui l'a entreprise.

Si maintenant, tout en gardant présent à la mémoire le fait indiqué ci-dessus, qu'à partir d'un certain point évidemment situé à l'ouest de la Louisiane, Cabeza de Vaca et les autres ont été à même de suivre à peu près directement les directions qu'ils choisissaient (grâce à l'ascendant qu'ils avaient obtenu sur les naturels), et que cette direction était régulièrement celle de l'Occident, si donc nous entreprenons l'examen plus détaillé de la

1) *Naufragios*, cap. xv, p. 528. « Lo que el médico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chupanles al derredor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos tenida por muy provechosa, y yo lo he experimentado, y me suscedió bien de ello ; y despues de esto, soplan aquel lugar que los duele, y con esto crien ellos que se les quita el mal. La manera con que nosotros curamos era santiguándolos y soplarlos,... » Il y avait donc des pratiques qu'ils avaient apprises des indigènes, mêlées à des formes de prière chrétienne. En outre ils firent des opérations chirurgicales. (Cap. xxix, p. 540.)

Digitized by Google

route qu'ils ont pu suivre, il est un fait certain : c'est que le point de départ se trouve un peu au sud du trentième degré de latitude. Ce sont les côtes, premièrement de la Floride, ensuite de l'Alabama, et enfin de la Louisiane[1]. Même lorsqu'ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, ce ne fut qu'à peu de distance du golfe[2]. Il est certain qu'ils n'ont pas traversé le Mississipi à une hauteur quelconque au nord du Delta, et il est également certain qu'ils n'ont pas atteint la Rivière Rouge (Red River des Anglo-Américains). Dans tout le pays où ils se trouvaient alors, la « tuna » ou le fruit du cactus à feuille, formait l'aliment principal des habitants[3]. C'est donc dans le quadrilatère bordé par le golfe du Mexique au sud, la Rivière Rouge au nord, le Mississipi à l'est, et le Rio-Sabinas ou peut-être Trinity River à l'ouest, qu'ils errèrent la première fois[4]. C'est probablement ce dernier fleuve, et les bisons qu'ils aperçurent auparavant étaient les avant-gardes des immenses troupeaux qui se répandaient alors depuis le Nord jusque dans le Texas. S'ils étaient remontés jusque dans le territoire indien d'aujourd'hui, c'est-à-dire au nord du Texas

1) Le fait que Narvaez aborda en Floride n'a pas besoin de preuves. L'endroit où il aborda était la baie de Santa-Cruz. Le fait qu'il traversa la partie du sud de l'Alabama ressort du rapport de Cabeza de Vaca (*Naufragios*, cap. v et vi, pp. 520 et 521, cap vii et viii, p. 522 et 523). Apalache et Aute sont des localités dans l'Alabama. La baie d'Espiritu-Santo, qui est mentionnée à plusieurs reprises dans Oviedo (*Historia général*, III, pp. 592, 593) est une des bouches du Mississipi, comme ils le disent aussi fort bien (p. 593) « é por esto sospecharon que debe ser el rio del Espiritu Santo. » Le Mississipi était connu comme « Rio del Espiritu Santo » depuis 1519, voyez *Réal cédula dando facultad à Francisco de Garay para poblar la provincia de Amichel en la costa firme*, vol. III de la *Colleccion de los Viages y Descubrimientos que hiciéron por mar los Españoles*, par Martin Fernandez de Navarrete, p. 147 ; « y entraron por un rio que hallaron muy grande y muy caudalosa,... » Les Espagnols remontèrent cette rivière six leguas, et l'unique fleuve dans le golfe qui permit une navigation semblable était, à part le rio Grande, le Mississipi! C'est ainsi que le considère une autorité anglaise fort respectable dans l'Introduction au volume VIII des publications de la *Hackluyt Society* intitulé *Conquest of Florida by Hernando de Soto, by a gentleman of Elvas* (p. 23). Ce n'est qu'après avoir passé la baie d'Espiritu-Santo qu'ils prirent terre.

2) Oviedo, *Hist. général*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601 ; cap. v, p. 603.

3) Les preuves sont trop nombreuses pour qu'il soit nécessaire de les citer.

4) Pour arriver à la Rivière Rouge il aurait fallu qu'ils remontassent vers le nord au moins 250 kil. à travers un pays marécageux et boisé. Si les voyageurs ont seulement cotoyé la Louisiane et n'ont pris terre définitivement qu'au Texas, il est probable que c'est le Trinity. Cependant je ne connais pas le Texas moi-même, sinon les côtes et les environs de El-Paso, et je ne me permets donc aucun jugement positif.

Digitized by Google

et à l'est du Nouveau-Mexique, ils y auraient trouvé une végétation plus arborifère, et des ressources alimentaires plus abondantes que celles que Cabeza de Vaca indique. Enfin l'apparition du mezquite comme plante nutritive indique clairement le Texas! Et puis il n'y a pas à oublier que durant tout ce temps ils avaient le sentiment d'être toujours restés près de la côte, car lorsqu'ils virent les montagnes pour la première fois, ils crurent qu'elles descendaient jusqu'à la mer et qu'elles en étaient à quinze *leguas* seulement[1].

Pour atteindre des montagnes depuis n'importe quelle partie au nord du Texas il faut, allant à l'ouest, traverser les grandes plaines arides et inhabitables à l'homme. C'est surtout le cas depuis le Territoire Indien, entre lequel et le Nouveau-Mexique le Llano Estacado s'interpose, comme une barrière de plus de trois cents kilomètres de large, sans courants d'eau, sans arbres, presque sans végétation. Et quand on est arrivé à la limite occidentale de ce désert, au bord du Rio-Pecos, on est encore bien loin de la Sierra Blanca, qui est la chaîne de montagnes la plus rapprochée[2]. Le rapport de Cabeza de Vaca indique au contraire, jusqu'au pied des hauteurs, un pays constamment propre à être habité par des tribus indiennes plus ou moins errantes dans un cercle limité; telles que l'étaient les tribus du Texas. C'est au centre de cet État, de l'autre côté du Brazos, qu'il faut chercher les « Sierras » des voyageurs espagnols, et la

1) *Naufragios*, cap. xxx, p. 541 ; Oviedo, *Hist. général*, lib. XXXV, cap. v, p. 605 : « E luego aquella noche enviaron à llamar gente abasco haçia la mar, y el dia siguiente vinieron muchos hombres é mugens á ver estos chripstianos é sus miraglos,... é aquellos trabaxaron mucho per los llevar haçia la mar,... » Il paraît qu'ils n'en étaient donc pas éloignés! Les montagnes du Texas sont basses, et ce sont plutôt des collines élevées bordant des plateaux, que des montagnes. Elles sont aussi beaucoup plus éloignées de la côte que Cabeza de Vaca l'indique. Mais, entre le Mississipi et le Rio-Grande et même plus loin, il n'y a pas de montagnes en général, il faut aller beaucoup plus loin, dans le Tamaulipas, pour en trouver.

2) Il y a les montagnes Wichita dans le territoire indien, mais celles-ci se trouvent à l'Est du Llano Estacado. Quant à la sierra Blanca, elle est à une distance considérable du Pecos. La sierra Guadalupe en est plus rapprochée, mais il reste toujours la difficulté de traverser le désert aride, qui n'a jamais été habité par des Indiens, excepté par des tribus errantes qui se servaient de chiens pour porter leurs hardes. De ces chiens il n'en est pas fait mention, tandis que tous les voyageurs subséquents qui ont touché les plaines les mentionnent, à commencer par les historiens de l'expédition de Coronado.

Digitized by Google

rivière qui coulaient à leur pied était le Colorado méridional. Ici déjà les Indiens les conduisaient vers le couchant selon la coutume indienne, c'est-à-dire aussi droit que possible, les voyageurs suivaient donc à peu près le trentième degré de latitude. Cependant ils changèrent un peu de direction, remontant le Brazos pour quelques jours, puis traversèrent jusqu'au Colorado, de l'autre côté duquel, et d'une plaine de trente *leguas* au moins, ils rencontrèrent enfin le Rio de Las Vacas. Cette rivière est le *Pecos* et les Espagnols l'atteignirent tout près, sinon directement au point même, de son embouchure dans le *Rio-Grande-del-Norte*[1]. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le Rio-Pecos, car c'est le dernier point où les bisons sont mentionnés. En effet ce grand quadrupède n'a pas pénétré (au moins pas en troupes nombreuses) plus vers l'Ouest que les deux rives de ce cours d'eau, où dans les saisons chaudes il abondait antérieurement[2].

Ici Cabeza de Vaca et les autres voulurent remonter le Pecos vers le nord, mais les Indiens les en dissuadèrent. Ils suivirent cependant un fleuve pendant dix-sept jours au bout desquels ils le traversèrent[3]. Ils avaient choisi cette voie « parce que nous étions toujours persuadés qu'en marchant vers le coucher du soleil, nous trouverions ce que nous désirions. » Il paraît donc que le fleuve en question les conduisait à l'Ouest, et c'est en effet le cas avec le Rio-Grande, si on remonte son cours depuis l'embouchure du Pecos jusqu'à celle du Rio-Conchos à Presidio del Norte. Le grand fleuve descend depuis ce dernier endroit vers le sud-

1) Après avoir traversé cette rivière, ils n'en mentionnent plus aucune, aussi longtemps qu'ils allèrent vers l'Ouest. Il faut donc qu'ils aient touché le Pecos près de son embouchure, car sans cela, ils auraient eu à traverser le Pecos d'abord, puis le Rio-Grande ensuite.

2) Autant en 1580, qu'en 1583, les Espagnols trouvèrent de grands troupeaux de bisons dans les alentours du Pécos. « Testimonio dado en México sobre el descubrimiento doscienta leguas adelante, de las minas de Santa Bárbola gobernacion de Diego de Ibarra. » Vol. XV de la *Coleccion de Documentos inéditos relativos al Descubrimiento, Conquista y Organizacion de las antiguas Posesiones españoles en América y Océania, sacados de los Archivos del Reino, y muy especialemente del de Indias*, p. 149. Antonio de Espejo, *Relacion del viage*, vol. XV de la même collection, p. 123, « caminando par él, seis jornadas, como treinta leguas... gran cantidad de vacas de aquella tierra. »

3) Ceci est d'après *Naufragios*, cap. XXXI, p. 542. Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609, dit quinze.

Digitized by Google

est, puis ensuite remonte vers l'est nord-est, de sorte que sa direction moyenne est de l'occident à l'orient. L'endroit où ils le traversèrent doit se trouver plutôt au-dessus qu'au-dessous du Presidio, car aucune mention n'est faite ensuite d'aucune rivière de quelque importance. Ce fleuve est donc le dernier que les Espagnols touchèrent avant d'entrer dans les « montagnes étendues » de l'autre côté desquelles était la Vallée des Cœurs. Ceci indique indubitablement que le cours d'eau mentionné est le Rio-Grande !

Entre le Rio-Grande à l'ouest et le Mississipi à l'est, Cabeza de Vaca avait donc rencontré au moins quatre rivières qui toutes traversaient un pays plus ou moins habitable pour des Indiens errants. Dans ce pays, l'aliment principal des indigènes, en tant qu'il était tiré du règne végétal, se composait de la tuna et du mezquite. Les têtes de colonnes du bison américain venant du Nord y débouchaient. Ces conditions topographiques, ces éléments de la flore comme de la faune, ne se trouvent réunis entre les deux fleuves que dans le Texas, car partout ailleurs les plaines inhabitées et presque inabordables, alors n'auraient pas manqué d'attirer l'attention du rapporteur ; tout en changeant considérablement l'itinéraire et finalement le résultat du voyage.

En outre, quelque partie du cours du Rio-Grande au nord du Texas que Cabeza de Vaca eût touchée, il n'aurait pu manquer d'apprendre des nouvelles des Indiens villageois (*Pueblos*) du Nouveau-Mexique. Les villages de ces derniers s'étendaient alors depuis Jaos près du Colorado au nord, jusqu'à San-Marcial ou fort Craig au sud [1], et tout le long du fleuve ainsi qu'à une

1) Les dernières ruines dénotant l'architecture à étages, si caractéristique des pueblos, se trouvent un peu au sud de San Marcial dans le Nouveau-Mexique. C'est là aussi que Chamuscado, Espejo et Oñate ont successivement trouvé, en 1580, 1583 et en 1598, les premiers pueblos des Indiens Piros. Comp. aussi : Fray Alonzo de Benavides ; *Memorial que fray Juan de Santander de la orden de San Francisco, comissario general de Indias presenta à la magestad catolica del Rey don Felipe Quarto nuestro Señor*, 1630, p. 14. « Llegado a este rio por esta parte, comiençan las primeras poblaçiones, per la Provincia y nacion Pira... c'était après avoir passé la Jornada del Muerto. Or celle-ci termine au nord à San Marcial ou près du fort Craig. »

Digitized by Google

certaine distance dans l'intérieur de chaque côté. Du fort Craig à la frontière du Chihuahua il y a à peine deux cents kilomètres, et cet intervalle était parcouru par des Apaches, des Mansos et des Zumas qui connaissaient fort bien les Pueblos et qui n'auraient pas manqué de faire comprendre à leurs visiteurs l'architecture singulière des Pueblos. Finalement il aurait été impossible de remonter le Rio-Grande pendant dix-sept journées sans tomber au beau milieu des Pueblos. Cabeza de Vaca non seulement n'en fait pas mention, mais il affirme que les habitations étaient de nattes et de branches.

J'en conclus donc qu'aussi longtemps que Cabeza de Vaca et les siens se trouvèrent à l'est du Rio-Grande-del-Norte, ils n'entrèrent jamais dans le territoire du Nouveau-Mexique, mais qu'ils traversèrent tout l'État du Texas dans sa largeur, sans remonter à sa frontière septentrionale. Il est également sûr que durant ce trajet ils n'entendirent nulle part parler des Indiens sédentaires du Nord, de leurs maisons étagées, en pierres et en briques cuites au soleil.

Il se pourrait cependant que, après avoir traversé le fleuve, et entre ce dernier et la vallée des Cœurs, les Espagnols eussent touché aux populations des Pueblos et que les demeures en terre, mentionnées comme ayant été rencontrées à dix-sept journées du Rio-Grande, aient été de l'un ou de l'autre de leurs villages.

Pedro de Castañeda, un des compagnons de Coronado, dans son expédition au Nouveau-Mexique, affirme que le « Valle de los Corazones » de Cabeza de Vaca, était au sud de la vallée de Sonora[1]. Coronado, tel que je crois l'avoir prouvé autre part, entra dans cette vallée près de Babiacora, c'est-à-dire à deux cents kilomètres environ au sud de la limite qui sépare le Mexique du territoire nord-américain de l'Arizona[2]. C'est donc dans l'Etat de Sonora, et entre le 29e et le 30e degré de latitude qu'il faut cher-

1) Pedro de Castañeda, *Relation du voyage de Cibola*, p. I, cap. IX, p. 44, p. II, cap. II, p. 157, etc.); Juan Jaramillo, *Relation du voyage fait à la nouvelle Terre*, même volume, p. 366 et 367 de l'appendice.

2) *Cibola*, dans le *Sountagblatt* du *New-York Staatszeitung*, mai et juin 1835.

Digitized by Google

cher la vallée des Cœurs [1]. Pour s'y rendre depuis les rives du Rio-Grande dans l'Etat de Chihuahua, et pour passer en même temps par les Pueblos du Nouveau-Mexique, il fallait faire un coude énorme. Cabeza de Vaca affirme au contraire qu'ils marchaient aussi directement que possible vers le couchant. Mais il y a une preuve beaucoup plus concluante encore. Les habitants du pays où les Espagnols virent les maisons en terre, ou jusque près des Corazones, possédaient des turquoises. Ils obtenaient ces pierres du Nord en échange de *plumes de perroquets!* Il n'y a pas de perroquets au Nouveau-Mexique ; ni même dans l'Arizona, cependant ils en estiment les plumages beaucoup dans les Pueblos et les obtiennent de Sonora et de Chihuahua. Dans ces deux États et dans les grandes forêts de pins de la Sierra Madre que leur frontière traverse du nord au sud, au 30e degré de latitude, une espèce d'ara (*Guacamayos*) vert et jaune est assez commun. Je l'ai rencontré dans l'intérieur de cette chaîne inconnue, à l'ouest de Casas Grandes, où, voltigeant de faîte en faîte des plus hauts sapins, il est un des premiers à saluer par sa conversation bruyante le soleil levant. C'est donc dans cette Sierra Madre parsemée jadis de petits villages d'Indiens Opatas, Jovas et Eudeves, dont les maisons étaient en terre quelquefois [2], qu'il faut chercher les demeures fixes construites de ce

1) Les Indiens qui accompagnaient Cabeza de Vaca étaient des Pimas. Ils fondèrent Bamoa sur le rio de Petatlan. Voy. P. Andres Perez de Ribas, *Historia de los Triumphos de nuestra Santa-Fee entre Gentes los mas barbaras y fieras del nuevo Orbe*, etc. Madrid, 1645, lib, I, cap. VII, p. 25. Bamoa est un village du Cinaloa, où, d'après Manuel Orozco y Berra (*Geografiá de las lenguas y carta Etnográfica de México*, p. 333), vivent des Indiens Pimas.

2) Si, comme je le crois, c'est au sud de Casas Grandes (canton de Galéana-Chihuahua), que les Espagnols sont entrés dans la sierra Madre, ils tombèrent entre ces tribus D'après le *Rudo Ensayo, tentativa de una provincional Descripcion geográfica de la Provincia de Sonora, sus Terminos y confinantes* (1761-1762), les Jovas occupaient, au siècle dernier : Ponida, Jeopari. Mochopa, Satechi et les abords du Rio-Mulatos et de l'Aros. D'après Orozco y Berra, *Geographia, etc.* p. 345, en 1627 ils vivaient aussi à Arivechi et à Zahuaripa, tandis que les Eudeves occupaient au XVIIe siècle, entre autres Batuco, Bacanora, et Matape (p. 344). Les deux langues sont traitées comme dialectes opatas. Voyez Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México*, vol. II, p. 153 ; *Rudo Ensayo*, cap. V, p. 70, § 1. « Son las dos naciones principales que pueblan la Sonora, es á saber, la Opata y la Pima. Dixi principales, porque al Opata pueder reducirse los Eudebes y Jobas, aquellos por diferenciarse tan poco en lengua de la Opata, como la Portugueza de la Castellana, ó la Provenza de la Frances. »

Digitized by Google

matériel que Cabeza de Vaca mentionne, et non au Nouveau-Mexique qu'il a aussi peu visité à l'ouest qu'à l'est du Rio-Grande del Norte.

Il reste maintenant à examiner si les voyageurs *ont entendu parler* des Pueblos néo-mexicains pendant qu'ils étaient en route pour Sonora, entre les rives du Rio-Grande et la vallée des Cœurs, cela semblerait être indiqué par le passage suivant: « Ils nous donnèrent beaucoup de colliers et quelques coraux que l'on trouve dans la mer du Sud, beaucoup de turquoises qu'ils tiennent de vers le nord; et à moi ils me donnèrent cinq émeraudes travaillées en pointes de flèches, avec lesquelles ils font des jeux et des danses, et ils me dirent qu'ils les apportaient d'une montagne très haute qui se trouve vers le nord, et qu'ils les achetaient en échange de panaches et de plumes de perroquet; ils disaient qu'il y avait là beaucoup de monde et des maisons fort grandes[1]. »

Les émeraudes pourraient bien avoir été de l'obsidienne verte. Il y a beaucoup d'obsidienne de couleur verre de bouteille et absolument limpide, dans la sierra de Huachinera près des bords du rio Yaqui supérieur, dans l'État de Sonora. Ceci se trouve au nord de Batuco (près duquel la vallée des Cœurs était située) et à une distance d'environ cent vingt-cinq kilomètres. Quant aux grandes maisons, il est possible que ce soit une allusion aux bâtiments élevés des pueblos, mais il est tout aussi possible que cela ait été une réminiscence des villages en adobe, alors en ruines, que les Pimas du Nord habitaient dans le temps sur les bords du Rio-Gila en Arizona, et dont la fameuse Casa Grande est aujourd'hui le spécimen le mieux préservé[2]. Jusqu'au XVII° siècle les Pimas du Sud, vivant tout près de la vallée des Cœurs, occupaient des édifices semblables[3],

1) *Naufragios*, cap. XXXI, p. 543; Oviedo, *Hist. natural*, III, p. 610, varie un peu le sens.

2) La Casa Grande a été si souvent décrite que je ne me permets pas d'en refaire la description ici. Je l'ai visitée en 1883. Selon M. J.-D. Walker, à la bonté duquel les voyageurs scientifiques doivent tant de souvenirs précieux et agréables, ce village a été bâti et habité par les Pimas.

3) Ribas, *Historia de los Triumphos*, etc., lib. VI, cap. II, p. 360, « porque eran de paredes de grandes adobes, que hazian de barro, y cubiertas de azotéas, y

Digitized by Google

et il n'est pas invraisemblable que c'est aux demeures de leurs parents du Nord, et non aux lointains villages du Nouveau-Mexique, qu'ils faisaient allusion.

Quoique Cabeza de Vaca ne puisse donc en aucune manière prétendre à l'honneur d'avoir découvert et visité le premier le Nouveau-Mexique et ses habitants, il n'en est pas moins vrai que ses rapports et ceux de ses compagnons, quelques vagues qu'ils fussent, donnèrent à Mexico le branle pour des entreprises de découvertes et d'exploration dans l'extrême Nord. La Nouvelle-Espagne était préparée pour des tentatives de ce genre, car il y avait déjà plusieurs années que la renommée de *sept villes* riches et populeuses travaillait l'imagination des colons espagnols au Mexique, et attirait l'attention des gouvernants dans cette direction.

terrados. Algunas dellas edificaren mucho mayores, y controveras á modo de uertes... P. Francisco Javier Alegre, *Historia de la Compañia de Jésus en Nueva España*, vol. I, lib. III, pp. 231-235, est tout aussi explicite.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

NOTICE

SUR LES

VÊTEMENTS, LES PARURES ET LES TATOUAGES

DES PAPOUAS DES CÔTES SUD-EST

DE LA NOUVELLE-GUINÉE

PAR LE Dr OTTO FINSCH

Précédée d'une introduction par M. Franz Heger [1].

INTRODUCTION

Le manuscrit du mémoire suivant, ainsi que les dix-sept feuilles de croquis originaux qui lui appartiennent, me furent remis au printemps de 1884 par le Dr Otto Finsch pour être publiés dans les communications de la Société d'Anthropologie. Ce mémoire comprend une partie des résultats importants et intéressants du lointain voyage accompli par le Dr Finsch dans la mission de la fondation Humboldt, en 1879-1882, dans divers archipels des mers du Sud, voyage entrepris surtout dans un but anthropologique et ethnographique. Le Dr Finsch a écrit son mémoire en mars 1882 pendant son séjour à Amapata (port de Moresby, côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée). Les précieux dessins originaux du chapitre tatouage n'ont pu être reproduits qu'à une échelle réduite. Cependant cette réduction laisse

1) La Société d'Anthropologie de Vienne qui a publié cette remarquable notice dans le dernier volume de ses *Contributions*, a bien voulu nous autoriser à en donner une traduction, pour l'illustration de laquelle elle nous a confié les beaux clichés qu'elle avait fait exécuter. Nous prions nos collègues Viennois de recevoir, pour cette double gracieuseté, nos remerciements les plus empressés. (E. H.)

Digitized by Google

voir d'une façon absolument correcte et précise les exemples intéressants de tatouage ; les figures n'ont pas d'autre but.

En outre, pour l'intelligence plus facile du texte, on a représenté un certain nombre d'objets ethnographiques dont les figures ont été dessinées directement d'après les pièces originales en double collectionnées par le Dr Finsch dans ce voyage.

Les matériaux contenus dans ce mémoire sont précieux ; sous le rapport du détail, c'est peut-être ce que nous connaissons de plus complet et de plus exact sur une région étroitement limitée des mers du Sud. La valeur du travail est d'autant plus solide, que les particularités caractéristiques des objets et des ornements, qui sont décrits ici, disparaîtront très rapidement par suite des relations toujours plus fréquentes avec l'homme blanc, l'Angleterre s'étant annexée dernièrement cette portion de la Nouvelle-Guinée. Il semble déjà que beaucoup de dessins de tatouage portent un caractère nouveau dû aux influences étrangères. Malheureusement le Dr Finsch nous renseigne très peu sur la signification des tatouages et le peu qu'il en dit nous paraît insuffisant. Je me suis expliqué à ce sujet dans un rapport fait dans la séance du 14 avril 1885. Mais cela n'enlève rien de leur importance aux matériaux que nous rapporte l'éminent voyageur ; il serait même extrêmement désirable que nos voyageurs dans ces contrées pussent étudier les objets de descriptions avec le même zèle et le même dévouement que l'a fait le Dr Finsch, avant que les dernières traces de la civilisation originale des habitants des mers du Sud aient disparu pour toujours. Je termine ces préliminaires par les mots que l'auteur de notre travail m'a adressés dans une lettre avant son départ pour son grand voyage dans les mers du Sud :

« Dans deux ans j'espère pouvoir livrer les matériaux purement anthropologiques, afin de donner un tableau complet des Papous de cette partie de la Nouvelle-Guinée, car dans quelques années ces habitants auront perdu toute l'originalité dont j'étais encore témoin naguère. »

FRANZ HEGER.

Digitized by Google

VÊTEMENTS

Le vêtement, comme nous le comprenons, n'entre pas en ligne de compte, au moins en ce qui concerne les hommes, car ceux-ci marchent dans un état presque complet de nudité ; une étroite bandelette en forme de T entourant le corps passe entre les cuisses et enveloppe très incomplètement les organes génitaux. Ce bandage de corps, nommé *Tikini*, ne se compose le plus souvent que d'une mince corde, d'une étroite bande de feuille de pandanus, d'écorce, etc., plus rarement d'une bande de tapa, et si l'on ajoute un bracelet tressé, on aura le vêtement et la parure du Papou comme on les rencontre journellement dans la plupart des cas. Ce tikini correspond tout à fait au *Mal* des Papouas dans une autre partie de la Nouvelle-Guinée, au *Tol* des Kuschaï et d'autres peuplades qui donne le même nom à cette pièce de vêtement simple et répandue. Le tikini est placé de telle sorte, sur les parties sexuelles, qu'il sépare les deux testicules et presse sur le prépuce ; si bien que la verge, refoulée dans le scrotum, est plus ou moins complètement cachée. Du reste, aux yeux des Papouas de ce pays, le tikini passe pour un vêtement aussi bon que nos pantalons et ils trouvent les adultes, qui en sont dépourvus, aussi indécents que nous trouvons l'être les personnes nues. Les petits garçons de huit à dix ans portent déjà le tikini, mais c'est seulement à treize ou quatorze ans que l'usage en devient général. Ces jeunes gens sont alors tout à fait assimilés aux adultes. Jusqu'à huit à dix ans les garçons marchent complètement nus.

Le plus beau tikini est formé d'une bande de tapa longue de 11 à 12 cent. et large de 18 cent. environ, ornée d'un peinture jaune et noire. Ces sortes de tikini sont plutôt considérés comme des vêtements de cérémonie et ne sont portés qu'à l'occasion des fêtes ou par de jeunes élégants. Ces tikini de couleur jaune sont surtout à la mode dans l'est jusqu'à la baie de Keppel.

Digitized by Google

Il est particulièrement fashionable de serrer aussi étroitement que possible le tikini, de sorte que la paroi abdominale fasse saillie des deux côtés de l'étranglement (fig. 21, p. 77). Les hommes, hauts de 1m,50, n'ont ainsi que 0m,58 de tour de taille et même un géant comme Grapäna n'avait que 0m,85 de circonférence abdominale pour une taille de 1m,81.

Dans quelques parties de l'Ouest, notamment dans le district de Maiva et dans celui de Kabadzi, en deçà de la baie de Redscar, les hommes sont mieux vêtus et d'une façon plus décente ; en effet, la corde, qui fait le tour du corps, est pourvue d'une large pièce de tapa qui recouvre complètement les organes génitaux.

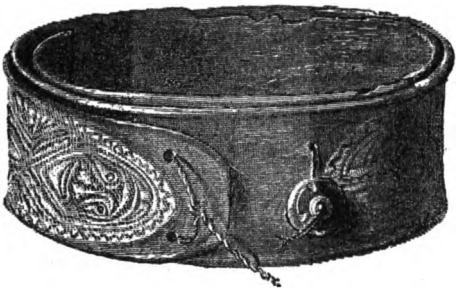


Fig. 6. *Gaawa*, ceinture d'écorce décorée, représentée bouclée (1/6 gr.)

Il s'ajoute également dans l'Ouest une autre espèce de vêtement abdominal qu'on doit cependant plutôt regarder comme un ornement. C'est une sorte de ceinture fort remarquable appelée *Gaawa*, large de 3 à 6 cent. constituée par une écorce d'arbre mince mais dure, de nature ligneuse. Cette espèce de ceinture est peinte en rouge ou recouverte d'un tissu tressé avec de minces bandes taillées dans un bambou et ce tissu est rayé de rouge, ainsi que je l'ai vu chez les gens de Maiva.

A Maiva et dans la baie de Freshwater jusqu'à Kerrema, ces ceintures sont ornées d'un dessin finement gravé en diverses formes artistiques et hardies. Les dessins gravés sont remplis par de la couleur blanche et rouge, qui ressort très bien sur le fond rouge surélevé (fig. 6 et 7). Si l'on considère que ces

Digitized by Google

Fig. 7. La même *gaawa*, déroulée (1/6 gr.)

Digitized by Google

ceintures sont confectionnées sans aucun instrument de fer, on les regardera nécessairement comme des œuvres qui occupent la première place dans l'art des Papouas.

Parmi les pièces de vêtement, il faut encore signaler la Tapa[1] (*Dabua*), qui est en somme peu employée. Par un temps froid, à la fraîcheur du matin, ou quand ils se sentent malades, les Papouas ont coutume de s'envelopper avec une grande pièce de tapa à la façon d'une toge. On voit partout la tapa, mais toujours à l'état isolé ; elle paraît être portée plus souvent à Maiva et plus loin dans l'Ouest, dans le district d'Elama. Les femmes s'enveloppent parfois aussi dans la tapa. La tapa est d'ailleurs grossière, non blanchie, brunâtre et toujours dépourvue de ces ornements et de ces peintures que l'on fait si bien dans la Nouvelle Bretagne.

La femme porte un tablier végétal étroitement serré à la taille, long de 12 à 14 cent., le Lami (*Rami*), qui est attaché un peu au-dessous des hanches et descend le plus souvent presque jusqu'aux genoux, absolument comme dans les îles Gilbert et aux Carolines ; c'est, en fait, un vêtement joli et élégant qui s'élève même parfois jusqu'à la coquetterie. C'est ce que l'on voit, par exemple, chez les jeunes filles de la baie de Hood, notamment à Hula, où ce tablier n'est pas tout à fait attaché à la hanche droite, de sorte qu'une partie du côté de la cuisse est nue, ce qui est très gracieux dans la marche. D'ailleurs les femmes savent se mouvoir avec ce tablier en s'asseyant ou en se levant, avec tant d'adresse, que la plus grande décence est toujours gardée, et même dans les danses où les lamis flottent rapidement d'un côté à l'autre, l'œil des curieux n'est pas plus excité que dans nos ballets.

La matière qui sert à la confection des lamis est surtout le *gmudi*. Ce sont des feuilles de sagoutier, fendues avec une coquille à arête tranchante, en fibres extrêmement fines, minces, à peine de l'épaisseur d'un brin d'herbe, mesurant environ un millim. et demi à deux millim. de large. Comme le sagoutier

1) La tapa est une étoffe préparée avec l'écorce du mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*).

Digitized by Google

ne croît pas autour du Port-Moresby, les indigènes de l'endroit le reçoivent de contrées situées plus à l'ouest, notamment de Manumanu, baie Redscar. Cette matière constitue ainsi un article d'échange.

Les lamis à larges fibres conservent leur couleur naturelle, jaune paille ou jaune et forment le costume de tous les jours. Ceux qui sont à fibres tout à fait fines sont coloriés, et considérés comme habits de cérémonie, portés dans des occasions particulières, le plus souvent sur le lami ordinaire, mais surtout par les jeunes filles nubiles. Ces lamis sont coloriés à larges rayures le plus souvent oranges, rouge cerise et noires avec des couleurs à l'eau ; ils offrent un très bel aspect. Cependant il existe aussi des lamis à rayures transversales noires et rouges. Le jaune ou l'orange est peint avec une racine de gingembre (espèce de curcuma), le rouge jusqu'au noir est fait avec une décoction d'écorce de manglier qui se colore en noir par une longue incrustation. Les lamis à fibres étroites se portent surtout à l'ouest du Port-Moresby jusque dans le district de Elama, au-dessus de ce district et aussi par les Kabadzi et les Koïæri dans l'intérieur des terres.

Plus loin à l'est, notamment dans la baie de Hula jusqu'à la baie de Keppel, on emploie pour les lamis une autre substance nommée *kapa ;* ce sont des feuilles longues de deux à trois décimètr. et larges de six centim. d'une haute plante herbacée semblable à l'aloès. On la nomme *awaum* dans la Nouvelle-Bretagne. Ces feuilles sont desséchées, puis fendues en bandes de dix à quinze millim. de largeur, de sorte que les lami faits avec ces matériaux semblent confectionnés avec de larges bandes d'un jaune pâle. On appelle Tzilikau cette espèce de lamis ; c'est également un vêtement de tous les jours. Elle domine, comme on l'a dit, à l'est, où l'on trouve à peine des lamis colorés à fibres fines. On fabrique avec ces derniers matériaux et avec les kapa à larges bandes de très jolis lamis appelés *Ræwa*, qui sont en usage à Hula et l'objet d'un négoce à Port-Moresby.

Ces Ræwa sont constitués par des fibres de feuilles de trois sortes de plantes. Les bandes de feuilles larges de trois à quatre

Digitized by Google

cent. (de bananier ou de pandanus), de couleur naturelle, forment le dessous sur lequel on place comme revêtement les fibres étroites, minces, rouges du sagoutier (*Ramikaka*), qui sont encore mêlées à des fibres jaunes. On ajoute comme garniture des bandes de kapa larges de dix à quinze millim. semblables à des rubans jaune pâle, dont on garnit le plus souvent en double série le bord supérieur du lami. Ces lamis de fête, garnis, aux couleurs variées, sont surtout portés par la jeunesse nubile et constituent des vêtements très élégants.

Ils sont surtout de mode à Hula ; on voit là des petites filles de trois ou quatre ans qui sont, sous ce costume, très mignonnes et très gentilles.

Le lami trouve d'ailleurs encore un autre usage : on le jette autour des épaules comme une sorte de mantille. Par un temps froid ou pluvieux, on voit les femmes sous ce costume qui les habille très bien.

En général, les femmes des Papouas et surtout les jeunes filles savent, sous ce lami, développer une certaine coquetterie. Il se produit par la superposition de deux à trois de ces pièces de vêtement une sorte de coussinet qui fait que pendant la marche la partie postérieure décrit des mouvements de va-et-vient, grâce à un balancement recherché du corps.

Pour la mère, les lamis ont encore un but pratique : le bord supérieur un peu proéminent de ce vêtement offre un appui suffisant pour les pieds des petits enfants qui sont le plus souvent portés debout sur le lami, les petits bras enlacés autour du cou de la mère.

Les fillettes, nous le répétons, vont rarement tout à fait nues, passé l'âge de quatre ans.

ORNEMENTS ET TATOUAGES

Ceux-ci sont beaucoup plus en usage chez les Papouas que les vêtements, ils sont bien plus employés encore chez l'homme que chez les femmes.

Les objets qui s'y rapportent sont, suivant leur importance,

Digitized by Google

ceux du front, des oreilles, du nez, du cou, de la poitrine et des bras, les articulations du genou et du pied n'en paraissent même pas dépourvues. Chez la femme, le cou, la poitrine, les oreilles et les bras seulement sont parés ; la parure des cheveux, à part la naturelle, a moins d'importance.

Il est à remarquer que la parure de perles de verre, qui joue dans d'autres parties de la Mélanésie un rôle si prépondérant, est relativement peu usitée chez les Papouas.

Il ne m'est jamais arrivé de trouver chez les Papouas l'étroit tour de cou que porte tout habitant de la Nouvelle-Bretagne, mais ce dernier emploie peu les larges bracelets tressés, placés autour du bras, parce qu'il trouve une place suffisante dans sa chevelure pour cacher de petits objets comme des morceaux de tabac, des monnaies de coquillage, etc., ou pour les suspendre au poil.

Pour le Papoua, au contraire, le bracelet gaarna est moins un ornement qu'une parure nécessaire : il sert, en effet, à garder divers objets. On aurait peine à trouver un Papoua sans un bracelet.

Ces gaarnas sont d'une largeur très variable (3 cent. à 4 cent.) tissés d'une herbe très fine, souvent très beaux et très élégants ; les noirs sont souvent garnis d'un simple dessin jaune. Le plus souvent, ils sont colorés en noir, parfois en rouge ou bien ils gardent leur couleur naturelle.

Les bracelets dont on porte souvent une paire ou plusieurs à un bras ou aux deux bras et qui sont si étroits que la chair fait saillie des deux côtés, servent avant tout à cacher un bouquet d'herbes odorantes fraîches ou sèches.

Au reste, les ornements de feuilles ou de fleurs jouent un rôle bien plus secondaire que dans la Nouvelle-Bretagne où les indigènes s'ornent très élégamment la tête, le cou et les bras avec ces bouquets et cultivent dans ce but certaines plantes d'ornement.

Dans le district d'Aroma, j'ai vu assez souvent des jeunes filles porter dans l'oreille des fleurs roses d'Hibiscus, ce qui n'arrive que par exception à Port-Moresby. Ici les jeunes filles,

Digitized by Google

pour relever la beauté du bracelet, ont coutume d'y attacher d'étroites bandes de feuilles de pandanus qui flottent comme des rubans.

Outre les plantes, le bracelet porte surtout du kuku (tabac), parfois le pako, une sorte de ciseau en os, qui sert surtout à casser les noix de bétel.

J'ai trouvé les bracelets ordinaires dans toutes les parties de la Nouvelle-Guinée, que j'ai visitées depuis Kerrama jusqu'à la baie de Keppel et les Koïæri de l'intérieur les portent également.

Mais chez ces derniers, ainsi que sur quelques points de la côte par exemple, à Kaire, on trouve plus souvent une autre espèce de bracelet *Ohro*, composé seulement de deux à trois bandes étroites de bambou fendu, tressées entre elles.

Une autre parure du bras, la plus précieuse est le *Toia*, appelé *Uhli* à Keppel-bai ; ce sont des anneaux larges de seize à dix-huit millim. taillés dans la partie baslaire du *Conus mille puncatus*. On les fabrique surtout dans le district d'Aroma, dans la baie de Keppel, et ils sont un objet principal d'échange vers l'ouest jusqu'à la baie de Freshwater ; on les considère à l'égal de notre argent. Ma collection ne renferme que de petits exemplaires de 2 cent. de diamètre à l'usage des enfants, car je n'ai pas pu en obtenir de grands. On les réserve de l'Ouest pour les vaisseaux marchands afin de les vendre pour du sagou. Un grand toia vaut un très grand vase plein de sagou. Les gens de Motumotu, dans la baie de Freshwater, étaient en querelle avec les habitants de Keræpunos, parce qu'ils avaient été trompés avec des toias. Les toias font nécessairement partie du prix d'achat d'une femme ; aussi sont-ils rarement en usage.

Autour de l'articulation du poignet, on voit parfois chez les hommes, et aussi chez les femmes, une bande étroite garnie de cheveux, formée par une queue de kanguroo coupée, comme ornement. J'ai trouvé surtout ces bracelets dans le district d'Aroma de la baie de Keppel et aussi à Maïva.

On fait des bagues avec des matériaux analogues ; peut-être avec les queues d'autres mammifères (Cuscus, etc.) ; cependant

Digitized by Google

en général, les doigts des Papouas sont dénués d'ornements.

Ornements de tête. — On trouve en premier lieu comme objet indispensable d'ornement de la tête, le peigne *Iduarri* (fig. 8 et 9), lequel est en complète harmonie avec la forêt de cheveux soignés des Papouas. Ce peigne est formé d'un morceau de bois

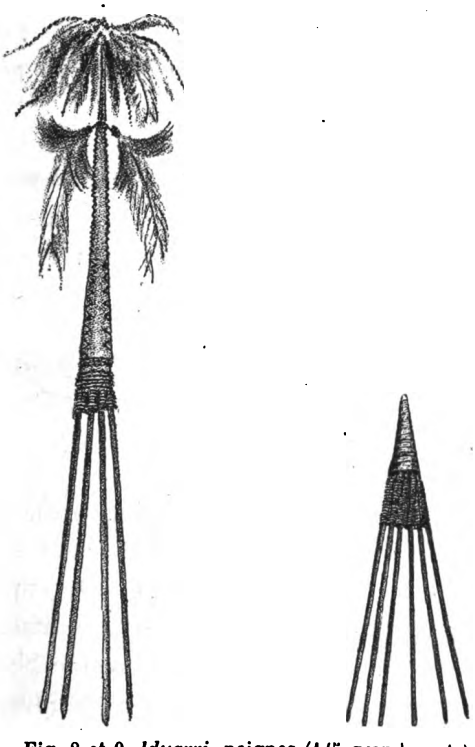


Fig. 8 et 9. *Iduarri*, peignes (1/5 grand. nat.).

plat, étroit, long de quatre à quinze cent., dont une extrémité est taillée en une longue fourchette de trois à six dents, ou bien il se compose de plusieurs petits bâtons minces solidement réunis entre eux par un mince fil et qui forment ainsi une sorte de fourchette.

Sauf dans l'Ouest, ils sont rarement ornés d'une gravure de valeur, et leur principal ornement consiste en plumes surtout de kakadu et de *Carpophaga spilorrhoa*. Deux plumes caudales de ce

Digitized by Google

dernier, dressées verticalement, suffisent dans la plupart des cas ; souvent on ne trouve qu'une plume de kakadu. Souvent un ornement pendant est attaché à l'extrémité du peigne qui proémine sur le front et flotte à droite et à gauche sur le visage, ce que le Papoua paraît aimer beaucoup. Cet ornement consiste le plus souvent en quelques plumes ou de petites bandes de pandanus courbées artificiellement ; souvent il suffit d'un chiffon varié ou d'une étoffe rouge.

Les petites filles portent de petits peignes dans les cheveux.

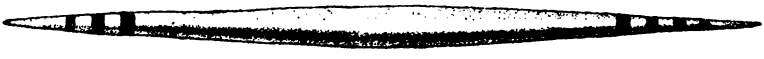


Fig. 10.

Fig. 11.

Fig. 10. *Mokoro*, cheville de nez en tridacne. — Fig. 11. Autre cheville de nez, courbée, en côte de porc (1/2 grand. nat.)

Parure du nez. — Après la chevelure, c'est pour son nez que le Papoua a le plus d'égard ; dans la jeunesse, à six ou huit ans, il en traverse la cloison au moyen d'un morceau de bois tranchant et pointu pour y mettre une cheville ou un coin. D'abord ils ne portent que de petits morceaux de bois de la grosseur d'une allumette, juste assez larges pour dilater les narines ; plus tard ils introduisent des objets de plus grande dimension. On distingue deux formes d'ornements du nez : le *Mokoro*, cheville taillée dans le *Tridacna gigas*, longue de six à huit cent., épaisse de trois à cinq, ronde, rectiligne, atténuée doucement en une fine pointe à ses deux extrémités (fig. 10), ou bien c'est encore une cheville faite avec une côte de porc, plus mince, mais aussi longue, courbée aux deux bouts et également appointie (fig. 11).

Les deux espèces sont un peu entaillées en deux ou en trois

Digitized by Google

points avant la pointe et sont entourées dans ces rainures d'un mince anneau de cheveux humains.

Les mokoros sont surtout fabriqués dans la baie de Hood; de là ils sont expédiés vers l'Est jusque dans le district d'Aroma et à l'Ouest jusqu'à la baie de Redscar. La substance dont ils sont faits est la partie terminale du *Tridacna gigas* et s'appelle *kama*. La préparation en est très simple : les fragments sont fendus par un coup sec avec une pierre dure.

Chez les Koiæri de l'intérieur, je n'ai pas vu cet ornement, par contre j'ai trouvé le *Daikuku*, une cheville de tridacna gigas ou de bois dur, simplement droite, longue de deux à trois cent. et épaisse de trois à sept.

En dehors des Koiæri, ces formes sont surtout portées dans l'ouest de la baie de Freshwater jusqu'à Kerrema, où on en fait en quartz, qui sont d'une pesanteur considérable. Bio, indigène de ce dernier district, portait une cheville de bois, mais c'est en vain qu'il s'efforça d'enfoncer par la cloison des narines une cartouche du calibre n° 24 qui avait à peine 1/2 cent. d'épaisseur. Il trouva au contraire une cartouche pleine d'une carabine Spencer extrêmement *namo* (bonne).

Le sexe féminin (même les petites filles) a la cloison nasale également percée, mais ne porte que de petits morceaux de bois, d'os, etc., plus courts et qui ne proéminent pas sur les côtés. Toutefois les femmes de Kabadzi, un peu dans l'intérieur des terres de la baie de Redscar, portent une cheville nasale longue et épaisse qui ressort de chaque côté presque jusqu'à l'extrémité des joues absolument comme chez les hommes.

Parure du front. — Elle se divise en deux parties : bandeaux formés de dents, de coquillages ou d'ouvrages tressés, et diadèmes formés de plumes.

Parmi les bandeaux, on trouve d'abord le *Dodoma* qui se compose de pointes de canines de chien dirigées en haut et constitue une pièce si précieuse que je n'ai pu m'en procurer aucun. Il est surtout porté par les Koiæri du Centre.

Le *Tautau* est encore une parure précieuse faite de petites

Digitized by Google

coquilles enfilées, espèces de cassidula (?) auxquelles on brise le dos avec une pierre; on fait de cette manière deux trous pour pouvoir enfiler en collier les coquilles les unes après les autres. Ces chapelets doivent être regardés comme une sorte de monnaie des Papouas, car ils constituent un de leurs moyens d'échange les plus importants. Le tautau est fabriqué surtout dans la baie de Hood et à l'est de celle-ci, on le vend dans l'ouest. Un tautau long d'une toise vaut un vase considérable plein de sagou.

A ces objets qui sont si chers que relativement peu d'habitants les portent, on substitue les suivants :

Le *Totoma* formé d'un chapelet de dents antérieures du kan-

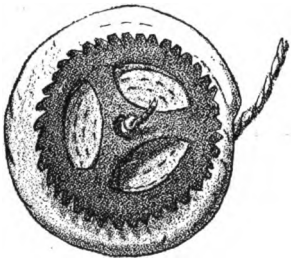


Fig. 12. *Koto*, ornement de front en cône et coco découpé (1/2 gr. nat.)

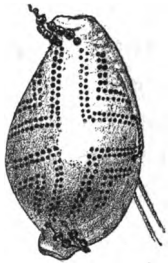


Fig. 13. *Lokoru*, ornement de front fait d'une ovule gravée (1/2 g. n.)

guroo, la partie incisive dirigée en haut; et le *Pariri*, chapelet tressé et formé d'une série de petites coquilles (une sorte d'olive) coniques, le sommet dirigé en haut.

Les deux pièces sont souvent garnies à leur partie supérieure d'une série de perles rouges en verre.

Dans l'Ouest, ces deux derniers objets sont plus rares, on y trouve par contre une autre parure frontale très précieuse, le *Koto*, formé d'un fragment de la base d'une coquille de cône, sur lequel on a placé une pièce d'écaille travaillée à jour (fig. 12)[1]. Ces pièces d'ornements ont parfois trois cent. de diamètre et sont alors composées de l'opercule fendu de turbos ou d'une rondelle de *Tridacna gigas* et ressemblent tout à fait aux pièces

1) Dans l'exemplaire représenté la pièce ajourée, superposée, est découpée dans une noix de coco.

Digitized by Google

de la Nouvelle Irlande et des îles Salomon, mais le travail de l'écaille placée dessus est moins gracieux et moins riche. Je n'ai jamais observé cette parure à Port-Moresby ni plus loin dans l'Est; elle ne paraît pas ainsi constituer un objet d'échange.

Les *Waake*, au contraire, rubans larges de trois à six cent., élégamment tissés, peints le plus souvent en couleur rouge, sont l'objet d'un négoce dans l'Ouest. Ils arrivent la plupart du district d'Elæma et je les ai trouvés à l'est jusqu'à la baie de Keppel.

J'ai encore à ajouter comme parure frontale faite de coquilles : le *Lokoru*, formé d'une seule petite ovule (fig. 13) ornée d'une paire de perles de verres; on l'attache avec un fil au milieu du front. On appelle encore *Hodo* une parure frontale analogue formée de trois petites coquilles d'ovules, enfilées à un cordon fait de cheveux humains; elle est aussi rare et aussi peu portée que la précédente. A Kaire, et notamment sur la baie de Hood, j'ai trouvé parfois des bandeaux frontaux formés de pièces de spondyles, arrondies et non travaillées, constituant un superbe ornement. Les parures de tête composées de plumes attachées à des bandeaux et des rubans de front, le plus souvent sur la partie antérieure de la tête, sont d'espèces très variées; elles encadrent la tête à la façon d'une auréole, d'un soleil ou d'un éventail et parfois leurs pointes dirigées en bas, ombragent la figure.

Les principales espèces de garnitures de plumes pour la tête sont : le *Turubu* formé de plumes de casoar attachées en série; le *Lokoku* formé de plumes d'oiseau de paradis (*Paradisea Raggiana*).

Les matériaux arrivent de l'intérieur des terres, car l'oiseau de paradis ne vit pas sur le littoral; ils viennent également de l'Ouest. Ces deux espèces de parures sont les plus communes et on les trouve souvent chez les riverains, ainsi que chez les Koiæri de l'intérieur. Elles sont plus originales et bizarres que belles.

Les parures suivantes sont exceptionnelles et en usage plutôt pour les fêtes; elles sont surtout faites avec les plumes de perroquets, auxquelles on ajoute les plumes blanches des ailes et de

Digitized by Google

la queue et les plumes jaunes de la huppe du kakadu (*Cacatua trilon*), ainsi que les plumes rouges de la femelle de l'*eclectus polychlorus*.

Du reste, on se sert des plumes d'un petit nombre d'oiseaux seulement, du *Trichoglossus massenæ* et de deux ou trois autres petites espèces que je n'ai pas pu déterminer encore, d'un lori, du *Dasyptilus* et du *Charmosyna*. Outre les plumes caudales du *Carpophaga spilorrhea*, j'ai rarement vu employer celles du pigeon à couronne (*goura*).

La parure la plus commune en plumes de perroquet est le *Karai*, formé des plumes des ailes et de la queue du kakadu, fendues suivant leur longueur; elles forment une large bande au-devant de laquelle est placée une autre bande plus étroite de plumes scapulaires blanches ou de plumes rouges de l'eclectus.

Le *Totoro* est une bande en forme de couronne, faite de plumes jaunes de la huppe du kakadu; à sa base se trouvent des plumes rouges du *dasyptilus pesqueti*.

Le *Larimara* est composé des plumes caudales non fendues du kakadu ; la base est ornée des plumes jaunes de la huppe du même oiseau et des plumes rouges d'un lori.

Le *Uhbi* est formé de deux à quatre séries de plumes caudales imbriquées d'une ou de deux espèces de *Trichoglossus* (que je n'ai pu déterminer jusqu'à présent). Ces parures ornent très bien et constituent un objet précieux d'échange vers l'Ouest.

J'ai vu chez M. Lawes des uhbi extrêmement riches, composés plutôt des plumes du *Xanthomelas aureus*.

Une autre parure très précieuse de la tête, est celle que porte mon ami Goapæna, chef de Maupa. Elle consiste en une couronne de plumes de la queue de la femelle de l'*Eclectus polychlorus*, desquelles sortent deux bâtons de six cent. environ de longueur, arrondis et recouverts de plumes rouges de lori ou de charmosyna, mélangées à de petits bouquets de plumes jaunes de la huppe du kakadu et de quelques plumes caudales médianes, étroites, longues du charmosyna; une plume de mâle orne l'extrémité.

Cet ornement n'est porté que par les chefs et autres gens con-

Digitized by Google

sidérables dans les fêtes particulières; il constitue un article de négoce de l'intérieur des terres le long de toute la côte.

Comparée à celle des habitants de la Nouvelle-Bretagne, la parure de plumes des Papouas est moins belle.

Je mentionne encore le *Boboro* comme parure frontale portée seulement dans certaines occasions. Il est formé du bec supérieur du *Buceros ruficollis*, à l'extrémité percée duquel sont attachés quelques plumes et des noyaux comme ornements. Il est surtout usité comme parure excentrique dans les danses (*Mavaru*).

On se sert encore comme parure des cheveux de morceaux percés de la coquille d'une espèce de *Venus* ou d'*Arca*, mais sur-

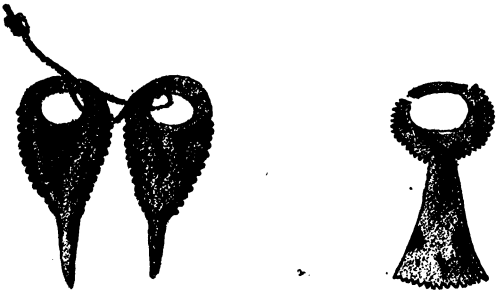


Fig. 14 et 15. *Geborre*, ornements d'oreilles (1/2 grand. nat.)

tout d'un spondyle rouge, à travers laquelle on fait passer une épaisse boucle de cheveux, qui descend sur le visage. Cette espèce de parure est très en faveur, notamment à Kaile, dans la baie de Hood (surtout à Hula) et dans le district de Koiæri à l'intérieur. — Chez ce dernier peuple, on a coutume de s'envelopper les touffes de cheveux dans un mince morceau de tapa comme on le ferait pour un chignon, ce qui est caractéristique pour cette race.

Parure des oreilles. — Presque tous les Papouas ont les oreilles percées, le plus souvent les deux lobules, parfois aussi l'ourlet ou ce dernier seulement. Cependant on trouve aussi des oreilles absolument intactes, même chez les petites filles; aussi ces dernières ne purent accepter les pendants d'oreilles que je leur

Digitized by Google

offrais, parce qu'elles redoutaient l'opération. J'ai observé le même fait dans la Nouvelle-Bretagne.

La perforation de l'oreille est le plus souvent modérée ; cependant j'ai vu dans l'île de Yule des hommes venus de l'Ouest qui avaient allongé le lobule de leurs oreilles à l'aide d'anneaux composés de nervures de feuille, de la même façon que les habitants des îles Marschall.

La parure la plus commune des oreilles est constituée par certaines feuilles ou herbes sèches odorantes, que presque toutes les femmes portent à l'oreille, et auxquelles elles aiment à en ajouter de fraîches.

Les ornements fabriqués dans ce but sont les *Geborre* (c'est-à-dire écailles). Ce sont le plus souvent des plaquettes minces d'écaille percées d'un trou rond au milieu. Leur forme est très variée, ronde ou ovale, avec des bords dentelés, le plus souvent claviforme (fig. 4 et 15); parfois le bord inférieur du disque plat et arrondi de l'écaille est orné de petites rondelles plates de coquilles. — On les porte isolées ou en grand nombre, le long des côtes aussi bien que dans les terres. Dans l'Ouest (district de Kerrema), on accumule parfois cinquante à soixante de ces plaques minces sur une oreille ; on les réunit par leur bord extérieur au moyen d'un ouvrage tressé mince et ainsi les grosses atteignent la dimension de la moitié d'une pomme.

On se sert comme de boucles ou de pendants d'oreilles du *Kokokoko* (c'est-à-dire casoar), formé par les premières rémiges, arquées, glabres et cornées du casoar ou par la queue poilue d'un petit cochon de lait. J'ai trouvé celle-ci au loin dans l'Est de la baie de Hood.

Un pendant d'oreille très usité, surtout chez les Motu, est le *Gewa* (*Gewa Akewa* = perles de serre) ; il se compose de plusieurs cordons de perles rouges, qui portent comme pendeloque à l'extrémité une écorce de fruit anguleuse, noire, brillante, de la grosseur d'un noyau de cerise (*Gudduguddu*). Ils sont attachés à la partie supérieure de l'oreille et ornent très bien.

Dans la baie de Hood, j'ai trouvé une très jolie parure d'oreille, qui, sous le rapport des matériaux dont elle est formée, rappelle

Digitized by Google

les colliers des insulaires des Marschall. Ce sont des cordons de petites rondelles de coquilles, minces, rondes, variant du noir au blanc, terminées au bout comme pendeloque par un fragment de coquille rouge de spondyle. Cette parure est attachée à l'ourlet de l'oreille, que j'ai trouvé parfois traversé de six trous. Les fragments rouges de spondyles sont également en faveur comme parure d'oreille chez les Koiæri de l'intérieur et je les ai trouvés jusque dans le district d'Aroma de la baie de Keppel. Le chef suprême de cet endroit, Goapâna à Maupa, ne portait d'ailleurs à l'oreille qu'une simple rondelle de coquillage.

Dans l'Ouest (Halt-Sound), j'ai trouvé également des dents en séries employées comme pendant d'oreilles. Là, chez beaucoup, le lobule de l'oreille (seulement le lobule) était aussi distendu que chez maint insulaire des Marschall. J'ai observé la même chose chez les gens de Maiva, mais cet usage n'est pas général, car beaucoup d'entre eux avaient de très petits trous aux oreilles.

Une espèce particulière de pendeloque d'oreille est formée d'un chapelet de graines blanches et sert de vêtement de deuil.

Les parures d'oreilles mentionnées se trouvent, du reste, chez les deux sexes ; cependant il faut remarquer que l'homme se pare plus que la femme.

Les cheveux de la région occipitale, auxquels les Néo-Bretons attachent souvent toutes sortes de bagatelles, n'en sont pas absolument dépourvus chez les Papous. Souvent des coquilles blanches sont suspendues dans la chevelure ; quelquefois un ornement plus rare est attaché à un fil. Cet ornement dans lequel j'ai vu employer des poils d'animaux est le *Mumuria*. Il se compose de plusieurs cordons longs de huit centimètres, dans lesquels sont tressés des poils de *cuscus* ou de kanguroo et à l'extrémité desquels sont attachées comme ornement des bouts de plumes variées. Cette parure pend sur les épaules et se trouve portée par les hommes.

Chez les Koiæri de l'intérieur, j'ai parfois trouvé attachées aux cheveux de l'occiput des écorces de fruits secs, qui produisent un bruit de crécelle pendant la marche.

Digitized by Google

Parure de la poitrine et du cou. — Les deux espèces de parures peuvent être décrites simultanément, car elles sont le plus souvent communes aux deux régions, puisque du cou elles descendent sur la poitrine. On ne rencontre pas dans cette portion de la Nouvelle-Guinée de parure particulière au cou, comme, par exemple, les cols raides formés de dents de dauphin et les larges colliers de petits coquillages, de la Nouvelle-Bretagne.

La parure préférée et la plus précieuse de cet ordre est le *Mairi*, c'est-à-dire la coquille de nacre qui, à cause de sa valeur, constitue un article de commerce recherché dans cette partie de la Nouvelle-Guinée, et dont une seule représente la valeur d'une hache, mais qui est beaucoup plus recherchée que celle-ci. Les Papouas préparent en les frottant sur une pierre plate dure, avec de l'eau, une plaque en forme de fer à cheval, ayant jusqu'à cinq centimètres de diamètre et qu'ils portent sur la poitrine.

Sauf de petits trous ronds remplis de noir, le long du bord, les coquilles ne sont pas ornées. On porte ces mairis tout le long de la côte, et ils sont l'objet d'un négoce important entre l'Est et l'Ouest, où on les échange surtout contre du sagou. Dans la baie de Hood (Hula) et plus loin dans l'Est, je n'ai pas trouvé les mairis aussi larges, ils étaient d'ailleurs peu communs. Je remarquais des petites filles qui, pour étaler leur richesse, portaient jusqu'à quatre de ces pièces superposées.

Les mairis sont, avec les toias (bracelets de *conus*) les tautau, (colliers de coquilles) et les dodoma (dents de chien en séries), les objets indispensables qui décident du prix d'achat d'une femme ; ils correspondent également le mieux à notre monnaie.

Dans la Nouvelle-Guinée, on ne connaît aucune monnaie qui équivaille à la nôtre comme, par exemple, la monnaie de coquilles (*diwarra*) dans la Nouvelle-Bretagne. Outre les mairis, les dadoma et les tautau sont les variétés de parures les plus précieuses et les plus recherchées pour le cou et la poitrine comme pour le front et la partie antérieure de la tête. Une longue chaîne de mairis descendant sur la poitrine est la parure la plus estimée ; cette chaîne est portée en longs lacets plusieurs fois enlacés autour du cou et descend jusque sur la poitrine.

Digitized by Google

A défaut de ces pièces rares et coûteuses que les indigènes s'empruntent souvent entre eux, on se sert de dents de kanguroo (totoma) rangées en chapelets. Dans l'Ouest, j'ai vu ces parures, faites avec des dents de crocodile.

Le *Uhbo* est une autre parure du cou, qui se compose de longs cordons de morceaux d'écorce mince, étroite, placés en série et qui sont pas exactement taillés en rondelles. Les petites filles se les mettent autour du cou, mais en somme on les trouve rarement.

Les *Boo* ou *Boho* sont les parures de cou les plus communes et les plus usitées. Elles sont formées de la base fendue d'une petite espèce de cône, ornée d'un pointillé gravé en noir en guise d'ornement (fig. 16). On voit ces boo, isolés ou rassemblés,

Fig. 16. Pièce du *boho*, ornement du cou (1/2 grand. nat.)

formant une sorte de garniture au cou des enfants et des adultes des deux sexes, mais surtout du sexe féminin.

Une autre parure du cou, surtout pour les enfants, se compose de quelques coquilles d'un petit bivalve dont la surface est polie et qui, à cause de cela, brille comme la nacre. On l'appelle *mairi* comme les vraies nacres.

Dans l'Ouest, les deux sexes portent aussi sur la poitrine les plaques rondes de coquilles déjà mentionnées parmi les ornements du front et qui sont munies d'une écaille (*koko*) percée à jour. Dans l'ouest également, dans les districts de Elæma et de Kerrema, on trouve une autre parure de poitrine semblable à la précédente. Elle se compose également d'une plaque d'écaille ronde ajourée, qu'on place sur une plaque ronde, mince, arquée de la coquille du *Cymbium* et qu'on appelle *Koio*.

Dans le district de Kerrema, on porte en croix sur la poitrine de jolis rubans tressés semblables aux bandeaux frontaux (waake,

Digitized by Google

comparez avec la description de Maura). A Maiva, on porte des colliers étroits faits des mêmes matériaux; on les nomme ici des *waro*.

Dans la baie de Hood, surtout à Hula, il est très à la mode de porter, comme pour les cheveux et les oreilles, au cou et sur la poitrine, des rondelles irrégulières et des plaques de spondyle, sans autre travail qu'un simple trou. Depuis mon départ des îles Gilbert, je n'avais pas rencontré de nouveau l'usage de ces matériaux à l'état presque brut, car on ne les utilise dans les Carolines qu'à l'état travaillé.

Les femmes et les petites filles de Hula portent de très jolies chaînes (colliers) de spondyles, qui atteignent jusque sur la poitrine où elles sont ornées souvent d'un paquet de dents de chien. A Kaile, j'ai trouvé chez les hommes des bandeaux de front formés de cette parure que je n'ai pu d'ailleurs me procurer.

On rencontre très rarement dans cette partie de la Nouvelle-Guinée la parure pectorale faite de défenses de sanglier et je n'en ai trouvé que deux espèces. La plus commune est le *Doa* (fig. 17), formé de deux boutoirs arqués, qui sont reliés à leur base et se touchent presque ou tout à fait à leurs pointes; on trouve souvent comme ornement au milieu un fond de cône (*boko*) ou quelque chose d'analogue. Cette parure serait portée par les deux sexes. Cependant ce n'est pas celle-là même que j'ai vue; par contre, chez Goapâna, le chef de Maupa, j'en ai vu une autre analogue, mais beaucoup plus riche. Elle se composait d'un immense boutoir presque circulaire, qui pendait à une longue chaîne formée d'anneaux plats de coquilles percées au milieu, et de la grosseur d'un bouton de gilet; on y trouvait encore attachés comme ornement une paire de morceaux de coquilles de spondyles, quelques cordons de perles rouges et des noyaux de fruits donnant un bruit de crécelle.

Une si magnifique pièce, cela va sans dire, ne peut pas s'acheter. Je n'en ai vu qu'un second exemplaire chez le chef de Keræpuno, auquel j'offris en vain un prix alléchant. Cette parure est vendue de la main à la main de l'extrême Est de la Nouvelle-Guinée et ressemble aux échantillons qu'on trouve dans les îles

Digitized by Google

Viti et Salomon. Les défenses de porc sont recourbées artificiellement en cercle pendant la croissance, ce qui, naturellement, demande beaucoup de temps et de peine. Le domestique de sir Arthur Gordon, homme élégant du centre de Viti-Levou, portait un de ces boutoirs comme ornement rare et précieux.

Un deuxième ornement, que j'ai trouvé employé quelquefois, se composait de quatre boutoirs réunis à leur base comme le montre le dessin ci-joint; peut-être appartient-il plutôt à la catégorie des parures portées en temps de guerre (fig. 18).

On emploie dans les environs de la baie de Redscar une parure pectorale faite d'une double série de plaques de boutoirs fendues suivant leur longueur.

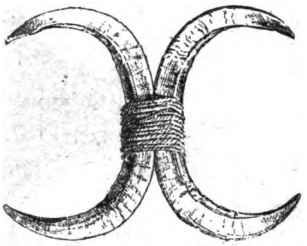


Fig. 17 et 18. Parures en défenses de sangliers (1/2 grand. nat.)

Il faut encore mentionner, non comme parure proprement dite du cou et de la poitrine, mais comme étant portés sur ces régions les talismans que les Papouas renferment dans de petits sacs, des feuilles sèches, de petites bourses tricotées. Sous ces enveloppes, on trouve divers petits objets; des morceaux d'écorce, des racines odorantes, des noix, des noyaux, etc., auxquels on attribue probablement des vertus curatives.

Ces talismans sont : le *Tomæna*, résine d'arbre, qui vient du district de Elæma, ceux qui préparent le filet de Dugong se frictionnent avec la suie de cette substance pour se porter bonheur.

Le *Tohni*, autre talisman, est une espèce de matière végétale odorante.

Parure des membres. — Habituellement le Papoua ne porte rien sur les membres, tout au plus au-dessous du genou, une sorte

Digitized by Google

de ruban étroit fait d'une feuille de pandanus, d'une tige de graminée, de rotang ou d'une simple corde; pareillement l'articulation du pied est quelquefois ornée. Les jeunes gens ont coutume d'attacher au-dessous du genou un ruban finement tissé, le *ropo*, rayé le plus souvent de couleur rouge. Ces jarretières, comme les bandeaux frontaux tissés, qui servent parfois aussi pour les genoux, sont fabriqués dans l'Ouest. Ces jarretières sont quelquefois pourvues de franges.

Les *Bubururuburubu* sont des jarretières de plumes de casoar; ils ornent quelquefois aussi l'articulation du pied et sont généralement portés par les hommes.

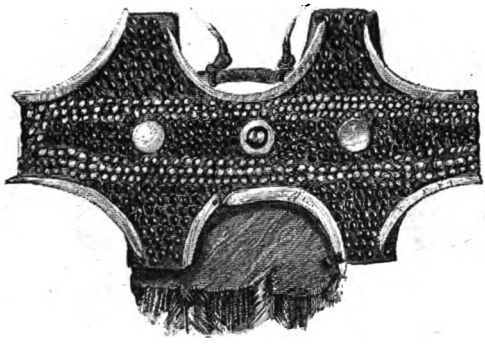


Fig. 19. *Musikaka*, ornement de guerre (1/2 grand. nat.)

Les parures des articulations du genou et du pied sont d'ailleurs beaucoup moins en usage chez la femme que chez l'homme.

Les peintures faites sur le corps sont, en somme, beaucoup moins usitées comme motif d'ornement que dans la Nouvelle-Bretagne et elles se bornent, en dehors des deuils où tout le corps est plus ou moins barbouillé de noir, à quelques traits rouges ou noirs sur le visage. Pour peindre la figure en noir, on se sert d'une espèce de minerai de fer ou de manganèse (*Logoæ* ou *Nadiumu*) sous sa forme naturelle. On frotte le minerai sur une pierre et on passe ensuite sur le front et sur le nez le doigt noirci de cette manière. C'est le mode de peinture le plus usité pour le visage chez les femmes qui parfois ajoutent des rayures transversales ou peignent une large raie en travers sur tout le

Digitized by Google

visage. Ce noir a un éclat métallique bleuâtre. Les jeunes, pleins d'espérance, le plus souvent des hommes encore célibataires

Fig. 20. Roi, chef d'Anuapata portant le *Musikaka*.

emploient plus de rouge et surtout un ton rouge (*paira*) qui tire sur le rose sale et qu'on utilise aussi pour peindre les bracelets;

Digitized by Google

les petites filles se frottent parfois avec cette couleur les bras et la poitrine. La peinture que se font les jeunes gens sur la face consiste surtout en un anneau autour des yeux et le long des joues. Je n'ai jamais vu employer le blanc.

Le noir joue, au contraire, un grand rôle pendant le deuil, les deux sexes se peignent tout le corps avec cette couleur. Cependant cette peinture ne se fait pas avec autant de soin que dans la Nouvelle-Bretagne et ne paraît usitée que par les proches parents, sauf en cas de mort d'un chef. Pour se teindre le corps en noir, on emploie la suie des noix de cocos brûlées (*Lamanu*).

Dans certaines circonstances de la vie des Papouas, on se met sur le corps des ornements particuliers. Il faut signaler ceux qui sont en usage surtout pendant la guerre, et qu'on peut désigner comme parure de combat.

Parmi celles-ci, il faut placer en première ligne le *Musikaka*, un des plus jolis ornements des Papouas (fig. 19). Il se compose d'un morceau oblong d'écaille long de neuf cent. environ, pourvu sur ses deux côtés de trois profondes échancrures qui sont ornées en saillie avec des dents de porc arquées et coupées par moitié, tandis que le reste de la face intérieure est couverte par le moyen d'une résine gluante de petits haricots, ronds, d'un rouge vif, parfois d'un bleu sombre; le centre porte parfois encore un ou deux boutons de coquilles qui servent à l'orner. Sur le milieu du côté inférieur pend un morceau d'étoffe de cocotier orné de plumes, de petites coquilles ou de graines, tandis que le bord supérieur est muni d'une espèce de poignée plate.

Le guerrier (fig. 20) qui est représenté ici par le chef d'Anuapata, porte un de ces ornements. Ce n'est pas une parure de la poitrine, comme la photographie pourrait le faire croire, mais, fidèle à sa signification spéciale, il fait partie des armes défensives. Pendant le combat, le guerrier le soutient en tenant cet objet par sa poignée à la bouche, bien plus pour paraître redoutable que parce qu'il attend du musikaka un appui particulier comme amulette.

Les musikakas sont fabriqués par les montagnards du Centre, les Koiæris, et vendus par ceux-ci aux indigènes des côtes. A

Digitized by Google

l'occasion cependant, le musikaka est porté comme une parure sur la poitrine, mais habituellement je l'ai vu chez les Koiæri pendu par un cordon dans le dos par-dessus les épaules.

A la même catégorie appartient le *Gadiwa* ; c'est la moitié longitudinale d'un morceau de bambou, long de huit cent. environ, orné d'un dessin fait à l'aide du feu et dont le milieu est décoré de plumes, d'écorces de fruits faisant du bruit, etc. Cet instrument est également tenu avec les dents pour augmenter les grimaces sauvages du combattant, et, comme pour le musikaka, c'est un objet fabriqué par les Koiæris du Centre. Dans l'Ouest, les ornements en coquilles de Cymbium (comme le koko) attachés sur la poitrine, passeraient pour des parures particulières de combat.

La parure de combat est probablement aussi portée dans les danses (*Mavaru*), dans lesquels les hommes se présentent en partie sous le costume de guerre.

Les Papouas possèdent aussi un costume de deuil. Celui-ci consiste d'abord simplement en badigeonnages avec du noir de suie sur tout le corps, coutume que j'ai trouvée dans toutes les parties de la Nouvelle-Guinée, que j'ai visitées, ainsi que dans l'intérieur (Koiæris). Il est en usage plutôt chez la femme que chez l'homme ; je l'ai retrouvé plus loin à l'Est, dans la baie de Keppel, où on s'en sert plus qu'à Port-Moresby. Dans le district d'Aroma, j'ai vu non seulement les hommes et les femmes peints en noir, mais aussi les enfants. Mais il s'agissait, alors que j'étais dans ces contrées, de la mort d'un chef important, et c'est pour celà que je vis tant de personnes peintes en noir. Les jeunes filles, toutes noires, portant dans l'oreille des fleurs rouges d'Hibiscus, causaient une impression très singulière. L'impression était plus forte encore pour les personnes qui s'étaient peint seulement quelques parties du corps. Quelques-uns s'étaient coloriés en noir le visage, le cou, les épaules et la poitrine jusqu'au creux sternal, figurant ainsi un corset à angle inférieur émoussé ; d'autres s'étaient peint toute la partie supérieure du corps jusqu'au milieu de la cuisse, de sorte que la couleur de la peau n'était visible que sur les jambes. Ils ressemblaient aux nègres avec leurs tricots d'un brun cuivré.

Digitized by Google

Dans la baie de Keppel (Maupa et Paramatta), on porte une parure de deuil très originale, surtout chez les femmes mariées, lorsque des personnages remarquables meurent, comme cela arriva pendant mon séjour (un chef était mort dans un village voisin). Ils portent sur la tête rasée un anneau rond qui de loin ressemble à des perles d'émail grises, mais qui se compose de semences d'un fruit rangées en série et fendues par le milieu ; je les ai vu employer seulement comme collier dans la Nouvelle-Bretagne.

Avec la même matière, on fait d'épais pendants d'oreilles à l'extrémité desquels on attache un noyau de fruit noir et brillant (*Gudduguddu*) ; leur poids tire souvent très fort l'oreille, car, comme d'habitude, on les attache au bord supérieur. Deux larges rubans placés l'un autour du bras, l'autre autour du poignet, également formés de noyaux de fruits, complètent cet appareil de deuil.

Il faut encore ajouter, pour les personnes élégantes des deux sexes, une ceinture de deuil très originale. Elle se compose de trois rangs des mêmes graines rangées en série ; on y trouve attachés des glands formés des mêmes matériaux et à l'extrémité de ceux-ci de petites coquilles. Chez les hommes, les glands de la ceinture de deuil sont encore ornés de plumes, de poils de *cuscus*, de coquilles et de noyaux de fruits faisant du bruit quand on les agite. D'ailleurs les glands peuvent manquer complètement. Les hommes ont également coutume de porter des pendants de deuil comme les femmes. J'ai trouvé la même parure de deuil, ou du moins la ceinture, les bracelets et les pendants d'oreille dans l'Ouest, dans la baie de Hood (de Keræpuno à Kaile), et chez les Koiæris de la montagne Astrolabe ; je l'ai trouvée à Eupuzelé, mais je ne la remarquai pas à Port-Moresby.

A Hula, on fait usage, surtout les femmes, d'une espèce compliquée de parure de deuil portée sur la tête. Les matériaux sont également des graines coupées en deux et rangées comme des perles. Les cordons serrés forment autour de la tête un lien, qui est rattaché le long du vertex par une bande transversale de ces cordons ; de chaque côté de ce lien descendent d'épais

Digitized by Google

cordons sur les épaules jusque sur la poitrine ; une série de ces graines passe par le nez de chaque côté jusqu'à l'oreille.

Pour donner une meilleure image de la parure du Papou, je dé-

Fig. 21. Lohia, garçon motou d'Anuapata (Port Moresby), âgé de 15 ans, en grande toilette.

crirai quelques indigènes tels qu'ils se sont présentés à moi. Voici la description d'un jeune Motou de quinze ans environ (fig. 21).

Sur la partie antérieure de la tête, il porte le *totoro*, un diadème de plumes en forme de couronne, composé des plumes

Digitized by Google

de la huppe du kakadu ; au-dessous deux larges bandes *tautau* (coquilles en chapelet), une troisième passe transversalement sur le front; dans l'oreille on trouve le *gewa*, des pendants d'oreilles de perles rouges garnies de noyaux de fruits noirs; un *mokoro* d'os arqué orne le nez, le visage est gentiment peint avec des raies rouges et bleues ; le bleu a la couleur de notre bleu à laver et a été obtenu des Européens. Autour du cou se trouvent plusieurs colliers *tautau* qui descendent jusque sur la poitrine ; celle-ci est, en outre, ornée de trois chaînes de précieux *dodoma*, ce sont des dents de chien enfilées. Sur la nuque pend le *mumuria* de poils de *cuscus* avec des bouts de plume ; un large *gaarna*, dans lequel sont enfoncées des herbes vertes, orne le bras ; il porte autour du corps le *tikini*, qui est, dans l'occasion spéciale, une parure de fête ; car il en porte un aussi fin aujourd'hui pour la première fois, ce qui indique qu'il est devenu adulte.

La parure de ces élégants, dont chaque village peut montrer quelques exemples, est souvent beaucoup plus riche sous le rapport de la surcharge de colliers de coquilles et dépasse généralement celle d'un homme de rang. Le premier chef de Keræpuno était seulement orné de sa chaîne de cérémonie avec le premier boutoir presque circulaire.

Vêtement et parure des indigènes de Kaire. — Quelques-uns portaient sur la tête une espèce de soleil fait de plumes de casoar ou d'oiseau de paradis (ce qui était très comique pour un homme presque chauve), autour du bras et au-dessous du genou un anneau fait de bambou fendu, une corde autour du corps.

Parure d'un homme de Kerrema à l'Ouest de la baie de Freshwater. — Dans le nez, un fragment de roseau de l'épaisseur de deux crayons, de plus gros roseaux à travers les oreilles percées ; autour du corps, une corde qui enserre le prépuce, mais qui, en arrière, se termine en un étroit morceau de tapa descendant jusqu'à terre, ce qui a donné lieu à la fable de l'homme à queue ; autour de l'abdomen deux bandes étroites, tissées de fines lanières de rotang ; au-dessous du genou une corde mince ;

Digitized by Google

autour des chevilles une mince corde de bambou plusieurs fois enroulée ; autour des bras les bracelets bien connus ; autour du cou un ruban plat, bien tissé, large de deux cent. environ, un autre croisant sur la poitrine. A une corde placée autour du cou se trouvent suspendues dans le creux de l'estomac deux petites rondelles de cônes munies de leur écaille ajourée ; en outre, on y voit attachés plusieurs petits sacs élégamment tressés ; l'un renferme un gros haricot, d'autres contiennent des écorces ; enfin également suspendus deux petits bouquets de feuilles ou d'herbes sèches. Comme ces objets paraissent dépourvus d'utilité, on est porté à croire qu'ils servent d'amulette.

Les indigènes du district de Maiva (confinant vers l'ouest à Hall-Sound) se distinguent en ce qu'ils portent un large morceau de tapa tiré de la ceinture en bas entre les cuisses au lieu de l'étroite corde de motu, ce qui fait que les organes génitaux sont complètement cachés. Quelques-uns ont l'abdomen presque étranglé dans une large ceinture ; d'autres portent autour du cou en forme de col un ou plusieurs rubans, larges de 1 à 2 cent. formés d'une fine ficelle (*waro*). Au-dessous du genou et aux chevilles, on trouve chez la plupart d'entre eux d'étroites bandes d'écorce, terminées parfois en franges. Un de ces hommes avait dix-sept boucles d'oreilles en écaille attachées à l'oreille, d'autres avaient l'oreille aussi distendue que certains insulaires des îles Marschall, d'autres enfin n'y avaient que de petits trous. A Motumanier, ils portent les cheveux retroussés. Une de ces personnes n'avait que la ceinture avec la bande de tapa, deux petites coquilles (*bohos*) au cou, et une bande d'écorce au talon ; c'était tout.

Le costume de la tête, comme on l'a dit, est caractéristique pour les Koiæris de l'intérieur ; ils enserrent leur puissante chevelure dans un fin morceau de tapa et ils semblent alors habillés avec un gros chignon. Cependant tous ne portent pas cet ornement.

Les indigènes de Agaberi, sur la montagne de l'Astrolabe, étaient très simplement parés. Ils ne portaient pas autre chose qu'un étroit ruban autour du corps, ruban qui emprisonnait le prépuce, et un étroit ruban de rotang autour du bras ; quelques-

Digitized by Google

uns avaient des boucles d'oreilles en écaille. L'un d'eux s'était attaché au bras un petit sac.

Les gens de la même race, du village de Mokænu dans le Centre, dans la direction de Owen-Stanley, étaient équipés de la même façon. Je décris un de ces gens du nom de Akoigupa. La chevelure forme une grosse touffe épaisse qui est ramassée sur la partie antérieure de la tête, garnie de cheveux courts. Là resplendit un bandeau formé de dents de chien qui pendent, leurs pointes en bas, ce qui fait ressembler le tout à une couronne dentée et orne très bien; le visage (les joues) est peint en noir. Autour du corps se trouve attaché un ruban grossièrement tissé de rotang et de bambou; à ce ruban est reliée une étroite bande de tapa pour retenir le scrotum et brider le prépuce. Dans les cheveux, en avant, se trouve un peigne, en arrière de chaque côté une aile d'oiseau, ce qui paraît très original. En arrière dans les cheveux se trouve attaché un cordon qui pend sur la nuque, auquel sont suspendues des sonnettes faites d'une noix sèche; ces sonnettes font du bruit pendant la marche. Autour du bras se trouve un large ruban formé de plusieurs bandes étroites de rotang fendu; une petite bourse est également suspendue autour du cou, autour du poignet gauche on voit un ruban de rotang.

D'autres hommes de Mokænu portaient une parure dressée sur la tête, formée de plumes de casoar ou de morceaux de coquilles rouges (*Spondylus*); cette parure était traversée par une boucle de cheveux, comme chez les gens de Hula et d'autre part.

En général, dans la plupart des cas, la parure se trouve complétée par une corde autour du corps et un bracelet. Les femmes, surtout celles qui sont mariées, sont pourvues du *lami*, bracelet dans lequel se trouvent enfoncées, comme dans les oreilles, des feuilles et des herbes sèches; c'est ainsi qu'on doit se représenter les Papouas et non dans l'ornement fantastique de plumes qu'on décrit tous les jours. Comme partout le vieillard, fatigué des vicissitudes de ce monde, se pare peu ou à peine, et même les dames âgées ne cherchent pas à rajeunir artificiellement leurs attraits, comme la coutume en existe chez les peuples civilisés.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS

NOTES ETHNOGRAPHIQUES RECUEILLIES DANS LE HAUT-SÉNÉGAL

Les Mandingues (Malinkés et Bambaras), n'ont pas de religion, au vrai sens du mot. On ne peut, en effet, appeler de ce nom quelques pratiques superstitieuses qu'ils exécutent sans aucune idée un peu profonde.

Ils croient cependant aux esprits, aux mauvais génies surtout, tels que le *Nama*. Comme nos paysans bretons, ils ont peur des animaux noirs, principalement la nuit, et, de crainte de pareilles rencontres, ils voyagent bien rarement après le coucher du soleil.

Chaque race a un animal parmi ses ancêtres. Les uns ont l'hippopotame; les autres le caïman, etc.

Les sorciers sont peu influents, peu rétribués, et, par suite, rares. Ils appartiennent à la classe des forgerons, classe méprisée et à laquelle aucun homme libre ne veut s'allier. On est sorcier de père en fils et on cumule cette fonction avec le métier de forgeron.

Le sorcier n'exerce sa profession que dans de rares circonstances. Plusieurs fois par an, surtout au moment des tornades, il sort le soir, parcourt les villages, mais a soin d'annoncer son approche par ses cris et le son d'une clochette. Les chiens aboient; les femmes et les enfants crient; on entend toutes les portes se fermer avec précipitation. C'est un sauve-qui-peut général. Quiconque est aperçu par le sorcier doit mourir dans l'année, à moins qu'il ne rachète cette faute par une offrande.

Le sorcier, pour jouer son rôle, s'affuble généralement d'une peau de bête, et se met sur la figure un masque composé d'une tête de bouc adaptée à un cadre en bois : cette tête est surmontée d'un faisceau de plumes, et est enduite d'une sorte de vernis brun rougeâtre, dans la composition duquel entre plusieurs ingrédients magiques, entre autres, du sang de poulet.

La clochette est en fer, étroite et profonde, aplatie de chaque côté, et résonne peu.

Tout cet accoutrement de sorcellerie est ordinairement ramassé, les jours où il ne sert pas, dans une sorte de grand panier suspendu dans les bois sacrés. La crainte de mourir dans l'année pour y avoir touché empêche le peuple d'aller y jeter un regard indiscret.

Chez les Malinkés, les bois sacrés sont rares; en tout cas, ils sont moins communs et moins bien entretenus que chez les Bambaras. Chez ce peuple, ils affectent une forme circulaire, entouré d'un chemin. On y pénètre par un sentier, et l'on se trouve dans un splendide bosquet formé par de beaux arbres, des plantes grimpantes, des lianes, entre autres de magnifiques lianes à caoutchouc.

Les objets servant à l'exercice du culte sont des plus simples. Une pierre

Digitized by Google

plate pour les sacrifices a de quarante à cinquante centimètres, et est à peine élevée au-dessus du sol; trois pots de terre, renversés, sont à moitié enfoncés dans le sol, de manière à présenter au-dessus, trois demi-sphères.

C'est là que, dans les grandes circonstances, en cas de guerre, d'épidémies, de dangers menaçants, etc., les sorciers sont appelés par les chefs du village pour prédire l'avenir. La tradition rapporte qu'autrefois on sacrifiait souvent des captifs, puis le zèle disparaissant, l'on s'est rabattu sur des bœufs, des chèvres et des poulets, presque uniquement employés aujourd'hui.

Suivant la manière dont coule le sang, suivant l'aspect des organes, le sorcier porte un bon ou mauvais présage sur l'entreprise.

Les chefs de village assistent à l'opération. La foule reste en dehors, anxieuse et pleine de confiance. Ces cérémonies, d'ailleurs rares, se terminent toujours par d'immenses libations et une ivresse générale.

Malheureusement le résultat ne répond pas toujours aux prédictions du sorcier, qui est alors honni, battu, chassé et se voit forcé d'aller cacher sa honte et son incapacité dans un autre village.

D'autres pratiques sont employées pour écarter le danger. Des résidus de hauts-fourneaux placés dans un vase en terre en dehors du village, des os de poulet dans une calebasse ou un pot, des œufs disposés longitudinalement dans l'herbe le long du chemin, sont moyens infaillibles d'arrêter la marche de l'ennemi. Des noirs ont peut-être reculé devant de pareils procédés, les Français ont été assez incrédules pour passer outre.

Les Mandingues ont un certain respect pour leur bois sacré : ils voient avec peine les étrangers y pénétrer. Eux-mêmes n'osent pas y entrer, ni en couper la moindre branche : aussi ces bois sont-ils le refuge d'une multitude d'oiseaux.

Les noirs respectent aussi quelques arbres qui, par leur taille, une certaine originalité de forme, de situation, ont frappé leur imagination.

Souvent ces arbres sont formés par la réunion de plusieurs plantes d'espèces différentes, phénomène qui n'est pas très rare. Plusieurs graines ou petits plants se trouvent accolés ; ils poussent ensemble, les troncs se réunissent intimement serrés, contournés et paraissant n'en faire qu'un. Les branches, feuilles, fleurs, s'enchevêtrent; et, à première vue, on croit avoir sous les yeux un arbre portant plusieurs espèces de fleurs et de fruits. A Sitakhoto, dans le sud de Kita, il y a une semblable réunion de cinq arbres recouvrant une vaste étendue de terrain, et dont les branches sont pieusement soutenues par des morceaux de bois.

Les Mandingues ont l'usage des ex-voto. En quelques endroits, on trouve de petits tumulus, surmontés d'une grande jarre en terre dans laquelle sont entassés de vieilles savates, des débris de vêtements, des os, etc. C'est un sacrilège et un danger de mort d'aller fouiller dans cet amas d'immondices.

On rencontre très souvent, suspendus aux branches d'un arbre, les objets les plus disparates. Un voyageur accrochera une vieille paire de sandales pour obtenir que ses pieds le portent jusqu'au bout de son voyage; un autre, un lambeau d'étoffe dans l'espoir qu'il vendra un bon prix son chargement de guinée, etc. Mais pas un ne soupçonne s'adresser ainsi à quelque être surnaturel.

Digitized by Google

A l'entrée des villages, dans une sorte de case ouverte aux deux extrémités, et où sont reçus les étrangers, sont suspendus quelques produits du pays, dans l'espoir que les mauvais esprits ne jetteront pas un sort sur les récoltes et le commerce du pays : on trouve ainsi réunis une grappe de mil, un métier à tisser, des pieds de bœufs, des cornes, un morceau de filet de pêche, etc. Le long des sentiers, on rencontre très souvent des amas de pierres, formant des sortes de tumulus. Chaque voyageur y ajoute son caillou; cela doit lui assurer un prompt et heureux retour.

Les cérémonies funèbres sont très simples et ne comportent aucune idée religieuse. Elles se terminent souvent par une ivresse générale, aussi bien que les cérémonies de mariages et de naissances.

Le mort lavé, entouré d'étoffes blanches le serrant fortement, est mis dans

Fig. 22. Masque de sorcier Mandingue. (*Mus. d'Ethnogr. Coll. Bellamy.*)

une fosse. Les chefs et notables du village sont enterrés dans leur case, le sol est ensuite fortement battu. Cette pratique est peut-être la cause d'une forte odeur de putréfaction que l'on sent dans certaines cases. Les personnes d'un rang inférieur sont enterrées en dehors du village, quelquefois, mais rarement, dans un même endroit formant une sorte de cimetière. Une fosse longue et étroite est creusée, garnie d'épines sur toutes ses faces, de manière que les hyènes ne puissent pas venir déterrer le mort.

Les cadavres des captifs sont souvent abandonnés dans les champs, où ils deviennent la proie des bêtes fauves.

Chez les Bambaras, entre autres dans le Béloudougou, les chefs ont souvent des mausolées ayant à peu près la forme de nos tombes, c'est-à-dire représentant un bloc rectangulaire, ayant $0^m,25$ à $0^m,50$ d'élévation sur 2 mètres de longueur et $0^m,60$ à $0^m,80$ de largeur. Ces tombes en terre ou en pierres réunies par de l'argile sont à pans inclinés avec une pierre formant dossier implantée du côté de la tête.

Digitized by Google

Quelquefois une figure est grossièrement modelée sur le dessus ou au pied de ces mausolées. On les trouve généralement à l'intérieur du village, quelquefois de chaque côté de la porte.

Je ne parlerai pas de la circoncision déjà décrite bien des fois.

Pendant toute la période de la cicatrisation, les jeunes gens, mâles et femelles, qui sont d'ailleurs soigneusement séparés, doivent vivre dans le plus grand repos moral et physique.

Longtemps à l'avance, du bois est coupé et entassé en hautes piles tant pour la construction de leur abri que pour la cuisson des aliments et le chauffage.

Le lit des jeunes opérés est formé de rondins de bois inégaux, afin d'éviter un sommeil trop prolongé et les rêves qui pourraient en résulter. La journée se passe en chants, jeux paisibles, promenades tranquilles, pendant lesquelles, comme distraction, et surtout dans le but d'éviter des rencontres indiscrètes et fâcheuses, les jeunes gens chantent et agitent une sorte de raquette formée par une douzaine de rondelles taillées dans une calebasse, et enfilées sur un morceau de bois coudé. La nourriture est légère et adoucissante. Après la cicatrisation, lorsqu'un bain les a nettoyés de toutes leurs impuretés, les jeunes opérés sont adultes, et leur délivrance est fêtée par des danses, tamtams et débauches de toutes sortes.

Dr Bellamy.

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

J. Engelmann et P. Rodet. **La pratique des accouchements chez les peuples primitifs. — Étude d'ethnographie et d'obstétrique.** — Paris, J.-B. Baillière et fils, 1885, 1 vol. in-8, 83 fig.

Parmi les détails concernant les mœurs et la vie intime des différents peuples que les récits des explorateurs nous font de jour en jour mieux connaître, il n'en est pas de plus curieux, de plus particulièrement intéressants que ceux qui se rapportent à la grande fonction humaine de la reproduction, et aux manœuvres, aux pratiques qui, chez les peuples primitifs, précèdent, accompagnent et suivent la naissance de l'enfant.

Le Dr Engelmann de Louisville (Missouri) avait, en 1881 et 1882, publié dans l'*American journal of Obstetrics* une série de mémoires sur ces questions; il les réunit plus tard en un volume sous le titre de *Labour among primitive people*. Mais cet ouvrage, fort incomplet, était seulement limité à certaines peuplades de l'Amérique du Nord et à quelques peuplades du centre de l'Afrique; de plus, par une omission que l'on s'explique difficilement, les travaux de nos nationaux y étaient tenus à l'écart; seuls, les auteurs anglais et allemands étaient cités. Il appartenait à un Français de reprendre ce travail, de le remettre au point et de rendre ainsi à nos savants ce qui leur est légitimement dû.

C'est ce que le Dr Rodet vient de mener à bonne fin. Il a traduit le livre d'Engelmann, a développé bon nombre de chapitres qui n'étaient, dans l'œuvre initiale, qu'à l'état de simples ébauches, comme ceux relatifs à la grossesse, aux suites de couches, aux soins à donner aux nouveaux-nés; il s'est étendu sur les mœurs obstétricales; il a rendu les descriptions attrayantes, évitant ainsi de faire un livre purement médical, et le rendant plus accessible à la majeure partie des ethnographes; enfin il a restitué aux noms des différents peuples leur véritable orthographe, ce qui n'était pas non plus un mince labeur.

Il a, en outre, augmenté et complété son livre, en étendant ses recherches à tous les peuples sur lesquels, dans l'état actuel de la science ethnographique, on possède des renseignements certains; il a rappelé les travaux de ceux de nos savants français qui ont éclairé ces questions: Bérenger-Féraud, Bertherand, de Cessac, Deniker, Dubois, Duloup, Huillet, les deux Lesson, Mondière, Morache, Patouillet, A.-T. de Rochebrune, etc. Enfin, grâce à l'obligeant concours du Dr Hamy, il a pu faire dessiner, au musée d'Ethnographie du Trocadéro, des pièces inédites et fort curieuses se rapportant à son travail.

Digitized by Google

Les études du Dr Rodet ont porté sur 265 peuples différents dont il a, afin de faciliter les recherches, réuni les noms dans un index alphabétique à la fin du volume.

Le livre d'Engelmann comportait 200 pages et 56 gravures, l'édition française du Dr Rodet compte 400 pages et 83 gravures. Un index bibliographique permet au lecteur de se reporter aux travaux spéciaux auxquels l'auteur a eu recours.

GUSTAVE DUMOUTIER.

M. Jametel. **Souvenirs d'un collectionneur. — La Chine inconnue.** Paris, Rouam, 1886, 1 vol. in-12, 4e édition,

Les collectionneurs de choses de l'Extrême-Orient liront avec intérêt le petit livre de M. Maurice Jametel. Se trouvant à Pékin en 1878, l'auteur, qui possède fort bien le chinois vulgaire, a longuement fréquenté les brocanteurs de toute espèce, si nombreux dans certains quartiers de la capitale de l'Empire du Milieu. Il nous conduit successivement chez les marchands de chinoiseries de Ha-ta-meun et de la Tour du Tambour, nous donne chemin faisant des renseignements utiles sur les caractères des divers produits de la céramique indigène, couleurs, inscriptions, etc., la classification qu'en ont fait les Célestes; leur prix relatif; il insiste sur les contrefaçons dont les porcelaines sont de plus en plus l'objet et notamment sur les repeints d'une étonnante habileté à l'aide desquels on les rhabille après raccommodages, etc., etc. Nous visitons ensuite avec l'auteur le marché de Long-fou-seu, où s'amoncellent trois fois par mois, en une sorte de foire, tous les produits connus du monde chinois; c'est pour M. Jametel l'occasion d'exposer rapidement quelques données intéressantes sur le commerce des émaux peints, des ivoires, des jades, des bronzes, des laques, enfin des bâtons d'encre auxquels il a déjà consacré une monographie que nous avons analysée ici-même[1]. Une autre promenade à Léou-li-tchang nous initie au négoce des bouquinistes et des marchands d'estampes de Pékin. Enfin, il est beaucoup question dans le reste du livre des albums peints consacrés par les artistes chinois à divers sujets d'histoire naturelle, d'ethnographie populaire, etc. L'ouvrage de M. Jametel est, on le voit, rempli de détails peu connus de la majorité des lecteurs. Les choses y sont d'ailleurs présentées sous une forme agréable, qui n'a pas peu contribué à assurer le succès d'une publication arrivée très rapidement à sa quatrième édition.

Je reprocherai seulement à l'auteur d'abuser de l'épithète de *jaune;* ce ne sont d'un bout à l'autre de ses trente-sept chapitres que brocanteurs jaunes, mariniers jaunes, livres jaunes, bronzes jaunes, etc., etc. Les ethnographes n'aiment pourtant guère cette épithète appliquée aux choses de Chine, et je me rappelle un mémoire de notre collaborateur, le Dr Ernest Martin, qui a vécu cinq ans à Pékin et dans lequel il a protesté vivement contre l'application à la peau des Chinois de ce qualificatif à ses yeux fort inexact.

E. H.

1) *Rev. d'Ethnogr.*, t. II, p. 457, 1883.

Digitized by Google

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS

Séance du 2 mars 1885. — M. A. T. de Rochebrune communique une note sur l'existence de temps immémorial, chez les Maures et les Phouls de la Sénégambie, d'une méthode d'inoculation de la péripneumonie épizootique des bœufs fort analogue à celle qu'on emploie en Angleterre, en Belgique, etc. « La pointe d'un couteau de forme primitive ou celle d'un poignard, est plongée dans le poumon d'un sujet mort de l'affection, et une incision, permettant de faire pénétrer le virus sous la peau des animaux bien portants, est pratiquée dans la région sus-nasale. L'expérience a démontré tout l'avantage de cette opération prématurée. »

Séance du 8 *juin*. — M. H. Fol s'est posé une question qui a souvent donné lieu déjà à d'intéressants débats. L'embryon humain présente-t-il jamais à l'extrémité postérieure de son corps quelque chose qui mérite le nom de *queue?* Il résulte des faits qu'il a analysés « que l'embryon, pendant la cinquième et la sixième semaine de son développement, est muni d'une queue incontestable, régulièrement conique, allongée » et qui mérite ce nom de queue sous tous les rapports. « Cet organe, ajoute M. Fol, évidemment dépourvu de toute utilité physiologique, doit être classé au nombre des organes représentatifs. »

Séance du 6 *juillet*. — M. Leloir a été étudier la lèpre en Norvège. Il a conclu de ses études que cette maladie n'existe en Norvège qu'à la campagne ; qu'elle ne dépasse pas ou guère la chaîne des Alpes Scandinaves et siège surtout le long des côtes ou au voisinage des fjords. « Il n'existe en Norvège de léproseries qu'à Bergen, Molde, Trondjem. L'entrée dans les léproseries n'est pas obligatoire, et il existe un assez grand nombre de malades en dehors des hôpitaux. En 1884, sur un total d'environ quinze cents lépreux, environ neuf cents étaient libres. Dans les léproseries elles-mêmes l'isolement absolu des lépreux n'existe pas, les lépreux des léproseries sortent et se promènent en ville. Il existe parfois des lépreux dans les hôpitaux ordinaires et réciproquement, dans les léproseries, des sujets atteints d'affections non lépreuses. Cependant il est certain que la lèpre diminue en Norvège depuis l'installation des léproseries. Ainsi, d'après la statistique inédite du Dr Kaurin, il existait en Norvège, en 1856, deux mille huit cent soixante-sept lépreux ; en 1881, il n'y en a plus que quinze à seize cents.

Séance du 17 *août*. — M. de Quatrefages présente à l'Académie, au nom de

Digitized by Google

S. M. don Pedro II, empereur du Brésil, le sixième volume des *Archives* du Musée national de Rio-de-Janeiro, qui renferme des mémoires de MM. Hartt, J. B. de Lacerda, J. R. Peixoto et L. Natto.

« Le travail de M. Hartt, dit M. de Quatrefages, comprend plusieurs notes sur les *Sambaquis*, amas de coquilles fluviatiles et marines, sur diverses stations funéraires, sur des grottes ayant la même destination, sur plusieurs points d'archéologie, etc. Une mort prématurée a empêché l'auteur de poursuivre ses recherches.

« Je dois signaler parmi ces notes un recueil de légendes fort curieuses, dont plusieurs ont pour sujet le *jabuti*. Cet animal est une espèce de tortue (*emys faveoleta*, Mik; *e. depressa*, Merr.), qui joue un rôle considérable dans la mythologie brésilienne. D'autres traditions rappellent les croyances européennes, relatives aux sirènes, aux Nyxes, etc. C'est un de ces faits qui montrent combien l'esprit humain reste partout semblable, même dans le domaine de la fantaisie.

« Le mémoire de M. de Lacerda sur l'homme des *Sambaquis* nous renseigne pour la première fois, sur les caractères de la population qui a amoncelé ces tertres artificiels essentiellement composés de coquilles, mais où l'on rencontre aussi des os de mammifères, de poissons, d'hommes, parfois des squelettes entiers, ainsi que divers objets d'industrie primitive. On voit que les *Sambaquis* sont les Kjœkkenmœddings du Brésil.

« M. de Lacerda a décrit et figuré et mesuré treize têtes osseuses tirées de divers *Sambaquis*. Il les divise en trois séries. Tout en insistant sur le peu d'homogénéité des caractères de cette population, il conclut que ses formes crâniennes se rapprochent notablement de celle des Botocudos. C'est un témoignage de plus en faveur de l'ancienneté des éléments ethnologiques de ces tribus. » La comparaison de ces trois séries de crânes présenterait d'ailleurs un grand intérêt; mais on comprend, dit M. de Quatrefages, que je ne puis entrer ici dans ces détails. « J'en dirai autant, ajoute-t-il, du travail de M. Peixoto sur les Botocudos. L'auteur a repris ici un sujet qu'il avait déjà abordé avec M. de Lacerda et dont je me suis aussi occupé. Il décrit et figure douze crânes et donne un tableau détaillé des mensurations, puis il discute l'ensemble de ces données et en conclut que, par les caractères crâniens, les Botocudos se rapprochent de la race fossile de Lagoa Santa et par les caractères faciaux de la race des *Sambaquis*. L'auteur se demande si les Botocudos ne seraient pas le produit du croisement de ces deux races. Cette conclusion a pour elle des probabilités et rentrerait dans celles que j'avais tirées moi-même de la comparaison de diverses têtes osseuses américaines avec le crâne fossile découvert par Lund. M. Peixoto fait d'ailleurs de sages réserves auxquelles je ne puis que m'associer. »

M. de Quatrefages analyse ensuite un grand mémoire de M. Ladislau Netto, directeur général du musée, ayant essentiellement pour but de faire connaître les objets retirés de la colline artificielle de Pacoval, située dans l'île de Marajo, qui sépare l'embouchure de l'Amazone de celle du Tocantin. La colline de Pacoval est placée sur les bords d'un lac, dans une plaine que les crues de l'Amazone inondent régulièrement, tous les ans, pendant deux mois. A l'époque des basses eaux, elle forme une presqu'île de 300 mètres de long sur 250 de large,

Digitized by Google

et 6 de hauteur au maximum. Lors des inondations, elle n'est plus qu'un îlot de 50 mètres de diamètre dans sa plus grande longueur. Cette colline est entièrement formée de main d'homme. Sa forme est celle d'un gigantesque *jabuti*, de cette *emys* dont il était question plus haut ; elle paraît avoir été avant tout un monument funéraire. Les morts étaient sans doute enterrés d'abord ailleurs, puis quand les chairs avaient disparu, on nettoyait les os et on les renfermait dans une urne ainsi que le faisaient, aux sauts de l'Orénoque les prédécesseurs des Atures et des Maïpures. Les urnes renferment, outre les os, une foule d'objets fabriqués par les anciens Indiens, si bien que la nécropole est une vraie mine d'antiquités que M. Netto a exploitée avec autant d'ordre que d'intelligence. M. Netto décrit et figure un très grand nombre de pièces tirées ainsi de Pacoval. « Les plus remarquables produits de cette industrie précolombienne, dit M. de Quatrefages, appartiennent à la céramique. Les urnes funéraires, les vases, les *tangas* sont couverts de dessins d'ornementation d'une délicatesse et d'un goût presque toujours remarquables, peints ou gravés, tantôt d'une assez grande sobriété, tantôt d'une complication extrême, quelquefois modelés en relief.

« A cet égard les ouvriers de Pacoval méritent vraiment d'être appelés des artistes. Il en est autrement lorsqu'ils essayent de reproduire, soit l'homme, soit des animaux. Alors ils ne produisent que des ébauches grossières. Pour la sculpture ou le dessin des animaux en particulier, ils restent bien loin de nos troglodytes quaternaires de la race de Cro-Magnon.

« Ces produits de l'industrie sont d'ailleurs inégalement bien confectionnés. Le musée de Pacoval paraît présenter les objets les plus remarquables dans ses couches les plus profondes. Ce fait a frappé M. Netto, qui propose diverses explications pour en rendre compte.

« Les objets très variés, urnes funéraires, vases divers, idoles, amulettes, haches de pierres, etc., prêteront à des comparaisons d'un haut intérêt. Dès à présent M. Netto a fait quelques rapprochements tout au moins bien curieux. Un certain nombre de signes peints ou gravés sur des objets de Pacoval lui ont paru avoir une signification hiéroglyphique. Il les a reproduits en mettant en regard les signes semblables ou analogues figurés sur les monuments du Mexique, de la Chine, de l'Égypte et de l'Inde. La similitude est parfois frappante ; mais souvent aussi on peut discuter les analogies. Quoi qu'il en soit, en utilisant les données que l'on possède sur ces divers moyens de traduire la pensée par des signes, l'auteur a essayé de déchiffrer ce qu'il regarde comme une inscription tracée sur un vase extrait de cette nécropole. Elle lui a paru parler de longs voyages, d'arrivée dans une région déserte, etc. Lui-même ne donne d'ailleurs cette tentative que comme un essai fait pour montrer la voie dans laquelle on pourra peut-être trouver des éclaircissements sur un de ces problèmes obscurs, que pose à chaque instant l'histoire précolombienne du Nouveau-Monde.

« Mais le fait seul de l'existence du musée de Pacoval, son caractère et son contenu ne peuvent que faire penser aux migrations dont cette histoire est remplie. Tout paraît indiquer que nous en avons ici un nouvel exemple. Telle est la conclusion de l'auteur, à laquelle tout le monde se ralliera. »

E. H.

Digitized by Google

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

Le Trésor des Sultans.

Un Anglais, M. J. C. Robinson, est parvenu récemment à pénétrer dans les salles du Vieux-Sérail, où les sultans ont accumulé les richesses et les objets d'art. Le récit de cette visite du trésor impérial de Constantinople vient de paraître dans le *Times*; elle vaut la peine d'être décrite, soit à cause de la difficulté avec laquelle on l'autorise, soit par l'intérêt historique et somptuaire des objets qu'a pu voir le représentant du journal de la Cité.

La permission de visiter le trésor des sultans, dit M. Robinson, ne s'obtient que par faveur, et exige un iradé spécial de S. H., c'est-à-dire un acte souverain analogue à ceux par lesquels on décide de la paix ou de la guerre. Une fois cet iradé obtenu, un aide de camp impérial conduit le visiteur de Dolma-Bagtché au Vieux-Sérail, grand palais sombre, sans fenêtres, entouré de jardins déserts.

Un haut fonctionnaire, le gardien du trésor, vient au-devant du visiteur. Trente aides le suivent et l'assistent dans la cérémonie de l'ouverture des portes. Les trente aides se rangent sur deux rangs, les uns en face des autres, des deux côtés de la porte. Une grande bourse en velours vert, contenant les clefs, est passée de main en main au gardien du trésor. Celui-ci sort les clefs une à une, les compare et les montre à deux assistants. Puis la porte extérieure est ouverte. Derrière celle-ci est une grille en fer forgé fermée par des barres fixées par des cadenas énormes. On les ouvre dans un ordre déterminé, et l'on entre dans une enfilade de trois grandes pièces mal éclairées et mystérieuses, ceintes d'une balustrade à mi-hauteur. On est en présence du trésor des sultans, et le défilé des richesses commence.

On aperçoit dès l'abord, dans la première pièce, un grand trône en or battu, occupant le centre de la salle, incrusté de milliers de rubis, d'émeraudes et de perles formant mosaïque. Ce trône a été enlevé aux Persans et porte l'inscription suivante en français : « Ce trône a été pri (*sic*) et envoyé en 1514 pendant la guerre du sultan Sélim contre le shah de Perse Ismaïl. » Cependant, il est douteux que cette œuvre d'art soit aussi ancienne. Un autre trône placé sur la galerie de la même pièce est plus intéressant. C'est un spécimen précieux de l'art turc au XVIe siècle. Sa forme est celle des chaires dans les mosquées. Le sultan s'asseyait au centre, les jambes croisées. A chaque angle s'élève une colonnette soutenant un dôme se terminant en une pointe que surmonte un joyau. Tout ce petit édifice est en ébène et en santal incrusté de nacre et d'écaille. d'argent et d'or. Sur toutes les faces court un dessin de plantes fantastiques

Digitized by Google

en nacre, et le centre de chaque fleur est formé de grands cabochons, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de perles. Au-dessus de la tête du sultan pendait une chaîne d'or, supportant un ornement d'or en forme de cœur, qui soutient une grosse émeraude de forme irrégulière, mais grosse de quatre pouces et épaisse d'un pouce et demi.

De magnifiques armures garnissent les trois pièces. On remarque la cotte de mailles couverte de plaques damasquinées, que le sultan Mourad IV porta, en 1638, à la prise de Bagdad. A côté est le cimeterre du même monarque. La garde et la poignée de cette arme sont incrustées de diamants taillés à plat et sertis en échiquier. Toutes ces pierres ont exactement les mêmes dimensions, un demi-pouce de côté. C'est là un modèle lapidaire que l'art turc semble avoir employé avec prédilection, car tout à côté se trouve un grand broc décoré de la même façon. Tout le corps de ce vase en or disparaît sous une mosaïque de diamants plats et carrés. Sur cette pièce seule, il y a deux mille diamants environ.

Les objets du trésor sont placés dans des vitrines dont le fond est recouvert de magnifiques housses de cheval en velours. Une de ces housses entre autres ayant huit pieds sur sept est littéralement couverte d'une broderie de perles grosses chacune comme un gros pois. A noter encore un casque d'or massif en forme de cône, des étriers d'or massif d'un dessin délicieux, un nombre infini de dagues, de sabres, de masses d'armes, aux poignées incrustées de pierreries ou lamées d'or.

Tout cela est disposé dans un absolu désordre mêlé à des objets sans aucune importance. A côté de pièces d'une valeur intrinsèque énorme, il y a des pendules de France ou de Vienne, des vases en porcelaine moderne, des boîtes à musique, des montres émaillées, des boîtes à pistolets, des fourchettes, des couteaux et des cuillers en argent, des cure-dents et jusqu'à des porte-cigarettes et des portefeuilles en cuir. Par contre, on remarque le manque d'objets anciens précieux ou artistiques d'origine européenne. Les sultans ont dû recevoir des monarques chrétiens, en cadeaux, des tabatières émaillées, des vases de Sèvres, de Dresde, des objets en or moulu, des meubles. On ne trouve rien de tout cela dans le trésor, soit qu'on les tienne à part dans des caisses, soit, chose plus probable, que les sultans aient donné à leur tour, à des favoris, aux dames du harem, ces objets reçus en présent.

Il y a partout dans les pièces le long du mur de grandes coupes pleines de gemmes brutes, de monnaies d'or et d'argent. Mais on peut remarquer que les monnaies sont presque toutes relativement modernes et que les gemmes n'ont pas une valeur comparable à celle des pierres incrustées. Il est probable qu'on a peu à peu vidé ces coupes de tout ce qu'elles contenaient de précieux et qu'on les a remplies ensuite de monnaies et de pierres de moindre valeur.

Le trésor impérial contient encore une série splendide de grands vases en cristal de roche, en jade, en onyx, de coupes et de flacons en or, d'origine persane ou indienne. On remarque dans cette collection deux larges brocs octogones, d'art évidemment gothique. Puis vient toute une série de porcelaines orientales montées sur filigrane d'or, un groupe de porcelaines persanes blanc et bleu, etc.

La pièce médiane du trésor contient la collection des robes d'apparat des

Digitized by Google

sultans, de Mahomet II (1453) à Mahmoud qui mourut en 1839. Ces robes sont drapées autour de mannequins sans tête. Un turban est placé directement sur les épaules de ces sortes de porte-manteaux qui font un effet plutôt grotesque, surtout celui qui représente le sultan Mahmoud, dont le costume d'apparat est tout simplement un uniforme de général russe ou autrichien. Il est douteux que ces costumes soient authentiquement les caftans d'apparat de chaque sultan, et il y a même lieu de croire que cette collection historique n'a été organisée qu'à une époque relativement récente. Cependant, ces costumes datent, sans doute, de l'époque qu'on leur assigne, et, pour quelques sultans du XVIe et du XVIIe siècle, on peut admettre que les robes qu'on leur attribue ont été réellement portées par eux. Chaque turban est surmonté d'une belle aigrette retenue par un joyau, et à la ceinture de chaque mannequin est une dague magnifique. La plupart de ces armes sont de véritables chefs-d'œuvre. Il y en a dont la garde ciselée en or serait digne de Cellini; la poignée de l'une de ces dagues est formée d'une seule émeraude. La profusion des pierreries sur les armes et sur les aigrettes des turbans est réellement merveilleuse. Le joyau qui retient un de ces bouquets de plumes est formé de deux émeraudes et d'un rubis, larges chacun d'un pouce et demi. Toutes les robes sont d'un magnifique brocart surchargé de broderies et épais à tenir debout.

La visite du trésor était terminé. En sortant, M. Robinson passa par un kiosque contenant l'ancienne bibliothèque des sultans; ce sont deux ou trois mille volumes tous manuscrits. On dit que cinquante ou soixante livres de la bibliothèque de Mathias Corvin, font partie de cette collection. Les volumes sont placés chacun dans un étui en cuir et disposés en piles verticales et non en rangées horizontales. Au temps de la Renaissance, cette bibliothèque était l'objet des vœux de tous les humanistes. Les Bemba, les Polibien, les Scaliger croyaient qu'elle comprenait une partie notable de la bibliothèque des empereurs byzantins, c'est-à-dire la collection de tous les classiques inédits grecs et latins. Mais personne ne put y pénétrer, et même Louis XIV vit sa requête repoussée. On croit savoir aujourd'hui qu'il n'y a pas de manuscrits classiques dans la bibliothèque du sultan, mais on n'en est pas sûr.

Quoi qu'il en soit, conclut mélancoliquement M. Robinson, mon espoir de trouver dans le trésor des sultans de précieuses reliques de l'art byzantin était déçu. Les Turcs n'ont décidément épargné de la civilisation à laquelle ils succédaient, que la cathédrale de Sainte-Sophie, et, sur ce monument, ils ont mis la marque qui convenait à leur barbarie : la main sanglante qui indique sur un mur de la basilique la hauteur à laquelle jaillit le sang de la foule massacrée dans son enceinte par les musulmans.

(*Journal des Débats*, 4 janv. 1886.)

Digitized by Google

Digitized by Google

archéologiques par un voyage aux célèbres ruines de Tula, état de Hidalgo. L'ancienne métropole des Toltèques renferme, on le sait surtout depuis les explorations de M. Charnay, un certain nombre de morceaux d'architecture et de sculpture fort intéressants pour l'histoire et l'archéologie. M. Batres a réussi, grâce au concours de MM. Perez Galardo et Perfecto Espinosa, à acquérir treize de ces monuments pour le *Museo Nacional*. Les pièces ainsi sauvées (1er décembre 1885) sont trois statues tronquées de dimensions colossales (Cf. Charnay, les *Anciennes villes du Nouveau Monde*, p. 72), trois fragments de colonnes de temple parfaitement sculptées et d'un volume extraordinaire (*Ibid.* p. 73), un disque de jeu de paume orné de sculptures et qui mesure un mètre de diamètre (*Ibid.* p. 73, et *Rev. d'Ethnogr.*, t. IV, p. 295) deux grandes idoles d'un mètre vingt de hauteur, une pierre travaillée de forme cylindrique (Charnay, p. 70) qui pendant bien des années a servi de bénitier dans l'église de Tula; un dé carré avec des hiéroglyphes qui représentent entre autres le dieu Quetzalcoatl (*Ibid.* p. 75), un *métate* toltèque de dimensions ordinaires, enfin un fragment de colonne de palais avec hiéroglyphes et décorations caractéristiques de l'art toltèque (*Rev. d'Ethnographie*, t. IV, p. 300). Tous ces objets sont de pierre volcanique; on n'en avait point de moulages et il était fort à craindre qu'ils ne disparussent, sans laisser d'autre trace que les épreuves photographiques prises par M. Charnay et les gravures qu'il en a tirées pour son livre les *Anciennes villes du Nouveau Monde*. Grâce à l'activité intelligente de M. Batres, ces précieux débris de l'art toltèque sont désormais à l'abri de la destruction; c'est un premier résultat dont nous félicitons vivement le jeune et actif archéologue.

E. H.

NÉCROLOGIE

L. GUIRAL

On nous annonce du Gabon la mort de M. Léon Guiral, chargé d'une mission scientifique du ministère de l'Instruction publique, pour explorer le bassin du Benito, l'un des nouveaux territoires reconnus à la France par la conférence de Berlin.

Léon Guiral avait réussi à remonter la rivière jusqu'à Njela et avait rassemblé dans le cours de cette expédition des collections intéressantes. Il a succombé, à peine rentré au Gabon, aux fatigues de son rude voyage. Léon Guiral avait publié dans le *Progrès Français* (nos des 16, 23 et 30 mars 1884) une bonne monographie des Batékés qu'il avait étudiés chez eux, pendant un précédent voyage exécuté comme employé de la mission française de l'Ouest africain. On trouvera dans les *Comptes rendus* de la Société de géographie (1885, p. 307 et 423) des détails sur sa dernière mission.

E. H.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

EXPOSITIONS, COLLECTIONS, MUSÉES, etc.

Quentin (Max.) et Ricque (C.). *Catalogue raisonné du Musée d'Auxerre. Monuments lapidaires.* (*Bull. de la Soc. des Sc. Hist. et Nat. de l'Yonne*, t. XXXVIII, p. 183-231, 1883.)

Serrurier. *Verslag omtrent het Rijks Ethnographisch Museum te Leiden van ultº September 1883 tot ultº September 1884.* Leiden, 1884, br. in-8.

Catalog der ethnologischen Sammlung der Neu Guinea Compagnie, ausgestellt im Kgl. Museum fur Völkerkunde. Berlin, Otto von Holten, 1886, br. in-8.

BIOGRAPHIES

Engelhard (L.-V.). *Ferdinand von Wrangell und seine Reise länge der Nordküste von Sibirien und auf dem Eismeere.* Leipzig, Duncker et Humblot, 1885, 1 vol. in-8.

GÉNÉRALITÉS

Brinthon (D.-G.). *Anthropology and Ethnology.* (*The Iconographic Encyclopædia*, vol. I. Philadelphia, Iconographic Publishing Cº, 1886, gr. in-8.)

Engelmann (S.). *La pratique des accouchements chez les peuples primitifs, étude d'ethnographie et d'obstétrique*, édition française remaniée et augmentée par le Dr Paul Rodet, avec une préface, par le Dr A. Charpentier. Paris, J. B. Baillière, 1886, 1 vol. in-8, 82 fig.

Gerland (G. K. C.). *Ethnography* translated from the german. (*The Iconographic Encyclopædia*, vol. I.)

Hamy (E.-T). *La terre et l'homme, conférence faite à la Société de Géographie.* (*Extr. de la Revue de géographie.* Paris, Delagrave, 1886, br. in-8.)

EUROPE

Erdic (J.) *En Bulgarie et en Roumélie, Mai-Juin 1884.* Paris, Lemerre, 1885, in-12.

Issel (A.). *Caverne ossifere del Loanese e del Finalese* (*Bullettino di paletnologia italiana.* Anno XI, p. 97-113 ; 147-160, tav. VIII, IX, 1885.)

Penck (A.) und Richter (Ed.). *Das Land Berchtesgaden.* Salzburg, Deutsch. u. OEsterreich. Alpenver, 1885, in-8.

Pricot de Sainte-Marie (E.). *Les Slaves méridionaux, Dalmates, Bulgares, Serbes, Bosniaques, leur origine et leur établissement dans l'ancienne Illyrie.* Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, br. in-8.

Quellien (N.). *L'argot des nomades en Basse-Bretagne.* Paris, Maisonneuve, 1886, br. in-8.

Voss (A.) und Stimming (G.). *Vorgeschichtliche Alterthümer aus der Mark Brandenburg* mit einem Vorwort von Prof. R. Virchow, I und II Liefer. Brandenburg, 1886, in-4, taf.

Digitized by Google

ASIE

Brau de Saint-Pol Lias (X.). *Atché et Pérak (Sumatra et Malacca)*. (*Bull. de la Soc. de Géographie*, 7e série, t. VI, p. 493-522, 1885.)

Hervey de Saint-Denys. *Annam et Annamites, note sur la valeur réelle de ces termes*. (*Ann. de l'Extrême-Orient*. Janv. 1886, t. VIII, p. 205-210.)

Morgan (J. de). *Mœurs, coutumes et langages des Négritos de la presqu'île malaise. Sakayes et Sömañs*. (*Bull. de la Soc. Normande de Géographie*. Nov.-déc. 1885, t. VII, p. 411-455.)

AFRIQUE

Castonnet des Fosses (H.). *Les Portugais au Maroc*. (*Ann. de l'Extrême-Orient*. Nov.-déc. 1885-Janv. 1886, t. VIII, p. 129-142, 161-172, 193-205.)

Fallot (E.). *Étude sur les monts Aurès, Algérie*. (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Marseille*, t. X, p. 10-24, 1886.)

Felkin (R. M.). *Notes on the For Tribe of Central Africa*. (*Proceed. of the Roy. Soc. of Edinburgh*, vol. XIII, p. 205-265, pl. IX, 1885.)

Ricoux (Dr R.). *La population européenne en Algérie pendant l'année 1884, étude statistique*. Philippeville, B. Feuille, 1885, br. in-8.

Soleillet (P.). *Notes sur les Oromous*. (*Bull. de la Soc. Normande de Géographie*, Nov.-déc. 1885, t. VII, p. 456-467.)

Stanley (H.). *Cinq années au Congo*, trad. fr. par G. Harry. Bruxelles, Instit. Géogr., 1886, 1 vol. gr. in-8, 112 fig., 2 cart., 4 pl.)

AMÉRIQUE

Armas (J. Ign. de). *Les crânes dits déformés*. (Mém. lu à la Société Anthropologique de la Havane le 1er nov. 1885.) Havane, impr. El Fenix, 1885, br. in-8.

Bandelier (A.-F.). *The romantic School in American Archæology* (read before N. Y. Hist. Soc.) New York, Trow, 1885, br. in-8.

Batres (L.). *Cuadro arquéologico y etnográfico de la Republica Méxicana*. Mexico. E. Boban, 1885, 1 feuille gr. in-fol., 6 fig.

Dall (W. H.). *On Masks, Labrets and certain aboriginal Customs, with an Enquiry into the Bearing of their geographical Distribution*. (*Third Annual Report of the Bureau of Ethnology*.) Washington, Govern. Print. off., 1884, in-4, p. 73-202, pl. V-XXIX.

Otis T. Mason. *The Chaclacayo trephined skull*. (*Proceed. of Unit. Stat. National Museum*, 1885, p. 410-413, pl. XXII.)

Pigorini (L.). *Gli antichi oggetti messicani incrostati di mosaico esistenti nel Museo Preistorico ed etnographico di Roma*. (*Real. Accad. dei Lincei*. Anno CCLXXXII, 1884-85.) Roma, Salviucci, 1885, br. in-4, I pl. chromolith.

Ramirez (J.-F.). *Anales de Cuauhtitlan, noticias historicos de México y sus contornos*, compiladas por D. Jose Fernando Ramirez, y traducidas por los señores Faustino Galicia Chimalpopoca, Gumesindo Mendoza y Felipe Sanchez Solis. Publicacion de los Anales del Museo Nacionel. México, Escalante, 1885, 1 vol. in-4.

Révilie (A.). *L'ancienne civilisation mexicaine*. (*Le Temps*, 22 et 24 janvier 1886.)

Senèze (V.) et Noetzli (J.). *Voyage dans les républiques de l'Equateur et du Pérou*. (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, 7e sér., t. VI, p. 523-593, 1885.)

Le Directeur de la Revue, E. T. HAMY.

L'Éditeur-Gérant, Ernest LEROUX.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Digitized by Google

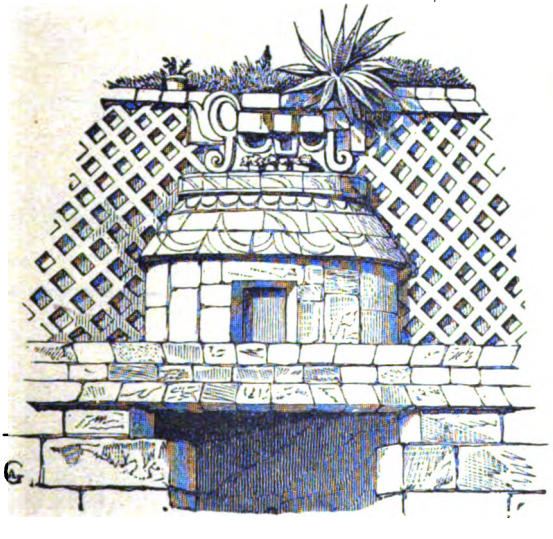
REVUE
D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 2. — Mars-Avril.



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

Mémoires originaux :

Notice sur les vêtements, les parures et les tatouages des Papouas des côtes Sud-Est de la Nouvelle-Guinée (*suite et fin*) (fig. 23-45) ..... O. Finsch.
La découverte du Nouveau Mexique (*suite*), par F. Marcos, de Nice, en 1539 ..... Bandelier.
Les Batékés (Afrique orientale) (fig. 46-56) ..... L. Guiral
Decades Americanæ. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines (fig. 57-60) ..... E.-T. Hamy.

Revues et Analyses. — Livres et Brochures :

A. Racinet. *L'ornement polychrôme* (2e série). *Arts ancien et asiatique, moyen âge. renaissance, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles*... Id.
Vivien de Saint-Martin. *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* ..... Id.
A.-B. Meyer. *Album von Philippinen-Typen* ..... Id.
Otis T. Mason. *The Guesde Collection of Antiquities in Pointe à Pitre, Guadeloupe* ..... Id.

Correspondance. — Cyrus Thomas (Fig. 61 et pl. I.), D. Charnay.

Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-8 raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris	25 fr.	»
— —	Départements	27	50
— —	Étranger	30	»
Un numéro, pris au Bureau		5	»

TARIF DES ANNONCES

Une page	30 fr.	»
Une 1/2 page	20	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analysés.*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubeck.

ERNEST LEROUX, Éditeur, rue Bonaparte, 28.

CHRONIQUE DE MORÉE

AUX XIIIe ET XIVe SIÈCLES

PUBLIÉE ET TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par ALFRED MOREL-FATIO

Un beau volume in-8 . . . . . 12 fr.

Digitized by Google

MÉMOIRES ORIGINAUX

NOTICE

SUR LES

VÊTEMENTS, LES PARURES ET LES TATOUAGES

DES PAPOUAS DES CÔTES SUD-EST

DE LA NOUVELLE-GUINÉE

PAR LE Dr OTTO FINSCH

(*Suite et fin*)

Comme on l'a déjà dit, le sexe féminin est moins frivole que le masculin. Un fin lami de cérémonie, quelques bracelets, une plaque de nacre sur la poitrine, peut-être encore quelques chapelets de dents de chien et de petites coquilles, quelques herbes vertes dans l'oreille et la toilette d'une beauté papoua est achevée.

Les petites filles papouas paraissent souvent très gentilles.

Les femmes des terres de la baie de Redscar portent surtout une riche parure autour du cou et de la poitrine, aux oreilles et au nez.

Chez la femme, il faut ajouter encore d'autres ornements qui semblent moins beaux à l'œil qui n'y est pas habitué, mais auxquels on s'accoutume bientôt et qu'on trouve même parfois très jolis.

Je veux parler des tatouages (*Ræwarræwu*, dessiner, écrire), qui comme dans toutes les parties des mers du Sud servent à ornementer le corps et remplacent en quelque sorte nos habits.

Le tatouage est très riche, il recouvre habituellement la face, le tronc, les bras et les jambes jusqu'au-dessous du genou, et même

Digitized by Google

parfois toutes les parties du corps jusqu'au dos du pied. Ce que ce tatouage présente ici de caractéristique, c'est l'impression hiéroglyphique qu'il produit. A une vue superficielle, on croit voir des hiéroglyphes ou des lettres cunéiformes, comme les signes K, N, V Σ ∽ correspondant, en fait, plus ou moins à des lettres. La croix de Malte et une espèce de croix de Saint-André sont également spéciales. Le *gado*, c'est-à-dire une

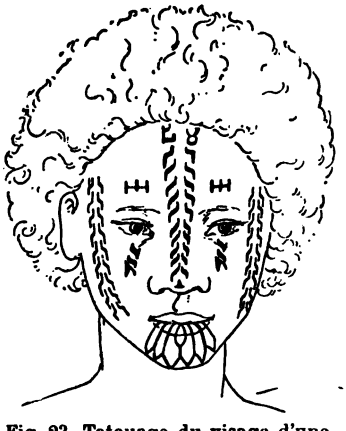


Fig. 23. Tatouage du visage d'une fille de Hula.

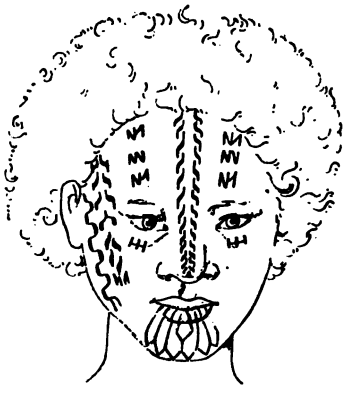


Fig. 24. Tatouage du visage d'une fille de Hula [1].

double raie qui se prolonge en pointe depuis la clavicule jusqu'au creux de l'estomac et se répète souvent en petit sur la nuque, est surtout important pour les Motou et les races congénères. Ce corsage manque dans l'Est, à la baie de Keppel. Le dessin des autres parties du corps est composé de figures placées en séries transversales ou longitudinales qui ne forment de grands dessins symétriques que sur les bras. En somme, le tatouage des Motou manque de symétrie et lorsque celle-ci paraît exister, on remarque bientôt, à une comparaison mieux faite, que les figures en question ne concordent pas avec les figures correspondantes de l'autre côté, que les places sont parfois différentes et même que la colonne vertébrale ne forme pas toujours la ligne médiane

1) La moitié gauche du visage est tatouée comme la droite.

Digitized by Google

naturelle. C'est à peine parfois si l'on trouve deux signes semblables chez la même personne. Cela tient à ce que les diverses régions du corps ont été tatouées à différents moments et par des personnes différentes.

Le dessin de quelques ensembles, lesquels atteignent souvent leur plus grande dimension sur les épaules, se compose presque exclusivement de lignes droites et obliques, en partie en angles et en zigzag; les lignes courbes ou les entrelacs sont extrême-

Fig. 25. Tatouage du visage d'une fille de Hula.

ment rares, de même le pointillé, à l'exception du *toto* sur le corsage.

Par contre, on trouve très souvent dans l'Est, à la baie de Keppel, des lignes courbes et le dessin forme un tout ayant chaque moitié symétrique sur tout le corps.

Comme toujours le tatouage a une couleur bleue et se détache mieux chez les individus à teint clair que chez ceux à teint sombre, mais il montre rarement des lignes tranchées dans les contours et, en somme, il fait pressentir le procédé d'injection, de même que le procédé de tatouage est en fait un ponctionnement dans

Digitized by Google

lequel la matière colorante ne pénètre que peu sous l'épiderme. Dans la vieillesse, le tatouage disparaît, parfois presque complètement, par l'atrophie de la peau, etc. Les parties tatouées des diverses régions du corps se distinguent par des dénominations qui sont les mêmes que les régions auxquelles elles correspondent. On les nomme :

Pour la face (fig. 23-25) :

bagu, front,

udu, nez, raies longitudinales sur ces régions;

ibudi, au-dessus des sourcils, sur le front;

mâhde, joues, sur les joues;

adi, menton, sur le menton;

waira désigne un signe au-dessous de l'œil.

Sur le tronc :

gadubaubau, sur le devant du cou;

gato ou *gado*, la pointe du corsage dont quelques raies possèdent une dénomination différente;

ainsi : *natuna* (enfant), la raie supérieure;

sinana (mère), la raie inférieure;

toto (pointillé), la ligne ponctuée au-dessous des deux raies précédentes (fig. 26);

rata, poitrine, la partie supérieure se distingue sous le nom de *holakola*, tandis que l'inférieure s'appelle *kadidiha*, parce que celle-ci est souvent en rapport avec le dessin du creux axillaire appelé *kadidiha* (fig. 27-28);

kopa, ventre, tatouage de l'abdomen, dont le champ inférieur est

kiodori, ombilic.

Sur le dos, on nomme :

murimuri, l'omoplate;

aio, la nuque;

paga, champ situé entre les deux précédents;

doru, dos.

Pour les extrémités, on distingue :

ima, bras (fig. 29-32);

imalolo, face interne du bras;

Digitized by Google

palapala, main;
koakikoaki, doigt;
mahmu, cuisse, face externe (fig. 33);
käoguni, cuisse, face interne (fig. 34);
kuno, les fesses;
komokomo, genou;
dohku, mollet;
toratora, mollet, face postérieure;
palapala, pied;
kiu, vulve.

Fig. 26. Tatouage de poitrine de Waara, homme de Keremma, golfe des Papouas [1].

On commence le tatouage dès l'enfance. Les petites filles de quatre à cinq ans ont parfois déjà le visage orné de cette manière; chez celles de six à sept ans, les creux axillaires et les portions inférieures de l'abdomen, en dehors des bras, sont déjà achevés. Les petites filles de douze ans montrent souvent un tatouage sur les jambes.

Le tatouage des parties génitales (vulve) a lieu en dernier, lorsque les jeunes filles ont atteint un âge nubile, quinze à dix-sept ans. Cela donne lieu, à Kalau et dans la baie de Hood, à une fête remarquable dans laquelle on tue beaucoup de porcs.

1) Le tatouage de poitrine ne serait permis qu'aux hommes qui ont tué un ennemi. Le personnage de la figure ci-dessus a nié d'abord le fait, mais il a bien voulu convenir ensuite qu'il avait tué cinq hommes.

Digitized by Google

Les jeunes filles dont le tatouage est complet sont montrées complètement nues sur la plate-forme du Dubu au peuple rassemblé et promenées au son du tambour (Chalmers).

D'ailleurs le tatouage de certaines parties ne s'accomplit pas

Fig. 27. Gena, jeune fille Motou, de 14 à 15 ans.

d'une façon progressive avec l'âge, mais il est soumis à certaines règles. C'est ainsi que j'ai vu une petite fille de six ans qui n'était tatouée que sur l'avant-bras, mais non au visage, tandis que d'autres à peine plus âgées étaient déjà beaucoup plus tatouées au visage et dans le creux de l'aisselle. Les jeunes filles de seize à dix-sept ans ont leur tatouage achevé, sauf quelques dessins de la région abdominale supérieure, du genou, etc., et à l'exception

Digitized by Google

du gato (corset) qui est le signe des femmes mariées. Cependant on le voit déjà souvent chez celles qui ne le sont pas et alors comme signe qu'elles sont fiancées et vont se marier, par conséquent.

Les femmes de Koitapu sont tatouées absolument comme les

Fig. 28. Ignamiki, jeune fille Motou, de 9 à 11 ans.

Motou. Chez les Koiâris du Centre, au contraire, les femmes n'ont pas coutume de l'être, quelques-unes seulement montrent quelques raies. Il en est de même des femmes de la race de Kabadzi et de Dora, un peu dans l'intérieur de la baie de Redscar.

Je donne sur le tatouage quelques détails que j'ai recueillis pendant mon voyage à l'est jusqu'à la baie de Keppel.

A Vabukori, Pari, Tupuzelé, Kaire et Kapakapa, dont les habitants appartiennent à la branche des Motou et parlent le même

Digitized by Google

langage ; à part quelques modifications locales, j'ai trouvé le même tatouage.

Voici mes notes :

Tupuzelé. — Tatouage comme à Anouapata ; parfois le corset ne se continue pas jusqu'à la nuque vers le milieu de l'omoplate

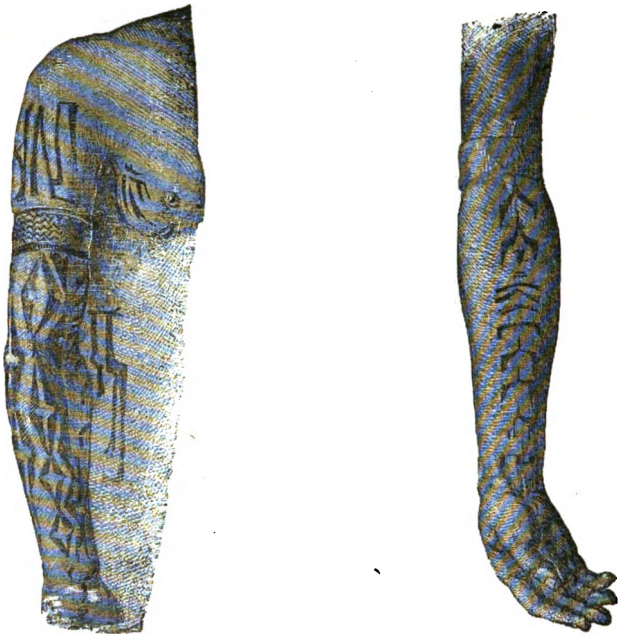


Fig. 29 et 30. Faces externe et interne du bras droit de Kabadi, jeune fille Motou. (Le tatouage n'est pas encore fini.)

et le dessin est un peu plus grossier. On trouve la même chose à Port-Moresby, où le dos est quelquefois orné comme la nuque de dessins à bandes longitudinales ; ainsi pas de différence. Je trouvai, par exemple, chez une femme deux croix de Malte sur un fond sombre qui recouvraient l'espace d'une omoplate.

Kaire (aussi *Kaile*). — Tatouage comme à Anuapata, peut-être plus beau et plus exact dans les traits, seulement dans quelques cas, on le trouve aussi à Port-Moresby.

Digitized by Google

Tatouage chez la femme, commençant chez tous les Motou dans la première jeunesse à six ou sept ans, d'abord au visage, sur les bras, plus tard au-dessous des bras et sur les cuisses.

Une petite fille d'environ sept ans à Kaire avait la face, les bras et les mains déjà complètement tatoués.

Fig. 31 et 32. Faces interne et externe du bras gauche de la même Kabadi.

Hula, *Hood-bay*. — Le tatouage des femmes est, en somme, comme chez les Motou ; il existe comme chez ces derniers un double corsage, seulement il n'est pas toujours complet, et parfois on ne trouve que quelques lignes latérales. Les régions peintes sont régulières et se distribuent suivant la longueur au lieu d'être en travers, cependant c'est à peine s'il existe des diffé-

Digitized by Google

rences notables. La croix de Saint-André sur un fond sombre et la croix de Malte sont des signes fréquemment employés.

Les femmes ont un tatouage riche et très soigné et chez elles le dessin est beaucoup plus symétrique que chez les Motou. (Comparez, par exemple, les croquis de Iru, fig. 39 et 40, qui sont les femmes les plus richement et les mieux tatouées que j'aie pu voir.)

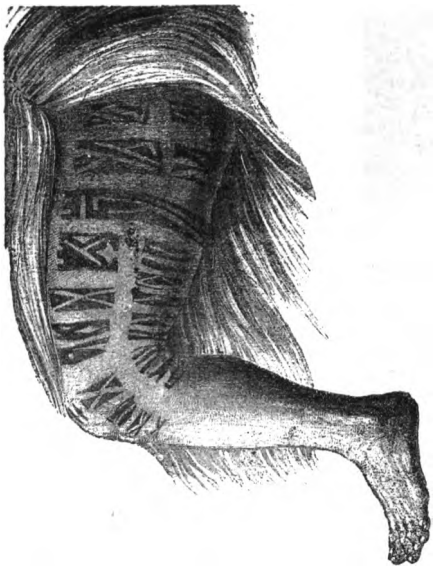


Fig. 33. Tatouage de la face externe de la cuisse gauche d'une femme Motou.

Le visage aussi est dans un grand nombre de cas beaucoup plus richement tatoué que chez les Motou.

On voit d'ailleurs, comme à Port-Moresby, des enfants à tous les âges avec des tatouages à tous les degrés.

Keräpuno. — Je n'ai pu aussi trouver aucune différence dans le tatouage avec celui qu'on observe à Hula.

Maupa. — Le tatouage est tout différent de celui des Motou, d'abord il est plus riche. Le double corsage caractéristique chez les Motou fait ici complètement défaut et la figure ne se compose

Digitized by Google

pas d'autant de champs isolés placés transversalement, mais de dessins qui forment sur tout le corps un tout symétrique et bilatéral, commençant au front et descendant jusque sur le dos du pied. Toutes les parties du corps sont tatouées.

Une autre différence consiste en ce que de nombreuses lignes courbes se montrent, bien que les figures principales se com-

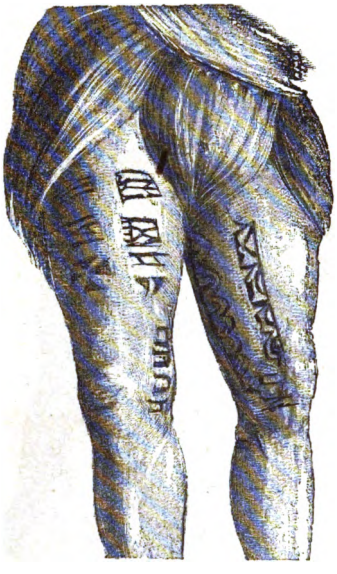


Fig. 34. Tatouage des jambes de Ebohila, femme Motou.

posent de lignes droites ; parmi celles-ci on trouve très souvent des croix disséminées sur un champ sombre.

Aussi l'ensemble ne montre-t-il pas un caractère aussi hiéroglyphique que chez les Motou ; il est plus riche surtout à la figure où on trouve beaucoup de lignes en zigzag et quelquefois des raies obliques sur les joues.

D'ailleurs, comme chez les Motou, le tatouage est rarement tranché net sur les contours et il est difficile de dessiner son apparence plus ou moins fondue. En somme, il y a peu de jeunes femmes aussi complètement tatouées que chez les Motou, encore moins d'enfants.

Digitized by Google

Une des femmes les plus richement tatouées était la fille du chef Goapana (fig. 41).

Tatouage des hommes. — Ce tatouage est rare et se limite le

Fig. 35. Ebohila, femme Motou, vue de face.

plus souvent à des lignes en zigzag sur le visage, semblables ou plus nombreuses que chez les femmes; le menton en est dépourvu. Parfois la poitrine et les bras sont tatoués, et même quelques signes sont inscrits sur les cuisses et le dos.

Chez les hommes, le tatouage prend une signification particulière en ce que celui de la poitrine au moins, ne peut être porté que par ceux qui ont tué quelqu'un. Hila, le chef alors

Digitized by Google

destitué des Motou et l'homme le plus âgé de Anuapata est tatoué sur la poitrine et sur les bras jusqu'au poignet. Il porte sur la poitrine les deux bandes angulaires comme le gado des femmes, mais dessinées en dents de scie (fig. 42) ; du milieu de la poitrine

Fig. 36. Ebohila, femme Motou, vue de dos.

partent deux lignes en zigzag qui vont jusqu'à l'ombilic. Le dessin des bras est pareil à celui des femmes, cependant tout le tatouage est déjà assez effacé comme chez les personnes âgées. Sur la cuisse on remarque une série de croix.

Vaburi, homme de cinquante-quatre ans environ, a les deux bras tatoués, et deux lignes en zigzag le long du creux de l'es-

Digitized by Google

tomac. Elles indiquent qu'il a tué trois êtres humains, deux hommes et une femme.

On trouve d'ailleurs aussi les lignes en zigzag chez les jeunes gens. Elles sont un héritage du père et n'indiquent pas qu'ils ont tué quelqu'un.

Fig. 37. Femme Motou, d'Anuapata, vue de face.

Dans d'autres villages des Motou, que j'ai visités, j'ai trouvé les mêmes faits qu'à Port-Moresby : il y a rarement plus que quelques raies sur le visage, parfois les bras sont tatoués. Il en est de même pour la baie de Hood.

J'ai remarqué le tatouage de la poitrine plusieurs fois à Deræni, Hall-Sound, près de l'île de Yule et il est à la mode vers l'ouest jusqu'à la baie de Freshwater.

Les hommes de Maiva étaient tatoués de la même manière ;

Digitized by Google

ils avaient la partie supérieure de la poitrine ornée de deux bandes transversales, soit avec une bande comme ceux-ci, soit avec une ligne en zigzag, de laquelle partaient deux lignes en zigzag. Le bras était orné, comme l'indique la fig. 29 ; un jeune homme portait en dehors de l'avant-bras une série longitudi-

Fig. 38. Femme Motou, d'Anuapata, vue de dos.

nale de gros points. Les gens âgés, et parmi ceux-ci deux seulement avaient la poitrine tatouée ; les jeunes avaient seulement le bras tatoué, la plupart ne l'étaient pas. Un homme avait quelques signes sur la partie supérieure de la cuisse, comme je le vis sur un habitant de l'île de Yule.

Je ne me rappelle pas avoir vu le tatouage thoracique à l'est de la baie de Hood ; cependant dans le district d'Aroma, baie de Keppel, le tatouage paraît être plus fréquent que chez les Mo-

Digitized by Google

tou, mais en général il est rare. Il se compose habituellement de lignes longitudinales en zigzag sur le front et les joues et il

Fig. 39. Iru, femme de Hula, 24 ans, vue de profil.

recouvre parfois aussi le bras. Dans des cas exceptionnels, il s'étend encore sur d'autres parties.

Goapana, le chef, qui était le plus richement tatoué, portait ainsi cet ornement sur le bras gauche, les deux omoplates, le visage et une paire de dessins sur la partie antérieure de la

Digitized by Google

cuisse et sur les fesses. Le dessin consiste le plus souvent en champs foncés longitudinaux, dans lesquels on trouve une croix claire comme chez les femmes ; cependant, on voyait surajouté,

Fig. 40. Iru, femme de Hula, vue de dos.

un simple signe (+) formé de deux lignes croisées, que je n'avais encore remarqué nulle part.

Sans doute le tatouage avait trait chez cet homme à quelque action héroïque, mais je n'ai rien pu apprendre à ce sujet. Certainement chaque croix + ne représentait pas une victime, car j'en comptai plus de trente, et aucun Papoua n'a tué

Digitized by Google

cette quantité d'hommes. Les fig. 43 et 44 donnent une idée du tatouage de Goapana.

Instruments de tatouage. — Ils sont extrêmement simples et se composent du *gihni* (aiguille) et de l'*iboki* (marteau.)

Fig. 41. Jeune fille de Maupa, district d'Aroma,, baie de Keppel.

La première consiste en une épine longue de quinze millim. environ, qui est coupée avec un fragment de la hanche, de telle sorte que ce fragment forme le manche naturel (fig. 45.)

Le marteau est un petit bâton de bois de fer, long de onze cent. environ, arrondi, un peu plus épais à une extrémité qui est elle-même enveloppée de filasse pour amortir le coup. Pour le noir, on se sert du *lamanu*, c'est-à-dire de la suie de noix de coco mélangée avec de l'eau ; on conserve ce noir dans une noix de

Digitized by Google

coco, quelquefois dans un bol d'argile cuite, *itutu*. Pour esquisser le dessin, on se sert d'un petit morceau de bois ordinaire de la grosseur d'une allumette. Le procédé du tatouage est également très simple. La tatoueuse dessine les traits sans avoir auparavant esquissé toute la figure, ce qui produit de grandes différences et souvent un dessin asymétrique.

La couleur qui ressemble à de l'encre de Chine est appliquée très épaisse, puis on la laisse sécher, on souffle dessus pour accélérer le séchage. La tatoueuse tient alors entre le pouce et l'index de

Fig. 42.

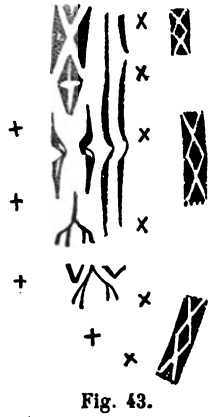


Fig. 43.

Fig. 44.

Fig. 42. Tatouage de la poitrine du chef Hila. — Fig. 43. Tatouage de l'épaule gauche de Goapana. — Fig. 44. Figures tatouées sur le corps du même.

la main gauche l'aiguille par son manche; elle prend de la même manière le marteau de la main droite, et frappe doucement sur la tête de l'aiguille en la promenant adroitement sur les bandes esquissées et produit ainsi un pointillé serré sur les places en question. Comme la couleur est très épaisse et se trouve distribuée par l'aiguille, le dessin s'élargit de plus du double, et, comme le pointillement pénètre plus ou moins profondément, il se produit une sorte de tacheté dont j'avais eu l'impression en voyant le tatouage de ces pays. Le procédé n'est d'ailleurs pas douloureux comme j'ai pu m'en convaincre sur moi-même; on ne sent qu'un picotement, mais non une piqûre proprement dite. Quand une place est sèche, on fait tomber dans une noix de coco, en râclant avec le bord tranchant d'une feuille de pandanus, le

Digitized by Google

sang qui ne coule que faiblement ; puis la tatoueuse se remplit la bouche d'eau qu'elle crache sur les points tatoués pour les laver, enfin elle sèche la place avec des fibres de noix de coco. Si l'aiguille n'a pas pénétré assez profondément, les points en question sont repris à nouveau, car l'ancien tatouage peut être rafraîchi, ce qui arrive souvent. Ce tatouage frais paraît être très foncé, noir, à contour très nets ; cependant il devient clair déjà le deuxième ou le troisième jour, lorsque la couleur noire tombe, puis bleu comme le vieux tatouage. Du reste, l'opération n'amène aucun gonflement ni inflammation, et les points tatoués sont seulement un peu rouges.

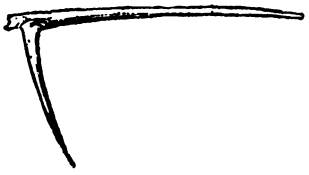


Fig. 45. *Gihni*, aiguille à tatouer.

J'ai vu tatouer le corsage (*gado*) à une jeune fille, ce qui a demandé une séance de deux à trois heures. La patiente ne manifestait aucun signe de douleur, mais elle paraissait assez fatiguée à la fin de l'opération, comme d'ailleurs l'artiste elle-même. J'ai vu des tatoueuses moins adroites mettre une demi-heure pour trois petits dessins.

L'art de tatouer n'est d'ailleurs pas une profession ni le privilège de quelques-uns, mais il est plus ou moins appliqué et exercé par tout le monde. Il y a évidemment des artistes adroites et d'autres maladroites et le travail de ces dernières est fâcheux en ce sens qu'il n'est pas réparable, comme un habit mal taillé, et qu'il reste pour toute la vie.

Comme me le disait M. Lawes, il y a certains dessins qui sont particuliers à certaines tatoueuses, absolument comme les marques de fabrique pour les fabricants de poterie ; il y a même en quelque sorte des dessins de famille, mais il n'est pas possible à l'œil exercé de découvrir ou de reconnaître ces faibles différences.

Digitized by Google

LA
DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(*Suite*)

La légende des sept villes est ancienne. On la trouve entre autres sur le *Universalior Cogniti Orbis Tabula* de Jan Ruysch, de l'an 1508. C'est le récit de la fuite d'un évêque portugais dans une île appelée Antilia avec un nombre de chrétiens que les Maures avaient chassés de la péninsule ibérique[1]. Vers l'an 1529 Nuño de Guzman, alors président de l'audience royale à Mexico, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais de fait de la Nouvelle-Espagne entière, fut informé, dit-on, par un Indien d'Oxitipar, que vers le Nord il y avait sept villes « si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. » Pour y arriver il fallait « s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers[2]. » Cette fable, précédée de celles des Amazones, qui avait déjà amené Cortès à faire des tentatives d'exploration du côté de Xalisco, poussa Nuño de Guzman jus-

1) Fray Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, Lib. III, Cap. xx, p. 189.
2) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. I, cap. I, p. 2; *Primera Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman*, vol. II, *Col. de documentos* de Garcia Icazbalceta, p. 291 : « É quiso seguir la de las siete cibdades, de que tenia noticia al principio que de México salió... » — *Segunda Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman Id*, p. 303 : « La demanda que llevábamos cuando salimos à descobrir este rio era las Siete Cibdades, porque el Gobernador Nuño de Guzman tenia noticia dellas. » — Je me permets aussi de citer, à ce sujet, un de mes travaux, publié dans le Ier volume des *Papers of the Archaeological Institute of America*, et intitulé, *Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico*, p. 5 ., enfin aussi *Cibola*. (*N. Yorker Staats-Zeitung*), mai 1885.

Digitized by Google

qu'à Sinaloa. Ses éclaireurs parvinrent même dans le sud de l'État de Sonora. Là, sur les bords du rio Yaqui, deux de ses officiers, Alcaraz et Cebreros, obtinrent des détails encore plus confus sur les terres du nord[1]. On leur parla ainsi d'un grand fleuve, que les habitants de ses rives avaient barré au moyen d'une chaîne en fer ! La chute, bien méritée du reste, de Guzman en 1536 mit tous les efforts dans cette direction en désarroi ; son successeur Diego de Torres mourut en 1538[2], avant d'avoir pu s'occuper de découvertes, et Francisco Vasquez Coronado, beau-fils du trésorier Alonzo de Estrada, fut confirmé comme gouverneur de la Nouvelle-Galice seulement le 18 avril 1539[3]. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons à Culiacan ; cependant rien ne s'était fait. Et certes, ce n'était pas le manque d'énergie ni de sagacité chez les hommes qui gouvernaient la Nouvelle-Espagne à cette époque, qui causait cette inertie apparente. Un pouvoir temporel que Don Antonio de Mendoza exerçait au nom de la couronne, que supportait Pedro de Alvarado et avec lequel Cortès même était alors sur un bon pied extérieurement ; une église au milieu de laquelle retentissaient les grands noms de fray Martin de Valencia, fray Toribio de Paredes (surnommé Motolinia,) de l'archevêque Zumarraga, de l'évêque de Chiapas, fray Bartolomé de las Casas, de fray Luis Cancer, de fray Pedro de Angulo, ne manquaient ni de la force intellectuelle ni de l'appui moral pour tenter de grandes choses. Mais ce qui manquait, c'étaient d'abord les moyens matériels, ensuite la consolidation indispensable à toute action au dehors. Le Mexique, il est vrai, n'avait pas, après sa conquête, dû passer par les perturbations sanglantes dont le Pérou était en proie alors, mais il avait fallu toute la prudence et toute la fermeté du gouvernement d'Espagne pour éviter de semblables désastres. En premier lieu Cortès devait être écarté, car il menaçait de devenir un ennemi autrement dangereux que Gonzalo Pizarro le fut jamais au Pérou.

1) *Segunda Relacion anónima*, p. 303.
2) Matias de la Mota Padilla, *Historia de la Nueva Galicia*, Cap. XXI, p. 109.
3) *Idem.*, p. 110.

Digitized by Google

Ensuite il fallut réprimer les désordres que les administrateurs destinés à supplanter Cortès provoquèrent. Puis après avoir créé le gouvernement de la Nouvelle-Galice comme une barrière aux empiètements de Cortès vers le nord, le premier chef auquel on confia cette nouvelle province, Nuño de Guzman dut être sûrement puni pour la conduite criminelle qu'il menait envers les Indiens comme envers ses propres compatriotes. Le travail du vice-roi Don Antonio de Mendoza consistait donc en une réorganisation complète du vaste et incohérent empire qui lui était confié, et c'était un travail à la fois lent, difficile et pénible.

Le vice-roi n'en oublia pas, pour cela, les perspectives que les rapports de Cabeza de Vaca ouvraient vers l'intérieur et au delà des limites connues. Il paraît que déjà en 1538, deux religieux, les P.P. fray Juan de la Asuncion et fray Pedrol Nadal partirent le 31 janvier et se rendirent à environ six cents *leguas* au nord-est, jusqu'aux bords d'un grand fleuve qu'ils ne purent pas traverser, ce qui les força à rebrousser chemin. Ce fleuve, d'après les observations astronomiques du frère Nadal (nécessairement fort incomplètes), était situé au 35e degré de latitude, et la source à laquelle j'emprunte le fait, identifie cette rivière avec ce qui maintenant se trouve être le Gila ! Ces deux moines seraient donc les premiers blancs qui auraient foulé le sol de l'Arizona méridional. Leur expédition fut entreprise par ordre du vice-roi Mendoza [1].

Les religieux étaient alors pour le gouvernement espagnol de puissants auxiliaires dans tout ce qui concernait des découvertes difficiles et hasardeuses. Ils étaient en même temps des

1) Fray Juan Domingó Arricivita, *Cronica sérafica y apostólica del Colegio de Propaganda fide de la Santa Cruz de Querétaro en la Nueva España*, 1792; Prólogo : « El año quincintos treinta y ocho per Enero saliéron de México, per orden del señor Virrey, los Padres Fr. Juan de la Asuncion, y Fr. Pedro Nadal, y caminando al Norueste como seiscientas leguas, llegaron à un Rio muy caudaloso que no pudiéron pasar ; y el Padre Nadal, que era muy inteligente en las matematicas, observo la altura del Polo en treinta y cinco grados. — Fray Geronimo de Mendieta, *Hist. ecclesiástica Indiana*, lib. IV, cap. XI, p. 398. En el mismo año de treinta y ocho, envió otros dos frailes por tierra y por la misma costa del mar del sur, la vuelta hácia el norte, per Jalisco y la Nueva-Galicia... » Les détails ne sont pas toujours d'accord, mais ils paraissent se rapporter au même fait principal.

Digitized by Google

auxiliaires peu coûteux, car leurs voyages, entrepris avec les moyens les plus restreints, étaient des voyages de mission et par conséquent à la charge des ordres dont ils faisaient partie. Après la tentative infructueuse de l'année 1538, Don Antonio de Mendoza ne se découragea point, et comme les franciscains étaient les plus répandus dans la partie nord de la Nouvelle-Espagne, il se concerta derechef avec leur provincial qui était alors le frère Antonio de Cuidad-Rodrigo. Ce dernier choisit pour entreprendre un nouveau voyage vers le Nord le frère Marcos, originaire de Nice et par conséquent appelé *Fray Marcos de Niza* dans les sources espagnoles. C'était un « prêtre régulier, pieux, doué de toutes vertus et dévouement, » et qui était « approuvé et reconnu capable de faire ce voyage de découverte, non seulement à cause des qualités indiquées ci-dessus, mais encore à cause de ses connaissances en théologie, et même en cosmographie et en navigation[1].

Fray Marcos n'en était pas à ses premières armes dans les dures missions de l'Amérique. Arrivé au Mexique en 1531, il passa presque immédiatement à la côte du Pacifique, et de là au Pérou l'année suivante, et accompagna Sébastian de Belalcazar à Quito. Revenu au Mexique (probablement avec Pedro de Alvarado), il s'y fit remarquer par les qualités que je viens de mentionner aussi bien que par ses écrits[2]. Le choix paraissait donc être heureux.

Afin d'assurer au missionnaire un compagnon utile, le vice-roi lui adjoignit, en qualité de guide et en le mettant sous ses ordres, le nègre Estévanico qui avait accompagné Cabeza de Vaca et qui par conséquent connaissait une partie du pays et savait, ou croyait savoir, se procurer un contrôle des tribus sauvages. En outre, six Indiens naturels de Sinaloa, auxquels

1) Fray Antonio de Ciudad-Rodrigo, *Attestation* (dans *Voyage de Cibola*, Appendice, p. 254.)

2) Il avait déjà écrit : « *Conquista de la provincia del Quito*; *ritos y ceremonias de los Indios;* » « *Las dos Lineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Peru y del Quito;* » « *Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Pérou y del Cuzco* ». — Voyez Juan de Velasco, *Histoire du royaume de Quito*, traductions Ternaux-Compans, vol. XVIII et XIX, Paris, 1842. Préface, p. VIII.

Digitized by Google

le père Marcos avait donné à Mexico quelque instruction dans la langue espagnole comme dans la religion, furent chargés de l'accompagner. Conjointement avec Francisco Vasquez Coronado qui allait prendre possession du gouvernement de Culiacan et de la Nouvelle-Galice en général, le moine franciscain partit de la ville de Mexico dans l'automne de l'année 1538. Le 25 novembre (ancien style), il accusait réception, dans la ville de Culiacan probablement, des instructions par écrit du vice-roi, que Coronado venait de lui remettre [1].

Ces instructions témoignent à la fois d'un sentiment de justice et d'humanité, et de beaucoup de circonspection, chez Don Antonio de Mendoza. Il enjoint d'abord au missionnaire :

« Premièrement, aussitôt que vous arriverez dans la province de Culiacan, vous devez exhorter et encourager les Espagnols qui résident dans la ville de San-Miguel, à bien traiter les Indiens qui sont en paix avec nous, et à ne pas les employer à des travaux excessifs. Vous assurerez que s'ils agissent ainsi on leur fera toutes sortes de faveurs, et Sa Majesté leur accordera des indemnités pour les maux qu'ils ont soufferts. Ils trouveront en moi quelqu'un qui les aidera puissamment pour cela; mais s'ils se conduisent autrement, ils seront punis et n'obtiendront aucune grâce. Vous ferez savoir aux Indiens que je vous envoie au nom de Sa Majesté, afin de recommander qu'on les traite bien. Vous leur direz que l'Empereur a été très peiné des maux qu'on leur a fait souffrir, que dorénavant il n'en sera point ainsi, et que quiconque les maltraitera sera puni.

« Vous les assurerez qu'on ne les réduira plus en esclavage, qu'on ne les enlèvera plus de leur pays, et qu'au contraire on les laissera vivre chez eux en liberté sans leur faire ni mal ni tort. Faites en sorte qu'ils bannissent toute crainte... »

Après avoir informé le religieux qu'il lui adjoint le nègre comme guide et que ce dernier doit lui « obéir en toutes choses, comme à moi-même », et de plus que le gouverneur « Francisco

1) Fray Marcos de Niza, *Accusé de réception*. (*Voy. de Cibola*, Appendice, p. 253.)

Digitized by Google

Vasquez engagera pareillement les Indiens qui sont venus avec Dorantes et les autres naturels de ce pays que l'on pourra trouver, afin que si vous croyiez, vous et le gouverneur, devoir les emmener, vous le fassiez... », le vice-roi lui fait les recommandations suivantes touchant le voyage même :

« Vous chercherez toujours a voyager avec le plus de sûreté possible; vous vous informerez d'abord si les naturels sont en guerre entre eux; vous éviterez de leur donner occasion d'agir contre votre personne, ce qui forcerait de procéder contre eux et de les punir, car, dans ce cas, au lieu d'aller leur faire du bien et les éclairer, il arriverait le contraire.

« Vous prendrez le plus grand soin d'observer la force des peuplades, si elles sont nombreuses ou non, si elles vivent dispersées ou réunies; l'aspect et la fertilité du pays, la température, les arbres, les plantes, les animaux sauvages qui s'y trouvent; la nature du sol, s'il est aride ou coupé par des rivières, si elles sont grandes ou petites; les pierres et les métaux qu'il renferme. Si vous pouvez vous procurer des échantillons de tous ces objets, apportez-en ou envoyez-en afin que Sa Majesté puisse être parfaitement instruite.

« Informez-vous constamment si l'on a connaissance du voisinage de la mer, soit du Nord, soit du Sud, car il pourrait se faire qu'il y ait un golfe par où la mer pénétrât dans l'intérieur. Si vous parvenez à la côte de la mer du Sud, vous enterrerez, sur le rivage, au pied d'un arbre élevé et remarquable, des lettres dans lesquelles vous rendrez compte de ce que vous jugerez à propos de faire savoir. Pour que l'on reconnaisse l'arbre où vous laisserez des lettres, vous y ferez une croix, ainsi qu'à l'embouchure des rivières, dans les endroits qui peuvent servir de ports, et vous y déposerez des lettres. Si l'on expédie des vaisseaux, ils auront ordre de rechercher ce signal.

« Vous ne manquerez pas d'avoir soin d'envoyer constamment des Indiens pour faire savoir la route que vous prenez, comment vous êtes reçu, et ce que vous trouvez de plus remarquable[1]. »

1) Antonio de Mendoza, *Instruction donnée... au frère Marcos de Niza.*

Digitized by Google

Ainsi muni, préparé et accompagné, Fray Marcos de Niza partit de Culiacan avec le nègre et un frère lai du nom d'Onorato, le vendredi 7/19 mars 1539. Ils marchaient vers le Nord[1].

Arrivés sur les bords de la rivière de Pitatlan, ils s'arrêtèrent, selon toute probabilité, dans le village de Bamoa. Les Indiens qui y demeurent parlent la langue des Pimas inférieurs du Sonora. C'était alors une colonie récente, ayant été fondée deux ans auparavant seulement, par les Indiens qui avaient suivi Cabeza de Vaca de la vallée des Cœurs, et de ses environs. Ici, frère Onorato tomba malade, et il fallut l'y laisser et continuer son chemin sans lui après s'être reposé trois jours dans le village de Pitatlan [2]. Partout les Indiens leur firent le meilleur accueil quoiqu'ils fussent effrayés » par les chrétiens de la ville de San Miguel, qui, jusqu'à cette époque, avaient l'habitude de leur faire la guerre et de les réduire en esclavage[3]. » Comme la distance qu'ils parcoururent alors était, selon le calcul du frère Marcos, de « vingt-cinq à trente lieues au delà de Pitatlan », il s'ensuit que les naturels du pays parlaient un dialecte de l'idiome cahita ou yaqui[4]. Il n'était pas difficile pour le missionnaire de se faire comprendre à eux par le moyen des interprètes indiens qui l'accompagnaient, car ces derniers étaient, ou bien les plus proches voisins de ces indigènes, ou bien de ceux-ci mêmes. Le chemin ne devait pas s'éloigner beaucoup de la côte, car ils étaient en constante communication avec ses habitants. Quatre journées de marche au delà, après avoir traversé un désert (*desierto*, dans le sens d'un pays dépeuplé, et non pas comme indiquant une région aride et sablonneuse), ils tombèrent chez des Indiens qui n'avaient aucune connaissance des blancs. Ceux-là lui firent comprendre par des interprètes que dans l'intérieur « à quatre ou cinq jours de marche de l'en-

(*V. de Cibola*, Appendice I, p. 249.) Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, cap. VII, pp. 155 et 156.

1) Fr. Marcos de Niza, *Relation* (*V. Cibola*, Appendice, II, p. 256; Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, p. 156.

2) *Relation*, p. 257; Herrera, *Idem*, p. 156.

3) *Relation*, p. 258.

4) Orozco y Berra, *Geografia*, p. 335. Selon Ribas, *Hist. de los Triumphos*, lib. II, cap. XXVII, p. 101, c'étaient les Ahomes, peut-être aussi les Teguecos.

Digitized by Google

droit où les chaînes de montagnes s'abaissent, on trouve dans une plaine fort étendue un nombre considérable de grandes villes habitées par des gens habillés de coton. » Ce qu'on lui fit entendre en outre, touchant la connaissance que ces gens devaient avoir de l'or et l'emploi qu'ils en faisaient, est sujet à caution. Le frère leur montrait les métaux qu'il emportait pour connaître ceux du pays, « ils prirent de l'or et me dirent que ces naturels avaient des bassins de cette matière, et qu'ils portaient au nez et aux oreilles des objets ronds en or; qu'ils avaient des petites pelles du même métal avec lesquelles il raclent leur sueur pour s'en débarrasser[1]. » Puis il ajoute l'observation suivante que est d'une haute importance pour la détermination de la route que suivit le missionnaire : « Mais comme cette plaine s'éloigne de la côte, et que mon intention était de ne pas m'en écarter, je résolus de la laisser pour mon retour afin de mieux l'observer. »

Les Indiens Mayos (une branche des Yaqui) chez lesquels ou tout près desquels Fray Marcos se trouvait, ne connaissaient alors aucun métal quelconque[2]. Ceux que le moine leur montrait, ils les jugeaient et les comparaient avec des matières connues d'après leur *aspect extérieur* seulement; et non pas d'après leurs qualités physiques. L'or étant jaune, ils en conclurent tout naturellement que la poterie jaunâtre des Pimas, que les ornements jaunes qu'ils portaient, étaient de la même substance. Aussi l'or avait plus de ressemblance avec la couleur de cette poterie[3] que le cuivre rouge, le fer bleuâtre, l'étain, l'airain, ou même le laiton. De son côté, le religieux qui avait été au Pérou où les indigènes possédaient des ustensiles en or, entendant parler de populations assez fortes, ne vit rien d'extraordinaire dans la conclusion à laquelle le conduisait la réponse des Indiens : que ces populations avaient des vases et d'autres objets du même métal. C'était un malentendu, mais d'autant plus

1) *Relation*, p. 259; Herrera, dec. VI, p. 156.
2) Ribas, *Hist. de los Triumphos*, etc., lib. IV, cap. I, p. 236; lib. V, cap. I, p. 284; mais surtout lib. I, cap. III, p. 10.
3) *Relation*, p. 260; Herrera, dec. VI, p. 256.

Digitized by Google

inévitable que l'on se comprenait sur les mots, sans pouvoir soupçonner la grande divergence des points de vue.

C'est parmi les Mayos ou chez les Yaqui, que le franciscain eut ces informations. Les populations plus nombreuses dont on lui parlait comme étant dans l'intérieur des terres, étaient évidemment les Pimas du Sonora, qui occupaient, et occupent encore en partie, les alentours des flancs occidentaux de la Sierra Madre, entre le 28° et le 29° degré de latitude.

Des Mayos ou Yaquis il passa à Vacapa. Le mot indiquerait qu'il appartient à l'idiome Pima que l'on appelle aussi Névome, et frère Marcos nous dit que l'endroit était à « quarante leguas » de la mer. Il commençait donc à s'éloigner des côtes et à se diriger plus vers le nord-nord-est. Sur la carte dressée par le P. jésuite Eusebius Kühne (Eusebio Kino) on trouve *St Ludov. de Bacapa*, mais cette mission est placée presqu'à l'ouest de la ville de Tucson dans l'Arizona[1]. Parti de Culiacan le 19 mars, fray Marcos arriva à Vacapa l'avant-veille du dimanche de la Passion[2], et dans un terme aussi court il n'avait guère pu parvenir plus loin qu'au centre du Sonora. L'idée exprimée à moi l'année dernière par une personne dont les appréciations m'ont toujours été très intéressantes et fort utiles; Don Epitacio Paredes de Magdalena en Sonora, que Vacapa se trouvait alors non loin de la mission de Matape[3] (anciennement Matapa), n'est donc pas invraisemblable. Cependant, Matape est classifié comme un village d' « Eudeves » par Don Manuel Orozco y Berra, mais en tous les cas il était sur les confins des territoires occupés par les idiomes Pimas et Opatas au dernier desquels appartient l'Eudeve à titre de dialecte.

L'après-midi du dimanche de la Passion, fray Marcos expédia le nègre Estévanico en avant avec des Indiens pour reconnaître le pays. Auparavant il avait aussi envoyé des messagers

1) P. Joseph Stocklein, *Der neue Weltbott*, vol. I, 1728. — La carte est aussi dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. — Comparez aussi le journal de Matio-Mange dans la 4e série des *Documentos para la Historia de Mejico*, 1856, vol. I, p. 327, et dans la même collection le rapport du P. Jacob Sedelmair S.-J., *Relacion que hizo... misionero de Tubatama*, vol. II, pp. 846-859.

2) *Relation*, p. 260. Herrera confirme.

3) Cette mission date de 1629. Orozco y Berra, *Geographia*, etc., p. 344.

Digitized by Google

indiens pour qu'ils se rendissent à la mer par trois routes différentes, afin d'obtenir des renseignements sur la côte. Le nègre par contre devait s'avancer à cinquante ou soixante lieues vers le nord afin de voir si dans cette direction, « il pourrait découvrir quelque chose d'important sur ce que nous cherchions. Je convins avec lui que s'il apprenait qu'il y eût des contrées peuplées, riches et considérables, de ne pas s'avancer davantage ; mais de retourner en personne ou de m'expédier des Indiens avec un signal dont nous étions convenus. Si c'était un pays de grandeur ordinaire, il devait m'envoyer une croix blanche longue d'une palme; s'il était plus important, la croix devait avoir deux palmes, et si ce pays était plus considérable que la Nouvelle-Espagne, le signe était une grande croix [1]. « Frère Marcos ne s'éloignait des côtes qu'avec défiance, et il obéissait en cela directement aux instructions du vice-roi Mendoza.

Il ne fut pas peu surpris quand, quatre jours déjà après le départ d'Estévanico, arrivèrent des indigènes que ce dernier lui envoyait avec une croix de la grandeur d'un homme et avec l'invitation « de partir à l'instant sur ses traces, qu'il avait trouvé des gens qui lui parlaient d'un pays le plus grand du monde, et qu'il avait avec lui des Indiens qui y avaient été, il m'en envoyait un. Il me fit dire des choses si surprenantes sur sa découverte que je refusai de les croire avant de les avoir vus... » Il questionna donc l'Indien ; qu'il trouvait très raisonnable, et ce dernier lui dit : « qu'il y avait trente journées de marche depuis l'endroit où était Estevan jusqu'à la première ville du pays que l'on nomme Cibola... Il affirme et il certifie que dans cette première province il y a sept villes très grandes qui toutes appartiennent à un souverain. On y voit de grandes maisons de pierres et de chaux ; les plus petites ont un étage surmonté d'une terrasse : il y en a de deux et de trois étages. Celle du souverain en a quatre fort bien ordonnés. On voit à la porte des maisons principales beaucoup d'ornements en turquoises, pierres très communes dans le pays. Les habitants de ces villes sont très bien vêtus. Il me donna

1) *Relation*, p. 260.

Digitized by Google

beaucoup d'autres détails sur ces sept villes et sur d'autres provinces plus éloignées et plus considérables que celle des sept villes [1]. »

Quoique pressé de suivre les traces du nègre, fray Marcos dut attendre le retour des messagers qu'il avait envoyés à la côte, et ceux-ci revinrent en effet le jour de Pâques fleuries. Leurs rapports n'étaient pas encourageants, ces côtes étaient pauvres, ainsi que les îles qui les bordaient. Leurs habitants (évidemment les *Seris*)[2], qui vinrent avec les messagers lui apportèrent: « des boucliers de cuir de vache bien travaillés, et assez grands pour couvrir des pieds à la tête; il y a des orifices pratiqués en haut de l'endroit où la poignée est fixée afin que l'on puisse voir étant derrière. Ils sont si forts, que je ne crois pas qu'une arquebusade les traverse. » Ce que le franciscain prend ici pour des boucliers en peau de bison, était selon toute probabilité en peau du grand cerf rouge (*Cervus canadensis*) ou brun, qui descendait jusque dans les parties montagneuses du nord du Sonora. La taille de ce magnifique animal ne le cède guère en hauteur au bœuf domestique. Par une singulière coïncidence il arriva le même jour « trois Indiens de la race que l'on appelle Peints. Ils avaient le visage, la poitrine et les bras peints, ils habitent dans la direction de l'est. Un certain nombre résident dans le voisinage des sept villes. » Ces naturels étaient des Pimas [3].

Dans la pensée qu'Estévanico l'attendait en chemin ainsi qu'il avait été convenu, le religieux se mit en marche pour l'atteindre et partit de Vacapa le matin du surlendemain de Pâques. Il avait avec lui entr'autres deux Seris de l'île de Tiburon et trois Pimas de l'est. Mais Estévan ne l'attendit pas, il continua

1) *Relation*, p. 261. Herrera donne moins de détails. (*Hist. général*, dec. VI, p. 157.)

2) Les Seris habitaient les côtes, et s'étendaient du côté de l'Est, jusqu'à près du centre du Sonora ; au sud, au moyen des Guaymas (une de leurs branches), ils s'approchaient des Yaqui. Ribas, *Hist. de los Triumphos, etc.*, lib. VI, cap. I, p. 358 : « ere sobremanera bozal, sin pueblos, ni casas, ni sementeras. No tienen rios, ni arroyos, y beuen de algunas lagunallas, y charcos de agua. »

3) A l'heure qu'il est les Pimas du Gila décorent leurs villages au moyen de peintures bizarres et frappantes. Les Pimas inférieurs vivent à l'est de Matape.

Digitized by Google

son chemin en avant, se contenta d'envoyer à son supérieur de temps en temps des messagers avec des croix d'une grandeur égale à la première. Castañeda dit : « il, crut se procurer le plus grand honneur en allant seul à la découverte de villes aussi célèbres »[1]; c'est possible, mais son ambition lui coûta bien cher plus tard.

Pour se former une idée de la route que suivait le moine ainsi que de celle du nègre, il faut se rappeler d'abord qu'ils cheminaient vers le *nord*, et ensuite que des Indiens qui *connaissaient le pays* les guidaient de *bon gré*; donc par les chemins les plus directs possibles. Ce chemin était connu et, quoiqu'il ne fût pas une route dans notre sens actuel, il y avait pourtant des communications régulières à des intervalles rapprochés, entre Cibola et l'intérieur de Senora . Lorsque, deux jours après celui de son départ, fray Marcos atteignit l'endroit où il espérait trouver Estévanico, il reçut de la part de ses habitants des informations encore plus précises, ils lui dirent « qu'ils allaient à la première ville nommée Cibola, et qu'on les y occupait à creuser la terre et à d'autres ouvrages; que les habitants leur donnaient des cuirs de vaches et des turquoises en paiement ; que tous les habitants de cette ville portaient aux oreilles et au nez des turquoises fines et belles[2]. » Outre les informations qu'il avait obtenues à Vacapa on lui dit : que les gens de Cibola étaient vêtus de coton, qu'ils portaient des ceintures de turquoises, des manteaux et des cuirs de vaches très bien travaillés. En outre de Cibola il y avait trois autres royaumes nommés Marata, Acus, et Totonteac[3].

Des rapports commerciaux réguliers ont existé entre le Sonora et les Indiens des pueblos du Nouveau Mexique jusqu'en 1859[4]. Ces derniers venaient en caravanes au mois d'octobre, apportant de leurs produits industriels et des peaux de buffles. Ils les échangeaient contre des marchandises du pays, des plumes de perroquets, des coraux et des coquillages des côtes. A l'heure

1) *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. III, p. 11.
2) *Relation*, p. 261.
3) *Idem*, p. 263, Herrera (déc. VI, p. 263) écrit Tonteac.
4) Ce fut la douane mexicaine qui fit cesser ces caravanes régulières.

Digitized by Google

qu'il est, quand on demande aux Pueblos du rio Grande comme à ceux de Zuni, d'où leur sont venus les matériaux qui composent leurs ornements les plus sacrés, ils répondent brièvement : *Puerto de Guaymas*. Beaucoup de ces objets sont très anciens et datent d'une époque très reculée. Il y avait donc un commerce antique entre le nord et le sud, il était de proportions modestes et nullement aussi pompeux qu'on a souvent voulu le faire croire, car où il n'y a pas de monnaies il n'y a guère d'opulence. Ce commerce ou trafic a lieu et a eu lieu de tout temps, même entre des tribus ennemies, et c'est ainsi que des objets tirant leur origine du nord, du sud, de l'ouest ou de l'est, ont pu passer graduellement et petit à petit de main en main aux limites opposées du continent. La guerre aidait à ces mutations, quand on surprenait et rasait un village, des objets inconnus et frappants étaient recueillis, on les préservait, premièrement comme souvenir, ensuite comme relique et finalement comme objet de culte. Mais avec ces objets, le commerce et la guerre transmettaient de même les connaissances géographiques et ethnographiques. On savait, à Pecos, l'existence du Mississipi [1], parce que les grandes plaines inhabitées qui se trouvent à quelques jours de distance de cet ancien pueblo devenaient, par la chasse du buffle à laquelle les Indiens de l'Arkansas comme ceux du rio Grande se rendaient périodiquement, la bourse où les nouvelles de l'une des moitiés du continent s'échangeaient contre celles de l'autre. Ces nouvelles, confiées à la mémoire seulement, étaient dénaturées avec le temps, et les noms locaux surtout devenaient souvent méconnaissables.

C'est ainsi qu'il m'a été impossible de trouver jusqu'ici le mot de Cibola, comme indiquant une localité quelconque. Il y a, dans la langue opata : *Ci-vo-na-ro-co* ; mais ce nom s'applique à un sentier très dangereux aux flancs d'un rocher qui surplombe le rio Yaqui supérieur à l'Est de Huachinera. Il veut dire : le rocher où l'on fait un détour (*el peñasco en donde rodéan.*) Les Pimas de l'Arizona appellent : *Ci-vano-Qi* (la maison de Civano),

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. XII, p. 72, cap. XIII, p. 77.

Digitized by Google

la ruine appelée Casa Grande, sur le rio Gila, au nord-ouest du Tucson ; mais cette localité est hors de cause par le fait qu'elle est au nord-ouest du centre de la Sonora, trop rapprochée pour correspondre à l'itinéraire du père Marcos, et que selon les traditions des Pimas, ses maisons étaient déjà abandonnées au XVIe siècle. En outre, d'après les rapports sur l'expédition subséquente de Coronado, Cibola était une terre *froide* [1], tandis que Casa Grande a un climat littéralement torride. Le mot de Cibola doit donc être emprunté à un idiome autre que ceux de Sonora et de l'Arizona méridional.

Si le fait est vrai, que les habitants de l'endroit d'où le nègre avait envoyé au frère Marcos les premières nouvelles de Cibola allaient là-bas pour y *travailler*, alors ces Indiens étaient sédentaires chez eux. Dans ce cas, c'étaient des Opatas, ou Joyl-ra-ua ; car les Seris ne se seraient pas prêtés à des services pareils. Trois journées de marche au nord de Matape amenaient le voyageur dans la vallée, alors comme aujourd'hui bien peuplée (relativement), du rio Sonora près de Bánamichi. Mais il se pourrait aussi qu'il ait pris plus à l'ouest. En tous les cas, il chemina depuis Vacapa, pendant cinq jours, de village en village, reçu partout avec tous les égards, fêté et choyé, et trouvant, d'étape en étape presque, des croix plantées par Estévanico comme signes d'encouragement. Tous les habitants portaient des turquoises, et ils avaient des soi-disant cuirs de vaches en abondance. Tous parlaient de Cibola comme d'un lieu à eux bien connu [2]. Il y a certainement de l'exagération quand le missionnaire parle de ces objets dans ces termes. Il est très possible, même probable, que les habitants de Sonora avaient des peaux de bisons, mais ce n'était certainement pas en quantités aussi considérables. Il en est de même des turquoises. Cependant tout indique une population sédentaire et traficante ; autant que les Indiens pouvaient

1) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 55 ; Jaramillo, *Relation*, p. 369 : « Le pays est froid. »

2) Fr. Marcos de Niza, *Relation*, pp. 264, 266, 267 ; Herrera, (dec VI, p. 157), est plus bref, mais il confirme néanmoins. C'est tout naturel du reste, car il a évidemment copié le rapport de fray Marcos, lequel se trouve actuellement dans les archives espagnoles.

Digitized by Google

l'être, et ceci se rapporte mieux aux Opatas du rio Sonora qu'aux habitants de n'importe quelle autre partie du nord de cet Etat. J'opine par conséquent pour le chemin de la rivière indiquée et de la vallée qu'elle traverse, comme celui que le franciscain suivit. Au bout de cette partie habitée il rencontra un désert de quatre jours ; non pas une plaine aride comme on est habitué à interpréter ce mot, mais simplement une région où il ne vivait personne. Ces déserts étaient très communs en Amérique alors, car ils séparaient les tribus indépendantes et ennemies, comme autant de terrains neutres [1].

Dans le cas supposé, c'est à Bacuachi, ou peut-être 4 *leguas* au nord, à Mututicachi, qu'il faut chercher la fin de la vallée habitée [2]. Dans ces villages on lui donna de nouveaux détails sur le nord, il entendit dire qu'à Totonteac, on portait des vêtements d'une étoffe grisâtre qui ressemblait à celle dont l'habillement du prêtre était fabriqué. On lui dit qu'il y avait dans le lieu mentionné de petits animaux, qui fournissaient la matière pour fabriquer ce tissu, et qu'ils étaient gros comme les deux lévriers que Estevan conduisait avec lui [3].

Il paraît que là aussi, frère Marcos fit une tournée vers la côte et s'assura que, à la hauteur de trente-cinq degrés elle tourne à l'ouest [4]. C'est un peu loin de Bacuachi à la côte du golfe, mais il est certain que dans cette latitude elle prend une inclinaison très décidée vers le nord-ouest. Quant à la position astro-

1) Concernant ces terrains neutres je m'en réfère à mon travail : *On the art of War and mode of Warfare of the ancient Mexicans* (19e rapport annuel du *Peabody Museum of American Archæology and Ethnology*, Cambridge, Mass).

2) Mututicachi, ou Motuticatzi est à quatre leguas (18 kilom.) au nord de Bacuachi. La rivière de Sonora se perd près de là dans le sable, pour n'en sortir que près de ce dernier village. Le village indien de Mututicachi dut être abandonné à cause des Apaches. (*Rudo Ensayo*, cap. I, p. 13; cap. VIII, p. 192). en 1742 environ. Au nord de là, le rio Sonora, alors un petit ruisseau dans les mois de l'année que fray Marcos avait choisis pour voyager, sort d'un *Cajon* très étroit et très long, qui pourrait bien avoir été désert en 1538.

3) *Relation*, p. 267. Cette remarque du frère Marcos, que j'expliquerai plus loin, est basée sur un fait très vrai. Herrera (dec. VI, p. 157), est plus bref, et il dit aussi (*Id.*)« i que le hacian del pelo de unos animales pequeños, que eran del tamaño de unos Galgos Castellanos, que Estevan llevaba consigo. »

4) *Idem*, p. 269. Herrera (*Idem*), dit : « que en los treinta è seis grados buele al Oeste. » Il est certain que le religieux n'a pas pu se transporter à la côte même et en retourner en si peu de temps, mais il aura fait une tournée dans cette direction et aura pris des informations.

Digitized by Google

nomique elle est fort erronée, mais il n'y a ni à s'en étonner ni à lui en faire un reproche, vu l'état des connaissances et des instruments de l'époque.

Le désert de quatre jours, que le moine eut à traverser alors, est, selon toute probabilité, le pays montagneux entre Bacuachi et la frontière actuelle de l'Arizona. Au nord de Mututicachi le petit rio Sonora débouche d'une gorge longue et étroite, qui laisse peu de places aux demeures d'Indiens agricoles. On peut dire que, depuis sa source à l'Ojo de Agua del Valle, jusqu'à ce débouché, sur une longueur de près de soixante kilomètres, il n'y a que trois endroits, Los Fresnos, Cañada Ancha et Janover-Achi, qui offrent un espace un peu convenable comme sites de villages. Aussi n'ai-je trouvé que peu de ruines indiennes, et celles qui existent sont presque oblitérées. Elles font l'impression d'avoir été abandonnées depuis bien des siècles.

Si, au lieu de suivre le cours de la rivière en remontant, le franciscain prit directement au nord, il dut y trouver alors un désert complet et peu abordable. Il y rencontrait des montagnes, telles que la Sierra de San José, la Sierra de los Ajos, qui retardaient sa marche, en forçant même les Indiens à faire des détours. Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les contrées plus à l'ouest, elles présentent des obstacles plus formidables encore. Au sortir des montagnes de Sonoytac ou de l'Altar, le désert de la Papagueria, aride, déboisé, effroyablement chaud, s'étendait entre lui et le rio Gila, et pour traverser cet espace que la branche la plus sauvage de la grande famille des Pimas supérieurs parcourait alors, les mois de mai et de juin étaient les mois propices. Il n'y a guère de choix qu'entre la vallée de Santa Cruz à l'est, et celle de San Pedro à l'ouest pour trouver le passage ; fray Marcos sortit de Sonora [1], après avoir traversé le désert, il rencontra une autre vallée peuplée, dans laquelle il chemina pendant trois jours, pour franchir ensuite un second désert qui

1) Plus à l'est, il y aurait encore le passage par Fronteras (l'ancien Corodéuachi), et ensuite en passant entre la Sierra Chiricahui à l'est et la Sierra de las Mulas, Sierra Peñascosa et la Sierra del Dragon, surmontant la vallée de San-Simon. Il est possible qu'il ait pris cette route, mais je crois plutôt qu'il a suivi le rio San Pedro en le descendant.

Digitized by Google

s'étendait jusqu'à Cibola et qui devait prendre quinze journées de marche [1].

En suivant le rio Santa Cruz, il arrivait près de Tucson, un peu plus loin le ruisseau disparaît dans le sable. Le rillito est à sec excepté par de fortes pluies, et la saison des orages ne commence au Tucson que vers la fin du mois de juin. Les quipatas ou jours de pluies lentes, qui font aussi couler les torrents de montagne, sont inconnus après l'équinoxe du printemps. Pour trouver de l'eau il fallait ; ou bien s'enfoncer vers le nord-ouest dans le désert aride et sablonneux pour atteindre Casa Grande, ou Riverside aux bords du Gila, ou s'emboucher dans la Cañada del Oro et, depuis l'ancien fort Grant, tenter le passage des horribles montagnes qui bordent le Gila jusqu'à San Carlos, ou enfin tourner au nord-est et, traversant la Cebadilla, tomber dans la vallée du rio San Pedro. La première de ces voies me paraît un détour si considérable qu'elle est hors de question [2], et les deux autres mènent finalement au même but, c'est-à-dire qu'elles aboutissent au Gila quelque part entre San José del Pueblo Viejo et San Carlos [3]. En suivant le Santa Cruz, Fray Marcos marchait quelque temps parmi les Pimas du Sonora, pour continuer ensuite parmi les Pimas de l'Arizona.

Si toutefois c'est la vallée du Sonora que le prêtre a suivi, il arrivait tout naturellement au cours supérieur du rio San Pedro et dans les villages des Sobaypuris, une fraction des Pimas que les Apaches forcèrent à se refugier à San Javier del Bac, vers la fin du dernier siècle [4]. Les habitations de ces derniers commençaient près de la bourgade actuelle de Charleston, à cinquante kilomètres au nord de la frontière mexicaine [5] et les ruines des

1) *Relation*, p. 272.
2) En outre, il n'aurait pas manqué de noter les villages des Indiens Pimas qui se trouvaient tout près de là.
3) Cette partie du Gila n'avait guère d'habitants. Quelques « rancherias » des Apaches se trouvaient éparpillées tant aux abords du fleuve que dans les montagnes du Nord, mais les habitants ne se montrèrent pas.
4) *Rudo Ensayo*, p. 106. Les Sobaypuris abandonnèrent leurs villages en 1762. Arricivita, *Crónica seráfica*, etc., lib. III, cap. xv, p. 410.
5) C'est près de Charleston que les ruines commencent, et non seulement les maisons en pierres brutes et en terre, mais aussi les huttes en branches et terre des Sobaypuris.

Digitized by Google

villages sont disséminées dans la vallée sur une longueur de cent kilomètres au moins vers le nord. Je crois donc, en attendant des renseignements meilleurs, que c'est par le San Pedro qu'il a atteint l'Arizona et qu'il s'est approché du rio Gila.

(*La fin au prochain n°*).

Digitized by Google

LES BATÉKÉS

(AFRIQUE ORIENTALE)[1]

PAR M. LÉON GUIRAL

Idée générale du pays ; nature du sol et végétation ; climat ; situation géographique des Batékés.

Le voyageur qui part de Franceville et marche dans la direction de l'Est, ne tarde pas à être surpris par un changement remarquable dans la nature du sol et dans l'aspect de la végétation.

Avant de quitter le bassin de l'Ogooué pour entrer dans celui du Congo, quand on commence à gravir le plateau qui se trouve au delà de Niamanashoué, on remarque que le terrain devient très sablonneux, et il conserve ce caractère sur une immense étendue de pays, jusqu'aux rives du Congo.

Dans les bas-fonds, au sortir des forêts qui bordent la plupart des cours d'eau, on peut trouver un sable presque pur, fin et blanc ; sur les pentes des collines et des montagnes dont la crête est souvent élargie en vastes plateaux, il est plus ou moins mélangé à la terre végétale, qui lui donne une teinte grisâtre ; c'est seulement sur les hauts plateaux des Bakonyas, des Babomas et de quelques autres peuples voisins des rives du Congo qu'on trouve une terre noirâtre, où le sable fait défaut.

A cette composition du sol, la nature et la distribution des végétaux empruntent un caractère tout particulier. Les pentes et

1) Cette étude est empruntée à un ouvrage inédit : le *Congo français*, par Léon Guiral. L'auteur qui vient de succomber aux fatigues de la mission qu'il avait accomplie sur le cours du Rio Benito, avait fait trois expéditions chez les Batékés et un séjour assez prolongé à Kinkouna, vers la limite orientale de leur pays, près du confluent de l'Alima et du Ngambo. — Cf. E. Decazes, *Chez les Batékés* (*Rev. d'Ethnogr.*, t. IV, p. 160-168 et fig. 69-71, 1885). — J. de Brazza. (*Ibid.*, t. III, p. 550-555, 1884.)

Digitized by Google

les vallées sont couvertes d'herbes, mais les graminées à tige fine qui la composent ne dépassent guère vingt-cinq centimètres de hauteur ; sur les pentes, les plantes à tige ligneuse sont très rares, et c'est seulement de loin en loin qn'on rencontre un arbre rabougri. Les hauteurs où le sable manque sont tantôt couvertes de graminées arborescentes qui atteignent près de trois mètres, tantôt couronnées de forêts peu étendues, isolées comme des oasis. Parmi les essences qui composent ces forêts, j'ai remarqué un arbre à écorce grise dont le bois est tendre et qui ressemble un peu à notre peuplier, et un autre arbre très gros, dont le bois est fort lourd. Les lianes à caoutchouc sont d'une extrême abondance et atteignent un beau développement ; elles se multiplient également dans les bas-fonds sillonnés par des cours d'eau. J'ai vu aussi sur les hauteurs quelques ébéniers, mais ils sont fort rares.

La région sablonneuse, dont je viens d'indiquer les principaux caractères, se trouvant comprise dans la même zône équatoriale et sur le même versant de l'Afrique que le bassin de l'Ogooué, l'état de l'atmosphère et ses variations y sont à peu près les mêmes. Vers la fin du mois de mai commence la saison sèche, pendant laquelle le ciel est toujours chargé de nuages grisâtres, laissant à peine transparaître de pâles rayons du soleil obscurci. Pendant cette saison, qui correspond à notre hiver, la pluie tombe très rarement ; la température est ordinairement pendant le jour de 25° à 28°, la nuit elle varie entre 12° et 20° ; cette chaleur très supportable est encore tempérée par des brises d'une agréable fraîcheur. Pendant la saison des pluies, qui commence vers le 15 octobre, la chaleur est souvent torride ; quand le temps est beau, un soleil de feu brille dans un ciel sans nuages ; l'air raréfié est à peine respirable, et la terre brûle les pieds du voyageur ; la pluie tombe fréquemment, tantôt fine et serrée et durant plusieurs jours, tantôt affectant la forme de pluie d'orage, durant une ou deux heures, mais souvent torrentielle. Les orages ou tornades, annoncés par l'obscurcissement du ciel, suivis bientôt d'éclairs et de tonnerre, se produisent ordinairement vers le déclin du jour : le vent tourbillonnant qui s'élève tout à coup fait tournoyer à une grande hauteur les herbes et les feuilles

Digitized by Google

mortes ; la pluie, tombant d'abord en larges gouttes isolées,

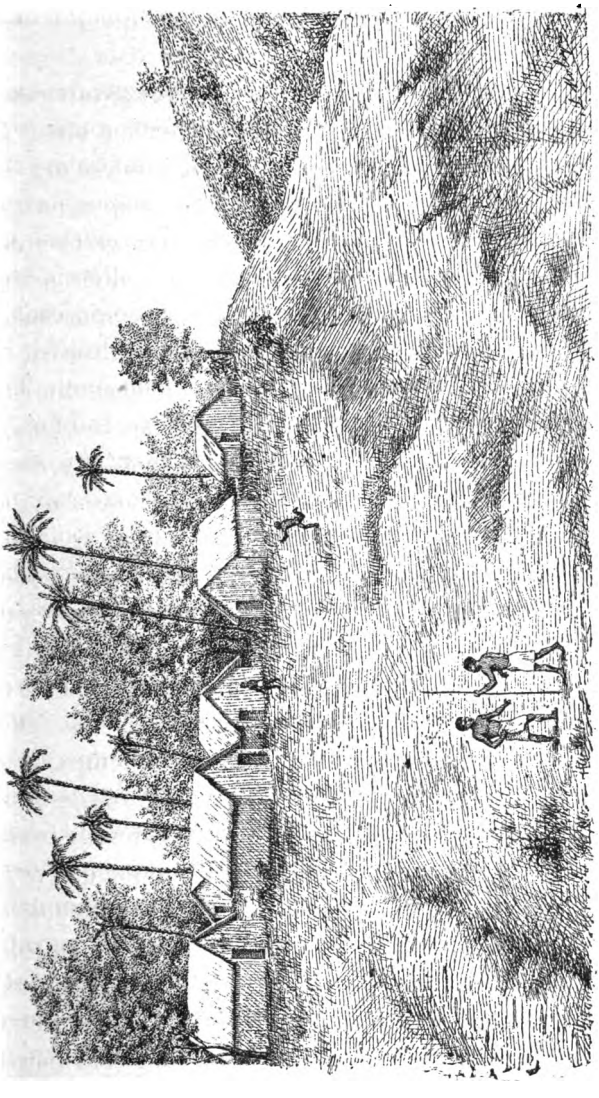


Fig. 46. Village Batéké, d'après un croquis de M. L. Guiral [1].

devient très abondante, et met fin à l'orage. Le 8 mai 1881, une

1) Nous tenons cette figure et les suivantes de M. Ch. Bayle, éditeur de l'*Atlas Colonial* et du *Progrès Français* qui les a publiées dans ce dernier recueil et a bien voulu nous les confier pour les reproduire ici.

Digitized by Google

tornade violente s'abattit sur Franceville avec tous les phénomènes que je viens d'indiquer, mais accompagnée en même temps d'une chute de grêle ; c'est la seule fois que j'ai vue de la grêle en Afrique.

A la description générale qui précède, je dois ajouter quelques renseignements spéciaux pour donner au lecteur une idée plus précise du climat dans le bassin du Congo inférieur. Avec la structure accidentée du sol, dont la plus grande portion est formée en plateaux élevés, séparés par des vallées souvent étroites comme des ravins, sont en rapport des différences particulières dans la température à la surface. On comprend facilement que les moyennes approximatives données ci-dessus, d'après des indications thermométriques observées à Franceville, doivent être beaucoup trop fortes pour les plateaux des Batékés, d'une altitude parfois considérable et souvent balayés par des vents frais, qui rencontrent peu d'obstacles dans ce pays découvert. L'abondance du sable et sa distribution inégale ne sont pas non plus sans influence sur la température qui règne parfois dans les bas-fonds ; dans les journées ensoleillées de la saison des pluies, ce sable devient brûlant et rend la marche très pénible.

En résumé, le climat de la région sablonneuse, qu'on trouve un peu froid quand on vient de voyager dans le bassin de l'Ogooué, est plus agréable aux Européens. Il est en même temps beaucoup plus salubre, parce que les vallées noyées et marécageuses sont moins nombreuses et moins étendues et que par suite les fièvres sont bien moins fréquentes. Les gens de l'Ogooué qui voyagent chez les Batékés sont souvent atteints de fluxions de poitrine ou d'autres maladies que peut occasionner un brusque refroidissement, mais c'est presque toujours un résultat de leur imprudence ; en quittant les vallons à température élevée, ils arrivent couverts de sueur sur les hauts plateaux, où le vent, sans être bien froid, est cependant assez vif pour produire une réfrigération dangereuse.

Les peuples désignés sous le nom de Batékés ne sont pas seuls à habiter le vaste pays arrosé par les affluents du Congo inférieur, et je donnerai dans la suite de ce récit des renseignements assez

Digitized by Google

étendus sur diverses nations que j'y ai rencontrées pendant mon voyage à Brazzaville, mais il ne doit être question dans ce chapitre que des Batékés voisins de Franceville.

Le pays de ces Batékés n'a pas de limites bien précises et bien naturelles, et d'ailleurs personne ne l'a parcouru en tous sens, personne n'en a fait le tour. Cependant l'emplacement qu'il occupe peut être facilement défini d'une manière satisfaisante. Du côté de Franceville, c'est-à-dire vers l'ouest, il commence à peu près en même temps que la région sablonneuse ; il enferme donc dans ses limites de ce côté le cours supérieur du Nkoni, affluent de l'Ogooué. Au sud, la rivière Likiti, affluent de l'Alima, la sépare du pays des Bakoas et des Bakonyas. A l'est il s'arrête un peu au delà du Ngambo, autre affluent de l'Alima, et enfin vers le nord, d'après M. de Brazza, qui a été beaucoup plus loin que moi dans cette direction, les Batékés s'étendraient jusqu'à la rivière Lebaï Ngonko, affluent de la Likona. Le pays des Batékés est donc traversé par la ligne de partage des eaux qui sépare les deux bassins de l'Ogooué et du Congo. Du côté de ce dernier fleuve, il est parcouru par l'Alima, appelé Dnelli dans cette partie de son cours, et recevant comme tributaire : à droite, le Lekiti, à gauche l'Oba, la Lékila et le Ngambo. L'Alima traverse ensuite le pays d'un peuple de navigateurs, les Bakhourous, puis, sous le nom de Konnya, se jette dans le Congo. Dans l'autre bassin, les Batékés n'occupent qu'une région restreinte; mais de ce côté leur pays arrosé par le Nkoni grossi de nombreux affluents, est très voisin de la grande rivière Passa et même de l'Ogooué en un point où ce fleuve est déjà un cours d'eau considérable. Enfin, je dois faire remarquer que la rivière Lalli, qui rejoint l'Atlantique presque en ligne droite, prend sa source à peu de distance du pays des Batékés.

Populations, villages et habitations.

La population des Batékés, disséminée en un vaste pays, ne présente pas une grande densité, et en bien des endroits on peut marcher plus d'une journée sans rencontrer une seule plantation ;

Digitized by Google

ce sont en effet les plantations avec leurs palmiers qui annoncent au voyageur la présence d'un village et la lui font reconnaître de loin. Cependant l'agriculture est en honneur chez les Batékés ; mais une grande partie de leur territoire est trop sablonneuse pour convenir à des plantations et les terrains vraiment favorables à la culture forment en général des îlots restreints ; de plus, pour être choisi et destiné à l'établissement d'un nouveau village, tout emplacement doit réaliser certaines conditions dont la principale est de se trouver à proximité d'un cours d'eau. Aussi les villages sont-ils souvent groupés et quelquefois très serrés sur certains points, comme aux environs de Nhempini ou de Ngakia sur la rive droite du Nkoni, tandis que d'autres portions du pays présentent l'aspect d'un désert où tout au moins d'une nature vierge.

Les cases dont l'ensemble constitue un village sont disséminées çà et là sans ordre, à l'ombre des palmiers que les Batékés cultivent. Elles sont en général assez vastes et bien construites. Les matériaux qui servent à leur construction sont les feuilles d'une espèce de palmier et des lattes tirées de l'écorce du même arbre qui est très résistante. Il n'y a pas dans ces cases d'autre meuble que le lit, fait avec des lattes de palmier larges d'environ trois centimètres reliées par des lianes très fines et formant une sorte de natte semblable à certains de nos stores.

Comme tous les peuples de l'Ogooué et du Congo, les Batékés ont toujours pendant la nuit un feu allumé dans leurs cases. Ce feu, qui leur procure l'éclairage en même temps que le chauffage, sert à éloigner les moustiques, véritables bêtes féroces très abondantes en certains endroits, au village de Lissako par exemple. Seulement, la case étant dépourvu de cheminée, la fumée est réduite à sortir par les fissures, et elle ne s'y décide qu'après avoir longtemps séjournée à l'intérieur, ce qui fait que les vieilles cases sont tapissées, en guise de tenture, d'un enduit fuligineux d'un noir brillant manquant absolument de gaieté. Les Européens sont à peu près aveuglés par la fumée des cases, mais les gens du pays, par suite de l'habitude, n'en paraissent pas le moins du monde incommodés.

Les cases des Batékés ont un autre inconvénient : la couche de

Digitized by Google

sable qui sert de plancher est peuplée d'une foule de bêtes malfaisantes, appartenant, je crois, à tous les genres qui peuvent vivre aux dépens de l'espèce humaine, et il suffit d'entrer dans les cases de certains villages pour avoir aussitôt les jambes couvertes de ces parasites incommodes et malpropres. Il y a là des puces de petite taille mais particulièrement sanguinaires, des punaises analogues à celles d'Europe, des poux gros et noirs, d'autres que je ne veux pas nommer, parce que j'ignore leur nom latin, etc. Cette abondance de vermines variées oblige les Batékés à s'épiler complètement certaines parties du corps, et à ne garder que le moins possible de leurs cheveux. Comme je n'étais ni épilé ni rasé, j'ai été affreusement tourmenté par ces parasites, et volontiers j'aurais payé au double l'impôt du sang que je leur servais pour être débarrassé de leur voisinage. Dans mon premier voyage chez les Batékés, je passai plusieurs nuits dans la case occupée par M. de Brazza au village de Mpaka. Deux jours après, dans la vallée de l'Ikabo, je dus faire halte pour me livrer à une chasse qui n'avait rien de noble. Certainement mes lectrices frémiraient d'horreur et de dégoût si je leur disais le nombre de meurtres que je commis ce jour-là, et M. de Brazza, avec toutes ses protestations indignées, n'expliqua pas les mouvements non équivoques qu'il faisait à chaque instant pendant ce voyage.

Physionomie et caractère des Batékés.

Les Batékés sont en général grands et maigres ; la teinte noire de leur peau est extrêmement foncée. Leur physionomie indique ordinairement un caractère rusé et méchant, mais leurs traits présentent souvent une finesse et une pureté qu'on ne rencontre pas chez les peuples de l'Ogooué. Leurs yeux, dont le blanc tranche étonnamment sur le noir intense de la peau, sont très vifs et très mobiles. Leur voix aiguë est un peu saccadée ; ils parlent, avec une volubilité qui devient surtout remarquable dans les conversations animées et dans les discussions, une langue qui doit avoir de grands rapports avec celle des peuples du Haut-Ogooué, car les Adoumas emmenés chez les Batékés comprennent facile-

Digitized by Google

ment ces derniers et s'en font comprendre dès le premier jour.

Les femmes sont presque toutes bien faites de corps et jolies de figure ; lorsqu'elles sont jeunes, elles pourraient dire sans trop se vanter : *Nigra sum sed formosa*, si elles savaient le latin. Elles l'ignorent, mais, ce qui est bien fâcheux, c'est que les dures nécessités de leur condition s'ajoutent à d'autres causes, qu'il ne m'appartient pas de discuter, pour leur donner de bonne heure tous les caractères physiques d'une vieillesse prématurée.

Les Batékés ont l'intelligence très développée, mais l'usage qu'ils en font n'est rien moins que louable, parce que l'avidité, la mauvaise foi, l'esprit de ruse et de dissimulation forment le fond de leur caractère. Dans les rapports qu'ils ont entre eux, j'ai souvent observé une extrême défiance. Celui qui possède des étoffes, des perles, etc., en un mot ce qui constitue la richesse dans ces pays, les cache quelquefois dans la forêt voisine de son village, ou bien les donne à garder à un parent ou à un ami, de sorte que le voleur qui s'en saisirait, se ferait deux ennemis, le dépositaire et le propriétaire. Mais ces gens de mauvaise foi savent à merveille s'entendre et se liguer contre l'ennemi commun, c'est-à-dire l'Européen, qui paraît menacer leurs monopoles commerciaux, dont ils sont très jaloux. Si cet Européen commet quelque part un acte violent, une infraction quelconque aux usages du pays, la nouvelle en est immédiatement transmise par un messager aux villages voisins, et partout un accueil hostile est réservé à celui qui s'est fait ainsi une mauvaise renommée : cette renommée le suit ou plutôt le précède partout. M. de Brazza, dans ses rapports avec les Batékés, a toujours montré une grande prudence, et s'est acquis dans leur pays une excellente réputation ; mais il n'a jamais été pour cela à l'abri de leurs fourberies et de leurs mauvais procédés. Les projets les mieux conçus des « blancs » échouent souvent devant les ruses, les menaces, les comédies habilement jouées des chefs batékés, diplomates consommés, qui savent à merveille gagner du temps et en faire perdre à leur adversaire.

Digitized by Google

Costume et parure.

Le vêtement des Batékés est pour les deux sexes un pagne en étoffe du pays, c'est-à-dire en fil de palmier, long d'environ 1 mètre 1/2 et large de 80 centimètres, qu'ils portent, comme les peuples du Bas-Ogooué, en manière de jupon descendant jusqu'aux genoux. En voyage ils simplifient souvent leur costume, déjà bien simple pourtant, et s'accoutrent, comme les peuples voisins de Franceville, avec un morceau d'étoffe retenu à la ceinture et passant entre les jambes. Ainsi court vêtus, ils peuvent facilement marcher à grands pas et ils évitent en même temps l' « usure » et les accrocs à leur habillement, qui n'est pas composé, il est vrai, d'un grand nombre de pièces, mais qui n'en a que plus de droit à leur sollicitude.

Les Batékés ont en général les cheveux courts et tressés en petites nattes qui forment divers dessins, quelques-uns ont cependant les cheveux assez longs et dans ce cas les tresses retombent sur le cou comme une sorte de queue; il en est aussi qui se font quatre chignons rassemblés au sommet de la tête. En résumé, j'ai observé la plus grande variété dans les modes que les Batékés adoptent pour arranger leur coiffure naturelle; ils n'en ont pas d'autre, si j'en excepte une espèce de grand bonnet en fil de palmier, garni d'une multitude de tresses pendantes et noirci à la fumée des cases, que j'ai vu sur la tête du chef d'Adjou, à l'époque où M. de Brazza essaya de l'emmener avec lui à Franceville.

Comme ornement de tête, les Batékés plantent quelquefois dans leurs cheveux une grande plume qui retombe en arrière comme un panache. Ils aiment beaucoup à se parer des perles que les Européens leur procurent, et les prisent d'autant plus qu'elles sont plus grosses. Les couleurs qu'ils préfèrent pour ces perles sont le bleu foncé et le blanc. Plusieurs se suspendent au cou des cylindres ou grosses perles allongées en laiton qui leur viennent des commerçants du Congo; d'autres portent des colliers de dents de lion ou de panthère, des griffes de bêtes fé-

Digitized by Google

roces ou des serres d'oiseaux de proie : enfin quelques-uns attachent sur leur pagne en guise d'ornement des peaux de petits mammifères.

Les Batékés s'enduisent le corps d'huile de palme ; comme l'eau est rare en plusieurs endroits de leur pays, il n'est pas étonnant qu'ils aient pris l'habitude de s'en passer pour leur toilette. Je n'ai plus pour terminer ce paragraphe qu'à leur reprocher une mode bizarre : comme les Fans, comme aussi les

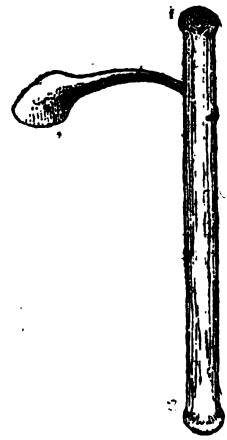


Fig. 47. Instrument d'agriculture.

peuples du Haut-Ogooué, les Batékés se font tailler en pointe les dents du devant.

Plantations, agriculture.

L'agriculture, comme nous l'avons dit précédemment, est en honneur chez les Batékés, et pour s'en convaincre il n'est pas nécessaire de voyager longtemps dans leur pays. En arrivant chez eux, lorsqu'on vient de parcourir le bassin de l'Ogooué, on ne voit pas sans surprise, à l'approche de certains villages, de vastes plantations d'une régularité remarquable, où croissent en abondance le manioc, l'arachide, le millet et le maïs.

Pour commencer une plantation, on choisit naturellement les

Digitized by Google

endroits où la couche de sable n'a pas une trop grande épaisseur, et se trouve mélangée à une portion suffisante de terre végétale. Avant le commencement des pluies, c'est-à-dire en octobre et quelquefois en septembre, l'herbe est arrachée et rassemblée en monticules régulièrement espacés ; quand les pluies arrivent, cette herbe entre en décomposition et donne au terrain une excellente fumure.

Il n'y a pas chez les Batékés de *durus arator ;* car leurs femmes ne se contentent pas d'être charmantes, et c'est à elles que les travaux des champs sont entièrement dévolus. A certaines saisons, dans les plantations qui s'étendent sur le penchant des collines, on voit ces dames bêcher avec ardeur, sous la garde des hommes de leur village. L'instrument dont elles se servent pour

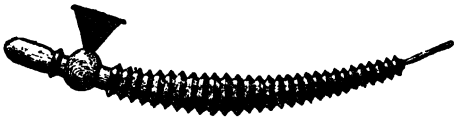


Fig. 48. Pipe de Kiukouua.

remuer la terre sablonneuse et meuble, est formé d'une palette de fer arrondie, large d'environ 15 centimètres, prolongée d'un côté en une pointe qui est enfoncée à angle droit dans l'éxtrémité d'un manche, long d'à peu près 50 centimètres.

De toutes les plantes cultivées par les Batékés, comme par les peuples de l'Ogooué, le manioc est la plus importante et constitue la base de l'alimentation, parce que la racine de cette plante présente sous un petit volume une proportion considérable de principes éminemment nutritifs. Sur le sol aride et sablonneux des Batékés, le manioc n'atteint pas le même développement que dans l'Ogooué, les rameaux de la plante sont moins élevés et plus grêles ; la racine est aussi moins forte et atteint rarement 20 centimètres de longueur avec un diamètre d'environ 5 centimètrss.

Les Batékés cultivent, mais en petite quantité, des palmiers du genre *Elaïs* qui leur fournissent de l'huile et du vin de palme, ainsi que des matériaux pour leur industrie et pour la construc-

Digitized by Google

tion de leurs cases, mais les bananiers sont très rares dans leurs pays, sans doute parce que le sol, et peut-être aussi l'altitude, sont défavorables à la culture de ce végétal.

Après les plantes utiles il me reste à parler du tabac, pour dire que cette plante « d'agrément » est cultivée en assez grande quantité par les Batékés dits Njabi.

Animaux ; chasse.

Le pays des Batékés étant très découvert, les mammifères y sont bien moins abondants que dans certaines parties de l'Ogooué, dans les forêts des Obambas par exemple. Il y a cependant sur la rive droite de l'Alima, près du Lékéti, un plateau couvert d'herbe et de forêts clairsemées, où les buffles sont très nombreux. C'est au même endroit, m'a-t-on dit, qu'on trouve le plus de lions, remarquables par leur crinière noire et leur forte taille. Sur la rive opposée de l'Alima, la grande panthère d'Afrique paraît être assez commune. Mais les antilopes ne sont nombreuses nulle part. Quant au gorille, si abondant à trois jours de marche au sud de Franceville, on ne le trouve pas chez les Batékés, parce qu'il n'y a pas chez eux de forêts vierges.

Les Batékés ont très peu d'animaux domestiques. Certains villages possèdent quelques cabris et quelques poules étiques ; on y trouve aussi quelques porcs, dont la race existe également chez les Aoumbas et les Oudombas de Franceville. Ces porcs ont en moyenne 50 centimètres de hauteur ; ils sont élevés sur pattes et assez maigres, parce qu'ils sont obligés de pourvoir seuls à leur nourriture (les plus gras que j'aie vu tuer n'avaient pas plus de 2 centimètres de lard) : leurs soies sont noires, assez longues et fines. Il y en avait un gros chez Opendé ; les Batékés l'appelaient en criant *Ngou* ; il accourait, se couchait par terre d'un air câlin, et se laissait caresser en poussant d'énormes soupirs de satisfaction.

Le chien des Batékés est très petit ; il a des formes grêles, un museau allongé, des oreilles longues et droites, le poil fin et court ; son aboiement est un cri guttural qui ne ressemble en rien à celui des chiens d'Europe. Les Batékés tiennent beaucoup à

Digitized by Google

leurs chiens ; ils les portent sur le bras ou les conduisent en laisse, de peur qu'on ne les vole pour les manger. Ils leur mettent au cou, lorsqu'ils veulent les employer comme chiens de chasse, une sorte de cloche en bois, dont un petit os forme le battant.

Lorsque la présence d'un gibier de quelque importance a été signalée dans la forêt qui avoisine leur village, les Batékés s'arment de sagaies et de flèches et vont tendre des grands filets, formant un circuit incomplet autour de l'endroit où les traces ont

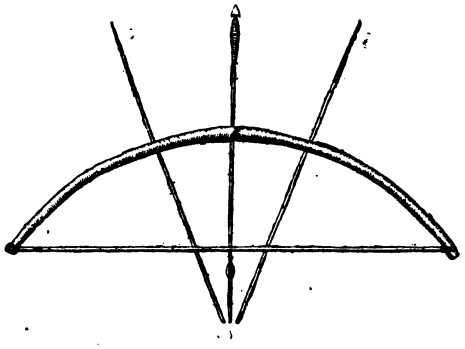


Fig. 49. Arc et flèches.

Fig. 50. Carquois.

été reconnues. Plusieurs chasseurs se dispersent dans la forêt, de manière à former un cordon de rabatteurs et marchent concentriquement vers le point où le filet a été tendu, pendant que le gros de la troupe, précédé de quelques chiens qu'on excite à aboyer, s'avance au milieu en frappant des mains et en poussant de grands cris. L'animal pourchassé, effrayé de ce tapage, est bientôt acculé vers le filet et massacré à coup de sagaies. La bête morte est dépecée sur place, et tous les chasseurs en ont leur part, plus ou moins grande suivant leur rang. Cependant la part la plus importante est attribuée à celui qui a découvert le gibier et mis les chasseurs sur la piste. On lui donne les dents ou la peau,

Digitized by Google

si l'animal est de ceux auquel on attribue certaines propriétés comme fétiches, les cornes si c'est un antilope.

Les Batékés se livrent aussi à des chasses moins nobles. Vers le mois de septembre, quand les prairies sont desséchées par le soleil, ils mettent le feu aux herbes, en ménageant du côté d'où vient le vent, un petit espace, où ils posent des filets maintenus verticalement par des bâtons fichés en terre de distance en distance. Une foule de petits rongeurs, qui habitent les prairies, poussés par l'incendie, se rassemblent dans l'espace réservé où l'on a tendu les filets et sont massacrés par les chasseurs.

Chez les Batékes le mot « viande » a un sens infiniment plus général que chez nous ; les crapauds et les sauterelles sont considérés par eux comme un excellent gibier ; on ne s'étonnera donc pas que la chasse de ces animaux ait ses procédés et ses Nemrods.

Pour s'emparer des crapauds qui ressemblent comme taille et comme aspect au crapaud commun en Europe, on creuse, dans les endroits ombragés que ces animaux fréquentent, des trous profonds à parois verticales. Les victimes qui tombent dans ces trous ne peuvent plus en sortir, bien qu'elles sautent désespérément jusqu'à ce que le chasseur, venant visiter son piège, les embroche toutes vives sur une petite baguette en bois.

Les sauterelles [1] que j'appelle ainsi parce que tout le monde connaît sous ce nom les sauterelles voyageuses d'Algérie, qui appartiennent à la même famille, sont abondantes chez les Batékés. Il y en a d'espèces variées, mais les plus estimées sont les plus grosses, qui ont environ 10 centimètres de longueur et qui, pour voler, déploient comme un éventail des ailes d'une belle couleur rouge. Mais cette espèce n'est pas très commune et son vol soutenu la rend difficile à capturer. Les Batékés prennent les sauterelles au moyen de pièges qui sont des trous profonds, évasés d'en haut et terminés dans le fond par un compartiment étroit. J'ai rencontré plusieurs fois de ces trous remplis de prisonnières qui sautaient sans relâche, Ce sont ordinairement les enfants qui

1) Ce sont des criquets.

Digitized by Google

visitent les pièges. Penché sur le bord du trou et armé d'une espèce de cuiller faite en liane tressée, l'enfant « puise » les sauterelles une par une, les tue en leur tordant la tête et en forme des paquets qu'il enveloppe de feuilles. Quand on brûle les prairies, les femmes peuvent aussi ramasser de nombreuses sau-

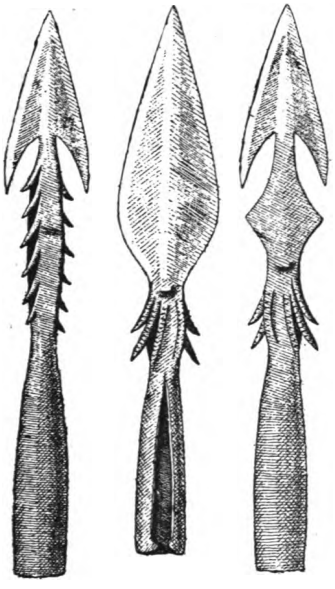


Fig. 51. Fers de sagaies.

terelles « toutes rôties », ou en prendre avec des filets tendus en opérant comme pour la chasse aux rats.

Enfin, on trouve sur un arbre peu élevé, à feuilles petites, d'énormes chenilles jaunes dont les Batékés font grand cas. Ce sont les enfants qui grimpent sur les arbres pour chercher ces chenilles et s'en emparer.

Guerre.

Pour tous les peuples primitifs, la chasse est l'image de la guerre ; mais chez les Batékés, comme chez tous les cannibales, l'assimilation de l'ennemi à un gibier peut aller beaucoup plus

Digitized by Google

loin, puisque *l'un et l'autre se mangent*. Cependant, de quelque réprobation que l'on doive frapper la coutume du cannibalisme et quelle que soit l'horreur qu'elle nous inspire, nous sommes obligés de savoir gré aux Batékés de ce qu'ils ne mangent ordinairement que leurs ennemis tués à la guerre ; je dis « ordinairement » parce que plusieurs d'entre eux m'ont assuré qu'il mangeaient quelquefois leurs prisonniers, *quand ils ne trouvaient pas à les vendre*.

Je raconterai ici une anecdote qui donnera au lecteur une idée de ce que peut être une guerre chez les Batékés, des causes qui la produisent et des scènes de cannibalisme qui en sont l'inévitable complément. En 1882, au mois d'octobre, c'est-à-dire peu de temps après mon départ pour Brazzaville, le chef Opendé apprit qu'un de ses parents avait été arrêté par des Batékés voisins du Lekila, qui l'avaient surpris dans une case de femmes et s'apprêtaient à le vendre comme esclave. Aussitôt informé de ce fait, Opendé réunit son frère, ses deux fils et plusieurs amis, et se mit en route pendant la nuit de manière à arriver de bon matin au village où était détenu son parent. Devant une attaque aussi inattendue, les habitants s'enfuirent, mais Opendé réussit à en tuer deux. Le village fut pillé et livré aux flammes, et le vainqueur put délivrer son parent, mais il n'eut garde d'oublier ses deux victimes sur le champ de bataille. Il ordonna de les transporter à son village où l'on en fit un mémorable festin. Les os doivent être encore dans la case d'Opendé, qui montre à tout le monde ce beau trophée, en racontant son exploit.

Les Batékés qui partent en guerre se peignent en rouge. Ils portent le plus souvent comme armes offensives une dizaine de sagaies, un petit arc et un carquois en peau rempli de flèches empoisonnées; leur arme défensive est un grand bouclier qui a plus d'un mètre de hauteur. Dans le combat, ils poussent de grands cris en brandissant leurs sagaies, agitent leur bouclier en tous sens pour parer les coups et de temps en temps lui impriment une brusque secousse pour faire tomber les sagaies ennemies qui s'y sont implantées. L'Européen qui se voit menacé pour la première fois par les démonstrations guerrières des Batékés, ne

Digitized by Google

peut se défendre d'une certaine émotion; mais en pareille circonstance le sang-froid est la principale qualité qu'il doive montrer; en en faisant preuve on peut se tirer d'un mauvais pas beaucoup plus sûrement que si l'on s'apprêtait à se servir de ses armes.

J'ai dit que les villages des Batékés étaient composés de cases placées au hasard et non de manière à former une enceinte continue comme certains villagee ossyébas; j'ai cependant à signaler ici un curieux essai de fortification, dû à l'esprit inventif du chef Opendé. A la suite de son expédition sur les bords de Lekila, ce chef, craignant sans doute des représailles, fit entourer son village d'un double mur en paille. Des meurtrières sont ménagées dans l'enceinte extérieure, pour livrer passage aux projectiles de l'assiégé, et tout ennemi qui pénétrerait dans l'enclos sans en connaître le plan, après avoir passé dans un couloir hérissé de pieux empoisonnés, tomberait dans un cul-de-sac, où il serait infailliblement perdu.

Nourriture et cuisine.

La racine du manioc est la principale ressource alimentaire, des Batékés. Nos lecteurs savent sans doute que cette plante, comme beaucoup d'autres de la même famille végétale, contient un suc extrêmement vénéneux. De même que les peuples de l'Ogooué, les Batékés enlèvent à la racine du manioc ses propriétés dangereuses en la laissant tremper dans l'eau pendant trois ou quatre jours, et dans certaines parties de leur pays où l'eau est rare, ils sont obligés d'aller à plusieurs heures de marche de leur village pour rencontrer les mares et les rivières où ils soumettent les racines à cette macération. Les femmes pétrissent le manioc avec du millet broyé, le moulent en boules et en bâtons qu'elles enveloppent de feuilles, puis le font bouillir dans une marmite de terre. L'aliment ainsi préparé forme une nourriture excellente, correspondant à notre pain, dont elle possède à peu près toutes les qualités nutritives. J'ai eu le temps d'apprécier ces qualités, mais l'amour de la vérité m'oblige ici, bien

Digitized by Google

malgré moi, à faire un reproche aux dames dont les mains diligentes ont pétri le manioc que j'ai savouré : il m'est arrivé très

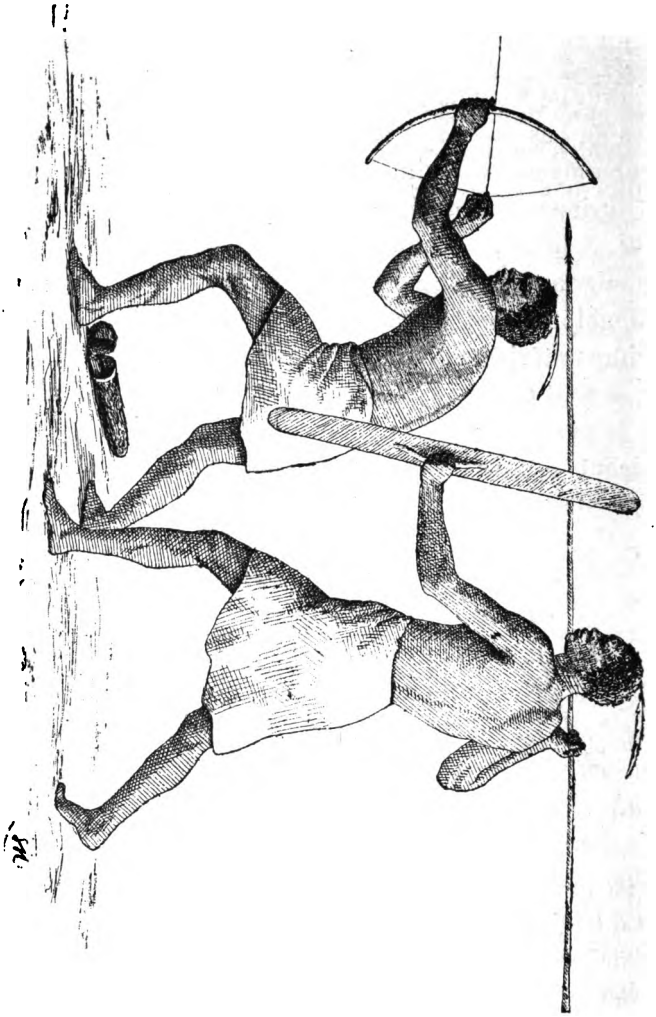


Fig. 52. Déclaration de guerre, d'après un croquis de M. L. Guiral.

souvent d'y rencontrer du sable qui produisait entre mes dents la plus désagréable des sensations. La racine n'est pas la seule partie du manioc qu'on utilise comme aliment; on mange aussi les feuilles de la plante hachées, puis bouillie et assaisonnées d'huile de palme.

Digitized by Google

Ceci me conduit à donner quelques détails sur cette huile végétale, produit très important à raison des usages multiples auquel on l'emploie; c'est en effet un assaisonnement recherché par tous les nègres; beaucoup de peuples ont l'habitude de s'en enduire le corps; enfin, elle sert aussi d'onguent pour les blessures et de pommade pour les cheveux. Ce sont les hommes qui cueillent les noix du palmier élaïs, et les femmes qui en extraient l'huile; pour y réussir, elles commencent par faire bouillir les

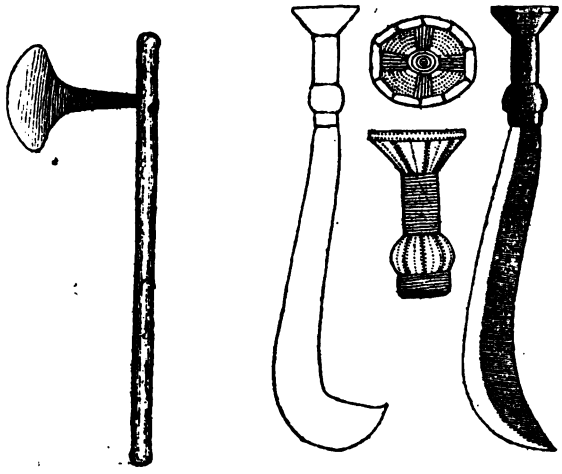


Fig. 53. Hache de guerre. Fig. 54. Sabres. — Détails des poignées.

noix de palmes; elles séparent ensuite du noyau les fibres extérieures dont elles expriment l'huile en les pressant entre leurs doigts; le produit extrait de cette façon est mis à bouillir pendant quelques minutes, puis enfermé dans des courges qui servent de bouteilles. L'huile récemment préparée et froide forme une masse d'un jaune orangé qui a à peu près la consistance du saindoux. Il m'est impossible de donner une idée de son goût, faute de terme de comparaison, car elle ne ressemble en rien sous ce rapport aux huiles qu'on mange en Europe; je dirai seulement qu'elle a une certaine âcreté qui pourrait devenir dangereuse si on en faisait un usage immodéré.

Chez les Batékés, la viande *proprement* dite n'est pas abon-

Digitized by Google

dante; mais, dans le choix de leur nourriture animale, ces gens-là sont complètement dépourvus de préjugés. En parlant de la chasse, j'ai indiqué diverses sortes de gibier qui inspireraient aux Européens un insurmontable dégoût et dont les Batékés font cependant un très grand cas. C'est ainsi qu'ils mangent avec délices des rats grillés avec leur peau et leurs entrailles, des crapauds qu'ils ont exposés tout vifs à la fumée du foyer, des sauterelles séchées au soleil, de grosses chenilles jaunes qu'ils récoltent assez abondamment sur un arbre spécial. Souvent lorsque je leur ai demandé à acheter de la viande, ils m'ont offert de ces animaux, empaquetés dans des feuilles, en me promettant que j'en serais satisfait.

Mais, à côté de ces espèces que les Batékés peuvent se procurer assez facilement et qui sont pour eux une ressource alimentaire à peu près assurée, il en est d'autres plus rares qu'ils sont loin de dédaigner. Par exemple, il y a chez eux de gros coléoptères de la famille des cétoines, magnifiques insectes dont les amateurs européens donneraient un prix très élevé : dépouillés des parties dures de leur carapace et cuits sous la cendre, ces insectes constituent une nourriture exquise, ce que nous appellerions un « extra », que les gourmets du pays tiennent en haute estime.

Peut-être après tout les Batékés ont-ils raison d'estimer des aliments que nos préjugés nous font trouver aussi répugnants que bizarre, mais je n'ai pas osé, pour m'en assurer, goûter à toutes ces bonnes choses, et je ne connais la « succulence » des crapauds ou des chenilles que pour l'avoir entendue vanter.

Les Batékés ont une autre ressource alimentaire. A ce que j'en ai dit plus haut, je n'ajouterai qu'une phrase : celui qui se voit menacé par eux et exposé à devenir leur victime a la consolation de penser (si les circonstances lui en laissent le loisir) que la chair humaine est regardée par ces gens-là comme infiniment plus savoureuse que toutes les autres.

On trouve chez les Batékés d'agréables boissons. Le vin de palme, par exemple, qu'ils obtiennent en faisant un trou, à une assez grande hauteur, dans le tronc d'une espèce de palmier, et

Digitized by Google

en suspendant une courge ou calebasse au-dessous de l'ouverture d'où le suc découle, est excellent lorsqu'il vient d'être recueilli. Les Batékés font aussi avec l'écorce d'un arbre une sorte de bière qui est très capiteuse.

Industrie et commerce.

La principale industrie des Batékés est la fabrication des armes. Il y a parmi eux d'habiles forgerons ; un de mes amis, le jeune chef Apillé, qui vint avec moi à Franceville lors de mon dernier voyage chez les Batékés, compte parmi les plus renommés. C'est ordinairement aux Obambas et aux Bakonyas que les Batékés achètent le fer sous forme de cylindres ou de gros clous. Ils en fabriquent plusieurs modèles de couteaux ou sabres recourbés très bien travaillés, dont la poignée est ornée de lamelles de cuivre et de laiton d'un bel effet, des haches, dont le fer est très mince, mais qui sont des armes dangereuses, et aussi l'instrument d'agriculture dont j'ai décrit précédemment la forme, et qu'on ne trouve que chez eux. Ils font également des fers de sagaies et de flèches, mais souvent ils achètent des sagaies toutes forgées aux peuples du haut Ogooué [1].

Les Batékés empoisonnent avec l'onaï la pointe de leurs sagaies et de leurs flèches de guerre ou de chasse. Sur un arbre de moyenne grandeur, près du village ondoumbo de Madouma et de la route « Brazza », je vis un jour cueillir des fruits de forme allongée terminés par des filaments soyeux d'environ dix centimètres de longueur, et contenant de petites graines noires. C'est avec ces graines qu'on fabrique l'onaï. On les écrase et on les enferme avec un peu d'eau dans une gourde qu'on bouche hermétiquement au moyen d'un tampon enduit de cire, et, quand les graines ont fermenté pendant quelques jours, on les pétrit en ajoutant à la masse une matière huileuse; le poison peut alors servir et on n'a plus qu'à y tremper les pointes de flèches

1) Cf. F. Delisle, *La fabrication du fer dans le haut Ogooué* (*Afrique Équatoriale*). (*Rev. d'Ethnogr.*, t. III, p. 465-475 et fig. 163-170, 1884.)

Digitized by Google

ou de sagaies. Les armes ainsi préparées produisent des blessures très dangereuses et probablement mortelles si on ne les soigne à temps [1]. Un Sénégalais, nommé Alexandre, marcha un jour sur une pointe de flèche et ne fit aucune attention à cette piqûre, mais au bout de quelques heures une enflure considérable envahit le membre blessé, et le Sénégalais aurait sans doute succombé, si un médecin du pays n'avait appliqué sur la plaie une plante connue de lui seul, qui neutralisa bientôt l'effet du poison.

Le bouclier des Batékés est construit comme celui des Obambas, des Umbétés, des Aouangis, etc., en un mot de tous les peuples du haut Ogooué. Il se compose d'un treillage serré de lianes divisées en plusieurs brins, amincies au couteau et finement tressées sur des baguettes qui forment la charpente. Le tissu est travaillé avec beaucoup de délicatesse, et de manière à produire divers dessins. Le bouclier est muni du côté interne d'une poignée en bois fixée par des lianes, et bordé d'une bande assez large en peau de chèvre. Comme les Adoumas et les peuples voisins de Franceville, les Batékés savent fabriquer en crochet à l'aiguille des paniers de fil d'ananas, appelés *pouka,* qu'ils portent suspendus à l'épaule, et où ils mettent tous les menus objets dont ils peuvent avoir besoin en voyage. Ces sacs de voyage sont ornés de dessins en relief, qui dénotent chez ceux qui les font beaucoup d'adresse et même de goût.

Les poteries, bouteilles et marmites en usage chez les Batékés leur viennent en général de leurs voisins Bakoas, Obambas et Bakhourous. Ces derniers font de grosses bombonnes en grès cuit pouvant contenir quarante litres et aussi des bouteilles ou gargoulettes de dimension moindre. Mais pour conserver les liquides, les Batékés se servent ordinairement de courges de diverses formes, dont la capacité peut aller jusqu'à quinze litres.

1) M. Moleyre, du Muséum d'histoire naturelle, a fait quelques expériences sur des animaux avec des flèches que je lui ai communiquées. Il a pu constater que le poison avait conservé une grande énergie, et tuait en quelques minutes les animaux auxquels on en injectait sous la peau une très faible dissolution.— (Cf. *Rev. d'Ethnogr.*, t. II, p. 459, 1883.)

Digitized by Google

Il y a cependant, chez les Njabi, par exemple, quelques villages qui fabriquent des poteries, mais en petite quantité.

Le seul commerce vraiment important des Batékés et le seul qu'ils fassent en grand est le commerce des esclaves. Vers le mois d'août, à la grande saison sèche, ils se réunissent au nombre de plusieurs centaines, et, après avoir accompli diverses cérémonies pour assurer à la caravane la protection des fétiches, ils partent, armés en guerre, dans la direction du sud. Le voyage dure en moyenne de quinze à vingt jours. Ils rejoignent d'abord le pays des Bakoas, traversent la rivière de Mpama, et, au bout de cinq à six jours de marche, arrivent chez les Ballalis. Chaque commercant batéké va trouver aussitôt le Ballali avec lequel il est en relation d'affaires et lui vend les esclaves, hommes, femmes et enfants qu'il a amenés avec lui. Les Batékés vendent le plus souvent les esclaves pour se procurer du sel, et l'un d'eux, Ossiah, m'a assuré que les Ballalis donnent en échange d'un homme un seul paquet de sel [1]; si l'esclave est une femme, ils doivent payer en supplément dix ou quinze brasses d'un étoffe légère, d'assez mauvaise qualité, et quelques perles. A une autre époque de l'année, ce sont les Ballalis qui viennent chez les Batékés avec diverses marchandises et repartent avec les esclaves qu'ils ont trouvé à acheter ; mais en dehors des grands voyages périodiques dont je viens de parler et dont je n'ai vu la coutume que chez les Batékés, j'ai rencontré souvent des groupes de quinze ou vingt Ballalis emmenant des eslaves qu'ils étaient venus chercher chez leurs amis. Une fois entre autres j'en vis plusieurs qui emmenaient deux petits enfants. Ceux-ci, honteux, se cachaient derrière les jambes de leurs nouveaux maîtres. J'aurais bien voulu délivrer ces petits malheureux, bien que je ne fusse accompagné que d'un Gabonais et d'un esclave libéré avec un seul fusil pour nous trois ; mais je craignais, par une action violente, de fermer aux Européens une route, difficile à tenir ouverte même en se conduisant prudemment.

1) D'environ trois kilogrammes.

Digitized by Google

D'après tous les détails que jai donnés jusqu'ici sur l'agriculture, l'industrie et le commerce des Batékés, on voit que les hommes abusant de leur force, ont imposé au sexe faible la plus lourde part des travaux qui assurent l'existence ou procurent le bien-être. Aux femmes sont dévolues la culture des plantations et les occupations du ménage, aux hommes la chasse, qui n'est pas bien active, l'industrie, qui est peu développée, et aussi les voyages de commerce en joyeuse compagnie, la cueillette des noix de palme ou la récolte du vin. Ces hommes, paresseux comme tous les nègres, ont donc de nombreux loisirs, qu'ils emploient à dormir, à fumer du tabac ou du chanvre, à faire des promenades aux villages voisins, à se réunir entre amis pour causer et discuter en buvant du vin de palme, et aussi à faire l'amour. Cette dernière occupation a chez les Batékés une importance exceptionnelle, mais les détails que je puis donner sur ce sujet brûlant, que je ne veux d'ailleurs qu'effleurer, seront mieux placés, je crois, dans le paragraphe qu'on va lire.

Condition de la femme, mariage.

Chez les Batékés, comme chez les divers peuples que nous avons rencontrés sur les bords de l'Ogooué, la femme est rarement un butin, le prix d'une victoire. Source de richesse par son assiduité aux travaux des champs et aux occupations domestiques, source d'influence par les enfants qu'elle peut donner à son mari, elle constitue pour celui-ci un véritable capital. Le mariage est donc nécessairement un achat. Un Batéké ne peut se marier s'il ne possède, en certaine quantité, certaines marchandises, dont les plus importantes sont le sel, le fer et les étoffes. Comme les Batékés sont éloignés de la côte et que leur mauvais caractère empêche leurs voisins de s'aventurer trop souvent chez eux, ils se procurent à grand'peine ces marchandises indispensables : ceux-là seulement peuvent se marier qui possèdent une certaine fortune et sont en un mot des Batékés « aisés ». Et comme ceux qui appartiennent à cette classe pri-

Digitized by Google

vilégiée ont le droit de prendre plusieurs femmes dont le nombre n'est limité que par le chiffre de fortune de l'acheteur, il en résulte que, dans certains villages, les femmes appartiennent presque toutes au chef. Or ces nègres sont affreusement jaloux, et excercent sur leurs femmes une surveillance active, aussi active du moins que peuvent le permettre les travaux variés de celles-ci.

On conçoit qu'un pareil état de choses, avec toutes les conséquences qui en découlent, doive plaire médiocrement aux jeunes Batékés sans fortune, qui regardent trop volontiers les jeunes négresses, et ne se contentent pas d'admirer en artistes des yeux brillants et des dents blanches dont une peau très foncée augmente singulièrement l'éclat. On conçoit aussi que certaines intrigues doivent s'esquisser et que d'autres puissent dérouler successivement toutes leurs phases jusqu'à ce que la forêt voisine du village en abrite le dénouement dans ses mystérieuses profondeurs. Mais malheur au couple imprudent qui se laisse surprendre, au cours d'une intéressante conversation, par un mari jaloux escorté souvent de vigoureux acolytes. La femme coupable court le risque d'être vendue, et le séducteur n'est pas moins exposé : s'il se laisse prendre, on le vend comme esclave ; s'il parvient à s'échapper, mais qu'on ait eu le temps de le reconnaître, on exige de lui un payement considérable. Lorsqu'il appartient à un village voisin, et que ses ressources et celles de ses parents ne lui permettent pas de payer la somme réclamée, les palabres s'engagent d'un village à l'autre et finissent très souvent par amener des hostilités; ce sont même ces palabres à propos de femmes qui causent la plupart des guerres entre Batékés.

Cette manière de punir l'adultère a fourni un excellent moyen d'augmenter leur fortune à quelques gens ingénieux mais sans scrupules, et, si l'on en croit la chronique scandaleuse, et peut-être mensongère, du pays de Kinkouna, le fameux chef Adjou serait de ces gens-là. Je suis tenté d'attribuer ces propos à la jalousie, car il m'en coûte de formuler une accusation pareille contre un « dirigeant » aussi considérable qu'Adjou, mais on m'a

Digitized by Google

assuré que ce chef avait employé la méthode suivante pour acquérir une grande fortune et augmenter rapidement le nombre de ses femmes et de ses esclaves : il excitait les plus jolies de son harem à déployer toutes leurs qualités fascinatrices devant les habitants des villages voisins qui venaient le voir. Souvent le nouveau débarqué s'y laissait prendre et l'on se dirigeait vers la forêt. Tout à coup, à un certain moment de l'entretien, paraissait Adjou, accompagné de gaillards à mine rébarbative, et le pauvre diable, menacé d'être vendu, offrait un fort dédommagement, ou se rachetait en fournissant un remplaçant, c'est-à-dire un esclave.

Fêtes, chants et musique.

Dans les premiers jours de mars 1882, j'étais au village d'Oboula, à un mille environ de Kinkouna, lorsqu'un jeune Batéké de mes amis vint m'inviter à assister à une fête qui se donnait entre deux villages, et je me rendis aussitôt à l'endroit qu'il m'avait désigné comme l'emplacement habituel de ces sortes de réjouissances. J'éprouvai en arrivant une agréable surprise. Un essaim de jeunes femmes ceintes de leurs pagnes neufs, fraîchement imprégnées d'huile, et ornées de bracelets de cuivre soigneusement astiqués qui étincelaient au soleil, étaient rangées en demi-cercle ; chacune d'elle tenait à la main son instrument de musique, c'est-à-dire une petite courge à long col remplie de graines sèches. Les hommes, jeunes et vieux, étaient assis par terre devant les femmes et munis comme elles de leur instrument. Le chef de musique tenait une énorme calebasse, percée d'une ouverture dans laquelle il soufflait, en frappant les parois avec ses mains. Cet instrument, qui est très bruyant, est en quelque sorte la basse de la musique ; quelques-uns sifflaient dans de petites calebasses ; d'autres faisaient leur partie avec des morceaux de bois creusés qui avaient un son de fifre ; il y avait aussi des guitares à trois cordes ou plutôt à trois lianes, dont la boîte est formée d'une moitié de calebasse, de morceaux de bois imitant des castagnettes ; enfin je retrouvai dans cet orchestre le tambour

Digitized by Google

employé par tous les peuples de l'Ogooué, formé d'un tronc d'arbre creusé recouvert d'une peau de chèvre bien tendue.

Tout à coup, le chef de musique pousse un cri auquel toute l'assemblée répond ; après un moment de récitatif, il donne un signal et aussitôt les femmes se mettent à agiter leurs gourdes en chantant et en remuant alternativement la jambe droite et la jambe gauche. Des hommes répondent par d'autres chansons, et bientôt tout l'orchestre s'ébranle ; au bruit de la musique les

Fi5. 55. Musicien batéké jouant de la cithare.

têtes des exécutants et des auditeurs commencent à osciller en cadence, tantôt d'une épaule à l'autre, tantôt d'avant en arrière et d'arrière en avant. A un certain moment, l'orchestre se tait ; on se lève en brandissant les sabres et les couteaux au-dessus de la tête du plus vieux des musiciens ; celui-ci s'accroupit en étendant les bras et feint une très grande frayeur, puis les menaces cessent, il se relève et reçoit un présent de ceux qui l'ont menacé. C'est le premier tableau. Il y en a bien d'autres, que je ne décrirai pas en détail, parce qu'ils varient suivant les circonstances qui ont fourni le prétexte de la fête [1].

1) Cf. J. de Brazza (*Rev. d'Ethnogr.*, t. t. III, p. 553-555. 1884).

Digitized by Google

Bien que les Batékés aient une élocution rapide et saccadée, leurs chants ne sont pas dépourvus de charme. La voix des femmes est pleine d'agrément pour l'Européen qui a assisté plusieurs fois à leurs concerts ; il peut alors comprendre leur musique et se laisse entraîner à imiter leurs mouvements de tête cadencés. Les chansons ont un rythme tantôt lent et monotone, tantôt plein de vivacité. Les Batékés en empruntent le sujet à tout ce qui frappe leur imagination ; très souvent la présence d'un blanc et ses actions fournissent la matière d'une chanson, où quelquefois les sarcasmes ne lui sont pas épargnés. A la fête de Kinkouna, les paroles chantées répétaient souvent cette phrase me concernant : « Le blanc, enfant de lui (M. de Brazza) est venu. » J'entendis aussi des chants très compliqués où l'on commençait par des sons doux et qui finissaient par des cris retentissants : « Bama oun oun aya », et tous répondaient en criant : « Aya. »

Enterrements. Cimetière.

Je possède peu de renseignements sur les cérémonies funèbres des Batékés. Je sais seulement qu'on enduit le mort d'une couche d'huile ou de peinture, qu'on met à côté de lui des fétiches et qu'on le garde trois ou quatre jours avant de procéder à l'enterrement, qui se fait la nuit avec beaucoup de mystère.

C'est par un grand hasard que j'ai vu un cimetière de ce pays. Un jour que j'avais été à la chasse aux pigeons du côté de Ngambo, près d'un groupe de villages qu'on voit de Kinkouna, j'aperçus dans un petit bosquet, deux hommes qui creusaient plusieurs trous cylindriques d'une grande profondeur. A mon retour chez Kinkouna, je voulus savoir à quoi ces trous pouvaient servir ; mais les Batékés, au lieu de me l'expliquer, me demandèrent pourquoi j'avais été me promener daus cet endroit où ils ne vont jamais. A la fin cependant, devant mon insistance, un jeune homme me dit que les trous profonds étaient autant de tombes, où les morts sont enterrés debout, et que j'avais été me promener dans un cimetière. Je l'interrogeai alors sur la manière

Digitized by Google

dont se fait l'enterrement et les cérémonies qui l'accompagnent ; mais il me répondit, avec un sourire mystérieux, que c'était fétiche et il s'enfuit. J'ai vu depuis qu'il existe dans le pays plusieurs cimetières de ce genre, où l'on ne voit pas le moindre tumulus. Rien n'indique au passant la place où des restes humains ont été ensevelis, si ce n'est une herbe plus vigoureuse et plus verte.

Fétichisme.

Les principaux fétiches des Batékés sont des cornes d'antilopes, auxquelles ils attachent cinq ou six peaux de petits mammifères et qu'ils remplissent de compositions variées dans lesquelles ils plantent quelques plumes d'oiseaux de couleur brillante.

Pour « fétiher » un homme ou un objet, on agite autour de lui une corne fétiche, puis on mâche une espèce d'herbe et en soufflant on en crache les débris sur la personne ou sur la chose qu'il s'agit de préserver de toute mésaventure. Pour éloigner la pluie, les Batékés agitent en l'air leur cornes d'antilopes et crachent dans la direction des nuages menaçants. Si la pluie n'arrive pas, ils courent au village se vanter de leur succès ; mais, si quelques gouttes d'eau viennent à tomber, ils cessent d'agiter leur talisman, sous prétexte qu'ils ont les bras fatigués, et donnent ainsi à l'orage la permission de venir.

A l'enfant qui vient de naître, on souffle à la figure des herbes mâchées ; on lui applique sur certaines parties du corps des compositions diverses, dans lesquelles entrent des herbes pilées, des fientes d'animaux, etc. ; ces opérations doivent le protéger contre toutes les maladies à venir. Je n'étonnerai personne en ajoutant que ces cérémonies sont plus longues et plus compliquées lorsqu'il s'agit d'un fils de chef ; dans ce cas, le programme est très chargé et les simagrées se renouvellent à la moindre indisposition de l'enfant. Le fils de Kinkouna fut malade plusieurs fois pendant mon séjour dans le village de ce nom, et chaque fois il dut subir un traitement ridicule, mais bien qu'on ne lui fît aucun mal, l'enfant hurlait comme un chien qu'on fouaille, ce qui nous empêchait tous de dormir.

Digitized by Google

Lorsqu'un Batéké tombe malade, la thérapeutique du pays comporte un certain nombre d'opérations fétichistes ; car presque toujours chez eux on attribue la maladie à ce que l'homme atteint a désobéi au fétiche en mangeant une chose défendue, fétiche elle-même. Pour chasser un hôte aussi dangereux, ils administrent des drogues vénéneuses, destinées à empoisonner le fétiche, qui tuent parfois le malade en même temps.

Enfin les fétiches entrent en scène dans toutes les circonstances solennelles de la vie, à la naissance, à la circoncision, au mariage et à la mort, ainsi qu'au moment du départ pour une guerre ou un voyage de commerce.

C'est le chef du village qui est le gardien principal des fétiches, mais chaque habitant en possède plusieurs : dents de lion qui garantissent des bêtes féroces, graines trouées qui préservent des maladies. On retire à tout animal mort ses dents, ses griffes et sa peau, et la personne qui porte sur elle ces objets n'a rien à craindre, suivant les Batékés, des animaux de la même espèce.

Pouvoir des chefs. Palabres.

Chez les Batékés et tous les peuples que j'ai visités dans le bassin de l'Ogooué et dans celui du Congo, le pouvoir des chefs de villages n'est, à proprement parler, qu'une influence d'autant plus grande que le chef est plus âgé ou plus riche, plus habile comme féticheur ou comme médecin, c'est-à-dire comme escamoteur ou charlatan. Le chef joue son rôle dans les circonstances les plus variées ; aujourd'hui il « pontifie » dans une cérémonie fétichiste ; il sera demain arbitre dans un palabre ; c'est à lui que le voyageur doit s'adresser tout d'abord pour acheter des vivres, pour louer des pirogues ou des porteurs. Mais ces attributions, multiples comme celles d'un père de famille, s'exercent comme elles dans un cercle restreint, et quelques chefs seulement étendent leur influence sur les villages voisins des leurs, ou plus rarement sur une certaine étendue de pays.

A la mort du chef, ce sont les vieillards du village qui nomment son successeur dans un palabre solennel tenu à cet effet. Si le

Digitized by Google

défunt a laissé un fils, c'est lui qui est ordinairement choisi et qui hérite de l'influence de son père, en même temps que de ses richesses et de toutes ses femmes.

Les chefs ont pour insigne un bâton de commandement ou longue canne ornée de spirales de fer ou de cuivre et quelque-

Fig. 56. Chef batéké portant son insigne de commandement. (D'après un croquis de M. de Chavannes.)

fois armée d'une lame en fer doux, large et plate, de forme lancéolée qui lui donne à peu près l'aspect d'une pointe de hallebarde (fig. 56).

Je ne crois pas utile d'entrer dans de plus longs détails, au sujet des chefs de villages et de leur autorité, mes lecteurs n'ayant, pour y suppléer, qu'à se rappeler les divers récits où j'ai parlé jusqu'ici de mes rapports avec un grand nombre de chefs. Pour la même raison, je ne chercherai pas à donner une définition du mot « palabre », ni à énumérer les diverses circonstances qui

Digitized by Google

peuvent donner lieu à la réunion des assemblées désignées sous ce nom. Le compte rendu des principaux palabres auxquels j'ai assisté comme spectateur ou comme « partie » me dispense d'insister sur ce sujet. J'ajouterai seulement que chez les Batékés, les palabres doivent au caractère de leurs acteurs de présenter une animation particulière : on voit souvent figurer des avocats très diserts et des plaideurs excessivement retors.

Tous les renseignements qui précèdent, quoique présentés méthodiquement et autant que possible sans redites, m'ont entraîné à dépasser les bornes d'un chapitre ordinaire, et cependant il reste à mes lecteurs de nombreuses raisons pour me reprocher la forme concise et quelque peu aphoristique que les limites de cet ouvrage m'ont imposée : d'une part, en effet, on peut avoir lu un grand nombre de récits sur l'Afrique équatoriale et connaître d'une manière fort vague le genre de vie des peuplades qui l'habitent ; d'un autre côté, le peuple des Batékés, choisi comme type de cette étude ethnographique, présente dans ses habitudes bien des particularités curieuses, et il faudra certainement compter avec lui, si l'entreprise de colonisation récemment inaugurée est poursuivie avec l'enthousiasme qui a signalé ses débuts.

Digitized by Google

DECADES AMERICANÆ

Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaine

PUBLIÉS PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

(*Suite*)

XI

LE CIMETIÈRE DE TENENEPANCO ET LES SACRIFICES A TLALOC

M. Désiré Charnay explorant, pour la première fois, il y a vingt-six ans, les pentes septentrionales du Popocatepetl, avait découvert à une hauteur considérable, sur un petit plateau appelé Tenenepanco, des débris d'antiquités, vestiges de quelque station funéraire antérieure à l'arrivée des Espagnols.

Les circonstances se prêtaient mal, en 1859, à l'organisation d'une fouille régulière et méthodique. Notre voyageur dut donc se contenter d'effleurer le sol et d'enlever quelques menus objets ; mais il s'était promis de revenir un jour exploiter ce singulier gisement que son altitude lui faisait à bon droit considérer comme véritablement exceptionnel.

De longues années s'écoulèrent sans que M. Charnay pût réaliser ce projet. Placé enfin à la tête d'une mission scientifique que subventionnaient, à la fois, le Ministre de l'Instruction publique et M. Pierre Lorillard, de New-York, M. Charnay eut à sa disposition les moyens d'action qui lui avaient autrefois fait défaut et le 7 juillet 1880 il entreprenait, à la tête d'une escouade de travailleurs, une exploration méthodique du cimetière indien

Digitized by Google

de Tenenepanco dont le *Tour du Monde*, du 5 novembre 1881, a fait connaître les principaux résultats [1].

Les montagnards qui avaient vu notre voyageur rapporter de son ascension de 1859 quelques terres cuites plus ou moins ébréchées avaient tenté d'en trouver d'autres, pour les vendre aux antiquaires de Mexico. Ils avaient bouleversé en partie le plateau, où les premières recherches avaient été faites. Les dalles qui circonscrivaient l'enceinte funéraire ou en recouvraient les tombes, avaient été en partie arrachées, et de nombreuses pièces, extraites sans précaution des sépultures, avaient été descendues mutilées à Amecameca.

Il restait toutefois assez de choses en place pour récompenser largement de ses peines notre vaillant explorateur. Malgré les obstacles naturels opposés à ses recherches, M. Charnay a pu *complètement fouiller à quatre mille mètres au-dessus de la mer un espace de douze mètres sur trente* (fig. 57) et y recueillir *trois cent soixante-dix pièces*, à peu près intactes, qui sont aujourd'hui déposées dans les musées de Mexico et de Paris.

Ce cimetière de Tenenepanco n'était pas un cimetière ordinaire : non seulement il était situé dans des conditions d'accès particulièrement difficiles, à cent cinquante mètres au-dessus des limites de la végétation arborescente et à quatre ou cinq lieues de toute habitation ; il se présentait en outre sous un aspect de désordre tout à fait singulier. Les tombes étaient creusées comme au hasard, sans aucune orientation, sans aucune espèce de méthode, et les corps y avaient été jetés pêle-mêle dans les fosses, tantôt seuls et tantôt groupés, dans toutes les attitudes et à toutes les profondeurs. L'un était ramassé sur lui-même les genoux touchant le menton et les bras repliés autour ; l'autre était couché tout en long et la tête de son voisin était placée entre ses jambes. Telle tombe gisait à vingt ou vingt-cinq centimètres, telle autre se dissimulait sous un mètre quatre-vingt de sable mélangé d'argile, de *tobé*, de cendres et de pierres ponces.

1) D. Charnay, *Mes découvertes au Mexique et dans l'Amérique du Centre* (*le Tour du Monde*, t. XLII, p. 289 et suiv. 5 nov., 1881). — Cf., Id. *Les anciennes villes du Nouveau Monde*. Paris, Hachette, 1885, in-4, p. 139-146.

Digitized by Google

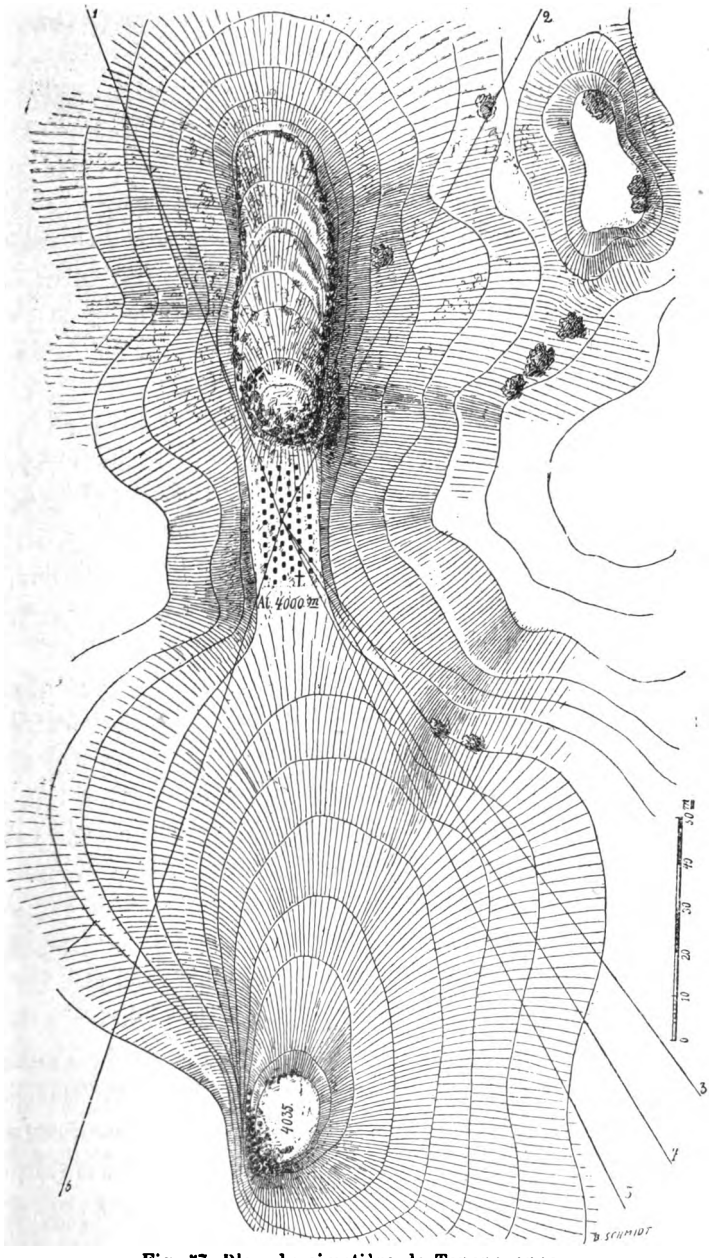


Fig. 57. Plan du cimetière de Tenenepanco.
1. Direction de l'Iztaccihuatl. — 2. Tlamacas. — 3. Popocatepetl. — 4. Pic du Moine. 5. Nombril du Moine. — 6. Barranca de Mispayantla. (D'après le dessin original de M. Désiré Charnay,)

Digitized by Google

Les ossements étaient complètement pourris pour la plupart, M. Charnay recouvrait vainement les moins endommagés d'une couche de stéarine bouillante ; il ne réussissait à sauver que des débris suffisants (ce qui était essentiel, on va le voir) pour déterminer l'âge des sujets, mais malheureusement dépourvus de toute signification ethnique[1]. C'étaient des portions de crânes plus ou moins déformés, des morceaux de mâchoires encore armées d'une partie de leurs dents, des fragments d'os longs, radius, cubitus, etc. Il n'y avait plus aucune trace du squelette des extrémités.

Chose vraiment remarquable, tous ces os, quels qu'ils soient, dans quelque tombe qu'ils aient été trouvés, sont des os de *jeunes sujets*. J'ai reconnu dans la caisse adressée au Muséum de Paris par M. Charnay des parties de cinq crânes, ces cinq crânes sont des *crânes d'enfants*[2] et aucun fragment de membre ne signale la présence d'un adulte. Nous aurons à revenir plus loin sur cette particularité.

Chacun de ces squelettes d'enfant est entouré d'objets plus ou moins nombreux, presque tous en terre cuite[3]. Ce sont des sébilles de grandeurs diverses, mais dépassant rarement quinze à vingt centimètres de diamètre (une de ces sébilles s'est rencontrée coiffant une tête qu'elle avait déformée) ; ce sont encore des coupes montées sur trois pieds ; des cruches au ventre plus ou moins rebondi, ornées de peintures rouges qui représentent des disques, des dents de loup ou une main ouverte ; des pots de différentes formes, plus ou moins ornementés ; des coupelles, des gobelets, avec ou sans anses ; des cornets, des biberons, enfin des jouets d'enfants, de modèles très variés.

1) Cf. E.-T. Hamy. *Anthropologie du Mexique* (*Recherches Zoologiques pour servir à l'histoire de la faune de l'Amérique Centrale et du Mexique*, Ire partie, Paris, Imprim. Nat., 1884, in-4, p. 29). « Le poids des terres a déformé presque toutes ces pièces détrempées par l'humidité du sol et l'on peut seulement constater qu'une brachycéphalie très marquée dominait chez les mieux conservées. Deux des têtes ont même, dans leur état actuel, le diamètre transverse plus grand que l'antéro-postérieur. »

2) M. Charnay parle bien dans son texte du *Tour du Monde* (p. 292), d'une femme dont il aurait préservé la tête : c'est une erreur. Il n'y a pas, dans les os envoyés de Tenenepanco, le plus petit débris qui provienne d'un adulte.

3) Il y a aussi, dans la collection, des obsidiennes taillées de diverses formes, et quelques spécimens de bijoux en pierre polie, *chalchihuitl*, etc.

Digitized by Google

La matière de tous ces objets est une argile bien épurée, plus ou moins complètement cuite[1], adroitement modelée à la main, sans le secours d'aucune espèce de tour, lissée ensuite, lustrée, puis parfois peinte avec des couleurs minérales, blanc, rouge orangé, brun ou noir brunâtre.

Les reliefs y sont habituellement obtenus par des procédés assez élémentaires : les formes générales une fois déterminées à l'aide du pétrissage, les détails sont exécutés au moyen de boulettes ou de pastilles, et de petites bandelettes de terre, appliquées sur la pièce par la pression des doigts. Un bâtonnet, un peigne d'os ou de bois ont servi à tracer ensuite par-dessus ce *pastillage* certains traits complémentaires.

Cette manière de modeler la terre et de la décorer est relativement archaïque au Mexique comme dans l'Ancien Monde, c'est celle que l'on rencontre au Cerro de las Palmas, par exemple, dans des sépultures qui sont, à bon droit, considérées comme les plus anciennes connues de tout l'Anahuac. On la retrouve dans les strates inférieures des vieilles villes toltèques de Tula ou de Teotihuacan et dans quelques cimetières primitifs des états de Tamaulipas, de Vera-Cruz, de Tabasco, etc.

Les motifs de décoration ne sont pas moins archaïques. Le plus souvent ils se rapportent en effet au culte des divinités les plus anciennes que l'on connaisse au Mexique, c'est-à-dire, des divinités des montagnes, des orages qui s'y forment et des eaux qui en descendent : Tlaloc et Chalchiuhtlicue.

Les pieds des vases ont presque exclusivement la forme de têtes de mammifères ou d'oiseaux aquatiques. Les bords des coupes sont parfois surmontés de têtes de couleuvres, animaux dédiés aux montagnes (*tepetl*), résidence de Tlaloc et de sa fidèle sœur et compagne[2].

Puis ce sont les dieux eux-mêmes dont les images dessinent leurs étranges reliefs sur le galbe des poteries. Chalchiuhtlicue se présente sous l'aspect d'une femme qui porte sur les épaules,

1) On voit sur les cassures une zone plus ou moins épaisse d'un rouge orange qui entoure une bande centrale demeurée d'un gris noirâtre.

2) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*. Trad. Jourdanet et Siméon, liv. II, ch. XIII, p. 71 et 74.

Digitized by Google

cerclée de plusieurs courroies, une grande cruche pleine d'eau; c'est presque sous le même aspect que s'est montrée à MM. J. Sanchez, G. Mendoza et Velasco, la gigantesque statue de pierre de la déesse découverte à San-Miguel Coatlinchan en 1882[1].

Tlàloc a sa physionomie ordinaire, bien connue des lecteurs de ce recueil[2].

Deux boulettes arrondies, entourées d'un large cercle plat, lui forment une paire d'énormes yeux, où l'on voit quelquefois se dessiner vaguement une prunelle à l'aide de deux fossettes qui limitent le disque central en dedans et en dehors[3]. Le nez est grand et droit, orné parfois d'un appendice suspendu à sa cloison, la lèvre porte le tortillon en forme de moustache, image de la nuée, qui est propre à Tlaloc et d'où se détachent, au nombre de deux, trois, ou quatre, les pendentifs aussi appelées *dents*, qui représentent la pluie. Les oreilles, à peine indiquées, ont leurs lobules percés, pour loger de volumineux cylindres; le front porte le nœud caractéristique, si souvent figuré dans les anciennes peintures indigènes; le cou est orné d'un collier de grosses pierres; enfin une blouse serrée à la taille par une ceinture, complète le costume. Le bras droit brandit la foudre figurée sous la forme d'un serpent; tandis que le gauche soulève une espèce de lourde massue.

Tel est habituellement le Tlaloc archaïque de Tenenepanco, tel il se retrouve à peu près dans les vieilles terres cuites des Otomites ou les anciens masques et les statuettes de pierres des Zapotèques.

Tlaloc dont le culte se rattache plus intimement à la religion des populations des hauts plateaux, Tlaloc passait aussi pour la plus ancienne divinité connue des Nahuas[4]. Bien avant que les im-

1) J. Sanchez, *Estatua colosal de la Diosa de l'Agua* (*Anales del Museo National de Mexico*, t. III, p. 27 et 30, y lam., 1882. Cf. *Revue d'Ethnogr.*, t. IV, p. 361-362). — La statue de Coatlinchan portait la cuve sur la tête.

2) Cf. E.-T. Hamy, *La croix de Téotihuacan au musée du Trocadéro.* (*Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 410-428, 1882.)

3) Parfois, comme sur la figure ci-jointe, l'œil est représenté par une fente horizontale ménagée dans l'intérieur du cercle en relief, sorte d'oculaire du dieu.

4) « Dicen que este Dios Tlaloc, es el mas antiguo, que huvo en esta Tierra, despues que se pobló de las Naciones, que aora la poseen. » (Torquemada, lib. VI, ch. XXIII, éd. cit., t. II, p. 45.)

Digitized by Google

migrants Acolhuas aient atteint les lagunes (xie siècle de notre ère)[1] on vénérait sur les sommets qui les enseignent le dieu des eaux. Son culte était notamment établi sur la montagne la plus élevée de la chaîne de Tetzcuco, qui portait encore le nom de *mont Tlaloc* au moment de la conquête espagnole.

L'idole que les Acolhuas trouvèrent en haut de ce sommet était taillée dans une pierre blanche poreuse semblable à de la ponce; sa forme était celle d'un homme assis, la face tournée vers

Fig. 58. Petit pot de terre, décor pastillé représentant la tête du dieu Tlaloc. Tenenepanco, Etat de Mexico. (*Mus. d'Ethnogr. Coll. Charnay*, n° 6021.)

l'Orient[2] regardant par conséquent Vers Tlaxcalla, Huexotzinco et Cholulla. Le personnage reposait sur une pierre carrée « devant laquelle il y avait un vase en manière de terrine ou de jatte travaillée également en pierre, bien proportionnée et dans le creux de laquelle auraient pu tenir environ six *quartiers* d'eau ». Dans cette espèce de jatte ou de mortier il y avait une gomme qu'ils appellent *ulli*, souple et élastique, fondue à la manière de la poix dont on veut faire des pains. On y avait incorporé des semences de toutes les plantes dont se nourrissent les naturels, par exemple des grains de maïs de toutes couleurs, de haricots, de calebasses

1) Cf. Ixtlilxochilt. *Histoire des Chichimèques*, ch. v, trad. Ternaux Compans t. I, p. 37.

2) Cette orientation donnée à la statue du dieu peut s'expliquer par la direction des pluies auxquelles il est supposé commander. Dans cette région, en effet, une fois passés les quinze ou vingt premiers jours de la saison humide, pendant lesquels les orages ont surgi tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans règle fixe, toutes les pluies viennent invariablement du Nord-Est. (Cf. W. Hay, *Renseignements sur Texcoco*. (*Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, t. II, p. 317.)

Digitized by Google

et d'autres légumes encore. Cette offrande que trouvèrent les premiers immigrants qui virent l'idole fut renouvelée chaque année par eux après la récolte, dit toujours Torquemada[1], en action de grâces, pour l'eau qui leur avait été donnée, et le culte de Tlaloc se perpétua ainsi chez les nouveaux venus qui lui donnèrent même une importance toute spéciale dans leur rituel.

L'image du mont Tlaloc était peut-être toltèque[2], peut-être même antérieure encore au peuple de ce nom. Quoiqu'il en soit, l'empereur de Tetzcuco, Neçahualpilli (1472-1516), ne trouvant point cette figure digne de la majesté du dieu qu'elle représentait[3], donna l'ordre d'en faire une autre taillée dans une pierre noire, dont la dureté devait assurer la permanence. On démonta l'ancien Tlaloc pour mettre à sa place la nouvelle figure. Or un coup de tonnerre foudroya l'année même, la statue neuve et la réduisit en morceaux; les Acolhuas conclurent de cet accident que c'était contre la volonté de Tlaloc qu'on avait changé sa vieille image et la remirent à son ancienne place. Il paraît qu'elle avait eu un bras brisé dans un de ces transports; le malheur fut réparé à l'aide de trois gros clous d'or, qui furent retrouvés en place, lorsque plus tard cette « pierre diabolique » fut détruite par les ordres du trop fameux Zumarraga.

Bien d'autres montagnes, celles de Tlaxcalla et de Toluca entre autres, passaient pour la résidence de Tlaloc; et Torquemada cite tout particulièrement un ancien lieu consacré à ce dieu, qu'on nommait de son temps San-Juan Tianhuizmanalco « et qui était situé presque à mi-côte du grand volcan de Mexico, dans la direction de l'Orient. »

C'était manifestement dans l'impossibilité de célébrer pratiquement le culte du dieu des montagnes à une plus grande hau-

1) Torquemada, lib. VI, ch XXIII, éd. cit.; t. II, p. 45. — Cf. Clavigero. *Storia antica del Messico*. Cesena, 1780, in-4, t. II, p. 15.

2) « De la antiguedad de este Idolo so averiguo ser de tiempo de los Toltecas. » (Torquemada, *loc. cit.*)

3) Cette dévotion spéciale était héréditaire chez l'empereur de Tetzcoco; son père, Nezahualcoyotl, était un fidèle serviteur de Tlaloc auquel il avait dressé une image grande et somptueuse, dans le grand temple de sa capitale. (Torquemada, *loc. cit.*)

Digitized by Google

teur sur le Popocatepetl qu'on avait établi un sanctuaire à Tianhuizmanalco à une *legua* de la *villa* de Carion, vallée d'Atrisco (Atlixco) ». L'image divine tournée vers l'Est[1], comme au mont Tlaloc, pouvait, du bord du cratère, prendre de loin sa part du sacrifice qui lui était offert par ses adorateurs.

C'est aussi faute de pouvoir commodément inhumer plus haut les victimes qu'on immolait à Tlaloc, que les prêtres avaient choisi à quatre mille mètres d'altitude le petit plateau de Tenenepanco pour en faire un de leurs cimetières sacrés.

Les offrandes à Tlaloc n'étaient plus seulement, en effet, des graines déposées dans un vase de pierre; l'*abondador de la tierra* ne se contentait plus de ces simples dons. Comme les autres divinités plus jeunes auxquelles il s'était associé dans le culte des tribus Nahuas, le vieux dieu de la pluie avait pris goût au sang humain. On lui sacrifiait même exclusivement *des enfants* dans les hauts lieux; or nous avons vu qu'il n'y a, en effet, que des cadavres d'enfants dans le cimetière de Tenenepanco. A bien des reprises dans l'année on tuait de pauvres petits êtres, pour se rendre Tlaloc favorable. La première de ces hideuses fêtes avait lieu le premier jour du mois *atlacahualco*[2]. « On tuait un grand nombre d'enfants dans ce mois, dit Sahagun, on les sacrifiait en beaucoup d'endroits sur le sommet des montagnes, en leur arrachant le cœur pour honorer les dieux de l'eau[3], afin d'en obtenir des pluies abondantes. Ceux qu'on devait tuer étaient couverts de riches vêtements pour être conduits au sacrifice. On les portait sur les épaules dans des litières enrichies de plumes

1) Sahagun, nous parle des « idoles du volcan nommé Popocatepetl », à propos des Tlaloques (*Trad. cit.*, liv. I, ch. XXI, p. 43), et Duran décrit une maison très bien construite appelée *Ayauchcalli*, dans laquelle se trouvait une idole de pierre verte, grande comme un enfant de huit ans. M. Charnay a cité dans son livre un long passage de cet auteur relatif au culte des Indiens pour le Popocatepetl et le Teocuani, autre montagne voisine dont il fait le pic du Moine des géographes actuels (p. 146).

2) *Atl*, eau; *caua*, cesser. Mois de la fin de la pluie.

3) Il faut comprendre sous ce nom et Tlaloc lui-même et sa sœur Chalchiuhtlicue, et tout un ensemble de divinités secondaires, désignées sous le nom de *Tlaloque*. On supposait, dit Torquemada, que sur chaque sommet il y avait un dieu moindre que Tlaloc, et soumis à son autorité qui, par ses ordres faisait engendrer et se dissoudre en eau les nues, etc. (Lib. VI, cap. XXIII, t. II, p. 46.)

Digitized by Google

et de fleurs, tandis qu'au devant d'eux, d'autres marchaient en chantant, dansant et jouant des instruments.

« Si, pendant le trajet, les enfants pleuraient et versaient des larmes abondantes, ceux qui les emportaient s'en réjouissaient parce qu'ils y puisaient la conviction qu'il y aurait de grandes pluies cette année [1]. »

Au second mois *tlacaxipeualiztli*, on faisait périr de nouvelles petites victimes; au troisième mois *toçoztontli*, les sacrifices

Fig. 59. Tasse à bord dentelé portant l'image de Tlaloc pastillée en relief. Nahualac, état de Mexico. (*Mus. d'Ethnogr. Coll. Charnay*, n° 6039.)

d'enfants reprenaient de plus belle, accompagnant l'offrande à Tlaloc des premières fleurs de l'année : on en égorgeait d'autres encore au quatrième mois *uei toçoztli*. Bref « on sacrifiait des enfants dans toutes les fêtes jusqu'à ce que les eaux devinssent abondantes [2]. »

C'étaient, au moins pour la première de ces épouvantables cérémonies, des enfants à la mamelle qu'on achetait à leurs mères. Pour les sacrifices subséquents on préférait des victimes moins jeunes [3].

« Ils choisissaient de préférence ceux qui portaient deux

1) Sahagun, *Trad. cit.*, liv. II, ch. I, p. 57-58.
2) Id. *Ibid.*, ch. IV, p. 61.
3) Id. *Ibid.* — Cf. Torquemada, liv. VII, cap. XX, t. II, p. 119, etc.

Digitized by Google

remous de cheveux sur la tête et qui étaient nés sous un bon signe. Ils prétendaient qu'ils formaient un plus agréable sacrifice pour ces dieux, afin d'en obtenir de la pluie en temps opportun. On les allait tuer sur des montagnes élevées que par vœu on avait choisies pour l'offrande. » C'étaient la sierra de Quauhtepetl, non loin de Tlatelolco, la montagne de Yoaltecatl, près de Guadalupe ; Poyautla, aux limites de Tlaxcalla[1], etc. C'était aussi le plateau de Tenenepanco, dont aucun auteur n'a parlé,

Fig. 60. Petit cornet en terre cuite pastillée représentant Tlaloc brandissant la foudre. Nahualac, Etat de Mexico (*Rev. d'Ethnogr.*, *Coll. Charnay*, n° 6022).

mais dans les fouilles duquel on peut relever toutes les circonstances caractéristiques des sacrifices aux divinités des eaux : altitude considérable, présence exclusive de squelettes d'enfants, nombreuses figures de Tlaloc ou de Chalchiuhtlicue représentées sur les jouets qui les entourent, pieds des vases modelées en forme d'animaux plus spécialement consacrés à ces divinités, etc. Il n'est pas jusqu'aux pierres relativement précieuses trouvées par M. Charnay, dont la présence ne s'explique très bien à Tenenepanco. Sahagun nous dit, en effet, que « ces pauvres enfants destinés à la mort étaient soigneusement ornés de *pierres précieuses*, de belles plumes, de manteaux et de ceintures très bien brodés. » On les chaussait de *cotaras* fort élégamment

1) Sahagun. *Trad. cit.*, liv. II, ch. xx, p. 84-85.

Digitized by Google

ouvragées; on leur adaptait des ailes de papier semblables à celles des anges et on leur recouvrait la figure d'huile d'*ulli*; on leur peignait sur le milieu du visage de petits ronds blanchâtres et on les plaçait sur des litières embellies par de beaux plumages et des *joyaux de valeur*[1]. » Ce sont quelques-unes de ces pierres soigneusement travaillées, que M. Charnay a recueillies au cours de ses fouilles[2].

Pierres dures et terres cuites, figurines de Tlaloc ou statuettes des animaux qui lui étaient consacrés, tout le matériel de Tenenepanco, s'est retrouvé un peu plus bas (3,790^{m}), le long des pentes du massif du Popocatepetl, dans une petite vallée appelée Nahualac, mais avec des mélanges d'objets d'un tout autre caractère.

Cette station de Nahualac, que M. Charnay a brièvement décrite[3] et à laquelle je ne veux consacrer que quelques lignes en terminant ce mémoire, n'était plus un cimetière, mais un étang sacré dédié aux divinités des eaux.

Les objets qu'on y trouve sont, pour une certaine part, tout à fait identiques à ceux de Tenenepanco (fig. 59, 60), et ceci prouve manifestement qu'à l'époque déjà lointaine où l'on immolait des enfants à Tlaloc sur le plateau supérieur, on présentait plus bas des offrandes à cette même divinité.

Mais aux récipients de toute forme, relativement anciens, de Nahualac en sont mélangés d'autres d'un travail plus moderne et d'une signification souvent bien différente. Ce sont pour la plupart des statuettes encore, mais ces statuettes sont poussées dans un moule comme toutes les œuvres de même ordre de la civilisation aztèque. Elles représentent, en outre, des symboles religieux qui se rattachent à un autre culte, celui de Tezcatlipoca, l'une des manifestations du soleil chez les Aztèques, qui venaient, semble-t-il, offrir leurs hommages à l'astre du jour, sur l'emplacement autrefois occupé par un sanctuaire de Tlaloc.

La petite collection, déposée par M. Charnay au musée du

1) Id. *Ibid.*, p. 85-86.
2) C'étaient surtout des objets travaillés dans la précieuse roche verte appelée *chalchihuitl*, dédié à *Chalchiutlicue*.
3) *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, p. 148-149.

Digitized by Google

Trocadéro, comprend avec quelques idoles du dieu des eaux (fig. 59 et 60) quatre statuettes de Tetzcatlipoca, dont une fort curieuse, représente le dieu assis sur l'ocelot, animal dont certains mythes lui font prendre la forme dans ses enchantements. On y peut voir encore un sifflet de terre noire paraissant représenter une tête de Cipactli; des statuettes d'une divinité féminine, impossible à identifier; enfin des terres cuites asses diverses, ornées de têtes d'ocelots, de coyotes, etc. [1].

Des mélanges analogues ont été constatés par M. Charnay dans l'abri sous roche de Mispayantla, un peu plus bas sur les pentes du massif montagneux (3,160^{m}). Une curieuse fiole d'aspect très archaïque, pastillée en manière de Tlaloc, qui est au Trocadéro [2], a été extraite du sol profondément remanié de cet abri, en même temps que des terres cuites brisées d'un travail bien plus moderne [3].

Un vieux Tlaloc en pierre, tenant sur son ventre un bassin [4], a été recueilli plus bas encore à Apatlatepitonco, associé à des images de Quetzalcoatl, de Centéotl, etc.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter plus longtemps à ces stations de Mispayantla et d'Apatlatepitonco, sur lesquelles on ne possède que des données tout à fait insuffisantes. Mais je crois devoir insister, en terminant ce petit mémoire, sur le double aspect que présente la station de Nahualac. Les superpositions archéolo-

1) Parmi les vases dont nous n'avons que la photographie se trouve un exemplaire du *comitl* si souvent représenté dans les peintures aztèques. Les coupes tripodes sont communes, avec les pieds creux à grelots.

2) Il est fort remarquable que les images de Tlaloc relativement fréquentes à Tenenepanco et dans les autres stations du Popocatepetl découvertes par M. Charnay, soient au contraire si rares à Mexico et dans les environs immédiats de cette capitale. La collection américaine du Louvre ne paraît contenir qu'une seule figure de ce dieu, et le musée du Trocadéro n'en possédait que six venant de l'Anahuac avant les fouilles de M. Charnay à Tenenepanco, Nahualac, Mispayantla et Apatlatepitonco.

3) M. Charnay a rapporté de Mispayantla, outre le petit vase à figure de Tlaloc, deux sifflets à décor pastillé, d'un travail archaïque, des débris de flageolets qui sont au contraire du temps des Aztèques, enfin quelques fragments de plats de cette même époque.

4) Cette pose est exactement semblable d'une part à celle du dieu sur le vase rapporté des *casas grandes* de Chihuahua par M. Guillemin Tarayre (*Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 353, 1882); d'autre part à celle des statues de Tlaxcala et de Chichen Itza, qui sont au Musée national de Mexico; à celle de la statue de la collection Barron à Tacubaya (*Ibid.*, t. I, p. 163-167); enfin à celle de la petite idole de Puebla qu'on peut voir au Musée d'Ethnographie.

Digitized by Google

giques, dont ce gisement fournit un remarquable exemple, ont été fort rarement constatées avec une pareille netteté, dans l'Anahuac, mal fouillé jusqu'ici, et où elles devraient se manifester à chaque coup de pioche sous les formes les plus tranchées.

En résumé, les stations découvertes par M. Charnay dans le massif du Popocatepetl, sont de deux ordres et de deux époques. L'une, Tenenepanco, est un cimetière spécial creusé à une très grande altitude et destiné à inhumer les débris des jeunes victimes immolées en l'honneur des divinités des eaux ; ses caractères sont archaïques et il est assurément antérieur à la période atzèque. L'autre, Nahualac, un peu moins élevé dans la montagne, est un lieu d'offrandes, fréquenté à la même époque que le cimetière de Tenenepanco par les sectateurs de Tlaloc et consacré plus tard, sous la domination des Aztèques, au culte de Tetzcatlipoca.

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

A. Racinet. **L'ornement polychrome** (2e série). **Arts ancien et asiatique, moyen âge, renaissance, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.** Recueil historique et pratique avec des notices explicatives. Paris, Firmin Didot, 1885-1886, in-fol., 120 pl. en couleur, or et arg.

Le magnifique ouvrage de M. Racinet sur la polychromie a obtenu tant de succès chez les artistes et les industriels qui s'occupent d'ornement, que la maison Didot n'a pas hésité à entreprendre une nouvelle suite de planches décoratives admirablement exécutées et que M. Racinet accompagne, comme les première, de commentaires particulièrement intéressants. On trouvera notamment dans les fascicules récemment publiés des études de détail fort bien faites, sur des pièces d'origine chinoise, persane, turque, russe, etc., etc., études qui appellent tout spécialement l'attention des ethnographes. La série V du nouveau recueil que nous avons entre les mains, nous place sous les yeux, par exemple, un pectoral de mandarin et une bordure du bas d'une robe d'honneur, à propos desquels M. Racinet a groupé des renseignements pleins d'intérêt sur les insignes du mandarinat et la symbolique que certain d'entre eux nous révèlent. Des peintures de manuscrits persans fournissent à l'auteur l'occasion de montrer l'accord des ornementations marginales avec la nature des textes qu'elles encadrent. Il apprend à ses lecteurs, à propos de faïences émaillées qu'il a fait reproduire, les caractères propres aux *familles* bleue, verte et blanche de la céramique iranienne. Puis ce sont des notices sur les types de la peinture décorative du VIe au IXe siècle, sur l'orfèvrerie émaillée du Xe, et l'ancienne joaillerie russe. Chacun de ces petits morceaux renferme des données d'un réel intérêt pour nos études et les documents qu'ils encadrent, reproduits avec une grande perfection, forment un ensemble qui sera parfois bien utile à consulter pour nos recherches spéciales.

E. H.

Vivien de Saint-Martin. **Nouveau Dictionnaire de Gégoraphie universelle,** t. II, D.-J. Paris, Hachette, 1884, 1 vol. gr. in-4.

Le Dictionnaire, commencé par M. Vivien de Saint-Martin, a été profondément remanié dès son second volume et continue à paraître, rédigé maintenant

Digitized by Google

par un groupe de jeunes géographes, sous la direction de M. Louis Rousselet.

Le volume deuxième, qui comprend les lettres D à J, est bien supérieur au premier et rendra, notamment aux ethnographes, des services tout autrement importants que celui qui l'a précédé. On n'y rencontre plus de ces lacunes comme en présentaient les lettres A-C et bon nombre d'articles d'ensemble sont vraiment d'une excellente facture.

Un hasard malencontreux avait voulu que j'eusse à consulter l'an dernier, au moment de faire une leçon au Muséum, les mots *Afatonou*, *Ahouanseli*, *Cotonou*, etc., et je ne les avais point rencontrés. Pourtant les deux premiers sont les noms de ces deux curieuses cités lacustres bâties sur pilotis dans la grande lagune Nokhoué ; Cotonou est la lagune des morts, etc., etc.

Le Bakhoi n'était pas nommé, le Baoulé avait une simple mention. Presque aucune des tribus en *Ba* du Congo (Batékés, Bafourous, Bacongos, Bayanzis) ou des pays des Béchuanas (Batlapis, Bamanguatos) n'avait eu même une ligne. On ne disait rien des Bâris du Nil Blanc. Le nouveau volume n'aura pas à endurer de semblables reproches ; on y trouve, par exemple, une bonne notice sur les Dinkas, et les articles Dahomey, Égypte, etc., reprennent en partie certaines choses antérieurement omises pour renseigner, à leur sujet, le lecteur un peu désappointé. Bref, au lieu de décliner, comme il est trop souvent arrivé aux œuvres de cet ordre, le *Dictionnaire* s'améliore et les dernières livraisons ne laissent presque plus de prise à la critique. Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les articles *Hongrie*, *Islande*, *Irlande*, *Japon*, *Juifs*, etc., qui sont généralement puisés aux meilleures sources.

E. H.

A.-B. Meyer. **Album von Philippinen-Typen.** Circa 250 abbildungen auf 32 tafeln in licht druck. Dresden. 1885, 1 vol. in-4.

Les documents sur l'anthropologie des Philippines deviennent de plus en plus abondants et de plus en plus précis. Le temps n'est plus où l'on n'avait, pour étudier le Négrito ou le Tagal, que quelques rares crânes et des photographies plus rares encore. Les voyages scientifiques de MM. Semper, Jagor, A.-B. Meyer, Montano et Rey, Blumentritt, Marche, etc., ont procuré aux Musées d'Allemagne et de France des collections énormes d'ossements, de vases anciens et d'objets de toute sorte. Plusieurs des explorateurs, dont on vient d'énumérer les noms, ont rapporté de plus en Europe de grands et précieux albums photographiques qui éclairent d'un jour tout nouveau l'ethnologie si compliquée et si difficile des races de ce grand archipel.

M. Montano publiait récemment, à la suite d'un important rapport que nous analyserons prochainement, nombre de portraits exécutés par lui et par son compagnon le Dr Paul Rey, suivant les règles adoptées par les anthropologistes, c'est-à-dire à une même échelle et très exactement présentés de face et de profil. La collection de M. A.-B. Meyer, que nous avons sous les yeux, est moins propice à faciliter l'étude physique des sujets qu'elle reproduit de toutes les grandeurs et dans toutes les positions. Elle rachète heureusement ce sérieux défaut par le pittoresque des tableaux qu'elle nous montre et surtout par

Digitized by Google

l'abondance des renseignements qu'elle fournit sur l'ethnographie proprement dite, renseignements un peu trop négligés par nos deux compatriotes.

L'album des Philippines renferme, entre autres choses particulièrement intéressantes pour nos études spéciales, la reproduction complète du matériel en usage chez les Négritos des divers cantons de Luçon, les Tinguianes des montagnes de l'Ilocos Nord, les Igorrotes de la Union et de Cagayan, les Tagals, les Bagobos de Mindanao, etc. Les photographies, au nombre de cent cinq, sont reproduites avec beaucoup de soin par la photolithographie sur trente planches in-4, méthodiquement disposées, et accompagnées de courtes notices explicatives, rédigées par M. A.-B. Meyer.

E. H.

Otis T. Mason. **The Guesde collection of Antiquities in Pointe à Pitre, Guadeloupe** (*Smithson. Rep. for* 1884, p. 731-837, fig. 1-215 a).

M. Guesde qui a plusieurs fois adressé à la *Revue d'Ethnographie* des communications intéressantes, a réuni à la Pointre-à-Pitre une remarquable collection d'antiquités des Antilles, dont il a reproduit les meilleures pièces à l'aquarelle avec un véritable talent.

Notre musée du Trocadéro possède une série de ces reproductions et l'Institution Smithsonienne en a reçu une autre que M. Otis T. Mason vient de faire graver sur bois pour le *Smithsonian Report* de 1884.

La brochure, dont on a lu plus haut le titre encadre ces bois, au nombre de deux cent vingt-cinq, dans un texte descriptif dont M. Guesde a fourni les données premières, auxquelles le savant ethnographe américain a joint tout ce que pouvait lui suggérer son expérience personnelle.

Les antiquités de la collection Guesde sont principalement des haches de pierre avec ou sans têtes, des massues de pierre, des molettes, des pilons, des mortiers, des disques, des ciseaux aussi de pierre, etc. M. Otis T. Mason décrit brièvement chacun de ces objets et le compare avec ceux que possède l'Institution Smithsonienne et plus particulièrement avec ceux de Porto-Rico de la célèbre collection Latimer qu'il a précédemment fait connaître[1].

Parmi les objets les plus nouveaux et les plus curieux, découverts par M. Guesde, figure en première ligne une sorte de *téocalli* en pierre, à double face, avec deux escaliers tous deux de quatre marches, conduisant à un édicule ouvert en gueule de four. J'ai aussi depuis longtemps remarqué dans les figures de l'atlas Guesde au Trocadéro un mortier à couleur en forme d'animal ailé, un fétiche mastoïde, aussi en pierre, qu'on croirait venu de Porto-Rico, mais qui ne porte aucune figure en relief; un sceptre de pierre orné de deux têtes sculptées; une table à moudre ornée d'un personnage en relief; enfin divers morceaux de poterie grossièrement exécutés.

E. H.

1. Cf. Otis T. Mason *The Latimer Collection of Antiquities from Porto-Rico in the Nat. Museum at Washington.*

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Fouilles dans les Mounds d'Etowah (Géorgie). — Mission scientifique au Yucatan.

Washington.. ..

Pendant les dernières explorations, pratiquées sous ma direction dans les *mounds* pour le compte du Bureau national d'Ethnologie, d'importantes découvertes ont été faites qui, tout en projetant des lumières nouvelles sur les arts et les coutumes des *mounds-builders*, semblent compliquer le problème de leur nationalité.

Les trouvailles consistent d'abord en minces plaques de cuivre marquées de figures laborieusement ornementées, qui présentent assurément une très forte ressemblance avec les figures rencontrées dans les manuscrits mexicains ou dans les ruines du Mexique et de l'Amérique Centrale. Ce sont ensuite des coquilles gravées sur lesquelles se voient des figures appartenant au même type général.

Je vous envoie ci-joint les photographies de neuf différentes pièces ; les n°s 4, 5 et 6 reproduisent en partie les n°s 1 et 2 (voir pl. II), et constituaient probablement des portions de plaques pareilles. Les n°s 1 et 2, quoique fort semblables l'un à l'autre, viennent de deux plaques différentes. Les n°s 1 à 8 sortent tous de l'un des *mounds* du célèbre groupe d'Etowah, près Cartersville (Géorgie). Ce *mound*, dont une section verticale, montrant sa structure interne, est donnée dans la figure ci-jointe, est celui qui porte la lettre *b* sur la planche I des *Antiquities of the Southern Indians* de Jones ; il est marqué de même dans l'esquisse du colonel Whittlesey, page 625 du *Smithsonian Report* pour 1881. Les mesures données par M. John P. Rogan, l'assistant du Bureau qui a fait la fouille, sont les suivantes : diamètre à la base, 120 pieds (36^{m},5) au sommet 60 pieds (18^{m},2) hauteur au-dessus de la surface primitive du sol, 16 pieds (4^{m},8). La forme est celle d'un tronc de cône.

La construction fut trouvée telle qu'il suit : la pente qui entourait l'ensemble (n° 4 de la coupe) était faite d'une argile rouge durcie, tandis que le cylindre intérieur, large de 60 pieds en diamètre (18^{m},22) était composé de trois couches horizontales. La première ou couche du fond (n° 1 de la figure) épaisse de 10 pieds (3^{m},03) était formé d'un limon sableux, gras et noirâtre. Au contact de cette couche, une autre (n° 2) de 4 pieds d'épaisseur (1^{m},21), se trouvait faite d'argile dure battue, si résistante qu'on avait du mal à la perforer au pic. Par-dessus enfin (n° 3) un lit de sable et de terre mesurait de 1 à 2 pieds d'épaisseur.

Digitized by Google

On n'a trouvé dans la couche d'argile (nº 2) qu'une pipe grossière en terre, quelques petites pièces de collier en coquille, un morceau de mica et une pierre travaillée. Cette couche ne présentait aucune trace qui pût faire croire qu'elle ait été dérangée depuis son accumulation. Les sépultures étaient toutes dans le dépôt inférieur, toutes dans des coffres ou *cists* de pierre en forme de boîtes, faits de tables de pierre dressées de champ sur les côtés et aux extrémités, et d'autres posées à plat au fond et par-dessus. Ces tombeaux ou *cists* au nombre de *onze*, n'étaient pas tous au même niveau. Le dessus des sépultures supérieures se rencontrait à deux pieds à peine au-dessous de l'argile, tandis que celui des tombes inférieures était situé à deux pieds plus bas. Le fond de quelques tombeaux consistait simplement en terre durcie au feu, tandis que pour les autres il se composait de plaques de stéatite.

J'emprunte aux notes de M. Rogan la description des sépultures du niveau inférieur et de la portion circulaire interne.

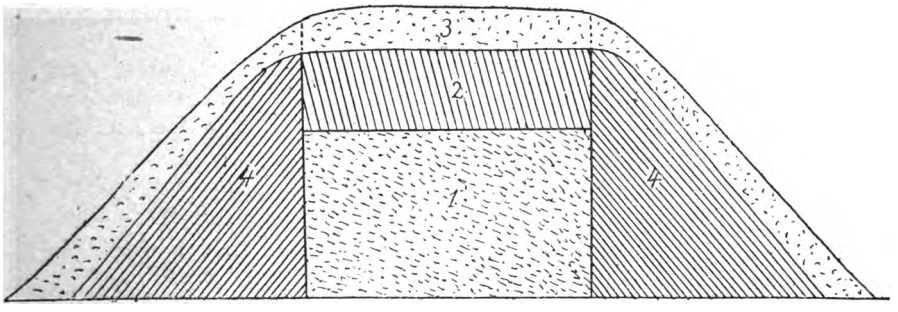


Fig. 61. Coupe d'un mound d'Etowah (Géorgie).

« Voici, m'écrivait M. Rogan, la liste des tombes telles qu'elles sont désignées sur le diagramme que je vous ai envoyé.

« *A*. Sépulcre de pierre de 2 pieds 6 pouces de largeur, 8 pieds de longueur et 2 de profondeur. Il a été construit en plaçant debout des plaques de stéatite sur les côtés et aux extrémités et en les couvrant d'autres plaques semblables mises à plat. Le fond est de terre durcie au feu. Le sépulcre contient les restes d'un seul squelette reposant sur le dos, la tête à l'est. La charpente osseuse est très lourde et d'environ 8 pieds de long ($2^m,12$). La tête repose sur un ornement plat de cuivre mince, d'un genre tout spécial. Sous le cuivre gisait ce que l'on a supposé être un fragment de cuir très détérioré, et sous ce fragment étaient les restes d'une natte d'écorce ou de jonc. Le cuir et la natte étaient si pourris qu'il fut impossible de les retirer en entier, mais on fut assez heureux pour sauver quelques fragments de l'un et de l'autre. A gauche des pieds étaient un vase à col et une petite coupe peinte, sorte de jouet d'enfant : à droite gisaient quelques coquilles de mer. Immédiatement au-dessous des pieds étaient deux grandes *Pyrula perversa*, remplies de petits grains de coquilles, autour de chaque cheville était une bordure de grains semblables. Les grandes coquilles et les os du squelette se trouvaient si profondément décomposés qu'il n'a pas été possible de les conserver.

Digitized by Google

« *B*. Sépulcre de pierre, long de 4 pieds 3 pouces, large de 3 pieds et profond de 1 pied 6 pouces, ne différant du précédant que par la taille et par ce fait que le fond en était fait de dalles de pierres. Sur le fond était une mince plaque de cuivre avec des figures estampées.

C. Sépulcre semblable, de 3 pieds 6 pouces de longueur, 1 pied 4 pouces de largeur et 1 pied 6 pouces de profondeur dirigé de l'Est à l'Ouest. Les os ont été déposés sans ordre, et probablement après que la chair en a été détachée. Parmi les os a été trouvée une autre plaque de cuivre composée de pièces plus petites rivées ensemble

« *F*. Sépulcre semblable, de 6 pieds de longueur, 3 de largeur et 1 de profondeur, garni de pierres au fond. La tête était ici tournée vers le nord. Il y avait plusieurs pièces de cuivre autour de la tête ; le squelette avait été enveloppé d'une peau indéterminée. La tête reposait sur un large exemplaire de *Pyrula perversa*, dont la columelle avait été détachée. Au-dessus étaient les restes d'une natte. Des grains de coquille étaient autour du cou, de chaque poignet et de chaque cheville, sur la poitrine gisait une coquille gravée et près du flanc droit se voyait un petit bol de terre. »

Le reste de la description de M. Rogan est excessivement intéressant, mais ce que je viens de citer suffira pour donner une idée bien claire des conditions dans lesquelles les spécimens, dont je vous envoie les photographies, ont été découverts.

Je pense que l'on pourra démontrer que le groupe d'Etowah marque l'emplacement du *Guaxule* des narrateurs de la malheureuse expédition de Soto. L'allusion renfermée dans le texte de Garcilasso (*Hist. Pl.*, lib. III, cap. xx, pag. 139, éd. 1723), autorise, je pense, cette identification.

La photographie n° 9 représente une autre plaque de cuivre, trouvée par un autre assistant du Bureau dans un tombeau de pierre de l'Illinois du Sud. Ce tombeau n'était pas, il est vrai, dans un *mound*, mais il était construit de la même manière que ceux dont il vient d'être fait mention.

Tous les articles trouvés, ainsi que les portions des enveloppes et des squelettes qui ont pu être conservées, ont été immédiatement envoyés au Bureau d'Ethnologie et sont actuellement au *National Museum*.

Dans l'espoir que ces renseignements vous intéresseront, je reste, etc.

Cyrus Thomas.

Mérida, 9 janvier 1886.

... Je suis arrivé à Mérida le 1er janvier et me suis mis aussitôt à l'ouvrage. Les visites officielles faites, je suis allé à Izamal pour y jeter un premier coup d'œil et juger de ce que nous pourrons y faire, afin d'y envoyer le matériel nécessaire. C'est énorme. Quel travail! Et qu'en vais-je tirer? Au retour j'ai eu la bonne fortune de trouver une collection unique de haches yucatèques recueillies pendant vingt ans à Cozumel. Elle se compose de soixante dix-neuf pièces. Quoique elle fût d'un prix élevé, je m'en suis emparé ; il y aura là de quoi faire une belle vitrine.

D. Charnay.

Digitized by Google

NOUVELLES

Missions scientifiques. — Malgré les économies réalisées cette année par la commission du budget sur le crédit des voyages scientifiques et littéraires, trente-cinq missions sont en cours d'exécution à la date du 30 janvier 1886.

Ces missions sont ainsi réparties : Europe, neuf; Asie, treize; Afrique, sept; Amérique, cinq; Océanie, une.

La plupart des missions en Europe sont de l'ordre historique ou géographique pur, nous ne nous y arrêterons pas.

Les missions d'Asie ont en majorité pour théâtre nos colonies et nos protectorats de l'extrême sud-est du continent. Le Dr Néis, membre de la commission de délimitation du Tonkin, le Dr Maurel, médecin de 1re classe de la marine nationale, M. Nicolle, publiciste, MM. Balansa, de Méreyna, naturalistes, ont introduit dans leurs programmes de recherches un certain nombre de questions relatives aux populations de l'Indo-Chine.

M. Darmestetter, professeur au collège de France, va dans la péninsule Cisgangétique étudier l'influence de la Perse sur la langue et la civilisation de l'Inde du Nord. MM. Dieulafoy et Houssaye poursuivent en Susiane leurs belles recherches archéologiques, pendant que M. Binder s'applique à relever les ruines situées entre les lacs de Van et d'Ourmiah. M. Gautier voyage sur le cours supérieur de l'Euphrate, M. J. Mourier est dans le Caucase, M. Psichari part pour Smyrne et pour Chio, enfin MM. Bonvalot et Capus vont bientôt regagner l'Asie Centrale et tâcher d'aborder, cette fois, la Bactriane.

En Afrique, la mission de Tunisie que M. de la Blanchère dirige continue à prospérer; l'école du Caire poursuit ses belles publications, M. Morel est spécialement chargé, en ce moment, d'en étudier le fonctionnement sur place. M. Palat, lieutenant au 11e chasseurs, s'est hardiment lancé dans le sud, pour tenter de gagner, par le Touat, Tombouktou et le Sénégal; M. Borelli est au Choa, M. Faurot, dans la mer Rouge; M. Clermont-Ganneau est parti pour le golfe d'Akaba dont il veut fouiller les îles autrefois habitées et depuis fort longtemps désertes. Enfin M. Verneau poursuit aux Canaries ses études sur les anciennes populations de l'archipel, dont il a plusieurs fois entretenu les lecteurs de la *Revue*.

Les missions en Amérique ne sont pas moins importantes. Pendant que M. Charnay termine les recherches qu'il a déjà poussées si loin dans les cités ruinées du Yucatan, M. Chaffanjon nous quitte pour reprendre l'exploration du haut Orénoque et du bassin supérieur du rio Negro. D'autre part, M. Aubert est parti pour l'Amazone et M. Calvet s'est embarqué pour la Plata. Enfin M. Thouar vient de terminer heureusement une nouvelle traversée du Grand Chaco septentrional.

Digitized by Google

Collection Reichard. — On nous écrit de Berlin, sous la date du 18 mars, que la collection ethnographique de Paul Reichard, qui se composait en grande partie de présents faits à ce savant par les plus célèbres voyageurs est devenue la propriété du Musée Royal.

E. H.

Musée National de Mexico. — M. G. Mendoza est remplacé comme directeur du *Museo Nacional* par M. J. Sanchez, aux travaux duquel notre *Revue* a déjà consacré de nombreuses analyses. M. Sanchez aime et cultive l'archéologie et il n'y a pas à craindre que les collections nationales périclitent entre ses mains.

E. H.

Découvertes au Nouveau-Mexique. — Le *Santa Fé New-Mexican* parle brièvement d'une découverte récemment signalée par le major Powell. « Les montagnes dans nos contrées, dit ce journal, sont recouvertes d'une immense couche de lave; l'homme préhistorique a creusé dans cette lave des trous carrés qui sont recouverts d'une espèce de pavage aussi de lave. Dans ces trous on a trouvé plusieurs spécimens d'une civilisation avancée, entre autres, une espèce de drap de poil et une grande quantité de poteries. On a taillé dans les quatre murs de côté des niches et des espèces d'armoires. Dans l'une de ces niches on a trouvée cachée une petite figurine ressemblant à un homme, enveloppée dans une étoffe tissée. L'étoffe était noircie et pareille à celles dans lesquelles sont enveloppées les momies d'Égypte ; quand on touchait à l'étoffe elle tombait en miettes. On a trouvé en tout une soixantaine de ces groupes et, dans chaque groupe, il y avait à peu près une vingtaine d'habitations. »

Superstitions des Beloutchis relatives aux voyages. — Les Beloutchis, comme leurs voisins les Afghans, ont des coutumes et des superstitions curieuses. Ils considèrent comme néfaste de voyager dans la direction de l'est le premier et le onzième jours et dans la direction du sud le troisième et le treizième jours de la lune. De même, ils évitent de voyager vers l'ouest le cinquième et le quinzième jours, vers le nord le septième et le dix-septième jours.

Lorsque l'astre est dans la terre, un Beloutchi peut voyager en toute direction. Un ouvrier des champs a assuré à M. Donie, qui rapporte la chose dans un petit livre qu'il a publié sur la langue beloutchi, que quand ses compagnons et lui sont engagés comme semeurs, ils découpent de petites pièces d'étoffe qui représentent l'astre et l'enterrent solennellement. A partir de ce moment, ls sont libres d'aller dans la direction qui leur plaît.

J. H.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

L.-E. LE BRET

On annonce la mort à Levallois-Perret, sous la date du 26 décembre, de M. le docteur Louis Eugène Le Bret, qui fut un des premiers associés nationaux de la Société d'Anthropologie (1860), et pendant quelques années, un des plus assidus parmi les membres de cette compagnie. M. Le Bret a publié quelques écrits sur diverses questions ethnographiques; nous rappellerons la *Notice sur l'existence d'une race d'hommes à queue*, imprimée dans les *Archives générales de médecine* en 1855, et l'*Examen anthropologique des collections recueillies dans le voyage du Prince Napoléon aux mers du Nord* paru dans les *Archives de Médecine navale* de 1857.

E. H.

Mme LEE CHILDE

Mme Lee Childe, née Blanche de Triqueti, a succombé à Paris le 28 février dernier, après une cruelle maladie. Elle avait publié dans la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles intéressants sur la Tunisie et l'Égypte.

E. H.

F. SCHERZER

M. Fernand Scherzer, consul de France à Canton, membre de la commission de délimitation du Tonkin, est mort dans la mer Rouge le 15 mars dernier à bord du *Djemmah* qui le ramenait en France, M. Scherzer, qui était un sinologue instruit avait traduit et annoté un ancien livre chinois fort précieux pour l'histoire et l'ethnographie de la Corée. Cet important ouvrage, dont l'auteur ne verra malheureusement point la publication, est actuellement édité avec beaucoup de soin par la Société asiatique de Paris.

E. H.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

EXPOSITIONS, COLLECTIONS, MUSÉES, etc.

Leemans (C.). *Beschrijving van de Indischen Oudheden van het Rijks-Museum van Oudheden te Leiden.* Leiden, Brill, 1885, br. in-16.

Michel (E.). *Les Musées d'Allemagne; Munich, Cologne, Cassel.* Paris, Rouam, 1885, in-8, 15 eaux-fortes, 88 grav.

Undset (I.). *Om et Norsk National Museum.* Christiania, 1885, br. in-8, Kart.

Ethnologisches Gewerbemuseum in Aarau. Aufruf der Mittelschweizerischen Geographisch. Commerciellen Geselsschaft in Aarau an ihre Mitglieder. Freund und Gönner in der Heimat und in fernen Landen. Aarau, 1886, br. in-8.

BIOGRAPHIES

Franck. (G.) *Les grands Français. Voyages et découvertes de René Caillié.* Paris, Picard-Bernheim, 1 vol. in-18, portr., cart. et 4 fig.

GÉNÉRALITÉS

Bastian (A.). *Zur ethnischen Psychologie* (*Zeitschr. für Ethnolog*,-Jahrg. 1885, s. 214-238.)

Dallas (J.). *On the primary Divisions and Geographical Distribution of Mankind.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland*, vol. XV, p. 304-330, 1885.)

Gaidoz (H.) et Sébillot (P.). *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire des Frances d'Outre-Mer.* (Extr. de la *Revue de Linguistique.*) Paris, Maisonneuve, 1886, br. in-8.

Kulischer (M.). *Der dualismus der Ethik bei den primitiven Völkern.* (*Zeitsch. für Ethnolog.* Jahrg. 1885, s. 205-213.)

Olshausen. *Ueber die Technik alter Bronzen.* (*Verhandl. der Berlin. Anthropolog. Gesellsch.* 1885, s. 410-458, fig. 1-34.)

Ploix (Ch.). *Mythologie et folklorisme.* (Extr. de la *Revue de l'Histoire des Religions.*) Paris, Leroux, 1886, br. in-8.

Rosny (L. de). *Premières notions d'ethnographie générale.* (*Bibliothèque ethnographique,* t. I.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1885, 1 vol. in-18.

Schœtensack (O.). *Die Nephritoide des mineralogischen und des ethnographisch-prähistorischen Museums der Universität Freiburg im Breisgau.* (*Zeitschr. fur Ethnolog.* Jahrg. 1885, s. 157-190.)

Thulié (H.). *La femme. Essai de sociologie physiologique.* Paris, Delahaye, 1885, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

EUROPE

Castaing (A.). *Ethnographie de la France à l'usage des écoles.* (*Bibliothèque ethnographique*, t. II.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1885, 1 vol. in-18.

Chauvet (G.). *Le Gros-Guignon, commune de Savigné (Vienne.)* (Extr. des *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1884.) Poitiers, Guillois, 1885, br. in-8.

Meyer (A.-B.). *Gurina im Obergailthal (Karnthen); Ergebnisse der im auftrage der Anthropologischen Gesellschaft zu Wien im Jahre 1884, vorgenommen Ausgrabungen*, eine vorstudie zu weiterer Localforschung. Dresden, W. Hoffmann, 1885, br. in-4, 14 lichtdr taf.

Id. *Das Gräberfeld von Hallstadt, anlässlich einen besuchtes daselbst.* Dresden, W. Hoffmann. 1885, br. in-4, 3 lichtdr. taf.

Nehring. *Ueber einen Gräberfund von Westeregeln und prähistorische Schmucksachen aus Hundezähne.* (*Verhandl. der Berlin. Anthrop. Gesellsch.* Jahrg. 1886, s. 37-42, fig.)

Rolland (E.). *Recueil de chansons populaires.* Paris, Maisonneuve, 1883, in-8, t. I.

Rosny (L. de). *Les Romains d'Orient, aperçu de l'ethnographie de la Roumanie.* (*Bibliothèque Ethnographique*, t. IV.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1885, 1 vol. in-18, 12 fig.

Sébillot (P.). *Devinettes de la Haute-Bretagne.* (Extr. des *Mém. de la Soc. d'Emulation des Côtes-du-Nord.*) Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1886, br. in-8.

Undset (I.). *Nordische Bronzen in Italien* (*Zeitschr. für Ethnolog.*, 1886, s. 1-11, taf. I, und II.)

Voss (A.) und Stimming (G.). *Vorgeschichtliche Alterthümer aus der Mark Brandenburg*, 3 und 4 Liefer. Brandenburg, Lunitz, 1886, 4°, taf.

ASIE

Barthélemy Saint-Hilaire. *L'Inde et les Indiens.* (*Journ. des savants.* Juin-août-octobre 1885, p. 309, 437, 588.)

Hale (A.). *On the Sakais.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland.* Vol. XV, p. 285-301, pl. XI-XIII, 1885.)

Jametel (M.). *Souvenirs d'un collectionneur. La Chine inconnue, Chine des potiches, Chine des bibelots, etc.* Paris, Rouam, 1885, in-8.

Marche (Alfr.). *Luçon et Palaouan. Six années aux Philippines*, Ire partie. *Le Tour du Monde*, nos 1315-1317, 20 mars-3 avril 1886.)

Meyer (A. B.). *Ueber die Chinesischen und Americanischen Klangplatten.* (*Verhandl. der Berlin. Anthrop. Gesellsch.* 1885, s. 312-314, fig.)

Id. *Ueber Krao.* (*Ibid.*, s. 241.)

Id. *Ueber Krao, sowie Namengebung und Titel bei den Siamesen.* (*Ibid.*, s. 516-517.)

Rosny L. de). *Le peuple Siamois ou Thaï.* (*Bibliothèque ethnographique*, t. III.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc. 1885, 1 vol. in-18.

Silvagni (L.). *L'uso e il rito della circoncisione negli Ebrei.* (*Archivio per l'Antropologia.* Vol. XV, p. 159-176, 1885.)

Vambéry (H.). *Das Türkenvolk in seinen ethnologischen und ethnographischen Beziehung geschildert.* Leipzig, Brockhaus, 1885, 2 taf, u. mehr. Holzchn.

Virchow (R.). *Wedda Schädel.* (*Verhandl. der Berlin. Anthrop. Gesellsch.* 1885, s. 497-501.)

Digitized by Google

Wilkins (W. S.). *Hindu Mythology Vedic and Puranic.* Calcutta, Thacker, Spink et Cº, 1882, 1 vol. in-12, fig.

AFRIQUE

Houdas (O.). *Ethnographie de l'Algérie.* (*Bibliothèque ethnographique*, t. V.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1886, 1 vol. in-18, 6 fig.

Joest. *Reise in Afrika im Jahre* 1883. (*Verhandl, der Berlin Anthrop. Gesellsch.*, 1885, s. 472-487.)

Virchow (R.). *Neger von Darfur.* (*Ibid.*, s. 488-496, fig. 1-5.)

Wolf (L.). *Ueber anthropologische Forschungen im Congo-Gebiet* (*Ibid.*, 1886, s. 24-33.)

Zintgraff and Virchow. *Ueber Künstliche Deformirung der Zähne, im unteren Congogebiete.* (*Ibid.*, s. 33-36, fig.)

AMÉRIQUE

Ernst (A.). *Ueber die Reste der Ureinwohner in den Gebirgen von Mérida.* (*Zetschrift für Ethnologie*, Jahrg. 1885, s. 190-197.)

Id. *Proben venezuelaenischer Volkspoesie* (*Verhandl. der Berlin. Anthrop. Gesellsch.* 1886, s. 43-47.

L'Heureux (J.). *Ethnological Notes on the astronomical Customs and religious Ideas of the Chokitapia or Blackfeet Indians, Canada* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland.* Vol. XV, p. 301-304, pl. XIV, 1885.)

Jacobs (J.). *The comparative Distribution of Jewish Ability* (*Ibid.*, p. 351-379, pl. XV.)

Maury (Alf.). *Les anciennes villes du Nouveau-Monde.* (*Journ. des savants*, oct. et nov. 1885, p. 579-587, 642-649.)

Regalia (E.). *Sopra alcuni arnesi d'osso del Peru antico* (*Archiv. per l'Antropologia.* Vol. XV, p. 241-247, 1885.

Schelhass (P.). *Die Maya-Handschrift der Königlichen Bibliotek zu Dresden.* (*Zeitschr. für Ethnolog.* 1886, s. 13-42, taf. III.)

OCÉANIE

Guppy (H.-B.). *On the physical Character of the Solomon Islanders* (*The Journ. of the Anthrop. Institute of Great Britain and Ireland.* Vol. XV, p. 266-283, 1886.)

Langen (A.). *Bericht über die Key Inseln und die dortigen Geistergrotten.* (*Verhandl. der Berlin. Anthrop. Gesellsch.*, 1885, s. 407-411, taf. XI.)

Plauchut (Ed.). *Les Carolines.* (*Revue Scient.*, 5 sept. 1885.)

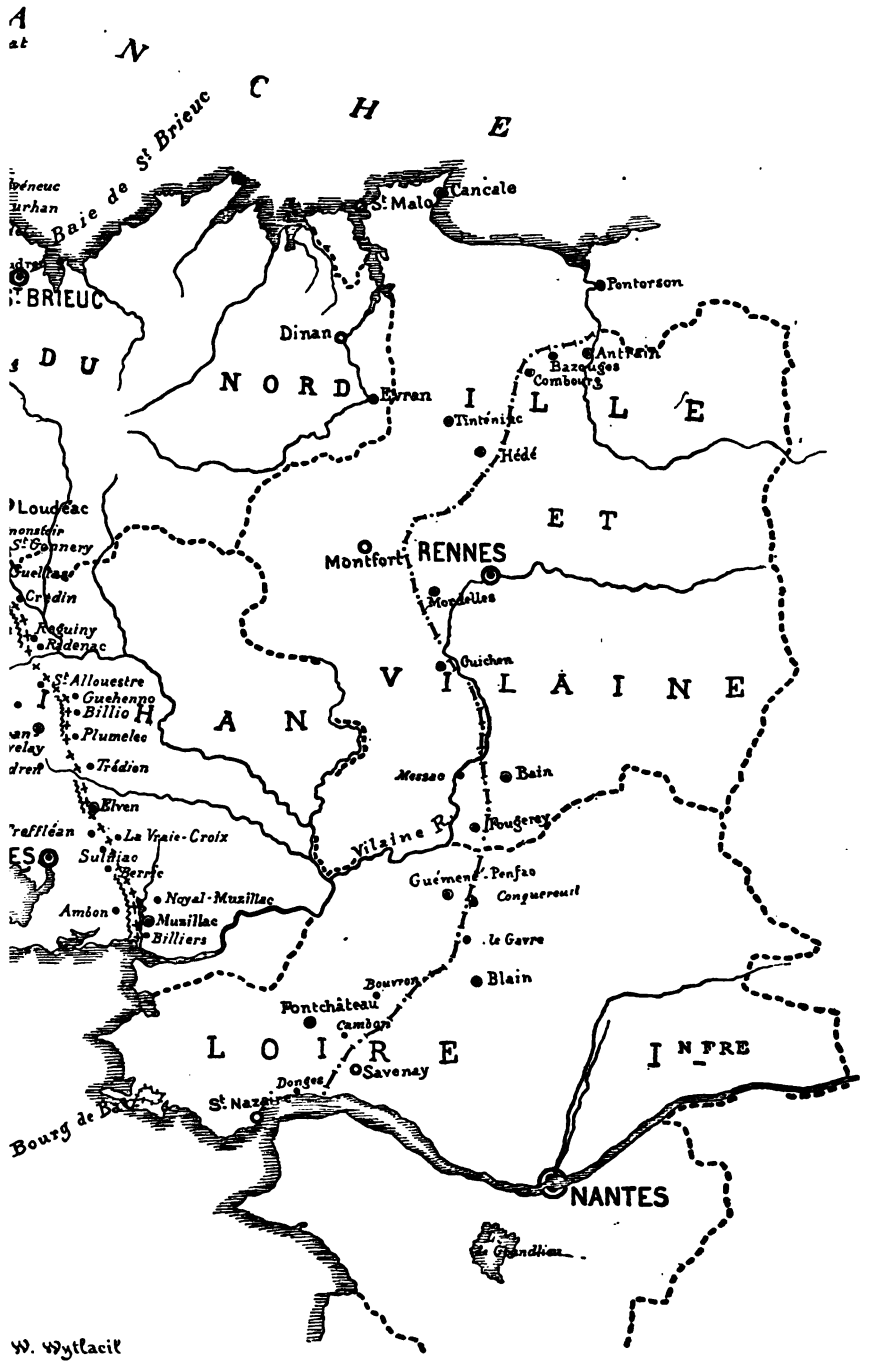
Le Directeur de la Revue, E.-T. HAMY.

L'Éditeur-Gérant, Ernest LEROUX.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

Digitized by Google

Digitized by Google



W. Wytlacil

Digitized by Google

CARTE LINGUISTIQUE

DE LA

BRETAGNE

par Paul Sébillot

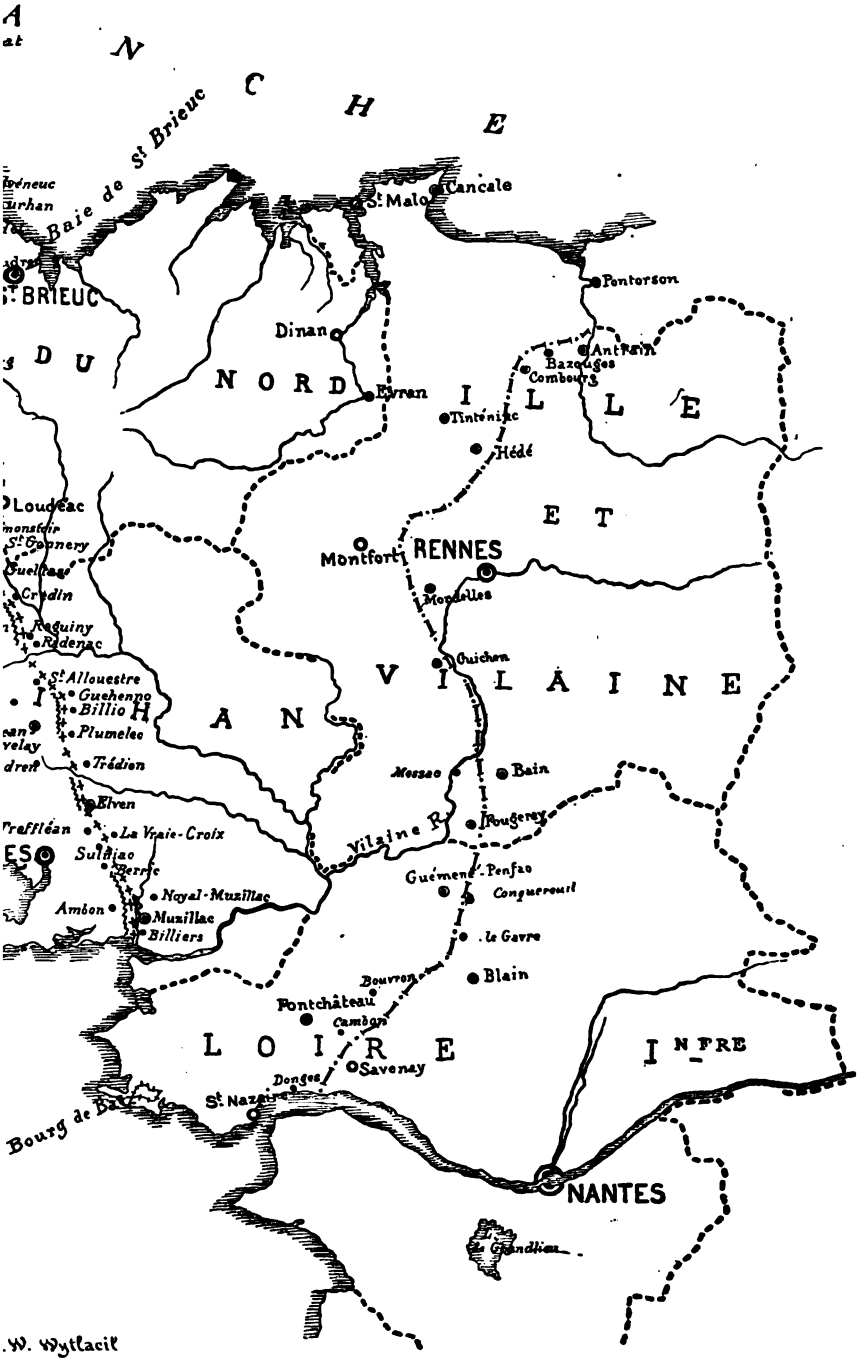
Signes conventionnels:
- ------ *Limites de departement*
- +++++ *" " " la lange française et bretonne*
- x-x-x-x *Dialecte de Cornouaille ——— de Vannes*
- ····· *" " " Léon*
- ····· *" " " Trégaier*
- -·-·-·- *Limite du IXe Siècle*

Echelle 1 : 1'200.000 (1 Cntr = 12 Kilomètre)

12 9 6 3 0 12 24 36 48 60 Kilom.

Dessiné pour reproduction directe p

Digitized by Google



W. Wytlacil

Digitized by Google

CARTE LINGUISTIQUE

DE LA

BRETAGNE

par **Paul Sébillot**

Signes conventionnels
- ------ *Limites de departement*
- +++++ " " " *la lange française et bretonne*
- ×-×-×-× *Dialecte de Cornouaille* ——— *de Vannes*
- ····· " " " *Léon*
- ····· " " " *Tréguier*
- -·-·-·- *Limite du IXe Siècle*

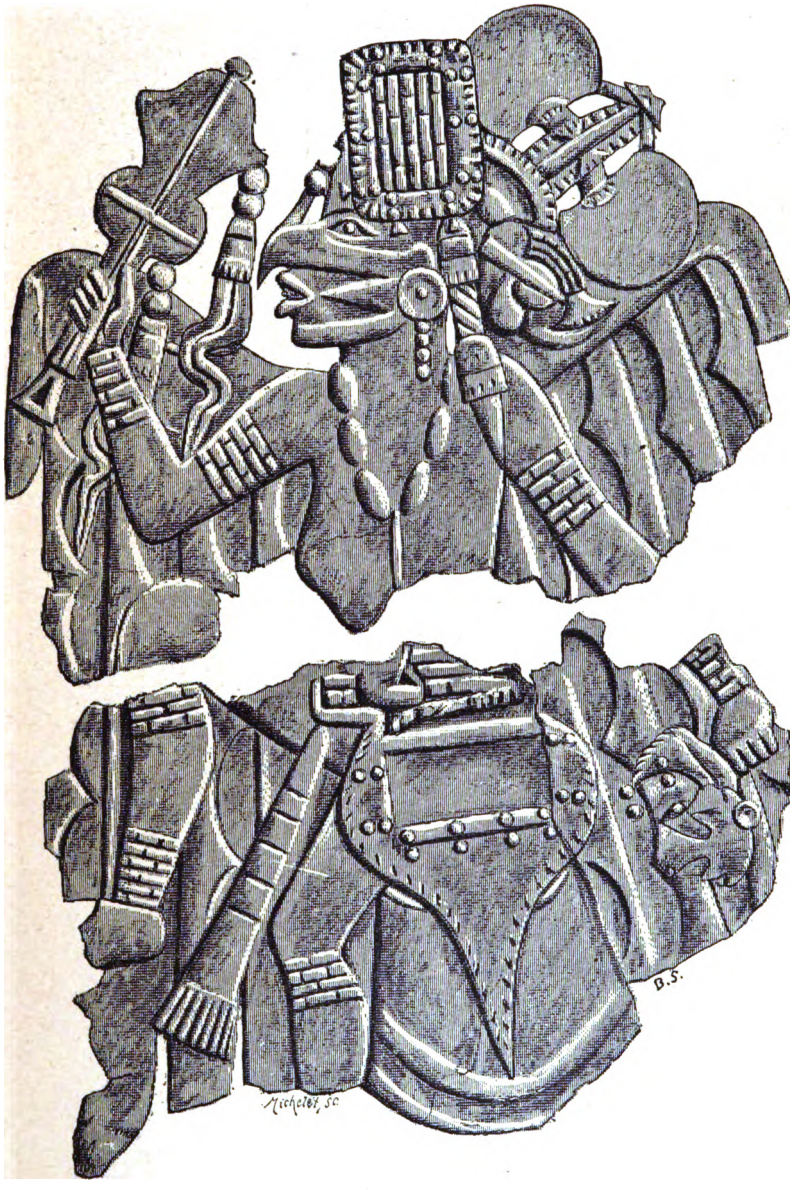
Echelle 1 : 1'200.000 (1 Cntr = 12 Kilomètre)

12 9 6 3 0 12 24 36 48 60 Kilom.

Dessiné pour reproduction directe p

Digitized by Google

Digitized by Google



PLAQUE DE CUIVRE ESTAMPÉ
TROUVÉE DANS UN MOUND A ÉTOWÁH, GÉORGIE

Digitized by Google

Digitized by Google

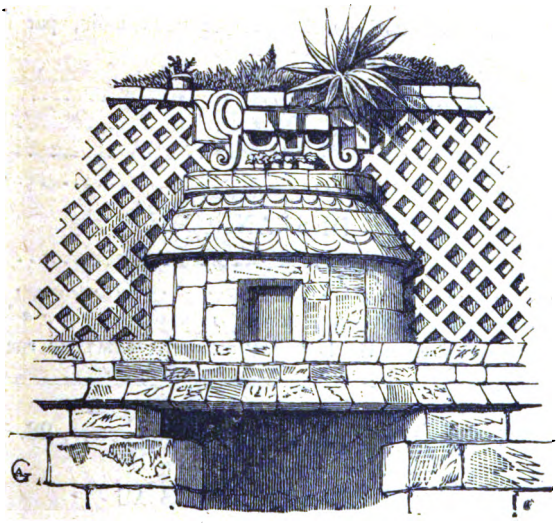
REVUE
D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 3. — Mai-Juin.



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

MÉMOIRES ORIGINAUX :

La découverte du Nouveau Mexique par F. Marcos, de Nice, en 1539 (*suite et fin*) ..... BANDELIER
Des rites funéraires chez les Malgaches ..... A. GRANDIDIER.
Decades Américanæ (*suite*) ..... E.-T. HAMY.
Observations archéologiques faites dans la province d'Alger .... BERNARD.

VARIÉTÉS :

Quelques notes sur Sarawak, Bornéo ..... E. COTTEAU.

REVUES ET ANALYSES. — LIVRES ET BROCHURES :

Holm. *Ruiner i Julianchaab Distrikt* ..... E.-T. HAMY.
Scherzer. *Tchao Sien Tche, mémoire sur la Corée* ..... ID.
Avon. *Antiquités mexicaines du musée de Nîmes* ..... ID.
Regnault. *Les dolmens des Beni-Missous* ..... ID.
Devic. *Le pays des Zendjs* ..... ID.

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES :

Le musée national à Caracas ..... A. TEN KATE.
L'exposition de la mission de l'Ouest Africain ..... E.-T. HAMY.

CORRESPONDANCE. — J. BOSCH Y ABRIL, D. CHARNAY, MORENO.

NOUVELLES. — BIBLIOGRAPHIE.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-8 raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris	**25** fr.	»
— —	Départements	**27**	**50**
— —	Étranger	**30**	»
Un numéro, pris au Bureau		**5**	»

TARIF DES ANNONCES

Une page	**30** fr.	»
Une 1/2 page	**20**	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analysés.*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubeck.

ERNEST LEROUX, Éditeur, rue Bonaparte, 28.

NÉGOCIATIONS RELATIVES AU

TRAITÉ DE BERLIN

ET AUX ARRANGEMENTS QUI ONT SUIVI

Par ADOLPHE D'AVRIL

Ancien ministre plénipotentiaire

In-8 avec 6 cartes . . . . . **10** fr.

Digitized by Google

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(*Suite et fin*)

Il est surprenant que fray Marcos ne mentionne aucune rivière jusqu'ici, mais il ne faut pas oublier que tous les cours d'eau entre le Yaqui et le Gila, même le rio Sonora, ne sont que des ruisseaux, avant que les pluies d'été les grossissent. Après être entré dans le grand désert le 9/21 mai[1], il coucha près d'un fleuve la première nuit. Ce fleuve peut avoir été le Gila. Il est à noter ici que cette rivière est assez large et profonde entre San Carlos et le soi-disant Pueblo Viejo, mais que pourtant, s'il n'y a pas de crue extraordinaire, on peut la passer à gué à quelques endroits. Du San Pedro, là où les villages des Sobaypuris terminent, on peut y parvenir en trois jours, et en huit à dix jours de plus on atteint facilement Zuni à pied. Or les seuls villages permanents et bâtis de pierres, qui étaient habités par des indigènes au nord du confluent du San Pedro et du Gila, dans le XVIe siècle et depuis, sont les pueblos des Zuni et ceux des Moqui. Il est donc naturel de chercher lequel de ces groupes pourrait être Cibola.

Je commence par les Moqui. Entre 1540 et 1599, ce groupe

1) *Relation*, p. 273.

Digitized by Google

contenait cinq ou sept villages[1]. Cependant il est ici hors de question à cause de la grande distance à laquelle il se trouve. Ensuite, pour y arriver, il fallait toujours passer près de Zuni, et les Indiens qui guidaient Frère Marcos n'auraient pas manqué de le rendre attentif à la proximité de cette tribu. Il y a d'autres raisons qui prouvent que Moqui ne peut être Cibola, raisons que j'indiquerai plus au loin.

Reste donc Zuni, et pour déterminer si c'est là que nous devons chercher Cibola, il faut reprendre le fil de l'itinéraire à l'entrée du grand désert que fray Marcos avait encore à passer. Ce désert s'étendait jusqu'à Cibola.

Avant d'y entrer, le moine eut de nouveaux renseignements sur le compte des sept villes. Il est vrai que ces renseignements confirmaient toujours les précédents, mais on y ajoutait de nouveaux détails. Entre autres les Indiens affirmaient que la plus considérable des sept villes s'appelait Ahacus. Il avait déjà entendu parler de « Acus », mais il fait une distinction entre les deux : « Il existe aussi, d'après le rapport de cet Indien, un autre royaume très vaste, nommé Acus; car il y a Ahacus et Acus; Ahacus avec l'aspiration est une des sept villes, et la capitale Acus sans aspiration est un royaume[2]. » Ces données provenaient d'un Indien *originaire de Cibola*, qui demeurait dans la vallée que je crois avoir été celle du rio San Pedro.

Estévanico, quoiqu'il eût pris les devants contre les instructions du missionnaire, n'en oubliait pas, pour cela, de certains égards dus au prêtre. Non seulement il lui envoyait régulièrement des nouvelles, mais il laissait derrière lui dans les parties dépeuplées et, à des intervalles d'une journée de marche, des abris pour la nuit, de sorte que le voyage du Père, accompagné

1) Il n'y a pas de doute que le Tusayan de Castañeda ne soit Moqui. Comparez Simpson, *Coronado's march* (dans *Smithsonian Report*, de 1869). Tusayan avait sept villages. *Voyage de Cibola*, p. 58; Jaramillo, *Relation*, p. 370. En 1584, Espejo visita les Moqui, et il y observa cinq pueblos, auxquels ils donna le nom de Mohoce. (*Relacion del viaje*, p. 118.) Il est impossible de déterminer la cause de cette différence. En 1598-99, Juan de Oñate en mentionne cinq aussi. Voyez *Obediencia y Vasallaje à su Magestad por los Indios de la provincia de Mohoqui* dans *Documentos Ineditos*, vol. XV, p. 137; *Obediencia y Vassallaje por los Indios de Aguatobi. Ibidem.*

2) *Relation*, p. 271.

Digitized by Google

comme il était en outre de beaucoup d'Indiens qui portaient des vivres ou les lui procuraient en chemin, se faisait avec assez de facilité [1]. Il chemina ainsi pendant douze jours consécutifs « toujours bien pourvu de vivres, de cerfs, de lièvres, de perdrix [2]. »

Au bout du douzième jour, il fut rejoint par un Indien, fils d'un des chefs qui l'accompagnaient, et qui avait suivi Estevan le nègre. « Son visage était tout décomposé et son corps couvert de sueur; tout son extérieur témoignait beaucoup de tristesse. Il me raconta ce qui suit : Un jour, avant d'arriver à Cibola, Estevan envoya sa calebasse avec des messagers, comme c'était son habitude, afin d'annoncer son arrivée. A cette calebasse était attachés un chapelet de grelots et deux plumes, l'une blanche et l'autre rouge. Quand les messagers furent arrivés devant le chef, qui réside dans cette ville pour le souverain, ils lui donnèrent la calebasse. Cet homme la prit, et voyant les grelots, il entra en fureur, la jeta à terre et dit aux messagers de s'en aller ; qû'il connaissait ces étrangers, de leur recommander de ne pas entrer dans la ville, qu'autrement il les tuerait tous. Les messagers revinrent sur leurs pas et dirent à Estevan comment ils avaient été reçus. Celui-ci répondit que ce n'était rien, que ceux qui témoignaient du déplaisir de son arrivée le recevaient toujours mieux que les autres. Il continua donc son voyage jusqu'à ce qu'il fût parvenu à Cibola. Au moment d'y entrer il trouva des Indiens qui s'y opposèrent, ils le conduisirent dans une grande maison qui était en dehors de la ville, et ils lui enlevèrent à l'instant tout ce qu'il portait, des objets d'échange, des turquoises et beaucoup d'autres présents qu'il avait reçus pendant son voyage. Il passa la nuit dans cette maison sans qu'on lui donnât ni à boire ni à manger, à lui ni aux gens qui l'accompagnaient. Le lendemain, cet Indien ayant eu soif, sortit de la maison pour aller boire à une rivière qui coulait près de

1) *Relation*, pp. 267, 274. Ces huttes étaient quelquefois en terre, quelquefois en branches d'arbre. S'il avait passé par le pays à l'ouest du Tucson, il aurait été, à cause de la chaleur et des insectes, content de ne pas s'en servir !
2) *Idem*, p. 274.

Digitized by Google

là. Bientôt après il vit Estevan qui s'enfuyait, poursuivi par des habitants de la ville qui tuaient les naturels de sa suite. Aussitôt que l'Indien s'en fut aperçu, il suivit le cours de la rivière et alla se cacher, puis il reprit la route du désert[1]. »

Ces mauvaises nouvelles se confirmèrent bientôt après. Ayant persuadé ses gens de continuer la route vers Cibola, ils rencontrèrent, à une journée de marche en cet endroit, « deux autres Indiens qu'Estevan avaient emmenés, ils arrivaient couverts de sang et de blessures. » Leurs rapports n'étaient que trop positifs. Non seulement le nègre, mais aussi presque toute son escorte, avaient été massacrés. Toute communication directe avec Cibola devenait impossible, même pour les Indiens, qui affirmaient « qu'ils n'oseraient plus aller à Cibola, comme ils en avaient l'habitude. » Aux prières du religieux de se calmer, de cesser les lamentations passionnées auxquelles ils s'abandonnèrent, ils répondaient : « Comment nous tairions-nous, ... sachant que nos pères, nos fils et nos frères qui étaient allés avec Estevan ont été tués au nombre de plus de trois cents? » Ils ne se contentèrent pas de refuser toute obéissance ultérieure au missionnaire, mais un de ces Indiens qu'il avait amené de Mexico l'avertit qu'ils avaient décidé de le tuer lui-même, en expiation du massacre de leurs parents et de leurs amis[2].

Cette décision était très vraisemblable, et correspondait absolument aux mœurs et coutumes, aux idées et aux principes des indigènes en général. Fray Marcos se prépara donc à la mort, il distribua le contenu de toutes ses hardes, tous les cadeaux destinés aux habitants de Cibola, parmi ceux de la main desquels il attendait le coup mortel. Mais avant tout il voulait voir lui-même le pays qu'il avait si ardemment désiré, si laborieusement cherché; ses instances fléchirent enfin le cœur de ses compagnons, le calme et la résignation avec lesquels il se soumettait au trépas leur en imposèrent, et quelques-uns d'entre eux se décidèrent finalement à l'accompagner dans une reconnaissance fur-

1) *Relation*, pp. 274-278 ; Herrera, *Hist. générale*, dec. VI, lib. VII, cap. VIII, pp. 157-159.
2) *Id.*, p. 277; Herrera, p. 159.

Digitized by Google

tive, laquelle devait être poussée jusqu'à proximité du village où Estevanico avait péri.

Ce fut vers le 5 juin (de l'année 1539)[1] qu'il arriva en vue de cette ville. « Elle est bâtie, dit-il, dans une plaine sur le penchant d'une colline de forme ronde, elle semble fort jolie ; c'est la plus importante que j'aie vue dans ces contrées. Étant monté sur une hauteur d'où je pus l'observer, je vis que les maisons étaient construites comme les Indiens me l'avaient dit : toutes en pierre, à plusieurs étages, et couvertes de terrasses. Cette ville est plus considérable que Mexico..... Ayant dit aux chefs qui m'accompagnaient que je trouvais cette ville fort belle, ils m'assurèrent que c'était la plus petite des sept villes..... Enfin, après avoir bien observé les lieux il éleva dans cet endroit « un grand tas de pierres » et mit au sommet une petite croix, puis il prit possession du pays et revint sur ses pas « avec beaucoup plus de frayeur que de vivres[2]... »

Il n'y a pas de doute que fray Marcos avait parfaitement bien exécuté les ordres du vice-roi. Tout en montrant un courage héroïque lorsque tous l'abandonnaient, il avait cependant atteint le but de sa mission sans exposer ni sa personne ni sa vie. On est allé jusqu'à lui reprocher cette prudence, et de l'interpréter comme lâcheté, quand il ne faisait que son devoir. Ce devoir consistait à obtenir des renseignements, *et à les apporter au Mexique*. Au péril de ses jours il était allé s'assurer lui-même de l'existence de Cibola, il avait même eu l'idée, un instant, d'y entrer, « car je savais que je ne risquais que ma vie. » S'il n'a pas fait la tentative, les paroles suivantes l'expliquent et en même temps l'en justifient. « Enfin, considérant le danger, je craignis que si l'on me tuait, la connaissance du pays ne fût perdue[3]. »

1) Entré dans le désert le 9/21 mai, le religieux y chemina jusqu'au 21 mai, ou 2 juin, avant de rencontrer l'Indien qui lui apportait la nouvelle de la mort du nègre (p. 276). En y ajoutant les trois jours pour faire les quinze qu'il estimait nécessaires, nous arrivons au 5 juin, ou à un jour quelconque entre le 5 et le 10 du mois. — Herrera copie presque textuellement le rapport du franciscain.

2) *Relation*, p. 280. Herrera est un peu moins explicite.

3) *Relation*, p. 280. Herrera, *Hist. général*, dec. VI, p. 159, « i afirmaba el fr. Marcos, que estuvo tentado de entrarse en la Ciudad ; pero que considerando,

Digitized by Google

Il rebroussa chemin. Les naturels qui étaient restés ses amis retournèrent en toute hâte à Iopax. « Je les rejoignis après deux jours de marche, je repassai le désert avec eux; mais on ne m'y fit pas un si bon accueil que la première fois, parce que les hommes et les femmes étaient tous en pleurs à cause de leurs parents qu'on avait tués à Cibola. J'en fus épouvanté, et je quittai aussitôt les habitants de cette vallée. Le premier jour je fis dix lieues, puis huit, puis dix, sans m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse franchi le second désert. » Malgré sa frayeur, il rechercha et aperçut de loin la plaine habitée et soi-disant riche en or, dont on lui avait parlé dans le temps sur les bords du rio Mayo [1], et revint enfin à Culiacan. N'y trouvant pas le gouverneur Coronado, il se rendit à Compostela pour le rejoindre [2]. Le 2/14 septembre 1539, il comparaissait, dans la capitale de Mexico, devant le premier notaire de l'audience royale et du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, pour lui présenter la *Relation* qui a formé la base de ces investigations [3].

Cette relation n'est du reste pas la seule qu'il écrivit, car il en mentionne une autre dans laquelle il rapporte pareillement le nom des villages [4]. Le fait qu'il a composé deux rapports explique pourquoi celui que nous connaissons jusqu'ici laisse encore à désirer sous le rapport de la précision.

Pour reprendre le fil des études concernant la localisation de Cibola il me faut me reporter au point où fray Marcos, quittant les villages de la *dernière* vallée, entrait dans le désert qui le séparait de son lieu de destination. En admettant que ces villages eussent été des Sobaypuris, et par conséquent dans la vallée du San Pedro, quinze grandes journées de marche conduisaient le frère *plus loin* que Zuni. A cheval j'ai fait le trajet de Zuni au Gila près de San Carlos (sans compter les arrêts), en huit jours. Les Sobaypuris étaient, il est vrai, à quelque distance

que si moria, no se podria tener relacion de aquella tierra, que la parecia la mejor de lo descubierto »

1) *Relation*, p. 257, 281 ; Herrera, p. 159.
2) *Relation*, p. 282.
3) Juan Baiza de Herrera, *Attestation*, p. 283.
4) *Relation*, p. 262.

Digitized by Google

au sud de cette rivière, mais il faut aussi dire que j'allais généralement au pas, et qu'en pressant on peut faire la tournée jusqu'à San Carlos en six jours facilement. La moyenne des distances quotidiennes que je parcourais était de vingt-six milles (44 kilomètres). Fray Marcos, marchant à pied et guidé par des Indiens, allait en plus droite ligne, mais moins vîte, car les Indigènes lui témoignèrent beaucoup d'égards en allant. Au retour il fit des marches forcées de huit à dix leguas[1] (il ne faut pas confondre la legua avec la lieue française), auparavant il faisait donc moins. Une journée de marche de six leguas (ou de 27 kilom. environ) était une bonne moyenne. Retranchant de la distance totale que je parcourus, soit de trois cent cinquante-deux kilom. il reste toujours assez pour une douzaine de jours. Car, accompagné tel qu'il était, c'est-à-dire par des Indiens portant des fardeaux, cinq leguas ou vingt-deux kilomètres faisaient encore une assez bonne marche. Ensuite, l'on ne peut pas aller du Gila au Nord, et il *faut* faire des détours; même étant Indien. Le temps employé par le moine pour atteindre Cibola correspondrait donc à peu près à la distance qui sépare le rio San Pedro de Zuni[2]. Pour atteindre les Moquis il faudrait de trois à cinq jours en plus.

Cibola était dans une plaine et aux flancs d'une colline ronde[3]. Tous les pueblos des Moquis étaient et sont encore bâtis au sommet de hautes mesas arides, séparées par de petites vallées[4]. Il en est autrement de Zuni. La petite rivière qui porte ce nom prend sa naissance à l'est du pueblo actuel et au nord-est du village appelé Pescado, à environ quatre-vingt-cinq kilom. de la frontière de l'Arizona, dans le Nouveau-Mexique. Elle coule vers le sud-ouest en moyenne, et entre dans le territoire défini par la

1) *Relation*, p. 280 à 281; Herrera, p. 159.
2) De Zuni au fort Apache, il y a, par la route actuelle, qui est la plus facile. 120 milles, du fort Apache au rio Gila il y en a 68, en tout à peu près 300 kilomètres. Du rio Gila au San Pedro, en passant par le fort Grant (la nouvelle garnison) il faut 2 à 3 jours de marche.
3) *Relation*, p. 279; Herrera, 159 : « que está asentada en un llano, en la falda de un cerro redondo.
4) *Contributions to North American Ethnology* (vol. IV. L. H. Morgan, *House and House-Life of the american Aborigines*, p. 141). « They are seven in number, situated upon mesa elevations within an extent of ten miles, difficult of access, and constructed of stone. »

Digitized by Google

Merced (ou le titre territorial des Indiens de Zuni), près du Pescado. Ce dernier est un ancien pueblo de cette tribu, occupé encore aujourd'hui en partie, et qu'ils appellent Héshota Izina. De là, la petite rivière traverse pendant vingt-cinq kilomètres une vallée étroite et déserte, passant auprès des villages en ruines de Héshota-Uthla et Héshota-Ihluctzina, puis elle entre, presque au pied d'un rocher isolé et formidable, appelé la Mesa de Zuni, dans une plaine sablonneuse de vingt-cinq kilom. de longueur sur quinze à vingt de largeur du nord au sud. Cette plaine est la plaine de Zuni, elle est bordée par des hauteurs médiocres couvertes de sapins et de genévriers. Cette lisière monotone est surmontée par trois énormes rochers, taillés à pic, qui la dépassent et s'élèvent au-dessus d'elle comme autant de géants. Deux de ces colosses se dressent au nord de la plaine, le troisième et le plus célèbre la ferme brusquement du côté de l'est. Ce monstre a une longueur de dix kilomètres, et une hauteur de mille vingt-six pieds anglais au-dessus de la plaine, de laquelle elle s'élève presque partout en pans verticaux. Les quelques sentiers qui mènent au sommet sont à peine praticables, ils frisent la roche seulement, et en les gravissant on monte pour ainsi dire sur des abîmes toujours croissants en profondeur. Le haut est un plateau couvert en partie de genévriers et de quelques pins ; il y a de la bonne terre cultivable et des étangs naturels dont l'eau dure toute l'année, si l'on a soin de les nettoyer et d'en augmenter le contenu en y amoncelant de la neige en hiver. Les Zunis appellent cette montagne tabulaire : To-yo-a-la-na, ou mont Tonnerre ; ils s'y refugièrent après 1680, et bâtirent au sommet les six villages dont les ruines ont été appelées par les Anglo-Amércains Old Zuni, par erreur[1]. Ce ne fut qu'après 1705 qu'on put les faire descendre dans la plaine où ils s'établirent dans le pueblo actuel[2].

1) C'est un fait tellement connu que je ne cite à l'appui que Diego de Vargas. Ms. Archives de Santa-Fé, 1694 : « En cuya dilatada mesa de mas de dos leguas se hallan vivir los naturales de dicha nazion Zuñis de sus zinco pueblos hayandolos despoblado per los Apaches sus enemigos. »

2) *Gobierno de D. Francisco Cubéro y Valdès* (vol. II, *Documentos para la Historia de México*) 3e série, vol. I, p. 190).

Digitized by Google

Je me souviendrai toujours de la première impression que me produisit la vue de ces colosses en grès rougeâtre. Je les vis au sortir d'un vaste fourré de genévriers dans lequel j'avais erré pendant six heures à pied tout seul, et sans armes. Je n'avais rien mangé pendant vingt heures, et depuis douze heures j'étais sans eau. Je cherchais Zuni. C'était une journée calme, mais le ciel était couvert et il menaçait de neiger. En sortant des taillis, je vis les plateaux étendus devant moi dans toutes les directions comme une nappe sombre sous un ciel gris. Au sud-est seulement se dressaient dans le lointain d'énormes piliers de roches, semblables à des éléphants immobiles. Le soleil déchira un instant les nuages; ses rayons, donnant contre les parois rouges, transformèrent les piliers pour un instant en colonnes de feu. Puis le ciel se couvrit de nouveau et un orage commença à se former. J'étais encore à quinze kilomètres de la plaine et j'y entrais au moment où les premiers tourbillons de sable la traversaient en mugissant, et que la foudre frappait le colosse le plus rapproché. L'orage fut de courte durée, puis la nuit tomba; une nuit noire, sans étoiles, froide et calme. Les ténèbres les plus complètes m'enveloppaient, je marchais à tâtons et en trébuchant. Enfin le ciel s'éclaira un peu, la lune se levait derrière les nuages, des étoiles commençaient à percer au zénith. Vers huit heures du soir je distinguais les contours d'une colline au-dessus de laquelle flottait un brouillard. Ce fut ma première vue du pueblo de Zuni, où j'eus le plaisir de passer de beaux jours auprès de mon ami Cushing.

Il y a plusieurs ruines de villages zunis dans la plaine. Trois d'entre eux étaient habités jusqu'en 1680. C'était Ha-lo-na, sur les ruines duquel le Zuni d'aujourd'hui est établi, Qa-quima dans une niche formée par les parois du sud de la grande mesa du Tonnerre et Mâ-tza-qui, près du pied et au nord-ouest de cette mesa[1]. Il y a encore Pî-na-ua, à cinq kilom. au sud-ouest du village actuel, et deux autres ruines vers le côté nord de la plaine. En 1580, Francisco Sanchez Chamuscado visita Zuni et

1) Fray August de Vetancurt, *Crónica de la Provincia del Santo Evangelio de México*, édition de 1870, p. 320 à 321.

Digitized by Google

mentionna six villages[1]; en 1583, Espejo en trouva six[2], et le même nombre est mentionné par Oñate en 1598[3]. Cependant il n'est pas sûr que tous les pueblos de la plaine aient été habités au XVIe siècle. A quinze milles (25 kilomètres) au sud-ouest de Zuni, il y avait jusqu'en 1679, le grand village de Ha-ui-cu près des eaux thermales (*Ayuas calientes*) lequel dut être abandonné en 1679, à cause des incursions des Apaches[4], et à vingt-cinq milles (41 kilom.) au nord-est, dans la belle vallée de Nutria, il y a, en outre du petit pueblo de Nutria ou To-ya que les Zunis occupent encore aujourd'hui durant l'été, les grandes ruines de Hesho-ta Im-quosh-quin. Il y a donc, dans la plaine de Zuni seulement, six villages dont au moins trois étaient sans aucun doute occupés au XVIe siècle. Depuis les hauteurs qui dominent la plaine au sud, on embrasse tous les six villages d'un seul coup d'œil. C'est du côté du sud que fray Marcos de Niza s'approcha furtivement de la « plaine » de Cibola.

Je ne puis mentionner Zuni sans joindre à cette mention un souvenir affectueux d'estime et de reconnaissance pour l'excellent ami auquel je dois les informations les plus précieuses au sujet de cette tribu, de ses coutumes, et des traditions de son passé. M. *Frank Hamilton Cushing* a passé quatre années au milieu de la tribu dans des buts purement *scientifiques*. Nous devons à ses recherches les premières notions systématiques et complètes sur leur organisation religieuse, leur rituel, leurs croyances. Il a ouvert pour nous le vaste champ de la mythologie indienne, lequel, jusqu'ici, avait été un labyrinthe confus et rempli de mystères. Avec une générosité peu commune il m'a communiqué les précieux résultats de ses recherches, et si j'en profite, c'est pour reconnaître en lui la source de tous les faits qui ont rapport à la tribu de Zuni et qui ne sont pas des

1) *Testimonio dado en México sobre el descubrimiento de doscientas Leguas adélante*, p. 85-92. Il l'appelle Cami.
2) Antonio de Espejo, *Relacion*, p. 177. Il appelle Zuni « Amé, Ami. »
3) *Obediencia y vasallaje per los Indios de la Provincia de Zuni*. (*Doc. Ined.*, vol. XV.)
4) Fray Silvestre Velez de Escalante, *Carta*. (*Doc. para Historia de México*, 3e série, vol. I, p. 116.)

Digitized by Google

impressions de voyage ou des extraits d'auteurs plus ou moins anciens.

C'est à M. Cushing que nous devons la connaissance du véritable nom du pays et de la tribu de Zuni. Ce nom est Shi-ua-na, et eux-mêmes s'appellent A Shi-ui[1]. Le mot de Zuni paraît pour la première fois dans les documents espagnols de 1598, et ceux-ci l'entendirent sur les bords du rio Grande, à San Juan et à Santo-Domingo, c'est-à-dire entre les Jehuas et les Quéris[2]. Des documents officiels d'alors, il passa dans l'usage, et comme la langue castillane devint le moyen de communication orale entre les différents pueblos[3], ce nom fut adopté en général. Shi-ua-na n'est pas sans une certaine analogie lointaine avec Cibola, surtout si l'on se permettait de supposer que fray Marcos. étant niçois, écrivait *Ci*, mais peut-être prononçait encore *Chi*! C'est possible, mais ce n'est guère probable[4]. Cependant il y a, au Nouveau-Mexique comme dans l'Arizona, des noms indiens tout aussi dénaturés aujourd'hui que Cibola par rapport à Shi-ua-na. Je citerai ici : *Pa-yo-go-na* changé en *Pecos*, *Hae-mish* en *Jemez*, *Or-li-son* en *Arizona*, *Styucson* en *Tuc-son*[5].

Sans insister sur une analogie de son, qui peut n'être autre chose qu'une coïncidence accidentelle, je passe au fait qui, dans l'entreprise du frère Marcos, a été le moment critique : l'arrivée du nègre à Cibola et sa mort. Un événement pareil laisse des traces profondes dans la mémoire des tribus indiennes, il devient le sujet d'une tradition bien définie, cette tradition se communique, oralement, de génération en génération, et ce n'est qu'après bien des siècles, quand elle a cessé d'avoir une importance immédiate, qu'elle se réfugie dans le cercle plus restreint des hommes instruits. La tradition devient alors un mythe re-

1) Cushing, *Zuni Fetishes*, pp. 9, etc.
2) *Obediencia y Vasallaje à Su Magestad de San Juan Baptista* (*Doc. Inéd.*, vol. XV, p. 114 etc.) ; *Obediencia etc., de Santo-Domingo.* (*Id.*, p. 116-118.
3) A l'heure qu'il est, les différents groupes linguistiques s'entretiennent en espagnol.
4) Ramusio (*Térzio Volume del Navigatione et Viaggi*, 556, p. 357-363) écrit Cenola.
5) Il y en a encore beaucoup d'autres. Ainsi : Ta-ui en Taos, Potzua-ge en Pojuague, Te-tzo-ge en Tezuque, etc.

Digitized by Google

ligieux, et reste comme tel la propriété des groupes ésotériques.

Malgré toutes les recherches pratiquées parmi les tribus du sud-ouest, il avait été impossible de trouver aucune trace du passage du nègre ou du fray Marcos. Il y avait des souvenirs de l'expédition de Coronado qui fut entreprise l'année suivante, mais du voyage des deux premiers il ne restait pas souvenance dans la mémoire des indigènes. Après plusieurs années de séjour à Zuni toutefois, M. Cushing recueillit au moyen de son introduction dans les ordres, secrets et rituels, les deux traditions suivantes :

D'après la première : il serait arrivé à Zuni, longtemps avant l'arrivée des premiers Espagnols, un homme accompagné de *deux chiens*, cet homme s'appelait Nu-é, il paraissait affamé et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait trouver, sans demander permission. Ceci irrita tellement les naturels que les chefs, dans la nuit, lui donnèrent un grand coup de pied qui le fit disparaître vers les régions du sud.

La seconde tradition est mieux définie. Elle dit qu'il arriva un jour dans la plaine de Zuni un *Mexicain noir*. Cet homme entra au Pueblo de *Qa-quima*, où il se rendit très vîte tellement odieux par sa conduite licencieuse, qu'on fut obligé de le contraindre. Il ne voulut pas se soumettre. Alors on le tua ! Peu après, beaucoup de *Mexicains* arrivèrent dans le pays avec des chevaux et des armes. Ils firent la guerre aux gens de Zuni, et depuis ce temps-là ils restèrent maîtres du pays.

(L'Indien de Zuni ne connaît les Espagnols que comme espagnols du *Mexique*, il les appelle par conséquent Mexicains sans faire de distinction entre eux et ceux de l'Europe.)

Ces traditions ont le mérite d'être authentiques au point qu'elles sont purement indiennes et particulières à Zuni, qu'elles sont anciennes et n'ont pas été créées ou formées par des intrusions étrangères. C'est donc de l'histoire, et cette histoire nous dit qu'un *nègre* a été *tué à Qa-quima*. Les deux traditions se rapportent aux même faits, seulement, comme le Zuni d'aujourd'hui (appelé Halona par ses habitants) est peuplé par les descendants des six ou sept pueblos de jadis, et que chaque pueblo

Digitized by Google

gardait (et garde encore) ses traditions locales, celle de Qaquima est plus précise, s'accorde mieux avec les événements que la première, qui, provenant de localités où le nègre n'a même jamais été vu, ne réflète que quelques côtés et même ceux-là très vaguement.

M. Cushing ainsi que moi, nous avions pensé, frappés que nous étions de la ressemblance du mot Nu-é avec Nunez, que cette première relation se rapportait à Alvar Nunez Cabeza de Vaca. Mais comme ce dernier n'a jamais été au Nouveau-Mexique, il est clair que ce n'est pas de lui que parle la tradition indienne, mais du nègre, et les chiens qui l'accompagnaient étaient les deux lévriers mentionnés dans le rapport du père Marcos[1].

Il y a donc ici des indices presque sûrs que c'est *dans la plaine de Zuni qu'il faut chercher Cibola*, et que le village où fut tué Estévanico était le pueblo, aujourd'hui ruiné, de *Qaquima*.

Ce pueblo se trouve sur une colline de débris enchassée, pour ainsi dire, dans une niche au pied des immenses rochers verticaux qui forment la façade du sud de la monstrueuse mesa de Zuni[2]. La traduction française du rapport de fray Marcos dit que Cibola était *sur les flancs d'une colline* de forme ronde, mais l'original espagnol se sert du terme *Cerro de forma rodonda*[3]. Or un cerro, dans un pays déjà montagneux, n'est pas une colline, mais bien une montagne isolée telle que la grande Mesa se présente de loin. Redondo s'employait (et s'emploie encore aujourd'hui au Nouveau-Mexique) pour désigner tout ce qui a plus de trois côtés; ainsi dans les pueblos on désigne les places ouvertes, qui sont toujours carrées, *como redondas*.

Il y avait dans le temps, sur les hauteurs qui couronnent la plaine du côté du sud (donc en face de Qaquima) les débris d'une croix en bois ! Seraient-ce les restes de la croix que fray Marcos planta en vue de la plaine de Cibola ? Dans le climat si sec du Nouveau-Mexique, des poutres, même des esquilles (for-

1) *Relation*, p. 267.
2) *To-yo-a-la-na*
3) Herrera écrit *cerro redondo*.

Digitized by Google

mant partie d'anciennes toitures de pueblos ruinés) durent encore aujourd'hui, quoique sans la protection de la couche de terre qui les recouvrait dans l'origine. Et ces pueblos ont été abandonnés longtemps avant le XVIe siècle.

En outre des preuves déjà assez concluantes que je viens de citer, il y en a d'autres qui élèvent l'identité de Zuni avec Cibola au-dessus de tout doute. Je commence par les moins importantes.

Fray Marcos parle, en outre de Cibola, d'un soi-disant royaume appelé Acus. C'est le pueblo de Acoma situé à l'est de Zuni à environ cent cinquante kilomètres, et que les Zunis appellent soit Ha-cu-quin soit Ha-cu tout court[1].

Il fait la distinction, comme je l'ai dit, entre Acus et Ahacus, en disant que ce dernier nom est celui d'une des sept villes. Ahacus est en effet Ha-ui-cu ou l'ancien Pueblo près des Aguas Calientes de Zuni.

Marata est un autre nom d'une localité mentionnée par lui. « Il m'a rapporté que vers le sud-est il existe un royaume qui s'appelle Marata, qu'il y a des populations très considérables; que toutes ont des maisons de pierres à plusieurs étages, qu'elles ont été en guerre, et qu'elles combattent encore avec le souverain des sept villes. Suivant lui cette guerre aurait beaucoup diminué la force du royaume de Marata; mais cependant il est encore puissant et continue à se défendre. » Il y a ici un fait très intéressant. Celui qui racontait ces choses au frère Marcos était un naturel de Cibola et fort âgé qui avait quitté ce pays pour se réfugier chez les Sobaypuris. Il lui parlait donc d'événements qui n'étaient pas récents, mais qui cependant se passaient pendant que cet Indien demeurait encore à Cibola. Or, Marata c'est Ma-tyâta, comme M. Cushing l'a fort bien reconnu, et Ma-tyâta est le nom donné par les indiens de Zuni au groupe de pueblos ruinés des environs du lac salé appelé el Carrizo, qui se trouve au sud de Zuni, à près de deux journées de distance. Que ces pueblos aient été abandonnés avant 1539, c'est ce qui ressort du

1) Acoma est proprement dit : Aco ou Acoma.

Digitized by Google

rapport que Melchior Diaz fit l'année suivante au vice-roi de la Nouvelle-Espagne[1], mais il paraît que leur destruction n'eut lieu que vers le commencement du XVIe siècle. L'état actuel de ces ruines, en effet, indique que l'époque de leur abandon doit être comparativement récente[2].

Enfin il est souvent fait mention du pays de Totonteac. Celui-ci était situé à l'ouest ou au nord-ouest de Zuni-Cibola[3]. Le mot est corrompu, dénaturé, mal compris et par conséquent mal écrit. D'après ce que M. Cushing a trouvé, c'est une ancienne expression dans la langue de Zuni, désignant les régions du côté du couchant, et le nom s'applique aux *Moquis*.

Pour terminer, je citerai une preuve d'origine postérieure à l'expédition de fray Marcos, puisqu'elle est tirée des rapports sur la campagne au Nouveau-Mexique que commanda Francisco Vasquez Coronado en 1540-44. Le plus détaillé de ces rapports est celui de Castañeda, mais déjà Jaramillo, quoique beaucoup moins précis, fait une observation assez importante. Il dit : « Tous les cours d'eau que nous rencontrâmes, soit ruisseau, soit rivière, jusqu'à celle de Civola, et je crois même jusqu'à une journée ou deux au delà, coulent dans la direction de la mer du Sud; plus loin ils prennent celle de la mer du Nord[4]. En effet, tous les cours d'eau à l'est de Zuni, jusqu'au rio Grande del Norte, coulent dans cette dernière rivière et par conséquent au golfe mexicain, tandis que le rio de Zuni lui-même est un confluent du rio Colorado Chiquito, et par celui-ci du grand Colorado, ainsi donc du golfe Californien et de la mer du Sud.

Pedro de Castañeda dit de Cibola : « C'est une vallée très étroite entre des montagnes escarpées. La province de Cibola contient sept villages; le plus grand se nomme Muzaque[5]. » Ainsi écrit le traducteur français, mais le manuscrit original, qu'il m'a

1 Antonio de Mendozo, *Deuxième lettre à l'empereur Charles V.* (Dans Cibola. Appendice, p. 295.)
2) Les pans des murailles existent encore pour une hauteur de trois étages.
3) Mendoza (*Deuxième lettre*, p. 296) rapporte que Melchior Diaz confirme ce que fray Marcos disait de Totonteac.
4) Jaramillo, *Relation*, p. 370.
5) *Voyage de Cibola*, p. II, cap. III, p. 163.

Digitized by Google

été permis de consulter, porte clairement et nettement *Maçaqui*[1].

Or Maçaqui ou Matzaqui a été en effet un des plus grands pueblos de Zuni. Aujourd'hui il est en ruines, et ces ruines se trouvent, comme je l'ai déjà dit, au nord-ouest de la grande Mesa ou montagne du Tonnerre, presqu'au bord de la plaine. L'établissement de l'église de la Purificacion, à Halona, après 1598, fit graviter la population insensiblement vers ce dernier village, de sorte qu'en 1680, Matzaqui était réduit à un simple hameau (aldéa). Abandonné peu après 1680[2], on ne le repeupla plus. Mais la tradition assure, et les ruines l'attestent, que Matzaqui fut jadis le pueblo le plus considérable de tous ceux de la plaine de Zuni.

Il n'y a donc guère de doutes que Zuni ne soit Cibola, et comme Zuni se trouve dans le Nouveau-Mexique, c'est au frère Marcos, de Nice, que revient l'honneur d'avoir, le premier, fait connaître ce pays et ses peuplades indigènes sédentaires, au monde civilisé d'Espagne et de l'Europe. Le nègre qui devait être son guide et son compagnon, lui désobéit pour lui enlever la palme de la découverte. Sa désobéissance lui coûta la vie tandis que le moine, en faisant son devoir, put non seulement atteindre le but proposé, mais réussit aussi à rapporter les informations qui plus tard amenèrent la conquête et finalement la colonisation des pays découverts par lui.

Les rapports de fray Marcos ont été vivement critiqués depuis. On l'a traité d'exagérateur, même, disons le mot, de menteur, d'imposteur. Un peu plus d'un an après son retour à Mexico, lorsqu'il arriva à Zuni avec l'avant-garde de l'expédition de Coronado, il dut revenir à la Nouvelle-Espagne afin d'échapper à la colère des soldats qui prétendaient qu'il les avait trompés[3]. Nous ne savons pas ce qu'il a pu avoir raconté verbalement sur le

1) L'original est à la bibliothèque Lenox. Le titre est comme M. Ternaux-Compans l'indique, et *Maçaque* se trouve deux fois parte II, cap. III, fol. 107. recto.

2) Vargas, *Autto de Remission* (ms); Vetancurt, *Cronica*, p. 320 : « con dos aldeas de visita, que cada cual tenia su pequena iglesia, llamadas Mazaquia ..

3) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 42 et 48.

Digitized by Google

compte de Cibola[1]. Quant à ce qui nous est resté de ses écrits, leurs données sont d'une *exactitude surprenante*.

Je l'ai déjà démontré par rapport aux indications géographiques, reste maintenant le côté ethnographique de son rapport. C'est celui-là qui a été le plus vivement attaqué.

On doit distinguer ici soigneusement entre ce que le missionnaire explorateur dit avoir vu lui-même, et ce qu'il rapporte avoir entendu dire par les autres.

S'il parle de milliers « de cuirs de vaches » dans le Sonora, c'est une exagération ou un malentendu de sa part. Il est probable qu'il aura vu des peaux de bisons, mais qu'il ne pouvait pas faire la distinction entre ceux-ci et des peaux du grand cerf foncé de ces pays, n'ayant lui-même jamais vu le buffle américain[2]. Quant aux turquoises, les Opatas comme les Pimas en avaient et en portaient. Ils se paraient en général de toutes espèces de pierres vertes et bleues. Le silicate et le carbonate de cuivre, l'apatite verte, servaient aussi bien que la kalaïte. Ce dernier minéral se trouve, poli, taillé et perforé, dans presque toutes les ruines du sud-ouest. Il n'est pas rare au Nouveau-Mexique, où on le trouve surtout, et dans la roche, au sud de la ville de Santa-Fé [3], et dans les environs de Zuni! Le religieux peut s'être trompé sur la grande quantité de ces pierres, mais il est certain toujours qu'elles formaient une parure assez commune chez les indigènes. A Zuni, comme dans tous les pueblos du Nouveau-Mexique, il y en a même beaucoup. Ce qu'on lui racontait de turquoises enchâssées dans les portes à Cibola était parfaitement vrai. Cette coutume d'enfoncer de petites pierres de cette espèce dans les cadres en bois des ouvertures par lesquelles on entre dans les appartements au moyen d'échelles, surtout dans les *estufas* ou lieux de réunion, existait anciennement, comme M. Cushing l'a trouvé. A l'heure qu'il est, elle est tombée en désuétude.

1) *Idem*, pp. 16 et 30.
2) Il parle (p. 271), d'un cuir « une fois et demi plus grand qu'un cuir de vache ; ils me dirent qu'il appartenait à un animal qui n'avait qu'une corne sur le front, cette corne se recourbe jusqu'à la poitrine, de là elle remonte en pointe droite... (p. 272). La couleur ressemble à celle du bouc, le poil est de la longueur du doigt. Ceci pourrait bien avoir été la seule peau de buffle qu'il ait vue.
3) Aux Cerrillos.

Digitized by Google

Les petits animaux « gros comme les deux lévriers que Estévan conduisait avec lui » et dont on fabriquait à Totonteac un tissu gris semblable au drap du vêtement du moine, n'étaient autre chose que des lièvres et des lapins. Les Indiens Moquis coupent leur peau en tranches très fines et en entortillent des mèches de longs fils de pita ou de la fibre de yucca. Il en résulte des cordons velus de la grosseur d'un petit doigt, et ces cordons sont tressés ou tissés de manière à former des couvertures très épaisses, avec lesquelles ces Indiens se vêtissent encore aujourd'hui en hiver. J'ai trouvé des fragments de tissus en poil de lapin même aux sources du rio Gila, dans des abris sous rochers (cave-dwellings) du Nouveau-Mexique. Cette donnée aussi est donc tout à fait exacte et confirme en outre la conclusion antérieure : que Totonteac doit indiquer le groupe des villages Moquis.

Si fray Marcos parle de royaumes, de souverains, de villes et de provinces, pour désigner de simples villages et leurs chefs électifs, il n'y a pas à lui faire aucun reproche. C'était la terminologie, la nomenclature de l'époque, et elle l'est encore chez beaucoup d'écrivains de ce jour qui ne connaissent pas à fond l'Indien de l'Amérique ni son organisation sociale et religieuse.

Quant aux maisons à sept étages, il est inutile de dire qu'il en existe encore aujourd'hui de cinq étages au moins, à Zuni ainsi qu'à Taos.

Mais le reproche qui, de tous, paraît absolument fondé, est celui qui se base sur l'assertion du franciscain : que Cibola était plus considérable que Mexico. Ce reproche paraît d'autant plus justifié que déjà les soldats de Coronado le proférèrent un an plus tard.

Néanmoins tout pueblo, avec ses hautes maisons étagées, paraît à distance beaucoup plus considérable qu'il n'est en réalité. Celui surtout qui ne connaît pas le genre de vie des habitants, qui ne sait pas que les appartements du bas ne sont presque jamais occupés, exagère toujours la population d'un village indien de cette espèce. Mais il y a un autre point bien plus décisif. Fray Marcos comparait Qaquima, non avec l'ancien grand

Digitized by Google

pueblo mexicain de Tenochtitlan [1] qui avait été rasé et qu'il n'avait jamais vu, mais avec la *nouvelle ville espagnole* de Mexico qu'il connaissait. Cette ville comptait alors à peine dix-huit années d'existence [2]. Dans les premières années du XVIIe siècle, soixante ans plus tard, Mexico contenait quatre mille résidents espagnols [3], et c'est, je le répète, de la jeune ville espagnole que parle le moine, et non pas du quartier indien de Tlatelolco, que Cervantes-Salazar en 1554, soit quinze ans après, décrit comme composé de « indorum acciculæ, quas quia humiles sunt et humi serpunt, intra nostratia ædificia obequitantes conspicere non potuimus [4]. » Si donc il peut y avoir quelque exagération, elle est naturelle et involontaire, et même la comparaison est loin d'être hors de place.

Non seulement la découverte du Nouveau-Mexique, mais aussi des rapports très précis sur les coutumes et les mœurs de ses habitants les plus intéressants, forment donc les résultats de l'entreprise hardie du moine niçois. Ils provoquèrent l'expédition de Francisco Vasquez Coronado. Ce dernier avait connaissance de ce que le religieux *avait rapporté par écrit*. Je crois avoir démontré ci-dessus, que ces rapports sont conformes à la vérité. Si donc Coronado échoua dans sa tentative de colonisation [5], ce

1) Tenochtitlan couvrait le quart de la surface de la ville actuelle de Mexico. Voyez là-dessus mon *An Archæological Tour into Mexico*. Part. II, pp. 49 et 50.

2) Le livre le plus ancien de la municipalité de la ville de Mexico commence le 8 mars 1524. *Actas de Cabildo de la Ciudad de Mexico*. Prim. libr., publié par le licencié Ignacio Rayon, 1877, p. 3. D'après S. Joaquin Garcia-Icazbalceta, c'est vers 1523 que la municipalité se transporta de Cuyuacan à la nouvelle population. Voyez *Mexico en 1554, tres Dialogos latinos que Francisco Cervantes Salazar escribio è imprimio en Mexico en dicho ano*, p. 74, note 74. En 1539, Mexico comptait donc à peu près 16 années d'existence. — D'après Rodrigo de Albornoz, *Carta al Emperador*, 15 décembre 1525 (*Col. de Doc.*, vol. I, p. 506) : « para que esta ciudad no se mudase, que estan en ella edificada casi ciento y cinquenta casas de Españoles y muchas de los Indios. » — En 1556, Mexico contenait 1500 Espagnols d'après Thomson. (Hackluyt, *Voyages*, vol. III. p. 539.)

3) Herrera, *Historia general, Descripcion*, vol. I, cap. IX, p. 17.

4) *Tres Dialogos latinos*, p. 136.

5) Cependant Castañeda lui fait des reproches graves, mais qui ne peuvent être fondés que sur les paroles, et non sur les écrits du religieux. Du reste, Castañeda est un auteur très suspect sur ce point. Ainsi il dit, en parlant du retour de Melchior Diaz (pp. 29-30) « N'ayant rien trouvé de remarquable... les mauvaises nouvelles qu'ils rapportaient... ». Or Melchior Diaz confirme le religieux sur tous les points concernant Cibola. Comparez son rapport dans la

Digitized by Google

n'est pas à des erreurs supposées du frère Marcos que l'on en peut attribuer l'échec.

Deuxième lettre du vice-roi, pp. 292-297. Il ose dire aussi que Fray Marcos ne vit jamais Cibola, et le reproche de lâcheté vient *surtout de lui* (pp. 13 et 14.) — Enfin il l'accuse d'avoir fait à Coronado « une description si pompeuse de tout ce que le nègre avait découvert, de ce que les Indiens leur avaient conté, et des îles remplies de richesses qui, leur avait-on assuré, existaient dans la mer du Sud... (p. 16). De tout cela il n'y a pas un mot dans la relation du frère franciscain. — Mais ces calomnies ont eu un grand retentissement, et on a, pendant trois siècles et plus, préféré les rebâcher de temps en temps, plutôt que d'examiner sur les lieux mêmes et former ainsi un jugement impartial et intelligent.

Digitized by Google

DES RITES FUNÉRAIRES

CHEZ LES MALGACHES

PAR M. ALFRED GRANDIDIER

Membre de l'Institut.

Les rites funéraires ne sont pas les mêmes dans toutes les tribus de Madagascar. On peut sous ce rapport diviser les Malgaches en deux groupes : ceux dont les cimetières sont cachés au fond des bois ou au milieu des rochers, dans un endroit désert, et qui en ont une grande frayeur[1], et ceux au contraire qui enterrent leurs parents au bord des routes, quelquefois même au milieu des habitations[2].

La plupart mettent les morts dans un tronc d'arbre creusé qu'ils ferment avec un couvercle en forme de toit ou arrondi; les Hova cependant enroulent simplement le corps dans des lamba, en nombre plus ou moins grand suivant la richesse de la famille, et il paraît que les Bara se contentent de les déposer tout nus sur le sol. On procède du reste toujours, aussitôt après le décès, à la toilette du défunt, que les proches parents du même sexe lavent, coiffent, revêtent de lamba neufs.

Les deux principales tribus de l'est, les Betsimisaraka et les Antanala, les Antankarana, les Antankoala et certaines tribus Bara n'enterrent pas le cercueil; ils le déposent soit sur le sol même, soit sur une petite estrade entourée d'une palissade et recouverte d'un toit, soit dans des anfractuosités de rocher; mais toutes les autres, c'est-à-dire la plus grande partie des habitants de l'île, le mettent en terre et le recouvrent d'ordinaire

1) Betsimisaraka et autres tribus de l'est (à l'exception des Antambahoaka, Antaimoro et Antanosy qui sont d'origine arabe); Antandroy, Mahafaly, Sakalava, Antankarana, Bara.

2) Sihanaka, Antaimoro, Antambahoaka, Antanosy, et surtout Hova et Betsileo.

Digitized by Google

d'un amas de pierres de forme rectangulaire. La tête du mort est tournée vers l'est[1], et on enferme dans la tombe divers objets, tels que vaisselle, pots à encens, lamba, etc.

Tous les Malgaches attachent une idée de souillure aux cadavres. Un convoi funèbre ne doit pas passer auprès d'un roi, ni même aux environs de sa demeure ou des pierres sacrées; ceux qui l'ont suivi sont tenus de se purifier, et, dans les pays où les tombes sont reléguées loin des habitations, est considéré comme sorcier et puni de mort tout individu surpris dans un cimetière. Il est du reste digne de remarque que les Malgaches ont une grande crainte, mais aussi un profond respect des morts. Ils tiennent essentiellement à être enterrés au cimetière de famille, et non seulement les Hova, mais la plupart des tribus, sinon toutes, rapportent souvent de fort loin les ossements des leurs pour qu'ils reposent dans le sol natal. Quand on ne peut retrouver le corps d'un parent mort, on enterre à sa place son oreiller et sa natte, ou en tout cas on établit un monument funéraire commémoratif consistant en une dalle, un poteau, etc. Un vœu aux morts, aux *lolo*, comme disent les habitants des côtes, est sacré.

Il y a une coutume, aussi répugnante que singulière, qui est répandue à peu près partout, sauf chez les Hova, et qui consiste à ne pas enterrer le corps aussitôt après la mort; on attend que les chairs se décomposent, et souvent on recueille le liquide putride qui s'écoule pour le mettre à part. Il n'est pas besoin de dire que dans ces circonstances la veillée est loin d'être agréable; ce n'est qu'en buvant force rhum, en brûlant de l'encens, du suif, voire même du cuir, que les parents et amis arrivent à supporter les odeurs nauséabondes qui empestent l'air. Pendant tout ce temps, plusieurs tribus offrent à manger et à boire au mort. Cette coutume est essentiellement malgache, car elle n'est pratiquée ni par les Hova, qui sont d'origine malaise, ni par les familles des chefs des tribus orientales qui descendent d'Arabes ou d'Eu-

1) On m'a cependant dit que les Sihanaka tournaient la tête du cercueil vers le nord, et les Hova disposent, dans leurs caveaux, les corps des grands parents perpendiculairement à ceux de leurs descendants.

Digitized by Google

ropéens; elle semble avoir pour but de ne pas enterrer définitivement les os avec les matières putrescibles que produit la dissolution des chairs et qu'ils considèrent comme impures.

Les funérailles sont du reste dans tout Madagascar accompagnées de vraies fêtes, au moins dans les familles riches ou aisées : on tue des bœufs, souvent en nombre considérable, on boit du rhum en abondance, on mange beaucoup de riz et de viande, on tire des coups de fusil, le tout entremêlé de chants mélancoliques et de pleurs. Les parents ne mangent jamais la viande des bœufs tués à l'occasion de la mort d'un des leurs.

Le deuil se porte toujours, soit les cheveux dénoués et épars, soit, à la mort du roi, la tête rasée; on ne met que des vêtements grossiers et sales, on ne se lave ni ne se peigne, et on ne doit pas se regarder dans un miroir, si l'on en a un.

Tels sont, en résumé, les principaux usages funéraires des Malgaches. Nous allons maintenant indiquer le plus brièvement possible les différences qui existent entre les principales tribus, en commençant par celles du nord et de l'est. Il est toutefois bon de faire remarquer que chez certaines d'entre elles, notamment chez celles où le christianisme commence à exercer son heureuse influence, les anciens usages tendent à disparaître.

Antankarana. — Les Antankarana ont l'habitude d'enrouler les morts, soit dans une peau de bœuf, soit dans des éclisses de bambou, soit dans des rabannes, qu'ils ficellent avec des cordelettes de rafia, et de les laisser exposés longtemps sous un hangar où l'on ne cesse de brûler diverses résines dans de petites coupes d'argile. A partir du troisième jour, on resserre fréquemment les cordes jusqu'à ce qu'il ne reste plus guère que les os qu'on dépose dans un tronc d'arbre creusé, de dimensions généralement assez petites. Ce cercueil, fermé avec un couvercle en forme de toit, est alors porté dans un endroit solitaire, d'ordinaire dans un ilot désert, où il est mis dans un trou de rocher ou sur la terre même ; une provision de vivres est placée à proximité du défunt. On change les cercueils lorsqu'ils tombent de vétusté. La figure 63 représente un de ces cercueils, qui

Digitized by Google

a été récemment envoyé au Muséum d'histoire naturelle par un officier de marine, M. P. Germinet, commandant de la *Romanche*, et qui provient de la petite île rocheuse, dite *Nosy Loapasana* (litt. : île percée de tombeaux)[1].

Ce cercueil, taillé dans un tronc d'arbre, mesure $1^m,52$ de longueur et $0^m,21$ de largeur; la cavité qui y a été creusée est de $1^m,23$ de longueur et de $0^m,13$ à $0^m,14$ de largeur. Au niveau de la tête, deux entailles ont élargi jusqu'à $0^m,17$ les dimensions transversales. Le couvercle, en forme de toit, est long de $1^m,64$ et large de 23 centimètres; il est orné d'un décor en dents de loup sculpté en relief, qui en contourne les bords et l'arête, d'un galon orné de stries penniformes qui joint l'arête aux deux bords, enfin de quatre cercles coupés de traits à angles droits suivant leurs diamètres. Ce couvercle emboîte dans un rebord ménagé tout autour de la cavité de la bière, et qui fait une saillie d'un peu plus de 2 centimètres. La forme générale du cercueil est tout à fait pareille à celle des sarcophages en bois que M. Alfred Marche a découverts dans les grottes funéraires de Marinduque et des autres petites îles voisines de Luçon, archipel des Philippines (fig. 64 et 65).

A l'intérieur, le squelette qui est celui d'un jeune sujet de douze à quatorze ans, est à peu près en place, on trouve la tête à l'une des extrémités, à l'autre, les os des jambes et des pieds. Le reste du corps, manifestement comprimé en travers, et mouliné dans ses enveloppes, montre des os plus ou moins déplacés au milieu de débris de rabannes et de lamba que serrent encore des cordelettes de rafia. Aux pieds du mort se voient trois petites coupes de terre cuite montées sur pied et qui doivent avoir servi de brûle-parfums pendant les préliminaires de l'inhumation[2].

1) Cet îlot est situé au fond de la baie de Diego Soarez; les cartes le marquent sous le nom d'île du Sépulcre.

2) Il n'est pas sans intérêt de faire observer que le sujet, inhumé dans un cercueil semblable aux anciens sarcophages usités chez certaines tribus des Philippines, offre justement les caractères crâniologiques habituels aux Indonésiens.

Digitized by Google

Pour les chefs antakara, le cérémonial est un peu différent. Le corps est exposé sur une estrade en claie de bambou à l'abri d'un toit, et recouvert d'herbes aromatiques et de sable chaud qu'on ne cesse de renouveler jusqu'à complète momification; il est ensuite déposé dans le cercueil qu'on arrose d'un mélange de graisse, de rhum et de sel. Le liquide putride qui coule pendant l'exposition est reçu dans des pots placés sous l'estrade, et les esclaves du chef défunt s'en frottent de temps en temps le corps.

Betsimisaraka. — Les Betsimisaraka gardent les morts longtemps dans la maison, et les produits de la décomposition sont recueillis dans un vase pour être enterrés au loin, en une place où les parents érigent une pierre à laquelle ils viennent dans la suite faire de temps en temps des prières. Une lampe brûle nuit et jour à la tête du mort et, pendant tout le temps de l'exposition, la veuve ne doit pas plus déserter la couche funèbre que si le mari était encore vivant. Les cercueils, qui sont formés d'un tronc d'arbre creusé avec un couvercle en forme de toit, sont déposés dans un bois touffu, sur le sol même, dans un ordre régulier et à petite distance les uns des autres, comme le montre

M. Hamy, qui en a pris les principales mesures, a constaté, en effet, que le crâne est très franchement brachycéphale (diam. ant. post. 168 millim., d. transv. max., 143 ; ind. céph., 85,1).

Cette brachycéphalie exagérée ne saurait, suivant lui, être attribuée que pour une faible part à l'âge du sujet ; l'indice céphalique ne s'élevant jamais chez les jeunes nègres d'Afrique qu'il a mesurés au-dessus de 78. Cette brachycéphalie est d'ailleurs en rapport avec l'existence d'un large méplat occipitopariétal, tel qu'on le rencontre si fréquemment sur les crânes de l'Archipel Indien. Le diamètre vertical est, en même temps, sensiblement inférieur au transverse, ce qui n'est pas habituel chez les nègres vrais.

Voici, au surplus, les principales mesures relevées par M. Hamy sur le crâne du tombeau de Nosy Loapasana : circ. horiz. 496 millim. ; diam. ant. post. 168 ; d. transv. max., 143 ; d. basil. bregm. 138 ; ind. céph., 85,1 ; 82,1 ; 96,5 ; front. min. 100 millim. ; max. 120 ; biorb. ext. 102 ; bizygom. 124 ; haut. face, 76 ; orbite, larg. 37 ; haut. 36 ; nez, long. 46; larg. 26.

Trois crânes d'adultes recueillis, en même temps, et au même endroit par M. Germinet, donnent en moyenne les mesures suivantes : Circ. horiz., 504 mm. ; diam. ant. post. 176 ; d. transv. max , 141 : d. basil. bregm. 136 ; ind. céph. 80,1 ; 77,2 ; 96,4 ; front. min., 100 ; max., 118 ; biorb. ext. 108 ; bizyg., 132 ; haut. face, 90 ; orbite, larg. 39 ; haut, 36 ; nez, long , 54 ; larg., 27.

Digitized by Google

la figure 62 ; on met généralement à la tête divers objets qui ont appartenu au mort, notamment une bouteille de rhum, offrande toute naturelle dans un pays où l'ivrognerie est un vice général. Certaines familles cependant exhaussent les cercueils de leur famille sur une petite estrade et construisent un hangar

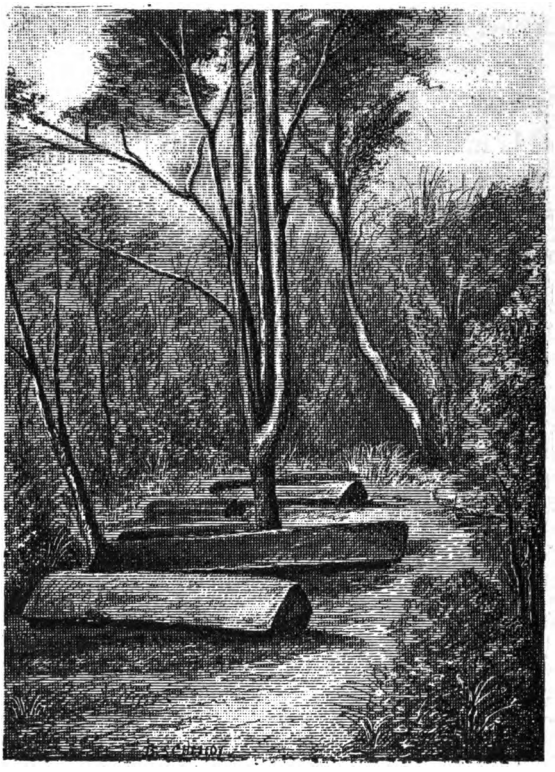


Fig. 62. Cimetière des Betsimisaraka (d'après une photographie de M. Grandidier).

pour les protéger contre la pluie et le soleil ; dans ce cas, chaque mort a sa case. D'autres enfin introduisent le corps dans un tronc d'arbre évidé, sorte de tonneau dont on bouche les extrémités au moyen de rondelles de bois.

Les usages sont tout autres à la mort d'un chef, dont l'en-

Digitized by Google

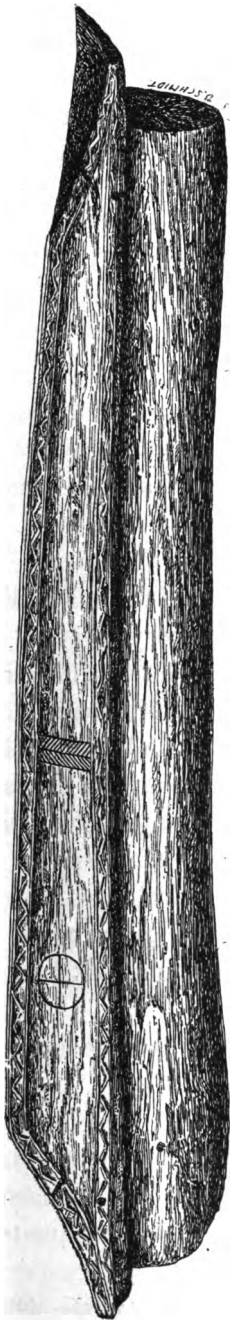


Fig. 63. Cercueil en bois découvert par M. Germinet, à Nosy Loapasana, baie de Diego Suarez (1/10 grand. nat., *Muséum d'Hist. Nat.*)

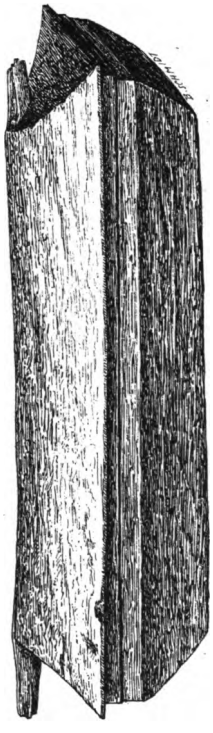


Fig. 64. Cercueil en bois trouvé par M. A. Marche dans une grotte sépulcrale de l'île de Marinduque. (1/10 grand. nat., *Musée d'Ethnographie.*)

Digitized by Google

terrement se fait immédiatement et de nuit, sans que le peuple soit averti de l'événement; la nouvelle du malheur qui frappe la tribu n'est en effet annoncée que beaucoup plus tard. Il est utile de noter que les chefs des Betsimisaraka sont d'origine étrangère.

Ranomena. — Chez les Ranomena, qui descendent des habitants de la partie de la côte orientale où ont abordé jadis les Arabes sous la conduite de Raminia, et qui sont confinés aujourd'hui entre Fanantara et Marohita, il est d'usage d'exposer les morts au bord même du chemin; un trou est pratiqué pour recevoir les liquides provenant de la décomposition du corps, et la place est marquée au moyen d'une roche à laquelle les enfants viennent faire leurs prières. Les cimetières sont relégués au fond des bois et on n'y va que pour les enterrements.

Antambahoaka, Antaimoro et Antanosy. — Les Raandriana ou chefs Antambahoaka, Antaimoro et Antanosy, qui sont d'origine arabe, s'enterrent de nuit, un ou deux jours après la mort; pendant l'exposition qui se fait dans la chambre même, tendue à cette occasion de lamba d'un brun rouge, une lampe brûle à la tête jusqu'à la levée du corps et, le premier jour, on dépose des vivres à côté du lit ou *kibany*. On attache autour des bras des bandelettes de papier couvertes de signes cabalistiques et de mots arabes. Pendant tout ce temps, la nouvelle est tenue secrète en dehors du village royal, et ce n'est guère qu'un mois plus tard qu'un drapeau blanc hissé au sommet de la maison mortuaire l'apprend au peuple. C'est alors que se font les funérailles en grande pompe. Le blanc est la couleur de deuil dans tout Madagascar, comme dans l'Extrême-Orient.

Les tombeaux de ces Raandriana, qu'on appelle *lonaka*, comme toutes les résidences royales, se composent, dans l'Anosy, de deux dalles, l'une à la tête, l'autre moins haute que la précédente aux pieds; une palissade circulaire entoure chaque tombe dont l'entretien est confié à la famille des Zafindrasara qui seuls peuvent y pénétrer. Les corps des chefs ne sont pas mis dans un

Digitized by Google

cercueil, mais simplement dans des lamba. Autrefois, les chefs Antaimoro s'enterraient dans une maison située dans le village même ; cet usage a été abandonné.

Les gens du peuple, les *vohitra* ou libres, sont enterrés dans un cercueil, soit sur le bord même des chemins (Antaimoro), soit au milieu des bois (Antanosy) ; les tombeaux qu'ils appellent *amonoka,* et qui consistent en une fosse revêtue intérieurement de pierres et fermée par une dalle placée au niveau du sol avec un drapeau blanc flottant au sommet d'une perche, ne leur inspirent pas la même frayeur qu'aux autres habitants des côtes. Les funérailles se font, comme pour les chefs, peu de temps après la mort. Quand une femme a démérité de sa famille en violant les prescriptions de sa caste, on la dépose aux pieds de ses

Fig. 65. Couvercle d'un cercueil en bois découvert par M. Marche dans l'île de Marinduque (1/10 grand. nat., *Musée d'Ethnogr.*)

parents, en travers, au lieu de la coucher à leurs côtés, comme il est d'usage. Les hommes sont mis dans la bière sur le côté droit, les femmes sur le côté gauche, mais la tête toujours tournée vers l'est. La croyance générale est que les liquides provenant de la dissolution du corps donnent naissance, au moins pour les chefs, à un serpent de mer colossal qu'ils désignent sous le nom de *Fananina* ou *Fanano*.

Les Antanosy, qui, ne voulant pas accepter le joug des Hova ont quitté les environs de Fort-Dauphin pour aller s'établir dans les hauts de la rivière Onilahy ou Saint-Augustin, ont encore l'habitude de rapporter leurs morts dans leur pays d'origine ; en attendant que les os soient dépouillés de leurs chairs, ils déposent à la mode sakalava et mahafaly, les cercueils sous des amas de pierres en forme de parallélipipède. Quelques familles placent auprès des villages, en souvenir de leurs morts, des poteaux

Digitized by Google

de bois portant à leur sommet une figure humaine ou un oiseau grossièrement sculptés et sur les diverses faces des dessins plus ou moins réguliers et des figures d'animaux, tels que bœufs, oiseaux et surtout crocodiles[1]; un lambeau de toile blanche flotte à l'extrémité de ce poteau, auquel sont en outre cloués les frontaux des bœufs immolés au moment des funérailles.

Antandroy et *Mahafaly*. — Les Antandroy et les Mahafaly enveloppent les morts dans plusieurs lamba et les portent au cimetière dès le lendemain du décès sur une sorte de civière ou lit formé d'un cadre de bois et de lanières de cuir entrecroisées. Le corps, couché sur le sol, est recouvert de terre, et on construit un parallélipipède de pierres. Les gens riches ont un cercueil.

Sakalava. — Chez les Sakalava, on sort les morts de leur case

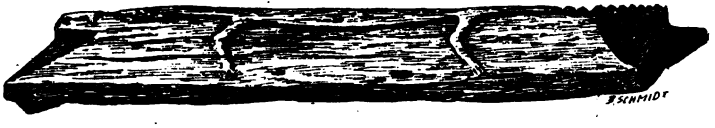


Fig. 66. Couvercle de cercueil orné d'un crocodile, île de Marinduque (Philippines). (1/10 grand. nat., *Musée d'Ethnogr.*, *Coll. A. Marche.*)

aussitôt après le décès et on les expose, entourés d'un nombre pair de lamba, sur une estrade haute de deux mètres environ, (*talatala*), la tête tournée vers l'est, un morceau d'étoffe jeté sur le corps et avec les objets qui doivent être mis dans la bière ; on entretient du feu sous les pieds, et on brûle de l'encens au vent pour masquer les mauvaises odeurs. Les femmes se tiennent au nord-est du talatala, les hommes au sud et au sud-est. Il est d'usage que les amis du mort apportent à cette occasion de

1) On peut voir, d'après la figure ci-jointe du couvercle d'un cercueil de Marinduque (îles Philippines) que, dans l'Extrême-Orient, comme à Madagascar, on représente des crocodiles sur les monuments funéraires. Ce couvercle de cercueil et les deux cercueils représentés plus haut (fig. 64 et 65) font partie des collections rapportés par M. Alfred Marche au musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Digitized by Google

petits présents. En arrivant, les femmes s'accroupissent en face de la famille qui est là morne et silencieuse, puis, sans parler, elles se mettent à pleurer et à sangloter, et toute l'assistance féminine se joint à elles dans cette manifestation de leur douleur. Le silence se rétablit après quelques minutes jusqu'à la venue d'une nouvelle visite. Ces *talatala* sont ensuite détruits et les pièces en sont jetées à l'eau ou dans un endroit désert. Le mort est porté au cimetière sur un *kibany* ou sorte de civière et mis alors, couché sur le dos, dans un cerceuil formé d'un tronc d'arbre creusé, que supportent quatre pieds pris dans la masse et dont le fond est percé d'un trou pour permettre l'écoulement des matières putrides ; on le recouvre presque complètement avec un autre tronc d'arbre qui est un peu plus grand et également creusé. Ce cercueil est déposé dans une fosse avec divers objets appartenant au défunt, tels que bols, assiettes, malle, etc., et recouvert de terre ; un parallélipipède en pierre, dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest, indique la place qu'occupe la tombe. A la tête flotte un morceau de toile blanche attaché à un piquet. Il y a quelques familles, notamment celle des Voronioka, qui n'enterrent pas les leurs dans une bière ; ils les enveloppent simplement d'une grande natte et recouvrent le corps de pierres. La maison du mort est abandonnée et on la laisse tomber en ruines ; personne n'oserait y toucher sous quelque prétexte que ce soit, et celui qui, même sans le savoir, viendrait à se servir dans un but quelconque des matériaux de cette maison, serait passible de peines sévères, quelquefois même de la peine capitale.

A l'article de la mort, les Sakalava ont l'habitude de faire devant leur famille la confession publique des crimes et principales fautes qu'ils ont commis dans leur vie.

Pour faire leurs prières aux *lolo* ou aux parents morts, les Sakalava ne vont pas au cimetière même dont ils ont une trop grande frayeur, mais à la maison mortuaire qu'on laisse tomber en ruines.

Les cérémonies sont tout autres pour les princes. Le corps, enfermé dans une peau de bœuf, reste exposé pendant

Digitized by Google

deux mois, soit dans un camp spécial, sous une tente où brûle nuit et jour de l'encens, soit, pour le roi, au milieu des bois sous la garde d'une famille spéciale. Puis on le porte, en cérémonie et avec de grandes fêtes, au cimetière royal qu'on appelle dans le sud-ouest *Mahabo* (litt. qui élève) et dans le nord-ouest *Zombavola* (litt. palais d'argent). Mais auparavant, s'il s'agit du roi, on enlève les reliques ou *jiny* [1] qui consistent en une des vertèbres du cou, un ongle et une mèche de cheveux et qui, déposées dans la cavité d'une grosse dent de crocodile [2], sont gardées religieusement par son successeur avec celles des anciens chefs dans une maison spéciale, réputée sacrée.

Le nom que portent les rois pendant leur vie ne peut plus être prononcé après leur mort; on lui en substitue un d'une longueur souvent exagérée, car toujours il commence par le mot *Andriana* (seigneur) et finit par le mot *arivo* (mille) avec un ou plusieurs autres mots intercalés. Ainsi Raboky, qui régnait à Baly, il n'y a pas encore longtemps, n'est plus jamais nommé par ses anciens sujets que *Andrianahatantiarivo* ou le seigneur qui a su résister à mille adversités; Tsimanompo, le dernier roi Bara du district d'Isantsa, n'est plus désigné que sous le surnom d'*Andriantomponarivo* (litt. le seigneur qui est maître de mille), etc. Quand un roi porte un nom ayant une signification usuelle ou se rapprochant de quelqu'un des mots de la langue courante, ce mot ne doit plus être prononcé par aucun des habitants du pays : ainsi après la mort de Vinany, roi du Ménabé, dont le nom rappelle le mot très usité dans tout Madagascar, *Vilany*, qui signifie marmite, les Antimena n'ont plus appelé cet ustensile si indispensable à tous les ménages que du mot nouveau créé pour la circonstance, *fiketrehana* (litt. : où l'on a l'habitude de faire bouil-

1) Ce mot *jiny* n'est autre que le mot arabe *djinn* qui signifie, comme l'on sait, démon ou esprit invisible, ayant une puissance surnaturelle.

2) Les dents de crocodile destinées à recevoir les *jiny* doivent être prises sur un animal vivant, qu'on choisit de grande taille et qu'on amarre solidement à l'aide de fortes cordes; on introduit entre ses mâchoires, à l'endroit voulu, une patate brûlante, et, au bout d'un quart d'heure, la dent convoitée peut être facilement arrachée. La bête est alors relâchée.

Digitized by Google

lir). Serait considéré comme sorcier et puni comme tel, c'est-à-dire de la peine capitale, quiconque, ne respectant pas cette loi ou l'oubliant, se permettrait de prononcer le nom d'un roi mort.

Vazimba. — Les Vazimba, qui habitent au Ménabé sur les bords du Manambolo, semblent être les derniers descendants des peuplades aborigènes du centre de l'île ; leurs rites funéraires présentent donc un intérêt tout particulier. Après avoir lavé le mort et l'avoir revêtu de ses plus beaux habits, ils le mettent accroupi sur un *kibany* ou petite estrade, comme s'il était encore vivant, et des parents ou amis lui tiennent compagnie nuit et jour, lui parlant, lui mettant dans la main une cuiller pleine de riz ou de tout autre aliment, etc. Autrefois les liquides qui provenaient des chairs en décomposition étaient portés en un lieu particulier que l'on arrosait de sang de bœuf pour nourrir le *fananina* ou grand serpent qu'on croyait devoir naître de ces liquides putrides. Depuis la conquête du pays par le roi Sakalava Lahifotsy, ces usages sont en partie abandonnés et dès que les odeurs deviennent trop nauséabondes, on ensevelit le mort; mais, au bout d'une année environ, on le retire de terre, on lave les os qu'on met dans un nouveau cercueil et on l'enterre définitivement.

Behisotra et *Tandrona*, ou *Antankoala.* — Ces deux tribus, qui habitent la côte nord-ouest entre la baie de Pasandava et celle de Bombétok, ont les mêmes rites funéraires que les Antankarana, d'après une lettre écrite récemment par un médecin de la marine, M. Vian, qui étant dans la baie de Mahajamba a eu l'occasion de visiter un de leurs cimetières placé dans la grotte naturelle où se trouvaient plusieurs cercueils de 1 m. 20 de long sur 0 m. 35 de large. Il est certain que les chefs Sakalava qui se sont établis dans le nord-ouest et dans le nord de Madagascar n'ont pas exercé sur les mœurs des habitants de cette partie de l'île (Ankoala et Ankarana) une influence aussi grande que dans l'Ouest (Fiherenana, Ménabé, Ambongo).

Digitized by Google

Sihanaka. — Les Sihanaka transportent secrètement les malades, qu'ils jugent perdus, loin du village, dans un endroit solitaire où va seule la personne chargée de prendre soin d'eux. Après la mort, le corps est rapporté dans la maison où il est exposé pendant un certain temps, d'autant plus longtemps que le défunt était plus riche et qu'on tue plus de bœufs, et qui sera abandonnée après la cérémonie, puis on l'enterre. La famille élève à sa mémoire, auprès d'une des routes voisines, un grand pieu fourchu au sommet, qu'on nomme *jiro.*

Bezanozano. — Les monuments funéraires des Bezanozano se composent d'une seule pierre ou dalle plantée à la tête et à l'est de la fosse où est déposé le cercueil et de pieux auxquels sont enfilés les crânes des bœufs tués à l'occasion des funérailles et quelquefois la malle de fer-blanc ou les nattes qui étaient la propriété du défunt.

Antanala. — Les Antanala libres, ou *Hova,* n'enterrent les morts qu'après un mois au moins d'exposition. Ils leur laissent la figure à découvert pendant trois jours, puis ils les enveloppent de lamba rouges et les mettent dans un cercueil qu'ils ne portent au cimetière qu'à l'expiration du mois ; les liquides qui s'écoulent imprègnent le sol de la case et sont simplement recouverts de terre. Pendant tout le temps de l'exposition, l'époux survivant couche dans la maison comme si son conjoint était encore vivant ; cette coutume existe aussi chez les Betsimisaraka, les Antanosy, etc. Le cercueil est déposé dans un endroit solitaire de la forêt et entouré d'une palissade de troncs d'arbre que recouvre un toit.

Les Andriana ou chefs, qui viennent d'outre-mer, sont au contraire enterrés le jour même de la mort ; le cercueil, formé par un couvercle en forme de toit sur lequel est fixée une paire de cornes, est porté en pleine forêt et déposé sous une sorte de hangar. Une effigie, pendue dans un coin de la maison mortuaire, reçoit pendant six semaines les marques de douleur et les témoignages de regrets du peuple, après quoi elle est jetée

Digitized by Google

dans la rivière la plus prochaine au milieu de grandes cérémonies. On visite de temps en temps le cimetière royal pour renouveler les cercueils, quand ils tombent de vétusté, et changer les amba qui enveloppent les ossements.

Vorimo. — Les Vorimo, qui habitent à une certaine distance de la mer entre le Mangoro et le Mahasora, gardent les morts dans leur case pendant deux ou trois semaines, et, tout en pleurant, ils festoient, mangeant et buvant avec excès. Le corps, entouré de nombreux lamba et de nattes, est ensuite porté au tombeau qui est relégué dans un endroit solitaire de la forêt et qui se compose d'un petit enclos de pierre, de forme rectangulaire, dont tout l'intérieur est rempli de terre.

Pour faire leurs prières à leurs parents morts, les Vorimo comme les Antanala dressent auprès de leurs villages des sortes d'autels, formés de trois à quatre grosses pierres, sur lesquels ils déposent leurs offrandes de riz ou autres objets.

Lorsqu'une famille n'a pu retrouver le corps d'un de ses membres ou le rapporter au pays natal, elle élève à sa mémoire une dalle ou colonne de pierre qu'on nomme *Tsangambato* (litt. : pierre debout). On place aussi des tsangambato aux endroits où, pendant les funérailles, le corps a été momentanément déposé.

Ikongo. — Les Ikongo n'élèvent pas de tombeaux ; ils enterrent les morts dans la forêt et se contentent de marquer la place à l'aide d'une entaille faite à l'arbre le plus voisin. Les funérailles se font sans cris ni pleurs.

Hova. — Les monuments funéraires des Hova diffèrent notablement de ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils ont en effet des caveaux de famille, de vastes chambres souterraines, orientées de l'est à l'ouest, dont le sol est pavé, dont les côtés sont revêtus de grandes plaques de pierre et que ferme en haut une énorme dalle ; on y entre par une ouverture pratiquée dans le mur qui est situé du côté de l'ouest. Les corps sont déposés, enroulés dans des lamba et des nattes, les uns par

Digitized by Google

terre, les autres sur des tablettes de pierre disposées horizontalement tout autour de la chambre mortuaire ; ceux du chef de la famille et de sa femme sont placés le long du mur qui est situé à l'est en face de l'entrée, ceux des descendants occupent les côtés du nord et du sud. Au-dessus du caveau, qui s'élève toujours un peu au-dessus du sol, il y a un monument plus ou moins carré, formé de quatre murs en pierres sèches, dont l'intérieur est rempli de terre, et dont le sommet est souvent recouvert de cailloux de quartz qu'on va chercher au loin.

La construction d'un tombeau est pour les Hova une œuvre importante. Tous les parents, amis, esclaves sont convoqués et laissent toute autre occupation. Ce n'est point en effet une petite affaire que d'apporter, souvent de fort loin, les cinq énormes dalles qui doivent former les murs du caveau ; pour les détacher de la montagne, on commence par choisir un bloc de granit qui soit naturellement divisé en couches superposées de quelques décimètres d'épaisseur, comme il en existe beaucoup dans le massif central, et on y trace la forme et la dimension qu'on veut donner aux diverses dalles au moyen d'une bande étroite de bouse de vache sèche, à laquelle on met le feu ; quand le contour de la pierre est bien échauffé, on y verse de l'eau froide, et il se produit tout autour une fissure ; on n'a plus alors qu'à la soulever à l'aide de leviers et à la traîner à l'endroit où doit se construire le tombeau, ce qui est la partie de la besogne la plus longue et la plus difficile, car il faut plusieurs centaines, quelquefois plusieurs milliers de bras, pour traîner ces gros blocs à travers vallées et montagnes. Ce travail est l'occasion de fêtes et de réjouissances pendant lesquelles on tue beaucoup de bœufs, et qui coûtent fort cher. Les tombeaux des Hova sont toujours placés de manière à attirer l'attention ; quelquefois, ils sont même devant la maison du chef de la famille.

En outre des tombeaux proprement dits, on trouve dans toute la province d'Imerina des colonnes ou dalles de pierre élevées à la mémoire de parents morts et qu'on appelle *Tsangambato* (litt. : pierres debout) ou *Fahatsiarovana* (litt. : ce qui fait souvenir).

Digitized by Google

Les Hova ne gardent pas les morts dans leur maison aussi longtemps que la plupart des autres Malgaches, et ils ne les mettent pas d'ordinaire dans des cercueils : ils les enveloppent dans des lamba d'un brun rouge, en nombre souvent très considérable, et les portent au tombeau sur un *farafara* ou sorte de civière. Autrefois on déposait sur la tombe ou tout autour, comme cela se pratique encore chez les Betsileo, les Bezanozano, les Sihanaka, etc., les crânes des bœufs tués à l'occasion des funérailles ; cette coutume est aujourd'hui abandonnée.

Au retour d'un enterrement, les parents qui ont conduit le deuil se lavent et purifient les vêtements qu'ils portaient, en trempant un coin dans de l'eau sur laquelle on a appelé la bénédiction de Dieu par des prières. A la fin du repas qui termine la cérémonie des funérailles, tous les assistants reçoivent aussi le *afana* ou aspersion de cette même eau sainte.

Le deuil est assez sévère. Les proches parents laissent flotter leurs cheveux en désordre ; les femmes ne portent ni corsage (*akanjo*), ni robe, et s'enveloppent seulement de lamba ; les hommes sortent sans chapeau et laissent pousser leur barbe ; on ne doit se laver que le bout des doigts, et les vêtements doivent être sales. La danse et le chant sont défendus. A la fin du deuil, les parents assistent à un repas auquel a lieu le *afana* ou purification des assistants par l'aspersion d'eau consacrée à Dieu.

Le deuil est beaucoup plus sévère à la mort du souverain. Tous les sujets, hommes et femmes, doivent se raser la tête, à l'exception de l'héritier de la couronne et de quelques favoris. Pendant une année entière, personne ne peut coucher dans un lit ni s'asseoir sur une chaise ; on dort et on s'assied par terre. Tous les miroirs doivent être retournés contre la muraille, car il n'est pas permis pendant tout le temps du deuil de se regarder dans une glace. Tout travail, autre que le travail des champs, est arrêté.

De temps en temps, les familles hova procèdent à une cérémonie qu'ils appellent *mamadika* et qui consiste à aller dans leur caveau changer les morts de côté, afin qu'ils ne se fatiguent pas

Digitized by Google

en restant longtemps dans la même position. Cette cérémonie se fait d'ordinaire l'année qui suit la mort d'un des membres de la famille. C'est une occasion de fêtes et de réjouissances ; tous les parents sont convoqués et se rendent revêtus de leurs plus beaux habits, musique en tête, au tombeau de famille pour faire visite à leurs morts qu'ils retournent et enveloppent dans des lamba neufs. J'ai vu un jour passer, avec violons et tambours, un convoi qui transportait les ossements d'une femme hova de haut rang du tombeau de son avant-dernier mari dans celui du dernier, où elle devait rester définitivement. Depuis quelques années, elle les avait tous visités les uns après les autres, tenant compagnie à chacun d'eux pendant quelques mois ; on l'enlevait de ce tombeau parce que la femme qui l'avait remplacée dans le cœur de ce défunt venait de mourir et avait besoin d'une place.

Beaucoup de ces coutumes, bien qu'en plein usage il y a quelques années encore, tendent à disparaître complètement, sous l'influence de la civilisation et du christianisme.

Betsileo. — Les Betsileo enterrent leurs morts dans des caveaux souterrains, qui ne sont pas, comme ceux des Hova, revêtus de dalles, mais simplement creusés dans le sol à une profondeur souvent très grande, et auxquels donne accès une longue tranchée qu'on est obligé d'ouvrir à chaque enterrement et qu'on comble ensuite. Les corps sont déposés sur des nattes étendues par terre et recouverts d'un simple morceau d'étoffe. Les personnes riches ont des cercueils avec un couvercle en forme de toit, recouverts d'étoffe de couleur.

Le monument extérieur n'est pas toujours placé au-dessus même du caveau et est assez variable ; tantôt il est, comme dans l'Imerina, formé de quatre murs longs de 4 à 8 mètres et hauts de $1^{m},50$, mais il en diffère en ce que l'intérieur n'est pas rempli de terre, et que sur les bords du Matsiatra un arbre, *hasina*, *fano* ou autre, s'élève au milieu. Entre le Mania et le Matsiatra, ces monuments funéraires sont entourés et surmontés d'une rangée de poteaux plus ou moins ornés de dessins en relief et reliés

Digitized by Google

entre eux par des barres transversales ; les poteaux d'angle sont terminés par un ornement en forme de vase.

D'autres fois, c'est un simple pilier de granit taillé, mesurant $0^m,50$ à $0^m,60$ de côté et haut de 2 à 3 mètres, qui porte à son sommet un cercle de fer hérissé de pointes auxquelles sont accrochés des crânes de bœufs ou qu'entourent quatre poteaux sculptés, reliés par des traverses.

Enfin il est quelquefois réduit à un simple poteau orné de quelques sculptures et surmonté du vase habituel, avec des pointes pour accrocher les crânes de bœufs.

Quelques familles ne mettent pas leurs morts en terre ; elles les déposent dans des grottes naturelles ou creusées de main d'homme dans les parois à pic de certaines montagnes, grottes auxquelles on ne peut avoir accès qu'à l'aide d'échafaudages très élevés.

On n'enterre pas les *Andriana* ou nobles Betsileo de suite après leur mort ; vers le troisième jour, lorsque le corps est déjà enflé, on le roule sur des planches de manière à bien amollir les chairs, et le jour suivant on l'attache tout droit au poteau central de la maison avec des lanières de cuir taillées dans la peau des bœufs tués à l'occasion de ses funérailles, et on fait une large incision à chaque talon ; de grandes jarres de terre placées sous ses pieds recueillent le liquide putride qui s'échappe des chairs en décomposition. Ces jarres sont surveillées avec le plus grand soin, car on ne peut ni retirer le corps de la maison, ni travailler aux champs, tant qu'on n'a pas vu apparaître dans l'une d'elles un certain petit ver ; on attend quelquefois deux et même trois mois, avant de pouvoir procéder à l'enterrement. Le vase est enfermé dans le caveau avec le corps, et on dispose un long bambou dont l'une des extrémités plonge dans le liquide et dont l'autre arrive à fleur de terre, de sorte que le petit ver puisse après sa transformation en orvet ou *fanano* sortir du tombeau et venir visiter ses parents ; car les Betsileo croient que l'âme du mort revient sous la forme d'un reptile. Autrefois il n'y avait pas que les nobles pour lesquels avaient lieu ces usages répugnants, mais aujourd'hui ils leur sont entièrement réservés.

Digitized by Google

Bara. — Il paraît que les Bara étendent leurs morts tout nus sur le sol et les recouvrent de pierres ; leurs tombeaux n'ont pas plus de $0^m,30$ à $0^m,40$ de hauteur. Certaines familles, entre autres celles qui habitent le massif d'Isalo, les déposent aussi tout nus, soit dans des cavernes, soit au milieu de rochers avec les crânes des bœufs tués pendant les funérailles, car le tiers et souvent même la moitié des bœufs du défunt est tué à cette occasion. Le Rév. Richardson a trouvé dans la partie occidentale du pays bara des poteaux hauts de 3 mètres et portant à leur sommet une figure grossière de femme de grandeur naturelle, qui étaient probablement plantés en souvenir de personnes mortes au loin.

Tels sont les principaux rites funéraires des Malgaches. Je me suis contenté de les tracer à grandes lignes sans entrer dans tous les détails des cérémonies, ce qui m'aurait obligé à dépasser les limites qui me sont assignées pour cet article. On voit, d'après l'ensemble des faits que j'ai rapportés, et comme le montrent les figures jointes à cet article, qu'il y a une étroite ressemblance entre les inhumations des Malgaches et celles des Indonésiens, ce qui semblerait être une preuve de plus, s'il en était nécessaire, de l'immigration à Madagascar des peuples de l'Extrême Orient.

Digitized by Google

DECADES AMERICANÆ

Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaine

PUBLIÉS PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

(*Suite*)

XII

ESSAI D'INTERPRÉTATION D'UN DES MONUMENTS DE COPAN (HONDURAS)

Les ruines de Copan, situées comme l'on sait, dans le Honduras, à quelques kilomètres de la frontière nord-ouest de ce petit État, ont été découvertes dès 1576 par le licencié Diego Garcia de Palacio, auditeur de l'audience royale de Guatémala, mais elles n'ont été l'objet de recherches un peu suivies que lorsque le colonel D. Juan Galindo vint y pratiquer des fouilles au mois d'avril 1834[1]. Le mémoire consacré par cet observateur aux antiquités de Copan ne fut publié que très incomplètement, et les dessins qu'il avait exécutés ne sont connus des américanistes que par quelques lithographies, dont il n'existe d'ailleurs qu'un fort petit nombre d'épreuves avant la lettre[2].

L'une de ces lithographies représente, entre autres objets an-

1) D.-J. Galindo. *The Ruins of Copan in Central America.* (*Archæologia Americana. Transactions and Collections of the American Antiquarian Society*, vol. II, p. 545-550, 1836.)

2) Ces lithographies, au nombre de cinq, avaient été dessinées chez Bineteau, vers 1836. Les pierres ont été effacées avant d'avoir jamais porté de légende et ce n'est que par la comparaison des épreuves avec les dessins de Galindo, dont les originaux existent dans les archives de la Société de géographie, qu'il m'a été possible d'en identifier toutes les figures.

Digitized by Google

tiques dessinés à Copan, une grande pierre dont la surface régulièrement convexe, creusée au centre d'une petite cuvette, est entourée d'une sorte de tresse dont on voit, sur le dessin, apparaître douze torsades.

Dans la note demeurée inédite, qu'il envoyait à la Société de Géographie sous la date du 19 juin 1834, Galindo décrivait ce monument comme « une pierre presque sphérique avec un ceinturon à l'entour » et ajoutait : « Son diamètre horizontal est de 1^{m},568, son diamètre perpendiculaire, qui est le plus petit, est d'un mètre seulement ; elle a une petite cavité circulaire dans sa partie supérieure et une ligne sinueuse la sillonne à l'extérieur[1]. »

« Quel était ce caprice de l'art? » s'écriait en terminant l'antiquaire américain.

Quel peut bien être ce symbole? m'étais-je répété moi-même en examinant la lithographie de Bineteau, et en la comparant avec la gravure sur bois dessinée quelques années plus tard pour le grand ouvrage de Stephens[2].

Je m'occupais alors de certaines courbes d'un caractère tout spécial, gravées ou peintes sur diverses pièces anciennes découvertes récemment dans les deux Amériques, et je regrettais que les traits creusés à la surface de la pierre convexe de Copan fussent si peu visibles dans les vues des profils de Galindo et de Catherwood. Il me fallait, pour pousser plus loin mon étude, une vue d'en haut du singulier monument qui excitait ainsi ma curiosité. Un jeune et intelligent voyageur, M. Louis Adam, récemment revenu en France de l'Amérique centrale, m'a fourni il y a quelques jours, la figure que je voulais voir et par suite la solution que je poursuivais sans l'atteindre.

M. Louis Adam, venu pour m'inviter à visiter une curieuse collection d'antiquités recueillies par lui au Salvador, m'apportait, pour me les soumettre, des albums de croquis exécutés

1) Ce dernier détail, bien apparent dans le dessin original, a été omis dans l'épreuve lithographique. On verra plus loin combien grande est l'importance de cette « ligne sinueuse » vue pour la première fois par Galindo.

2) J.-L. Stephens, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*. New-York, 1867, vol. I, p. 157.

Digitized by Google

en janvier 1884 dans les ruines de Quirigua et de Copan par un ancien officier de l'armée française, le capitaine Toufflet, mort depuis lors au Guatémala, et l'une des premières figures que j'apercevais dans l'album était précisément la calotte de

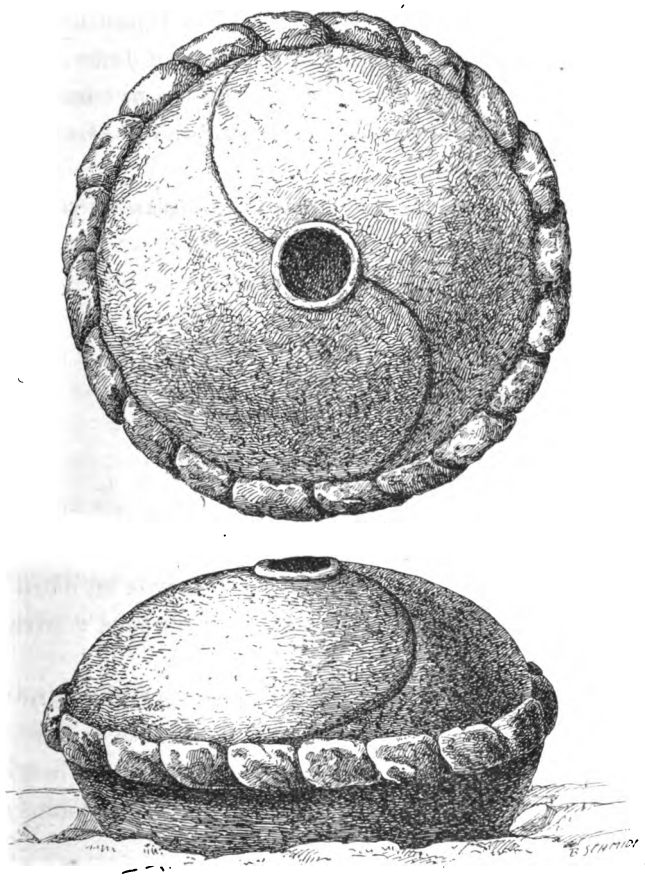


Fig. 67 et 68. L'autel hémisphérique de Copan, vu de profil et d'en haut.

pierre de Galindo et de Catherwood, vue cette fois de profil et d'en haut.

Or le deuxième des croquis de notre compatriote montrait justement sur la surface convexe de la pierre, la courbe symbolique dont j'avais pressenti l'existence à l'aide des documents incomplets que je possédais.

Digitized by Google

On comprendra, facilement l'intérêt qui s'attache à cette constatation, lorsque l'on saura que la figure ainsi tracée sur un monument religieux à Copan n'est autre que le *Taï-ki*, *taai kiïk*, *tae-keih*, *tae-hei*[1], l'un des symboles les plus vénérés des Chinois.

Le *Taï-ki*, suivant l'école de Tchou-hi ou Tchou-Fou-tseu, est le *grand extrême, le grand absolu*, le *grand faîte*, le *pôle* du monde. C'est un principe très parfait, qui n'a ni commencement ni fin ; c'est l'idée, le modèle et la source de toutes choses, c'est l'essence de tous les êtres[2].

On représente le *taï-ki* de la manière suivante : sur le demi-

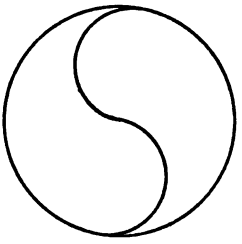


Fig. 69. Le Taï-ki, d'après la figure de Davis.

diamètre d'un cercle donné, dit Davis[3], décrivez un demi-cercle et sur le demi-diamètre restant, décrivez en sens contraire un autre demi-cercle.

La figure ainsi obtenue, combine ce que les Chinois nomment le *Yang* et le *Yin*, c'est-à-dire la force et la matière, l'actif et le passif, l'essence positive et l'essence négative, la lumière et l'obscurité, le principe mâle et le principe femelle, l'âme ration-

1) Ce sont en effet les diverses formes du même mot, telles que du Halde et les anciens Jésuites, Davis, Edkins, von Faber, Jones, les ont transcrites dans leurs ouvrages.

2) J.-B. du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine.* La Haye, 1736, in-4, t. III, p. 36-37. — Cf. E. J. Eitel. *Fong-Shoui ou principes de science naturelle en Chine* (*Ann. du Mus. Guimet*, t. I, *pass.*); J. Edkins, *La religion en Chine.* (*Ibid.*, t. IV, p. 132 et suiv.)

3) J.-F. Davis, *La Chine ou description générale des mœurs et des coutumes, du gouvernement, des lois, des religions, des sciences, de la littérature, des productions naturelles, des arts, des manufactures et du commerce de l'empire chinois*, trad. fr. Paris, 1837, t. II, p. 21-22.

Digitized by Google

nelle et l'âme physique. L'un de ces principes est représenté de couleur claire, l'autre de couleur foncée, et pour mieux symboliser la pénétration du second principe par le premier on ajoute au milieu de la figure foncée un petit disque clair, tandis qu'un petit disque foncé au contraire sera peint au centre de la figure claire[1]. Ces petits accessoires dont l'invention est postérieure à celle du *Taï-Ki* proprement dit, font défaut sur notre monument de Copan qui répète exactement les représentations chinoises anciennes de l'école de Tchou-hi. On pourra comparer, par exemple, la vue d'en haut de la pierre de Copan avec les dessins qui ornent les parois du vase chinois précédemment emprunté à la *Céramique* de Jacquemart. Ce décor, dont un *taï-ki* forme le centre, représente ce symbole dans des orientations inverses, encadré de

1) « Suivant la cosmogonie chinoise, dit M. Max von Faber, l'univers était, au commencement, une vésicule ou cellule, dans laquelle se trouvait enfermé un chaos gazeux, nommé *guoan-Ki*. Cette cellule fondamentale, c'est le *t'aai-Kiïk*, c'est-à-dire, le commencement.

« Le *guoan-K'i* était une mixture intime de deux sortes de gaz, dont une sorte le *iang*, c'est-à-dire, le *vivifiant ;* le *vivant et traitant avec connaissance ;* l'*actif ;* le *masculin* ; la *lumière* ; et l'autre sorte le *im*, c'est-à-dire le *vivant privé de sentiment ;* le *passif ;* le *féminin ;* l'*obscurité*. Le *t'aai-Kiïk* (le commencement) était représenté de la manière ci-jointe ; le rouge (1) correspond à l'élément *iang* et le noir à l'élément *im* ; la grande portion rouge est

nommée *t'aai-iang* et la grande portion noire est nommée *t'aai-im* (2). L'œil rouge dans le champ noir (3) est nommé *sio-iang* (4)) et dénote l'existence présente du *iang* dans le *im* ; l'œil noir dans le rouge se nomme *sio-im* (5), et dénote l'existence présente du *im* dans le *iang*. C'est une sorte d'ubiquité du *iang* dans le *im* et du *im* dans le *iang*. » (Max von Faber, *Transcendentale Voorstellingen der Chineezen. — De Indische Gids. Statt-en Letter Kundig Maardschrift*. Amsterdam, avril 1884, p. 703-704.)

1) C'est la partie claire de la figure.
2) C'est-à-dire le grand *iang* et le grand *im*.
3) C'est le point blanc de la figure.
4) Le petit *iang*.
5) Le petit *im*.

Digitized by Google

quatre *Koua*, *Touy* et *Kien*, d'une part, *Kouen* et *Kien* de l'autre[1].

Une image populaire, que nous avons récemment reçue du Tonkin, montre le *taï-ki* peint en vert et en rouge au milieu d'un *Sien Tien*, composé des mêmes *Koua* que celui qu'a reproduit M. Dumoutier dons la *Revue d'Ethnographie* de 1885, mais tout autrement disposé. Ce premier ensemble est entouré de vingt-huit médaillons circulaires peints de diverses couleurs et qui contiennent chacun un caractère chinois. Quatre autres signes plus gros figurent dans les angles. Le haut de la planche est occupé par des cartouches où sont inscrits les signes correspondants aux idées de *rareté*, de *longue vie*, de *richesse*; dans le bas on trouve les signes qui rendent les idées de *gain* et de *bonheur*.

Cette page d'impression, où le symbole, retrouvé à Copan, est ainsi honoré, comme le centre de tout bien, l'axe autour duquel gravitent toutes les prospérités, cette page d'impression, dis-je, fait partie des feuilles d'imagerie populaire, qui de la Chine se sont répandues dans les pays du Sud[2].

On trouve encore le *taï-ki* inscrit sur le revers de certaines tablettes magiques, usitées dans les sacrifices que l'on fait pour obtenir la pluie; gravé sur des fauteuils, des tables, des canapés, en bois dur de Canton; peint sur des bannières de temples ou sur les bandes de papier rouge que l'on suspend aux portes à l'approche du Nouvel An[3]; enfin attaché à un certain nombre d'objets usuels, pipes, etc.[4]. C'est donc un signe très répandu, très populaire, non seulement en Chine, mais dans toutes les contrées qui ont plus ou moins subi l'influence de la civilisation chinoise.

1) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. IV, p. 19 et 324, 1885.

2) M. le lieutenant de vaisseau Gouin, résident de France à Nam Dinh, auquel nous en devons la connaissance, l'a achetée au moment de la grande fête du Tât et s'est assuré qu'elle avait été imprimée à Tay-hô, près de Ha-noï. (*Comptes rendus de la Soc. de géogr.*, 1885, n° 14, p. 418, 3 juillet 1885.)

3) Il fait souvent pendant au signe feu, renversé, qui a le pouvoir de protéger les maisons contre l'incendie. (Jametel, *Notes mss.*)

4) Le musée d'Ethnographie possède une amulette de pipe recueillie par M. Brau de Saint-Pol Lias au Tongkin et qui porte un taï-ki, qui ne diffère de ceux dont il vient d'être question que par le double contour de sa courbe intérieure.

Digitized by Google

Signaler la présence d'un tel symbole à Copan, dans cette ruine où l'on a déjà relevé tant de manifestations d'un art étrange et curieux, parfois apparenté de près à ceux de l'extrême orient du vieux monde, c'est fournir une nouvelle preuve très sérieuse à l'appui de la théorie qui fait venir d'Asie l'un au moins des courants civilisateurs dont l'Amérique a jadis ressenti la bienfaisante influence.

C'est de plus fixer à ce monument de Copan une date au delà de laquelle son érection serait invraisemblable. Si, en effet, comme on l'assure, Confucius a parlé du *taï-ki* dans un appendice placé à la fin de son commentaire du Yi-king[1], c'est seulement sous la dynastie des Song (1126-1278 de notre ère), que la doctrine qui fait de ce symbole le principe de toutes choses a commencé à se répandre largement en Chine. C'est donc au XIIIe siècle au plus tôt, qu'on pourrait faire remonter le monument qui le représente à Copan.

Il orne, dans l'enceinte sacrée de la vieille cité religieuse, la face supérieure d'un autel[2], et cet autel, comme tous ceux que l'on a découverts dans cette merveilleuse ruine, est placé devant une statue.

Il serait particulièrement intéressant de connaître, dans tous ses détails, la figure à laquelle était consacrée une pierre d'offrande d'un caractère si spécial. Par malheur l'idole, marquée M sur le plan de Stephens et Catherwood, qui correspond à l'autel hémisphérique, a été anciennement brisée. Le piédestal seul demeure en place et l'on y peut voir les deux pieds chaussés de riches sandales, sculptées avec beaucoup de soin. Le reste de la statue, couché sur le dos, est caché dans toute sa longueur par un gros tronc d'arbre depuis longtemps tombé sur elle[3].

Espérons que M. Maudsley, dont on nous signale la présence dans les ruines de Copan, donnera une nouvelle preuve de son

1) P. J.-B. du Halde, *op. cit.*, p. 36.
2) Voici ce qu'en a dit Stephens à la page citée plus haut de ses *Incidents of Travel* « Opposite is a circular altar with two growes on the top, three feet high, and five feet six inches in diameter, an engraving of which is here given » (vol. I, p. 157.)
3) Stephens, *loc. cit.*, fig.

Digitized by Google

zèle éclairé pour l'archéologie américaine en faisant dégager et mouler cette idole, dont l'examen attentif peut faire beaucoup avancer la solution de l'important problème que soulèvent les ressemblances manifestées une fois de plus entre les monuments des pontifes de Copan et ceux des disciples de Tchou-hi [1].

1) C'est la première fois que le *taï-ki* est signalé avec une pareille netteté sur un monument religieux de l'ancienne Amérique. On rapprochera cette observation curieuse de celles que nous avons déjà précédemment recueillies. Les lecteurs de ces décades voudront bien se rappeler le signe presque semblable quelquefois usité chez les Chimus et les Yuncas.

Les *mound builders* connaissaient et vénéraient, nous l'avons vu, également un symbole de même ordre, mais dans lequel le cercle était coupé en trois zones au lieu de l'être en deux.

Digitized by Google

OBSERVATIONS ARCHÉOLOGIQUES

FAITES DANS LA PROVINCE D'ALGER

Pendant l'hiver 1884-85

PAR LE CAPITAINE BERNARD

Au commencement de novembre 1884, partait d'Alger une mission militaire, chargée par M. le général commandant en chef le 19e corps d'armée, de faire diverses expériences au sujet de la marche des troupes dans l'extrême Sud ; cette mission se rendit d'Alger à Ouargla par Laghouat et le Mzab, en suivant les routes habituelles. Au retour, elle devait regagner Laghouat par Guerrara ; mais elle ne put pas suivre cette route en raison de difficultés imprévues et dut revenir par l'itinéraire suivi à l'aller. De Laghouat on rentra à Alger en passant par Tadmit, Zénina, Chellala et Boghar. Au cours de ce voyage, on reconnut plusieurs monuments de pierres brutes, et l'on fit diverses observations qui présentent un certain intérêt au point de vue archéologique ; nous exposerons ces divers résultats en suivant l'ordre de marche de la mission.

Oued-Djelfa. — Nécropole de l'Oued-Djelfa. — Ces monuments, déjà signalés d'ailleurs, sont situés à droite et à gauche de la route nationale d'Alger à Laghouat, et à 8 kilomètres environ au nord du poste de Djelfa. Le groupe le plus important paraît être celui qui se trouve à l'est de la route et à 250 mètres environ de ce côté ; parmi les monuments, très nombreux qui composent ce groupe, nous avons remarqué les suivants :

Digitized by Google

1° Un double cist à ciel ouvert (fig. 70 et 71) mesurant 2m,40 de longueur sur 1 mètre de largeur; il est formé de pierres plates encastrées dans le sol, avec un relief de 0m,60 à 1 mètre. Ces pierres sont de larges dalles prises dans les bancs rocheux qui composent toutes les hauteurs bordant l'Oued-Djelfa de ce côté. L'ensemble du monument présente une forme rectangulaire dont

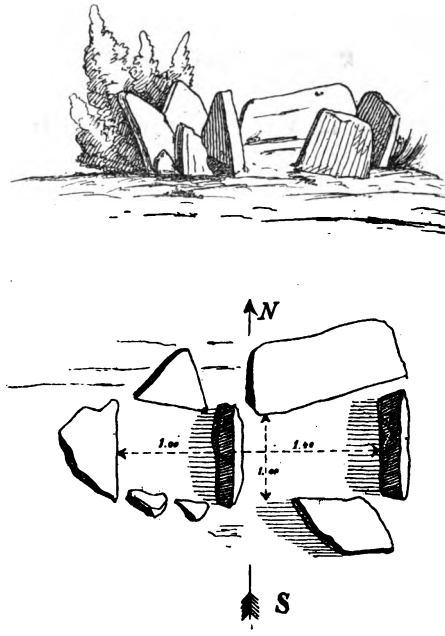


Fig. 70 et 71. Plan et élévation du double cist à ciel ouvert n° 1 de l'Oued-Djelfa.

le petit axe est orienté nord-sud. Les deux compartiments sont de dimensions inégales; le plus grand, situé à l'est, mesure 1m,40 de longueur; on ne trouve pas, à proximité, de dalle qui puisse faire supposer que cette double chambre ait jamais été recouverte.

2° Un dolmen de forme rectangulaire (fig. 72 et 73), mesurant 1m,10 de longueur sur 0m,50 de largeur; ce dolmen est formé de cinq pierres jointives, ayant un relief de 0m,45 environ. Le tout recouvert d'une large dalle qui est actuellement déversée

Digitized by Google

sur le côté, constitue un dolmen clos dont le grand axe est orienté nord-sud.

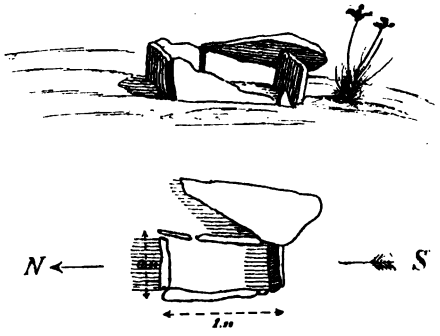


Fig. 72 et 73. Plan et élévation du dolmen n° 2 de l'Oued-Djelfa.

3° Un dolmen ouvert (fig. 74 et 75), formé de deux pierres plantées debout, supportant une dalle mesurant plus de 1^{m},50 de

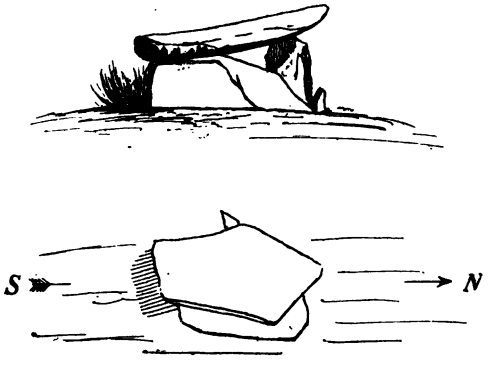


Fig. 74 et 75. Plan et élévation du dolmen n° 3 de l'Oued-Djelfa.

longueur : l'ensemble du monument, qui a un relief de 0^{m},70, présente un aspect bien caractérisé ; son grand axe est orienté nord-sud.

4° Un dolmen à jambages (fig. 76 et 77), édifié au pied et au sud de la croupe rocheuse où se voient les autres monuments, qui en occupent la partie supérieure. Appuyé contre les pentes extrêmes du terrain, ce dolmen présente l'aspect d'une petite

Digitized by Google

grotte ; il se compose de deux dalles encastrées dans le sol, et supportant une troisième dalle, qui mesure 1m,70 de longueur sur 1 mètre de largeur. Ce dolmen, qui a près de 1 mètre de relief, a son ouverture tournée vers le sud.

Avec ces monuments, il existe d'autres constructions, d'un caractère plus spécial, qui comprennent des enceintes circulaires, espèces de cromlechs généralement entourés de dallages informes en pierres plates. Un seul de ces monuments se trouve être assez bien conservé pour qu'on ait pu le relever d'une façon satisfaisante.

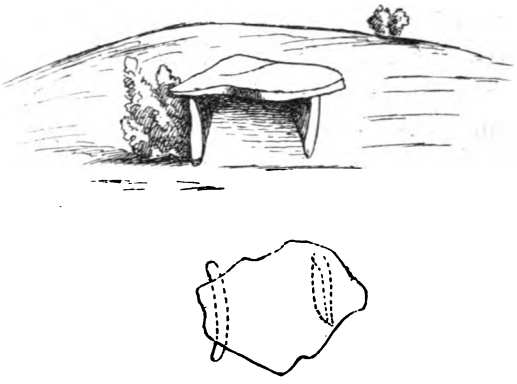


Fig. 76 et 77. Plan et élévation du dolmen n° 4 de l'Oued-Djelfa.

Il comprend (fig. 78) un petit cist mesurant 1 mètre de longueur sur 0m,60 de largeur ; ce cist est formé de quatre pierres plates placées jointivement, sans dalle de recouvrement ; il est entouré d'un demi-cercle de pierres plates, demi-cercle dont l'ouverture est sensiblement tournée vers le sud. Au nord de ce cercle, le sol est couvert, sur une large surface circulaire, d'un enrochement présentant l'aspect d'un dallage tout disloqué ; à 3 mètres et au sud du cist, on remarque une double ligne de pierres plates placées debout. Cette ligne, légèrement cintrée, mesure 12 mètres de longueur ; l'écartement des deux lignes de pierres, qui ont un faible relief (0m,50), est de 0m,50 ; cet espace est rempli de blocage. On remarque, de place en place, des dalles horizontales formant comme des bancs.

Digitized by Google

Tous ces monuments sont bien probablement des tombeaux et l'ensemble fait partie d'une nécropole considérable ; car elle se prolonge vers l'ouest, de l'autre côté de la route et de l'Oued-Djelfa.

L'orientation des monuments n'est pas très caractérisée, quoique leurs grands axes soient généralement dirigés nord-sud ; on remarque toutefois que tous les dolmens ont une dimension com-

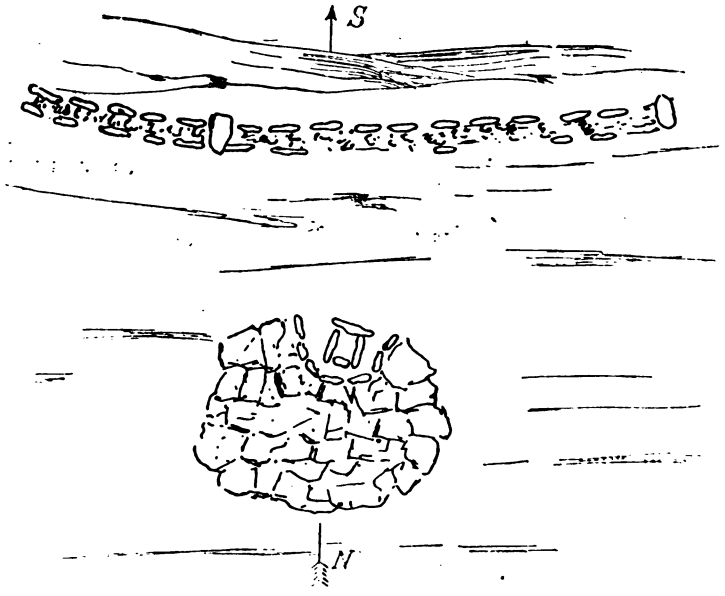


Fig. 78 Cist et demi-cercle de pierres brutes, enrochement et double ligne de pierres de l'Oued-Djelfa.

mune (1 mètre, 1^{m},10), fait assez singulier qui tendrait à prouver que la double sépulture (fig. 70 et 71) serait orientée comme les autres, quoiqu'à première vue elle parût l'être à 90°, par rapport à ces dernières. Enfin, si l'on peut admettre que chaque monument détermine l'emplacement occupé par la sépulture (en supposant que l'on se trouve en présence de sépultures d'enterrés et non d'incinérés), on peut conclure que les cadavres y sont enterrés debout ou repliés, ou encore, fait qui se rencontre parfois, que certaines parties des morts y sont seules enfouies.

Digitized by Google

Le cinquième monument serait une sépulture multiple, ainsi que semble l'indiquer le dallage situé en arrière du cist, dallage que l'on retrouve presque partout en Algérie, même dans les tombeaux modernes, et qui est évidemment destiné à mettre les cadavres à l'abri des insultes des fauves. Toutefois ce monument, avec son petit cist, son demi-cercle de pierres, ouvert au sud et formant comme une sorte de chaire en face de la longue alignée édifiée au sud, montre une destination spéciale. Il semble qu'on doive y voir une sépulture de grands personnages, disposée pour servir à certaines cérémonies du culte des morts.

Oued-el-Kebch. — L'Oued-el-Kebch est une ligne d'eau, que l'on rencontre à 19 kilomètres au nord de Berrian, sur la route de Laghouat au Mzab ; cette ligne d'eau va rejoindre vers l'est la vallée de l'Oued-en-Nsa ; c'est une vallée étroite bordée au sud de falaises rocheuses peu élevées, et au nord de rives basses et caillouteuses ; le fond est terreux, parsemé de bétoums (*pistacia atlantica*) et de buissons de jujubiers ; quelques parties sont cultivées en orge ; cet oued ne contient de l'eau que très rarement, après les grandes pluies.

On remarque dans cette vallée, à 350 mètres environ à l'ouest de la route, une série de monuments de pierres brutes au nombre de huit. Cinq sont édifiés au fond de l'oued, les trois autres le sont sur la rive nord. Cette particularité seule mérite de fixer l'attention, car la plupart des constructions de ce genre sont édifiées sur les parties hautes du terrain et, plus généralement, sur le bord des oued.

Le premier et le plus important des monuments du groupe (en allant de l'est à l'ouest) se compose de pierres plates et plantées régulièrement dans une position un peu inclinée de dedans en dehors, suivant une ligne elliptique allongée, dont le grand axe est orienté nord-sud. La longueur de cette enceinte est de 3 mètres, sa largeur de $1^m,30$. La surface intérieure ainsi que le pourtour, sur une largeur de $0^m,75$ environ, sont pavés de dalles pareilles à celles qui forment l'enceinte, le relief moyen du monument est de $0^m,40$ environ. Nous avons fouillé l'in-

Digitized by Google

térieur de ce monument, malheureusement sans résultat, car nous manquions du temps et des moyens nécessaires pour une pareille opération. Toutefois, nous avons pu constater que le dallage intérieur était superficiel ; au-dessous se trouve de la terre végétale semblable à celle qui forme le fond de l'Oued-El-Kebch, terre légère que nous avons creusée à $0^m,50$ de profondeur sans trouver quoi que ce soit. Cette profondeur était évidemment trop faible pour espérer un résultat ; peut-être aussi l'enceinte et le dallage forment-ils un véritable sarcophage dans lequel reposait le cadavre, qui aurait été recouvert jadis d'un tumulus en terre ou en pierres, lequel aurait disparu.

Les deux monuments suivants sont des amoncellements de pierres plates dont quelques-unes sont relevées ; ils sont déposés parallèlement au premier et ne présentent aucun autre caractère particulier ; le quatrième et le cinquième sont des cists rectangulaires sans dalles de recouvrement, ayant leurs grands axes disposés nord-sud ; ils ont des dimensions assez faibles (1 mètre sur $0^m,60$).

Les trois autres monuments sont disposés sur une ligne de 30 mètres de longueur, obliquant un peu vers le nord par rapport à celle occupée par les cinq premiers. Le n° 6 est un segment de cercle, formé de pierres plates, plantées debout et ayant un relief de $0^m,40$ environ ; l'ouverture, qui mesure 5 mètres de large, est sensiblement tournée vers l'ouest. Le monument n° 7, est un amoncellement informe de pierres plates. Quant au n° 8, c'est un cairn formé de fragments rocheux amoncelés sur une hauteur de $2^m,50$, avec un diamètre de 8 mètres à la base ; ce dernier monument, le seul évidemment qui puisse être considéré sûrement comme complet, serait celui qu'il serait le plus intéressant de fouiller, quoique sa situation, sur le bord de l'oued, semble indiquer une provenance différente, par rapport à ceux qui sont édifiés dans le fond de la rivière, particularité remarquable, nous le répétons, car la plupart des monuments de ce genre que nous avons vus en Algérie s'élèvent sur les parties hautes du terrain.

Digitized by Google

Es-Souk. — Le point que les indigènes du Sahara d'Ouargla appellent Es-Souk, se trouve à 10 kilom. sud-est de Ghardaïa, sur la piste carrossable qui relie les deux oasis de Ghardaïa et de Ouargla. On y remarque un mamelon gypseux, allongé, que surmontent à ses deux extrémités deux cairns en pierres amoncelées ; le premier, qui occupe la pointe nord du mamelon, est très régulier de formes et ne mesure pas moins de 12 à 15 mèt. de diamètre sur 4 de hauteur ; le deuxième est moins régulier de formes, plus aplati et moins élevé ; il est façonné à sa base en niches semi-circulaires, qui ont été probablement faites par les Arabes pour s'abriter du vent. Au sud du mamelon on remarque, sur un espace considérable, de chaque côté de la

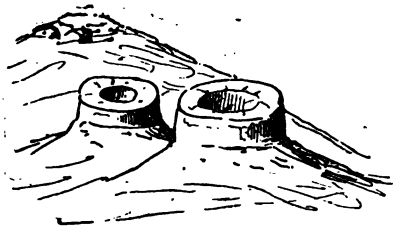


Fig. 79. Les margelles d'Es-Souk.

route, une foule de pierres levées, parfois d'assez grandes dimensions relatives (1 mèt.), et disposées d'ailleurs sans ordre. Ces dalles proviennent des bancs calcaires qui forment le massif rocheux du Mzab.

Parmi ces pierres, deux constructions attirent surtout le regard ; ce sont (fig. 79) deux petites enceintes circulaires façonnées en forme de margelles de puits et bâties en moellons, reliés par une sorte de mortier rougeâtre ; elles ont $0^m,70$ de hauteur, 1 mètre de diamètre intérieur et $2^m,20$ de diamètre extérieur. D'après les renseignements qui nous ont été donnés par notre guide (indigène de la tribu des Mekhadmat d'Ouargla), ces vestiges seraient des restes d'un établissement berbère très ancien, où les populations du Tell venaient, avant l'invasion arabe, commercer avec les peuplades du Sahara. De là, son nom d'Es-Souk (le marché).

Digitized by Google

On rencontre d'ailleurs, souvent, tant entre Laghouat et le Mzab, qu'entre le Mzab et Ouargla, beaucoup de ces amoncellements de pierres que les Arabes appellent Djeder; ils affectent généralement la forme de troncs de cônes et sont parfois très élevés comme le Djeder-Zelfana, qui se voit de très loin. Entre le Mzab et Laghouat, on les rencontre le plus souvent sur les berges des oued, en particulier le long de l'Oued-Settafa, où ils affectent souvent des formes étranges et très variées. Nous avons vu un de ces monuments qui représentait une enceinte basse en pierres sèches, avec une porte d'entrée figurée par deux grandes pierres plates fichées debout, comme les jambages d'un portique.

Il faudrait une étude plus complète que celle que nous avons pu faire au cours d'un voyage rapide, pour classer ces monuments que nous ne pouvons que signaler. En tout cas, leur situation très irrégulière, et la faible distance à laquelle ils se trouvent souvent les uns des autres, indiquent d'une façon très nette que, pour la plupart du moins, ce ne sont pas des signaux destinés à jalonner une route.

Ouargla, Cédrata. — Dans beaucoup de parties du chott ou bas-fond occupé par la grande oasis d'Ouargla, on trouve des silex en grand nombre; mais c'est surtout dans la partie sud-ouest, entre le Djebel-Krima, le Djebel-Obad et les falaises de Kef-es-Soltan, que ces silex se rencontrent en plus grand nombre[1]; cela se comprend parfaitement d'ailleurs pour diverses raisons:

1° C'est dans cette région que l'on trouve en abondance les matières premières, et naturellement les ateliers ont dû y être installés de préférence; 2° cette partie du chott est la plus élevée et relativement saine; enfin 3° elle est entourée de hauteurs dont les plateaux supérieurs pouvaient à l'occasion servir de refuge en cas d'attaque des nomades. Nous n'avons récolté à Ouargla qu'un échantillon de silex taillé; c'est un long couteau courbe

1) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. II, p. 27, 284, 1883; t. III, p. 24, 1884; t. IV, p. 368, 1885.

Digitized by Google

que nous avons trouvé sur les pentes septentrionales du Djebel-Krima; ce couteau est remarquable en ce sens qu'il diffère sensiblement des silex (pointes de flèches ou de javelots) qui se rencontrent de ce côté, silex qui sont le plus souvent taillés très finement et indiquent un art bien plus avancé que l'échantillon dont il s'agit.

On sait qu'il existe dans cette partie du bas-fond d'Ouargla des ruines importantes, ruines de villes mozabites que nous avons visitées à plusieurs reprises.

Ces villes sont au nombre de deux: Mélika et Cedrata (*Isedraten*)[1]. — On remarque en plus sur le sommet de la Gara-Krima, une série de ruines d'un établissement temporaire comprenant un magnifique puits qui doit avoir environ 80 mèt. de profondeur. Comme à Ghardaïa, où l'on voit, sur un mamelon détaché de la rive droite de l'Oued-Mzab, des ruines d'une forteresse passagère, c'était là, évidemment, un lieu de refuge où les Mozabites allaient, en cas de besoin, se mettre à l'abri des entreprises des nomades.

Les deux villes mozabites étaient fournies en eau par deux sources qui devaient avoir un débit énorme, à en juger par les dimensions des canaux d'amenée des eaux, qui ont une largeur de plus d'un mètre, et une profondeur de $0^{m},50$ environ[2]. D'après les traditions, ces sources auraient été aveuglées par les Arabes hillaliens, à l'époque (xe siècle) où ils envahirent le pays, faisant table rase, ici comme partout, de ce qui existait avant eux. Il serait à souhaiter que l'on fît des recherches pour remettre au jour le débouché de ces sources, car tout porte à croire que les emplacements des deux villes détruites sont les seuls points sains et habitables du pays d'Ouargla, du moins pour des populations blanches qui sont durement éprouvées par la fièvre dans les parties actuellement habitées, à quelque famille qu'elles appartiennent d'ailleurs.

Les ruines de Cédrata sont de beaucoup les plus importantes

1) *Rev. d'Ethnogr.*, t. III, p. 25-26. 1884.
2) *Ibid.*, p. 25.

Digitized by Google

et les mieux conservées sous le manteau de sable qui est venu les ensevelir en partie. A côté de constructions sans intérêt artistique, on trouve quelques édifices plus considérables qui ont une réelle valeur. En général, toutes les constructions de la ville Mozabite étaient voûtées, parfois en plein cintre, le plus souvent en ogive plus aiguë que le tiers-point ; les voûtes se raccordent sans brisure avec les supports, qui sont généralement des piliers, ayant un relief très faible sur la surface des murs qu'ils découpent parfois en niches ; on trouve aussi des colonnes d'un dessin très simple, à fût cylindrique, et à chapiteaux de genre roman. Toutes les constructions sont en maçonnerie de moellons formée de matériaux de petit échantillon assemblés au moyen d'un mortier qui possède des qualités très remarquables. L'intérieur des maisons est enduit d'une épaisse couche de ce mortier qui est d'une dureté et d'une netteté des plus extraordinaires. C'est au moyen de ces enduits, façonnés en corniches plus ou moins ornées, sculptés et refouillés sur les faces planes, que les Mozabites de Cédrata avaient décoré leurs intérieurs d'une façon vraiment digne d'attention. Les motifs que l'on rencontre le plus souvent sont des rosaces hexagonales disposées régulièrement et comprises dans un encadrement losangé, généralement carré, qui occupe le centre d'un panneau. On trouve aussi des panneaux ne comportant pas de rosaces, mais découpés en losanges plus ou moins ornés sur toute la superficie. Parmi les ruines que l'on a plus ou moins dégagées à Cédrata [1], se trouve une construction remarquable qui fut la demeure d'un riche marchand. Les murs sont couverts du haut en bas de sculptures d'une variété et en même temps d'une régularité absolument artistiques. Ce sont des guirlandes formées de motifs bien nets, des rosaces d'un dessin correct. Dans l'une des pièces, on remarque aux quatre angles des niches d'une grande richesse de décors et d'un goût vraiment parfait. Enfin, parmi les débris qui jonchent la salle de toutes parts, nous avons recueilli un

1) Les lecteurs de la *Revue d'Ethnographie* savent que c'est à M. Tarry que l'on doit les fouilles exécutées à Cédrata. (*Rev. d'Ethnogr.*, t. II, p. 29, 1883; t. III, p. 7, 1884.)

Digitized by Google

fragment de sculpture dans le but de faire procéder à Alger à l'analyse du mortier mozabite de Cédrata, mortier doué évidemment de qualités exceptionnelles de résistance. Analysé au laboratoire du service des mines, ce mortier a présenté la composition suivante :

Chaux.	55,00
Alumine	14,50
Silice	4,50
Sables divers.	26,00
	100,00

C'est donc un mortier de ciment, fait assez remarquable, car, dans tout le pays d'Ouargla, on ne se sert pour les constructions que de plâtre très médiocre que l'on appelle *timechemt*. Les constructions ainsi édifiées ne présentent guère de solidité et ne sont généralement pas saines. Il n'est pas douteux qu'il existe, à proximité d'Ouargla, des carrières où les gens de Cédrata ont pris leur pierre à ciment ; d'ailleurs nous avons reconnu à 1 kilom. 1/2 à l'ouest de Cédrata, un gisement calcaire assez important qui a dû être exploité, car on remarque sur le sol environnant des fragments de taille de pierre en très grande quantité. Il est certain que ce gisement est assez considérable pour être exploité d'une façon régulière ; il serait alors facile d'édifier à Ouargla des habitations dignes de ce nom, ce qui peut contribuer, dans une large mesure, à rendre la vie possible dans cette région où elle est actuellement très pénible.

Ouargla à Laghouat. — Dans toutes les régions entre Ouargla et Laghouat, on rencontre souvent des silex taillés ; au retour de la mission, nous avons recueilli les échantillons suivants :

1° Une pointe de javelot avec pédoncule, grossièrement taillée, trouvée près du puits de Zelfana à 61 kilom. est de Ghardaïa (douteux) ;

2° Un percuteur provenant de l'Oued-Noumerat (22 kilom. sud-est de Ghardaïa) (douteux) ;

Digitized by Google

3° Une pointe de javelot trouvée à Berrian sur l'esplanade située au sud de la ville, très nette et assez finement taillée ;

4° Un fragment de pointe de flèche, analogue à ceux que l'on trouve dans les environs d'Ourgla, très finement taillé, provient des bords de l'Oued-bou-Trekfine (30 kilom. sud de Laghouat).

Nous avons remarqué, dans l'Oued-Zouili, affluent de l'O. Mzab, que suit la route de Ghardaïa à Laghouat et à 6 kilom. au nord de Ghardaïa, une construction particulière; nous ignorons quelles peuvent en être l'origine et la destination. C'est une ligne de pierres plates, plantées debout dans le sol, suivant les côtés d'un angle droit; l'un des côtés mesure 40 mètres de longueur, l'autre 10 mètres; le grand côté est orienté nord-sud; les pierres ont un relief très faible, 0^{m},30 environ.

Ben-Yacoub, *Zénina*, *Dhayat Oum-Cheggag*. — Comme cela a été dit, au commencement de cette note, le retour de la mission s'est effectué par la route de l'Ouest, dont les principaux points sont Tadmit, Ben-Yacoub, Zénina, Taguin et Chellala. Entre Ben-Yacoub et Zénina, nous avons recueilli deux silex dont l'un représente une pointe de flèche et l'autre un grattoir (douteux). On remarque autour de Zénina, petit ksar bâti sur un mamelon d'où sort une source magnifique, un grand nombre de fragments de taille; mais nous n'avons trouvé aucun objet confectionné.

C'est entre Zénina et Taguin, à côté de la dhayat dite Oum-Cheggag, que nous avons trouvé le plus grand nombre de silex taillés, sur l'emplacement d'une station de l'âge de pierre, dont l'importance est considérable. La dhayat-Oum-Cheggag, située à 30 kilom. au nord de Zénina, est un immense bas-fond où viennent s'accumuler en hiver les eaux des montagnes situées au sud et à l'ouest, formant alors un véritable lac qui mesure, dans sa plus grande dimension, 7 kilom. de largeur.

Le bassin se subdivise en deux parties, réunies par une sorte de goulet très étranglé de 500 mèt. de longueur environ. La partie située au sud-ouest est le bassin principal qui doit mesurer 5 kilom. de longueur sur 3 ou 4 de largeur. Le deuxième bassin ne mesure

Digitized by Google

guère que 600 m. de longueur, sur 200 de largeur. Les bords de ce dernier sont en pente assez raide, tandis que la grande cuvette méridionale a des plages basses. La partie nord de la dhayat Oum-Cheggag est sablonneuse, et le sol qui la borde au nord est couvert de mamelons sablonneux où poussent d'énormes touffes de la graminée que les Arabes appellent *drinn*. La piste, plus ou moins carrossable, qui va de Tadmit à Chellala, passe au nord de la petite dhayat, laissant à gauche, sur le bord oriental de celle-ci, un puits où l'on trouve de l'eau en tous temps. (Ce puits se trouve actuellement ensablé.)

La station de l'âge de pierre, que nous avons reconnue, est située au nord-est de la petite dhayat, dans l'espace sablonneux dont nous avons parlé. Elle couvre une superficie considérable qui mesure environ deux hectares ; on y remarque une douzaine de foyers autour desquels les silex taillés et les fragments de taille sont en quantité innombrable, mêlés à des morceaux d'os et à des débris d'œufs d'autruches.

Nous avons recueilli vingt-neuf échantillons qui nous ont paru les plus caractérisés ; ce sont des couteaux de petite dimension, des poinçons, des grattoirs et des pointes de flèche ou de javelots. Les os sont relativement peu nombreux, mais les débris d'œufs d'autruches sont en grande quantité ; beaucoup ont subi l'action du feu, ce qui prouve que les peuplades qui ont habité cette station en faisaient une consommation considérable. Un des membres de la mission a recueilli une véritable perle, en forme d'anneau, taillée dans un fragment d'œuf d'autruche.

Les ossements que nous avons trouvés sont une phalange de la main, une dent provenant du squelette d'un adulte, et divers fragments d'os d'autruche. Enfin nous avons observé, entre la station et le bord de la dhayat, un petit tas d'ossements très friables en fragments de peu de longueur, couverts d'un dépôt blanchâtre. Nous avons recueilli le fragment le mieux conservé, ainsi que divers petits débris qui ont été analysés à Alger. Le résultat confirme que ces restes sont des os recouverts d'une couche épaisse de dépôts calcaires.

Le fait le plus remarquable qui se dégage de l'examen de cette

Digitized by Google

station d'Oum-Cheggag, est certainement la présence de l'autruche dans cette partie de l'Afrique, à une époque reculée ; cet oiseau devait être particulièrement abondant de ce côté, car les habitants d'Oum-Cheggag trouvaient, dans cet animal, des ressources alimentaires considérables. Il semble naturel de conclure que cette région serait actuellement favorable à l'élevage de ces animaux, qui ne donne pas de bons résultats dans le Tell, où les terrains d'ailleurs sont plus faciles à utiliser que dans les hauts plateaux.

Dhayat-Guern-el-Ahmra. — Il existe sur le bord ouest de la dhayat Guern-el-Ahmra, large bas-fond situé à 21 kilom. nord

de Laghouat, sur la route d'Alger, un mamelon rocheux tout disloqué et percé de plusieurs petites grottes, où les bergers

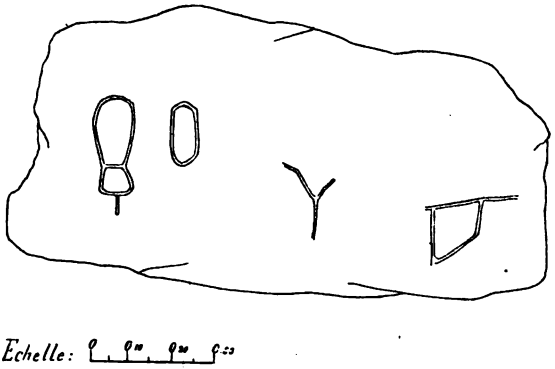


Fig. 80. Signes gravés sur les rochers de Dhayat-Guer-el-Ahmra.

arabes s'abritent du soleil et de la pluie. Nous avons relevé, sur les parois verticales de ces rochers, divers signes entremêlés, qui consistent généralement en traits assez profondément creusés dans la roche et disposés en éventail ou comme les barbes d'une plume; ces signes sont le plus souvent confus et impos-

Digitized by Google

sibles à relever : sur le haut du mamelon, au-dessus de la grotte principale, soit dans la partie orientale, on remarque un ensemble de quatre signes (fig. 80) ; nous ignorons quelle peut être l'origine de ces signes, dont la facture est très nette et bien soignée.

Vallée de l'Oued-Taguin. — Tout le bord oriental de la vallée de l'Oued-Taguin est couvert de monuments de pierres brutes très considérables et d'une variété vraiment extraordinaire ; le premier groupe que nous ayons relevé, et qui offre un intérêt particulier, est situé à 12 kilom. au sud de Taguin, sur un mamelon pierreux isolé ; ce groupe (fig. 81) comprend six constructions, qui se composent de dalles calcaires plantées verticalement dans le sol.

La première et la cinquième sont des enceintes circulaires incomplètes ; la deuxième est un alignement simple ; la quatrième comprend 2 alignements disposés à angle droit ; la troisième comprend deux lignes disposées suivant deux quarts de cercle concentriques dont le centre est marqué par une pierre levée. Le monument le plus remarquable est le sixième, qui comprend deux rangées de pierres plates, placées suivant deux segments de circonférence concentriques ; la rangée intérieure est munie en son milieu d'une sorte de logement en forme de demi-ellipse, mesurant $1^m,50$ de longueur sur 1 mètre de largeur ; ce monument présente une certaine analogie avec celui qui est représenté plus haut (fig. 78) ; on peut faire les mêmes hypothèses relativement à sa destination. Aucune de ces constructions, qui sont très régulièrement façonnées, ne paraît avoir été recouverte de terre ; les matériaux qui ont servi à les édifier se trouvent sur place ; ils ont de faibles dimensions et les monuments n'ont guère que $0^m,30$ à $0^m,40$ de relief.

Les monuments, relevés tout le long du bord de l'Oued-Taguin, sont de formes très différentes les unes des autres ; on trouve ; 1° des cercles complets, généralement de petites dimensions, munis parfois d'un dallage à l'intérieur et sur la périphérie ; 2° des demi-cercles isolés ou accolés par deux et par trois,

Digitized by Google

comprenant souvent de petits cairns peu élevés aux points de jonction; 3° des alignements formés de rangées de pierres plantées suivant des lignes parallèles, droites ou brisées. On rencontre enfin de grands cercles de 15 à 20 mètres de diamètre, dont la circonférence est formée de pierres amoncelées, pierres provenant de la partie centrale qui a été dégagée et aplanie ; ces dernières

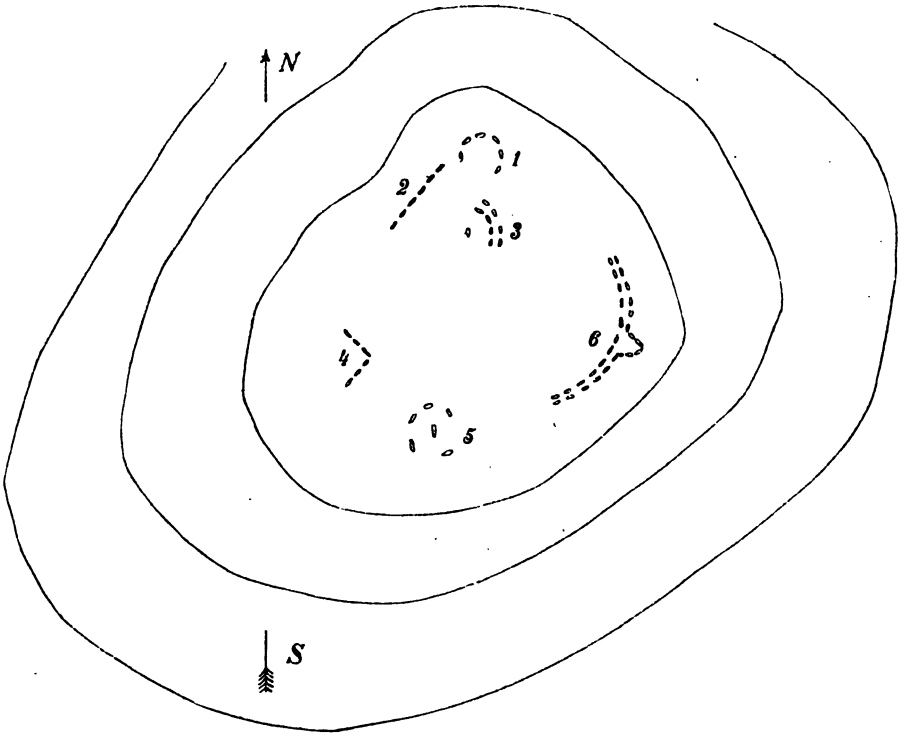


Fig. 81. Monuments de pierre brute, à 12 kilomètres au sud de Taguin.

constructions devaient être bien probablement des lieux de réunion ou peut-être des aires à battre. La variété de ces constructions, qui sont en très grand nombre le long de l'Oued-Taguin et, probablement, de l'Oued-Thouil, est inimaginable, et il faudrait un temps considérable rien que pour relever les types les mieux caractérisés. La seule remarque, que la rapidité du voyage nous ait permis de faire, est que la forme circulaire domine, que les

Digitized by Google

doubles rangées de pierres sont relativement très fréquentes, et que l'on ne trouve ni dolmens, ni cists.

Il y a certainement beaucoup de tombeaux parmi ces divers monuments, et nous croyons que ceux à qui on peut attribuer cette destination sont principalement les cercles de petites dimensions et les demi-cercles qui comprennent des dallages ou des cairns à l'intérieur ; si l'on voulait procéder à des fouilles, qui seules pourraient donner des indications certaines sur ces constructions, ce serait à ces sépultures qu'il faudrait s'attaquer.

Vallée de l'Oued-Betthine. — La vallée de l'Oued-Taguin prend plus au nord le nom d'Oued-Betthine ; la route de Chellala à Bou-Guezoul traverse cette dernière vallée à Bel-Kheitar, point situé à 21 kilomètres au nord de Chellala. On rencontre sur la rive gauche de l'oued et dans les parties les plus élevées du sol, quelques amoncellements de pierres qui n'ont aucun caractère ; sur la rive droite, il en est tout autrement et nous avons remarqué un certain nombre de monuments qui méritent d'être signalés.

A 2 kilomètres à l'ouest du petit bordj de Bel-Keitar, on voit, au milieu des marais où se rencontrent l'Oued-Betthine et l'Oued-El-Ouach, un mamelon calcaire isolé, sur lequel nous avons relevé trois monuments ; le premier est un demi-cercle ouvert à l'Est, bâti en grosses pierres, provenant de bancs calcaires, qui forment une sorte de corniche autour du mamelon ; ces bancs se fractionnent naturellement en prismes rectangulaires plus ou moins déformés, parmi lesquels on a choisi les morceaux les plus réguliers pour ériger le monument qui a l'air, ainsi que les deux autres, d'être fait en moellons grossièrement taillés ; le deuxième, représenté fig. 82, est un rectangle de pierre d'une facture très soignée, il mesure 3 mètres de longueur sur $1^{m},50$ de largeur ; son grand axe est orienté est-ouest ; le troisième est un cercle de 3 mètres de diamètre environ.

Sur la rive droite de l'Oued-Betthine, au nord du mamelon dont il est parlé ci-dessus, existe un cimetière arabe, dit Djeb-

Digitized by Google

banat Sliman ben Aïssa. Entre ce dernier et le bordj de Bel-Kheitar, nous avons relevé plusieurs monuments. Le premier est un demi-cercle formé de grosses pierres prismatiques, encastrées dans le sol de façon à dessiner une enceinte très basse, n'ayant qu'une saillie de 15 à 20 centimètres. Le soin avec lequel on a choisi ces pierres et aussi la régularité avec laquelle elles ont été posées, toutes à la même hauteur, et par rang de taille, de la droite à la gauche, sont des particularités à signaler. L'ouverture du demi-cercle est tournée vers l'orient. La fig. 83 représente un cist de petites dimensions (2 mètres sur $0^m,70$), composé de grandes dalles plates, placées debout et jointives. Il n'existe pas à proximité, de pierres pouvant faire supposer que ce cist ait été recouvert ; un autre, représente un groupe de trois cairns, bâtis en forme de cônes très aplatis, avec des pierres amoncelées irrégulièrement sur $0^m,80$ à 1 mètre de hauteur ;

Fig. 82. Rectangle de pierres de Bel-Keitar, vallée de l'Oued-Betthine.

un demi-cercle, de 4 mètres d'ouverture, existe au sud du cairn le plus septentrional; son ouverture est tournée vers l'orient.

Le dernier (fig. 84) est un grand cist, ouvert accidentellement sur le devant ; les pierres qui le composent sont très grandes, et son relief est assez considérable ($0^m,60$); il a une longueur de $1^m,20$ et une largeur de 1 mètre : on remarque, à proximité, des rangées de gros cailloux placées sur le sol, de façon à dessiner des lignes droites ou courbes.

En outre des monuments cités ci-dessus, l'on trouve également de grandes enceintes circulaires, formées de pierres amoncelées autour d'une aire plane bien dégagée ; ces enceintes ressemblent aux constructions de même espèce que nous avons signalées au sud de Taguin (fig. 81).

Digitized by Google

Il n'est pas difficile de remarquer des différences sensibles, entre ces dernières et les monuments de l'Oued-Betthine ; les premières se composent presque uniquement de lignes simples ou doubles, droites ou brisées, souvent façonnées en forme de segment de circonférence ou même de cercle complet ; mais aucun n'affecte la forme de cists rectangulaires, et l'on remarque un caractère bien particulier qui est l'emploi des doubles rangées de pierres ; enfin, nous n'y avons pas vu de cairns de grande taille, et l'orientation des monuments y est peu régulière.

Dans la vallée de l'Oued-Betthine, au contraire, la forme rec-

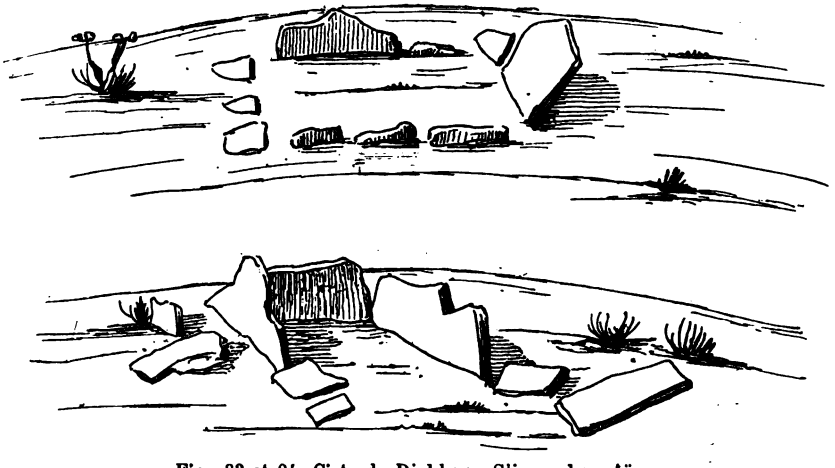


Fig. 83 et 84. Cists de Djebbana Sliman ben Aïssa.

tangulaire est très fréquente ; les cairns sont nombreux, et, en fait d'enceintes, on ne trouve que des cercles et des demi-cercles, qui ne sont jamais composés de doubles rangées de pierres. L'orientation est assez régulière ; les grands axes des constructions rectangulaires sont toujours dirigés nord-sud ; et les ouvertures des demi-cercles font toujours face à l'est. Il n'est pas douteux que, tout en ayant des rapports certains entre eux, les monuments des deux régions indiquent ou une différence d'époque ou une diversité de coutumes.

Les grandes dimensions des cists de l'Oued-Betthine donnent à penser que les cadavres y sont enterrés couchés.

Digitized by Google

Entre Bel-Keitar et Chaboumia, la route suit, à peu de distance, le bord oriental de la vallée de l'Oued-Ouerq; on remarque, dans cette région, quelques cists qui ne présentent rien de remarquable. Un seul (fig. 85) a cela de particulier qu'il

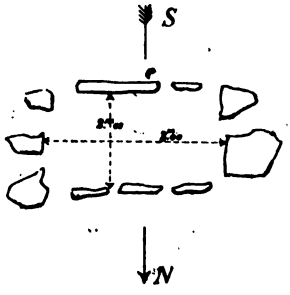


Fig. 85. Cist de la vallée de l'Oued-Ouerq.

est orienté à l'envers de tous ceux que nous avons relevés dans ces parages. Son grand axe est dirigé est-ouest; ses dimensions sont de plus à signaler, car il mesure 2 mètres de large sur 3 mètres de longueur. D'ailleurs, les monuments de ce genre sont très répandus dans le Sersou, qui fut évidemment, jadis, une région cultivée et beaucoup plus peuplée qu'à l'époque actuelle.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

QUELQUES NOTES SUR SARAWAK (BORNÉO)

Si l'on considère l'Australie comme un continent, la Nouvelle-Guinée est, sans contredit, la plus grande île du monde. Bornéo vient ensuite, au second rang,avec une superficie que l'on a évaluée à 728.000 kilomètres carrés et qui représente à peu près une fois et demie celle de la France.

Du nord au sud Bornéo ne mesure pas moins de 1.368 kilomètres ; sa largeur, de l'est à l'ouest, est de 966 kilomètres. Elle occupe le centre de l'archipel malais ; l'équateur la coupe en deux parties inégales, celle du nord équivalant aux trois cinquièmes de la surface totale.

Les Hollandais s'attribuent la suzeraineté de la plus grande partie de Bornéo. En 1785, ils avaient obtenu d'un chef indigène une concession territoriale sur la côte méridionale ; depuis lors ils ont peu à peu agrandi leurs possessions et augmenté leur influence, tant à l'est qu'à l'ouest, mais la partie septentrionale de l'île est toujours restée en dehors de leur sphère d'action.

Bornéo est une appellation européenne, s'appliquant à la fois à l'île entière et aux États du sultan de Bruni, sur la côte nord-ouest. Bruni est le mot malais sous lequel on désigne tout à la fois les possessions du sultan, sa capitale et la rivière qui la traverse.

Ce sultanat, qui comprenait autrefois une étendue considérable, est réduit aujourd'hui à de bien faibles proportions. Enserré d'un côté par la *British North Borneo Company*, de l'autre par l'état indépendant de Sarawak, on peut dès à présent prévoir l'époque où il aura cessé d'exister.

C'est en 1841 qu'eut lieu son premier démembrement ; il n'est pas inutile de rappeler dans quelles circonstances eut lieu cet événement.

Selon une coutume immémoriale, le sultan de Bruni cédait aux nobles et aux princes de sa maison de vastes territoires, sous la seule réserve de sa souveraineté. Ceux-ci, jouissant de pouvoirs presque sans limites, ne reconnaissant d'autre loi que leur bon plaisir pressuraient les habitants qui, de leur côté, étaient en révolte permanente contre leur autorité. Or il arriva que le gouverneur de Sarawak, impuissant à apaiser une population exaspérée, sollicita le secours de sir James Brooke. Cet ancien officier de l'armée des Indes se trouvait alors à Kutching, à bord d'un yacht qui lui appartenait et qu'il avait armé en guerre. Ceci se passait en 1839. Doué d'une énergie peu commune et d'une indomptable ténacité, Brooke parvint, non seulement à rétablir l'ordre dans la province, mais encore il sut si bien se concilier le peuple et les chefs, qu'en 1841 le territoire de Sarawak, avec 60 milles de côtes, lui fut cédé en toute souveraineté par acte solennel du sultan, moyennant une redevance annuelle. Le sultan

Digitized by Google

y gagnait, car depuis longtemps cette contrée ne lui rapportait que des dépenses.

C'est dans des circonstances semblables qu'ont eu lieu les annexions subséquentes des rivières de Rejang, Muka, Oya, etc.; puis Bintulu, Baram et Trusan. Chacune de ces annexions a été, sinon suggérée, du moins consentie par le sultan et ratifiée par un acte parfaitement légal.

Sir James Brooke mourut en 1868. Il avait désigné pour son successeur son neveu, Charles Brooke. Celui-ci, midshipman dans la marine anglaise, avait donné sa démission en 1852 pour entrer au service de son oncle. Il a commandé de nombreuses expéditions pour amener les Dayaks, pirates ou coupeurs de têtes, à renoncer à leurs déprédations et à se soumettre à un gouvernement régulier; il leur faisait voir ses fusils et ses canons, mais toujours il préférait la persuasion à l'emploi de la force. Depuis trente-trois ans que le rajah actuel est dans le pays, il connaît les mœurs et parle les dialectes des différentes tribus. Il veut tout voir par lui-même et n'aime pas la représentation. Les Dayaks, doués d'une éloquence naturelle, lui exposent librement leurs griefs. Le rajah siège souvent dans les cours de justice et sa présence inspire la confiance ; son prestige est dû non seulement à ses longs services, à la fermeté et à l'équité de son gouvernement, mais aussi à la mémoire de son prédécesseur qui est vénérée par tous les indigènes, surtout par les Dayaks de l'intérieur, qu'il a délivrés de l'oppression. Ces derniers le regardaient comme un être surhumain envoyé par le ciel à leur secours; quant aux Malais et aux tribus guerrières de la côte, ils voyaient en lui un grand chef digne de les commander.

Actuellement, le territoire de Sarawak possède 700 kilomètres de côtes, sans compter les sinuosités; il s'étend sur une largeur qui varie de 60 à 200 kilomètres, jusqu'au sommet des montagnes, frontières naturelles des possessions hollandaises, où de nombreuses rivières prennent leur source.

Voici l'énumération des principales :

En commençant par l'ouest, à partir du cap Datu, on rencontre d'abord la rivière Lundu. On y trouve en abondance des tortues et des poissons, dont les œufs et la laite sont exportés; ses rives sont habitées par des Dayaks paisibles et des Chinois qui cultivent le poivre et le gambir. Dans les terres basses, entre Kutching et Lundu, les rivières forment un réseau inextricable de canaux naturels, communiquant ensemble.

La rivière de Sarawak a deux entrées. Les grands navires peuvent jeter l'ancre à Pendin, à peu de distance de Kutching; il existe là un dépôt de houille. Dans le haut pays les sables aurifères sont lavés avec profit par les Chinois; les Malais cherchent des pierres précieuses. La *Borneo Company*, établie à Kutching, y exploite des mines d'antimoine et de mercure.

Le bassin de la rivière Sadong est habité par 30.000 Chinois, Malais et Dayaks du haut pays, cultivateurs.

La rivière Batang-Lupar est occupée par des Dayaks, anciens pirates, mais vivant maintenant en bonne intelligence avec les Chinois qui cherchent l'or dans les terres d'alluvion. Exportation : riz, or, rotang, gutta-percha. On y trouve de la houille excellente; une compagnie française a demandé à l'exploiter, mais il est peu probable que le rajah y consente. Vers les sources

Digitized by Google

de la rivière, vivent des Dayaks guerriers, Kayans et Pengs, au nombre de 60.000. Les plus éloignés errent par bandes dans les forêts, vivant de fruits et de gibier; ils ne bâtissent point de maisons.

La rivière Réjang est la plus considérable et la plus belle de l'État de Sarawak. Productions : riz, gutta-percha, bois de fer exploité par trois Compagnies.

Entre les rivières Réjang et Baram s'étend une contrée plate, peuplée de 20.000 habitants appelés Milanos. C'est le pays du sagou. N'étant plus molestés par les pirates, les habitants jouissent d'un bien-être autrefois inconnu.

Dans le bassin de la rivière Baram, le fer est abondant. Il y existe aussi de nombreuses grottes à nids d'hirondelle.

Le dernier cours d'eau vers l'est est la rivière Trusan, récemment acquise. Ce pays, une fois pacifié, aura des éléments de prospérité.

La seule agglomération qui mérite le nom de ville, est la capitale, Kutching. Sa population, qui était de 20.000 âmes en 1879, augmente chaque année.

L'État de Sarawak compte environ 300.000 habitants [1], ce nombre s'accroît rapidement par l'augmentation du bien-être, par l'immigration continuelle des Chinois et des indigènes opprimés des pays voisins.

Les Malais de Sarawak s'accordent à dire que leurs ancêtres sont venus de Sumatra et que la présente génération est la trente et unième depuis leur arrivée. En s'établissant sur divers points de la côte, ils ont refoulé vers l'intérieur les aborigènes, moins civilisés et moins bien armés.

Avant l'arrivée de sir James Brooke, les Dayaks maritimes étaient des pirates de profession. Joints aux Illanos de Mindanao, aux pirates de Soulou, aux Balagnini ou aux Malais leurs voisins, ils infestaient les mers de l'archipel, dévastaient les villages des côtes et rapportaient du butin, des esclaves et des têtes d'hommes pour l'ornement des vérandas de leurs longues maisons. Domptés par J. Brooke, ils sont devenus ses plus fidèles sujets et l'ont bien prouvé, en 1857, lors de la révolte des Chinois. Le rajah, échappé avec peine aux meurtriers et soutenu par les Malais, fit appel à ces anciens pirates qui, accourus en foule, poursuivirent les misérables restes de la rébellion jusqu'aux limites du territoire hollandais. Maintenant ces Dayaks s'occupent d'agriculture et recueillent les produits des jungles, gommes, résines, écorces, miel, cire, rotang, etc.; mais ils restent une milice, toujours prête à répondre au premier appel du rajah.

Les Chinois, qui ne songeront jamais à renouveler la tentative de 1857, forment une communauté respectable. Sans eux, Sarawak ne pourrait prospérer: le Malais dédaigne le travail manuel et le Dayak ne veut pas s'astreindre à un labeur constant. Les Chinois sont artisans, cultivateurs, commerçants en gros

1) Ce chiffre peut se décomposer comme suit :

Malais	67.000
Chinois	13.000
Milanos	32 000
Dayaks maritimes	100.000
Dayaks du haut pays	33.000
Kayans du Baram	30.000
Muruts du Trusan	25.000
	300 000

Digitized by Google

et en détail, laveurs de sable aurifère, chercheurs de diamants; sobres, vivant de peu, laborieux, économes, ils apportent à Sarawak le travail et le capital. Ils auraient bientôt évincé les indigènes, si un grand nombre d'entre eux ne retournaient en Chine, avec leur pécule. Depuis l'insurrection, attribuée à une société secrète, leurs associations sont l'objet d'une loi très rigoureuse.

Les Dayaks de l'intérieur sont pacifiques; ils cultivent la terre, mais par des méthodes si primitives qu'ils recueillent à peine de quoi se nourrir. Ils vont aussi à la recherche des produits des jungles; mais le nombre de ces pauvres gens n'augmente guère, leurs femmes étant souvent stériles. Ils ne cherchent pas à se marier hors de leur tribu.

Les Milanos font leur nourriture du sagou qu'ils récoltent en abondance; dans la contrée qu'ils habitent, et dont la principale rivière est la Bintulu, on en exporte jusqu'à 20.000 tonnes par an. Beaucoup sont devenus mahométans. Ils sont capables d'instruction et plus blancs que les autres aborigènes. Ils ont l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants, comme certains Indiens d'Amérique. Les riches sont quelquefois polygames.

Les Kayans du Réjang et du Baram ont été longtemps le fléau de leurs voisins, pillant, coupant des têtes, emmenant des esclaves; cependant ils sont industrieux, et travaillent le fer qu'ils trouvent presque pur dans les roches dénudées par les torrents, et produisent de bon acier.

Les Muruts du Trusan (rivière récemment annexée) cultivent les plaines fertiles de l'intérieur. Ils obtiennent du sel de l'eau de certains lacs. Jusqu'à présent ils ont eu beaucoup à souffrir des déprédations des Kayans et autres, ainsi que des exactions des agents du sultan.

Mentionnons aussi les Punans. Ils errent par familles dans les grandes jungles et sont restés au plus bas degré de la civilisation, comme les Jakouns de Malacca; ils ne cultivent pas la terre et ne bâtissent point de maisons. Habiles à lancer des flèches empoisonnées avec la sarbacane, ils vivent de gibier et de fruits sauvages; leurs sarbacanes sont très belles. On voit sur les marchés de fines nattes, flexibles, de diverses couleurs, artistement travaillées par leurs femmes.

Les femmes indigènes, avec des métiers primitifs, tissent des étoffes très durables; la *ranee*[1] a encouragé cette industrie en préférant, pour son usage personnel, ces étoffes à celles d'Europe. Les Malais font des ouvrages d'orfèvrerie qui étonnent quand on voit la simplicité de leurs outils, mais la concurrence des Chinois, mieux outillés, les décourage. Ils n'aiment pas d'ailleurs le travail manuel que l'esclavage a discrédité à leurs yeux. Quelques-uns cherchent des diamants dans les rivières pendant la saison sèche; d'autres, plus riches, possèdent des bateaux avec lesquels ils font le commerce sur la côte.

A son avènement en 1841, sir J. Brooke ne pouvait abolir l'esclavage d'un trait de plume sans léser bien des intérêts, sans blesser des préjugés et des coutumes séculaires, d'autant plus que les chefs malais qui devaient avoir une grande part du gouvernement, étaient eux-mêmes détenteurs d'esclaves. On ne pouvait combattre le mal qu'indirectement, en persuadant aux chefs de légiférer

1) Ranee, la femme du rajah. Son Altesse a passé une partie de sa première jeunesse à Paris; elle parle le français sans aucun accent étranger.

Digitized by Google

contre les abus. L'inscription des esclaves fut ordonnée et l'importation comme l'exportation en fut interdite. Par le fait de règlements strictement maintenus, beaucoup d'entre eux furent affranchis. Enfin, depuis 1883, tout esclave peut se racheter en payant à son maître la modique somme de 30 dollars, qui représente à Sarawak l'équivalent de cinq mois de travail annuel. La tendance constante des règlements à ce sujet a été d'abolir l'esclavage, graduellement, mais effectivement, sans secousses et sans troubles ; de le réduire à des limites de plus en plus étroites jusqu'à son entière abolition, qui aura lieu, selon toute probabilité, avant le 1er septembre 1888, terme fixé par le rajah.

Il y a encore beaucoup à faire pour l'agriculture. La récolte du riz se développe peu à peu, mais la production n'est pas encore égale à la consommation. La canne à sucre n'a pas réussi jusqu'à présent; le manioc promettait de bons résultats, mais les sangliers font de grands dégâts dans les plantations. Quant au sagoutier qui semble indigène, il croît partout dans les terrains d'alluvion assez humides et sur le bord des rivières. Certaines îles appartenant au gouvernement sont couvertes de cocotiers en plein rapport. Le rajah a fait, à ses frais, l'essai de toutes les plantes tropicales utiles. Le cinchona croît vigoureusement sur le penchant des montagnes, et le moment approche où on va pouvoir l'écorcer. Le poivre et le gambir ont parfaitement réussi ; on en exporte beaucoup et avec profit. Le cacao est encore à l'essai. Un palmier d'Afrique qui produit de l'huile a donné d'excellents résultats ; on va en faire des plantations en grand. Quant aux cafés, ils croissent luxurieusement, mais le profit en est encore douteux.

Depuis quelques années, le rajah a créé une école semi-militaire à Kutching, c'est le Saint-Cyr de Sarawak; cent cinquante élèves y sont entretenus. On les voit souvent défiler en bon ordre, deux à deux, ceints d'écharpes rouges, les chefs d'escouade, un rotang à la main, uniquement, il faut l'espérer, comme signe d'autorité. Dans les stations éloignées, il est aussi pourvu à l'instruction. Les soldats de Kutching, à de certaines heures, apprennent la lecture, l'écriture, le calcul. L'archidiacre donne aussi des leçons à quelques fils de chefs malais.

Le désir de l'instruction se manifeste partout. Il n'est pas rare d'entendre les personnes âgées se lamenter de ce qu'il n'y avait pas d'écoles de leur temps : les jeunes gens d'aujourd'hui, disent-ils, sont plus heureux que nous.

La *ranee* a formé une espèce d'académie féminine. A certains jours, elle réunit dans son salon les principales dames de Kutching; on y récite des *pantons* (poèmes).

Les aborigènes ont, en général, l'idée d'un être suprême ; ils croient, en outre, à des esprits bienfaisants et malfaisants, et pour se les concilier, ils leur font des offrandes de fleurs et de comestibles. Leur idée d'une vie future est que les morts reviennent d'un autre monde dans les mêmes circonstances, avec les mêmes idées et les même occupations que dans celui-ci. Suivant eux, ils ne sont point exempts d'une deuxième ou d'une troisième mort. Si on leur demande ce qui advient après, ils répondent qu'ils sont changés en larves, en sauterelles, etc.

Autrefois, à la mort d'un parent, ils immolaient des esclaves chargés de le servir dans l'autre monde, ou bien les enchaînaient auprès du tombeau, où ils mouraient de faim. Ils ensevelissent le mort avec ses armes et divers ustensiles;

Digitized by Google

de temps en temps ils placent des aliments aux environs de sa tombe. Si on leur fait observer que ces aliments restent intacts, ils ont une réponse ingénieuse : les parties essentielles, disent-ils, ont été mangées ; il ne reste plus que l'apparence.

Ils ont un système compliqué d'augures et d'aruspices. Un Dayak va-t-il travailler dans son champ : si le vol des oiseaux est défavorable, il revient à la maison. Avant de commencer une entreprise, on tue, par exemple, un cochon : l'état des viscères prédit le succès ou l'insuccès.

Il y a peu à dire des Malais : les mahométans sont à peu près les mêmes en tout pays. A Bornéo, ils partagent plusieurs des superstitions de leurs voisins et croient aux fantômes ou apparitions de mauvais augure. La polygamie existe parmi eux ; elle n'est pas interdite aux aborigènes, mais les cas sont rares.

Les missionnaires ne cherchent pas à faire des prosélytes parmi les mahométans : ce serait, d'ailleurs, en vain. Ceux-ci regardent la religion chrétienne comme une idolâtrie ; pour eux l'usage des liqueurs fortes et de certaines viandes est une abomination.

La mission protestante (Église épiscopale) a été établie en 1848. Elle comprend un évêque, un archidiacre, cinq prêtres et plusieurs catéchistes ; leur école, à Kutching, a un instituteur anglais et 50 élèves. Une grande maison d'école à deux étages est en construction. La mission protestante montre plus d'activité, depuis l'arrivée, en 1880, de la mission catholique. Cette dernière, moins riche, a eu des commencements modestes. Elle possède une église provisoire en planches et une petite école avec 35 élèves, la plupart Chinois. Deux prêtres habitent Kutching ; deux autres évangélisent, sur le haut Réjang, une tribu réputée autrefois indocile et rétive à toute instruction. Cinq sœurs sont arrivées en 1885 ; leur école a déjà 10 élèves chinoises. Il est probable qu'elles seront autorisées à donner l'instruction à des élèves non chrétiennes.

Une branche de la mission est établie sur le territoire de la Compagnie *North Borneo*. Un vicaire apostolique va de l'une à l'autre station : c'est le père Jackson, bien connu des Anglais, dont il a suivi les armées dans l'Afghanistan. Il est probable que les missionnaires catholiques auront du succès à Sarawak, car, n'ayant pas de famille, ils peuvent se consacrer tout entiers à leur mission.

Aucune constitution écrite ne limite l'autorité du rajah, mais il n'exerce guère cette autorité que dans le choix de ses officiers ou dans des cas d'urgence. Dans un pays dont la population est si hétérogène, un gouvernement représentatif serait prématuré ; le principe fondamental de l'État est de gouverner les indigènes par eux-mêmes et pour eux-mêmes.

En 1841, quand sir J. Brooke accepta le titre de rajah de Sarawak, les Malais, depuis des siècles, étaient la race dominante. Le rajah fit sagement en leur laissant une grande part dans le gouvernement.

Les principales institutions politiques sont : le comité d'administration, le conseil suprême et le conseil général. Le comité d'administration se compose de quatre ou cinq chefs malais ; il est présidé par le rajah ou par le résident de la première division et expédie les affaires courantes.

Digitized by Google

Le résident de Kutching préside un conseil semblable pour les affaires locales.

Le Conseil suprême est composé d'un ou de plusieurs officiers européens et de trois ou quatre chefs malais. Les affaires d'intérêt général, finances, politique, législation, relations extérieures y sont discutées et réglées. C'est comme un conseil des ministres et un conseil législatif.

Tous les deux ou trois ans ou dans des occasions solennelles, telles que la délégation de l'autorité à une régence lorsque le rajah va visiter l'Europe, la proposition ou la proclamation d'une mesure de haute importance, un *Conseil général* est convoqué; tous les fonctionnaires européens, les principaux chefs malais et les chefs indigènes de toutes les rivières en font partie. Le rajah indique les améliorations désirables, les mesures à prendre pour concilier les divers intérêts des tribus, favoriser l'industrie et le commerce, etc.

Dans les différents districts, l'administration est entre les mains des résidents et de leurs assistants européens, agissant de concert avec les chefs indigènes.

Le gouvernement s'attache à maintenir le bon accord entre les Européens et les chefs indigènes. Il n'hésite pas à blâmer les premiers s'ils se mettent dans leur tort[1]; aussi les chefs natifs, sûrs d'un traitement honorable, cherchent à s'en rendre dignes et aiment leurs fonctions pour d'autres motifs que celui de l'intérêt.

En dehors des principaux centres d'administration, il existe des tribus aborigènes éloignées. Les Dayaks des hauts plateaux ont des tendances républicaines ; on leur permet d'élire les chefs de leurs villages ou longues maisons. Les Kayans, au contraire, possèdent une aristocratie. Ces chefs de village, reconnus par le rajah, font les fonctions de juges de paix; ils peuvent imposer de petites amendes, arrangent les différends, maintiennent l'ordre. Electifs ou héréditaires, ces petits chefs, très utiles, sont responsables de leurs actes, devant le résident, auquel ils doivent en référer pour les cas de quelque importance.

Dans chaque résidence, un certain nombre de clercs semi-européens ou chinois, servent en qualité de caissiers, d'écrivains, d'interprètes, etc.

Il y a à Kutching trois tribunaux de première instance, diversement composés. En cas d'appel, un tribunal particulier est formé, ou bien le rajah lui-même, et à son défaut le résident, siège en cour suprême.

En cas de crime capital, la cour suprême prend l'initiative. Elle est composée alors d'un juge et d'un assistant européen, de plusieurs malais membres des conseils, et il lui est adjoint un jury de douze membres, pris dans les diverses nationalités. Ce jury prononce sur la culpabilité de l'accusé, à la pluralité des voix. Les sentences de mort sont très rares et ne peuvent être appliquées qu'après avoir été ratifiées par le rajah, qui peut commuer la peine. L'instrument fatal est le *kriss*, inséré au défaut de l'épaule et descendant jusqu'au cœur.

Si un Européen était accusé de crime, il aurait le bénéfice d'un jury et de juges européens. Le cas ne s'est pas encore présenté. Le consul de sa nation aurait aussi le droit d'être présent au procès.

1) Dernièrement, un Européen, jeune et novice, ayant adressé des paroles offensantes à un chef de la rivière Batang Lupar, le Rajah a ordonné le déplacement du jeune homme et a envoyé un de ses résidents faire au chef offensé des excuses appropriées aux circonstances.

Digitized by Google

Dans aucun pays la justice n'est plus prompte et moins coûteuse qu'à Sarawak : pas d'avoué, pas d'avocat; nul besoin pour les juges de toge ou de bonnet carré ; la perruque des juges anglais y est également inconnue. Aussitôt la cause suffisamment entendue, l'arrêt est prononcé sans délai. Chacun se retire content; le perdant lui-même, qui sait quelque chose des lenteurs ruineuses de la justice en d'autres pays, s'en va charmé d'en être quitte si promptement et à si bon marché.

Dans les causes sociales, comme divorce, etc., entre Malais, le Coran et la coutume malaise font la loi. En ce cas, le chef de la religion, l'Iman, est le principal juge. Les coutumes de chaque nationalité sont prises en considération. Dans les cas neutres, la loi anglaise est appliquée, mais dépouillée de son jargon mi-latin et dégagée de toutes les formalités inutiles.

Il y a un cadastre. L'acquisition des terrains de l'État est accessible au plus pauvre ; la vente des propriétés foncières est rendue facile et sûre, les formalités sont simples et les frais minimes.

Pour le gouvernement comme pour l'administration de la justice, on peut dire que le bon sens, le sens commun, est la seule loi de Sarawak. Le peuple est gouverné par ses propres chefs; les droits acquis, la religion, les coutumes et les usages anciens sont respectés en tant qu'ils ne sont pas contraires au droit naturel. Les attributions des trois pouvoirs pourront plus tard être plus clairement définies ; le commerce, des communications plus fréquentes entre les différentes races rendront la population plus homogène. Jusqu'à présent, on ne peut que se louer des institutions existantes. C'est aussi l'avis de M. G. Palgrave, qui connaît si bien le monde mahométan : après une courte visite à Sarawak, il a exprimé, dans une revue anglaise, son admiration pour le système du gouvernement du rajah, qu'il appelle le *Numa* de Sarawak.

Le territoire est partagé en quatre divisions. ayant chacune à leur tête un résident de première classe, sous la direction duquel sont placés deux résidents de seconde classe ; ceux-ci ont sous leurs ordres des assistants résidents pour les districts éloignés. Enfin, un certain nombre de jeunes gens, aspirant au grade de résident, apprennent les détails du service, la langue et les usages du pays, sous la direction d'un ancien [1].

L'armée comprend un commandant européen, un sergent-major européen, trois cents sous-officiers et soldats indigènes.

Outre le fort de Kutching, il y a dans les différentes stations une vingtaine de fortins ou blockhaus près des principaux villages, qui sont la plupart à une assez grande distance de l'embouchure des rivières, pour éviter la malaria.

Le chef de la police de Kutching a sous ses ordres une cinquantaine de policemen indigènes, armés au besoin et exercés militairement.

La marine de Sarawak se compose d'une canonnière et de sept petits steamers, plus ou moins armés, quelques-uns à fond plat pour passer les barres difficiles et remonter le cours des rivières.

1) Résidents de division, 4 ; résidents de 2e classe, 8 ; officier médecin, 1 ; magistrats, 2 ou 3 ; assistants résidents, 6 ; trésorier, 1 ; surnuméraires, environ 4.
Total des officiers européens, environ 26 ; officiers indigènes salariés, 22.

Digitized by Google

Les appointements des officiers et fonctionnaires de Sarawak sont très modestes. La liste civile du rajah ne l'est pas moins.

Le revenu public augmente d'année en d'année. Les grottes à nids d'oiseaux comestibles sont nombreuses dans les hauts pays ; quand leur exploitation aura été régularisée, un meilleur aménagement en augmentera les produits. Tout l'excédent du revenu est employé en travaux d'utilité publique. Un nouveau marché aux poissons vient d'être ouvert ; une bonne route, qui conduira à la frontière hollandaise est déjà achevée sur un parcours de vingt milles. On construit en ce moment un bâtiment pour une pharmacie, où l'on délivrera gratuitement des remèdes à tout venant.

N'est-il pas digne d'être signalé à l'attention générale, ce gouvernement qui, avec un revenu annuel de 276.269 dollars (moins de 1.400.000 francs), peut entretenir une force militaire respectable et une vingtaine de forts avec des garnisons suffisantes, payer un corps d'officiers compétents, capables, tant européens qu'indigènes, continuer des travaux publics importants, garantir la sécurité de la vie et des biens, enfin maintenir l'ordre au milieu d'une population de 300.000 âmes de races diverses, sur un vaste territoire naguère en proie à la piraterie et à l'anarchie ! On ne prétend pas que ce gouvernement soit sans défaut, mais où en trouver un tel ? Un étudiant qui, au sortir du collège, a déjà élaboré au moins un projet de constitution, y trouverait matière à critiquer et voudrait tout bouleverser, mais la seule question est de savoir si le gouvernement est adapté aux besoins actuels et si le peuple est heureux. Les améliorations ne se feront pas attendre, dès qu'elles seront réalisables.

Ajoutons que le climat de Sarawak est très sain, sauf peut-être pendant la transition de la saison sèche à la saison des pluies et *vice versa ;* c'est le temps des rhumes. Les pluies sont abondantes, de quatre à cinq mètres par an. La température diurne oscille entre 22° et 31° ; il est rare qu'elle dépasse 32° ou qu'elle s'abaisse au-dessous de 20°.

E. Cotteau.

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

G. F. Holm. **Beskrivelse af Ruiner i Julianehaabs Distrikt der ere undersœgte i Aaret 1880.** (*Meddelesler om Grönland, udgivne af Commissionen for Ledelsen af de geologiske og geographiske Undersögelser i Grönland.* VII hf. s. 59-145, fig. 1-11, tavl. I-XXXIII. 1883.)

Le mémoire dont on vient de lire le titre est consacré par M. le lieutenant de vaisseau G.-F. Holm à faire connaître les ruines nordiques qu'il a visitées dans le district de Julianehaab, sud du Grönland, pendant sa campagne d'exploration de 1880. Un court récit des événements qui ont amené la découverte du Grönland précède la description des ruines.

On sait comment Éric le Rouge, condamné pour meurtre à l'exil par l'assemblée de Thorsnœss, se décida à aller à la découverte d'un grand pays à l'ouest de l'Islande où Gunbjörn, un de ses compatriotes, avait été peu avant poussé par la tempête. On sait aussi comment ce premier voyage fut suivi de beaucoup d'autres qui amenèrent la fondation de colonies jusque dans le Vinland, l'installation d'un évêque à Gardar (1126) et d'un grand juge à Brattahlid.

La colonie était divisée en deux districts, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, séparés par de vastes espaces incultes et inhabités. Le district de l'Est comptait douze églises, dont la cathédrale, un couvent d'hommes et un couvent de femmes, et cent quatre-vingt-dix fermes; le district de l'Ouest n'avait que quatre églises et quatre-vingt-dix fermes beaucoup plus disséminées. Vers la fin du XIIIe siècle, la colonie, qui avait eu des rapports continus avec le nord de l'Europe, vit s'accumuler la glace sur ses côtes dans des proportions jusqu'alors inconnues, tandis que les Eskimos commençaient à attaquer et à ruiner les établissements du Vesterbygd. De vieux documents démontrent toutefois qu'en 1410 l'Œsterbygd et l'évêché de Gardar existaient encore. Assaillie par une flotte anglaise en 1418, cette portion de la colonie fut à peu près ruinée à son tour. Toutefois des relations commerciales persistèrent avec la Norvège jusqu'en 1484, mais à cette date les quarante Norvégiens, auxquels la navigation du Grönland était familière, furent assassinés à Bergen par des marchands allemands et le Grönland cessa d'être visité. Ce n'est qu'en 1579 que de nouvelles explorations furent dirigées de ce côté et en 1721 que le célèbre missionnaire danois, Hans Egede, fonda à Godthaab la première station du Grönland moderne. En 1723 il retrouvait dans le district de Julianehaab plusieurs vestiges importants de l'ancienne colonisation nordique, et notamment les ruines de l'église de

Digitized by Google

Kakortog. Peter Olsen Wallöe (1751-1753), Aaron Arctander (1779) et quelques autres ont beaucoup ajouté aux renseignements relevés par Hans Egede. Enfin la Société Archéologique du Nord, avant de mettre la dernière main à la grande publication (*Grönlands historiske Mindesmärker*) qu'elle avait entreprise, a fait exécuter des recherches et des fouilles qui ont fourni à Worsaæ les matériaux d'une description extrêmement intéressante.

L'exploration de M. Holm ajoute beaucoup à ces documents ; trois cents ruines formant quarante groupes ont été relevées par ce voyageur avec plus ou moins de détails, et reproduites en partie par M. Groth, à l'aide de la gravure sur bois ou de la chromolithographie.

D'après cet artiste, qui avait précédemment visité les ruines du district de Godthaab (1878), les ruines de Julianehaab sont à la fois mieux construites et mieux conservées. C'est à la qualité des matériaux, du grès rouge en particulier, qu'il y a lieu d'attribuer cette différence.

« On connaît en tout, dit M. F. Johstrup, dans le district de Julianehaab, environ cent groupes de ruines, dont quelques-uns en renferment seulement deux, tandis que d'autres en comptent jusqu'à trente. Les groupes les plus importants se trouvent dans les localités suivantes : Kagsiarsuk, dans le fjord de Tunugdliarfik, Umiausat, Kordlortok, Tingimiut, Kakortok, Sigsardlugtok, Igaliko, Kagsiarsuk, dans le fjord d'Igaliko, et les environs du lac d'Amitsuarsuk.

« Les anciens colons s'établissaient ordinairement dans l'intérieur des fjords, dans des régions herbeuses et boisées, traversées par des cours d'eau fréquentés par les saumons. Leurs habitations étaient en général situées dans le voisinage de la côte pour la plus grande facilité des communications et ils les plaçaient très souvent sur des collines peu élevées pour les préserver des inondations causées par les fortes pluies.

« Les maisons, composées d'une seule pièce, ont une longueur de 6 à 10 mètres, sur une largeur de 4 à 6; dans celles où il y avait deux pièces, la longueur est en général de 16 mètres, mais elles sont rarement plus larges que les précédentes. Elles sont construites avec des pierres de choix, parfaitement ajustées ; dans la partie extérieure des murs, qui ont une épaisseur de un mètre à $1^{m},30$, on a employé les pierres les plus grosses, tandis que la partie intérieure, qui est travaillée avec le même soin, est faite de pierres de moindres dimensions. Les vides entre ces deux parties sont remplis de petites pierres, et l'on y a aussi mis de l'argile et du sable, qui depuis lors ont été presque complètement entraînés par les pluies.

« C'est seulement dans quelques cas, par exemple aux ruines de l'église de Kakortok, qu'on rencontre des pierres en partie taillées ; c'est aussi la seule ruine où il ait été employé du mortier dans la construction des murs.

« Les maisons n'ont en général qu'une porte de $0^{m},60$ à 1 mètre de large. On ne voit pas de traces de fenêtres, si ce n'est dans l'église de Kakortok ; ces ouvertures étaient sans doute pratiquées dans des toits en pente qui reposaient sur des pignons terminés en pointe. Il ne reste debout, il est vrai, qu'un seul pignon, celui de la ruine de Kagsiarsuk, dans le fjord d'Igaliko; mais dans d'autres ruines, d'ailleurs bien conservées, par exemple à Tingimiat, on trouve au pied des murs latéraux beaucoup de pierres tombées qui pourraient bien provenir de pignons écroulés.

Digitized by Google

« Les murs ont souvent reposé sur de grandes pierres de fondation qui les débordent et qui sont placées sous l'aire de la maison. Cette dernière se composait de gravier et de petites pierres, sur lesquelles on a souvent trouvé une couche de charbon de bois provenant sans doute de la chute du toit en même temps peut-être que des restes d'un plancher en bois, qui, en plusieurs endroits, renfermait des fragments de clous. M. Holm croit avoir vu dans plusieurs habitations des traces de foyers, entre les deux murs de façade. La couche de charbon ci-dessus mentionnée, de même que la présence de scories et de globules métalliques, indique du moins qu'un grand nombre de maisons ont été détruites par le feu. »

Les principales occupations des anciens colons étaient l'élève du bétail, la pêche du saumon et la chasse. Pendant l'été le bétail était parqué dans de grands enclos, en partie situés loin des centres habités ; ces enclos étaient entourés de murs, dont les uns, hauts de $1^{m},25$ à 2 mètres et plus solidement construits, avaient une épaisseur de $0^{m},80$ à 1 mètre, tandis que les autres, de moitié plus élevés, n'avaient qu'une faible épaisseur. Les premiers étaient peut-être destinés aux vaches, les seconds aux moutons.

On a souvent appuyé ces enclos contre les parois de rochers escarpés et, à défaut de cette condition, on s'est servi pour les clôtures de grosses pierres gisant sur place. Le sol a toujours un fond rocheux à faible pente, où l'eau de pluie trouvait un facile écoulement. Contre les clôtures on rencontre souvent une maisonnette qui certainement a dû être l'habitation d'un gardien.

Pendant l'hiver, le bétail était renfermé dans des étables, que représentent sans doute les restes de bâtiments longs et étroits dont quelques-uns montrent des stalles formées de grandes pierres plates. Les stalles étaient peut-être faites de bois jetés à la côte ou de troncs d'arbres qui peuvent atteindre dans ces régions des dimensions relativement considérables, tout en restant d'ailleurs très noueux. Une de ces étables était construite sur une surface rocheuse plane et faiblement inclinée, avec un petit trou d'écoulement à la partie inférieure du mur du côté le plus bas.

Les fourrages d'hiver étaient, paraît-il, conservés dans des bâtiments construits avec des pierres à bords arrondis, de manière à permettre à l'air de circuler facilement. De longues clôtures, dont M. Holm signale parfois les restes, entouraient sans doute des jardins.

Pour la pêche du saumon, on se servait de filets munis, en guise de plombs, de pierres ollaires percées d'un trou ou de tessons de vases de la même roche, également troués, dont M. Holm a rencontré des spécimens dans ses fouilles; certaines de ces pierres trouées portent des marques de propriétaire. Les restes de bâtisses trouvées sur de petites îles ou des écueils, dans certains fjords, doivent avoir servi aux pêcheurs de saumon ou aux chasseurs de phoques. On chassait aussi habituellement les rennes, les lièvres et le gibier à plumes, plus rarement la baleine, dont une seule fois on a rencontré des os à l'intérieur d'une ruine.

Les femmes filaient la laine des moutons à l'aide d'une quenouille et d'un fuseau. Les poids servant à entretenir le mouvement du fuseau étaient de petites pièces coniques en pierre ollaire percées d'un trou au centre et portant des ornements.

Digitized by Google

Le grain était moulu dans des mortiers à bras dont on a trouvé plusieurs exemplaires. Si, comme le rapportent les anciens manuscrits, il a été cultivé dans le pays, le climat doit avoir été alors plus doux que de nos jours. Il est plus probable que le grain était importé.

Tous les objets, tels que plats, écuelles, cruches, vases, étaient en pierre ollaire et l'on voit encore, sur quelques-uns, des anses et des pieds ; les ornements y sont très rares et se réduisent, le cas échéant, à des lignes parallèles tracées autour du bord. On trouve quelquefois des signes en forme de paraphes gravés au fond des vases.

Quatre églises en ruines ont été retrouvées à Kakortok, à Igaliko, à Kagsiarsuk et à Ikigait; elles ont 16 à 20 mètres de long sur 8 mètres de large et sont construites avec de très grandes pierres triées avec soin.

De petits cimetières les entourent. A Ikigait seulement on a retrouvé des cercueils cloués avec des chevilles de bois, mais sans couvercles. Les morts y étaient revêtus de linceuils de laine brune, et on avait enterré à côté d'eux de petites croix de bois sculpté.

Il existe enfin des postes-vigies placés non loin des grands groupes de ruines, sur des points élevés d'où la vue s'étend au loin sur tout le pays environnant.

Tel est l'ensemble des ruines nordiques de Julianehaab. M. Holm, qui les a soigneusement décrites, a joint à son texte trente-trois planches et onze figures, qui en facilitent l'intelligence ; une grande carte montre la répartition détaillée de ces anciennes stations à la surface du district si bien exploré par la mission danoise.

E. H.

Scherzer (F.). **Tchao-Sien-Tche, mémoire sur la Corée par un Coréen anonyme**, traduit pour la première fois du chinois avec un commentaire perpétuel. Paris, Imp. Nat., 1886, 1 vol. in-8.

Ce travail, dont nous annoncions plus haut (p. 189) la publication imminente, en rendant un dernier hommage à son auteur, vient de paraître dans le *Journal Asiatique*, et, tiré à part, forme un petit volume d'environ 200 pages. C'est un morceau important d'une collection célèbre, le *Y-haé-tchou-tchen*, compilée par Ou-chan-lan. Postérieur à 1465, il a été certainement composé avant la conquête de la Chine par les Tartares Mandchoux, en 1616 ; c'est donc à la littérature du XVIe siècle qu'il appartient, mais le pays qu'il fait connaître n'a guère changé depuis lors, et l'on peut tenir pour certain que le tableau dont Scherzer nous a donné l'explication, est demeuré très fidèle.

Le *Tchao-Sien-Tche* se compose de deux parties ou *kiven*. La première débute par quelques aperçus très rapides sur l'histoire et la géographie de la Corée, puis aborde la description de Hang-yang, le *Sye-oul* (la capitale) et l'énumération des établissements officiels où sont installées les administrations centrales du pays. L'organisation générale de la Corée se rapproche considérablement de celle de la Chine, le mandarinat atteint les mêmes développements

Digitized by Google

dans les deux empires, et c'est par des voies toutes semblables que les jeunes gens instruits peuvent y avoir accès. Aussi prend-on grand soin de l'éducation, qui est la base de tout l'édifice administratif et sur laquelle l'auteur chinois entre dans quelques développements.

Les détails rapportés dans le chapitre IV du *Tchao-Sien-Tche*, consacré aux *coutumes*, nous montrent le culte des ancêtres universellement pratiqué, quoique plus restreint qu'en Chine, et reproduisent une quantité de cérémonies fort analogues, sinon tout à fait identiques à celles qui sont en usage à la cour de Pékin.

L'auteur coréen passe ensuite en province, énumère les villes importantes des six subdivisions du pays et décrit les *vestiges antiques* que l'on y observait de son temps, ainsi que les légendes qui avaient cours à leur sujet. Quelques-unes de ces légendes sont remarquables par leurs ressemblances avec celles que l'on répète encore chez nous ; l'imagination populaire a traduit en Corée, de la même façon qu'en Europe, les impressions plus ou moins semblables qu'elle a subies.

Le second *kiven*, la deuxième partie de l'ouvrage, est plutôt topographique, mais renferme néanmoins d'autres digressions encore qui pourront intéresser quelquefois les lecteurs spéciaux. Scherzer y avait ajouté, comme à la première partie, un commentaire géographique développé et une carte qui n'a point été donnée avec le texte que nous analysons.

Les livres sur la Corée sont fort rares et bien insuffisants, et la traduction du *Tchao-Sien-Tche* sera accueillie avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à la géographie et à l'ethnographie de l'Extrême-Orient.

E. H.

Avon (l'abbé). **Antiquités mexicaines du Musée du Grand-Séminaire de Nîmes**. Tours, Bouserez, br. in-8. (Extr. du *Bull. Monument.*)

M. l'abbé Avon, archiprêtre de Beaucaire (Gard), nous a récemment adressé une courte brochure dans laquelle il a décrit de son mieux une petite collection d'antiquités d'Amérique, offertes au musée du grand-séminaire de Nîmes par M. Azaïs, un officier français qui a fait partie du corps expéditionnaire du Mexique.

M. Avon n'était pas suffisamment préparé au genre de travail qu'il abordait ainsi, et qui nécessite des connaissances très spéciales ; aussi a-t-il décrit comme *mexicaines* des pièces qui appartiennent presque toutes à des civilisations étrangères à celle des Aztèques proprement dits. Les figures, assez mauvaises, qui accompagnent le mémoire de M. Avon, ont au moins le mérite de nous apprendre que les choses qu'elles représentent viennent presque toutes des contrées du sud.

Les objets figurés sous les n°s 6, 7 et 8 appartiennent sans aucun doute à la civilisation mixtèque et doivent avoir été trouvés aux environs d'Oaxaca, comme l'indique en effet l'auteur. Mais les vases 1 à 5 ne peuvent venir que de l'Amérique centrale, le n° 3 est du Guatémala, les n°s 4 et 5 sont de Nicaragua, et

Digitized by Google

très probablement d'Omotepec, l'île du lac de ce nom qu'a si bien fouillée M. Bransford. (*Rev. d'Ethnogr.*, t. III, p. 172, 1884.)

M. Avon n'est pas plus heureux quand il cherche à s'élever des questions de détail qui se posent à l'occasion des céramiques du séminaire de Nîmes, aux problèmes généraux que soulève l'étude des civilisations du Mexique, et son commentaire sur le tableau de la migration des Aztèques, ne fait que reproduire des idées surannées, que Ramirez a cependant réfutées avec beaucoup d'éclat dès 1858.

E. H.

F. Regnault. **Les dolmens des Beni-Missous.** Toulouse, Regnault, 1883, br. in-8, 4 pl.

On pouvait voir encore en 1859, plus de trois cents dolmens, quelques-uns de grandes proportions, sur le plateau de Baïnen, à l'ouest de Cheraga, bourg situé à 12 kilomètres environ d'Alger. Quelques-uns seulement de ces tombeaux sont restés debout, protégés pour la plupart par le propriétaire du terrain sur lequel ils se dressent, M. Kuster, professeur au lycée d'Alger.

Ce sont ces monuments, sis à Guyotville, au bord du ruisseau du Beni-Missous, que M. F. Regnault, utilisant les notes de M. Kuster, a brièvement décrits dans le petit mémoire que nous analysons.

Ils sont grossièrement débités dans de larges dalles de poudingues, qui ont paru à M. Regnault, dans un cas seulement, « avoir été soigneusement taillés pour se joindre hermétiquement. » Les piliers sont au nombre de trois, quatre et plus, supportant une table horizontale qui dépasse rarement $2^{m},25$ dans sa plus grande longueur.

Quelquefois la chambre intérieure que forment les pieux est divisée en deux parties par une pierre transversale enfoncée au milieu et qui sépare deux sépultures distinctes avec ossements humains, poteries, etc. Les ossements se présentent habituellement dans un désordre qui permet d'affirmer l'existence de remaniements répétés. Les poteries, incomplètement cuites, sont montées à la main et de formes variées. Ce sont des cruches, des marmites, des gobelets à anses, des écuelles, des lampes, etc. Une seule des pièces exhumées par M. Kuster est ornée, sur la panse, de traits obliques groupés par trois et de cabochons symétriquement disposés.

M. Regnault assure avoir vu en Kabylie, chez les Beni-Aïcha, des céramiques toutes semblables à celles des dolmens de Guyotville. Il a aussi trouvé chez les Kabyles une sorte de fibule en métal très analogue à celle que M. Kuster a rencontrée dans un des dolmens.

Les autres objets de bronze des dolmens des Beni-Missous sont des anneaux ou des bracelets presque sans ornementation; l'étain et le cuivre y sont mélangés dans le rapport de 9,3 à 90. Ces ornements se rencontrent d'ailleurs peu fréquemment dans le cimetière mégalithique de Guyotville, les coquilles travaillées y sont encore beaucoup plus rares; M. Kuster n'a exhumé qu'un pétoncle et deux cyprées perforés. Aucun de ces dolmens n'a donné, du reste,

Digitized by Google

le plus petit silex taillé, les flèches et les grattoirs déposés au musée d'Alger ou conservés chez M. Kuster, ont été trouvés sur le sol autour des tombes et sont vraisemblablement bien antérieurs au cimetière.

Les découvertes de Guyotville répètent très exactement, on le voit, celles de Roknia que les fouilles de M. Bouguignat et du général Faidherbe ont rendues classiques ; nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer le lecteur, pour plus de détails, aux monographies consacrées par ces deux savants à la célèbre nécropole.

E. H.

L. M.-Devic. **Le pays des Zendjs** ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge, d'après les écrivains arabes. Paris, Hachette, 1883, 1 vol. in-8.

Le Zanguebar ou le pays des Zendjs qui s'étend du douzième degré de latitude septentrionale au vingt-sixième degré de latitude australe, a été visité, dès les premiers temps de l'islam, par de nombreux navigateurs arabes, partis d'Oman, de Basra, de Siraf, et les notions qu'ils ont recueillies sur la topographie, les mœurs et les coutumes, les productions de ce vaste littoral se trouvent consignées dans les récits des voyageurs tels que Soleiman et Maçoudi et les compilations des géographes, Edrisi, Kazouini, Aboulféda. M. Marcel Devic, tout en traduisant le célèbre ouvrage : *Les merveilles de l'Inde*, s'est avisé de recueillir tous les textes arabes connus qui se rapportent à l'Afrique orientale, et en a fait un fort intéressant volume que l'Institut a couronné à l'un de ses derniers concours. Le deuxième chapitre de l'ouvrage, renferme ce que l'on sait de l'ethnographie des Zendjs avant la conquête éphémère du Zanguebar par les Portugais; nous en recommandons tout spécialement l'étude à nos lecteurs.

E. H.

Digitized by Google

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

Le Musée national à Caracas.

A mon passage à Caracas au mois d'avril dernier, j'ai eu l'occasion de visiter le Musée National à plusieurs reprises, et j'ai acquis la conviction qu'une partie des collections de cet intéressant établissement méritent toute l'attention des américanistes.

Ce Musée a été fondé en 1874 et placé sous la direction de M. le docteur A. Ernst, professeur d'histoire naturelle à l'université de Caracas. Il renferme actuellemet des objets se rapportant à presque toutes les branches des sciences naturelles, mais il ne consistait au commencement qu'en une collection de géologie et d'histoire naturelle léguée par le docteur José Vargas. Graduellement le petit établissement s'est enrichi d'objets archéologiques, ethnographiques et anthropologiques. La section américaine, étant donnée l'origine récente du Musée, est à la fois riche et curieuse; la plupart des objets du Venezuela que l'on y peut voir proviennent de l'exposition qui a eu lieu à Ciudad-Bolivar en 1883 et consistent en 350 objets ou environ de pierre et de terre cuite et plus de 200 objets ethnographiques provenant des territoires du Haut-Orénoque, de l'Amazone et de la péninsule des Goajiros. Il y a, en outre, une petite collection d'environ 100 objets esquimaux de Groenland et 260 objets préhistoriques du Danemark, le tout donné par un pharmacien de Valencia, M. Einar Staal.

Les objets de l'époque de la pierre polie du Venezuela, haches, casse-tête, pilons, *manitas*, *metates*, ornements, etc., forment une série assez complète pour fournir les matériaux d'une précieuse monographie. Les pièces en terre cuite, antiques et modernes, consistent en poteries de formes variées provenant de diverses régions de la République et en un certain nombre de soi-disant petites idoles, trouvées en grande partie dans des cavernes rocheuses à Cabimbù, état de Trujillo, en même temps qu'une quantité d'objets en serpentine, en forme de plaques polies assez minces, qui probablement servaient comme ornements.

Les objets, provenant des tribus indiennes du territoire du Haut-Orénoque et de l'Amazone et de celles du Brésil septentrional, forment une belle série fort instructive pour la comparaison de ces tribus avec celles des Guyanes. Elle consiste en ornements et vêtements de plumes d'oiseaux multicolores, en armes, ustensiles, instruments de musique, etc. Parmi les pièces les plus curieuses, je ne signalerai qu'un masque de sorcier en écorce peinte; un collier des indiens Uaupés orné d'une assez grande pièce en albâtre de forme cylindrique et à surface polie; des râpes à cassave ornées de peintures et dont les dents sont en quartz ou en hornblend, enfin une grande serrure en bois

Digitized by Google

sculpté, de provenance indienne, analogue à celles que savent si bien fabriquer les nègres des bois de Suriname. Une autre pièce curieuse est une pipe à *ñopo* des Indiens Guahibos. Le *ñopo*, qu'on fume par le nez, est le fruit pulvérisé d'une espèce d'acacia. La pipe consiste en deux pièces; l'une forme un tuyau en os bifurqué, muni aux extrémités de deux petites boules, destinées à être placées dans les narines; l'autre pièce est formée d'un os (de tapir ?) creusé dans lequel on met la matière à fumer.

La petite série ethnographique de l'intéressante tribu des Goajiros est complétée par trois crânes qui ont été décrits et figurés par le docteur Ernst dans le journal *Zeitschrift für Ethnologie*, de Berlin. Nous ferons observer en passant que c'est habituellement dans ce recueil que le zélé directeur a publié jusqu'ici ses communications sur le Musée de Caracas. M. Ernst se propose de fonder une revue illustrée consacrée à la description des pièces archéologiques et ethnographiques de son Musée. Nous souhaitons qu'il trouve les moyens d'exécuter cet excellent projet. Il est à espérer que le général Guzman Blanco, à son retour au siège de la présidence, connaissant la valeur du musée dont il est le fondateur, lui fournira les moyens d'action qui lui font encore en partie défaut. Sous la protection efficace du gouvernement et avec un peu plus d'intérêt de la part du public, ce petit Musée, sous l'habile direction de M. Ernst, situé dans un pays aussi particulièrement intéressant que le Venezuela, pourrait un jour prendre rang parmi les plus belles collections qui existent.

A. TEN KATE.

L'Exposition de la Mission de l'Ouest africain.

Au moment où paraîtront ces lignes, l'exposition des collections recueillies au Congo français par la mission de l'Ouest africain aura été inaugurée dans la grande orangerie du Muséum d'Histoire naturelle. Ces collections renferment, entre autres choses, un fort grand nombre d'objets ethnographiques rassemblés au Loango par M. Joseph Cholet, au Gabon par M. Beauguillaume, sur le cours moyen de l'Ogooué par M. Michaud, dans le haut du même fleuve par MM. Schwebisch et Tholon, Jacques de Brazza et Pecile, enfin le long du Congo et de ses affluents de droite, Alima, Sangha, Oubangui par MM. Tholon, Chavannes, Dolisie, J. de Brazza et Pecile, Ballay et Pleigneur, etc. Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur ces matériaux extrêmement intéressants pour l'étude des migrations des peuples nègres et négroïdes de l'Afrique équatoriale.

E.-T. HAMY.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Inscriptions de l'Ile de Fer. — Collection d'armes et d'outils anciens provenant de Cozumel. — Recherches à Uxmal. — Fouilles à Izamal et à Jaïna. — Ek-balam et Koba. — Le Musée de la Plata.

Santa-Cruz de Ténérife, 4 novembre 1885.

Sur le versant sud des immenses promontoires de roche volcanique qui forment l'Ile de Fer (*Isla del Hierro*), la plus petite des îles habitées de l'Archipel des Canaries, à deux lieues environ du chemin du *pueblo del Pinar*, dans un terrain complètement désert et seulement fréquenté par quelques pâtres, au milieu des innombrables courants de lave qui, dans une antiquité reculée, ont constitué ce sol découpé en ravins (*barrancos*) abrupts, se rencontrent, montant suivant une direction N1/4E, S1/4O, et limités par leurs propres versants vers l'est et vers l'ouest, les *barrancos* nommés « El Conchero » et « las Canales », plus connus sous le nom de « Los Letreros », parce qu'ils montrent, gravées sur la crête, des inscriptions que l'on croit faites par quelqu'une des anciennes races qui ont peuplé ces îles.

Comme il n'existe pas un seul chemin carrossable dans toute l'île, il n'y a d'autre moyen de transport que celui que fournissent les mules et les chevaux du pays, excellents pour marcher dans les mauvais et difficiles chemins qui mettent en communication les différents villages ou hameaux de l'île. Pour gagner le lieu où se trouvent les inscriptions, on part du pueblo del Pinar et suivant le chemin de La Dehesa pendant environ une lieue, on continue par un des deux sentiers qui conduisent à « Los Letreros » et qui sont connus sous les noms de « El de Arriba » et « El di Abajo ». Ce dernier est préférable parce que la distance est moindre, qui sépare l'emplacement à visiter de l'endroit où l'on doit abandonner les chevaux, le chemin devenant trop difficile; Cette distance est d'un grand kilomètre et de deux par le chemin « de Arriba ». ce grand trajet parcouru, on se trouve sur le terrain des inscriptions. Celles-ci, comme il a été dit, ont été gravées sur le sol de la crête ou cime du côteau (*loma*) qui sépare les deux *barrancos* nommés plus haut, en profitant des roches qui présentaient les plus grandes surfaces lisses. Elles ne se trouvent, en effet, ni sur une même ligne, ni à des distances égales. Il y a des places ou l'on voit beaucoup de caractères groupés, d'autres où il n'y a qu'un ou deux signes, d'autres enfin où l'on n'en rencontre aucun. L'ensemble est groupé sur une longueur d'environ 500 mètres.

Sous l'influence de l'action incessante des agents atmosphériques, les inscriptions dont il est ici question ont en partie disparu; il manque à toutes des

Digitized by Google

caractères pour les compléter. Je dis à toutes, parce que l'on ne saurait admettre, en raison du désordre que l'ensemble présente, qu'il n'y ait là qu'une seule et unique inscription.

Il y a de plus des lettres trop superficiellement gravées et dont l'estampage n'a pas pu fixer les formes. Les inscriptions que je vous adresse[1] sont à la fois les plus étendues et les mieux marquées; je dois d'ailleurs vous avertir que par la situation du lieu, très battu des vents en tout temps, où les *Letreros* se rencontrent, il est extrêmement difficile de pratiquer l'opération de l'estampage avec toute la perfection désirable. Quelque peine que l'on ait prise pour assujettir les feuilles de papier par tous les moyens dont on pouvait disposer, on ne peut éviter complètement que le vent les soulève par instants; chaque feuille d'estampage n'étant d'ailleurs composée que de deux feuilles de papier. Il était en même temps difficile d'éviter que la surface ne se couvrît de sable.

Pour mieux aider à saisir l'ensemble des inscriptions, j'accompagne mon envoi d'un croquis indiquant l'ordre dans lequel doivent s'ajuster les feuilles d'estampage, pour que l'ensemble se retrouve dans la même disposition qu'il se présente sur le terrain. Les feuilles susdites portent chacune un numéro d'ordre, et en outre le numéro du groupe auquel elles appartiennent. Elles sont numérotées en allant du nord au sud, et marquées de signes indiquant les points d'union avec celles qui les avoisinent...

J'ai joint aux feuilles un fragment original de la roche, dans lequel sont gravés deux caractères ou signes. C'est un de ces fragments déplacés de l'endroit qu'il occupait d'abord et que l'on trouve sur les flancs de la colline ou au fond des ravins contigus. Je crois qu'il pourra servir à l'intelligence de l'estampage; quoiqu'il soit brisé en trois pièces, les caractères n'y ont rien perdu de leurs formes...

...Je pense qu'il ne sera pas sans utilité de rappeler ici l'historique de la découverte toute récente des inscriptions de l'Ile de Fer. Voici ce que j'en ai appris. L'abbé D. Aquilino Padrone, qui résidait dans la ville de las Palmas de Gran Canaria, eut connaissance en 1870, par son frère D. Isidoro, avocat et notaire de la même cité, de l'existence dans l'*Isla del Hierro* d'inscriptions qui devaient se rapporter à une époque éloignée. D. Isidoro, à ce que j'ai entendu dire, avait lu la chose dans un livre ou dans un document qui se trouvait dans les archives de son étude. Ayant ainsi connu la chose, D. Aquilino se transporta dans l'Ile de Fer et prenant pour guide au pueblo del Pinar le berger Francisco Gonzalès, qui connaissait très bien la partie sud de l'île qui était celle où, suivant les notions qu'il possédait, devaient se rencontrer les inscriptions, il se mit à courir la contrée, mais sans avoir la chance de rien rencontrer de ce qu'il y cherchait. Rentré à las Palmas, il chargea Gonzalès de chercher les inscriptions tout en conduisant ses troupeaux, et ce dernier eut la bonne fortune de passer sur la *loma*, où se trouvent gravés les étranges caractères que nous avons estampés et qui appellent si facilement l'attention.

Il avisa de sa trouvaille D. Aquilino, qui, retournant dans l'île, poussa une reconnaissance à la *loma*, et fit exécuter par un autre de ses frères D. Gu-

1) Cette lettre était envoyée avec une caisse d'estampages de *letreros*, à M Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, qui a bien voulu adresser le tout au Musée du Trocadéro.

Digitized by Google

mersindo, une copie au crayon de ces signes, susceptible d'en donner une idée approximative[1].

M. Berthelot, qui était alors consul de France dans nos îles, envoya le dessin et la description des inscriptions à la Société de géographie de Paris. L'une et l'autre furent publiées dans les *Bulletins* de ladite Société, mais, par suite de l'insuffisance de la méthode employée pour la copie des inscriptions ou par quelque autre cause ignorée, la dite Société ne s'occupa point de cette étude ou, si elle le fit, ce fut sans résultat, puisque rien ne nous en est revenu, se rapportant à ce sujet[2].

JOAQUIN BOSCH Y ABRIL.

Mérida, 9 janvier 1886.

L'île de Cozumel, située à l'est de la presqu'île yucatèque, fut la première terre découverte par les explorateurs venus de Cuba. Francisco Hernandez de Cordova la visita en 1517 ; Juan de Grijalva vint y débarquer en 1518 et la grande expédition de Cortès s'y reposa quelques jours en 1519. Francisco de Monteyo suivit la même route que ses prédécesseurs et ce fut également à Cozumel qu'il débarqua lors de son premier essai de conquête de la péninsule en 1527. L'île de Cozumel est grande, fertile, couverte d'une végétation merveilleuse, et lorsque les Espagnols se furent assuré la conquête du Yucatan, de hardis pionniers s'y établirent et y fondèrent des établissements. L'histoire raconte que maintes fois, les pirates qui ravagèrent Campêche et les villes de la péninsule y installèrent leur quartier général; plus tard les habitations ravagées furent reconstruites et la prospérité régna dans l'île qui devait posséder une certaine population, puisqu'on y construisit plusieurs églises. Cette ère de tranquillité dura jusqu'en 1842, époque du soulèvement des Indiens; depuis lors, l'île a été à peu près abandonnée. C'est dans les ruines d'une église et dans un caveau qu'ont été trouvées, nous a-t-on dit, les armes dont nous allons parler.

Ces armes ou plutôt ces outils, au nombre de sept sont : trois haches, deux pelles, un pic et une épée-scie.

L'épée a $1^{m},13$ de longueur : la lame a $0^{m},06$ de largeur et l'épaisseur du

1) Cf. *Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 274, juillet-août 1882.

2) Les textes et les dessins de l'abbé D.-A. Padron, adressés à la Société de géographie de Paris, par M. S. Berthelot ont été imprimés dans le bulletin de cette compagnie pour février 1875. (S. Berthelot, *Notice sur les caractères hiéroglyphiques gravés sur les roches volcaniques aux îles Canaries*. (*Bull. Soc de Géogr.*, 6e sér., t. IX, p. 177-192, 1875, fig.) A la fin de l'année suivante, M. S. Berthelot envoyait à la Société de géographie une seconde note relative à de nouvelles inscriptions découvertes à Candia, dans le nord de la même île de Fer. (S. Berthelot, *Nouvelle découverte d'inscriptions lapidaires à l'île de Fer* (*Bull. Soc. de Géogr.*, 6e sér. t. XII, p. 326-331, 1876), et M. le général Faidherbe, à l'examen duquel les documents recueillis par M. Padron étaient renvoyés, démontrait que plusieurs des inscriptions de l'île de Fer étaient incontestablement des inscriptions libyques. (Faidherbe. *Sur les nouvelles inscriptions trouvées dans l'île de Fer* (*Bull. Soc. de Géogr.*, 6e série, t. XII, p. 528-529, 1876). La *Revue d'Ethnographie* s'est occupée, dès son premier volume, de cette curieuse question des *letreros* de Hierro et M. le Dr Verneau, chargé d'une mission scientifique aux îles Canaries, a réuni dans un mémoire spécial que nous avons publié en juillet 1882 (R. Verneau. *Les inscriptions lapidaires de l'Archipel Canarien*, *Rev. d'Ethnogr.*, t. I, p. 273-287, fig. 120-126, 1882), tout ce que l'on savait alors sur l'épigraphie canarienne. (Cf. E.-T. Hamy. *Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun, près Figuig. Rev. d'Ethnogr.*, t. I, p. 129-237, fig. 87-91, 1882.)
E. H.

Digitized by Google

dos qui forme scie a $0^m,006$, le coupant est émoussé par la rouille; le manche, avec sa garde de cuivre, a $0^m,15$ sur $0^m,13$ et la poignée en bois devait être ornée dans ses rainures de fil de laiton.

Cette arme n'est pas une épée, c'est un outil; sa pesanteur, dix à douze livres, la rendait difficilement maniable pour le combat; son aspect roturier, la scie qui en forme le dos indiquent bien un instrument de travail et il paraît évident que cette arme, comme les outils qui l'accompagnent, devait appartenir à une compagnie de sapeurs chargée d'ouvrir des tranchées, de couper les arbres et d'établir le camp.

Cette épée-scie ne pouvait être maniée par un seul homme; elle était trop pesante et incommode; aussi a-t-on remédié à cet inconvénient en perçant dans le bas de la lame près de la pointe un trou qui permettait d'y installer une corde, de façon que lorsqu'il s'agissait de scier une poutre ou bien un arbre, l'individu qui tenait la corde tirait d'un côté pendant que l'homme qui tenait l'épée par la poignée poussait de l'autre. Je ne vois guère d'autre explication à donner de cette arme singulière.

Les haches sont toutes trois semblables, elles mesurent : longueur du manche, $1^m,06$; lame, longueur y compris le bouton de cuivre, $0^m,225$; extrême largeur de la lame, $0^m,16$; largeur du corps de la lame, $0^m,067$; épaisseur maxima $0^m,013$; le manche en bois de fer a $0^m,845$, et les deux ornements en cuivre qui terminent l'instrument ont la même forme et mesurent celui du bas $0^m,10$ et celui du haut $0^m,08$. Le bois est en parfait état de conservation.

Les pelles sont emmanchées de la même manière que les haches; seulement, le cuivre dans lequel la lame de fer formant pelle est prise comme dans une mortaise et consolidée au moyen d'une pince d'acier est beaucoup plus long que dans les haches, il mesure $0^m,195$. L'ornement de cuivre qui termine le manche est semblable à celui des haches et mesure également $0^m,10$; la lame de la pelle a $0^m,29$ sur $0^m,21$.

Le pic a la forme de l'outil dont se servent aujourd'hui nos travailleurs; il est plus richement emmanché. Le fer mesure $0^m,58$; la partie la plus large, $0^m,107$; le manche, $0^m,83$. Les ornements de cuivre ont, celui du bas, $0^m,09$, et celui du haut, $0^m,03$; c'est le seul parmi ces instruments qui paraisse avoir servi, car la lame est fortement ébréchée.

A quelle époque peuvent remonter ces instruments? Il est difficile de le dire, car le lieu où ils furent trouvés est tout à fait incertain, c'est un on-dit; la personne qui a fait la découverte est morte.

Viendraient-ils de l'une des premières expéditions espagnoles? Cela leur prêterait trois siècles et demi d'existence et l'on a lieu de s'étonner de leur étrange état de conservation. Cependant on pourrait admettre le fait, car les outils en question ont bien le cachet d'instruments anciens et l'on s'aperçoit de prime-abord que tous ont été nettoyés avec soin par l'individu qui les trouva et l'on distingue fort bien sur l'une des pelles, la trace d'une couche d'oxydation de plus d'un millimètre d'épaisseur. Il y a donc tout lieu de croire que ces armes sont anciennes et l'on pourrait du reste s'assurer de leur provenance, car les musées d'Espagne doivent en posséder de semblables. En tous cas, j'a cru que ce petit article pourrait intéresser vos lecteurs et je me suis hâté de vous l'envoyer....

Digitized by Google

Mardi prochain 12 janvier, je vais à Uxmal en compagnie de Maler qui est ici mon voisin et s'occupe à faire des portraits.....

DÉSIRÉ CHARNAY.

Mérida, 21 janvier 1886.

Arrivé à Mérida, le 1er janvier je me suis mis en relation avec le gouvernement de la province et j'ai trouvé chez les autorités civiles et religieuses la plus grande bienveillance.

Je me suis rendu à Izamal une première fois pour jeter un coup d'œil sur les ruines, juger de l'œuvre à accomplir et envoyer le matériel nécessaire.

L'ouvrage est immense et je ne me suis pas bien rendu compte, lors de mon précédent voyage, des difficultés que je pouvais rencontrer. Depuis lors, du reste, tout a été modifié. La partie sud de la pyramide s'est éboulée ; la grande figure de la partie orientale que j'ai publiée a été détruite et le magnifique bas-relief que j'avais signalé sur le côté occidental n'existe plus. Il en reste un autre en assez mauvais état et que je vais mouler.

Ce côté occidental m'offrira, je l'espère, quelques ressources ; mais le côté qui est vierge ne présente qu'un monceau de ruines, immensité de blocs qu'il me faudra enlever, car c'est là que doivent se trouver les bas-reliefs intacts que je suis venu chercher.

J'ai fait une étude intéressante de la voie ancienne qui reliait autrefois Izamal à T-hoo (Mérida) et qu'on peut suivre sans peine pendant huit à dix kilomètres ; cette voie est semblable à celles qui conduisaient l'une au nord, l'autre à l'est jusqu'à l'île de Cozumel et l'autre au sud jusqu'au Guatemala.

Ces routes, bâties en pierres et couvertes d'une couche de mortier de dix à quinze centimètres d'épaisseur, s'élevaient selon les mouvement de terrain, de un à deux mètres au-dessus du niveau de la plaine et devaient être indestructibles pour des piétons.

Izamal possède d'autres pyramides, mais celle que je veux explorer, le *Kabul*, est la seule qui puisse se prêter à mes investigations : quoique placée au milieu du village, j'ai trouvé chez les propriétaires une parfaite bonne volonté, j'ai l'autorisation de deux sur trois et je ne doute pas que le dernier, absent lors de ma visite à Izamal, ne se montre aussi bienveillant que ses voisins.

Je me suis rendu à Uxmal pour y faire diverses études et utiliser les essais photographiques que nécessitaient mes nouvelles plaques. J'ai recueilli une douzaine de bons clichés qui enrichiront nos collections et j'ai pu réunir une série d'observations que je vais vous soumettre et qui intéresseront nos spécialistes.

Sur la ligne de Merida à Ticul, dans la hacienda de Lepau, j'ai remarqué deux individus au teint bronzé, aux cheveux légèrement ondulés et aux yeux bleus. M'informant auprès du majordome, j'appris avec étonnement que parmi les indiens croisés de nègres, il arrivait parfois que des enfants naissaient avec des yeux bleus et parfois aussi avec des cheveux roux et même rouges.

Plus loin, direction de Ticul, Tekan et Tabi, direction sud-est, on me montre une liane appelée ici *Bejuco de aguja* (Liane boussole), qui étant coupée, la

Digitized by Google

partie pendante se tourne immédiatement vers le nord. Je tâcherai de me procurer des semences de cette liane singulière pour le Jardin des plantes.

Comme antiquités remarquables, j'ai rapporté d'Uxmal une tortue ayant fait partie de la frise du palais du même nom ; une figure grandeur nature d'un assez beau caractère venant de Labna et une statue entière et parfaite, rappelant quelque peu le dieu égyptien Bez et venant des anciens palais de Nobpat. En outre, j'ai une demi-douzaine de vases très beaux, dont l'un est en terre craquelée et l'autre porte une figure et une inscription.

Enfin j'ai trouvé l'écu des rois de Mani, anciens souverains d'Uxmal, pièce unique venant du palais ruiné de ces princes et que j'ai moulée.

J'organise en ce moment mon expédition d'Izamal ; je partirai le 22 ou le 23 et je commencerai avec vingt-cinq hommes. La chaleur est terrible, la fatigue sera grande, mais il n'importe, si j'ai des résultats....

DÉSIRÉ CHARNAY

Valladolid, 12 février 1886.

La pyramide que j'ai étudiée à Izamal et son temple appelé Kab-ul, la main miraculeuse, la main guérissante, étaient dédiés à quelque personnage célèbre par les cures merveilleuses qu'il opérait, semblable en cela à nos rois de France, qui guérissaient les écrouelles par le toucher. Les deux légendes se valent sans doute ; mais quel singulier rapprochement !

Cette pyramide est la seule parmi celles que cite Landa qui nous ait laissé des restes à étudier et des traces de l'art chez les Mayas d'Izamal. Des douze signalées par l'historien, et que j'ai visitées, les unes ont à moitié disparu, les autres ne présentent qu'un amas de décombres. Un ancien habitant d'Izamal m'a raconté, au sujet de l'une d'elles, une chose digne de remarque et je la répète avec d'autant plus de plaisir, qu'elle vient confirmer une fois encore, comme le font mes études actuelles, tout ce que j'ai publié sur certaines coutumes américaines comme sur la modernité des monuments.

Voici le fait : en 1862, don Pedro Bautista, démolissant une pyramide de six à sept mètres de hauteur, située au sud de la petite place appelée el Parque, au centre même d'Izamal, découvrit une caisse de pierre de un mètre environ de longueur sur cinquante centimètres de largeur, dans laquelle il trouva cinq plats oblongs de trente centimètres sur vingt centimètres, à bords relevés de cinq centimètres de hauteur, en terre rouge très fine et supportés par *quatre roues*, également en terre cuite, le tout formant un véritable chariot ; vase ou ustensile qu'on pourrait comparer à nos réchauds actuels.

Ceci confirme ce que j'ai prouvé par la découverte de mes chariots, jouets d'enfants, dans le cimetière de Ténénépanco, savoir que les Américains connaissaient la roue et devaient employer des chars ou des brouettes, tirées ou poussées par des hommes sur leurs routes cimentées.

Je reviens à ma pyramide. Le 24 janvier, nous étions à l'ouvrage et mes hommes avançaient assez rapidement ; la frise encadrée de vastes corniches

Digitized by Google

qui soutient la quatrième esplanade de la pyramide était la seule qui parût offrir des restes de sculpture; c'est là que s'étalaient les bas-reliefs signalés par Landa, bas-reliefs détruits pour la plupart et dont il ne reste sur le côté occidental qu'une composition bizarre, dont une partie seulement était découverte. Cette frise, arrêtée par deux murailles qui séparent les propriétés contiguës, paraissait se prolonger dans la partie nord que je croyais vierge, et c'était aussi l'opinion générale. Je perçai donc les deux murailles et mes hommes, poursuivant le déblaiement, eurent bientôt fait de dégager l'extrémité de la frise qui s'arrêtait là.

Je poursuivis vainement sous l'amas de décombres; je ne découvris plus rien; toute cette ornementation si extraordinaire avait été détruite dans les premiers temps de la conquête, car on n'avait pas à ce sujet le moindre souvenir.

Ce fut, il faut bien l'avouer, une désillusion profonde; je comptais trouver cinquante mètres au moins de ces bas-reliefs et, par le fait, il m'en reste à peine dix, mais des plus précieux puisqu'ils sont les seuls existant aujourd'hui. Dans toutes les villes que j'ai visitées antérieurement, rien de semblable n'existe plus, et il était temps de recueillir cet unique exemple d'une décoration à jamais disparue.

Je moulai donc avec la plus grande difficulté le haut-relief en question, vu la profondeur des creux et je ne sais, en vérité, si mes forces m'eussent permis de mouler ceux que je rêvais de faire. Celui-ci représente un homme à genoux, dans une position étendue; il portait sur son dos un autre personnage à tête d'oiseau (chouette) m'a-t-on dit, mais cette partie manque; le tout est accompagné de figures étranges en forme de volutes et à relief énorme. Tout était peint; la figure de l'homme en rouge, la coiffure en bleu et jaune, le corps en brun couleur de la peau indienne. Ce tableau était précédé d'une vaste composition de dix-huit mètres de longueur, où s'étalaient des scènes incompréhensibles pour nous. L'une de ces compositions représentait, d'après le maître d'école du village qui l'a vue, un cœur énorme percé de flèches que semblaient adorer des personnages prosternés de droite et de gauche. Aux deux encoignures à angles rentrants qui terminaient l'immense cadre, s'élevaient des têtes énormes de deux mètres quarante et rappelant la grande figure de la partie orientale que j'ai publiée.

J'ai pris, en même temps que le moulage, la photographie du tableau pour nous servir en cas de besoin.

Ces hauts-reliefs paraissent, à première vue, fort grossiers; mais il ne faut pas s'y tromper; cette grossièreté n'est que relative, elle est voulue; c'est, eu égard à l'art primitif de l'époque, de la largeur dans le faire des artistes, qui calculaient la perspective comme les artistes de nos jours pour les choses vues de loin. Ces tableaux, composés de personnages et de signes allégoriques, se trouvaient à huit mètres de hauteur et fort loin du spectateur, qui ne pouvait les admirer que de la première base de la pyramide, soit de vingt-cinq mètres environ.

Cependant, mes ouvriers poursuivaient leur besogne, et n'ayant plus rien à attendre de la frise supérieure, j'attaquai celle d'en bas, qui supporte la troisième esplanade.

Elle était entièrement couverte de débris énormes; je ne rencontrai d'abord

Digitized by Google

qu'un mur perpendiculaire couvert de ciment ou stuc poli, surmonté de ces corniches saillantes, toujours les mêmes. Des traces de couleur et de dessin se montraient ça et là, mais trop vagues pour nous indiquer une décoration quelconque. Je poursuivis néanmoins et je fus assez heureux pour trouver une partie de la muraille, où des parties de la décoration se développaient. Comme sous l'action atmosphérique, les couleurs disparaissaient à vue d'œil, j'envoyai immédiatement chercher des couleurs pour raviver le dessin. Nous avons aussi recouvert les palmettes et les figures géométriques dont se composait la décoration; j'en pris aussitôt la photographie, de sorte que nous avons aujourd'hui en mains les documents voulus pour rétablir dans son entier tout le système décoratif des anciens Mayas.

C'est là un résultat considérable et qui ajoute une affirmation de plus à mes affirmations.

En effet, ces dessins, composés de palmes peintes en rouge sur fond jaune et de bordures à figures géométriques en bleu, nous représentent presque exactement la décoration encore en usage dans les maisons principales d'Izamal. Ce sont les mêmes couleurs et les mêmes dessins, et il est facile de se rendre compte du pourquoi ; c'est que la transmission des anciens aux modernes fut directe.

Quand les conquérants s'établirent à Izamal, et ils s'y établirent dès leur arrivée, les temples étaient debout puisque Landa les détruisit dix-huit ans plus tard ; les pyramides intactes offraient aux yeux de tous leur ornementation bizarre et les dessins et leurs couleurs brillaient de tout leur éclat.

Mais il n'y avait à cette époque ni maçons, ni peintres espagnols ; il n'y avait alors que des ouvriers mayas. Il est donc très naturel que, bâtissant les maisons de leurs nouveaux maîtres, ils aient employé pour les décorer les mêmes dessins et les mêmes couleurs dont ils s'étaient servis et qui frappaient encore leurs yeux dans les monuments ; et par suite, comme rien ne se modifie beaucoup chez les peuples primitifs, cette tradition s'est perpétuée, et nous avons aujourd'hui dans les maisons espagnoles la même décoration que chez les anciens Mayas. Cela est d'autant plus certain, que dans les jouets d'enfants dont je rapporterai une collection, les couleurs employées, ainsi que les dessins sont encore les mêmes, rouge, bleu avec le jaune comme fond. Ajoutons que les objets représentés dans ces jouets sont encore les mêmes que ceux d'autrefois, oiseaux, tortues, bonshommes servant de sifflets pour les bébés.

Cela n'est-il pas très intéressant ?

Ce n'est pas tout : en continuant mes fouilles, je rencontrai l'escalier qui conduisait de la terrasse inférieure à la terrasse supérieure, il est composé de seize marches à pente rapide et aboutissait en haut et en bas à des esplanades cimentées selon la coutume. Je sais bien que cet escalier n'aura pas la fortune de celui de Beulé; il fera moins de bruit et ne m'ouvrira pas les portes de l'Institut ; mais il a cependant son importance dans l'affaire qui nous occupe, puisqu'il prouve qu'à Izamal comme dans le haut Mexique, il y avait des pyramides à divers escaliers indépendants faisant communiquer les esplanades entre elles.

Comme reliques et objets recueillis dans mes fouilles, je rapporterai un objet singulier en cuivre que je crois reconnaître pour un ornement de tête ou

Digitized by Google

d'oreilles des anciens, car j'ai remarqué le même bijou dans les personnages de certains bas-reliefs; il a environ 15 cent. de longueur. Ce sera, je le crois, le seul exemplaire qui existe; je n'en ai vu nulle part. J'ai trouvé divers fragments, une balle de fronde et deux petites figures en terre cuite rappelant celles de Teotihuacan. J'ai également rencontré au coin du trottoir d'une maison deux dalles couvertes de sculptures, l'une représentant deux écureuils et l'autre un aigle à ailes écartées. Ce sont probablement deux écus provenant de palais de Tecuhtlis, chevaliers de l'époque. J'en ai pris le moulage. Ces deux pièces, ainsi que l'écu du roi de Mani, appartiennent à la décadence.

J'ai fait en outre aux environs d'Izamal deux petites expéditions. La première au sud-ouest ne m'offrit que le spectacle si connu des pyramides ruinées, sièges d'une habitation caciquale ; l'autre au nord-est, m'a conduit en un lieu historique appelé Tecoch. C'était, nous dit Landa, la première ville habitée par la puissante famille sacerdotale des Cheles, qui s'établit ensuite à Izamal. L'un des membres de cette famille, habitant Silan sur la côte nord, recueillit Montejo lors de sa fuite de Chichen-Itza et le grand prêtre d'Izamal, Kinich-Kackmo, de cette même famille, fut également plus tard, avec le roi de Mani, l'un des premiers alliés des Espagnols à leur arrivée à Mérida en 1541, tandis que le Cocom, roi de Zotuta, restait l'irréconciliable ennemi des envahisseurs. Cette haine a survécu à trois siècles d'oppression ; ce fut dans les provinces appartenant autrefois aux Cocomes que se soulevèrent les Indiens pour secouer le joug espagnol, et ils étaient guidés par des caciques descendants de ces mêmes Cocomes.

Cette ville de Tecoch était des plus illustres avant la conquête, et j'y rencontrai une foule de pyramides, indiquant un centre de population considérable. Mais sur ces mêmes pyramides, au lieu de monuments indiens, je trouvai de vastes constructions espagnoles, qu'un riche encomendero des premiers temps avait élevées aux lieu et place des temples et des palais des vaincus. Depuis des siècles cette riche résidence a été détruite et les œuvres du conquérant se confondent si bien avec les pyramides qui leur servent de base, qu'on les prendrait volontiers, moins la voûte en berceau qui les distingue, pour de véritables ruines indiennes. Un immense réservoir se trouve auprès des ruines et explique l'importance de l'établissement autrefois fondé par les Cheles.

Voilà pour Izamal.

Je crois devoir vous faire part d'un phénomène extraordinaire ; il a fait ici pendant plusieurs jours un froid très vif et que de mémoire d'homme on n'avait ressenti au Yucatan ; le thermomètre est descendu à 4 degrés dans certaines localités, à Zotuta il est tombé plusieurs pouces de neige et le majordome d'une hacienda voisine est mort de froid. Il faut ajouter que Zotuta se trouve en plaine par 20° 25 nord.

A Valladolid, je prépare mon expédition pour Koba, expédition retardée pour le moment par les pluies ; je fais ouvrir une route de huit lieues et je ferai nettoyer les monuments avant de quitter Valladolid, car Koba se trouve située dans le territoire des Indiens révoltés, où nous ne pouvons séjourner que juste le temps nécessaire pour prendre la vue des ruines. Cinquante soldats m'accompagneront, sous le commandement du colonel Traconis, afin de parer à tout événement.

Je vous exposerai les résultats de cette expédition dans ma prochaine lettre.

DÉSIRÉ CHARNAY.

Digitized by Google

Mérida, 21 mars 1886.

Je rentre à Mérida après une campagne de vingt jours, des plus pénibles car c'est l'époque où, dans toute la péninsule, on brûle les forêts pour la préparation des semences (la milpa); la chaleur produite par ces incendies, unie à la chaleur du soleil, s'accumule sous le voile de fumée comme dans une serre et devient absolument intolérable. Cependant, tout s'est bien passé.....

J'ai trouvé dans l'île de Jaïna, à trente-deux kilomètres au nord de Campêche, un important cimetière indien; j'y arrivai de nuit après un voyage en canoa des plus accidentés.

L'île de Jaïna passait, aux yeux de ses propriétaires, pour être entièrement artificielle; mais à première vue, il est facile de reconnaître que si le terrain a subi des remaniements considérables, la base de l'île est de formation calcaire, comme tout le Yucatan. Cette île a près de trois kilomètres de long sur environ six à huit cents mètres de large, et n'est séparée de la terre ferme que par un canal de soixante mètres qui assèche à marée basse : en face débouche une petite rivière appelée Sac-Pool, *rivière de la tête blanche*, parce que l'eau court sur un fond de sable et de calcaire blanc.

L'île est habitée par plusieurs familles indiennes, formant une population de cinquante individus, serviteurs de maisons de Campêche, et le propriétaire principal est don Andres Espinola, capitaine du port de Campêche, qui mit tous ses gens à ma disposition. L'île manque d'eau douce et les habitants emploient pour leur usage l'eau d'une source qui jaillit dans la mer à quelques trente mètres du rivage, et qu'ils se sont efforcés d'emprisonner dans le tronc d'un palmier creux ; mais, se mélangeant toujours à l'eau salée, cette eau reste saumâtre et je fus obligé, pendant mon séjour, de boire de l'eau de coco.

Le même phénomène nous avait été signalé par Oviedo, sur la côte orientale en face l'île de Cozumel, où les Espagnols débarquèrent à leur arrivée dans la péninsule. Manquant d'eau, ils avaient remarqué de forts bouillonnements dans la mer; c'était de l'eau douce et ils y conduisaient leurs chevaux pour les abreuver. Ce sont là les voies d'échappement de la nappe d'eau souterraine qui parcourt le Yucatan, il doit exister beaucoup d'autres sources du même genre en divers points de la côte.

L'île de Jaïna dut être, aux premiers temps de la domination toltèque, un lieu saint où affluaient les pèlerins de toutes les contrées à la ronde, car elle renferme de grandes pyramides et huit petites, sur lesquelles devaient s'élever des sanctuaires et les demeures des prêtres. Ces sanctuaires devaient être des plus anciens, car les chroniqueurs qui nous parlent d'Izamal, de Chichen et en dernier lieu de Cozumel, ne nous disent pas un mot de Jaïna. C'est que pour les lieux sacrés comme pour toutes choses, la mode ou l'engouement passe; Jaïna fut sans doute oubliée pour des sanctuaires plus modernes, comme il arriva pour Saint-Martin de Tours, dont la renommée fut éclipsée par le mont Saint-Michel, qui lui même, tombé dans l'oubli, se voit remplacé aujourd'hui par Notre-Dame-de-Lourdes.

Jaïna était, en outre, consacrée aux sépultures et l'on venait s'y faire enterrer de fort loin, si l'on en juge par le nombre immense de tombes qu'on a trouvées,

Digitized by Google

par la multitude d'ossements que j'ai découverts et par les milliers de vases, d'idoles, terres cuites, statuettes et débris anciens qu'on a recueillis et qui ont été brisés, vendus et disséminés de tous côtés.

Ces vases, ces idoles, ces tombes se découvrent parfois seules sur le rivage occidental et septentrional de l'île, où, lorsque le vent souffle en tempête, il attaque la terre friable des esplanades, cause des éboulements et met à nu des débris. Mais la même tempête qui met au jour ces antiquités, se charge également de les détruire, les Indiens ne recueillant, le calme rétabli, que ce qui a échappé à la fureur des vagues ; aussi le rivage tout entier n'est qu'un amas de coquilles et de fragments de terre cuite. Ceci nous prouve que la mer était autrefois loin de là et qu'elle a beaucoup gagné sur le rivage de l'île : j'en eus la certitude plus tard, puisque je trouvai mes antiquités dans la mer.

Les femmes et les enfants ayant vendu nombre de poteries et d'objets divers, se sont parfois occupés de leur recherche, et avec l'instinct qui les distingue, ils avaient reconnu de singuliers indices pour les guider dans leurs fouilles. Ils avaient remarqué que le rivage était semé de grands coquillages la pointe en terre et la partie la plus large, le fond affleurant le sol : Ils creusèrent au-dessous de ces coquilles et ils trouvèrent généralement une grande urne de forme grossière (de celles qui servent à conserver la provision d'eau dans les cases) et dans laquelle se trouvaient enfermés les ossements d'un ou de plusieurs individus, mêlés à des colliers, des idoles, des haches et des couteaux d'obsidienne. Cette richesse est aujourd'hui épuisée, et il m'a fallu chercher au hasard dans les terres des esplanades et sur le rivage à marée basse.

A Jaïna plus qu'ailleurs, je me suis trouvé en face de difficultés insurmontables, les hommes se refusant à travailler. Malgré les ordres formels de leur maître, malgré un salaire exceptionnel, je n'ai pu les maintenir à l'ouvrage que trois jours. J'ai d'abord fait creuser une tranchée profonde pour étudier le sol de l'île ; j'ai trouvé une couche de plus d'un mètre d'épaisseur, composée de débris de vases et de coquilles, rappelant les débris de cuisine du Bellote que je signalai en 1881 lors de mon expédition à Comalcalco ; et ces débris sont si nombreux qu'ils composent une masse compacte dans la base des cocotiers, et que les racines filiformes finissent par élever à certaine hauteur. Plus bas, je rencontrai l'eau.

Quant aux pyramides et esplanades qui occupent une grande partie de la surface de l'île, elles sont composées de calcaire pourri, espèce de molasse et elles étaient doublées de pierres qui ont été enlevées pour construire les murailles des cases et paver le sol. Dans l'une de ces pyramides, celle du nord, on a trouvé une colonne de cinquante centimètres de diamètre et de plusieurs mètres de hauteur; au pied de cette même pyramide, je remarquai d'énormes dalles couvertes d'inscriptions en forme de *katunes*, rappelant absolument celles de *Palenqué*; les caractères, divisés en carrés, par rangées régulières, se composent de figures d'hommes et d'animaux mêlées à des signes hiéroglyphiques connus. Ces inscriptions sont très effacées, j'y distinguai cependant une tête de singe parfaitement conservée.

L'antipathie de mes hommes pour le travail que je leur demandais ne venait pas seulement de l'horreur qu'ils ressentent à modifier leurs habitudes, mais aussi de la crainte qu'ils éprouvent à la vue des monuments anciens ; le major-

Digitized by Google

dome me racontait qu'en éventrant, il y a quelque temps, l'une des pyramides pour en retirer des pierres taillées, l'un des hommes tomba et se tua,... C'est l'âme des anciens qui l'avait frappé de mort, ajoutait-il... on a souvent vu la nuit un nain sortant d'une pyramide pour rentrer dans une autre;... à certaines heures, il se change en coq ou en crocodile,... il n'est vraiment point prudent de s'attaquer aux vieux monuments.

J'eus donc à suspendre mes travaux, faute de bras, n'ayant encore récolté qu'un *cantaro* fort remarquable du reste, et quelques débris ; beaucoup d'ossements aussi, mais en miettes. Il me fallait en rester là, ou imaginer autre chose.

Je m'adressai aux femmes et aux enfants et leur proposai des primes pour chaque objet trouvé; ils acceptèrent, et matin et soir, à marée basse, nous allâmes fouiller le rivage de la mer. Avec des machètes et des bâtons appointis, nous creusions des trous au hasard et nous fouillions dans la vase liquide, et ce fut ainsi que je pus amasser maintes antiquités des plus précieuses : idoles, statuettes, vases, haches superbes, couteaux d'obsidienne, jouets d'enfants, grains de colliers, une tête de mort en bronze et un bezote (ornement de lèvre) en chalchihuilt entièrement évidé et mince comme une feuille de papier! et tout cela accompagné d'ossements divers. Et comme ces morts me parlent, et quel langage facile à comprendre! Les objets trouvés près de chacun d'eux ne racontent-ils pas leur vie? ne me disent-ils pas leur condition, leurs occupations, s'ils étaient riches ou pauvres, prêtres, guerriers ou marchands?

Ainsi ce beau cantaro, avec la belle guirlande qui entoure le haut de la panse, me parle d'une fille ou d'une femme de condition; ce pouvait être celui d'une fille de cacique qui devait aller à la fontaine comme les princesses grecques du temps d'Homère. Le cantaro du pauvre, encore que de même forme, est d'une terre plus grossière et sans ornement.

Voici des jouets d'enfants pauvres mêlés à de petits ossements ; vases grossiers, figures d'animaux fantastiques à peine ébauchés, et voici le cantaro mignon d'une petite fille. Plus loin, je trouve un tigre, admirable jouet d'enfant riche, peint en jaune et le corps semé de taches rouges, mieux modelé que les brebis et les vaches de l'île de Chypre et de l'ancienne Grèce.

Voilà de petits vases à joyaux, et tout auprès des grains de collier en pierre verte, en agathe, en coquille; c'est une femme de marchand dont les ossements pourris s'échappent par morceaux de leur fosse humide. Près de ces grands tibias je trouve la hache d'un cultivateur, et près de ces autres débris toute une collection de couteaux et d'instruments d'obsidienne. Ne sont-ce point là les outils d'un chirurgien ou d'un barbier? et quelle délicatesse de main pour saigner avec des lames aussi fragiles et ne point laisser de fragments dans la plaie!

Voilà une statuette de cacique avec son vêtement d'apparat, les broderies de sa cuirasse, sa couronne et sa belle coiffure de plumes. C'est bien à un prince ou à quelque grand chef qu'appartiennent ces ornements, comme le proclament hautement cette merveilleuse hache de silex à moitié transparente, ces grains de collier et ce bezote unique si bien évidé que la lèvre qui en était ornée n'en devait point sentir le poids.

Digitized by Google

Autre part, un magnifique couteau de sacrifice nous indique la dernière demeure d'un prêtre, et voilà bien sa statuette avec sa longue robe, sa figure pleine, bouffie et satisfaite, et la tiare qui couronne sa tête, et puis voilà des têtes de flèches, des lances, des haches brisées qui nous dénoncent un guerrier. Tous sont là, riches et pauvres, prêtres, guerriers, marchands et rois, tous jusqu'à l'esclave, dont le cadavre abandonné gît sans une écuelle de maïs qui l'accompagne dans son voyage d'outre-tombe, et qui meurt de faim après sa mort, comme il mourut de faim pendant sa vie.

Mais tous ces produits étrangers au Yucatan, silex, obsidiennes, chalchihuilts, agates, etc., nous prouvent quelles relations fréquentes et suivies s'étaient anciennement établies entre la péninsule, Tabasco et les hauts plateaux du Mexique. Sahagun, du reste, nous conte comment de riches compagnies de marchands partaient du Mexique et passaient une année dans leur voyage aux terres chaudes, y portant leurs produits et en rapportant du cacao, du coton et des étoffes; aujourd'hui encore, les marchands indiens de Guadalaxara, méprisant le chemin de fer, entreprennent le même voyage avec leurs petits bourriquets, font encore le même commerce et de la même manière.

J'ajouterai que nombre d'objets trouvés à Jaïna rappellent ceux que je découvris à Nahualac et à Tenenepanco et affirment à leur tour l'unité de civilisation. Je dois également faire mention de haches préhistoriques appartenant à la race primitive, qui laissa des débris de cuisine. Nous en avons une semblable au Trocadéro et venant également du Yucatan...

Outre Jaïna, j'ai visité la *Isla de Piedras*, à trois lieues plus au nord. Celle-ci n'a que cinq cents mètres d'étendue et, lieu sacré comme la première, contenait une grande esplanade avec sa pyramide. J'y ai trouvé de singulières murailles de soutènement en coquillages, dont j'ai pris la photographie. J'ai rapporté également une grande conque marine et deux des coquilles qui composaient la muraille.

Aux environs de Campêche, j'ai visité divers monticules et anciens centres de population, Chalumkin entr'autres, appartenant comme Ek-balam à la troisième époque, mais là, comme dans la partie orientale, les monuments ont presque partout disparu par suite de leur construction défectueuse.

Vous le voyez, je viens de faire une expédition des plus fructueuses et, si je mène à bien ma dernière exploration à Ek-balam, j'aurai de la façon la plus heureuse, terminé ma carrière de voyageur. La guerre indienne semble terminée; on dit les sauvages rentrés chez eux. Je compte donc partir le 25, je laisserai probablement Koba de côté pour me donner à Ek-balam, dont je vais entièrement faire nettoyer l'emplacement.

Je développe mes clichés, qui sont superbes, et j'aurai de fort intéressantes communications à faire, soit à l'Institut, soit à la Société de Géographie.

DÉSIRÉ CHARNAY.

Mérida, 9 avril 1886.

J'arrive de ma ville de Ek-balam, dont j'ai pour la seconde fois visité les ruines; elles en valaient la peine et je ne regrette pas les 500 kilomètres de route cahoteuse qu'il m'a fallu parcourir. La ville est en effet plus importante

Digitized by Google

que je ne pensais et un examen attentif a confirmé ce qu'un premier coup-d'œil m'avait permis d'entrevoir et ce que je vous écrivais dans ma lettre du 22 février. Rien de plus naturel du reste, car avec l'habitude que j'ai des ruines américaines, il m'est aussi facile de distinguer entre des époques diverses, qu'il serait facile à un architecte français de distinguer à première vue entre les époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

Ek-balam était un centre considérable; j'y ai compté plus de 20 pyramides, en dehors de quatre grandes qui sont disposées en carré formant une place de 80 mètres de côté sur 100 mètres et au milieu de laquelle se trouvait la *picote* ou pierre du châtiment. C'était là qu'en présence du public on fustigeait les Indiens coupables. Nous avions déjà observé cette même disposition à Aké et à Izamal; mais ici, terrasses et pyramides ne sont pas une agglomération de terre et de pierres, elles sont en maçonnerie, ce qui constitue un travail considérable.

J'ai découvert un édifice de 70 mètres de long, à double rang de pièces, et que l'on pourrait appeler le palais des nonnes, nom donné dans toutes les villes anciennes aux palais où se trouvent de nombreuses pièces; les relations laissant supposer, et Cogolludo l'affirme, que c'était là la demeure des vestales; or mon édifice contient 24 petites chambres. J'ai découvert également un petit temple semblable à ceux de la Isla de Mugeres et de Cozumel, ainsi que divers monuments dont je rapporte les photographies ; les citernes y étaient nombreuses et j'en ai visité trois en parfaite conservation. Mais ce qui m'avait surtout ramené à Ek-balam, c'était l'espoir d'y fouiller une tombe, cette tombe dont je vous avais parlé et qui, placée dans le soubassement et à l'arrière d'un temple, me semblait si bien indiquée avec sa tête de mort, que je rêvais de caciques et de prêtres et que j'entrevoyais déjà la découverte d'un manuscrit! Landa me confirmait dans mes espérances, disant que l'on enterrait généralement les prêtres derrière les temples. Eh bien, ce n'était pas une tombe, mais une simple chapelle qui nous rappelle la *Maison du Nain* à Uxmal. Elle était pleine de débris; je la vidai et je fouillai le sol jusqu'à deux mètres, sans rien trouver que pierre et mortier. Cependant nous eûmes quelques ossements et les fragments d'une statue en terre cuite, dont je possède heureusement la figure entière, fort curieuse et toute enluminée de noir, ce qui semblerait répondre à ce nom de tigre noir que devait porter le cacique de la ville.

Outre Ek-balam, j'ai visité à trois lieues de là un autre centre appelé *Xui-lub* « le poisson enragé», ou, « la perche affamée », du nom d'un poisson qui vit dans les cenotés et qui ressemble à la perche, ayant le corps rayé de bandes noires et blanches; seulement il est plus court, la tête est énorme et il est d'une voracité extraordinaire. Ce nom de Xui-lub s'appliquait peut-être à un cacique ambitieux, turbulent et envahisseur. La ville est entièrement ruinée ; elle appartenait à la même époque que Ek-balam. Tous ces noms, étranges dans leur traduction, personnifient bien, comme je le disais, une troisième époque; car outre la construction défectueuse des édifices qui indique une période de décadence, ces appellations désignent en même temps une époque de liberté, d'affranchissement; c'est la race vaincue, autrefois, qui a reconquis son indépendance. En effet, la puissance toltèque une fois anéantie après la chute de Mayapan et l'abaissement des deux familles rivales, les

Digitized by Google

princes indigènes organisèrent leurs petites principautés et nous savons que partie des terres orientales de la péninsule était au pouvoir des Cuzules. Je compte développer cela dans le supplément que je vais donner à mon ouvrage. Quant à Koba, il me fut tout aussi impossible de m'y rendre que lors de mon premier séjour. Le gouvernement ayant reçu la nouvelle que les Indiens préparaient une invasion formidable, l'on s'occupe de renforcer la frontière et il n'y a pas un soldat disponible. Mais le colonel Traconis qui a visité deux fois Koba, et qui est venu me voir à Ek-balam, m'a affirmé que les deux villes sont semblables et que Koba est moins bien conservée....

Ma mission au Yucatan est terminée. Ces quatre mois d'explorations incessantes m'ont fortement éprouvé et je prends définitivement ma retraite.....

Veuillez, etc.

DÉSIRÉ CHARNAY.

La Plata, 10 avril 1886.

..... Vous avez peut-être lu un article de M. Ebelot publié dans la *Revue des Deux Mondes* sur la Plata, la nouvelle capitale de la province de Buenos-Aires, fondée le 19 novembre 1882, sur l'emplacement d'une vaste plantation à 50 kilomètres à l'est-sud-est de Buenos-Aires... En septembre 1884, au retour d'un long voyage d'exploration de dix-sept mois, je reçus la nomination de directeur d'un musée qui devait se fonder immédiatement (*museo de la provincia de Buenos-Aires « la Plata »*), à l'aide des collections du *Musée anthropologique* que j'avais réuni. J'étais en même temps chargé de faire bâtir l'édifice destiné au nouvel établissement. Ainsi se réalisait le rêve de toute ma vie. Aujourd'hui, après un travail assidu, j'ai pu commencer à installer les collections dans le bâtiment sus-mentionné.

... Nous travaillons jour et nuit et je pense inaugurer le tout le 19 novembre prochain, c'est-à-dire quatre ans, jour pour jour, après la fondation de cette ville qui a déjà 40.000 habitants.

Pour que vous ayez une idée de l'extension du bâtiment, je vous en donne les mesures. La façade a 133 mètres, la profondeur, 55; la surface des salons et des petites salles de collections, actuellement en cours d'exécution, est de 4.000 mètres; elle en atteindra 5.000; les ateliers et les magasins ont 2.500 mètres superficiels, plus mes appartements et ceux des employés. Le prix est de 2.000.000 de francs. Le musée est bâti dans un beau parc et il aura, comme dépendances, le jardin botanique et zoologique que je viens de commencer. Les collections que nous avons sont déjà assez nombreuses et elles augmentent rapidement. Une fois tout installé, je préviendrai les savants européens (surtout les Français), pour lesquels j'ai réservé des habitations, car je pense qu'une des causes qui empêchent les savants de nous visiter, ce sont les frais de séjour... Immédiatement après l'installation des collections, je commencerai nos *Annnles* pour lesquelles j'ai réuni 1.200 clichés photographiques.

J'espère, etc.

F.-J. MORENO,
Directeur du Musée de la Plata.

Digitized by Google

NOUVELLES

Voyage de M. Ten Kate chez les tribus de la Guyane hollandaise[1]. — Le docteur Ten-Kate a quitté l'Europe au mois de mai 1885, il est arrivé à Paramaribo le 13 juin. Il a visité toutes les tribus indiennes de la Guyane hollandaise, ainsi que les nombreux villages des nègres des Bois. Il a fait des fouilles près de Nikérie, sur l'emplacement d'anciens villages indiens ; mais les résultats obtenus ne correspondent pas à la peine qu'il s'est donnée; il n'a trouvé que deux crânes, quelques fragments d'ossements et plusieurs haches en pierre. Pendant ses voyages à l'intérieur, il a recueilli de nombreux objets ethnographiques et mesuré plusieurs séries d'indigènes.

Les individus mesurés par le docteur Ten Kate, jusqu'au 1er décembre 1885, se répartissent de la façon suivante (chaque individu a été mesuré d'une façon très détaillée) :

	H	F	TOTAL
Arrowaks	31	18	49
Kalinas	3	6	9
Warrons	8	1	9
Karbougros (métis de nègres et d'Indiens)	12	6	18
Nègres des Bois	8	4	12
Indous	9	»	9
	71	35	106

L'indice céphalométrique (sans corrections) des *Kalinas* oscille entre 78,82 et 85,71; l'indice nasal entre 75,46 et 92,68.

La taille varie de 1m,38 à 1m,62.

La couleur de la peau correspond aux nos 29, 30, 31, 44, 45.

L'indice céphalique des *Warrons* oscille entre 78,57 et 84,04.

L'indice nasal varie de 58,49 à 82,35.

La taille va de 1m,48 à 1m,63.

La couleur de la peau correspond aux nos 23-33, 29-30, 33, 44, 45; celle des bras et des jambes aux nos 28-29, 29-30, 30, 29-43.

L'indice céphalique des *Karbougros* varie de 75,79, à 90,14.

L'indice nasal, de 64,28 à 95,24.

La taille est comprise entre 1m,36 et 1m,64.

La couleur de la face correspond aux nos 29, 22-30, 29-30, 30, 44, 46; celle des bras et des jambes à 28-29, 29-43, 30, 30-37, 30-43, 39-43.

Les dents des Caraibes, des Warrons et des Karbougros, comme celles des Arrowaks sont presque toujours mauvaises, mal rangées et très usées.

1) Nous devons au prince Roland Bonaparte la communication des renseignements que l'on va lire sur le voyage de M. Ten Kate, en Guyane. Depuis l'époque où ces documents ont été mis en ordre, des collections intéressantes ont été envoyées par l'ethnographe hollandais; nous aurons l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises. (*Réd.*)

Digitized by Google

Les deux premiers groupes de populations ont les cheveux droits; les Karbougros, par contre, ont les cheveux ondulés ou frisés.

Chez les *Nègres des Bois*, l'indice céphalique, sans correction, varie de 75,80 à 83,15.

L'indice nasal est compris entre les deux extrêmes 84,44 et 109,52.

La taille varie de 1m,47 à 1m,65.

La couleur de la peau correspond aux nos 27-28, 28-29, 29-30, 29-37, 29-43, 37-43.

Ces nègres ont les dents bonnes et bien rangées.

Les expériences dynamométriques (par pression) ont donné des chiffres relativement faibles, même chez les Nègres des Bois.

Il semble que chez ces derniers la force musculaire ne corresponde pas à l'apparence athlétique.

Le docteur Ten-Kate a, en outre, recueilli de nombreux renseignements sur le sens chromatique dans les six séries citées plus haut. Enfin, le docteur Ten-Kate a rassemblé des collections d'ethnographie et d'histoire naturelle, qui arriveront prochainement.

R. B.

Colonie bretonne de Pontpéan. — La colonie bretonne des mines de plomb argentifère de Pontpéan (Ille-et-Vilaine), mentionnée seulement dans le Mémoire de M. Sébillot (voir plus haut, p. 19 et 22), a été l'objet d'une enquête détaillée, poursuivie par M. P. Marque pendant le cours du mois d'avril dernier. Voici les résultats de la statistique que nous adresse ce collaborateur par l'entremise de M. Sébillot.

	Hommes	Garçons	Femmes et veuves	Jeunes filles	Total
Bretons travaillant aux mines de Pontpéan	43	16	14	11	84
Bretonnes, femmes des ouvriers.	»	»	31	»	31
Bretonnes, mariées à des gens de la localité travaillant aux mines.	»	»	6	»	6
Filles de Bretons occupées dans les fermes environnantes ou chez leurs parents .	»	»	»	9	9
Garçons et filles de Bretons au-dessous de 12 ans.	»	32	»	26	58
	43	48	51	46	188

Erratum. — P. 135. Titre. Au lieu de : Afrique Orientale, lisez : Afrique Occidentale.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

EXPOSITIONS, COLLECTIONS, MUSÉES, etc.

Crocker (W.-M.). *Exhibition of Ethnological Objects from Borneo.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Brit. and Ireland*, vol. XV, p. 424-426, 1886.)

Meldola (R.). *Exhibition of Photographs of Nicobarese.* (*Ibid.*, p. 427-428.)

Niblack (A.). *The Smithsonian Anthropological Collections for 1883.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p. 38-50, 1884.)

Rhees (W. J.). *Catalogue of the Publications of the Smithsonian Institution (1846-1882) with and alphabetical Index of Articles in the Smithsonian Contributions to Knowledge, Miscellaneous Collections, Annual Reports, Bulletins and Proceedings of the U. S. National Museum and Reports of the Bureau of Ethnology.* Washington, Smithson. Institut. 1882, 1 vol. in-8.

Catalog II der ethnologischen Sammlung der Neu-Guinea Compagnie ausgestellt im Kgl. Museum für Völkerkunde. Berlin, W. Möser, 1886, br. in-8.

BIOGRAPHIES

Joret (Ch.). *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer baron d'Aubonne... d'après des documents nouveaux et inédits.* Paris, Plon, 1886, 1 vol. in-8.

Lund (H.). *Naturforskeren Peter Wilhelm Lund, en biografisk Skizze.* Kjœbenhaven. Reitzel, 1885, in-8 met to Billeder.

GÉNÉRALITÉS

Dachiller y Morales (A.). *Algunas observaciones filologica-filosoficas sobre el feticismo.* (*Bol. de la Soc. Anthropolog. de la isla de Cuba*, t. I, p. 66-71.)

Chambrun de Rosemont (A. de). *Essai de commentaire scientifique sur la Genèse.* Paris, A. Lévy, 1883, 1 vol. in-8.

Grégory (J.-M.). *Elements of modern Civilisation.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p. 57-63, 1884.)

Haberlandt (M.). *Ueber die Verbreitung und den Sinn der Tätowirung.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien*, 1885. *Verhandl.* s. 53-57.)

Hochart (P.) *Le symbole de la croix.* (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, tome VII, p. 121-177, 1886.)

Powell (J.-W.). *From Savagism to Barbarism.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p. 173-196, 1885.)

Sales y Ferré (M.). *El hombre prehistorico.* (*Bol. de la Soc. Anthropolog. de la isla de Cuba*, t. I, p. 113-120, 141-143, 1885.)

Seely (F.-A.). *The Genesis of Invention.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, 147-163, 1885.)

Ward. *Moral and materiel Progress contrasted.* (*Ibid.*, p. 121-130.)

Digitized by Google

EUROPE

Adalbert Dungel (P.). *Ueber die Tumuli bei Kilb und Mank in Niederösterreich.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien.* 1885, *Verhandl*, s. 43-45.)

Bent (Th.). *On insular Greek Customs.* (*The Journ. of the Anthrop. Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XV, p. 391-402, 1886.)

Bézier (P.). *Inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine.* Rennes, Catel, 1883, 1 vol. in-8., 30 pl. carte.

Castonnet des Fosses (H.). *L'Espagne telle qu'elle est; ses habitants, ses mœurs, ses productions, son commerce.* (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Lille*, t. V, p. 225-253, 1886.)

Crombie (S.-W.). *History of the Game of Hop-Scotch.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland*, vol. XV, p. 403-408, pl. XVI, 1886.)

Decombe (L.). *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine.* Rennes, Caillière, 1884, 1 vol. in-12.

Hörnes (M.). *Funde aus Griechenland.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien* 1885. *Verhandl*, s. 58-61, fig. 8-11.)

Laveley (Em. de). *En deçà et au delà du Danube :* I. *L'évêque Strossmayer.* — II et III. *La Bosnie, régime agraire et économie rurale, les sources de richesse, les habitants et les progrès récents.* — IV. *Les nationalités croate et slovène, la Serbie.* — V. *De Belgrade à Sofia, la Bulgarie actuelle.* — VI. *La Roumélie orientale, la Macédoine, Constantinople.* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1885, p. 806-843 ; 1er août, p. 516-552; 15 septembre, p. 312-348; 15 octobre, p. 891-931 ; 1er novembre, p. 144-173 ; 15 janvier 1886, p. 329-368.)

Lewis (A.-L.). *On three Stone Circles in Cumberland, with some further Observations on the Relation of Stone Circles to adjacent Hills and outlying Stones.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland*, vol. XV, p. 471-480, pl. XX, 1886.)

Munro (R.). *The archæological Importance of ancient British Lake-Dwellings and their Relation to analogues Remains in Europe.* (*Ibid.*, vol. XV, p. 453-469, 1886.)

Richly (H.). *Ueber einen Massenfunde bei Krtenov in Böhmen.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien*, 1885. *Verhandl*, s. 61-62.)

Szombathy (J.). *Bemerkung über die Technik præhistorischer Thongefässe.* (*Ibid.*, s. 45-48, fig. 7.)

Id. *Ueber einen Fund Bronzeringgeld.* (*Ibid.*, s. 63-64, fig. 16.)

Vuletic Vukasovic. *Culturhistorische und præhistorische. Miscellen von der Insel Brac. (Bol) in Dalmatien.* (*Ibid.*, s. 49-52.)

ASIE

Dodd (J.). *A Glimpse at the Manners and Customs of the Hill Tribes of North Formosa.* (*Journ. of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 15, 1885, p. 69.)

Foret. *Campagne de l'*Antilope *en Indo-Chine ; Cochinchine Française, Annam, Tonkin, Siam.* (*Bull. de la Soc. Acad. de Brest, Sect. de Géogr.* 2e sér., t. X. p. 3-100, 1884-1885.)

Digitized by Google

Hervey de Saint-Denys (Mis d'). *L'Annam ou Tong-King et la Cochinchine au point de vue historique et philologique.* (*Extr. des compt. rend. des séances de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres.*) Paris, Imp. Nat., 1886, br. in-8.

Man (E.-H.). *A brief Account of the Nicobar Istanders, with special Reference to the Inland Tribes of Great Nicobar.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Brit. and Ireland*, vol. XV, p. 428-451 et pl. XVII-XIX, 1886.)

Maxwell (W.-E.). *The History of Perak from native Sources.* (*Journ. of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, nº 14, 1885, p. 305-321.)

Paléologue (M.). *Soirée d'hiver à Pékin.* (*Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1886, p. 819-828.)

Swettenham (F.). *Journal Kept during Journay across the Malay Peninsula.* (*Journ. of the Str. Branch. of the Roy. Asiatic. Soc.*, nº 15, 1885, p. 1-37.)

Valbert (G.). *Un voyage dans le Guzerate.* (*Rev. des Deux Mondes*, 1er déc. 1885, p. 681-692.)

AFRIQUE

Colin (Dr). *Mes voyages au Sénégal.* (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Lille*, t. V, p. 259-270, 1886.)

Estournelles de Constant (P. d'). *Les Sociétés secrètes chez les Arabes et la conquête de l'Afrique du Nord.* (*Rev. des Deux Mondes*, 1er mars 1886, p. 100-128.)

Hallez (Th.). *La question de Madagascar, Hovas et Sakalaves.* (*Ibid.*, 1er décembre 1885, p. 649-672.)

Lanessan (De). *La Colonie d'Obock, le Tadjourah et les territoires voisins jusqu'à Gulbet-Karab.* (*Ann. de l'Extr. Orient et de l'Afrique*, t. VIII, p. 257-271, 293-304. Mars-avril 1886.)

Meyners d'Estrey. *La Momie de l'ancienne Égypte.* (*Ibid.*, t. VIII, p. 236-244, 271-277. Février-mars 1886.)

Postel (R.). *Madagascar*, préface par M. de Mahy. Paris, Challamel aîné, 1886, 1 vol. in-12, 5 cartes.

Reyes (W.). *Estudio comparativo de los negros criolles y africanos.* (*Bul. de la Soc. Antropolog. de la isla de Cuba*, t. I, p. 130-135.)

AMÉRIQUE

Bachiller y Morales (A.). *Una hacha de piedra pulida recientemente hallada en Cuba.* (*Bol. de la Sociedad Antropologica de la isla de Cuba*, t. I, p. 78-83.)

Barber (E.-A.). *On some of the excretive Habits and Customs of Aboriginal Tribes in the United States.* (*Rep. of the Proceed. of the Numismat. and Antiq. Soc. of Philadelphia.* 1885, p. 20-21.)

Beauvois (E.). *Les deux Quetzalcoatl espagnols, J. de Grijalva et F. Cortès.* (*Muséon*, t. IV, p. 466-493, 570-593. Août-octobre 1884.)

Boas (F.). *The Eskimo of Bafin Land.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p. 95-105, 1884.)

Brinton (D.-G.). *The Study of the Nahualt Language.* (*The Americ. Antiquar.*, vol. VIII. Janvier 1886, p. 22-27.)

Deans (J.). *On the Copper Images of the Haidah Tribes of British Colombia and*

Digitized by Google

Alaska. (*Rep. of the Proceed. of the Numismat. and Antiquar. Soc. of Philadelphia*, 1885, p. 14-17, fig.)

Deans (J.). *On a peculiar Custom of the Haidah Women at the Period of Puberty.* (*Ibid.*, p. 18-19.)

Hansen (J.). *Bidrag til Ostgronlændernes Anthropologi.* Kjœbenhavn, Bianco Lunos, 1886, br. in-8.

Holm (G.). *Eskimoïske Kaart af Trœ* (*Geograf. Tidskrift*) Kjœbenhavn, Hoffersberg, 1886, br. in-4.

Holmes (W.-H.). *Evidences of the Antiquity of Man on the Site of the City of Mexico.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p. 68-81, fig. 1-13, 1884.)

Lewis (T.-H.). *Effigy Mounds in Iowa.* (*Science*, n° 146, 1885, fig.)

Montané (L.). *La antropologia en Cuba.* (*Bol. de la Soc. Antrop. de la isla de Cuba*, t. I, p. 10-16.)

Id. *Consideraciones sobre un craneo deformado.* (*Ibid.*, p. 92-96.)

Otis T. Mason. *The Guesde Collection of Antiquities in Pointe a Pitre, Guadeloupe, West Indies.* (*Smithson. Rep. for* 1884, p. 731-837, fig. 1-215 *a*.)

Peet (St). *Animal Figures in American Art.* (*The Americ. Antiquar.*, vol. VIII. Janvier 1886, p. 1-22, fig. 1-25.)

Id. *Are. the Davenport Tablets Frauds.* (*Ibid.*, p. 46-56, fig. 1-12.)

Tylor (E.-B.). *How the Problems of American Anthropology present themselves to the English Mind.* (*Transact. of the Anthrop. Soc. of Washington*, vol. III, p 81-94, 1884.)

OCÉANIE

Cuzent (G.). *L'Archipel de la Société.* (*Bull. de la Soc. Acad. de Brest*, 2e sér., t. X, p.101-195, 1884-1885.)

Gheyn (R.-P.-J. van den). *L'unité de la race australienne.* (Extr. des *Bull. de la Soc. Roy. de Géogr. d'Anvers.*) Anvers, de Backer, 1886, br. in-8.

Howitt (A.-W.). *On the Migrations of the Kurnai Ancestors.* (*The Journ. of the Anthrop. Inst. of Great Britain and Ireland*, vol. XV, p. 409-421, 1886.)

Hübner (baron de). *Six semaines en Océanie.* I. *L'île de Norfolk et l'archipel Fiji.* — II. *Samoa.* (*Rev. des Deux Mondes*, 15 décembre 1885, p. 749-795; 1er janvier 1886, p. 64-103.)

Torralbas (J.-I). *Consideraciones sobre la Anthropologia de la Oceania.* (*Bol. de la Soc. Anthrop. de la isla de Cuba*, t. I. p. 135-141, 1885.)

Varigny (C. de). *Emma, reine des îles Havaï.* (*Rev. des Deux Mondes*, 1er novembre 1885, p. 77-105.)

Le Directeur de la Revue, E.-T. HAMY.

L'Éditeur-Gérant, Ernest LEROUX.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

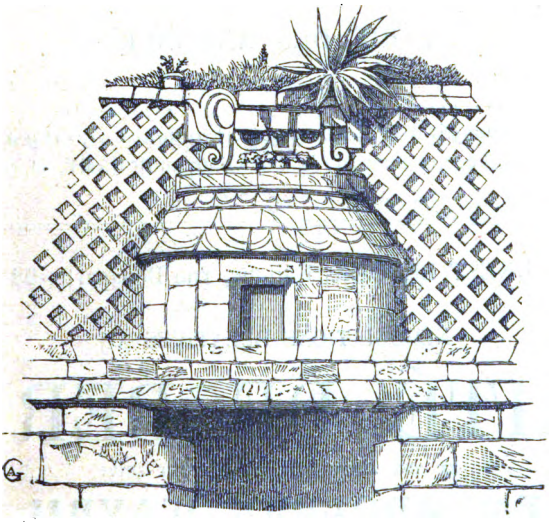
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 4. — Juillet-Août.



PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

MÉMOIRES ORIGINAUX :

Les tumulus de la Daïa de Tilghemt, Sahara Algérien..... Colonel E. POTHIER.
Etudes ethnographiques et archéologiques à l'Exposition Coloniale et Indienne de Londres..... E.-T. HAMY

REVUES ET ANALYSES :

Livres et brochures. — Académies et Sociétés savantes. — Expositions, Collections et Musées .....

NÉCROLOGIE. — BIBLIOGRAPHIE.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-8 raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris.....	**25** fr.	»
— —	Départements	**27**	**50**
— —	Étranger.....	**30**	»
Un numéro, pris au Bureau.....		**5**	»

TARIF DES ANNONCES

Une page.....	**30** fr.	»
Une 1/2 page.....	**20**	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analysés.*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubeck.

ERNEST LEROUX, Éditeur, rue Bonaparte, 28.

NÉGOCIATIONS RELATIVES AU

TRAITÉ DE BERLIN

ET AUX ARRANGEMENTS QUI ONT SUIVI

Par ADOLPHE D'AVRIL

Ancien ministre plénipotentiaire

In-8 avec 6 cartes . . . . . **10** fr.

Digitized by Google

MEMOIRES ORIGINAUX

LES TUMULUS

DE LA DAÏA DE TILGHEMT

Par M. le colonel Edgard POTHIER

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique

Lorsque, se dirigeant vers le sud, on arrive à Laghouat, on rencontre un paysage d'un aspect nouveau. A des collines de formation crétacée succède un pays plat d'alluvions quaternaires, d'une étendue indéfinie, à végétation clairsemée, où domine le remetz, plante ligneuse de faible hauteur. C'est le Sahara, le désert, presque toujours imprégné d'une lumière dont les reflets lointains donnent l'impression de la mer. La ligne d'horizon, bleue comme le ciel sur lequel elle se projette, révèle, par ses inflexions latérales, la courbure de la terre.

De même que les ondulations des vagues sur la mer, les proéminences disparaissent ici devant l'immensité de la surface; cependant, des variations de niveau existent. En suivant la piste, qui s'appelle la route du M'Zab, on rencontre, de distance en distance, des dépressions de terrain d'une certaine étendue, où les eaux de pluie s'amassent et séjournent. Ces dépressions sont appelées des daïas par les indigènes; elles sont peuplées par le bétoum, espèce de térébenthe, arbre de haute futaie, au feuillage épais, qui émerge des touffes de jujubier sauvage. Le nomade se repose à l'ombre de cet hôte du désert, pendant que ses chameaux se nourrissent des maigres plantes qui recouvrent le sol et

Digitized by Google

trouvent quelquefois, dans l'eau de pluie accumulée au fond de la daïa, la boisson rafraîchissante qu'ils attendent depuis si longtemps.

La daïa de Tilghemt est traversée par la route qui mène au

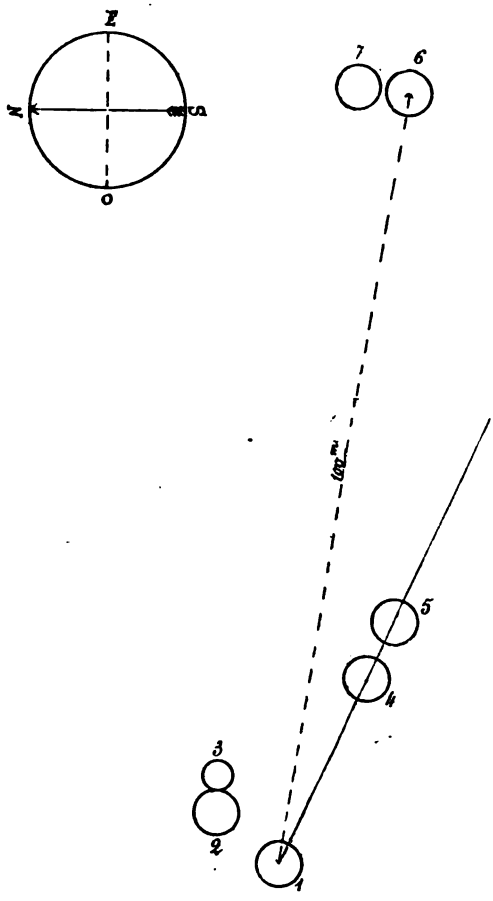


Fig. 86. — Plan d'ensemble des tumulus de la daïa de Tilghemt.

M'Zab, à 90 kilomètres environ au sud de Laghouat. Elle est connue et fréquentée pendant l'hiver par les tribus des Larbâa et et des Ouledj-Nayl, toujours assurées d'y trouver de l'eau pour

Digitized by Google

leurs troupeaux, grâce à la belle citerne qu'y a construite le général Margueritte. Elle sert aussi de campement aux convois qui traversent le désert pour ravitailler nos postes avancés de Ghardaïa et d'Ouargla.

Sur les contreforts qui la limitent au sud-est, à 1,500 mètres environ de la citerne, s'élèvent quelques tertres que les indigènes prétendent être des tombeaux, mais sur lesquels ils n'ont conservé aucune tradition. Ils présentent extérieurement des couches de pierres placées verticalement, d'où émerge parfois un bloc d'assez grande dimension. Ce sont des tombelles que j'ai eu l'occasion d'étudier sur place au mois de mai 1885. Grâce à l'obligeance de M. Thévenez, lieutenant au 1er régiment de zouaves, commandant à Tilghemt un détachement de travailleurs, chargé de creuser un puits dans la daïa, des fouilles ont pu être exécutées; elles ont permis de constater quelques faits que je me propose d'énoncer dans le présent mémoire.

Le groupe des tumulus déblayés comprenait sept tertres dont les positions relatives sont indiquées sur le croquis ci-joint.

Dans les pages qui suivent, nous donnerons la description détaillée de chacun d'eux.

Tumulus n° 1.

Le tumulus n° 1 avait pour base un cercle de 6 mètres de diamètre; sa hauteur était de 1 mètre. Il était, en grande partie, composé de pierres calcaires accumulées, ayant subi, par l'action du temps, une sorte de désagrégation, de telle façon que, dans l'intérieur de son remblai, on trouva un mélange de terre et de sable.

Concentriquement à la base avait été tracé très régulièrement un cercle de 4 mètres de diamètre, fait de pierres jointives déposées sur le sol rocheux.

Au centre de ce cercle, on déblaya une caisse faite de blocs bruts : c'était un cercueil. Les parois latérales, élevées au moyen de moellons placées de champ sur un ou deux rangs, suppor-

Digitized by Google

taient des dalles posées à plat à une hauteur moyenne de 35 centimètres au-dessus du fond, c'est-à-dire du sol naturel. La

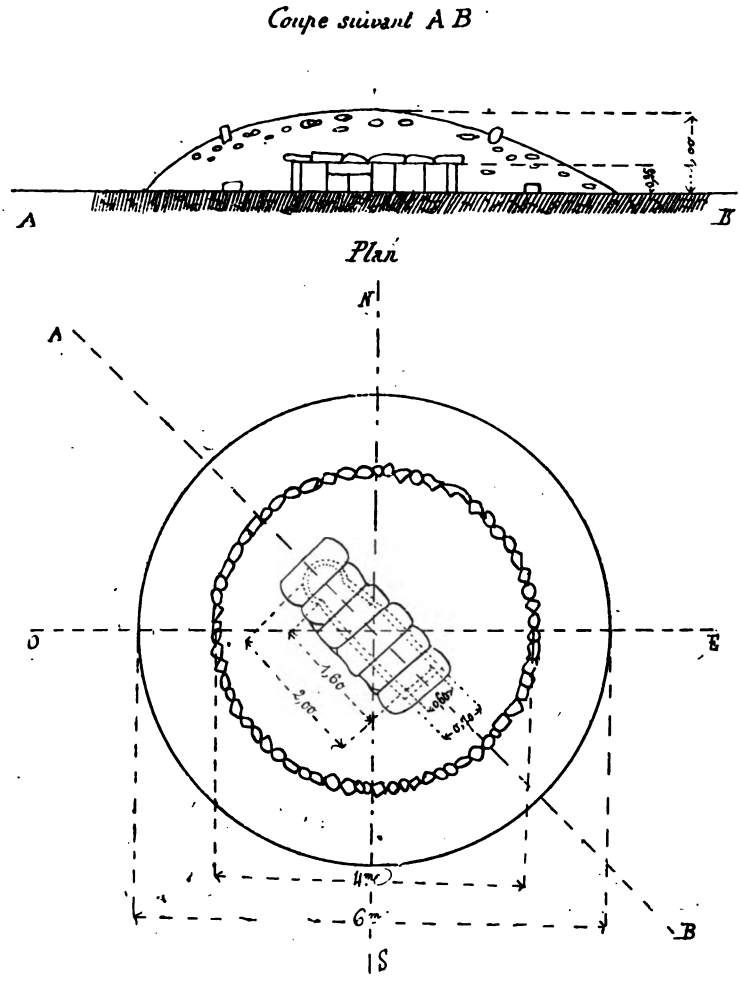


Fig. 87. — Plan et coupe du tumulus n° 1 [1].

longueur de la caisse dans œuvre était de 2 mètres; elle était dirigée dans le sens nord-ouest sud-est. La largeur à l'extré-

1) Ce plan et les suivants sont à l'échelle de 0m,01 par mètre.

Digitized by Google

mité nord-ouest était de 35 centimètres, au milieu de 70 centimètres, à l'extrémité sud-est de 60 centimètres. Le profil horizontal, où apparaissait au nord-ouest un vide arrondi, logement de la tête du cadavre, avait la forme des momies égyptiennes, celle d'un homme enveloppé d'un linceul.

Dans l'intérieur de ce caveau étaient des ossements humains, un fragment de crâne, deux débris de mâchoires avec dents rasées, une ou deux vertèbres. Comme la sépulture ne paraît pas avoir été violée, on pourrait supposer que des débris seuls du cadavre ont été déposés dans la tombe. S'il en a été autrement et si l'on suppose que le corps a été placé allongé, il y a lieu de signaler ce fait que le crâne reposait sur le sol à 40 centimètres du sommet nord-ouest, par conséquent, la taille du mort n'aurait pas dépassé $1^m,60$.

Malgré les recherches les plus minutieuses, on n'a pu recueillir ni arme, ni bijoux, ni outils, ni poteries. Le cadavre reposait seul dans son enveloppe de pierres brutes.

Tumulus n° 2.

La base de ce tertre était un cercle de 6 mètres de diamètre; sa hauteur était de 90 centimètres.

Un cercle de pierres brutes, celles-ci de champ et non posées à plat comme dans le tumulus n° 1, formait un cromlech de $4^m,50$ de diamètre, concentrique à la base.

Le remblai était fait de pierres calcaires accumulées, désagrégées en partie, le sable produit remplissant les vides des moellons. Il ne recouvrait pas un tombeau en pierre. Le mort avait été inhumé dans le massif; ses restes occupaient d'ailleurs des positions qu'il importe de signaler.

Ainsi, le crâne était au milieu du tertre, mais à 50 centimètres au-dessus du rocher, c'est-à-dire à 40 centimètres au-dessous du sommet du tumulus. Les os des bras et des jambes, assez mal conservés, s'effritant facilement, gisaient au contraire, au niveau du sol naturel. Ils étaient placés au nord-ouest du crâne,

Digitized by Google

les plus éloignésn en étant pas distants de plus de 80 centimètres ; ce qui semble permettre la supposition que le mort avait été placé accroupi, regardant le nord-ouest.

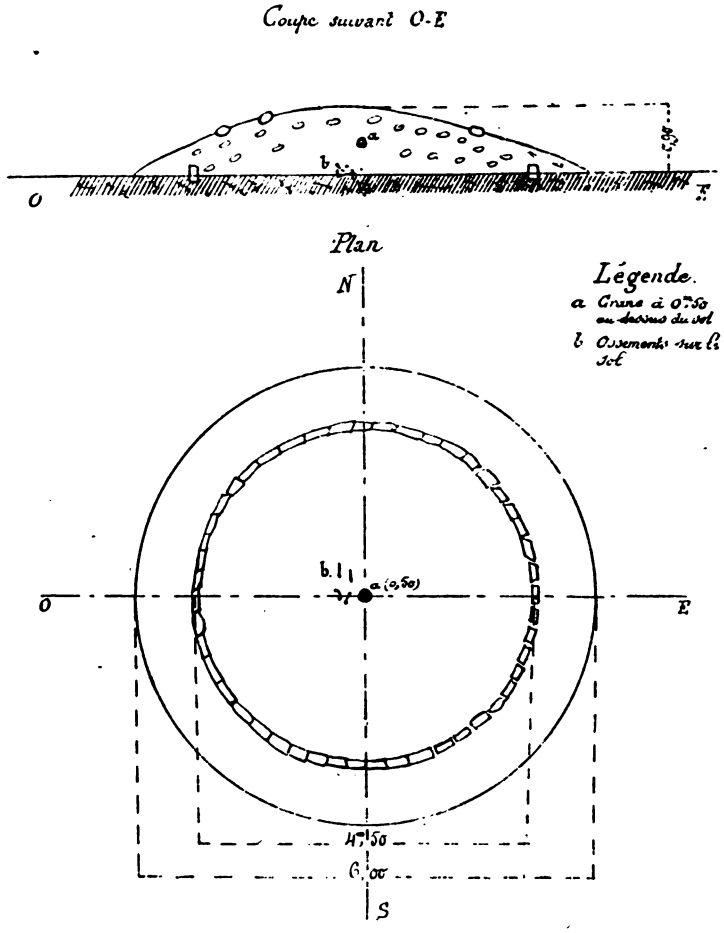


Fig. 88. — Plan et coupe du tumulus n° 2.

La sépulture n'était d'ailleurs accompagnée d'aucun objet d'outillage ou de parure.

Digitized by Google

Tumulus n° 3.

Ce tertre avait pour base un cercle de 4 mètres de diamètre et pour hauteur 75 centimètres seulement.

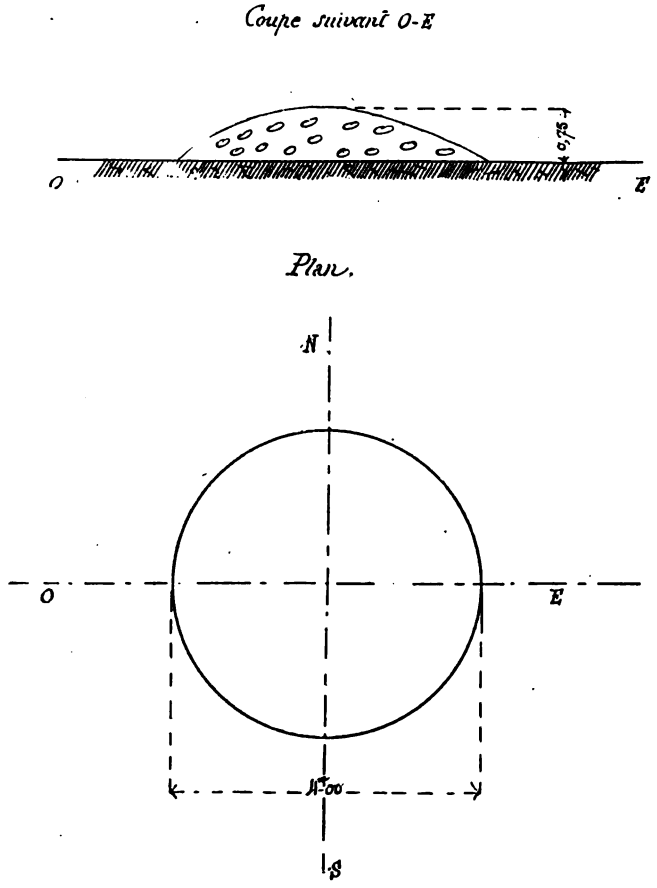


Fig. 89. — Plan et coupe du tumulus n° 3.

Placé en contact avec le tumulus n° 2, il était probablement un monument destiné à l'accomplissement de rites funéraires et avait été érigé en même temps que le remblai voisin dont il semble être une dépendance. Son déblaiement n'a d'ailleurs

Digitized by Google

donné lieu à aucune découverte. On n'y a trouvé ni cercle de pierres, ni squelette, ni tombeau.

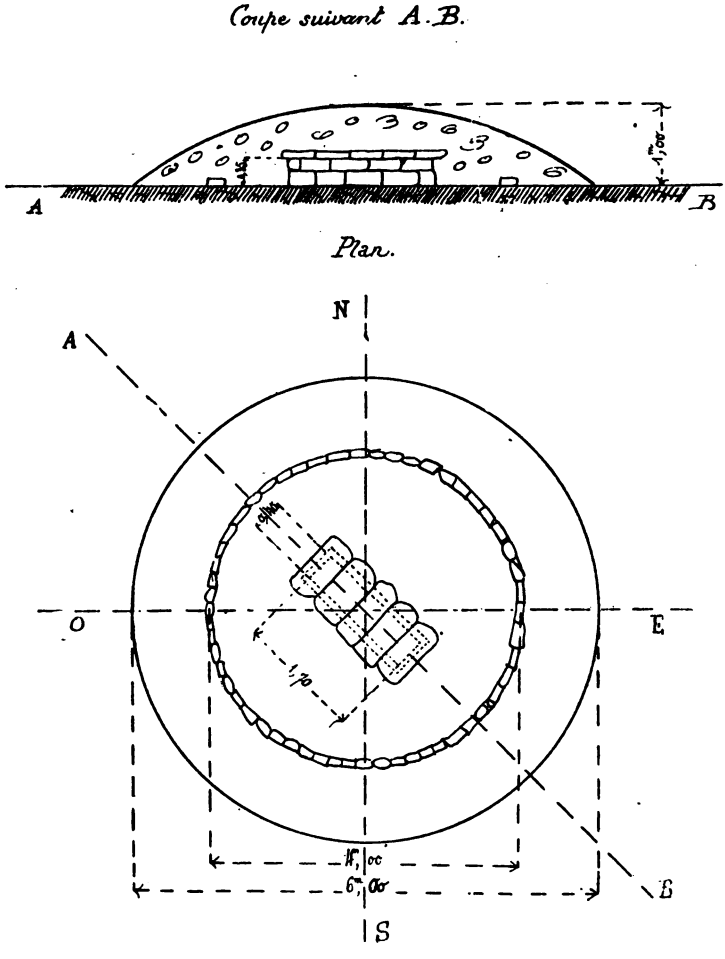


Fig. 90. — Plan et coupe du tumulus n° 4.

Tumulus n° 4.

La base circulaire de ce tumulus avait un diamètre de 6 mètres. La hauteur du remblai était de 1 mètre.

Un cercle de pierres jointives, posées à plat, d'un diamètre

Digitized by Google

de 4 mètres, était régulièrement tracé concentriquement à la base.

Un tombeau en pierres brutes était construit au centre. Ce monument, placé dans la direction nord-ouest sud-est, était rectangulaire et avait les dimensions suivantes dans son œuvre.

Longueur.	$1^m,70$
Largeur	$0^m,40$
Hauteur	$0^m,35$

Les parois étaient formées de deux rangs de pierres; elles supportaient des dalles qui fermaient le caveau dont le fond était le rocher du sol naturel.

Un squelette de femme, très bien conservé, reposait dans ce tombeau, la tête au nord-ouest, les pieds au sud-ouest; malheureusement, le crâne a été complètement brisé par un coup de pioche et les ossements, extrêmement friables, n'ont pu être recueillis, malgré les précautions les plus minutieuses. Des fragments trouvés à hauteur du bassin semblent être les restes d'un fœtus.

Tumulus n° 5.

La base de ce tertre était un cercle de 6 mètres de diamètre; sa hauteur était de 1 mètre.

Le remblai, comme celui de chacun des tumulus précédents, était composé en grande partie de pierres brutes accumulées. Un cercle de 4 mètres de diamètre était dessiné avec les blocs posés à plat et jointifs.

Au centre, un tombeau était placé perpendiculairement à un caveau de même espèce, plus ancien, qui avait été probablement violé, car une partie de la sépulture primitive y était encore déposée, mais les ossements avaient été déplacés. Quant au cadavre du dernier inhumé, il en subsistait seulement des fragments et des débris du crâne sur lesquels semblaient apparaître encore des traces de cheveux. On a même pu

Digitized by Google

recueillir un morceau de matière fibreuse, reste probable du tissu qui a été employé comme linceul.

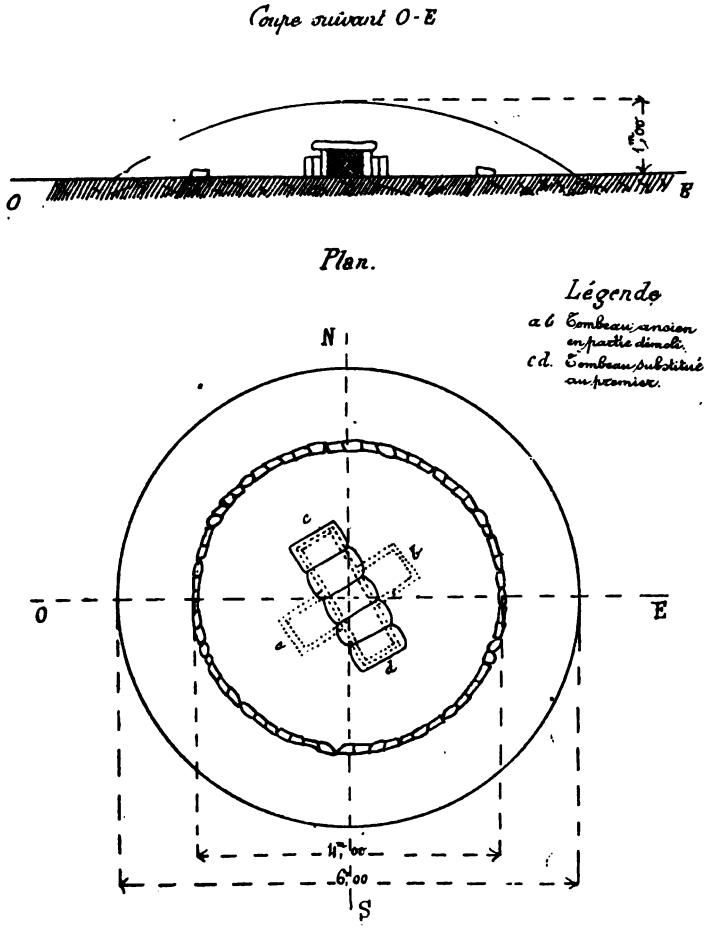


Fig. 91. — Plan et coupe du tumulus n° 5.

Tumulus n° 6.

Ce tertre avait la même forme que les précédents. Sa base était un cercle de 6m,50 de diamètre; sa hauteur était de 1m,25.

Digitized by Google

Au centre d'un cromlech de 4m,50 de diamètre, fait de pierres posées à plat et jointives, avait été construit un tombeau rectangulaire en dalles brutes, mais disposées avec soin les unes à côté des autres. Ce monument avait les dimensions suivantes dans œuvre :

Longueur.	1m,65
Largeur	0m,70
Hauteur	0m,38

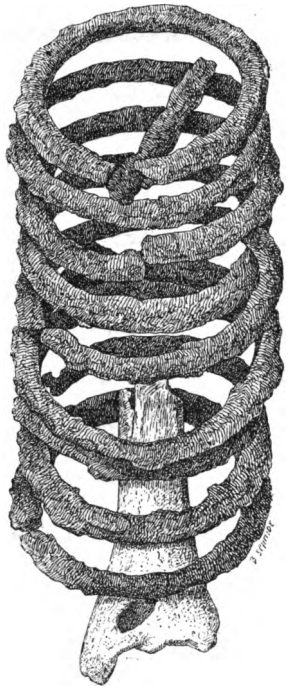


Fig. 92. — Bracelets de fer trouvés sur la jambe gauche de la femme du tumulus n° 6.

Il contenait les restes de deux squelettes, celui d'un homme et celui d'une femme. Les deux corps étaient placés côte à côte, les pieds de l'un à la hauteur de la tête de l'autre. L'homme, déposé à l'ouest, regardait le sud; la femme, à l'est, regardait le nord. Un des tibias de la femme était entouré de bracelets en fer.

Digitized by Google

Neuf de ces anneaux et un fragment ont été recueillis (fig. 92). Ils sont faits d'un fil de fer de 9 à 10 millimètres de diamètre, enroulé en un cercle de 65 millimètres de diamètre intérieur,

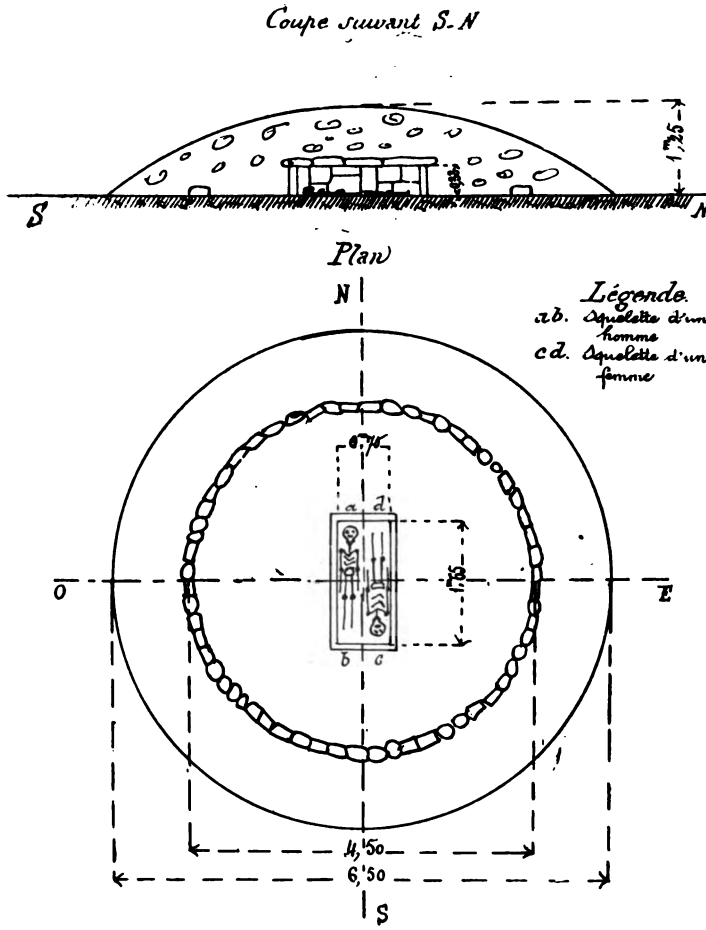


Fig. 93. — Plan et coupe du tumulus n° 6.

et dont les bouts sont jointifs, mais non soudés. La cassure du fragment montre un grain du métal qui ressemble à celui de l'acier.

Digitized by Google

L'analyse chimique a donné les résultats suivants :

1° Composition d'après un premier essai fait sur une partie de l'échantillon brut :

Oxyde de fer	39,10
Oxyde de manganèse	0,70
Cuivre métallique	0,28
Plomb	0,47
Fer	49,30
Manganèse	2,00
Silice	6,85
Pertes	1,30
Total	100,00

2° Composition d'après un deuxième essai fait sur un morceau de l'échantillon nettoyé à la lime et amené à l'état brillant.

Fer	94,05
Manganèse	3,61
Plomb	0,30
Cuivre	0,70
Zinc	traces
Silice	fortes traces
Pertes	1,34
Total	100,00

La proportion de manganèse permet de supposer que le métal employé à la confection des bracelets provient d'un minerai assez commun en Algérie. Les populations qui nous occupent savaient donc probablement produire le fer qu'elles mettaient en œuvre.

Tumulus n° 7.

Ce tumulus avait une base circulaire de 6 mètres de diamètre et une hauteur de 1 mètre.

Un cromlech, fait de pierres brutes jointives, posées à plat, et

Digitized by Google

d'un diamètre de 4 mètres, entourait une tombe rectangulaire longue de 2 mètres, large de 40 centimètres, haute de 35 centimètres.

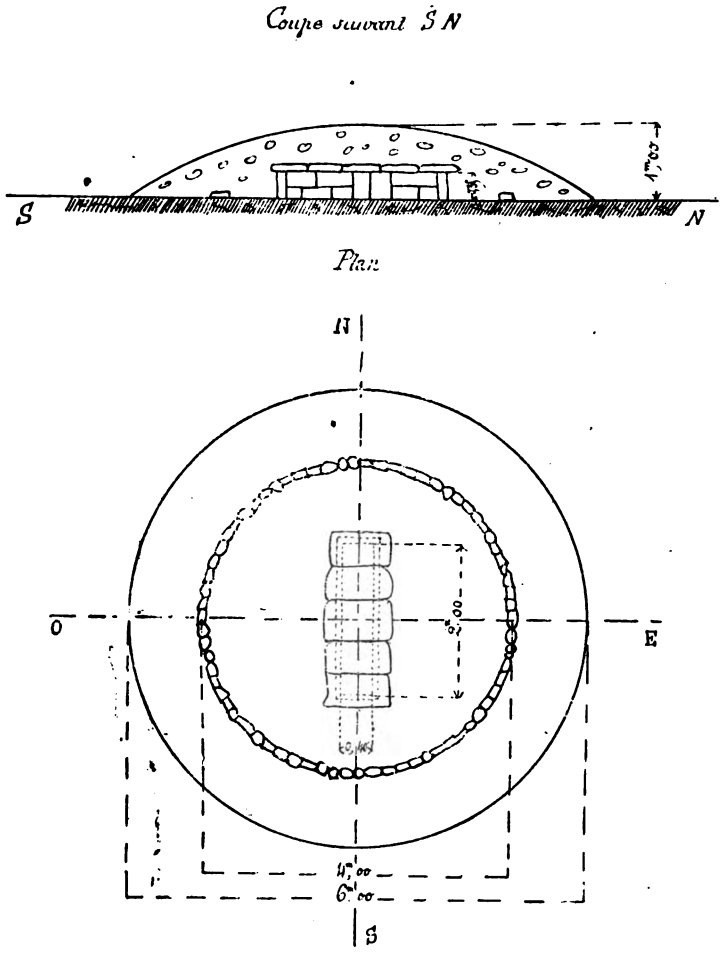


Fig. 94. — Plan et coupe du tumulus n° 7.

Ce tombeau, dirigé nord-sud, était occupé par un cadavre de grande taille (1m,82) dont les pieds étaient au nord. Les os des bras et des jambes, assez bien conservés, paraissaient énormes.

Digitized by Google

Le crâne a pu être recueilli ; il reposait sur l'oreille droite, regardant vers l'est.

A l'appui de ces observations, il y a lieu de signaler ce fait que l'orientation du tombeau et la position du cadavre que nous venons de signaler, sont encore adoptées par les tribus nomades qui circulent dans la région du Sahara algérien dont fait partie la daïa de Tilghemt. En 1885, peu de temps après les fouilles, deux enfants furent enterrés par les tribus à Tilghemt même. Les fosses furent orientées nord-sud; les pieds furent placés au nord et la tête couchée sur l'oreille droite, regardant l'est.

Le crâne recueilli a été étudié par M. Delage, professeur chargé de cours à l'école supérieure des sciences d'Alger, qui a bien voulu me donner les renseignements que je rapporte textuellement ci-dessous :

1° *Capacité.* — La capacité du crâne a été mesurée à l'aide du sable très fin et très homogène dont il était rempli. Trois cubages successifs ont donné une moyenne de 1.370 cc.

2° *Mesures crâniennes proprement dites.* — Les lignes, droites et courbes, pour le crâne comme pour la face, sont exprimées en centimètres :

Diamètre antéro-postérieur	18,4
Diamètre transverse.	13,3
Diamètre vertical (basilo-bregmatique).	13,5
Diamètre frontal maximum (bistéphanique) . . .	11,4
Diamètre frontal minimum	9,2
Diamètre occipital transverse maximum (d'un astérion à l'autre).	10,6
Indice céphalique $= \frac{13,3 \times 100}{18,4}$	72,28
Indice vertical $= \frac{13,5 \times 100}{18,4}$	73,37
Indice frontal $= \frac{9,2 \times 100}{13,3}$	69,2
Circonférence antéro-postérieure	52,1

Digitized by Google

Savoir :

Sous-cérébrale	3,3	
Frontale	10,5	
Pariétale	13,1	
Occipitale (du lambda à l'inion) . . .	6,4	
Distance de l'inion à l'opisthion . . .	4,7	
Longueur du trou occipital	3,7	
Ligne naso-basilaire	10,4	
Total. .	52,1	
Circonférence transverse		43,3
Circonférence horizontale		51,7
Savoir :		
Partie antérieure	24,0	
Partie postérieure	27,7	
Total. .	51,7	

Angle pariétal de Quatrefages = très voisin de + 15°

3° *Mesures de la face* :

Largeur maxima (Diamètre bizygomatique) . . .	12,9
Longueur simple de la face (du point sus-orbitaire au point alvéolaire)	10,1
Longueur totale de la face (du point sus-orbitaire au point mentonnier)	14,4
Indice facial $= \frac{10,1 \times 100}{12,9}$	78,2
Hauteur de la face	9,6
Ligne naso-alvéolaire	7,9
Ligne basio-alvéolaire	9,9
Diamètre bi-jugal	11,1
Diamètre bimalaire	10,6
Diamètres de l'orifice nasal :	
longitudinal	5,5
transversal	2,6
Indice nasal $= \frac{2,6 \times 100}{5,5}$	47,27

Digitized by Google

Diamètres orbitaires :

transversal	3,9
vertical	3,4
Indice orbitaire $= \frac{3,4 \times 100}{3,9}$	87,1

Maxillaire supérieur :

Hauteur maxima	7,4
— moyenne	4,7
— minima	2,5
Largeur maxima	9,8
— maxima	6,5

La forme de l'arcade alvéolaire et par conséquent celle du palais = type elliptique franc.

Maxillaire inférieur :

Distance transversale d'un angle à l'autre	10,9
Distance du même angle au point mentonnier	8,7
Hauteur en avant, à la symphyse	3,5
Hauteur en arrière, au niveau de l'apophyse coronoïde	6,4

Angle du maxillaire inférieur = environ 52°.

Le prognathisme de la face est nettement accusé tant pour les dents que pour le menton.

L'angle facial (de Jacquart) est sensiblement de 75°.

Les tombelles dont nous venons de donner la description ne sont pas les seules que l'on rencontre dans la région nord du Sahara algérien. Du haut des tertres que nous avons fouillés, on aperçoit, surtout dans la direction sud-ouest, des éminences artificielles, émergeant des crêtes qui limitent la daïa.

De plus, entre Tilghemt et Laghouat, à peu près à égale distance de ces deux points, on trouve des tumulus dominant les berges de la daïa de Nili. Ces derniers, il est vrai, diffèrent, par les formes extérieures, de ceux que nous avons étudiés; ils sont à section horizontale rectangulaire. Un d'eux a peu être mesuré; il avait

Digitized by Google

14 mètres de longueur sur 10 de largeur. Il était formé par une muraille en pierres brutes, haute de 40 centimètres et composée de trois rangées de moellons superposées. Sur l'une de ses faces. dans le parement, on apercevait une pierre debout encastrée au milieu de la maçonnerie faite d'ailleurs de blocs posés à plat. Le dessus du monument était un remblai de quartiers de rocher et sable.

J'ai pu constater seulement l'existence de ces monuments dont le déblaiement ne présenterait pas d'autres difficultés que les soins, indispensables dans ces régions, à prendre contre les reptiles réfugiés dans les vides des vieilles constructions.

Plus à l'est, dans un pays inhabité, sur les bords d'un ravin (sources de la rivière souterraine l'Oued-Itel), au lieu dit El-Men-

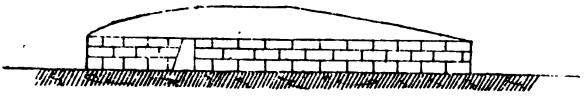


Fig. 95. — Tumulus de la daïa de Nili.

goub, on rencontre encore des tertres qui ont été fouillés en 1864, sous la direction de M. le colonel Seroka, par le capitaine du génie Richard, le capitaine Neltnez du 66e régiment d'infanterie et le lieutenant Serpin du même régiment. Le compte rendu de ces fouilles, rapporté dans le bulletin de la Société archéologique de la province de Constantine pour 1865, doit être résumé ici en quelques lignes, car il signale certains faits qui permettent de supposer que les tumulus d'El-Mengoub sont des sépultures contemporaines et les œuvres de peuplades de même race que les tombelles de Tilghemt.

En effet, leurs formes extérieures, légèrement ellipsoïdales, ont des diamètres variant de 7 à 8 mètres. Leur hauteur est comprise entre 1m,50 et 2 mètres. Leur surface présente souvent une couche de pierres placées verticalement qui dépassent un peu les parties latérales, mais qui dessinent une enceinte assez régulière. D'autres fois, une pierre debout, de forte dimension, se détache en saillie du remblai et saute à l'œil.

Digitized by Google

De plus, le déblaiement mit en évidence un cercle construit avec soin et montra des couches de pierres brutes alternant avec des couches de sable fin.

Enfin, au ras du sol naturel, on a trouvé des ossements, et, dans un des monuments, un squelette entier, tenant dans la main droite un morceau de fer cylindrique ayant un diamètre de 3 centimètres et une longueur de 10 centimêtres. Le bras gauche portait la main étendue sur le sternum ; les jambes étaient ployées en arrière, disposition rappelant peut-être celle du tumulus n° 2 précédemment décrit.

Sur le Chahbet-el-Akra, à sept lieues plus bas qu'El-Mengoub, il y a encore un grand nombre de tumulus que les indigènes appellent Kebeur (les tombeaux).

Au sud, non loin de Berrian, près des cols accidentés de la région appelée Chebka, entre l'Oued-Settafa et les oasis du M'Zab, on relève des amas de pierres semblables aux tertres de Tilghemt et d'El-Mengoub.

Le gisement de ces tombeaux semble encore s'étendre au nord du Sahara sur les Haut-Plateaux. Dans un voyage fait de Bou-Sâada à Laghouat, en suivant les pentes du Djebel-Bou-Kahil et la ligne des Ksour, au nord de l'oued Djedi, j'ai pu reporter sur la carte les emplacements de plusieurs groupes de tertres depuis Aïn-Rich jusqu'aux environ d'El-Assafia.

Ainsi, à Aïn-Rich, au sud-ouest du bordj, on voit encore trois tumulus de pierres amoncelées, d'un diamètre de 10 à 12 mètres, hauts de 80 centimètres à 1 mètre environ. Ils s'élèvent sur le flanc du coteau de la rive gauche de l'oued Chaïr qui coule près du bordj. Bien qu'au premier abord les pierres qui les constituent semblent jetées pêle-mêle, on constate cependant qu'un certain nombre d'entr'elles sont plantées en terre de manière à dessiner très nettement un arc de cercle.

Dans le défilé du Djebel-Bou-Kahil, au passage difficile de Aïn-Kahla, des tumulus ont été érigés en avant et en arrière du col.

A la daïa Megguet, entre le ksar de Messaad et celui d'El-Assafia, au milieu d'une véritable forêt de bétoums, apparaît

Digitized by Google

un groupe de nombreuses tombelles, ayant presque toutes 1 mètre environ de hauteur et un diamètre de 5 à 6 mètres.

Des groupes du même genre se rencontrent près du chemin d'El-Fedj à Laghouat, notamment entre le 28e kilomètre et El-Assafia.

Cette simple énumération de tertres, dont la présence est constatée dans les rares parties visitées des régions voisines de l'oued Djedi, fait supposer qu'il doit exister dans ces parages de nombreuses traces des populations antérieures. Toutefois il est un fait dont il doit être tenu compte. Les lignes suivies par les voyageurs, diffèrent peu de celles parcourues par les nomades. Elles passent par des points obligés, tels que les cols et les sources. Autrefois, comme aujourd'hui, ces points étaient des stations, des lieux de rassemblement où il est naturel qu'abondent les sépultures. Les Arabes des tribus établissent encore leurs cimetières importants dans ces centres de concentration qu'ils traversent dans leurs migrations. Au delà, ils se dispersent à droite ou à gauche pour avoir de plus grandes étendues de pâturages à la disposition de leurs troupeaux; mais le lieu, où chaque année ils sont obligés de passer plusieurs fois, est choisi par eux de préférence pour y déposer les tombeaux de leurs familles.

Quoi qu'il en soit, des populations ont, à une époque reculée, traversé, sinon occupé, ces régions qui sont aujourd'hui les parcours des tribus arabes. Elles connaissaient l'emploi du fer, puisqu'elles possédaient des ornements de ce métal, comme les anneaux que nous avons trouvés autour de la jambe d'une des femmes inhumées à Tilghemt.

Près de ces tombeaux, qui nous révèlent l'existence d'une race connaissant l'usage du fer, nous avons encore trouvé les traces de tribus antérieures n'ayant à leur disposition qu'un outillage en pierre taillée.

Sur les Hauts-Plateaux, les terrains crétacés qui en constituent la charpente contiennent des silex que l'on rencontre également dans beaucoup d'étages géologiques du Tell et du Sahara. L'abondance de cette pierre dure, facile à tailler, devait en

Digitized by Google

déterminer l'emploi par les peuples primitifs. Aussi, près des des sources, dans les défilés des montagnes, n'est-il pas rare de voir des surfaces, parfois assez considérables, couvertes de fragments plus ou moins dégrossis, parmi lesquels des objets fabriqués avec une certaine habileté.

Pour ne signaler que les gisements qui avoisinent les tumulus qui font l'objet de cette étude, nous indiquerons d'abord la station d'Aïn-Oghab, au sud de Bou-Sâada. Près des arbres qui entourent la source, vers le sud, on peut recueillir des silex taillés, dont la grande accumulation sur le sol ne permet pas de douter de l'existence antérieure d'un atelier.

A Aïn-Rich, à quelques mètres des tertres que nous avons signalés plus haut, il est facile de choisir des échantillons à taille intentionnelle parmi les nombreux éclats déposés sur le sable au sud du bordj et couvrant une surface large de 20 à 30 mètres et longue de 50 mètres environ. Le centre de cette aire est à 200 mètres environ au sud de la petite grotte d'où sort la source. Ici, comme à Aïn-Oghab, on ne saurait attribuer la présence de cette grande quantité de fragments taillés qu'à l'existence d'un atelier.

A Abd-el-Medjid, à El-Bordj, à la daïa Megguet, partout sur la ligne qui joint le défilé d'Aïn-Kahla à Messaad et à El-Assafia, on trouve de semblables accumulations de silex taillés.

Et si, pénétrant dans le Sahara, nous gagnons Ouargla et les environs de cette oasis, nous recueillons sans difficulté des pointes de flèches, des lames, des grattoirs, etc., dont plusieurs montrent que les fabricants de ces outils et de ces armes avaient atteint un haut degré d'habileté.

Les gisements s'étendent encore plus au sud. On peut voir dans le *Mémoire sur les âges de pierre du Sahara central*, de M. Rabourdin, et dans les Rapports de M. le capitaine d'artillerie Bernard, que les échantillons de silex taillés ne sont pas rares dans les déserts des Chaambâa et des Touaregs, visités par les missions du colonel Flatters.

Les Hauts-Plateaux et le Sahara furent donc primitivement occupés par des populations dont l'outillage industriel et militaire

Digitized by Google

admettre que les constructeurs des tumulus de Tilghemt sont les représentants d'une race qui, dans ces régions, s'est superposée ou substituée aux tribus primitives faisant usage des silex que l'on taillait, à Aïn-Rich, à El-Bordj, à Ouargla.

Cependant les déplacements de populations, auxquels j'attribue la plus grande part dans les progrès de la civilisation, n'ont pas été dus seulement à des causes extérieures, résultant de la nature physique. Ils ont été aussi provoqués par l'extension de la race humaine et la prospérité des tribus. Les terrains de pâturages étant devenus insuffisants pour les troupeaux, des hommes énergiques, entreprenants, ont entraîné à leur suite une partie des familles et ont fondé sur des territoires moins peuplés des colonies, bientôt accrues par les mariages entre les nouveaux et les anciens habitants. Mais les colons n'avaient pas oublié leur origine et le culte de leurs dieux les a suivis dans leur nouvelle résidence.

Il semble incontestable qu'antérieurement à l'origine de toutes les traditions, chaque pays était peuplé d'une race d'hommes possédant certaines coutumes. Cette race s'est modifiée plus ou moins profondément dans la suite des siècles; mais ni le renouvellement périodique et régulier des générations ni les bouleversements accidentels qui sont venus l'atteindre, ne semblent avoir pu faire disparaître certains traits caractéristiques qui, à toutes les époques, reproduisent, sauf quelques nuances, l'expression du type originel.

Il importe donc de bien constater ces coutumes parmi les révélations que peuvent nous faire les fouilles des anciens tombeaux, car leur étude attentive peut aider à résoudre bien des problèmes difficiles de l'ethnologie. Si, en effet, à l'aide des documents que nous ont laissés les plus anciens poètes, historiens et géographes, nous pouvons établir que certaines coutumes caractéristiques révélées par l'archéologie étaient suivies par des peuples de l'antiquité à l'origine de leur histoire, nous connaîtrons deux étapes, rapprochées dans le temps, de l'évolution de races que nous soupçonnerons avec probabilité devoir se rattacher l'une à l'autre par certains liens d'origine commune.

Digitized by Google

Si, dans ce but, nous étudions les traditions historiques, nous constatons d'abord qu'Hérodote est un des plus anciens auteurs où nous puissions trouver quelques renseignements sur les peuples de l'Afrique. Dans le récit du voyage des Nasamons, il établit nettement la géographie des lieux habités par les Libyens et un grand nombre de peuples libyques, à l'exception des parties possédées par les Grecs et les Phéniciens.

« Ce qui s'étend au- dessus de la côte et des peuples du littoral est rempli de bêtes féroces; puis, après cette région sauvage, ce n'est plus qu'un pays de sable, sans eaux, prodigieusement aride et tout à fait désert. » Après avoir parcouru le pays habité, puis la région des animaux sauvages, les Nasamons arrivent au désert, traversent une grande étendue de terre sablonneuse et aperçoivent enfin des arbres dont ils mangent les fruits. Ils ont trouvé une oasis.

Quant aux nations indigènes, qui occupent ce pays décrit d'une manière si précise, elles se divisent en deux grandes races; les Ethiopiens (ou noirs) au sud et les Libyens au nord. Deux peuples étrangers, les Phéniciens et les Grecs ont des établissements sur la côte. Depuis l'Egypte jusqu'au lac Triton (lac Melr'ir) habitaient les Libyens nomades et pasteurs appelés *Auses* et, à partir du lac de Triton, les peuples laboureurs et sédentaires appelés *Maxyes* (Maziques ou Berbères), distinction importante qui forme un des caractères les plus saillants du Nord de l'Afrique.

Après Hérodote viennent Strabon et Salluste, alors les notions sur l'Afrique sont plus précises. Carthage a été vaincue, les Romains ont fondé des établissements et envoyé des reconnaissances dans les parties méridionales. On voit surgir de nouveaux noms que les incidents de l'occupation romaine avaient déjà rendus célèbres : les Maures, les Numides et les Gétules.

Suivant Strabon, les Maures occupaient le littoral près des colonnes d'Hercule dans la partie qui constitue aujourd'hui le Maroc. A l'Est et toujours sur la Méditerranée sont les Masyliœi (ancien Maxyes d'Hérodote) entre les Maures et les établissements phéniciens. Après la ruine de Carthage, les

Digitized by Google

Romains donnent une partie du territoire conquis à Masanassès pour lequel ils avaient une estime particulière à cause de ses vertus et de son loyal attachement à leur cause. « Et il est de fait, ajoute Strabon, que c'est ce prince qui, le premier, civilisa les Numides et les façonna à la vie agricole, en même temps qu'il les déshabituait du brigandage pour leur apprendre le métier de soldat. Jusque là les Numides avaient offert ce spectacle étrange d'un peuple, en possession de terres éminemment fertiles mais infestées de bêtes féroces, qui, au lieu d'exterminer celles-ci pour cultiver ensuite ses champs en toute sûreté, avait mieux aimé se livrer à un brigandage sans frein et abandonner la terre aux reptiles et aux bêtes féroces, se réduisant ainsi volontairement à mener une vie errante et nomade, ni plus ni moins que les peuples qui y sont condamnés par la misère, l'aridité de leur sol et la rigueur de leur climat. C'est même là ce qui a fait donner aux Masœsylii la dénomination particulière de Numides. Dans ce temps là naturellement leur vie était des plus simples; ils mangeaient plus souvent des racines que de la viande, se nourrissant en outre de lait et de fromage. » D'après cette citation on voit que, pour Strabon, les Numides étaient des Masœsylii nomades habitant le Tell.

Les Gétules étaient une autre race. Ils s'étendaient au sud des Masœsylii sur les Hauts Plateaux depuis la grande Syrte jusqu'au sud des Maurusii. Leurs campements épars ressemblaient aux taches d'une peau de panthère. « Entre la Gétulie et le littoral de notre mer, dit Strabon, on rencontre beaucoup de plaines et beaucoup de montagnes, voire de grands lacs et des fleuves, et parmi ces derniers quelques-uns dont le cours est brusquement interrompu et se perd sous terre. La vie de ces peuples, à en juger par leur nourriture et leur habillement, est extrêmement simple ; ils pratiquent la polygamie et ont des enfants en grand nombre. Ils ressemblent d'ailleurs beaucoup aux Arabes nomades. Comparés à ceux des autres pays, leurs chevaux et leurs bœufs ont le cou plus long. L'élève des chevaux est pour les rois l'objet de soins particuliers, si bien que les recensements officiels accusent chaque année la naissance de

Digitized by Google

cent mille poulains. Le bétail, surtout dans les cantons les plus rapprochés de l'Ethiopie, est nourri de lait et de viande. Voilà ce qu'on sait de l'intérieur du pays. »

Au-dessus des Gétules et parallèlement à leur territoire s'étendait la Garamantide.

Quant à Salluste, son récit extrait des livres puniques, attribués au roi Hiempsal, dont il avait eu connaissance pendant son commandement en Numidie, mérite d'être rapporté tout entier.

« Les premiers habitants des l'Afrique, dit-il, furent les Gétules et les Libyens, peuplades farouches et grossières, qui se nourrissaient de la chair des bêtes fauves et de l'herbe des champs comme les troupeaux. Sans mœurs, sans lois, sans chef qui les régit, ils vivaient errants et dispersés, et choisissaient pour gîte l'endroit où la nuit les avait surpris. Lorsqu'Hercule, suivant l'opinion des Africains, fut mort en Espagne, son armée, assemblage de nations diverses, se trouvant sans général et divisée par l'ambition de chefs nombreux qui se disputaient, chacun de son côté, le commandement, ne tarda pas à se disperser. Dans le nombre, les Mèdes, les Perses et les Arméniens passèrent en Afrique sur des vaisseaux et s'établirent sur la plage voisine de notre mer. Mais les Perses, s'éloignèrent davantage de l'Océan, et ils se logèrent sous la carcasse de leurs navires renversés, parce que le pays ne leur fournissait pas de matériaux et qu'il ne pouvait en tirer d'Espagne ni par achat ni par échange; l'étendue de la mer et l'ignorance de la langue empêchaient tout commerce. Peu à peu, ils se fondirent avec les Gétules par des mariages; et comme dans leurs courses fréquentes pour connaître le pays, ils avaient visité tantôt un point, tantôt un autre, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de Numides. De nos jours encore, les habitations des paysans numides, qu'ils nomment Mapalia, par leur forme oblongue et leur toiture à pans cintrés, ressemblent à des carènes de vaisseau.

« Les Mèdes et les Arméniens s'unirent aux Libyens. Ceux-ci habitaient près de la mer d'Afrique, et les Gétules, plus au midi non loin de la zone torride. Les premiers eurent de bonne heure des villes; car, séparés de l'Espagne par un simple détroit, ils

Digitized by Google

avaient établi avec elle un commerce d'échanges. Leur nom fut peu à peu altéré par les Libyens, qui dans leur idiôme barbare les appelaient Maures au lieu de Mèdes. Mais la puissance des Perses prit un rapide accroissement, et plus tard une colonie d'entr'eux que l'excès de la population avait forcée de s'expatrier, se fixa dans le pays voisin de Carthage, qui s'appelle la Numidie. Dans la suite les deux peuples, se prêtant un mutuel appui soumirent les nations voisines, soit par la force des armes, soit par la terreur; ils étendirent leur nom et leur gloire, surtout ceux qui s'étaient avancés jusqu'à notre mer : car les Libyens sont moins belliqueux que les Gétules. Enfin, la partie inférieure de l'Afrique devint presque tout entière la proie des Numides : toutes les tribus vaincues se fondirent avec le peuple conquérant, il n'y eut plus qu'une seule nation, un seul nom. »

En résumé, si l'on fait abstraction de la partie légendaire du récit de Salluste, on constate que suivant cet historien, « le pays jusqu'à la Mauritanie est occupé par les Numides; tout près de l'Espagne sont les Maures. Au-dessus de la Numidie, habitent, dit-on, les Gétules, les uns sous des huttes, les autres errants et à l'état sauvage. Derrière eux on place les Ethiopiens, puis des solitudes brûlées par les feux du soleil... Une grande partie des Gétules et des Numides, jusqu'au fleuve Mulacha, reconnaissaient l'autorité de Jugurtha; tous les Maures obéissaient au roi Bocchus. »

Les renseignements, fournis par le grand encyclopédiste Pline sur les nations libyennes, n'augmentent pas les connaissances que nous avons tirées des auteurs précédemment cités. L'énumération de quelques noms de tribus pourrait servir à une étude spéciale sur les peuples berbères, mais tel n'est pas notre but. Nous relèverons seulement la phrase dans laquelle il dit que « toute la Gétulie jusqu'au fleuve Nigris sépare l'Afrique de l'Ethiopie. » Or, M. Vivien de Saint-Martin a démontré que ce fleuve Nigris de Pline n'est autre que l'Oued Djedi actuel.

D'après les auteurs anciens il semble donc que, si l'on imagine un profil dirigé du Nord au Sud suivant le méridien d'Alger, on trouvait autrefois.

Digitized by Google

1° Dans la partie rapprochée du littoral, le Sahel et le Tell, des populations de laboureurs, les Maxyes d'Hérodote, les Masyliœi de Strabon, les Numides de Salluste dont la filiation avec les Berbers d'Ibn-Khaldoun et les Kabyles de nos jours est facile à établir.

2° Au delà de l'Atlas, dans la partie où les eaux s'écoulent vers le sud et se réunissent dans des chotts ou se perdent dans des sables, dans cette partie appelée les Hauts Plateaux, des peuples nomades parcouraient de vastes plaines et étaient désignés sous le nom d'Auses par Hérodote, de Gétules par Strabon, Salluste et Pline.

3° Plus au sud, au delà de l'oued Djedi, dans le Sahara et le grand désert, autour de ces oasis visitées pour la première fois par les Nasamons d'Hérodote, vivaient les Garamantes et les Ethiopiens, c'est-à-dire des hommes au teint noirci par le soleil (Αἰθος, brûlé, noirci, ωψ, visage, d'où Αἰθιωψ).

Cette division des parties principales du Nord de l'Afrique entre des populations de types et de coutumes si divers, existait encore du temps de Pline, c'est-à-dire à la fin du 1er siècle de notre ère. Elle s'est conservée probablement juqu'au XIIe siècle ; il suffit, pour s'en convaincre, d'esquisser en quelques lignes, les effets de l'invasion musulmane dans le pays qui nous occupe.

On sait que la première entreprise des Arabes sur le Maghreb remonte à l'an 19 de l'hégire (640 après J.-C.) et ne se manifeste d'abord que par des incursions. La fondation de Kaïrouan (45 de l'hégire) donne aux troupes d'occupation un quartier général permanent et marque le commencement de la conquête. En l'an 86 (705-706) la domination musulmane est accentuée par la constitution pour le Maghreb d'un gouvernement distinct de celui de l'Egypte ; mais, malgré les affirmations des historiens arabes, elle ne paraît pas bien assurée. Quoi qu'il en soit, rien dans les récits ne fait supposer l'installation des tribus conquérantes dans le pays envahi, il y a seulement des déplacements de Berbères ordonnés par les vainqueurs pour disséminer les forces de leurs ennemis.

Après une période d'anarchie qui commence en 126 de l'hégire

Digitized by Google

et pendant laquelle les hommes de sang africain reprennent la suprématie, a lieu, en 1048, à l'instigation d'El-Mestâmer, gouverneur de l'Egypte, une véritable inondation des tribus arabes qui détruisent tout, arbres et villes, sur leur passage. Le progrès de ce mouvement se manifeste jusque vers le milieu du XVIe siècle, au moment où son génie destructeur trouve deux nouveaux auxiliaires, dont l'action se combine avec la sienne, les Chérifs et les Turcs.

Sortie de l'Egypte en 1048, l'irruption arabe avait atteint, en 1160, le centre de la province de Constantine, en 1187 la province de Tlemcen. Tantôt elle traverse les populations autochtones sans les déplacer, tantôt elle les entraîne avec elle; mais partout elle ruine les villes, les vergers; elle dépeuple et produit la misère c'est-à-dire la barbarie.

Marmol évalue à plus d'un million le nombre d'individus que le premier flot versa en Afrique. Vers la fin du XVIe siècle, le nombre des Arabes répartis sur toute la surface du Maghreb s'élevait à plus de quatre millions, et l'empire du Maroc en contenait à lui seul deux fois autant que les trois autres états (Alger, Tunis et Tripoli).

C'est donc probablement, par suite de cette invasion formidable qui a atteint les rives de l'Oued Djedi entre 1160 et 1187 ou des déplacements de populations autochones qui en furent les conséquences, qu'a eu lieu le refoulement vers le sud de ces nomades dont les anciens historiens et géographes nous ont bien indiqué le gisement et dont nous avons retrouvé les tombeaux dans les tertres de la daïa de Tilghemt.

Pendant une grande partie de l'année ces peuples trouvaient dans les plaines du pays des daïas une nourriture suffisante pour l'alimentation de leurs troupeaux. Au moment des grandes chaleurs ils allaient vers le Nord comme les tribus actuelles. La ligne, jalonnée par leurs tombeaux le long des pentes du Djebel Bou Kahil, était un de leurs parcours et les conduisait sur les Hauts Plateaux. Mais, en général, leurs lignes de commerce se rapportaient plutôt aux centres, à ces oasis découvertes par les Nasamons, et au lieu d'être perpendiculaires à la côte

Digitized by Google

de la Méditerranée suivaient cette direction de l'Est à l'Ouest, encore adoptée aujourd'hui par les caravanes allant de Tripoli au Maroc.

S'il en fut ainsi autrefois, des relations ont dû avoir lieu entre les tribus qui nous occupent de la côte occidentale de la mer Rouge au sud de l'Egypte, c'est-à-dire avec le pays que Strabon appelle la Troglodytique.

« Dans toute la Troglodytique, dit Strabon, les populations mènent la vie nomade. Chaque tribu a son chef, son tyran. Les femmes et les enfants sont possédés en commun... »

« Voici comment chez certaines tribus troglodytiques on procède à la sépulture des morts : on commence par attacher solidement le cou aux jambes au moyen de baguettes de paliure, et tout de suite après, avec un entrain joyeux, voire avec de grands éclats de rire, on fait pleuvoir sur le corps une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'il en soit couvert et qu'on puisse n'en plus rien voir, on plante alors une corne de chèvre au haut du tas de pierres, et, cela fait, on se disperse. »

Serait-il étrange de voir une réminiscense de ces antiques rites funéraires dans la disposition accroupie du squelette d'El Mengoub et dans la sépulture du tertre n° 2 de Tilghemt ? Enfin, la construction en pierres brutes, jetées pêle-mêle, des tumulus du Sahara ne dérive-t-elle pas de ces coutumes rapportées par Strabon ? Je suis porté à l'admettre ; car ici, plus peut-être qu'en Europe, on comprend combien le mot peuple a une signification vague. Divisés en tribus, en familles, ces pasteurs isolés ne constituaient aucune société liée par un pacte commun ; mais ces tribus avait des coutumes communes, dont il ne subsiste que des indices après ces mélanges qui n'ont pas permis la conservation de tous les traits distinctifs des races primitives.

Ce qui me paraît donc résulter de ces études sommaires à propos des fouilles des tumulus de Tilghemt, c'est l'occupation du Sahara algérien depuis les temps les plus reculés jusqu'à une époque récente, par une race, dont les représentants, possesseurs du fer, ont dû venir de l'Est. Peut-être même cette invasion ne serait-elle que la conséquence des déplacements de

Digitized by Google

tribus refoulées par ces immigrations, bien antérieures à la migration historique du temps de Mahomet et confirmées par les récits de Juba, de Strabon et de Ptolémée. Pomponius Mela avait remarqué, lui aussi, que les deux rives du golfe arabique, la rive africaine aussi bien que la rive asiatique, étaient occupées par des Arabes.

Rejetés par ces conquérants asiatiques, les constructeurs de tumulus ont pénétré dans ces vastes plaines, peu habitées, où ils se sont fondus avec les familles encore outillées d'armes en silex et d'où ils ont été eux-mêmes repoussés plus au sud à la suite de l'invasion musulmane, probablement au XIIe siècle de notre ère.

Digitized by Google

ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR L'EXPOSITION COLONIALE ET INDIENNE DE LONDRES

PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

Aucune des grandes expositions, générales ou spéciales, qui se sont succédées depuis quelque temps dans les capitales des deux mondes, n'a offert pour les hommes de science un intérêt comparable à celui que présente la *Colonial and Indian Exhibition* ouverte depuis le commencement de mai à South-Kensington.

Cette magnifique exposition est entreprise par les Anglais dans un but essentiellement politique; ils veulent, avant tout, resserrer entre certains groupes coloniaux et la mère-patrie, des liens qui se sont beaucoup relâchés dans ces dernières années.

Les inspirateurs de l'exposition de Londres ont cherché en même temps à stimuler les instincts mercantiles de leurs compatriotes en leur faisant plus intimement connaître les vastes champs ouverts à l'esprit d'entreprise et au génie commercial de la race dans les immenses domaines britanniques.

Pour atteindre ce dernier objectif, ils ont réuni dans un local approprié, les matériaux de toute sorte qui peuvent servir à mieux apprécier l'histoire et la géographie, les ressources de toute nature, l'état social, etc., etc., des territoires actuellement soumis à la domination dite *impériale*.

La science de l'homme a nécessairement une large place dans

Digitized by Google

un pareil programme à côté des autres sciences, et un groupe, le XIIe, a été organisé par la commission royale, pour recueillir les documents qui concernent l'ethnologie et l'archéologie, aussi bien que les collections relatives à l'histoire naturelle proprement dite.

Pour répondre au désir des commissaires royaux, toutes les commissions coloniales, ou bien peu s'en faut, se sont mis à réunir des matériaux ethnographiques, et les ensembles ainsi constitués sont souvent assez riches pour frapper considérablement les visiteurs les moins instruits, et apporter à nos connaissances spéciales des compléments d'information d'un véritable intérêt.

J'ai examiné avec le plus grand soin ces collections ethnographiques, coloniales et indiennes, au cours d'un récent voyage à Londres. Le travail que l'on va lire résume, aussi fidèlement que possible, ce que j'ai pu recueillir sur les indigènes si divers qui ont peuplé ou peuplent actuellement les colonies du Royaume-Uni.

Je commencerai cet exposé rapide en condensant, en quelques paragraphes, les documents relatifs à l'ensemble des territoires que les Anglais désignent tous ensemble sous le nom d'*Australasia* et qui comprennent les colonies fondées sur le continent australien, la Tasmanie, le sud-est de la Nouvelle-Guinée, les îles Viti et l'archipel de la Nouvelle-Zélande.

I

COLONIES AUSTRALIENNES

L'Australie ou Nouvelle-Hollande, où les Anglais possèdent cinq colonies florissantes, était exclusivement peuplée, avant sa découverte par les Blancs, d'un certain nombre de petites tribus appartenant toutes aux variétés d'une seule et même race, remarquable surtout par la juxtaposition de caractères qui ne se rencontrent guère associés ailleurs chez l'homme ; la chevelure ondulée et le facies négroïde. Depuis Torrès qui a le premier décrit sommairement ces indigènes (1606), depuis Diego de Prado y Tovar qui

Digitized by Google

en a grossièrement crayonné les plus anciens portraits, jusqu'aux auteurs des monographies les plus récentes, MM. Brough-Smith (1878), R. Sadleir (1883) ou Edw. M. Curr (1886), un très grand nombre d'écrivains, plus ou moins spéciaux, ont consacré des travaux fort variés aux *Australians*. Nous rappellerons seulement que c'est Dampier qui a décrit pour la première fois, avec quelque précision, les caractères physiques de ces indigènes, et Parkinson qui en a donné le premier portrait un peu ressemblant; que Blumenbach a fourni les premiers renseignements exacts sur leur conformation céphalique; que Péron a publié les premiers documents sur leur ethnographie; que c'est Lindt qui a édité les premières bonnes photographies de naturels; enfin que c'est le comité de Melbourne qui a fait faire pour notre Exposition universelle de 1867, les premiers moulages d'après nature exécutés sur des indigènes du continent austral.

Cette exposition de 1867 avait d'ailleurs groupé à Paris un si grand nombre de matériaux, réunis un peu partout sur le grand continent océanien, que les comparaisons qu'on en a pu faire ont considérablement avancé l'étude de l'ethnographie australienne[1].

L'exposition actuelle ajoute assez peu de chose à ce que nous avons alors appris *de visu* sur les mœurs, les coutumes et les industries indigènes. Elle éclaire cependant de certaines lumières nouvelles l'ethnographie de quelques peuplades et notamment de celles de l'ouest australien.

Western Australia. — L'Australie Occidentale, la plus anciennement explorée des terres dont l'ensemble forme le continent méridional, est pourtant demeurée jusqu'aujourd'hui la portion la moins connue de ce vaste ensemble. Les cantons du Sud-Ouest

1) Ces pièces, distribuées après l'Exposition entre le Muséum d'Histoire naturelle, le Musée des Antiquités nationales et quelques particuliers, ont fini par se retrouver réunies pour la plupart au Musée du Trocadéro. M. Montefiore, en particulier, qui en possédait une partie, nous a récemment offert sa collection, et le Musée de Saint-Germain n'a conservé des choses qui lui étaient venues en 1867 que quelques termes de comparaison : pierres emmanchées et bois gravés.

Digitized by Google

ont bien été en partie colonisés et 33,000 blancs environ, presque tous d'origine anglaise, y sont aujourd'hui établis, mais les régions du Nord-Ouest sont restées très peu fréquentées et, sauf quelques tribus du littoral vues par les expéditions de Baudin, de Grey, etc., on ne sait rien ou presque rien des indigènes.

Lorsque les statisticiens de Swan-River viennent nous assurer que le nombre des Australiens qui vivent dans les limites de la colonie, ne dépasse pas 2,346, nous devons donc entendre seulement qu'il a été recensé 2,346 individus dans les limites où s'exerce l'action des agents britanniques. Un tiers du territoire occidental, au moins, échappe absolument à leur contrôle et l'on devra grossir, dans de fortes proportions, le nombre des Australiens actuellement vivants dans la colonie de l'Ouest.

L'exposition, où j'ai trouvé les résultats numériques que je critique, présente au visiteur les mêmes séries de pièces ethnographiques montrées à toutes les expositions précédentes, mais en y ajoutant toutefois des documents sur l'intérêt desquels j'insisterai plus loin.

Ce qui frappe au plus haut degré l'ethnographe dans toute exhibition d'objets indigènes de l'Australie occidentale, c'est l'aspect extraordinairement primitif des objets qui la composent. Nul autre peuple au monde, sauf peut-être quelques petites tribus du centre de l'Amérique du Sud, ne s'est maintenu jusqu'à nos jours, dans une situation aussi rudimentaire, que les naturels de l'Ouest australien. C'est chez ces sauvages qu'il faut aller, pour retrouver un état matériel analogue à celui dans lequel devaient vivre les premiers hommes de notre Europe quaternaire. Ils utilisent, en effet, encore aujourd'hui, un instrument en pierre dont la forme est très voisine de celle des haches de Saint-Acheul (fig. 96, n° 5) et leurs lances, leurs massues, leurs couteaux, etc., sont armés d'éclats de roches, où le travail humain est si peu accentué, quand il existe, qu'il échappe aux yeux de la plupart de ceux qui le recherchent. Les planches des grands ouvrages consacrés à l'Océanie, celles de Dumont d'Urville ou d'Angas en particulier, ont représenté quelques-uns de ces engins dont la partie active est formée d'éclats de quartz, de silex, ou encore, depuis la coloni-

Digitized by Google

sation, de débris de verre de bouteille. Appliqués le long du bois, les fragments de pierre (*ibid.*, nos 1 et 9) sont fixés à ce dernier au moyen d'une couche de gomme noire et brillante, produit d'une *xanthorrhée*, vulgairement appelée *black boy gum*.

Que l'on suppose un instrument ainsi confectionné, lance ou couteau, abandonné aux chances habituelles de destruction, le bois pourrira, la résine sera décomposée et il ne demeurera que les minces fragments de pierre, souvenirs insuffisants de nos primitifs armuriers.

Ces indigènes de West-Australia utilisent, paraît-il, deux gommes de propriétés un peu différentes; la moins liante est employée pour assurer les barbelures de pierre ou de verre des lances, afin qu'elles puissent se détacher par le choc et rester dans la blessure que l'arme aura produite. La gomme la plus résistante est usitée pour fixer les armatures des couteaux, des *dowark*, des *woomera*, etc., et pour attacher à son manche la hache primitive dont il était question plus haut.

Ce dernier instrument (fig. 96, nos 4 et 5) généralement taillé dans du silex ou de la diorite, aiguisé le long de son tranchant, est aussi parfois employé sans avoir subi, au préalable, le moindre polissage. L'exposition actuelle nous montre un exemplaire ainsi éclaté, que l'on prendrait assez volontiers pour une hache amygdaloïde des alluvions de la Somme ou de l'Oise. L'emmanchure, qui pourrait d'ailleurs s'appliquer fort bien à la plupart des pierres taillées en langue de chat ou en amande, consiste en une bande flexible de bois ou d'écorce, ployée en anse autour de la pierre et dont les deux extrémités, ramenées ensemble et solidement attachées l'une à l'autre, à l'aide d'un collier de peau, viennent former la poignée de l'arme ou de l'outil.

Les *dowark* représentent des bâtons plus ou moins longs et plus ou moins droits, armés au bout d'un gros éclat de silex, aussi enchâssé dans la résine. Les Australiens occidentaux s'en servent pour creuser le sol à la recherche des racines comestibles; ce sont encore à l'occasion des armes de jet ou des massues. Le *coondi* ou *comdi* est un simple couteau de silex; sous le nom de *cundy* on l'emploie enfin à pratiquer

Digitized by Google

la circoncision, dans les tribus de la rivière Murchison.

A côté de ces curieuses choses figurent dans les panoplies et les vitrines de Western Australia un nombre considérable d'objets plus connus : ce sont des *kyleys* (boumerangs) les uns plus incurvés et moins anguleux, ce sont ceux du Nord; les autres, ceux du Sud, aux angles plus accusés et aux courbes moins fortes; ce sont des *woomera*, leviers en bois dur à chasser la lance, d'un ovale court et large, armés d'un crochet en os de kangourou, fixé avec le *black boy gum*; ce sont des massues coudées au bout ou terminées par un renflement ovoïde; ce sont des *wonda*, boucliers étroits et longs, arrondis à leurs extrémités, ornés de stries colorées en rouge, et diversement coupées et munies d'un manche vertical ménagé en saillie dans la masse même du bois qui forme l'arme (fig. 97, nos 5 et 6).

Ce sont enfin les fameux *message sticks* appelés *boombœrro*, qui servent tout à la fois de moyen de communication entre les tribus et de passe port ou sauf-conduit pour les Australiens en voyage. L'exposition de West Australia renferme un certain nombre de ces bâtons, qu'il sera fort intéressant de comparer à ceux que M. Bastian et quelques autres ethnographes ont récemment publiés.

Le *mero* est une espèce de diable que l'on fait tourner au bout d'une corde dans les corrobories. La pierre de *bulya* est une pierre magique; le sorcier ou *bulya* souffle dessus, s'en frotte la poitrine, puis l'applique, en prononçant certains mots, sur la partie blessée ou malade. « Les possesseurs d'une semblable pierre sont supposés avoir le pouvoir d'envoyer des maladies et même la mort à ceux qui les ont offensés. »

Un dernier mot à propos des ornements peu connus portés dans leurs fêtes de tribus par les Australiens de l'Ouest. Ce sont, outre les plumes de l'ému et du chocolocal, le *knoolyumbidda*, fait en bois de sandal, que l'on passe dans le nez des jeunes hommes, lorsqu'on le perce pour la première fois, et qui doit rester dans la blessure jusqu'à sa cicatrisation, le *yowada*, taillé dans un fémur de kangourou, sorte d'épingle à cheveux ou d'orne-

Digitized by Google

ment de tête, le *bouka*, pièce de vêtement fabriquée avec la peau du même animal, etc., etc.

South Australia. — Les indigènes de la côte méridionale de South Australia participent, dans une certaine mesure, aux caractères que nous venons de signaler chez leurs voisins de l'Ouest, et Angas, qui a fait une étude fort attentive de leur ethnographie, a parfois retrouvé parmi leurs tribus les plus occidentales des choses identiques à celles de Swan River.

Ces identités sont toutefois assez exceptionnelles, et l'ensemble des instruments des Australiens du Sud se présente généralement avec une physionomie spéciale que l'Exposition de Londres met bien en évidence sans rien ajouter toutefois à ce que le grand atlas d'Angas nous en a appris depuis 1847.

Les planches, III, V, VI, XI, XV, XVIII, XXI, XXII, XXIV, XXVII, XXX, XXXII, XLVII, LI, LVI, de cette importante monographie, ont donné les détails les plus circonstanciés sur l'habitation, les ustensiles, le vêtement, les parures, les armes, etc., des tribus encore aujourd'hui assez nombreuses du territoire méridional, et les artistes locaux semblent bien s'être inspirés de quelques-unes de ces figures pour la confection des scènes de la vie australienne qu'ils ont ingénieusement disposées sous les yeux du public anglais à l'une des entrées de la *South Australia Court.*

C'est bien, par exemple, le pêcheur de la rivière Murray (pl. XXX), dans son frêle canot d'écorce (*mungo*), que M. A. Saupe nous montre brandissant sa longue fouène à double pointe. A côté se présente un autre Australien du Sud, armé de la lance et du boomerang. Un peu plus loin, un troisième indigène fait du feu, en tournant un bâtonnet avec les mains dans une planchette à trous qu'il tient à plat avec l'un de ses pieds ; une pauvre femme s'abrite dans une méchante hutte, etc., etc.

Tout cela est un peu sommaire d'exécution, fort naïf, mais fort sincère, et bien encadré dans des décors assez habilement disposés.

Les collections d'objets exposés par MM. J.-W. Jones,

Digitized by Google

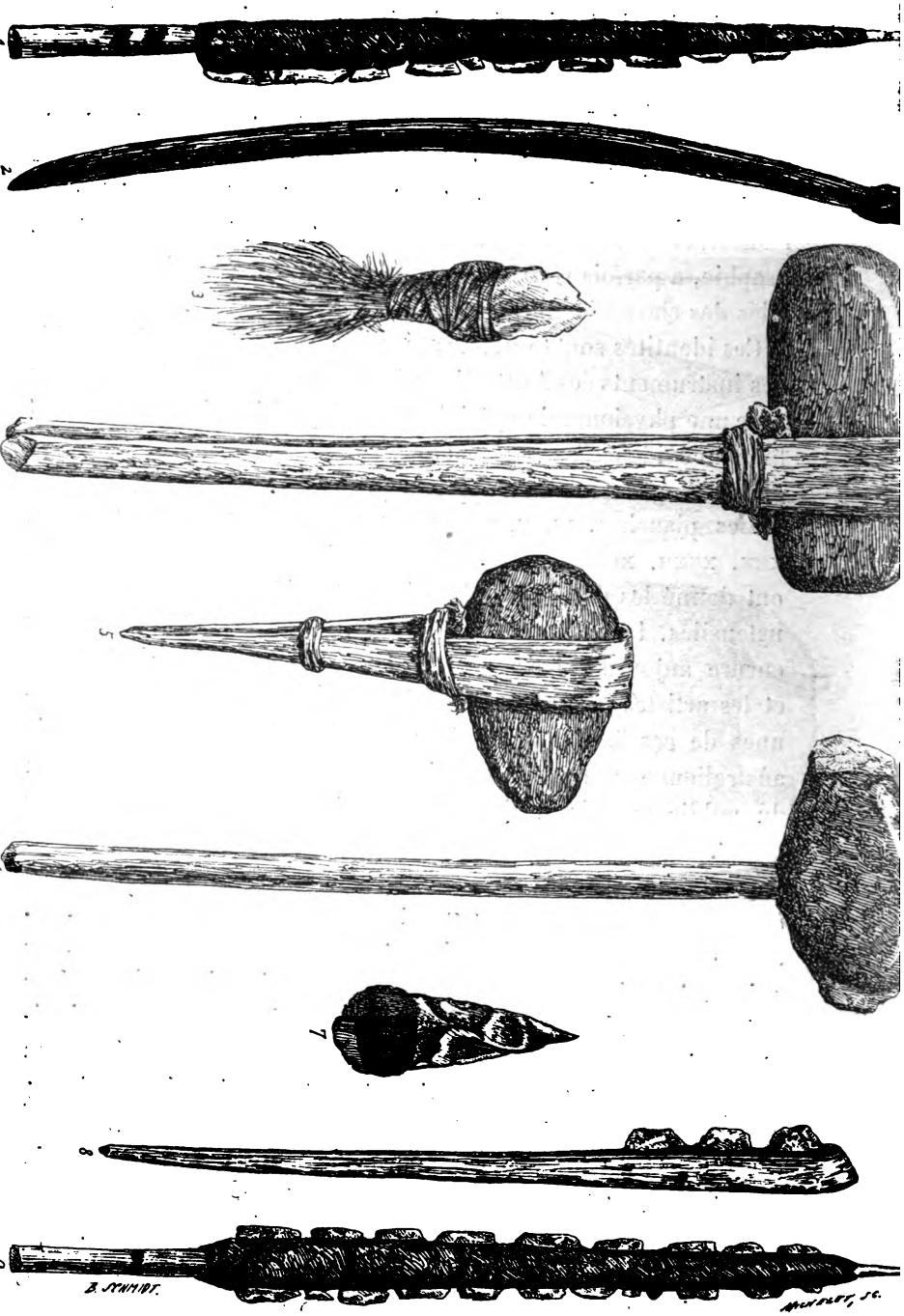


Fig. 96. — Armes et instruments de pierre des diverses tribus australiennes. — 1. Extrémité d'une lance armée d'éclats de verre de bouteille. (Western Australia). — 2. *Dowark* armé d'un éclat de silex (*id.*). — 3 Couteau de quartz emmanché (Moreton Bay) d'après Angas. — 4. Hache polie emmanchée (Gippsland, Victoria). — 5. Hache taillée emmanchée (Western Australia). — 6. Marteau emmanché (*id.*). — 7. Pointe de [illegible]

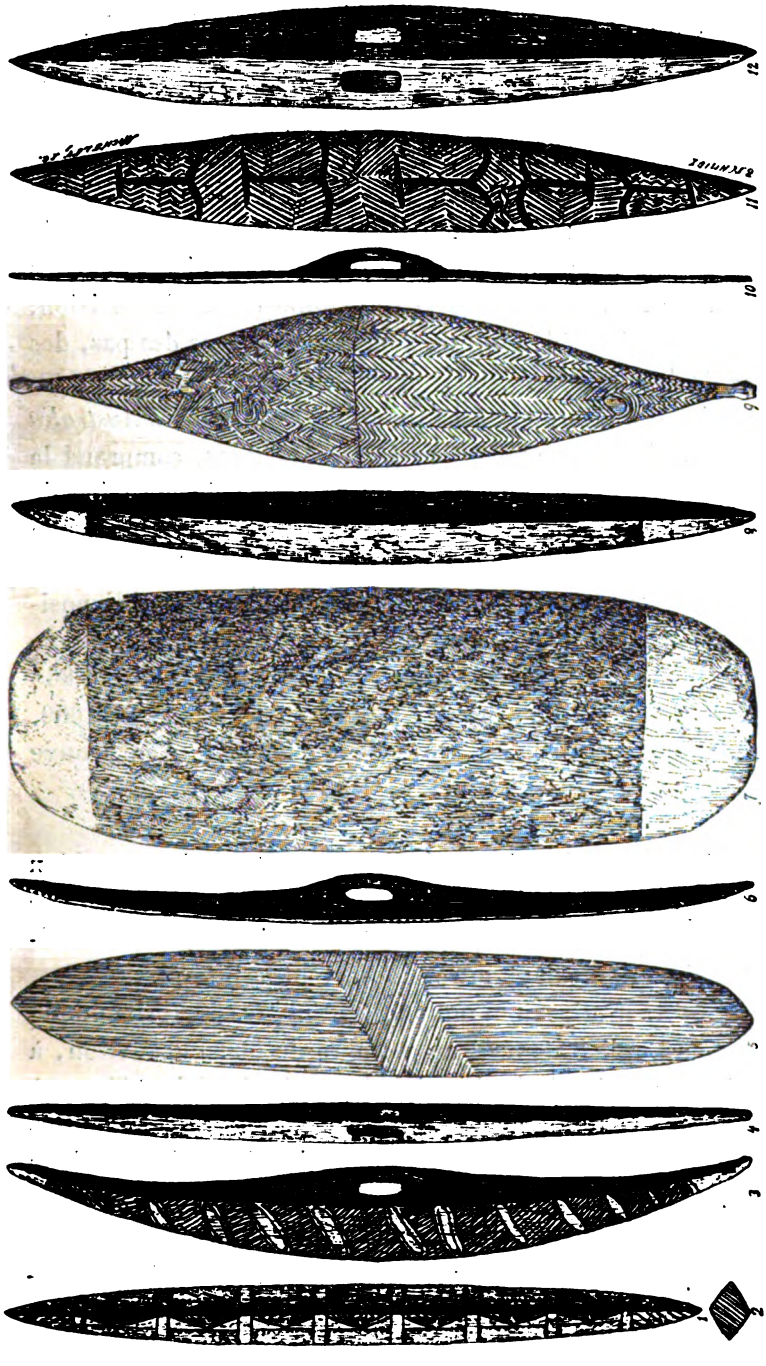


Fig. 97. — Principaux types de boucliers des indigènes australiens. — 1. Petit bouclier à quatre pans (Victoria). — 2. Sa coupe — 3-4. Bouclier dit *Drun mung* ou *Tawarang* (Haut-Murray, Victoria et N. S. Wales). — 5-6. Bouclier dit *Wonda* (Western Australia). — 7-8 Bouclier dit *Goonlan* (Rockhampton Queensland). — 9-10. Bouclier dit *Mullabakha* (Darling, N. S. Wales). — 11-12. Bouclier à trois pans (South Australia).

Digitized by Google

W.-B. Wilkinson, le protecteur des aborigènes, et la Commission officielle, se composent d'armes défensives et offensives, d'ustensiles, etc., dont les plus curieux viennent du Nord (*Northern Territory*). Il y a, entre autres objets particulièrement intéressants, dans la collection Wilkinson, des lances armées de pointes de pierres qui rappellent tout à fait celles de la célèbre grotte de Moustier; dans la collection Jones, on peut voir d'autres pièces moins connues encore, un sac qui contient les charmes, etc., en usage dans la cérémonie de la circoncision, des garnitures de pieds destinés à effacer les traces des pas, des ornements de pierre, etc., etc.

Le territoire du Nord, rattaché provisoirement à *South Australia* en 1863, et d'où proviennent ces dernières choses, comprend la ligne de côtes situées entre 129 et 138° à l'est du méridien de Greenwich. C'est la partie de la colonie qui a conservé le plus de noirs. *South Australia* (Sud de l'Australie et territoire du Nord) renfermerait en tout, suivant les statistiques faites pour l'Exposition, 6,346 indigènes, dont 3,678 du sexe masculin et 2,668 du sexe féminin. La population d'origine européenne s'élevant à 279,865 individus, la proportion des noirs aux blancs est de 22/1000. Les chiffres relevés plus haut apprennent qu'il s'en trouve 10 pour 100 environ dans la colonie de l'Ouest.

Victoria. — A Victoria, les indigènes sont relativement bien moins nombreux. Le million de blancs qui forme cette colonie du Sud-Est a presque complètement anéanti les quelques milliers de noirs qui erraient autrefois sur tout le littoral.

Le peu d'Australiens qui ont survécu à l'invasion britannique sont aujourd'hui réservés, au nombre de 500 ou environ, à Koranderrk, aux bords des lacs Hindsmarsh, Condah et Tyers, à Framlingham et à Ramayeck, et s'il existe encore des familles indépendantes, elles sont reléguées dans l'angle nord-ouest de la colonie.

Ce sont deux de ces familles que M. A. Saupe nous montre dans les groupes pittoresques qui ornent l'entrée de *The Victorian Court.* Je dois à l'amabilité de M. Ch. Joly les deux clichés

Digitized by Google

ci-joints (fig. 98 et 99), qu'il a fait exécuter d'après des photographies rapportées de Londres.

Le premier nous montre deux Australiens accroupis sous l'abri rudimentaire qui leur sert d'habitation : l'homme dépouille un opossum, la femme prépare le feu pour cuire la bête; un enfant, couché sur le ventre, dans les herbes, regarde ces préparatifs. Un dingo avec son jeune, quelques armes grossières et quelques ustensiles complètent la mise en scène qui est très vivante et mérite vraiment la vogue dont elle jouit auprès des visiteurs de l'Exposition.

On remarque sur les planches, qui forment le linteau de cette hutte primitive, deux gravures indigènes grossières mais animées, représentant l'une un combat que se livrent deux guerriers, l'autre un émeu poursuivi par un chasseur.

Le second groupe (fig. 99) nous met en présence de deux autres sauvages de Victoria : l'homme, armé de sa hache emmanchée (voyez fig. 96), guette, la main au front, le gibier qu'il poursuit. Sa femme l'accompagne, chargée des ustensiles nécessaires au ménage nomade.

Nous rencontrons un peu plus loin quelques-uns des bustes de la collection de Melbourne, dont je rappelais plus haut les origines ; le Musée technologique de cette ville a fait exécuter en terre cuite ces excellentes pièces dans un de ses ateliers. Plus loin encore, M. Lindt nous montre de nouveau les photographies si caractéristiques dont il a souvent exposé déjà des épreuves, tandis que le capitaine Page, secrétaire du bureau de la protection des indigènes, nous initie à la vie quotidienne de ses administrés dans les *Reservations*[1].

New South Wales. — L'ethnographie des Nouvelles Galles du Sud est représentée par quelques photographies de M. Lindt,

1) Pour des raisons financières, nous dit-on, la Tasmanie s'est abstenue de figurer à l'Exposition coloniale de Londres. Nous n'avons pas à le regretter à notre point de vue spécial. Nos lecteurs savent, en effet, que cette terre qui nourrissait 7,000 insulaires au commencement du siècle, n'en contient plus actuellement un seul. La race tasmanienne a été violemment détruite, et les 7,000 noirs ont fait place à 130,000 blancs environ.

Digitized by Google

déjà nommé, de MM. Kerry et Jones, de Sydney, de M. William Wark, de Kurrajong, et par d'importantes séries d'objets

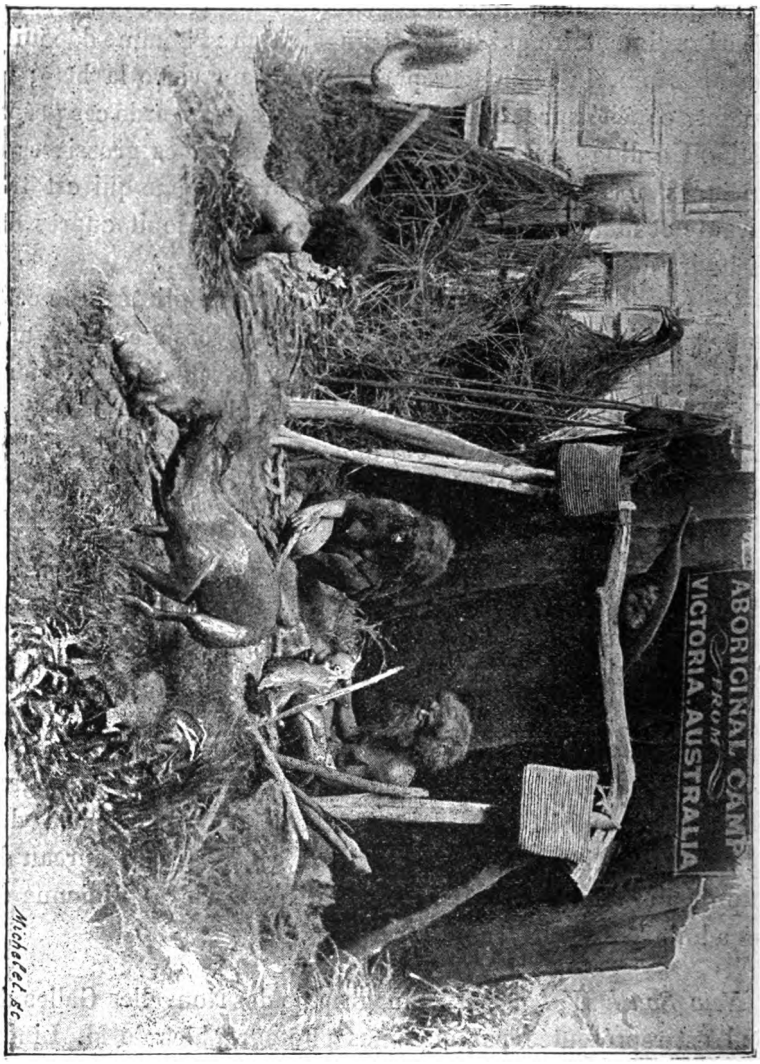


Fig 98. Campement d'Australiens de Victoria (d'après une photographie communiquée par M. Ch. Joly).

confiés par l'*Australian Museum* et MM. A. Cox, Liversidge et Palmer. Malheureusement ces quatre collections, dont chaque pièce a sa provenance nettement établie, et qu'il eut été d'un

Digitized by Google

grand intérêt de pouvoir étudier dans tous leurs détails pour les comparer entre elles, ont été confondues toutes ensemble dans

Fig. 99. Groupe d'Australiens de Victoria (d'après une photographie communiquée par M. Ch. Joly).

d'énormes panoplies et placées beaucoup trop haut pour qu'on puisse en déchiffrer les numéros d'ordre.

J'ai regretté d'autant plus vivement cette installation défec-

Digitized by Google

tueuse, que MM. Liversidge et Arthur Cox avaient envoyé de nombreux objets très caractéristiques des Nouvelles Galles du Sud, au voisinage desquels ils avaient demandé qu'on plaçât, comme termes de comparaison, des haches emmanchées, des ciseaux montés, des bois sculptés, etc., etc., des divers Archipels Mélanésiens et Polynésiens, de Victoria et de Queensland. Les commissaires ont confondu toutes les séries les unes avec les autres, si bien que ces excellents matériaux d'étude, intelligemment présentés par les exposants, sont demeurés inutilisables.

Queensland. — Les treize petites collections locales de Queensland ne sont guère mieux présentées au public. Il est vrai que les inconvénients qui résultent des confusions commises, sont ici beaucoup moins graves. Les panoplies de Queensland ne renferment d'abord aucun objet étranger au pays. En second lieu, les Australiens, qui se sont maintenus en fort grand nombre (70,000) dans les immenses territoires presque inconnus qui forment le nord de la colonie, ont presque tous à peu près le même genre de vie et les variations ethnographiques observées d'une tribu à l'autre sont de peu d'importance. On rencontre partout la hache en pierre polie à son tranchant, la lance en bois barbelée avec son woomera, le bouclier de bois léger (*góon-tan*) ovale, en partie blanchi ou noirci (fig. 97, n°s 7, 8), et dont la poignée est ménagée dans l'épaisseur même de la pièce, les massues en forme de tête de casoar ou de quelque autre oiseau, etc., etc. Ce n'est que dans les îles du détroit de Torrès que le métissage papoua s'accentue dans le mobilier, aussi bien que dans le type. On voit notamment intervenir dans l'armement des Kowraregas le casse-tête garni d'un disque à bord tranchant, l'une des pièces favorites des habitants des petites îles qui bordent la côte sud de la Nouvelle Guinée.

British New-Guinea. — Queensland et les Nouvelles-Galles du Sud se disputent l'honneur de faire connaître aux visiteurs de l'Exposition coloniale l'ethnographie de cette grande terre

Digitized by Google

dont les Anglais et les Allemands se sont tout récemment partagé la moitié orientale. Le territoire devenu anglais, limité par le 140° degré de longitude est, du côté de la Nouvelle-Guinée hollandaise, s'avance sur la côte orientale jusqu'au 8e parallèle sud, et comprend par conséquent toute la grande presqu'île du Sud-Est, avec les nombreuses îles qui en dépendent, jusqu'au cap Délivrance.

Il n'est pas de pays au monde plus curieux pour les ethnographes; deux races s'y juxtaposent, toutes deux restées à l'âge de la pierre, et cependant remarquables l'une et l'autre par l'ingénieuse utilisation des matériaux divers qu'elles ont leur portée et les variations étonnantes qu'elles leur font subir dans le décor et dans la forme.

Les tribus de ces deux groupes étaient fort rarement visitées, il y a vingt ans encore et lorsqu'en 1873 M. Moresby conduisit ses belles explorations tout le long de leurs côtes, un bon nombre d'entre elles étaient complètement ignorées des Blancs. Aussi se sont-elles présentées aux explorateurs sous l'aspect le plus saisissant. Vierges de tout contact avec la civilisation, elles avaient continué à vivre comme vivaient les ancêtres quand ils envahirent la contrée, et offraient une occasion tout à fait unique d'étudier les caractères de toutes sortes d'un peuple véritablement primitif.

Les voyageurs n'ont peut-être pas utilisé aussi complètement que possible ces facilités exceptionnelles.

Bien des choses restent à faire notamment pour compléter l'examen scientifique des caractères extérieurs de ces sauvages, mais presque tout ce qui se rattache aux manifestations matérielles de l'activité humaine est bien connu dès à présent chez les insulaires du sud-est de la Nouvelle-Guinée et des petits archipels voisins. Des ethnographes attentifs comme M. Hugh Hastings Romilly, ou comme M. Theodore-F. Bevan ont formé et nous montrent des collections étonnantes, qui permettent d'étudier dans leurs détails les mœurs et les coutumes des Néo-Guinéens orientaux et de les comparer à celles des insulaires des autres archipels océaniens. Ces rapprochements permettront de se faire une idée plus exacte

Digitized by Google

de la prépondérance relative des deux races qui ont formé les tribus papoua-polynésiennes de cette portion de la Mélanésie.

Je n'ai pu, au cours de ma visite à l'exposition de Queensland, que relever très rapidement une sorte d'inventaire sommaire de la collection Romilly[1]. L'une des pièces qui attirent tout d'abord l'attention dans ce merveilleux ensemble de raretés ethnographiques, c'est la statue d'un danseur chargée d'un mannequin à pendentifs, comme on n'en connaît point de semblable. Qu'on

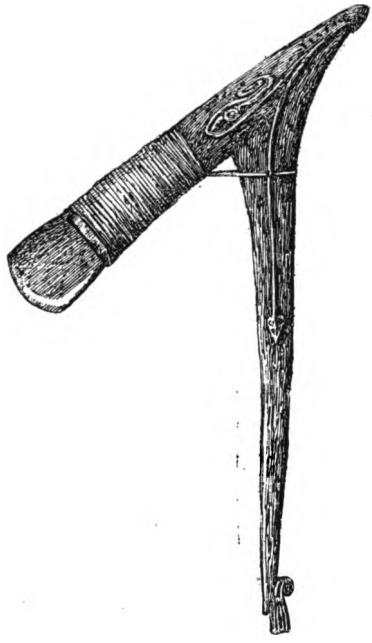


Fig. 100. Hache emmanchée des îles de d'Entrecasteaux.

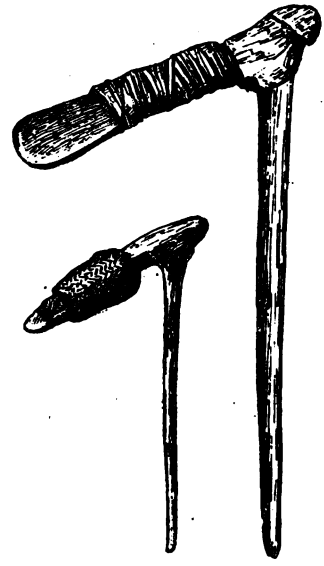


Fig. 101-102. Haches emmanchées de Port Moresby.

se figure un crocodile dont la tête, horizontalement dirigée, forme en avant du porteur, au niveau de son thorax, une protubérance énorme, tandis que les pattes et la queue, redressées

1) Le possesseur des belles pièces, dont il est question ici, vient de publier un volume intitulé *The Western Pacific and New-Guinea, Notes on the Natives, Christian and Cannibals, with some Accounts of the old Labour Trade.* London, Murray, 1886, in-8, with a Map.

Digitized by Google

à angle droit, lui constituent un gigantesque panache. L'ensemble du mannequin est monté sur une carcasse de bois léger, recouverte d'écorce battue et peinte, brodée en paille et ornée de franges qui dissimulent presque complètement le danseur, dont on ne voit guère que le bas des jambes. L'usage de ces grands masques à pendentifs est essentiellement papoua, et l'on en connaît beaucoup d'échantillons recueillis à la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Irlande, en Nouvelle-Calédonie, etc., mais ni les collections de Berlin, de Londres et de Paris, ni les planches de Dumont d'Urville ou de M. W. Powell ne montrent de spécimen comparable à celui que s'est procuré M. Hugh Romilly.

Vis-à-vis le danseur, et lui faisant pendant, sont placés des modèles, remarquablement exécutés par les naturels, et représentant un petit village sur pilotis, composé de cinq maisons ou hangars, de formes différentes [1].

Une grande embarcation des Motous, construite également à petite échelle par un charpentier indigène, se compose de quatre canots accolés supportant un plancher commun sur lequel est la chambre du navire. Une grande voile en forme d'aile, fortement échancrée, sert de moteur à ce vrai navire de haut bord, dont le type est certainement bien plus polynésien que papoua. On s'explique aisément, en présence de semblables constructions nautiques, les migrations immenses qui ont eu pour résultat la dispersion de la race à travers le Pacifique, depuis Madagascar jusqu'à la péninsule californienne.

Presque à côté du gros canot quadruple, figure un petit canot simple, aux extrémités relevées, léger et élégant, soigneusement orné de sculptures en bois et qui rappelle de très près ceux des îles Salomon et des autres archipels de la Mélanésie orientale.

Les armes offensives et défensives sont de formes très variées dans la Nouvelle-Guinée anglaise. J'ai surtout remarqué des massues armées d'une grosse pierre en forme d'œuf, ou d'un

1) Plusieurs belles photographies prises par M. H. Romilly représentent d'autres maisons aériennes installées dans des arbres à de très grandes hauteurs et reliées au sol par de longues et minces échelles.

Digitized by Google

disque étoilé, d'énormes haches en diorite montées sur un manche court, rond ou plat (fig. 101, 102), des boucliers en forme d'écu, carrément échancrés du haut.

Les parures sont celles qu'a décrites M. O. Finsch, colliers, ceintures, pendants, etc.; la pièce la plus remarquable est un de ces ornements de guerre, ornés de corail et de nacre, appelés *musikaka*, et dont la *Revue d'Ethnographie* a donné la représentation (t. V, p. 72, fig. 19).

Parmi les instruments de musique de la collection Romilly, tambours, etc., je distingue une flûte de Pan à neuf tubes; parmi les fétiches, une tête de bucéros ornée de plumes de casoar, me rappelle le curieux mémoire de M. Pleyte, publié l'année dernière dans cette même revue (t. IV, p. 318).

La collection néo-guinéenne de M. Theodore-F. Bevan, qui remplit neuf grandes vitrines de l'exposition des Nouvelles-Galles du Sud, est beaucoup plus nombreuse que celle de M. H. Romilly (elle compte 1449 pièces) mais on y remarque moins de pièces exceptionnelles. On y voit surtout des bois sculptés, vases de diverses formes, lances, massues, couteaux, rames, tambours, statuettes, etc., ornés de curieuses ciselures des types les plus variés; malheureusement, le propriétaire de toutes ces curieuses choses les a défigurées en reblanchissant les creux avec de la peinture, et en passant ensuite une couche de vernis sur chaque pièce. Les dégâts occasionnés par ces maladroites restaurations ne sont pas irréparables, mais la collection, dans son état actuel, est singulièrement dépréciée par tout ce maquillage. Quelques localisations intéressantes semblent démontrées par l'étude de la collection Bevan; les couteaux à chaux (*lime-knifes*), taillés en forme de coupe-papiers, viendraient plus particulièrement des îles Brooker ou de la Louisiade, les grandes haches emmanchées sur une sorte de planche coudée (fig. 101) sortent de l'archipel d'Entrecasteaux.

Je signalerai parmi les petits instruments de la collection Bevan, des gourdes à chaux finement gravées, de jolies cuillers en coquilles, des coupes et des plats en calebasse. Les ornements les plus intéressants sont des plastrons décorés de graines rouges,

Digitized by Google

des anneaux de bras en tridacne ou en paille, des dents de porcs montées, des plumets de casoar, etc. Une grande trompe façonnée à l'aide d'un buccin, une flûte de Pan à treize tuyaux, font, avec les tambours déjà mentionnés, la base de l'orchestre chez tous ces Papouas de l'Est.

D'autres collections bien moins importantes, exposées par l'*Australian Museum*, MM. Cox, Livesey, Milman et la commission de Queensland, sont utiles à examiner, même lorsqu'on a vu les deux séries exceptionnelles qui viennent d'être examinées. On y trouve en effet divers objets qui manquent à MM. Romilly et Bevan, et notamment certaines formes de boucliers dont on ne peut point malheureusement localiser nettement l'usage. On remarquera que les différences sont au moins aussi grandes entre ces diverses armes défensives qu'entre celles que nous avons figurées précédemment, d'après les documents australiens. La collection Livesey montre un modèle du radeau figuré par Mac Gillivray sous le nom de *catamaran*, et la collection Cox renferme un type d'herminette en pierre dure emmanchée, que l'on croirait sorti de la Nouvelle-Calédonie. Je n'oserais pas affirmer que cette dernière pièce ne soit pas calédonienne; la panoplie dans laquelle elle se trouve, juxtapose en effet, dans la plus grande confusion, des massues, des haches, des boucliers, etc., du détroit de Torrès et de Guadalcanal, de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne.

Il eut été cependant bien facile à MM. les commissaires de répartir toutes les séries de pièces sur de petits panneaux séparés; ils auraient ainsi formé des ensembles géographiquement bien distincts, dont la comparaison aurait suggéré, sans aucun doute, des observations nouvelles d'un véritable intérêt. Ce n'est que par l'étude fort attentive des détails ethnographiques, on ne saurait trop le redire, que l'on pénétrera plus avant dans la connaissance intime des tribus océaniennes, dont l'anthropologie descriptive n'a pu qu'imparfaitement démêler les origines, les migrations, etc. Il est donc fort regrettable que l'indifférence des organisateurs de l'Exposition paralyse ainsi le bon vouloir des hommes d'étude.

Digitized by Google

Fiji ou Viti. — Les Anglo-Australiens n'ont point habitué les autres colons établis en Océanie, à beaucoup d'impartialité dans leurs relations quotidiennes. La presse de Melbourne, de Sydney, etc., manifeste une hostilité constante contre les Français, les Allemands, les Américains du Pacifique, et la littérature australasienne partage presque unanimement ces sentiments agressifs contre les étrangers.

Cet esprit querelleur et injuste se manifeste jusque sur le terrain scientifique. On chercherait vainement, par exemple, dans les monographies diverses qui se vendent à l'Exposition coloniale, un historique équitable des découvertes européennes, autres que celles des Anglais, sur le littoral des grandes terres australasiennes. J'ai lu attentivement tout un fascicule de *Her Majesty's Colonies*, l'ouvrage officiel rédigé par les commissions exotiques; j'ai feuilleté avec soin les *handbooks* et les catalogues des diverses *Courts* australiennes, sans pouvoir y rencontrer les noms des Hollandais Dirk Hatichs, Edels, Nuyts, de Witt, Vlaming, etc., ou ceux des Français d'Entrecasteaux, Baudin, Freycinet, d'Urville, qui ont cependant créé la géographie côtière d'une bonne moitié du continent austral. J'ai vainement cherché à retrouver sur la grande carte murale de *Western Australia*, la plupart des noms imposés par les commandants de l'*Endracht* ou de la *Leeuwin*, de l'*Arnheim* ou du *Gulde Zeepaard*, du *Géographe* et du *Naturaliste*, etc., etc.

Le plus grand nombre de ces dénominations originales, qu'en l'absence de nomenclature indigène on devrait conserver avec le plus grand respect, ont été supprimées, sans aucune raison plausible, par les administrations coloniales.

Chez les agents britanniques de l'archipel Viti ou Fiji, le souvenir des tentatives des navigateurs français, russes et américains est plus soigneusement effacé encore qu'en Australie. L'historique de la colonie, que l'on nous présente à Londres, omet les noms de Dumont d'Urville et de Krusenstern et mentionne à peine, d'une façon incidente, celui de Wilkes. M. James P. Mason, le commissaire de Fiji, s'est très habilement arrangé de façon à ne point avoir à parler de nos marins, qui furent ce-

Digitized by Google

pendant les premiers à débrouiller, en 1827, ce que Rienzi a très justement appelé « le *chaos géographique* des îles Viti ». (*Océanie*, t. III, p. 299.)

L'ignorance lutte d'ailleurs avec la partialité dans toute cette exhibition fijienne. Le dédain des indigènes est poussé si loin chez MM. les membres de la commission exécutive, qu'ils ont négligé de s'assurer des provenances réelles d'une grande partie des objets qu'ils nous montrent, et qu'ils ont accumulé, dans le plus pitoyable désordre, au milieu du fouillis presque informe de leur exposition, armes et instruments, fort médiocres pour la plupart, des Nouvelles-Hébrides, des Viti, des Tonga, des Samoa, etc. Il faut être vraiment du métier pour se débrouiller au milieu de cet amas d'objets tout à fait disparates, l'insuffisance des renseignements se rapportant à ceux-là même qui proviennent incontestablement de l'archipel, interdit d'ailleurs toute appréciation sur les progrès relatifs des deux variétés de l'espèce humaine qui se sont rencontrées à diverses reprises dans ces parages, et sur l'importance proportionnelle des deux sous-races mélanésiennes récemment distinguées à Viti-Levou. Je ne vois de vraiment scientifique dans toute l'exhibition vitienne, que deux intéressants albums d'aquarelles de Miss Gordon Cumming, que j'ai découverts non sans peine au fond d'une vitrine.

L'un contient 56 planches représentant une centaine de ces poteries vernissées, particulières à l'archipel ; l'autre, composé aussi de 56 planches, fait connaître les ouvrages en bois des Vitiens, massues, lances, etc. Miss Gordon Cumming a exposé en outre une collection considérable de paysages reproduits en gravures dans le livre *At Home in Fiji ;* plusieurs de ces représentations : villages, maisons, tombeaux, canots, piliers sculptés, etc., offrent un véritable intérêt pour nos études.

Je mentionnerai, en terminant, les nombreuses suites de céramiques indigènes envoyées par MM. Blyth et Emberson, une petite série de pièces exposées avec la mention *Roko tui Kandavu*, et qui montrent les diverses phases de la fabrication des étoffes en écorce battue, un grand modèle de canot appartenant à

Digitized by Google

M. Mc Gregor, un large plat à *kava* porté sur quatre pieds percés, divers ouvrages en fibres de coco, etc., etc.

New-Zealand. — Autant l'exposition des îles Viti est scientifiquement médiocre, autant au contraire celle de l'Archipel Néo-Zélandais se fait remarquer par l'abondance et l'intérêt des matériaux ethnologiques qu'elle accumule sous nos yeux. C'est que la commission locale a été placée sous la direction d'un savant qui n'est pas seulement un des naturalistes les plus distingués de l'hémisphère austral, mais qui, passionné pour les recherches ethnographiques, a su créer en outre à Canterbury, dont il dirige le Muséum, un centre d'études où notre science a une large part. Sir Julius von Haast a donné à l'ethnographie la plus belle place dans la section néo-zélandaise; une salle entière est consacrée à exposer la collection d'objets indigènes la plus complète, la plus variée, la plus intéressante qui ait été jamais réunie jusqu'à présent.

Cette collection se compose d'un petit nombre d'objets en pierre ou en os, appartenant aux tribus primitives des îles, et d'une série beaucoup plus considérable de pièces qui se rapportent aux Maoris contemporains des découvertes modernes et de la colonisation anglaise.

De ces documents, les plus anciens concernent les peuples que l'on désigne à la Nouvelle-Zélande sous le nom de *moa-hunters* ou *chasseurs de moas*. On sait que les moas sont des oiseaux brévipennes, voisins des casoars et des autruches, de tailles assez diverses et d'espèces fort nombreuses, qui constituaient, dès la période géologique immédiatement antérieure à la nôtre, le groupe le plus caractéristique de la faune néo-zélandaise. Les plus grands de ces oiseaux, le *dinornis maximus* par exemple, appartiennent à la période quaternaire et n'ont jamais été chassés par l'homme, qui au contraire, jusqu'au dernier siècle peut-être, a utilisé la chair et les plumes des autres espèces de tailles moins élevées, d'ailleurs complètement disparues depuis lors.

Des recherches fort étendues ont fait découvrir des squelettes presque complets de moas, dont trois se voient dans

Digitized by Google

une des galeries de l'Exposition ; des empreintes laissées par la plus grande de ces espèces dans les grès de Poverty-Bay; enfin, des instruments plus ou moins perfectionnés dont la présence en certains gisements d'os de moas, atteste la contemporanéité de ces oiseaux et de l'homme. On n'a malheureusement point trouvé d'ossements humains bien accentués dans aucun de ces dépôts, et les instruments de pierre ou d'os rencontrés avec les moas sont le plus souvent trop grossiers pour caractériser un groupe humain quelconque. J'aurais quelques tendances, en ce qui me concerne, à attribuer un rôle important dans la destruction des moas, aux Mélanésiens qui ont les premiers habité l'archipel néo-zélandais, mais je conviens franchement que les arguments ethnographiques que je pourrais faire valoir, ne sont pas irrésistibles. Les fouilles de M. Haast prouvent au contraire, sans réplique, qu'une partie des *moa-hunters* étaient Polynésiens, et très probablement les ancêtres des Maoris de nos jours. Parmi les pièces exhumées par notre savant collègue de Canterbury, figurent en effet des haches polies qui sont incontestablement d'origine polynésienne et deux hameçons en os à auricules, presque identiques à celui que j'ai précédemment figuré dans la *Revue d'Ethnographie*. Ce hameçon, d'un type très spécial, vient des îles Hawaii et reproduit la forme des hameçons des *moa-hunters*.

Ce n'est pas le seul trait commun que je pourrais relever entre les Hawaïens et les Néo-Zélandais; ces deux groupes d'insulaires, qui sont placés aux deux extrémités de l'aire géographique occupée par leur race, parlent un dialecte presque identique et ont conservé bien des caractères ethnographiques communs.

Les Maoris modernes, descendants des derniers *moa-hunters*, avaient, au moment de l'arrivée des Blancs, poussé aussi loin que possible les arts et les industries que pratiquent les peuples privés de la connaissance des métaux. Ils exploitaient, taillaient et polissaient certaines roches dures, basalte, diorite, jade, et en confectionnaient des armes, des ustensiles, des ornements variés.

L'arme de pierre la plus répandue était un gros casse-tête

Digitized by Google

dit *mere*, en forme de petite ramette, terminé par un manche en bouton faisant corps avec le reste de la pièce, et transversalement perforé.

L'un de ces *mere* ou *patou-patou*, façonné en jade vert clair (*mere-pounamou*), exposé à Londres par un collectionneur de Dunedin, dépasse 45 centimères de longueur. M. le docteur W. L. Buller, de Wellington, en montre plusieurs autres un peu moindres dans l'incomparable collection d'armes et d'instruments de toute sorte qu'il expose. Certains *mere* sont taillés dans de l'os de baleine; il en existe en diorite, en basalte, en bois dur même. La forme varie beaucoup, on en connaît qui rappellent les coutelas de bouchers, d'autres affectent approximativement les courbes d'un violon.

M. W.-L. Buller est parvenu à se procurer une collection de ces *war-clubs* ayant appartenu aux chefs les plus connus : Arawa, Ngatituia, Ngatituroharetoa, Tawhiao, Ngatingarorego, etc. Il possède également de fort beaux pendants de jade [1]; des idoles dites *heitiki*, personnages grotesques, en diverses pierres dures, la tête penchée, la langue pendante, les bras et les jambes en anses; des ornements d'oreilles en dents de squales; des peignes en os sculptés et incrustés de nacre, à sept et à neuf dents; puis des haches et des ciseaux, des poids de filets à rainures, de grands hameçons armés d'une pointe d'os à crochet simple ou double, enfin des sculptures sur bois d'une finesse de travail étonnante et dont quelques-unes excitent la curiosité admirative des personnes les plus indifférentes à l'étude des arts sauvages. La pièce la plus complète, en ce genre, est le tombeau du grand chef Arawa, Waata Taranui, dont je reproduis ci-contre la photographie, que je tiens de sir Julius von Haast (fig. 103). Ce tombeau, en forme de parallélogramme, se compose de quatorze panneaux, taillés en personnages humains, reliés par des bandes

1) Quelle que soit la beauté de ces pièces, il n'en est aucune qui atteigne en longueur ni en éclat le pendant, exceptionnellement beau, que l'on peut voir dans une vitrine spéciale, exposée dans les Nouvelles-Galles du Sud, et qui contient des souvenirs des voyages de Cook, autographes, objets personnels, pièces de collection. Ce pendant, que l'on peut voir à côté d'un magnifique manteau de plumes jaunes et rouges offert au capitaine pendant son séjour aux îles Hawaii, mesure 35 *centimètres environ de longueur.*

Digitized by Google

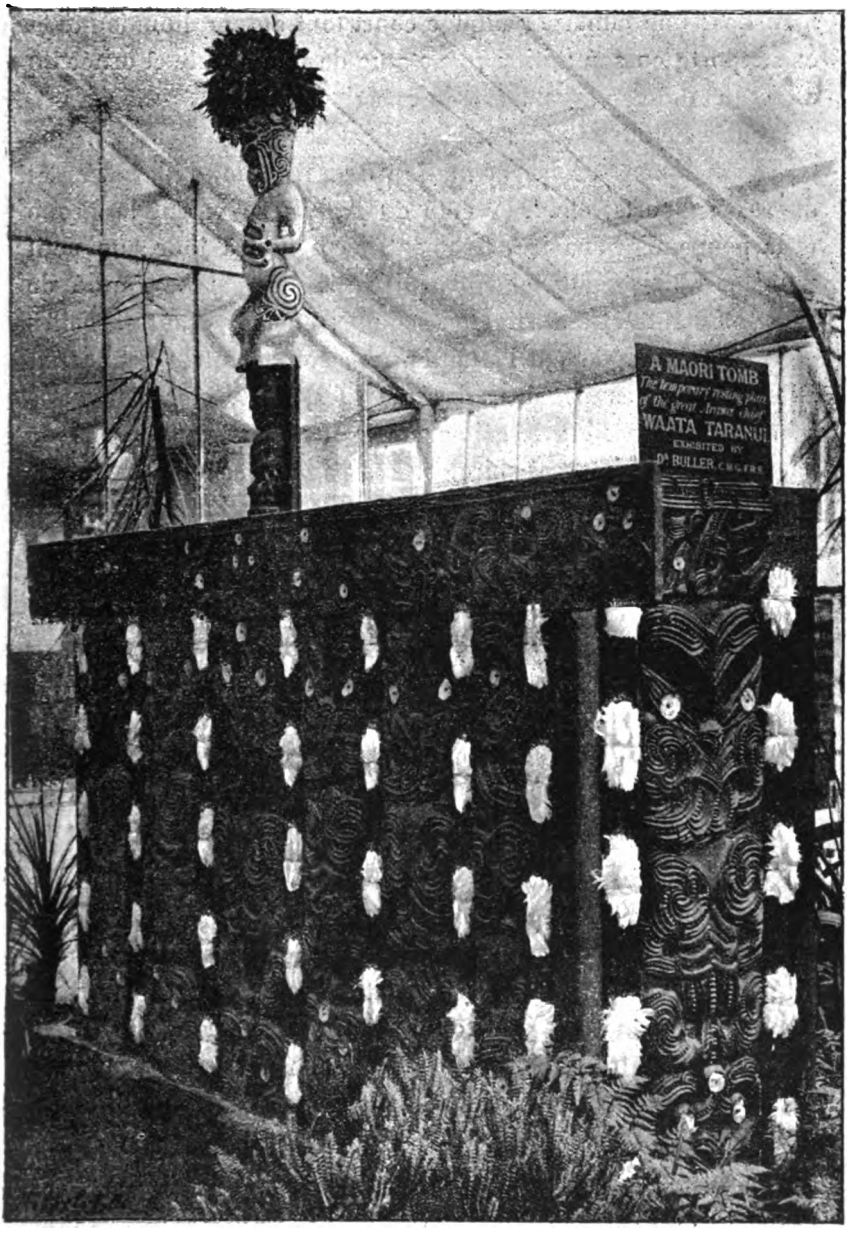


Fig. 103. Tombeau du grand chef Arawa Waata Taranui (d'après une photographie communiquée par sir J. von Haast).

Digitized by Google

de bois peintes en noir et décorées de faisceaux de plumes blanches; une cimaise sculptée court tout autour du monument et supporte en son milieu une statue de bois peinte et ornée du *moko* ou tatouage héraldique du guerrier mort.

L'entrée d'un *pataka* maori montre des sculptures de même ordre appliquées à l'ornementation d'un fronton, d'un balcon et de ses supports, etc.[1]. A côté du *pataka* se voient la proue et la poupe d'un navire, finement découpées à jour; un petit modèle de pirogue richement décoré, un porche formé de deux montants et d'un linteau sculpté: en face, d'autres belles pièces encore appellent l'attention, ce sont d'autres panneaux, des proues, des pagaies, des massues, etc., etc., couvertes à profusion de figures grimaçantes aux gros yeux ronds de nacre et de capricieuses spirales. Les pagaies se distinguent de presque tous les engins similaires par les courbures multiples, en manches de cuillers, imposées à leurs hampes, tandis que leurs pelles sculptées s'allongent en folioles aiguës.

Les massues se terminent en quart de cercle orné de pendentifs de plumes, ou en règle aplatie, et un peu étalée du bout. Les cannes sont ornées d'une tête d'oiseau à long bec, les boîtes à plumes et à bijoux, *kumata papa huia*, couvertes d'entrelacs de l'effet le plus décoratif.

L'une des vitrines de M. W.-L. Buller renferme une collection considérable d'anciens tissus de fabrication maori. Dans une autre, je vois une admirable hache en jade vert, au manche entièrement ciselé, et qui rappelle la magnifique pièce autrefois figurée par Cook. On peut contempler, quelques pas plus loin, le plâtre de la face entièrement tatouée de Wirenu Kingi Te Manewha, le chef des Ngatiroukawa. Un mannequin, très imposant, nous montre un autre type de chef de haut rang, dans son harnachement des grands jours, tandis que des mannequins de

1) Cette pièce est relativement moderne, mais on peut en voir une autre bien plus grande, antérieure à l'occupation anglaise, exposée dans la cour du *South Kensington Museum*. On ne s'explique point d'ailleurs comment cette dernière pièce, particulièrement intéressante pour l'histoire de l'art sauvage, est ainsi abandonnée à l'action, si rapidement destructive à Londres, des agents atmosphériques

Digitized by Google

femmes nous mettent en présence de deux des vêtements les plus usités autrefois chez les épouses des grands personnages maoris.

M. W.-L. Buller a fait peindre à l'huile, par un artiste juif établi à Wellington, M. G. Lindauer, toute une galerie de grands portraits d'hommes et de femmes indigènes, pour l'habillement et l'ornementation desquels il a d'ailleurs utilisé largement sa splendide collection. Les femmes, un peu lourdes de formes, sont cependant agréables, parfois même jolies ; les hommes ont une grande tournure, mais sont horriblement enlaidis par leurs tatouages.

Je remarque tout d'abord le vieil Harawira Mahitai, l'un des survivants entre les signataires du traité de Waïtangi, en 1840. Son *moko* est complet, il porte une grande barbe blanche, et s'appuie sur une longue massue en forme de rame, à tête sculptée, ornée de plumes rouges et blanches. Tawhiao, *The Maori King*, tout tatoué, sauf sur les deux pommettes, a planté dans ses cheveux quatre belles plumes blanches, et tient en guise de sceptre un *mere* d'os de baleine, en forme de violon. Le chef de la baie Hawkes, Renata Kawapo, n'a que deux plumes, son insigne est de jade, et le tatouage a respecté son front. Voici le héros d'Orakau, Hitivi Paraata, la belle Meri Nireaha, Wahanui, le grand orateur, et six autres encore qui nous montrent, sous leurs divers aspects, les étoffes fort variées, dont une énorme vitrine renferme, je l'ai déjà dit, les originaux, remarquables par leur bel état de conservation et la diversité assez inattendue de leurs décors et de leurs pendentifs.

Cette admirable exposition néo-zélandaise est complétée par une grande carte de M. James Mc Kerrow, *surveyor general*, qui montre l'état actuel de la répartition des terres dans l'archipel et le recul des indigènes devant l'immigration toujours croissante. Les derniers documents statistiques nous apprennent qu'il n'y a plus que 30 à 40,000 Maoris, pour 576,234 étrangers, dont environ 5,000 Chinois. Les indigènes n'entrent donc plus guère que pour un quinzième dans la population des îles, et l'on peut prévoir, à brève échéance, leur complète disparition.

Digitized by Google

Presque toute la Polynésie présente d'ailleurs ce même douloureux phénomène, dont les causes et la marche sont trop bien connues d'ailleurs, pour qu'il soit utile de nous y arrêter plus longtemps dans cette rapide revue.

II

COLONIES AFRICAINES

Cape of Good Hope. — La principale possession des Anglais en Afrique est, comme chacun le sait, la grande colonie du Cap de Bonne-Espérance (*Cape of Good Hope*), à laquelle ont été rattachées plus ou moins directement, depuis vingt ans, la Cafrerie (*British Caffraria*), les pays des Bassoutos (*Basutoland*), des Griquas (*Griqualand*), des Béchuanas (*Bechuanaland*), Walfish Bay, etc. Dans cet immense territoire, large de 600 milles et long de 450, ont vécu et subsistent, à côté des 340,000 blancs que l'on y compte, des populations de couleur dont le chiffre dépasse 900,000 individus. Ces populations appartiennent à deux grandes races fort distinctes, celle des Bosjesmans et celle des Bantous ou Cafres.

Les Bosjesmans ou hommes des buissons sont de petites tribus fort anciennes et fort sauvages qui ont jadis occupé toute l'Afrique australe depuis le Cap jusqu'au Zambèze, et dont l'aire d'habitat s'est graduellement réduite par les invasions des Cafres et la colonisation des Boërs et des Anglais. On sait qu'ils se distinguent par leur très petite taille, leur pelage en grains de poivre, leur couleur fauve claire, la forme pentagonale de leur visage, et un grand nombre d'autres traits physiques très connus des ethnologues, et auxquels il convient d'ajouter un curieux système de langues à *clics*, et maints caractères ethnographiques dans le détail desquels il serait trop long d'entrer ici.

L'exposition coloniale nous montre quelques objets provenant de ces Bosjesmans, qui aident singulièrement à faire comprendre le genre de vie de ces misérables nomades.

Digitized by Google

On remarque tout d'abord dans la grande collection, formée par M. Thomas Bain, de Rondebosch, des pierres percées appliquées comme celles des Californiens, des Yuncas, etc., à titre de poids et de leviers, aux cornes ou aux bâtons avec lesquels le Bosjesman fouille le sol pour y chercher des racines ou des bulbes comestibles (fig. 103 *bis*). Des pierres semblables, également percées, lui servent de meules ; il en utilise d'autres pour garnir son marteau ou pour armer son casse-tête.

Voici le drille qui sert à perforer les boules de pierre, voilà le tranchet, le pilon, le mortier, l'aiguisoir, une molette à couleurs, façonnés avec les mêmes roches. On voit plus loin des pointes de flèches tout à fait primitives, des grattoirs à peaux, en pierre taillée ou en os de buffle, enfin trois vases d'argile intacts, pièces extrêmement rares, une dizaine d'anses brisées et quelques morceaux de poteries de compositions variées.

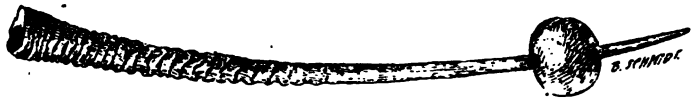


Fig. 103 *bis*. Corne d'élan, armée d'une boule de pierre, usitée chez les Bosjesmans.

M. Thomas Bain possède enfin deux de ces curieuses peintures qui dénotent chez le Bosjesman des aptitudes si étonnantes au dessin d'imitation. L'une, faite à l'ocre rouge, représente deux élans, l'autre un oiseau et un veau marin peints en noir sur un fragment de rocher.

Le comité de Kimberley a envoyé des gravures de même ordre, découvertes sur des blocs de *greenstone*, à une dizaine de milles de cette ville. On y reconnaît aisément un zèbre, une autruche, un éléphant, un rhinocéros, un hippopotame, une antiope, une grue et un chien. Citons encore quatre copies de M. Charles Currey, reproduisant des dessins plus compliqués, relevés par G.-W. Stow dans diverses cavernes des Bosjesmans de l'État libre d'Orange. Le premier, découvert dans une petite grotte à Bushman's Hock, près de la rivière Calédon, nous montre une *chasse à l'éléphant ;* le second, l'*attaque du lion*, a

Digitized by Google

été copié dans la grande caverne du ravin de Morning Sun ; le troisième, *élan et chasseurs, l'un de ceux-ci en déguisement de chasse*, se trouve au pied du grand précipice de Klein Asvogel Kop ; enfin le quatrième, qui groupe une girafe, un rhinocéros, un spring-bock et un zèbre, au voisinage de deux représentants des tribus bosjesmanes des Grands et des Petits Arcs, n'a point de provenance spéciale indiquée au catalogue.

Ces noms de *Grands* et de *Petits Arcs*, sous lesquels certains Bosjesmans sont spécialement désignés par les colons, sont tirés des dimensions relatives de leurs engins de chasse. Les plus grands, hauts d'un mètre au plus, rappellent exactement ceux des nègres du Zambèze, auxquels il est dès lors assez probable que les Bosjesmans en ont emprunté le modèle, en le réduisant quelque peu. Les plus petits, au contraire, qui ne dépassent pas cinquante centimètres, sont assez analogues à ceux des Batékés du Congo et de l'Ogooué.

Ces engins, grands ou petits, sont devenus très rares, et l'exposition coloniale du Cap n'en possède aucun spécimen. On n'y peut voir non plus ni carquois, ni flèches du type actuellement en usage dans le Kalahari.

Le Bosjesman vivant, *Glass-Bottle*, que l'on a amené à Londres, loin d'être un chasseur d'antilopes ou de panthères, est d'ailleurs un simple ouvrier terrassier qui n'est rien moins que pittoresque. Il est vêtu à l'européenne, et sa femme, tenant sa jeune progéniture roulée dans un tartan troué, circule en vieux jupons à volants autour de la machine des mines de Kimberley. Je n'insisterai point sur les caractères physiques de ces deux petits sauvages, qui reproduisent à s'y méprendre certains portraits qui sont entre les mains de tous les ethnographes. Je ne m'arrêterai pas davantage à détailler la morphologie des autres naturels, ouvriers ou employés à l'exposition, Hottentots, Cafres ou Malais du Cap; il me suffira de renvoyer le lecteur à l'excellent atlas de M. Fritsch ou aux collections photographiques de MM. Barnard, Bruton, etc.

Les Bosjesmans n'étaient assurément point les seuls habitants du Cap qui se servissent d'instruments en pierre avant l'arrivée

Digitized by Google

des Blancs. Les Hottentots, voisins des Bosjesmans, dont ils diffèrent surtout par un certain mélange avec diverses tribus nègres, les Hottentots utilisaient aussi les pierres plus ou moins dures qu'ils rencontraient, à façonner des meules, des molettes, des polissoirs, des perçoirs, des marteaux, à tailler des couteaux, des scies, des pointes de lances ou de flèches, etc. Parmi les sept cent cinquante pierres travaillées découvertes de tous côtés dans la colonie par M. E.-J. Dunn, et groupées par lui dans les vitrines de l'exposition, un tiers ou environ se trouve attribué aux Hottentots, avec plus ou moins d'assurance, par ce collectionneur.

Mais en examinant avec quelque attention le catalogue dressé par lui, on constate que l'épithète ethnique accolée à la description d'une pièce quelconque est avant tout suggérée par son gisement. C'est ainsi que tout objet trouvé à Cap Flats est dit *Hottentot*, comme tout ce qui vient de Stormberg est qualifié *Bushman* (forme anglaise du mot hollandais *Bosjesman*).

Étant données les théories très généralement acceptées aujourd'hui sur l'énorme extension des Bosjesmans à une époque plus ou moins antique, et sur l'origine composite des tribus hottentotes, mélange de Bosjesmans et de Cafres, on est assurément autorisé à n'accepter qu'avec beaucoup de réserve les déterminations proposées par M. Dunn.

D'autre part, les formes archaïques européennes ou nord-africaines que prennent certaines pierres, autorisent l'archéologue à se demander s'il n'a pas vécu, bien avant le Bosjesman lui-même, sur cette terre australe, un homme semblable à ceux qui taillaient, aux bords de nos rivières du Nord, les haches de Saint-Acheul ou de Hoxne, identiques à celles du Stormberg.

La collection de M. Dunn contient encore quelques pièces d'un caractère un peu différent, attribuées à des Cafres. Mais c'est dans les vitrines et dans les panoplies de MM. Cl. D. Webb et H. Lewis qu'il nous faut aller étudier l'ethnographie de cette deuxième race Sud-Africaine.

Les Cafres ou Bantous se divisent en trois groupes principaux : les Ova-Hereros ou Damaras, à l'ouest, les Béchuanas au

Digitized by Google

centre, les Cafres proprement dits à l'est. Les Damaras, à en juger par les documents placés sous nos yeux à l'Exposition coloniale, doivent être mélangés de Hottentots au moins dans les tribus qui se donnent le nom de rouges (Ova therandaus). Leur ethnographie, détaillée dans le grand ouvrage de M. Fritsch, nous est montrée, dans ses pièces essentielles, par M. Lewis. Arcs et carquois, vêtements de peau de panthères et de chèvres, enfin et surtout étranges bonnets à grandes oreilles portés par les femmes.

Les Béchuanas sont représentés par diverses pièces sans grand intérêt de la collection Webb, de Queenstown, qui est plutôt riche en objets cafres proprement dits. On peut compter dans les panoplies de ce collectionneur jusqu'à 64 formes différentes de cannes sculptées principalement par les Amatembous, les Amampondos, les Amafengous, les Amangquikas, etc. M. Webb a réuni également une curieuse série de pipes, de vêtements et d'ornements, parmi lesquels trois pièces offrent un intérêt exceptionnel.

La première est le costume complet d'un sorcier des Amafengous, composé d'un chapeau, de quatre espèces de colliers, de bracelets d'ivoire, de peau de chat sauvage et de perles, d'une pèlerine de peau de *Roode-Ree-bok* pendant jusqu'à la taille, et d'un jupon confectionné à l'aide de diverses fourrures.

La seconde est un vêtement dit *abakoueta*, porté par les nouveaux circoncis. Il se compose d'un chapeau de jeunes feuilles de dattier, d'un voile d'herbes fines, d'un jupon aussi de feuilles, de bandes de peau formant bracelets et d'un rang de perles noires enfilées qui tournent autour des épaules.

La troisième pièce, particulièrement intéressante, de la collection Webb, est un *tsebat*, costume que portent les femmes des seigneurs cafres, dans certaines danses spéciales. Ce *tsebat* est fait en peau de vache et couvert de boutons de cuivre, de chaînettes et de perles.

Parmi les autres objets exposés par M. Webb, j'ai remarqué des sparteries tissées par les Amafengous, des calebasses à lait, des coupes à boire en corne et en gourde, des cornes à poudre,

Digitized by Google

des tabatières, des cuillers enfin, dont quelques-unes exécutées d'une manière véritablement artistique.

Les Cafres civilisés appliquent leur adresse naturelle et leur patience à exécuter des travaux de charpente et de menuiserie, de tour et de reliure, dont le *Lovedale Missionary Institute*, à Alice, expose d'intéressants spécimens.

Cafres, Béchunas, Damaras, Hettentots ou Bosjesmans, feu Th. Baines les a tous introduits dans les longues suites d'études peintes qui composent la galerie exposée pieusement par l'un de

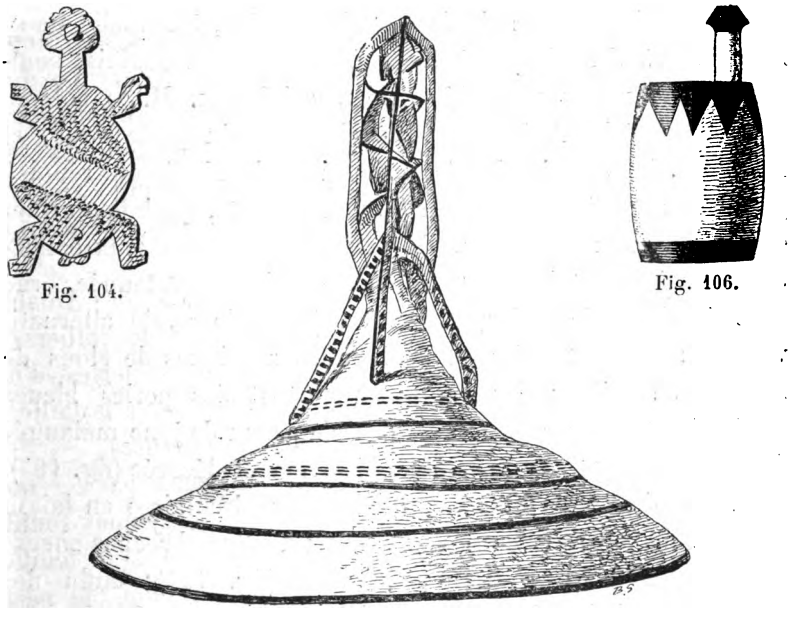


Fig. 104. Broche en laiton. — Fig. 105. Chapeau tressé d'une herbe fine mêlée de crins. — Fig. 106. Pot en bois décoré. Bassouto.

ses héritiers, M. Robert White, de Brighton. Baines, l'explorateur africain bien connu[1] était un fidèle ethnographe, mais un

1) On connaît notamment de Baines trois ouvrages intitulés : *Explorations in South West Africa, with an Account of a Journey in the Years 1861 and 1862, from Walwich Bay on the Western Coast to Lake N'Gami and the Victoria Falls* (1864, in-8) ; *The Victoria Falls, Zambesi River* (1865, in-8), et *The Gold Regions of South Eastern Africa* (1877, in-8).

Digitized by Google

fort médiocre peintre, et la bonne volonté dont il a laissé tant de preuves, suffit à peine à lui faire pardonner les défaillances d'un pinceau inexpérimenté.

Basutoland. — Les Basoutos, qui habitent au nombre de 40,000 les hautes terres situées entre l'état libre d'Orange et la colonie, forment la branche orientale des Béchuanas; ils ont été, on le sait, civilisés par les missions protestantes de Paris, et leur ethnographie a été profondément modifiée par les importations européennes. Aussi les panoplies qui les concernent dans l'exposition de la colonie du Cap, à laquelle ils se rattachent à titre de protégés du gouvernement anglais, sont-elles assez pauvres en objets bien originaux. M. le colonel Clarke, le résident de Maseu, le chef-lieu du protectorat, et M. Scott, le commissaire de la frontière du Nord, ont réuni à grand'peine quelques vêtements ou ornements, quelques armes et quelques menues pièces. J'ai remarqué dans ces deux collections un vêtement de femme en peau grossièrement tannée, orné de médaillons de perles, coupés en quarts de cercle alternativement rouges et noirs, et de longues appliques de clous de fauteuil en laiton; des manteaux portant des perles bleues ou des boutons en cuivre poli, des chapeaux de jonc mélangés de crin, surmontés d'une pointe bizarrement décorée (fig. 105), des rangs de perles rouges, des broches circulaires en laiton décorées de chevrons gravés et noircis; d'autres broches encore du même métal, en forme d'animaux (fig. 104); enfin des colliers, aussi de laiton. Ces colliers, que portent les femmes mariées, sont plats et sans ornement, assez largement ouverts par derrière.

Les armes sont des arcs, des flèches, des bâtons, des haches ces dernières, toutes semblables à celles du Zambèze, ont la forme d'un soc à deux ailettes, porté sur un pédicule qui s'enfonce, à angle droit, dans le manche en bois de l'instrument.

Parmi les ustensiles, on remarque un pot au lait en bois assez semblable à celui dont le dessin est reproduit ci-contre (fig. 106), et qui a été fabriqué par le célèbre Doda, l'inspirateur de la guerre

Digitized by Google

des Basoutos contre les Anglais du Cap en 1878[1]; un pilon et un mortier semblables à ceux dont se servent presque tous les nègres de l'Afrique; un énorme soufflet en peau de bœuf, muni d'un seul tube fait d'un vieux canon de fusil; enfin une grande cuiller à pot décorée de traits gravés, qui m'a particulièrement intéressé par sa forme. Le sculpteur a, en effet, très nettement distingué sur cet ustensile, taillé dans un seul bloc de bois, le manche de la cupule, et l'on retrouve aisément, sous son travail grossier, la cuiller primitive, faite d'un fragment de calebasse ou de coque emmanché à l'aide d'un bâton.

Natal nourrit un petit nombre de Basoutos dans ses territoires occidentaux, et leur présence se signale par quelques pièces spéciales qui se sont glissées à l'insu des commissaires, dans les panoplies de la colonie. Mais l'immense majorité des indigènes appartient au grand groupe des Ama-Zoulous, qui forme les six-septièmes de la population. Ces Bantous du sud-est sont en effet au nombre de 361,766, contre 35,453 Blancs seulement et 27,276 coolies indiens.

L'exposition de la colonie montre en abondance les fabrications peu variées de ces Ama-Zoulous, principalement rassemblées dans le territoire d'Umzinto. Ce sont des cannes de diverses sortes de bois partiellement teintés en noir, terminées tantôt par des pointes opposées, tantôt par des pommes, des disques, des cercles à croix centrales, des bonshommes ou des animaux dans des poses assez diverses; ce sont des massues à boules striées ou taillées à facettes; des statuettes posées sur des socles cylindriques relativement élevés et représentant des femmes qui offrent à boire ou jouent de la musique; ce sont des oreillers dont la plateforme, habituellement plane, est quelquefois légèrement excavée et dont les pieds affectent des formes assez variées; ce sont de grands plats ovales terminés par des anses carrées, des pots en forme de tonnelets à une ou deux poignées, des cuillers parfois élégamment sculptées en forme d'animaux, etc., etc.

1) Doda, *author of the disturbance and war*, dit l'étiquette, *between his father and the Cape Colony*, 1878-1879.

Digitized by Google

Tout cela est entièrement neuf et a été fabriqué spécialement pour South-Kensington. On ne rencontre nulle part un seul spécimen des anciennes industries nationales. J'ai cherché vainement, par exemple, à trouver dans l'Exposition une de ces anciennes urnes en bois noirci, striées finement, et dont des anses multiples, bizarrement attachées, rendaient les profils si étranges.

Les Ama-Zoulous actuels tressent, en revanche, avec de la paille ou du jonc, de jolies écumoires à bière, des paniers, des nattes, etc. Ils préparent aussi fort habilement les peaux, dont ils confectionnent des manteaux, ou dont ils couvrent leurs grands boucliers ovales. Les *motgeas* ou les devantiers des guerriers sont garnis de tresses faites d'étroites bandelettes qu'on a découpées dans le cuir de panthères ou de singes, tombés sous les coups des chasseurs.

Je n'insisterai point davantage sur cette ethnographie du Zululand, que les événements des dernières années ont fait si complètement connaître de tous les lecteurs. J'appellerai seulement quelques instants l'attention sur deux magnifiques collections de photographies exécutées par MM. George T. Ferneyhoug, de Pietermaritzbourg et J. H. Murray, de Durban. Types isolés ou groupés, costumes, huttes et kraals, aspects divers du pays, tout cela est rendu par les deux habiles artistes avec une rare perfection.

Nous retrouvons à côté de ces deux belles séries d'épreuves photographiques, quelques peintures encore de feu Th. Baines, aussi médiocres comme art, mais tout aussi curieuses que celles que nous avons signalées en décrivant l'exposition du Cap.

Maurice, les Seychelles, l'Ascension, Sainte-Hélène, n'ont rien envoyé qui nous concerne; les autres possessions anglaises en Afrique, Lagos, Gold Coast, Gambia, Sierra-Leone, exposent en revanche de nombreuses pièces ethnographiques, dont quelques-unes sont particulièrement intéressantes pour nos études.

Lagos, Niger. — Les Anglais comprennent sous le nom de Lagos, toute la côte de Guinée entre le Cameroun allemand à

Digitized by Google

l'est, et le territoire français de Kotonou à l'ouest. Le delta entier du Niger, le cours de ce fleuve jusqu'aux environs de Gao, celui du Bénoué en aval de l'Adamaoua sont rattachés depuis peu (1884) à titre de protectorat à l'administration de cette colonie, qui étend par conséquent sa suprématie sur des pays Haoussas, tels que le Yarrouba, aussi bien que sur des terres purement guinéennes, comme celles des Ibos, des Bonis, etc.

L'exposition de Lagos se ressent presque partout de cette double origine des choses qu'elle a groupées. Les pièces de provenance Haoussa, montrées aux visiteurs, sont manifestement inspirées, en majeure partie, de modèles mauresques, tandis que les objets des Nègres de la côte, ont conservé à quelques exceptions près, un aspect de barbarie bien caractéristique.

Les cuirs façonnés en coussins, en portefeuilles, en porte-amulettes, en babouches, en bottes montantes, etc., les gargoulettes de terre cuite, les cafetières, les aiguières, les bassins et autres récipients en cuivre rapportés par M. J. Thomson des territoires du Niger ont, je le répète, une physionomie arabe, tandis que les cuivres fondus et ciselés, les calebasses et les bois sculptés du littoral répètent au contraire à profusion ces modèles grotesques que la traite a répandus depuis si longtemps dans les collections d'Europe.

Le docteur Marshall, MM. Evans, Payne, Williams, un marchand de Lagos du nom d'Ajassah, enfin les prêtres de la société des missions africaines de Lyon ont envoyé un grand nombre d'idoles, de fétiches, de masques, etc., tous plus étranges et plus grotesques les uns que les autres, et qui se rapportent en partie aux divers cultes que notre compatriote, le P. Baudin, a étudiés avec tant de soin dans les deux mémoires qu'il a récemment publiés [1].

1) R. P. Baudin, *Le fétichisme, ou la religion des nègres de la Guinée.* (*Les Missions catholiques*, t. XVI, p. 190, 197, 214, 221, 231, 248, 257, 1884); Id., *Fétichеurs, ou ministres religieux des Nègres de la Guinée* (*Ibid.*, p. 321, 330, 340, 356). — M. Justice S. Smith a résumé très brièvement les principales données de ce travail dans le *Handbook to the West African Court* (p. 18-20), mais il n'a pas jugé à propos de nommer l'auteur français qui lui a servi de guide. Sir James Marshall a réparé cette omission en citant avec éloge le livre du P. Baudin (p. 14) au cours de son *Catalogue*.

Digitized by Google

Olorun, l'Être suprême, ne reçoit aucun hommage direct; ce sont les fétiches ou *oricha* et en particulier, Obatala, Odudua et Ifa, qui occupent la première place dans les préoccupations religieuses des Nègres de la côte des Esclaves.

Obatala, le Dieu de la lumière auquel la couleur blanche est consacrée, a des temples où ses adorateurs le représentent sous diverses formes et notamment sous celle d'un guerrier à cheval tenant une flèche (fig. 107) ou un fusil. Son principal fétiche, qu'on appelle *oncé*, est un gros cylindre de bois creux d'un mètre et demi de long et de la grosseur d'un homme, fermé à l'une de ses extrémités avec des coquilles d'escargots, animal spécialement consacré à Obatala, et clos à l'autre bout à l'aide d'une étoffe.

Odudua est le complément d'Obatala ; celui-ci était la lumière, le ciel, le mâle; celle-là est l'obscurité, la terre, la femelle. Dans l'origine, les deux divinités n'en formaient qu'une, combinant les deux natures; elles se sont peu à peu séparées, et dans la calebasse blanchie et close qui leur est consacrée en commun, et dont nous avons des exemplaires sous les yeux ; elles ont chacune leur place; l'une occupant le haut et l'autre logée dans le bas. Odudua, la divinité femelle, est d'ailleurs souvent adorée séparément, et on la représente sous la forme d'une mère allaitant son enfant.

Un troisième *oricha* très influent, très vénéré, est celui que l'on nomme Ifa ou Bango et dont M. Evans et le gouvernement de Lagos nous montrent deux représentations. Ifa est l'oracle de la destinée humaine : on le consulte dans toutes les circonstances importantes de la vie ; avant un mariage, après une naissance, au jour des relevailles, quand on part en voyage, etc. Rien ne se fait chez les Nègres sans l'intervention des prêtres d'Ifa, dont les réponses sont dictées par les combinaisons de seize noix de palme (*bango*) versées dans un plateau de bois sur lequel sont tracés seize signes différents. M. A. R. Elliott nous présente un curieux spécimen de cet appareil divinatoire.

Des génies en grand nombre, bons et surtout mauvais, sont encore l'objet d'attentions toutes spéciales de la part des Nègres. Le plus connu s'appelle *Oro*, ce qui veut di[illegible]*ment*. Le sor-

Digitized by Google

cier qui évoque ce mauvais esprit, porte un étrange masque à cornes, orné de figures sculptées, dont M. Z. A. Williams expose un exemplaire et produit le son de la voix du terrible génie, en faisant tourner rapidement une languette de bois au bout d'une corde. Toutes les femmes, à ce bruit, doivent s'enfermer dans leurs cases et en clore les ouvertures.

Un autre instrument spécial, employé par les féticheurs, est une calebasse enfermée dans un filet, dans les mailles duquel sont prises en grand nombre des vertèbres de serpents. Des bols de bois sculpté, supportés par des figures de femmes ou d'animaux, une table sur laquelle se dressent deux rangs de figurines représentant les divers types des habitants de la côte, des calebasses chargées d'ornements obtenus à l'aide du feu, font également partie du mobilier des féticheurs.

D'autres sculptures non moins curieuses mettent en scène les costumes, les tatouages, les insignes des nègres de Lagos, nous initient à leurs jeux et à leurs fêtes. Il ne faut toutefois interroger à ces divers points de vue, qu'avec une sage réserve, les ivoires travaillés qu'exposent divers traitants. Ces représentations sont, en effet, presque toutes d'origine étrangère; elles ont été ciselées au Loango et ne sont parvenues que par des échanges commerciaux à la côte des Esclaves, dont elles ne représentent, en aucune façon, ni les types, ni les mœurs.

Gold-Coast. — Mais ce n'est point le négoce qui a fait arriver à la Côte-d'Or ce coutelas à pommeau de laiton aplati, à lame large, striée en long vers son axe et terminée par une extrémité anguleuse, ou encore ce tambour de pirogue prismatique et triangulaire, à double ouverture transverse. Cette arme, cet instrument, inconnus l'an dernier encore des ethnographes, sont exclusivement fabriqués sur le cours du Congo, l'un par les Batékés, l'autre par les Bayanzis, et c'est par erreur que ces pièces, vendues à des Anglais de Cape-Coast, ont été confondues par divers exposants avec celles des nègres de la Côte-d'Or. C'est une confusion de même ordre qui a fait attribuer à ces mêmes nègres l'harmonica à sept tiges

Digitized by Google

de fer que l'on trouve exposé dans une des vitrines consacrées aux Ashantis.

Cet instrument de musique est confiné chez les Bantous, qui le possèdent presque tous, du Congo au Cap de Bonne-Espérance et de Corisco à Natal.

Fig. 107. Hutte-fétiche du dieu Obatala (d'après le R. P. Baudin).

Les objets vraiment Ashantis sont ceux, du reste, que les visiteurs de cette partie de l'exposition regardent avec le plus de curiosité. L'expédition de Coumassie, qui a pour résultat d'étendre l'autorité britannique dans ces pays sur près de 400,000 sujets, n'est point oubliée, et les trophées rapportés par l'armée ont

Digitized by Google

conservé pour le public anglais un intérêt considérable. La reine Victoria a prêté au commissariat de *West-African Court* l'ombrelle du roi des Ashantis, trouvée dans son palais après la prise de Coumassie, en 1874, et la hache fétiche d'or qui lui fut envoyée par ce personnage en signe de soumission, sept ans plus tard. Sir A. J. Adderley expose un collier d'or et de perles venant aussi du palais royal de Coumassie. Le gouvernement colonial enfin a envoyé bon nombre de joyaux, anneaux, bracelets, broches, etc., aussi en or et provenant de l'indemnité de guerre imposée aux Ashantis après leur défaite. Nombre de ces bijoux portent des ornements champlevés qui représentent nos signes du Zodiaque. On est porté à considérer ces symboles de forme européenne comme introduits jadis par les négociants portugais; c'est aussi aux marins de cette nation que l'on attribue l'invention des colliers d'or à pendentif en forme de crucifix, qu'ont conservés jusqu'aujourd'hui quelques chefs de la côte, John Quartey en particulier.

Tout nègre de haut rang a d'ailleurs, pour en faire parade dans les grandes occasions, des objets d'or en nombre, tels que pipes, peignes, colliers, pendants, chaînes, plaques, etc., etc. Adjubin Ankrah, MM. Swanzy, Crocker, T. F. Brune, etc., ont envoyé des collections importantes de ces objets de luxe.

Les choses les plus caractéristiques de la Côte d'Or sont, avec les objets de métal, les bancs ou tabourets et les tambours dont l'exposition d'Accra contient un grand nombre : banc fétiche, surmonté d'un serpent de bois qui se tord sur le siège, bancs royaux ornés d'une queue d'éléphant posée à plat, insigne du commandement ; tambour fétiche décoré, comme le banc, de l'image du serpent ; tambours de chefs dont la chambre sonore est limitée aux deux bouts par des peaux solidaires l'une de l'autre et que tendent de nombreuses courroies.

Sierra Leone et le Sherbro qui en dépend sont habités par des nègres de races très diverses. Freetown a été fondée, on le sait, pour servir de dépôt aux noirs de toute provenance délivrés des

Digitized by Google

navires négriers ou ramenés d'Amérique[1] et lorsque M. Clarke en a étudié la population en 1852, il y a trouvé juxtaposés les éléments ethniques les plus variés.

Les Mandingues dominent toutefois d'une façon très sensible ; les Sousous, les Timmanis appartiennent à ce groupe et l'ethnographie de la contrée se ressent considérablement de cette prépondérance. Une seule pièce, vraiment exceptionnelle, mérite d'être signalée. C'est une tête en bois de cotonnier, noircie à l'huile de palme, et ornée de pendentifs de fibres de cocotier. C'est la tête de *Bundoo dewil* que porte la prêtresse qui conduit la danse du Bondou.

Gambie. — Les objets ethnographiques exposés par les petits établissements anglais de la Gambie (14,500 hab.) n'offrent en général qu'un intérêt assez médiocre. Ce sont principalement des cuirs travaillés à la mauresque par les cordonniers mandingues, des bois sculptés sans grande originalité, quelques menus objets de fer. Parmi les jeux que l'on nous montre figure un *houri*, sorte de tric-trac à douze trous usité chez les Foulbé et qui diffère de celui que connaissent les Fantis par la présence à chaque extrémité d'un trou plus grand qui sert de magasin à chaque joueur.

Parmi les instruments de musique figure le *balafon*, sorte de xylophone commun à tons les peuples de race mandingue et que les Ashantis ont reçu à une époque récente des montagnards bambaras qui habitent au nord de leurs vallées. Un grand tambour de bois à piédouche est curieusement décoré de cinq grandes sonailles de fer toutes bordées d'annelets de laiton. Ces sonailles sont un peu moins caractéristiques que le *balafon*, leur usage étant beaucoup plus répandu dans l'Ouest africain. Elles ornent le manche des guitares des griots de Timbouctou aussi bien que celui des grosses harpes à trois cordes de la rivière Cazamance. Mais on ne les rencontre que très accidentellement à l'est du Niger, et l'on peut même assurer, quand on les y trouve, qu'elles ont été importées des vallées occidentales.

1) On compte 35,400 esclaves libérés sur les 60.546 habitants de la colonie. Il n'y a en tout que 163 blancs à Sierra-Leone et à Sherbro.

Digitized by Google

L'étude de la distribution géographique des instruments de musique est, on le voit par ces exemples, une étude féconde en intéressants résultats. Quel qu'il soit, simple ou compliqué, qu'il se batte ou qu'il se secoue, qu'on le pince, qu'on le racle ou qu'on y souffle d'une manière quelconque, l'engin musical est une des choses usuelles qui se modifient le moins dans l'espace ou dans le temps. La guitare à long manche des Égyptiens de l'antiquité est arrivée aux mains des pasteurs Peuhls jusqu'aux rives de l'Atlantique; le *sing* ou orgue à bouche a été retrouvé chez les Hos du Laos, ces paysans chinois autrefois émigrés. La *valiha* malgache, identique aux bambous à musique de l'Inde transgangétique et des îles de la Sonde, reporte notre esprit vers ces navigations indonésiennes qui ont donné à Madagascar une grande partie de ses habitants, tandis que le *bobre*, trouvé sur certains rivages de la même île, prouve l'influence locale exercée par les Zanzibarites, possesseurs de ce singulier instrument.

Je pourrais accumuler ici bien d'autres observations encore, non moins démonstratives et non moins concluantes. Les quelques faits que je viens de rappeler en passant me semblent suffisants pour fixer les idées du lecteur sur la valeur tout à fait exceptionnelle des documents empruntés à l'instrumentation musicale dans l'étude des mouvements des peuples à la surface du globe.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

Emile Cartailhac. **Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal.** Préface de M. A. de Quatrefages. 1 vol. in-8, avec 450 gravures et 4 planches. Paris, Reinwald, 1886.

Ce magnifique ouvrage, illustré de nombreuses figures qui, presque toutes, reproduisent des pièces recueillies ou des photographies prises sur les lieux, est digne du jeune maître auquel revient une part si large dans le progrès des sciences préhistoriques. Le livre de M. E. Cartailhac, résultat des missions scientifiques qu'il a remplies en Espagne et en Portugal, est précédé d'une préface de M. de Quatrefages, dans laquelle l'illustre professeur du muséum résume l'état actuel de la paléontologie humaine.

M. de Quatrefages admet l'existence de l'homme tertiaire, du moins en Europe, et expose les divers systèmes de classification des races préhistoriques; il donne la préférence au synchronisme zoologique de Lartet et de M. Hamy, bien qu'on puisse reprocher à ces époques d'être plus ou moins locales; mais cet inconvénient est bien plus sensible dans la classification ethnographique qui peut séparer chronologiquement des populations contemporaines et en relations suivies, telles que les Tongans et les Fidjiens de nos jours : les premiers, comme tous les Polynésiens, ne connaissaient aucune espèce de poterie, tandis que les seconds fabriquaient les vases compliqués dont on peut voir des spécimens au musée du Trocadéro.

La plus ancienne des races préhistoriques, celle de Canstadt, remonte au pliocène; elle semble avoir occupé seule le bassin de la Seine pendant une partie de l'âge de l'*ursus spelæus;* la race de Cro-Magnon et celle de la Fruchère ont aussi connu l'ours des cavernes; celle de Grenelle doit dater du milieu de l'âge du renne, dont la fin a vu le début de celle de Furfooz. Toutes ces races sont mêlées dès l'époque des dolmens; à ce moment elles savent polir la pierre et possèdent des animaux domestiques, mais leur mélange ne s'est pas opéré sans lutte. « Au début, la guerre éclate entre les indigènes dolichocéphales et les étrangers brachycéphales à qui leurs industries plus avancées devaient conserver l'avantage. La caverne des Baumes-Chaudes a fourni bien des preuves de ces combats. Les troglodytes vaincus se soumettent en partie et des alliances commencent la fusion des races, comme à la grotte

Digitized by Google

de l'Homme-Mort. D'autres se retirent plus avant dans leurs causses, mais ils empruntent à leurs vainqueurs ce qui avait fait leur supériorité... En somme, lors de ces invasions préhistoriques, tout s'est passé comme de nos jours lorsque les Européens sont arrivés dans le Nouveau-Monde ou en Polynésie. » Il n'y a pas eu d'hiatus, mais changement rapide et profond imposé aux mœurs indigènes par la civilisation supérieure des envahisseurs.

Ce rapide résumé de l'histoire primitive des populations européennes est tracé de main de maître; le lecteur qui en sera pénétré saisira plus facilement la portée de l'ouvrage de M. Cartailhac « qui est en réalité un chapitre fort important et fort bien fait de cette histoire. » Nous suivrons l'auteur dans l'exposé des faits principaux qu'il a observés et des conclusions qu'il en dégage.

L'ouvrage de M. Cartailhac est divisé en chapitres qui correspondent aux divisions généralement adoptées aujourd'hui : âge paléolithique, âge néolithique, âges du bronze et du fer; chacun de ces chapitres est précédé d'un historique de la question. L'auteur a toujours soin de comparer les résultats de ses recherches avec ceux qui ont été obtenus dans les autres régions de l'Europe; il éclaire l'ethnographie des populations préhistoriques en rappelant les usages et les mœurs, en décrivant les instruments des populations sauvages contemporaines.

Fig. 108. Bâtonnet en os, caverne sépulcrale de Cascaes.

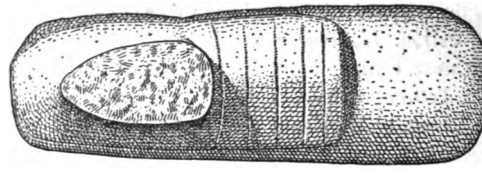
La période paléolithique paraît assez bien représentée en Espagne et en Portugal, mais c'est surtout l'époque néolithique qui a fourni à notre auteur une ample moisson d'objets et d'observations. Citons la curieuse trouvaille de la caverne de Cascaes, à l'embouchure du Tage, où parmi les perles, les épingles et autres parures, figure une pièce en os (fig. 108) dont l'analogue a été rencontrée dans une caverne de la Pologne. Du reste, les instruments abondent en Portugal dans les cavernes et les abris de l'âge de la pierre polie; les plus nombreux sont peut-être ces pierres aiguisées en biseau, qui étaient emmanchées à la manière des herminettes, comme celles que l'on trouve dans les dépôts lacustres du Cambodge, comme aussi celles qni étaient en usage il y a peu d'années dans les archipels du Pacifique. Les manches en bois de ces instruments néolithiques ont disparu; mais une pièce remarquable trouvée aussi dans la grotte de Cascaes et figurant, avec des dimensions réduites, une herminette emmanchée (fig. 109-110) ne laisse aucun doute sur le système adopté pour la fixation de l'instrument; ce système se retrouve chez quelques peuples actuels et notamment chez les insulaires de Kodiak, dont M. Cartailhac reproduit une pièce appartenant au musée d'ethnographie du Trocadéro (fig. 111).

L'incinération des ossements humains offre des degrés très variables dans les grottes du Portugal; certains squelettes sont à peine noircis. M. Cartailhac n'est pas éloigné de penser que le rite de l'incinération s'est établi dès le début de l'époque néolithique et que si dans quelques grottes les traces légères de

Digitized by Google

combustion que présentent les squelettes, s'expliquent par les brandons allumés jetés dans l'ossuaire, afin d'en purifier l'air quand on venait y déposer de nouveaux cadavres, la carbonisation de beaucoup de débris implique nécessairement une combustion intentionnelle et prolongée.

M. Cartailhac rejette absolument l'hypothèse de l'anthropophagie adoptée par Delgado pour les populations préhistoriques du Portugal. Déjà Worsae et d'autres savants, remarquant que l'anthropophagie était généralement en relation avec les fêtes religieuses, avaient pensé que les débris humains épars au milieu des puissants amas de coquillages qui constituent les kjœkkenmœddings du Japon et de l'Amérique, provenaient de victimes sacrifiées dans des fêtes solennelles. Mais quand, par l'abondance des subsistances, conséquence d'une



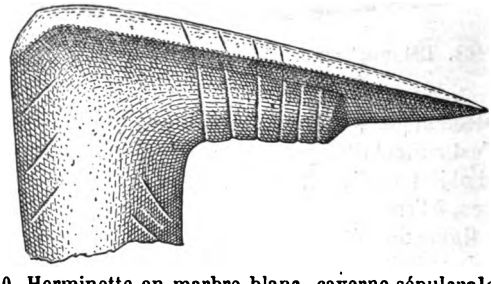


Fig. 109-110. Herminette en marbre blanc, caverne sépulcrale de Cascae (vue de profil et d'en haut).

civilisation plus avancée, l'anthropophagie a cessé de constituer une res alimentaire sérieuse, c'est alors qu'elle disparaît de l'usage et ne subsist que dans les cérémonies solennelles, comme chez les Battaks de Su parfois, il n'en subsiste plus qu'un simulacre, même parmi les populati les sacrifices humains sont encore fréquents; c'est ce qui a lieu aujo chez certaines tribus de l'intérieur de Mindanao où le sacrificateur a petit fragment du cœur de la victime et parfois même se contente de le r M. Cartailhac donne du reste à l'appui de son opinion des argument grande valeur. Les ossements humains brisés et rongés que l'on trouve grottes ont été mis dans cet état par les rongeurs; et d'ailleurs on cons traces de destruction exactement semblables sur tous les ossements qui trouvés dans les sépultures indéniables, grottes artificielles et antas, exemple que celui de Paço da Vinha (fig. 112), dans le voisinage d'Evo

Digitized by Google

Mais si l'action des rongeurs explique les fractures et, dans une certaine mesure, la dispersion des ossements, leur mélange et souvent aussi leur absence reconnaissent une autre cause. Pour M. Cartailhac ces ossements ont été décharnés et ont subi des préparations plus ou moins compliquées avant d'être déposés dans leur sépulture définitive, ainsi que le pratiquent aujourd'hui encore quelques tribus de la Sibérie et de la Polynésie; depuis la publication de son ouvrage, l'auteur a développé cette idée (émise en 1832 par Bruzélius, archéologue scandinave, mais sans aucun succès), en la fortifiant par un grand

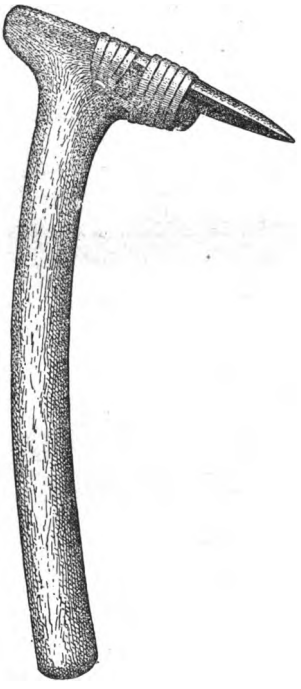


Fig. 111. Petite herminette emmanchée de Kodiak. (*Mus. d'Ethnogr.*)

nombre de preuves, dans un mémoire sur les *ossements et squelettes humains des cavernes et des stations quaternaires* [1].

Les cryptes du hameau de Anjo, voisin de Palmella, situées à une faible distance de l'Océan dans la presqu'île formée par le Tage et le Sado, ont été soigneusement étudiées et décrites par M. Cartailhac; creusées dans la molasse, régulièrement hémisphériques, précédées d'un long vestibule, elles diffèrent des grottes artificielles de la Marne et de celles de la Provence. Elles ont livré un mobilier des plus intéressants, d'abord des vases en terre ornés de dessins

1) *Revue d'anthropologie*, 15 juillet 1886. Ce mémoire est extrait d'un volume, *La France préhistorique d'après les sépultures*, que M. Cartailhac publiera prochainement et qui fera partie de la Bibliothèque scientifique internationale.

Digitized by Google

nombreux, brillants et réguliers : ces vases affectent des formes diverses, les uns à fond conique (fig. 113) sont assimilables aux vases en forme de calice ou de tulipe qui se retrouvent dans les tombes paléolithiques de la Bretagne, des Hautes-Pyrénées, de la Sicile. D'autres, plats et larges (fig. 114) ont leurs analogues dans la céramique irlandaise et surtout bretonne. Des perles en callaïs se distinguent de celles de la Bretagne et du sud de la France par quelques détails. On sait que cette roche est une espèce voisine de la turquoise, mais que nulle part en Europe on n'a trouvé un gisement de vrai callaïs; M. Cartailhac ne serait pas éloigné de croire que toutes les sépultures à callaïs, supposées jusqu'ici appartenir à la fin de l'âge de la pierre polie, pourraient bien au contraire appartenir à son début; les perles de callaïs auraient été apportées par les premiers émigrants qui révélèrent un art nouveau aux popu-

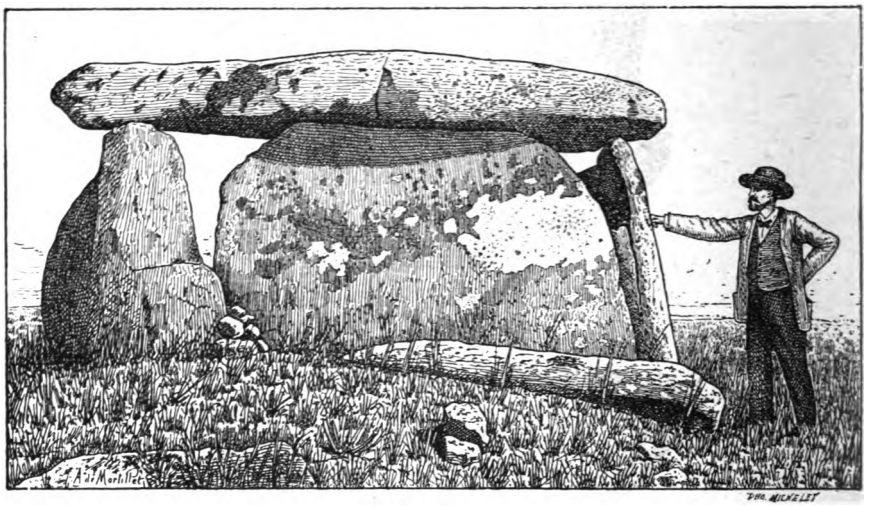


Fig. 112. Dolmen ou anta de Paço da Vinha, près Evora.

lations paléolithiques. Quelques petits instruments en cuivre et en bronze se trouvent encore dans les cryptes de Anjo, plus connues sous le nom de grottes de Palmella.

A la pierre polie succède le cuivre d'abord, puis le bronze apporté d'une contrée inconnue, probablement de l'Asie. Observons cependant que pour quelques auteurs, et notamment pour M. R. Andrée[1], tous les métaux ont eu plusieurs centres de diffusion. Le bronze règne longtemps dans la péninsule avant d'être remplacé par le fer, qui du reste, ne se répand en Grèce qu'au XVe siècle av. J.-C. et ne parvient en Danemark que 1500 ans plus tard. Le bronze, d'après M. Chantre, pourrait être venu par la Méditerranée, ce qui suppose chez les populations néolithiques des embarcations et une habileté nautique

1) *Die metalle bei den Naturvœlkern.* Leipzig, 1884.

Digitized by Google

comparable à celles des Polynésiens. Mais les populations préhistoriques avaient-elles atteint le même degré de civilisation? C'est fort contestable; si malgré leur civilisation très développée à tant d'égards, les Polynésiens étaient demeurés à l'âge de la pierre, c'est uniquement parce que leurs îles ne renfermaient pas de métal. Les diverses formes régionales du bronze, qui s'établissent presque dès son apparition, ne sont pas non plus favorables à l'hypothèse d'une importation. Du reste l'histoire du bronze est d'autant plus difficile à établir que peu après son début, l'incinération ayant pris dans les rites funéraires la place de l'inhumation et de ses monuments, les tombes sont méconnues et les fouilles stériles.

Fig. 113 et 114. Vases en terre décorés, grotte sépulcrale artificielle de Palmella (1/2 gr.).

« Un lien positif rattache, pour l'âge du bronze, l'Espagne et le Portugal au sud-ouest de la France et au sud des Iles Britanniques. La présence d'un certain nombre d'objets en bronze de même famille qui manquent dans les régions circonvoisines, est suffisante pour faire admettre qu'il y eut des relations assidues pendant l'âge du bronze entre ces divers pays. » Les objets de bronze sont peu abondants en Espagne et en Portugal, mais l'auteur attribue leur rareté à ce qu'ils ont été, dans ces pays, l'objet de peu de recherches.

Le fer, comme le cuivre, en Espagne et en Portugal, comme dans les autres pays de l'Europe, s'est graduellement infiltré ; son emploi est devenu presque exclusif pour la fabrication des armes et des outils, celui du cuivre se restreignant à des objets d'ornement ou d'un médiocre volume.

Digitized by Google

Dans les sépultures du Portugal et de l'Espagne abondent les pointes de lance (quelques-unes très effilées et fort élégantes mesurent jusqu'à 0m,51), les épées et les poignards dont les poignées à antennes n'ont, comme celles de France, qu'une faible longueur. La nécropole d'Almedinilla (province de Cordoue) a livré des sabres à lame courbe, ondulée, tranchante, à poignée historiée ; on remarquera l'étroite ressemblance que présentent ces armes avec celles qui sont figurées sur les vases dits étrusques ; l'identité existe jusque dans le fourreau ; la ferrure du fourreau d'une lame d'Almenidinilla suffit pour constater qu'il devait être semblable à celui qui est représenté sur une amphore du musée de Naples.

L'ouvrage de M. Cartailhac se termine par l'étude des ossements humains préhistoriques, étude due pour une partie à M. F. de Paula e Oliveira, officier de l'armée portugaise.

Un squelette, ou plutôt des débris trouvés à Valle do Areciro près de Villa Nova da Rainha dans un limon de formation ancienne, probablement quaternaire, paraissent devoir être rapportés à la race sous-brachycéphale de Furfooz.

Les kjœkkenmœddings de Mugem (non loin de l'embouchure du Tage), sont sans doute antérieurs à la période néolithique ; ils ont fourni des pièces nombreuses qui se rapportent à deux types bien distincts ; l'un beaucoup plus fréquent, dolichocéphale, l'autre brachycéphale.

Un troisième type représenté par un seul échantillon, globuleux, à face large et prognathe, se rapprocherait de la conformation mongolique.

Le type dolichocéphale de Mugem se retrouve encore avec des variantes dans les cavernes et les sépultures néolithiques de Licéia, de Casa da Moura, de Monte Junto et d'Alcobertas.

Ces types bien tranchés sont d'ailleurs reliés entre eux par beaucoup de formes intermédiaires, qui indiquent un commencement de fusion entre la population primitive et les envahisseurs.

Ces crânes préhistoriques ne sont pas les seuls que l'on ait trouvés dans la péninsule ; celui que M. G. Busk a découvert à Forbes'Quarry, près de Gibraltar, a été rattaché par MM. de Quatrefages et Hamy, ainsi que les débris provenant de la Cueva de la Muger (Andalousie) à la race de Canstadt ; et ces auteurs ont constaté la persistance des caractères anatomiques de la même race dans les populations actuelles de la Péninsule. D'autres cavernes de Gibraltar ont livré des crânes brachycéphales qui par certains caractères se rapprochent de ceux d'Orrouy et de Furfooz ; mais d'autres crânes dolichocéphales (caverne de Genista), non prognathes, semblables au type actuel des Basques du Guipuzcoa, relèvent par conséquent de celui de Cro-Magnon.

M. Verneau, de son côté, dans un mémoire récemment paru, a montré l'existence de la race de Cro-Magnon à peu près pure dans la province de Ségovie pendant la période néolithique, et a suivi ses traces à travers l'Espagne et le Portugal, jusqu'en Kabylie et aux îles Canaries. Dans ce mémoire, qui est venu confirmer les théories exposées par M. Hamy dès 1873, l'auteur admet que le centre de dispersion de cette race est la vallée de la Vézère et qu'elle a émigré dans plusieurs directions et notamment du Nord au Sud.

En tout cas, le type de Cro-Magnon a toujours été en contact dans la péninsule

Digitized by Google

avec d'autres races, comme le prouvent, outre les exemples plus haut cités, les crânes andalous dus aux recherches de M. Manuel de Gongora. «Ainsi, observe avec raison M. de Cartailhac, la péninsule toute entière nous présente, à l'âge de la pierre polie et peut-être un peu avant, un mélange ethnique égal à celui du territoire gaulois; il y eut simultanément, sans doute, les mêmes races, les mêmes variétés.»

Telle est la conclusion de cet ouvrage, qui par la clarté des descriptions, la sûreté de la méthode et l'élégance du style, s'adresse au grand public aussi bien qu'aux spécialistes. Tous consulteront avec agrément et avec fruit ce tableau du lointain passé de la péninsule, si important pour l'étude des âges préhistoriques, et, jusqu'à ce jour, si peu connu.

Dr J. Montano.

Keane (A. H.). **Ethnology of Egyptian Sudan.** (*Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XIV, p. 91-113. Nov. 1884.)

M. Keane a condensé, dans un mémoire très compact et très clair, les principaux renseignements concernant les populations du Soudan égyptien, renseignements épars dans des ouvrages spéciaux, difficiles à consulter et, par conséquent, inaccessibles au grand nombre des savants qui ne font pas de l'étude de ces peuplades leur spécialité. Un travail de ce genre est d'une très grande utilité, car les idées que l'on a généralement sur ces populations sont très vagues. La meilleure preuve se trouve dans l'article lui-même, où l'auteur cite le rapport officiel dans le Soudan, pour l'année 1883, du lieutenant-colonel Stewart. Dans ce rapport, très exact d'ailleurs dans ses autres parties concernant la topographie, le commerce du pays, etc., toute la population du Soudan est divisée en *Nègres* et en *Arabes*. Ce groupement sommaire des populations et des races si diverses, massées entre l'Abyssinie et l'Afrique centrale, nous rappelle les procédés de cet ennemi acharné des classifications botaniques qui divisait tout le règne végétal en ce que l'on peut manger et en ce que l'on ne peut pas manger.

M. Keane admet cinq grands groupes dans la population du Soudan oriental autrement dit du bassin du Nil supérieur : les *Bantous* entre les lacs Victoria et Albert Nyanza; les *Nègres*, entre le lac Albert et le confluent du Sobat avec le Nil, c'est-à-dire dans tout le pays arrosé par le Bahr-el-Jebel; les *Sémites*, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à Dongola; les *Hamites*, sur la rive droite du Nil, jusqu'au même point, et en outre à l'est de la vallée du grand fleuve jusqu'à la mer Rouge; enfin les *Nubiens* ou *Nouba*, entre Dongola et Assouan.

Ces cinq groupes comprennent des populations diverses dont l'auteur délimite très consciencieusement l'habitat et les caractères techniques. Voici l'énumération de ces peuplades.

1. *Bantous*. — Wa-Ganda[1] (côte N.-O. du lac Victoria Nyanza), Wa-Nyoro, Wa-Soga, Wa-Gamba, Wa-Karagwé, Wa-Songora.

1) Nous avons conservé l'orthographe de l'auteur pour les noms propres.

Digitized by Google

2. *Nègres.* — Kavirondo; Kuri et Kara (tous les trois sur la côte E. du lac Victoria Nyanza), Nanda (au nord des précédents), Masai (au Kilimandjaro), Kwafi (à l'O. du Kénia); Shefalu; Madi, Shuli et Laboré (entre les sources du Nil Sommerset et les monts Madi); Janghey, Fallarj et Niuak (dans le bassin du bas Sobat); Bari (Bahr-el-Jebel); Monbuttu (aux sources de la Welle); Zandeh ou Niam-Niam; Mittu ou Mattu (dans le pays de Moro, au N. des Monbuttu), Bongo (Dor); Shir (Bahr-el-Jebel, 5°-6° N.); Rol, Agar, Sofi et Lehsi (Vallee du Rol, à l'E. des Bongo; Nouer (Bahr-el-Jebel, 7°-9° N.); Dinka (Bahr-el-Jebel et Nil Blanc, 6°-12° N.); Shilluk; Dwüir, Ayarr, Mok, Tondy, Bot, Ayell (au S. des Dinkas); Takruri; Funj; Krej et Fertit (dans la haute vallée du Bahr-el-Arab.)

3. *Nuba* ou *Nubiens.* — 1° Nubas proprement dit : Nuba, Kargo, Kulfan, Kolaji, Tumali (tous au Kordofan); 2° Nubas occidentaux : Kunjara et Fur (au Dar-Four), 3° Nubas du Nil, « Nubiens » ou « Barabra » : Mattokki ou Kenus (d'Assouan à Sébu) ; Saidokki et Mahai ou Marisi (de Korosko à Wadi-Halfa) ; Dongolawi (de Wadi-Halfa à Jebel-Dejà, près Meroe); Danagele (immigrants au Kordofan et Dar-Four).

4. *Sémites.* — Branche himyarite ou abyssinienne (Ethiopiens ou Agazi de certains auteurs); Dahalaki (dans l'île du même nom près de Massaoua); Massuai; Hotumlu, Karneshim, Az-Shuma, Dokono (côte de Mudun ou Samhar); Habab, Bejuk, Mensa, Bogos ou Bilin Takue, Marea (prov. d'Anseba); Algeden, Sabderat, Dembela (haute vallée du Barka et du Mareb); Harrar, (enclave abyssinienne dans le pays des Somal, à l'E. de Choa; 9° 40′ N., 42 E. de Greenw.); Tigré; Amhara.

Branche arabe ou ismaélite : Sheygyeh ou Shaikieh (de Dongola à Abou-Hammed); Robabat; Hassanich; Homram (cours moyen de l'Atbara et du Mareb); Shukrieh, Dobeina, Yemanieh (basse Atbara); Jalin ou Jahalin (au confluent du Nil Bleu); Kababisk à l'O. du Nil, 12°-15° N.); Baggara (au S. des précédents).

5. *Hamites.* 1° Branche tibu : Baele, Ennedi, Zoghàwa (dans le nord du Dar-Four);

2° Branche berber : Fulah (dans l'ouest du Dar-Four);

3° Branche éthiopienne méridionale : Oromo ou Galla : Ittu (41°-42° E. gr., 9°-10° N.); Carayu, Dawari, Wolo, Woro-Babbo, Mecha; Raya et Asabo (dans l'ouest du Zebul); Lango (Nil Sommerset) ; Wa-Houma et Wa-Tousi (métissés avec les Bantous); Sidama (Kaffa, S.-O. du Choa, classés à tort jusqu'à présent parmi les Nubas);

4° Somali : Isa, Isa-Ishaai-Modoba, Goudabirsi, Habr-Awal (entre Zeilah, Harrar et Berbera); Habr-Gerhajis; Gadohursi, Dalbahantu, Warsingali, Mijjerthain (à l'E. de Berbera jusqu'à l'Océan Indien);

5° Groupe éthiopien central : Afar, Adal ou Danakil : Debnet, Asoba, Assa-Imara, Sidi-Habura, Galeila (tous entre l'Abyssinie et la mer); Khamir, Agau, Agaumeder, Khamant (Abyssinie); Saho ou Shoho (frontière N.-E. de l'Abyssinie);

6° Branche éthiopienne méridionale (division des Beja) : Hadendoa et Bishari (entre Suakin et le Nil et plus au S. vers l'Abyssinie); Beni-Amer et Halenga (frontière N. de l'Abyssinie) mélangés avec les Sémites et souvent

Digitized by Google

classés à tort parmi les Abyssiniens Himyarites; Amarar (sur la côte de Suakin à Ras-Benass Ababdeh (Haute-Égypte) et désert arabique de Kosséir à Wadi-Halfa.

Groupes non classés. Barea et Basé ou Kunama (Mareb moyen; probablement aborigènes de l'Abyssinie); Birkit, Masalit, Abu-Sarib, Tala, Bakka (Dar-Four; affinités douteuses); Assiri (aborigènes du Kordofan, probablement éteints ou absorbés par les Tegelé et les Nubas); Tegelé ou Tekelé (Kordofan méridional); Quadeyat (se disent être d'origine Funj); Musabad et Muserbart (distr. Obeid dans Kordofan; se disent descendre des Kunjara de Dar-Four, parlent arabe).

Comme on peut le voir, cette classification diffère sur plusieurs points de celles qu'ont proposées d'autres savants; nous ne relèverons que les différences avec la classification de R. Harhuven; d'après cet auteur, les Homrans et les Jalins sont des « Wedjas » c'est-à-dire des Hamites, tandis que M. Keane les classe parmi les Sémites. Harhuven compte les Nubas ou Noubas parmi les Nègres vrais, tandis M. Keane les classe dans un groupe à part bien distinct des Nègres, etc. Mais ce sont des divergences de détail et il faut admettre que, par suite de croisements nombreux qui ont eu nécessairement lieu entre toutes ces peuplades, il est souvent fort difficile d'établir les véritables affinités entre les différents groupes.

J. Deniker.

Morse (Edward S.). **Ancient and modern Methods of Arrow-Release.** (*Bulletin of the Essex-Institute,* vol. XVII, oct.-déc. 1885.)

M. le professeur E. S. Morse, dont le nom appartient à l'histoire des fouilles préhistoriques du Japon, et notamment de celles des kjœkkenmœddings d'Omori, vient d'aborder un chapitre d'ethnographie comparée jusqu'ici fort négligé des ethnographes. Dans un mémoire qui porte le titre que l'on vient de lire, M. Morse donne un coup d'œil d'ensemble sur nos connaissances actuelles en ce qui concerne les différentes façons de manier l'arc et les flèches. Les recherches minutieuses du savant américain mettent en évidence les nombreuses lacunes de nos connaissances sur ce chapitre. Aussi M. Morse ne considère-t-il son travail que comme une introduction à cette étude, et fait-il un appel à ceux qui voyagent ou résident parmi les peuples divers, en les priant de diriger leur attention sur ce sujet.

Se basant sur ses nombreuses observations personnelles faites dans l'Extrême-Orient et en Amérique, sur les communications de divers voyageurs et enfin sur les faits disséminés çà et là dans la littérature ancienne et moderne, M. Morse est arrivé à établir une classification des méthodes anciennes et modernes de maniement de l'arc et des flèches. M. Morse ne s'est pas borné à recueillir les faits rapportés, mais, excellent archer qu'il est lui-même, il a aussi étudié l'application des diverses méthodes en faisant des expériences personnelles. Quiconque a eu le privilège, comme nous, de suivre M. Morse dans ces intéressantes expérimentations, conjointement avec M. Frank Cushing, doit avouer que nul autre que lui n'aurait pu traiter la question avec plus d'autorité.

Digitized by Google

L'étude comparée de l'art de l'archer est d'autant plus intéressante que l'usage de l'arc diminue de plus en plus, par suite du remplacement de cet engin par les armes à feu. Déjà dans mainte tribu demi-sauvage qui avait l'arc, on ne le trouve plus que comme jouet d'enfant.

La méthode de maniement de cette arme est très différente dans les races et les peuples des deux hémisphères. Les différences portent d'abord sur la manière de saisir l'arc dans la main, soit au milieu, soit au tiers inférieur; sur l'habitude de le tenir horizontalement ou verticalement; sur la manière d'attacher la corde aux extrémités de l'arc; enfin, ce qui est le plus important de tout, sur la méthode pour tendre la corde et tenir l'extrémité postérieure de la flèche entre les doigts. C'est plus particulièrement de cette partie de la question que traite le travail de M. Morse.

Tout en admettant des différences fondamentales de méthode dans les races et les peuples, M. Morse croit que les enfants ont universellement une seule et même manière d'employer l'arc et les flèches, c'est-à-dire de prendre la partie postérieure de la flèche et la corde entre le pouce et la première et la deuxième phalanges de l'index. C'est la manière la plus simple, mais en même temps celle avec laquelle on peut faire le moins d'effort. M. Morse l'appelle la méthode de maniement primaire (*primary release*). Elle est encore en vogue chez les Aïnos, les Indiens de Demerara, les Mic-Macs, les Navajos (seulement quand ils tirent sur des chiens de prairie), etc.

M. Morse distingue en tout six ou sept de ces méthodes (*releases*). Cela nous mènerait trop loin de donner des descriptions de toutes les méthodes différentes, ce qui serait difficile du reste, sans avoir recours aux nombreuses figures explicatives intercalées dans le texte de l'ouvrage même. Nous nous bornerons donc à un simple résumé.

La méthode dite *secondaire* est entre autres en usage chez les Indiens Zuñis et Ottawas. La méthode dite *tertiaire* est en vogue chez plusieurs tribus indiennes, telles que les Omahas, Sioux, Comanches, Pied-Noirs, Navajos, etc.; enfin chez les insulaires de Grand Andaman et les Siamois.

La méthode dite *méditerranéenne* (*Méditerranean release*) est la plus ancienne que nous connaissions. C'est la méthode encore aujourd'hui en usage parmi tous les archers modernes, comme elle l'était au moyen âge dans tous les pays d'Europe où l'on pratiquait l'arc. Elle consiste en ce que la corde est tendue au moyen des troisièmes phalanges de l'index et du deuxième et du troisième doigts, le pouce et le petit doigt restant inactifs. L'extrémité postérieure de la flèche est placée entre l'index et le second doigt.

Cette méthode est encore pratiquée par les Eskimos et les insulaires du Petit Andaman.

Une cinquième méthode, dite *mongolique*, est celle en usage chez les Mantchoux, Chinois de Canton, Coréens, Japonais, Turcs et Perses. C'est dans ce *release* que l'on protège le pouce au moyen d'un anneau très large, d'un bandeau ou d'une espèce de gant, parce que c'est le pouce qui doit faire ici le plus d'effort.

Une sixième méthode, dite *irrégulière*, n'a été observée jusqu'ici que chez les Temiangs de Sumatra; ils la pratiquent seulement en tirant sur des petits animaux.

Digitized by Google

La méthode de maniement de l'arc et des flèches dans ses formes diverses paraît être un des usages ethniques les plus persistants dans le cours des temps. M. Morse en cite quelques exemples. Les Aïnos ayant un *release* très inférieur à celui des Japonais, contre lesquels ils ont combattu pendant des siècles, ont cependant gardé inaltérée leur méthode à eux, le *primary release*. Nous venons de parler de la persistance de la méthode méditerranéenne depuis le moyen âge ; très probablement cette méthode était déjà pratiquée par les Romains et dans l'Inde.

Seulement à propos des méthodes en vogue dans l'antiquité, je crois que nous ne pouvons point décider. Par exemple, à en juger d'après les bas-reliefs, les dessins sur la poterie, etc., les anciens Grecs n'auraient pas suivi moins de quatre méthodes différentes, dont une, à ce qu'il paraît, spéciale à eux. Ce serait là la septième ou dernière méthode, l'*archaic release* de la classification du professeur Morse. Il en est de même des Égyptiens anciens. Les Assyriens auraient eu trois méthodes. Cependant une grande partie des anciens documents que nous possédons sur ce sujet, nous paraissent trop vagues pour baser sur leur examen une opinion certaine sur l'*arrow-release;* cette réserve s'impose notamment pour les dessins relatifs aux archers assyriens, égyptiens et autres reproduits dans l'ouvrage de M. Morse.

Rappelons, en terminant, que parmi les peuples dont nous ne possédons jusqu'ici, d'après M. Morse, aucun document relatif à l'*arrow-release*, se trouvent les Véddas de Ceylan, les *Hill-tribes* de l'Inde, la plupart des peuples d'Afrique et les Fuégiens.

Nous souhaitons que l'intéressant travail de M. Morse attire l'attention des voyageurs et que ceux-ci étudient désormais ce détail ethnographique, qui a jusqu'ici échappé à leur attention, avec tout le soin qu'il mérite.

H. TEN KATE.

Harris (J. S.) et Clark (W. A.). **Montana, its Climate, Industries and Resources.** Helena, 1885, br. in-8 et fig.

Nous empruntons à cette brochure, imprimée à l'occasion de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans, les renseignements très circonstanciés qu'y a groupés M. W. F. Wheeler sur les Indiens du Montana. D'après le recensement de 1880, complété, à l'aide d'une enquête dressée par le général Brisbin, il y a actuellement dans le territoire : 7,500 Pieds-Noirs, en comprenant dans ce chiffre les Indiens Sang et Piegans, 2,150 Corbeaux de montagne (Mountain-Crows), 900 Corbeaux de rivière (River-Crows), 399 Têtes-Plates (Flatheads), 885 Pend d'oreilles, 333 Koutenais, 4,043 Sioux Yanktons, 2,466 Assiniboines et 1,135 Gros-Ventres. Ces 19,801 Indiens vivent complètement placés sous le contrôle de l'administration des États-Unis, près de 1,300 d'entre eux ont adopté les costumes des blancs, et 486 sont engagés dans des carrières civiles ; 171 de ces derniers sont fermiers. Ils ont deux écoles de pensionnaires et quatre de demi-pensionnaires ; mais sur les 4,263 enfants en âge de suivre les classes, 287 seulement s'y rendent régulièrement. Les cultures des Indiens

Digitized by Google

s'étendent sur 4,000 acres de terre ; ils possèdent 30,000 chevaux et plusieurs milliers de bestiaux. Comme le bison disparaît avec une rapidité de plus en plus grande, les mœurs agricoles s'imposent de mieux en mieux aux Indiens. Les Têtes-Plates se sont faits en partie catholiques et les missionnaires ont chez eux assez d'influence pour les détourner de toute agression contre les Blancs. Les Pieds-Noirs ont, au contraire, joué le rôle le plus actif dans les dernières insurrections. Mais le sévère châtiment qui leur a été infligé par le major Backer en 1870, les a pour longtemps pacifiés. Ajoutons que la population blanche du territoire, qui n'atteignait pas le chiffre de 40,000 individus en 1880, s'était élevée en 1882 à 65,000 et dépasse aujourd'hui 100,000 habitants.

E. H.

Prince Roland Bonaparte. **Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.** (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris*, 1884, p. 530-561, cart.) — *Id.* **Récentes découvertes des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.** (*Compte Rendu Soc. de Géogr.*, 1885, p. 165, cart.)

L'auteur de ces écrits s'est attaché, depuis plusieurs années, à réunir les matériaux d'une grande monographie de la Nouvelle-Guinée. Les documents hollandais ont été plus spécialement l'objet de ses premières recherches, et ce que renfermaient d'intéressant les dernières notices de MM. Van Oldenborgh, Van Braam Morris, etc., est résumé avec clarté et concision dans les deux notes dont on a lu plus haut les titres. Ce sont, malheureusement, plutôt des renseignements géographiques que des indications relatives à l'ethnographie, que l'on trouve dans les rapports des derniers voyageurs néerlandais en Nouvelle-Guinée. Je signalerai cependant, en passant, dans leurs récits, quelques lignes intéressantes sur les Papouas du Timakowa et de la côte des Cocotiers et sur ceux des baies de Sadipi et de Walckenaer ou des îles Merkus et Duperrey, et un compte rendu relatif à des dessins sur rochers découverts près de l'île Argoeni. Ces dessins que l'on avait pris pour des inscriptions hindoues, sont, paraît-il, analogues à ceux que l'on a précédemment trouvés aux Petites Key et à la baie de Spelman : leurs affinités ethnographiques ne sont pas encore établies, mais ils n'ont rien de commun avec un alphabet quelconque de l'Hindoustan.

E. H.

Digitized by Google

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE, 27-29 AVRIL 1886

SECTION D'ARCHÉOLOGIE. 27 avril. — M. *Anthyme Saint-Paul* lit, au nom de M. l'abbé *Cau-Durban*, un mémoire sur des urnes funéraires trouvées à Bordes-sur-Lez (Ariège). Ces sépultures à incinération devaient être anciennement placées au milieu d'un cromlech. Les urnes découvertes par M. l'abbé Cau-Durban sont formées d'une poterie tantôt grise, tantôt rouge.

M. *Christian*, membre de la société archéologique d'Eure-et-Loir, fait une communication sur l'incinération en Gaule avant la conquête romaine. Ce mode de sépulture n'a encore été signalé, dit-il, que dans les départements de l'Ain, du Cantal, du Lot-et-Garonne, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées, des Landes et des Basses-Pyrénées, mais des découvertes récentes faites dans la Bretagne, le Nivernais et l'Alsace permettent de compléter la liste précédente. M. Christian signale également l'existence de cimetières à incinération dans les départements de l'Aisne, de la Marne, de la Vendée et d'Eure-et-Loir, et il fait circuler des cartes sur lesquelles il a pris soin d'indiquer les régions de la France où des sépultures de ce genre ont été signalées jusqu'ici.

M. *Maxe-Werly* lit, au nom de *M. Pilloy*, un travail sur des puits funéraires découverts à Ribemont (Aisne). Ces sépultures renfermaient des ossements incinérés et un assez grand nombre de haches en pierre polie. On n'avait pas encore signalé de tombes semblables dans le département de l'Aisne et la communication de M. Pilloy mérite d'attirer l'attention.

M. *le docteur Jacquinot*, de la Société académique du Nivernais, lit un travail sur les monuments mégalithiques du département de la Nièvre. Il rectifie la liste donnée par la commission de topographie des Gaules, en disant que ce département ne renferme aucun dolmen. On y rencontre seulement de nombreuses pierres à bassins dont il fait des autels, et des pierres d'une forme bizarre, telles que celle dite du Dos de l'Ane, qui se trouve sur la limite du département de la Côte-d'Or. C'est dans la commune de Saint-Agnan qu'on trouve le plus grand nombre de ces monuments mégalithiques. M. le docteur Jacquinot a recueilli dans la même région des instruments en silex taillé.

M. *Chabouillet* et *M. de Barthélemy* contestent vivement l'opinion soutenue par l'auteur de le communication, et se refusent à voir des autels dans les pierres à bassin.

M. *Cournault* dit qu'en Suisse on a signalé des roches sur lesquelles sont

Digitized by Google

creusées des espèces d'écuelles faites de main d'homme, mais que personne n'a pensé à en faire des autels.

M. *Mayaud* soutient que les bassins creusés dans ces pierres sont des cavités purement naturelles produites par la lente action des eaux.

28 avril. — M. *Caraven-Cachin*, de la commission des antiquités du Tarn, lit un travail sur un trésor découvert à Lasgraisses (Tarn) au mois de mai 1885. Ce trésor était placé dans des vases de fabrication grossière qui renfermaient des cendres et des fragments d'ossements calcinés. Il se compose de colliers et de bracelets en or habilement ciselés. Ces colliers ne sont point de simples cercles ou des torsades, comme la plupart de ceux qui ont été découverts en Gaule, ils sont ornés d'espèces de chatons formés de bouquets de fleurs d'un dessin un peu lourd. M. Caraven-Cachin les rapporte à l'époque gauloise.

MM. *de Maricourt, de Lasteyrie* et d'autres membres font ressortir l'intérêt de cette communication.

M. *Bouchard* lit, au nom de *M. Esmonnot*, une étude sur des vases en terre cuite trouvés à Gannat, à Saint-Pourçain et à Toulon (Allier). Ces vases appartiennent, les uns à l'époque gauloise, les autres à l'époque gallo-romaine. Ils sont ornés de rinceaux et de dessins géométriques.

M. *Nicaise* rend compte de diverses découvertes archéologiques faites dans le département de la Marne. L'une des trouvailles se compose de bracelets et de colliers gaulois en argent, découverts à Châlons (Marne) et à Vermand (Aisne). M. Nicaise montre également aux membres du congrès un vase gaulois orné d'une licorne, mis au jour à Lépine (Marne).

M. *Fourdrignier* cite deux autres exemples de vases gaulois décorés d'animaux fantastiques ; celui qu'il a présenté en 1880 et celui que M. Nicaise a découvert dans la Marne il y a quelques années.

29 avril. — M. *Guignard* fait une communication sur une habitation préhistorique découverte à Chouzy (Loir-et-Cher). On a trouvé dans les déblais de nombreux squelettes, des silex taillés, des débris de vases et des fers à cheval. Un puits en pierres sèches a été rencontré à côté de ces substructions qui affectent une forme circulaire.

M. *le baron de Baye* présente une étude comparée sur une nécropole franque découverte à Oye (Marne) et sur une nécropole de la même époque trouvée à Testona (Lombardie). Les objets fournis par ces fouilles offrent beaucoup de caractères communs. Ils consistent en épées, boucles de ceinturons, perles, poteries, boucliers, etc. L'analogie qu'on remarque entre la nécropole champenoise et la nécropole lombarde est si frappante que les sépultures de Testona paraisent devoir être attribuées à une tribu germanique établie en Lombardie.

M. *Maxe-Werly* lit une étude sur les renseignements que le cadastre peut fournir à l'archéologie. L'étude du cadastre est une mine inépuisable pour l'histoire locale et la topographie d'une commune. M. Maxe-Werly montre par quelques exemples caractéristiques comment les noms des lieux-dits peuvent être interprétés et comment ils peuvent fournir des indications intéressantes pour l'historien et pour l'archéologue.

M. *Demaison* fait ressortir l'importance du travail de M. Maxe-Werly et ajoute quelques observations sur l'utilité d'étudier surtout les formes anciennes des noms de lieux qui ont été dénaturés à l'époque moderne. M. *Maxe-Werly* ne

Digitized by Google

pense pas que la transformation des noms de lieux-dits ait été aussi fréquente qu'on pourrait le croire. M. l'abbé *Arbellot* et M. *Anthyme Saint-Paul* fournissent quelques renseignements sur certains noms de lieux du Limousin et du Comminges.

M. *Boucher de Molandon* lit un travail sur les fouilles du tumulus de Reuilly (Loiret), exploré en 1886. On a découvert dans cette tombelle les débris d'un vase en bronze orné de cordons en relief, des poteries et quelques ossements calcinés mélangés à des fragments de tissus. Le tumulus de Reuilly renfermait donc une tombe à incinération qui forme le jalon le plus occidental de ce mode de sépulture dans la France centrale.

M. *Millescamps* présente quelques observations sur l'analogie des silex de Reuilly avec ceux que M. Frédéric Moreau a découverts dans le département de l'Aisne.

M. *Nicaise* présente au congrès un objet trouvé à Cernay-les-Reims (Marne) dans lequel il croit voir une mesure gauloise. M. *Fourdrignier* conteste l'opinion de M. Nicaise et, tout en reconnaissant que cet objet porte des ornements métriques, il pense que c'est une baguette qui garnissait la partie supérieure d'un peigne mérovingien. Il s'appuie, pour défendre sa théorie, sur les dispositions d'un certain nombre de peignes de l'époque franque conservés au musée de Saint-Germain. Les torques et les peignes de cette époque sont décorés de petits ornements espacés d'une façon régulière.

M. *Pilloy* rend compte, au nom de M. *Jumel*, d'une découverte faite à Vermand (Aisne). On a trouvé dans cette localité une tombe qui contenait un bouclier, un casque en argent doré, des boucles de ceinturon très riches et une lance d'une forme particulière. Elle était placée au milieu d'un vaste cimetière barbare d'où l'on a retiré un très grand nombre de vases en verre. M. Pilloy pense que cette sépulture était celle d'un chef d'auxiliaires de l'armée romaine. Les objets décrits par M. Pilloy excitent vivement l'intérêt des membres du congrès.

M. *Fourdrignier* lit une notice sur un vase en bronze trouvé au Catillon (Marne) et conservé au musée de Saint-Germain. Ce vase présente une analogie frappante avec un autre vase découvert près de Trèves. M. Fourdrignier émet l'opinion que ces objets de bronze étaient d'origine indigène et se refuse à croire qu'ils sont de provenance italienne, comme on l'a souvent prétendu. Il appuie cette manière de voir sur l'étude des vases en bronze trouvés dans la Marne, qui portent l'empreinte d'un art indigène particulier.

M. *Delort* rend compte du résultat des fouilles qu'il a pu exécuter depuis dix ans dans le département de l'Yonne. Il décrit les vases des dolmens, des tumuli et des stations gallo-romaines de la région. La céramique découverte dans les grottes de l'Yonne est représentée par un grand nombre de spécimens qui font partie de la collection de M. Delort. Les poteries gauloises de la Bourgogne sont décorées de dessins géométriques, d'ornements pointillés, de hachures régulières, de rosaces et de feuilles de fougères. Elles dénotent un art indigène dont on peut suivre les progrès jusqu'à l'époque gallo-romaine, où les produits de la céramique sont beaucoup plus élégants.

Digitized by Google

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

EXPOSITION DES COLLECTIONS
de l'expédition danoise au Groënland oriental.

Après le retour de l'expédition de M. le capitaine Holm sur la côte orientale du Groënland, on a ouvert à Copenhague une exposition des grandes collections ethnographiques qu'il avait recueillies dans ces parages. Le peuple dont proviennent ces objets n'étant auparavant que très peu connu, on comprend facilement que cette exposition a offert un très grand intérêt à plus d'un point de vue, ce que j'essayerai de montrer par une esquisse générale, ne pouvant pas aborder ici les nombreux détails qui n'ont qu'un intérêt plus spécial.

La partie la plus grande et la plus intéressante de la collection provenait des tribus aux environs de la baie d'Angmagsalik (65° 1/2 — 66° lat. N.), les plus septentrionales de la côte et presque sans aucune relation avec les tribus plus méridionales et occidentales du Groënland comme avec les colonies danoises sur la côte ouest. Cet isolement et l'absence complète des métaux auraient nécessairement entretenu ce peuple dans un état de civilisation très arriéré, si la race esquimaude n'était pas par elle-même une race beaucoup plus habile et plus intelligente qu'on ne le croit souvent et qui n'a besoin que de conditions naturelles pas trop difficiles à vaincre, pour pouvoir réussir dans le combat de l'existence et développer une civilisation originale et considérable.

Les Groënlandais orientaux nous prouvent cette vérité par notre exposition ethnographique, dont l'ensemble très varié et bien différent des choses que produisent les tribus voisines, représente une civilisation étonnamment avancée quand on la compare à celle des autres tribus esquimaudes vivant sous des conditions plus favorables.

La plus grande partie du fer que possèdent ces peuples provient du bois flottant des navires échoués ou des futailles, il est donc sous forme de clous et de bandes de fer.

Une autre partie leur vient par échange avec les tribus méridionales, mais le fer est toujours une chose de grande valeur et ils l'emploient avec une économie très curieuse. Les pointes des harpons, par exemple, ne sont jamais plus grandes qu'on n'en a besoin, et les couteaux sont très petits. Il y a surtout un couteau, portant encore la marque de la maison danoise qui fournit les colonies de la côte ouest, qui avait été trop grand pour le possesseur. Quoique ce couteau n'ait guère plus de douze centimètres de longueur sur cinq de largeur, le Groënlandais en avait coupé des morceaux et, réduisant ainsi la

Digitized by Google

REVUE
ETHNOGRAPHIE

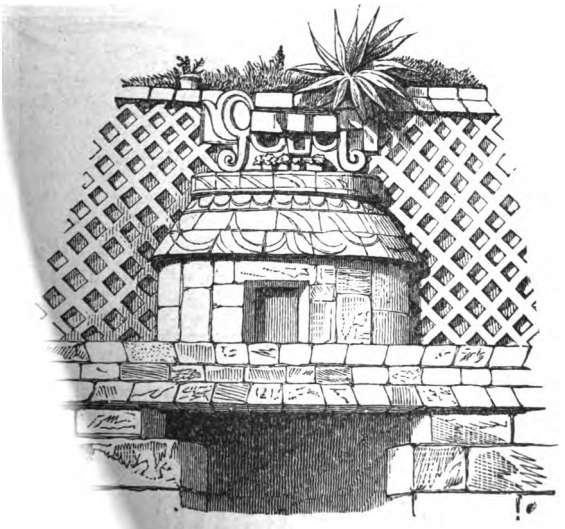
IÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 5. — Septembre-Octobre.



PARIS
E. LEROUX, EDITEUR
ARTE, 28

Digitized by Google

Les bottes sont hautes et doublées de bas velus. La partie inférieure des bottes diffère de la forme occidentale et rappelle plutôt les souliers des Lapons, elles n'ont pourtant pas de lacets.

Cette forme particulière se retrouve dans une série de petits dés dont on se sert pour garder les pouces en taillant.

Tous les vêtements ont des bordures et d'autres ornements de broderie faite avec de petits morceaux de peau teintés en diverses couleurs et cousus sur l'étoffe. Ces ornements ne sont pas sans goût, mais ils représentent toujours des formes assez simples et primitives. Un art ou un art industriel plus avancé se trouve représenté surtout par un grand nombre de sculptures en bois ou en os figurant des hommes ou des animaux. Les traits de la tête sont négligés, mais les proportions générales sont toujours données d'une manière très respectable et les ours blancs, par exemple, sont souvent admirables. La taille de ces sculptures est toujours assez petite et ne surpasse guère $0^m,15$. Une comparaison complète de ces figurines avec celles très semblables provenant des autres races arctiques (des Tschouktsches, par exemple) aurait sans doute grand intérêt. Il y a une forme particulière et remarquable de sculptures en os ; elle consiste en figures plates et très petites, — un à $0^m,03$, — qui sont clouées sur les grands abat-jour en bois, sur les instruments de chasse et sur les vaisselles. Elles représentent les mêmes choses que les figures plus grandes, mais en les disposant l'une à côté de l'autre, on leur a donné beaucoup plus de vie. On voit, par exemple, deux époux seuls ou avec un enfant, sujet qu'on trouve très souvent, ou bien on voit un homme placé au-devant d'un phoque, sans geste, il est vrai, mais assez parlant pourtant. Le nombre de figures clouées sur un objet est généralement très considérable. Parmi les choses les plus curieuses sont les trois cartes sculptées en bois déjà bien connues par la controverse singulière soulevée par un des correspondants de la *Société de Géographie*, qui voulait contester leur anthenticité.

Les deux côtes du Groënland ne nous montrent pas de grandes différences entre les instruments de pêche ou mieux de chasse, car les Esquimaux sont en effet une race de chasseurs maritimes et non de pêcheurs, et il ne serait pas possible d'aborder ces questions sans entrer dans une description détaillée de tous ces nombreux objets et de leur usage. Je n'ai voulu que montrer le grand intérêt général qui s'attache à cette exposition ethnographique qui vient d'illustrer d'une manière complète le mode de vie d'une très petite[1] peuplade isolée et dépourvue de presque toute ressource extérieure, mais satisfaite et heureuse dans cet isolement qui ne sera guère rompu parce qu'il n'y a rien à chercher pour le commerce, une peuplade intelligente qui vient de développer par ses propres forces une civilisation très intéressante. M. le capitaine Holm, à qui le Danemark doit ces richesses, publiera lui-même une description spéciale de sa collection ethnographique à laquelle il a réussi à rattacher un grand nombre des traditions populaires recueillies par lui-même chez les Groënlandais orientaux.

Dr Sören Hansen.

1) 548 individus.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

ROBERT VON SCHLAGINTWEIT

Le dernier survivant des frères Schlagintweit, dont les longues explorations dans l'Inde sont connues de tous les hommes de science, a succombé dernièrement à Giessen, où il était professeur à l'Université. Robert était celui des trois collaborateurs qui avait été chargé des études anthropologiques et ethnographiques, au cours du grand voyage qui a rendu le nom des Schlagintweit si justement célèbre. Il avait apporté à l'Exposition Internationale des Sciences Géographiques de 1875 les registres d'observations qu'il avait autrefois dressés et quelques-uns des 275 masques qu'il avait moulés sur les sujets les plus divers [1]. Tous ces matériaux d'études, observations, mesures, moulages, etc., sont restés inédits et le volume qui devait les contenir n'est même pas encore commencé. Il faut espérer que les amis des sciences anthropologiques, si nombreux en Allemagne, sauront aviser aux moyens de faire connaître ces importants travaux d'un explorateur particulièrement distingué et sympathique. On doit à Robert von Schlagintweit quelques courtes notes sur les races humaines, parmi lesquelles nous mentionnerons particulièrement le mémoire *Zür Charakteristik der Kru Neger* publié en 1875 par l'Académie de Bavière.

E. T. Hamy.

L. ANGRAND

Léonce Angrand, décédé à Paris le 11 mars 1886, était né dans cette ville le 8 août 1808 et de 1830 à 1860 il avait fait partie du personnel des affaires étrangères. Sur ces trente années de services, près de vingt s'étaient passées dans les consulats des Antilles ou de l'Amérique du Sud, et le regretté défunt en avait consacré les loisirs à étudier l'ethnologie du nouveau monde. Les idées qu'il s'était faites sont consignées dans un curieux mémoire publié par la *Revue de l'Architecture* en 1866 et intitulé : *Lettre sur les Antiquités de Tiaguanaco et l'origine présumable de la plus ancienne civilisation du Haut-Pérou* (Paris, 1866, br. avec 3 pl.).

La collection d'antiquités formée par M. L. Angrand pendant qu'il était consul général et chargé d'affaires de France à Chuquisaca (Bolivie), est actuellement au Musée du Louvre et viendra prochainement enrichir les galeries du Trocadéro.

M. Angrand était, avant tout, un homme de bien, chez lequel le cœur est toujours resté à la hauteur de l'intelligence.

H. de Charencey.

1) La collection des moulages de R. Von Schlagintweit a été éditée en fonte et en galvanoplastie par M. Ambr. Barth, de Leipzig, en 1859. Le Muséum de Paris en possède un exemplaire complet.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

CONGRÈS, EXPOSITIONS, COLLECTIONS, MUSÉES, etc.

Colonial and Indian Exhibition, 1886.

Official Catalogue. London, William Clowes and Sons, 1886, 1 vol. in-8, plan.

Official Guide, Ibid., br. in-8, plan. fig. et 2 pl. chromolith.

Her Majesty's Colonies, a Series of original Papers issued under the Authority of the Royal Commission. Ibid., 1 vol. in-8, 5 cartes.

Catalogue of Exhibits in the Western Australian Court, with a Preface giving some general Information as to the present Condition and Prospects of the Colony. Ibid., 1 vol. in-8.

Handbook to Fiji and Catalogue of Exhibits issued under the Authority of the executive Commissioner the Hon. J. E. Mason. Ibid., br. in-8.

Catalogue of New Zealand Exhibits. Ibid., 1 vol. in-8.

Catalogue. Natal Contributions to Colonial and Indian Exhibition at South Kensington, prepared under the Direction of the Natal Commissioners. Ibid., 2 br. in-8.

Natal. Official Handbook compiled under the Direction of the Natal Commissioners. Ibid., br. in-8.

Handbook to the West African Court, Gold Coast, Lagos, Sierra Leone, Gambia, compiled under the Direction of Sir James Marshall, executive Commissioner. Ibid., br. in-8.

Handbook of British North Borneo, compiled from Reports received from Governor Treacher and other Officers in the British North Borneo Company's Service, with an Introduction by sir Rutherford Alcock. Ibid., 1 vol. in-8, cart.

Notes on the Straits Settlements and Malay States and Catalogue of the Straits Settlements Court. Ibid., 1 vol. in-8, carte.

Official Handbook and Catalogue of the Ceylon Court. Ibid, 1 vol. in-8, cart. et pl.

Handbook and Catalogue. The West Indies and Bristish Honduras, issued under the Authority of sir Aug. Adderley, roy. and execut. Commissioner, Ibid., 1 vol. in-8, illustr.

Special Catalogue of Exhibits in British Guiana Court, with Introductory Notes by G. H. Hawtayne. Ibid., br. in-8, carte.

Handbook to Cyprus and Catalogue of the Exhibits, prepared by the executive Commissioner. Ibid., in-8, carte.

Empire of India. Special Catalogue of Exhibits by the Government of India and private Exhibitors. Ibid., 1 vol. in-8, carte.

Le Directeur de la Revue,
E. T. HAMY.

L'Éditeur-Gérant,
Ernest LEROUX.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Digitized by Google

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

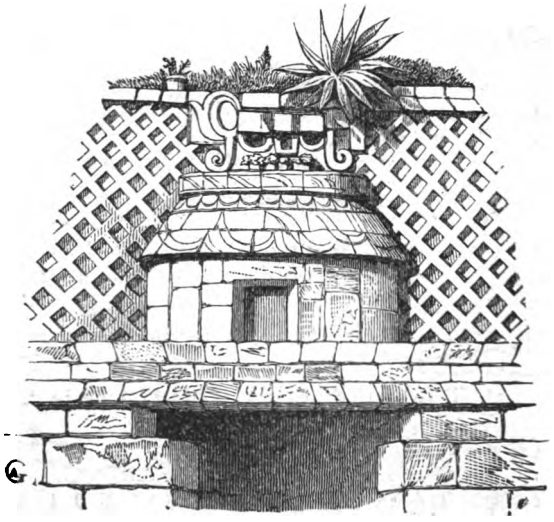
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE DR HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 5. — Septembre-Octobre.



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

Mémoires originaux :

Les peuplades de Madagascar..... M. Leclerc.
Note sur un tumulus de la vallée de Calabasso. Chili..... S. Hansen.
Note sur les dolmens de l'Enfida..... Dr Rouire.
Etudes sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres (*suite*)..... E.-T. Hamy

Variétés :

Pratiques et croyances relatives au bucéros..... C. M. Pleyte

Revues et Analyses. — Livres et Brochures :

Riedel (J.). *De sluik-en krohes arige Rassen tusschen Selebes en Papua.* Ten Kate
Gouin. *Le Tonkin*..... E.-T. Hamy.
Meyer und M. Uhle. *Sellene Waffen*..... id.
Ponel. *Notes sur les M'Bochis*..... id.
Strebel (H.). *Alt-Mexico*..... id.
Opigez. *Aperçu général sur la Nouvelle-Calédonie*..... id.

Expositions, Collections et Musées :

Collections Mattei. — Album de la Nouvelle-Zélande. — Statuettes Demidoff..... id.

Nouvelles. — Correspondance. — Réponses. — Nécrologie. — Bibliographie.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris.....	**25** fr.	»
— —	Départements.....	**27**	**50**
— —	Étranger.....	**30**	»
Un numéro, pris au Bureau.....		**5**	»

TARIF DES ANNONCES

Une page.....	**30** fr.	»
Une 1/2 page.....	**20**	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analy*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubec

---

ERNEST LEROUX, Éditeur, rue Bonaparte, 28.

NUMISMATIQUE DE L'ALSA

Par Arthur ENGEL et Ernest LEHR

Un beau volume in-4, avec 46 planches en phototypie. **50**

Digitized by Google

MÉMOIRES ORIGINAUX

LES PEUPLADES DE MADAGASCAR.

ORIGINES

PAR M. MAX LECLERC

CHAPITRE I

SOMMAIRE : Madagascar. Situation géographique. Formation géologique. Aspect général, position relative. Chiffre de la population. Mélange des races : unité de langue. Vues et opinions sur l'ensemble de la population.

« L'île de Madagascar, dit M. Grandidier, est située près de la côte orientale d'Afrique, dont la sépare le canal de Mozambique. Cependant, si proche qu'elle soit du grand continent africain, dont elle n'est éloignée que d'une centaine de lieues, elle n'en est pas une simple dépendance ; malgré son peu d'étendue relative (elle a une étendue notablement plus grande que celle de la France), elle a vécu de sa vie propre et est restée au milieu de l'Océan Indien comme le témoin d'un vaste continent ou d'un amas de terre aujourd'hui disparus. Sa géologie, sa faune, sa flore en sont la preuve [1]. » — « C'est bien certainement, dit ailleurs le même voyageur, un pays qui a eu son existence propre, sa vie indépendante, et il ne me semble pas douteux qu'à l'époque

1) *Atlas colonial* de Henri Mager. 1886.

Digitized by Google

secondaire il formait un continent s'étendant au loin vers l'est [1]. »

Le Gentil avait déjà, au siècle dernier, constaté des différences remarquables entre la flore, la faune, les habitants de la côte d'Afrique et ceux de Madagascar, « dans ces deux endroits, cependant si voisins l'un de l'autre [2]. »

Il était nécessaire de préciser d'abord cette formation et cet aspect particuliers de la grande île, si proche cependant du continent; il est nécessaire en outre de faire remarquer qu'elle est sur la route des navires qui vont de la mer Rouge au golfe Persique et de l'Inde à la côte sud-est d'Afrique, que les moussons y mènent naturellement de l'autre extrémité de l'Océan Indien, et enfin qu'elle est le premier obstacle sérieux que rencontrent les cyclones et les *tornados* venus de Malaisie ou de Polynésie avant d'atteindre la côte africaine : nous avons voulu faire d'avance ces remarques pour justifier certaines conclusions de cette étude qui pourraient paraître trop hardies.

Le chiffre de la population de Madagascar n'a jamais pu être déterminé même d'une manière approximative; l'on croit qu'à une époque ancienne l'île avait beaucoup plus d'habitants que de nos jours [3].

Au XVIIe siècle, un voyageur, secrétaire du conseil souverain des Indes Orientales, écrit : « L'île de Madagascar, de huit cents lieues de tour, n'est pas peuplée à proportion de son étendue; il n'y a pas plus de seize cent mille personnes [4]. »

Grossin, qui connaissait fort bien Madagascar, dit dans un

1) *Revue scientifique* (11 mai 1872).

« Madagascar n'a aucun rapport avec l'Afrique. Sa faune toute spéciale le prouve. On a supposé que l'île faisait partie d'un ancien continent dans l'Océan Indien, semblable à celui du Grand-Pacifique, signalé il y a quelques années par Darwin. » (Oliver. *On the Hovas and other characteristic tribes of Madagascar; Journ. of the Anthrop. Soc. of London*, 1870. t. III, p. 1 et suiv.)

Voyez aussi le développement magistral de cette idée dans la lecture faite par M. Grandidier à la séance annuelle de l'Institut, le 25 octobre 1886, et où il s'appuie sur l'opinion de MM. Blanchard, Milne Edwards, Wallace, Sclater, etc.

2) Le Gentil, *Voyages dans les mers de l'Inde*. Paris, 1781, t. II, p. 499.

3) E. Blanchard, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1872.

4) *Histoire des Indes Orientales*, par Souchu de Rennefort, Paris, 1668, p. 127.

Digitized by Google

mémoire retrouvé il y a trois ans aux Archives des affaires étrangères et publié par G. Marcel, mémoire daté du 30 septembre 1732 : « Toute la nation peut composer environ deux millions de testes [1]. »

M. de Modave, gouverneur de Fort-Dauphin, écrit en 1768 dans son journal : « On a souvent disputé sur l'état de la population de l'île de Madagascar. Flacourt, après avoir dit qu'elle est très peuplée, ne lui donne que huit cent mille habitants. Les autres écrivains l'ont copié.

« Les mémoires manuscrits du marquis de Montdevergue, qui sont à Avignon entre les mains du marquis de Peruzzi, son petit-neveu, portent à seize cent mille habitants la population de cette île. On ne peut rien dire depuis sur cet objet [2]. » Modave avait pourtant passé plusieurs années dans l'île et l'avait consciencieusement étudiée : cela suffit à prouver que le problème était bien ardu à résoudre.

Béniowsky dit dans une lettre datée de Versailles le 30 septembre 1777 [3] : « Cette grande isle renferme une population d'environ quinze cent mille âmes. » Dans ce siècle, l'Anglais Ellis dit, sans se prononcer : « Les plus anciens voyageurs ne portaient la population qu'à un million et demi; d'autres l'évaluaient à deux millions huit cent mille habitants; enfin un auteur récent l'a évaluée à quatre ou cinq milions [4]. » M. Grandidier, dans divers écrits, varie entre trois et quatre millions.

James Sibree donne des renseignements assez précis. « La population de Madagascar, dit-il, était évaluée sous Radama Ier à environ quatre millions et demi. Ce chiffre a dû être plus élevé dans les temps anciens, car les restes de digues et d'ouvrages d'irrigation maintenant abandonnés, ainsi que les ruines de nombreux villages, témoignent de la présence d'habitants dans des localités désertes depuis de longues années. Cette diminution de la population est due d'abord à la traite des esclaves

1) *Revue de Géographie*, novembre 1883, p. 351.
2) H. Pouget de Saint-André (p. 112 et 59). *La colonisation de Madagascar sous Louis XV*, d'après la correspond. inéd. du comte de Modave. Paris, 1886.
3) *Archives coloniales*.
4) W. Ellis, *History of Madagascar* (t. I, p. 113).

Digitized by Google

qui fut souvent pratiquée dans l'île sur une vaste échelle [1], ensuite à la guerre, aux morts occasionnées par l'épreuve judiciaire, et à d'autres encore. Depuis Radama II, le nombre des habitants ne paraît pas avoir sensiblement augmenté, ce qu'il faut attribuer aux guerres d'extermination poursuivies par Ranavalona, à la famine et aux épidémies qui éclataient fréquemment sur les pas des armées. Le sexe féminin prédomine beaucoup, par suite des saignées continuelles pratiquées sur la population mâle sous le sceptre de cette reine implacable [2]. »

Tous les auteurs [3] sont unanimes à reconnaître l'extrême diversité des races et leurs croisements à des degrés variables. Les émigrants arabes, indiens, africains et malais, qui sont venus à différentes époques dans cette île, s'y sont mélangés avec les indigènes qui, par leurs traits, leurs mœurs et leur langue, semblent appartenir au groupe des populations de l'Océanie [4].

Je trouve dans un mémoire signé Roze, daté du 20 messidor an IX, sur Maurice et la Réunion, ce curieux passage : « Il y a ordinairement sur les habitations (de ces deux îles) diverses castes de nègres et de négresses, on a grand soin de les mélanger, cela fait sûreté, émulation, et cela croise les races. Il y a des Caffres, des Yoloffes, des Indiens, des Abyssins et des Madécasses... On a l'attention d'accoupler les Caffres avec des femmes indiennes des côtes de Malabar et de Coromandel, les Indiens avec les Caffrines ou avec des femmes de Madagascar et les Madécasses comme il leur plaît. Il en résulte une très belle race... »

1) Les archives coloniales en font foi. On peut dire sans exagérer que la moitié de la correspondance générale de Madagascar est relative à la traite.

2) *Madagascar et ses habitants*, trad. franç., p. 269-70. Toulouse, 1873.

Cf. Rev. H. W. Little, *Madagascar, its history and people*. London, 1884, ch. III.

3) Sauf pourtant un Anglais dont l'opinion singulière mérite d'être signalée en passant, ne fût-ce qu'à titre de paradoxe : « Le peuple malgache me paraît être une race simple (*A simple race*)... Aussi loin que nous le connaissons, les habitants de l'île entière se ressemblent presque à tous égards les uns aux autres... On peut distinguer les Malgaches clairs et les Malgaches foncés... » *On the origin and progress of the people of Madagascar*, by Joseph Mullens. *Journ. of the Anthrop. Institute*, t. V, n° 2, octobre 1875.

4) A Grandidier, *Notice sur ses travaux scientifiques*, p. 26-27.

Digitized by Google

Ce singulier jeu des hommes aux Mascareignes peut donner une idée des jeux du hasard dans la grande île voisine; et c'est d'ailleurs à Maurice même, au milieu de ces races si mélangées et de ces éléments si divers, mais si féconds en comparaisons lumineuses, qu'Eugène de Froberville a étudié les populations malgaches et africaines, et qu'il a conçu des idées que nous aurons à examiner.

Par une remarquable antithèse, tandis que ces races essentiellement différentes se juxtaposaient et le plus souvent se mêlaient, sans cependant se confondre entièrement, une langue parfaitement unie et cohérente, s'imposait dans l'île entière à tous ses habitants. Il est vrai d'ajouter avec Albrand[1], que les gens du Sud et du Nord ont une prononciation assez différente et que, parmi les mots les plus usuels, beaucoup sont particuliers à certaines provinces; toutefois les caractères généraux demeurent les mêmes; tous les Malgaches se comprennent entre eux et leur langue est de la grande famille des langues malaises. En présence des éléments si dissemblables qui composent cette population, on s'étonne de trouver dans l'île entière la même langue, des coutumes analogues, des superstitions communes. N'y a-t-il pas dans ce fait l'indice d'une domination autrefois exercée d'une manière générale? Si cette domination a existé, la trace en est perdue[2].

Nous allons tenter d'analyser ce corps composite, qui constitue la population de Madagascar, d'en isoler les éléments, de les caractériser, enfin d'en marquer la date et l'origine.

1) *Annales maritimes et coloniales*, t. CII, p. 490, 1847.
2) Blanchard, *loc. cit.*
Ce travail étant exclusivement historique, nous avons respecté l'orthographe des auteurs que nous citons, si incorrecte fût-elle, pourvu du moins qu'elle fût intelligible. — Remarquons en passant qu'il y a depuis peu une tendance marquée parmi les auteurs qui traitent de Madagascar à adopter une orthographe uniforme, empruntée aux travaux les plus récents sur la langue malgache, et dont les règles ont été posées en France par M. Grandidier.
Il est à désirer que cette réforme aboutisse et que l'on sorte une fois pour toutes du chaos qui a régné jusqu'ici.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Sommaire. La race autochtone ou prétendue telle : les Vazimbas. Légendes et traditions à ce sujet. Les traces qu'en ont rencontrées les voyageurs. Les résultats de la science moderne et les récits des voyageurs : origine discutée des Vazimbas.

Lorsqu'il s'agit d'une terre aussi mystérieuse que Madagascar, dont l'histoire au delà de deux siècles en arrière nous est inconnue, sans traditions écrites, presque sans traditions orales, sans monuments d'aucune sorte qui puissent jeter quelques lueurs dans la nuit des temps, — lorsqu'il s'agit d'une île immense habitée par tant de races diverses et mêlées, isolée pour ainsi dire du monde environnant, plusieurs fois recouverte par des alluvions de peuples migrateurs, volontaires ou forcés, venus de points opposés à des dates inconnues,— rien n'est plus malaisé que de distinguer celle d'entre ces races successivement mélangées qui fut la première à occuper le sol, — la race autochtone.

Encore faut-il s'entendre sur ce terme. Si l'on y veut voir la désignation du peuple sorti du sol en quelque sorte, comme la végétation qui le couvre [1], rien ne nous permettra de l'appliquer

1. Il nous faut parler ici de la seule monographie sérieuse et étudiée qui ait été faite jusqu'ici sur le sujet qui nous occupe : M. S. Wake a exposé ses vues devant la Société anthropologique de Londres en décembre 1869 (cf. *Journ. of the Anthrop. Soc. of Londres*, t. VIII). Il est revenu sur ce sujet en 1880 (cf. *ibid.*, 1882). Cet auteur a porté la peine de l'esprit étroit et exclusif dans lequel la plupart de ses compatriotes ont écrit sur Madagascar ; et l'on peut dire qu'en ce point leurs écrits sont le miroir de leur politique dans la grande île. On se doute bien un peu que ce n'est pas à leur honneur. M. Wake a eu le tort de ne pas consulter les écrivains étrangers et en particulier les Français ; il aurait vu que les Hovas ne constituent pas tout le peuple de Madagascar et il aurait recueilli des renseignements essentiels qui lui font complètement défaut. Quoique son travail fourmille d'erreurs, dont nous relèverons quelques-unes en passant, il s'y trouve des vues ingénieuses que nous devons analyser.

Dans le premier article (1869), il part de cette idée, que Mullens n'a pas eu le bon esprit de lui laisser en propre, que les Malgaches forment une race unique. Il n'a pas voulu voir la complexité du problème, méconnaissant l'histoire et les traditions de la Grande-Terre, pour aboutir à cette belle conclusion que « les Malgaches sont plus vraiment autochtones qu'aucune autre race existante, à l'exception peut-être des aborigènes de l'Australie », et que « Madagascar

Digitized by Google

à une tribu malgache quelconque. Si nous nous contentons d'en faire le nom du peuple qui fut le premier, autant qu'on peut savoir, à habiter le sol de l'île, le premier en tout cas des peuples

aurait été un centre d'origine humaine très important en des temps très reculés ». Or, sans remonter si haut, ce qui est vain tout au moins en ce cas, il est un fait que personne ne doit oublier, c'est que Madagascar a été avant tout un lieu d'immigration pour plusieurs races distinctes, bien loin d'être un centre de rayonnement ethnique, et que la difficulté du problème consiste simplement dans l'analyse de ce corps composite formé d'éléments divers, assemblés à des époques successives par des hasards multiples. Aussi, quand M. Wake, reconnaissant une partie de ses premières erreurs, reviendra en 1880 sur le même sujet, il n'approchera pas davantage de la vérité en poursuivant toujours l'unité d'origine et en la cherchant cette fois chez les *Siamois !*

Dans son article de 1869, M. Wake se donne un mal infini pour établir l'identité d'origine des Papouas et des Cafres, puis celle des Cafres et des Malgaches. Il prétend, pour les besoins de sa cause, que tous les peuples de Madagascar sont pasteurs, comme les Cafres : or, rien n'est moins vrai. Il multiplie les rapprochements subtils et détournés pour transformer en arguments *pro domo sud* les signes les plus caractéristiques d'origine indonésienne des Malgaches. Il va jusqu'à dire que les Hottentots civilisés sont associés de plus près aux Mongols que les Hovas et les Malais. Il voit, — il est seul à voir, — des analogies profondes entre le Cafre et le Malgache. Après avoir prouvé, dès les premières lignes, son ignorance absolue des termes les plus courants du malgache en traduisant le surnom des Hovas *Amboalambo*, qui veut dire tout simplement *chien-cochon*, par *poli*, *lisse*, il torture une dizaine de mots malgaches pour les rapprocher d'autant de vocables hottentots et *namaqua*, qui n'y ont aucun rapport. Il est vrai qu'il veut bien admettre un intermédiaire qui serait le polynésien.

Dans son article de 1880, il annonce que son opinion s'est quelque peu modifiée, il renonce aux étroites affinités africaines qu'il avait tenté d'établir à grand'peine; il dit qu'*on commence* à reconnaître les marques profondes de l'influence à Madagascar de races chamitiques et sémitiques du sud-ouest de l'Asie. Or il y a *plus de deux siècles* que Flacourt rapportait la tradition des invasions arabe et juive; et depuis, bien d'autres en ont parlé. M. Wake est impardonnable d'avoir attendu jusqu'en 1880 pour s'en apercevoir, — quand il avait déjà écrit quarante longues pages en 1869 sur l'origine des Malgaches. Il est à remarquer que c'est d'un certain révérend L. Dahle qu'il tire cette révélation inattendue : et M. Wake est l'écrivain anglais le plus sérieux et le plus savant qui ait écrit sur ce sujet! — Nous reviendrons plus loin sur l'influence sémitique à Madagascar. — Wake reprend ensuite un parallèle ébauché par lui en 1869 entre les Malgaches et les Siamois, qui ne s'y attendaient guère; il continue à confondre Malgaches et Hovas, Il est de fait qu'il y a de nombreux traits communs entre les Hovas et les peuples de l'Indo-Chine, nous y appuierons ultérieurement; mais il y a loin de là à faire des Malgaches, — comme fait M. Wake, — un mélange de Siamois et d'Arabes. Voici d'ailleurs sa conclusion : « Je prétends que les particularités observées chez ces peuples sont simplement le résultat du mélange des Arabes et des Vazimbas ou habitants primitifs du pays. Les Hovas réclament les Vazimbas pour ancêtres (ce qui est faux, mais pour *prédécesseurs* dans la province d'Emyrne) : ils sont sans doute tels du côté maternel et Arabes du côté paternel. Cette vue est contraire à l'opinion commune qui fait descendre les Hovas des Malais. mais on peut tout concilier en disant qu'il est possible que l'élément arabe ait été introduit non pas directement d'Arabie, mais de l'archipel Indien. S'il en est ainsi, les colons arabes étaient de sang croisé. » — On verra plus loin l'histoire que nous faisons des invasions arabes et de leur influence bien distincte de celle des Malais et autres immigrants.

M. Wake s'aperçoit, au moment de finir, que « la vraie question est la question

Digitized by Google

actuels, nous trouverons pout-être quelques vagues indices pour nous guider à sa recherche.

Il existe à Madagascar une tradition, que presque tous les voyageurs, même les plus anciens, ont rapportée : elle a trait à une tribu plus ancienne que toutes les autres, à demi détruite par les envahisseurs successifs et persécutée pour ses coutumes différentes. Les voyageurs du commencement du siècle en ont retrouvé quelques traces. Quelques auteurs récents soutiennent qu'il en existe encore des représentants[1]. Cette tribu est celle des Vazimbas, *les maîtres de la terre*; ils ont donné lieu à plus de légendes que d'observations précises. On ne peut que se borner à constater ce qui en a été recueilli et transmis.

M. de Froberville, qui est un écrivain digne de foi et qui a longuement étudié avant d'écrire, disait vers 1830 : « Les Malais... dépossédèrent ou exterminèrent la race indigène connue sous le nom de Vazimbas, dont les usages et les grossières superstitions, tels que la tradition nous les rapporte, ont une si grande ressemblance avec ceux des sauvages Zimbas (peuples d'Afrique, peut-être les mêmes que les Gallas) que l'on ne doit

préhova ». Il se contente de dire en quelques mots que tout porte à croire que les Malgaches sont venus de l'archipel Malais.

M. Grandidier faisait récemment une énumération précise des principaux traits communs aux Malgaches et aux Indonésiens (cf. *Madagascar et ses habitants*, lu à l'Institut le 25 octobre 1886. Paris, Firmin-Didot, 1886, p. 18, n° 1), qui repose des rapprochements factices et pénibles de M. S. Wake.

1) M. Grandidier, qui a vu des Vazimbas, n'en parle avec détails dans aucun de ses ouvrages parus jusqu'ici. Selon lui, ce ne sont pas des Africains.

Selon Shaw : « Les insulaires originaux s'appelaient Vazimbas, peuple de petite taille et à la figure noire. — Vazimba est sans doute le nom général donné aux tribus de l'Afrique orientale. » « Presque tous les auteurs s'accordent à donner aux Hovas une origine malaise : similitude de physionomie et de langage. On dira que certains mots tels que taureau, chien, mouton, sont africains. Mais ces animaux, inconnus jusqu'alors aux immigrants, ont bien dû recevoir un nom. Ces mots ont été tirés du langage des Vazimbas qui, eux, étaient alliés au peuple de l'Afrique orientale. » — Ellis avait déjà noté que les noms des animaux domestiques de Madagascar sont africains.

D'après Oliver, les Vazimbas, « supposés les premiers occupants, avaient six pieds de haut. »

Le Rév. W. Deans Cowan (*Procced. of Royal Geog. Soc.*, 1882, p. 522-534) prétend que les tribus aborigènes de Madagascar sont de descendance africaine.

Le Rév. Henry W. Little (*Madagascar, ist history and people*. Londres, 1884) signale (chap. III) dans l'ouest une tribu de nomades doux, couverts de poils. Ils rempliraient de bonheur, ajoute-t-il, le cœur de Darwin ou d'un anthropologiste à la recherche du *Missinglink*.

Digitized by Google

pas hésiter à les considérer comme issus d'une commune patrie. Les derniers descendants de cette race persécutée, qui ne tardera pas à disparaître entièrement, existent encore sur la côte occidentale de l'île, où, séparés des autres insulaires et entourés d'un respect superstitieux, ils exercent l'état de médecins et de devins[1]. »

Quelques années après le même auteur, qui avait continué à étudier, est encore plus affirmatif; il écrit en 1839 : « Le nom de Vazimba qu'on donne chez les Hovas et les Sakalaves aux premiers habitants du sol, n'est point connu à la côte de l'Est, où les mots d'*Ompizées*, d'*Ontisatroua* semblent le désigner.

« Leur existence, à mesure que l'on s'éloigne de l'Ouest où la conquête les a naturellement refoulés, se trouve de plus en plus mêlée à des légendes superstitieuses, parmi lesquelles la fable des Kimos ou peuple nain... » Enfin il conclut en disant que d'après de nombreux renseignements qu'il a recueillis, « l'on peut sans témérité considérer les Vazimbas comme une branche des Gallas d'Abyssinie[2]. »

Leguével de Lacombe reproduit une conversation qu'il eut avec un chef du pays d'Anossi, nommé Damongo : « Ce fut dans ce temps-là, — il y a plusieurs siècles, — que quelques proscrits, errants dans l'île, obtinrent du chef la permission de s'établir sur le territoire de Ménabé. C'était les débris de l'antique peuplade des Vazimbas qui sont les plus anciens habitants de Madagascar et peut-être les véritables indigènes; ils étaient en petit nombre... Ils connaissent les propriétés de toutes les plantes utiles et vénéneuses que l'on trouve dans l'île; aussi les Sakalaves, qui connaissent leurs pouvoirs magiques, vont toujours les consulter, quand ils se croient menacés de quelque calamité[3]. » Le même auteur ajoute : « Leur peau est d'un rouge foncé, leurs lèvres sont larges et pendantes, ils ont le visage allongé, le front aplati, et, comme les nègres d'Afrique, des

1) E. de Froberville, *Introd.* à Leguével de Lacombe, Paris, 1840.
2) *Bull. Soc. Géog.*, mai 1839.
3) Leguével de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores* (1823-1830), Paris, 1840.

Digitized by Google

dents aiguës, qu'ils liment exprès... On assure que, quand ils formaient une nation, ils mangeaient leurs prisonniers et sacrifiaient des hommes. Ce fut cet usage féroce qui arma contre eux leurs voisins et les fit exterminer [1]. »

C'est ce que rapportait déjà Flacourt [2]. Drury, qui écrivait un demi-siècle après Flacourt, et qui avait fait naufrage, en 1702, à la pointe méridionale de Madagascar, décrit dans des termes analogues les Vazimbas, qu'il rencontre dans le Ménabé, pays des Sakalaves du Sud, près de Morondava. En 1777, du temps de Béniowsky, des voyageurs rencontrèrent quelques-uns de ces aborigènes dans les bois [3]. Certains auteurs mentionnent encore, mais sans détails, quelques autres tribus autochtones, habitant non loin des Vazimbas. Dans le pays de Miari (côte Ouest) les *Sanangatsou*, mot qui signifie les Aborigènes [4], les Sandangouatsis, selon d'Escamps [5]. Enfin le docteur Lacaille dit : « Il

1) Quoique Leguével de Lacombe soit fort sujet à caution et qu'il soit plus prudent d'ordinaire de ne point le citer, nous avons cru pouvoir lui emprunter cette description assez précise du type vazimba, parce que rien ne nous paraît s'opposer à la vraisemblance de cette conversation qu'il rapporte et parce qu'il est curieux de la rapprocher du passage où Flacourt traite du même sujet.

2) Voici ce passage de Flacourt, tiré de l'avant-propos de son livre :

« J'aurois bien parlé d'une nation que l'on m'a dit avoir esté autres fois dans l'Isle, laquelle se nommait *Ontaysatroüha*, et habitoit les montagnes qui sont entre le païs des *Anachimoussi* et la rivière de *Ranoumene*. Cette nation n'avoit aucune communication avec ses voisins, mais leur faisoit la guerre, se servoit de l'arc et de la flèche, mangeoit ses ennemis et les voyageurs qui passoient par son païs. Ces barbares mangeoient les malades, lorsqu'ils les voyoient hors d'espérance de guérison ; ils leur coupoient la gorge et en portoient les mains à leurs roys pour les manger. Les pères et mères n'avoient point d'autres sépulcres que leurs enfants... Ils étoient très-mal faits et très-mal formez. Ils avoient les yeux petits, le front large, les dents aiguës, le nez très camus, les lèvres très grosses et les cheveux frisez et courts, la peau rougeâtre, sans barbe, le ventre grand et les jambes gresles... Ils se sont si bien mangez les uns et les autres, qu'estant réduits à un très petit nombre, ils ont esté tous exterminez depuis vingt ans par leurs voisins et leurs ennemis, sans qu'il en soit resté un seul de l'un et l'autre sexe. J'ai apris cecy d'un maistre de village du pays des Machicores de leur voysinage, et m'a esté confirmé par plusieurs autres. »

3) H. d'Escamps, *Hist. et Géog. de Madagascar*, Paris, 1884, p. 416-417.

4) Vincent Noël, *Bull. Soc. Géog.*, avril 1843.

5) *Loc. cit.* p. 417.

Guillain, *Documents*, etc..., 1856. — *Note sur les Sandangouastis*, p. 245.

« Au dire des anciens du pays, les Sandangouatsis sont des Aborigènes. Ils se soumirent à Andriamandinou-Arivou, mais en conservant leurs chefs, et continuèrent de former une population à part de celles dont la fusion composa la peuplade des Sakalaves du nord... Tous leurs villages sont encore groupés

Digitized by Google

existe encore quelques vestiges de populations primitives connues sous le nom de Vazimbas, Chavoïes, Chaffates[1]. »

Les jésuites, qui ont beaucoup étudié les Hovas, leur histoire

Fig. 115. Rites funéraires à Madagascar (d'après Dapper).

leurs traditions et leurs légendes, apportent quelque chose de nouveau. Nous trouvons dans le livre consciencieux des PP. Abinal et de la Vaissière : « Les Vazimbas, disent les Hovas, étaient autrefois les maîtres de la province que nous habitons

autour (du grand chef des Sandangouatsis) et aux environs du lac Kinkouni, situé dans la partie orientale du pays de Miari ou Mandzarai.

« M. Noël, dans son ouvrage (*Recherches sur les Sakkalava*, p. 8), se demande, à propos des Sandangouatsis, si ce ne seraient pas des Vazimbahs. Cette question me paraît devoir être résolue négativement...

« J'ai vu des Sandangouatsis et des Vazimbahs, et j'ai trouvé entre les uns et les autres des dissemblances physiques assez prononcées...

« Je ne connais qu'un fait qui donne l'idée d'un rapport possible entre ces deux peuplades... C'est que la province du Ménabé, dans laquelle vivent les Vazimbahs et qui est comprise entre les rivières Manamboule et Imania ou Sizoubonghi, est, comme le pays des Sandangouatsis, nommée Miari. »

1) L. Lacaille, *Connaissance de Madagascar*, Paris, 1862, p. 24-25.

Digitized by Google

aujourd'hui. C'était une peuplade grossière, ignorante et pauvre elle ne savait pas travailler le fer, ce fut là la principale cause de son infériorité dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre nos premiers rois[1]... Les Vazimbas furent défaits en maintes rencontres et quittèrent définitivement le pays. » — Malgré cette assertion trop générale des anciens Malgaches, on peut croire que beaucoup de Vazimbas restèrent dans l'Ankova et se soumirent aux Hovas, leurs vainqueurs. La caste des Antchirokas, à quelques lieues au nord-ouest. de Tananarive, serait, d'après cette opinion assez plausible, leurs descendants les plus purs de tout mélange. On trouverait encore quelques Vazimbas dans le nord-est[2]. » Les Hovas entourent d'une crainte superstitieuse les tombeaux des Vazimbas[3]. « Le sentiment de l'iniquité de leur conquête a fait naître dans l'esprit des Hovas une sorte de remords ou de terreur traduite par la croyance vague que les Vazimbas viendraient un jour reprendre la terre dont il avaient été dépouillés. De là le culte rendu à leurs mânes[4]. »

Il est donc bien certain qu'il y eut, s'il n'y a plus, une tribu plus ancienne que les autres sur le sol de l'île. Drury, que nous avons cité plus haut, et qui prétend avoir vu des Vazimbas dans le Ménabé, ajoute même qu'ils parlaient un langage qui leur était propre, quoiqu'ils se servissent aussi du malgache ordinaire[5]. D'où vint cette tribu ? d'Afrique où l'on rencontre quel-

1) D'après Grandidier, ce sont les Indiens et les Arabes qui ont enseigné aux Malgaches l'art de forger et de travailler le fer. (*Revue scientifique*, 11 mai 1872.)

2) *Vingt ans à Madagascar*, Paris, 1885.

3) « En entrant dans l'Ankove, on découvre de tous côtés de véritables *menhirs* de plusieurs mètres de hauteur... Ces monolithes, que les Hovas et les Sakalaves entourent d'une vénération superstitieuse, sont les tombeaux du peuple primitif de la grande terre, les Vazimbas... (Macquarie, *Voyage à Madagascar*, Paris, 1884, p. 242-243. Fig. 115.)

4) Dupré, *Trois mois à Madagascar*, Paris, 1885. Voyez aussi Crémazy, *Notes sur Madagascar*.

5) Cité par Froberville, *Bull. Soc. Géog.*, mai 1839.

Shaw dit dans un passage déjà cité : « ...certains mots (malgaches) tels que taureau, chien, mouton, sont *africains*. Mais ces animaux, inconnus jusqu'alors aux immigrants (malais), ont bien dû recevoir un nom. Ces mots ont été tirés du langage des Vazimbas qui, eux, étaient alliés aux peuples de l'*Afrique* orientale. »

Mullens, déjà cité aussi, écrit : « ...Les traditions hovas nous donnent les noms de sept rois Vazimbas. Ces noms sont aussi bien des spécimens purs de noms malgaches que les noms hovas mêmes. Les tombes des Vazimbas sont de

Digitized by Google

ques peuplades analogues sur plusieurs points? C'est l'opinion où nous nous arrêterons.

Elle se trouve confirmée par un écrivain récent, dont l'autorité a pour nous un grand poids : « Tous les peuples, dit Girard de Rialle, visités dans ces dernières années par Burton, Speke, Grant, Cameron, Stanley, dont la dénomination ethnique commence par le mot *oua*, comme dans *Oua-Nyamouézi*, *Oua-Nyoro*. sont, au moins par la langue, des membres de la grande famille ba-ntou[1]. Les Oua-Zimbas, qui habitaient autrefois Madagascar, furent leurs congénères[2]. »

D'autre part nous avons vu que Froberville penchait à rapprocher les Vazimbas des Gallas d'Abyssinie, chez qui il retrouvait des coutumes en usage parmi ceux-là. Or, si nous nous reportons à la description du type vazimba faite par Léguevel de Lacombe et citée plus haut, nous serons frappé de la ressemblance avec le type galla, tel qu'il est connu aujourd'hui, et le type nègre au teint rouge des peuplades proches des Gallas. « ... Les Gallas, originaires de l'Afrique équatoriale, dans le voisinage du lac Victoria, dit Girard de Rialle, tout en s'étant

la forme et de l'architecture des tombes hovas ordinaires, quoique d'un travail rude et de pierres grossières. C'est pourquoi, autant que nous en pouvons savoir sur les Vazimbas, ils furent un véritable peuple malgache ; il n'y a *rien d'africain* en eux. »

Qui départagera MM. Shaw et Mullens? Les auteurs anglais qui écrivent sur Madagascar sont fort embarrassants pour quiconque cherche à tirer quelque chose de scientifique de leurs gros volumes : ce ne sont trop souvent qu'affirmations contradictoires sans preuves, que paradoxes sans un argument sérieux à l'appui. Ceci dit une fois pour toutes, nous citerons en note l'opinion des Révérends et autres agents britanniques chaque fois que l'occasion s'en présentera.

1) Il est bon de fixer dès maintenant le sens de ce mot : « Les Portugais qui, sur la côte de Mozambique, furent les premiers à entrer en relation avec cette race, demandèrent aux Arabes, leurs prédécesseurs dans les ports de l'Afrique orientale, le nom de ces peuples. Les Arabes leur répondirent que c'étaient des infidèles, *Kafirs*, d'où nous avons fait Cafres. La dénomination adoptée récemment par les ethnologues, de *Ba-ntous* ou *Aba-ntous* est empruntée au langage de ces indigènes (c'est le pluriel de *Ou-mou-ntou*, homme)... elle a cet avantage de pouvoir s'appliquer à tous les rameaux d'une grande famille dont le domaine en Afrique s'étend bien au delà de la Cafrerie proprement dite. » « Les Cafres ou Ba-ntous sont venus du nord-est ; ils ont pourtant laissé des traces de leur passage en implantant dans la vaste région située au sud de l'équateur et même un peu au delà au nord des idiomes apparentés qui forment une grande famille linguistique. » Girard de Rialle, *loc. cit.*, p. 75-76.

2) *Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, Alcan, p. 77.

Digitized by Google

établis au sud de l'Abyssinie à une époque inconnue, sont demeurés nègres par presque tous leurs caractères physiques[1] » (sauf le teint brun-rouge qu'ils tiennent sans doute des *Pouls* ou des *Nubiens*). Si nous y ajoutons ce que dit Girard de Rialle au sujet des *Mombouttous* et des *Sandehs* ou *Nyams-Nyams*, peuples issus sans doute de la même origine que les Gallas et que Schweinfurth a décrits de telle sorte qu'on hésite à les ranger soit dans les Africains rouges à cause de leur teint, soit dans les nègres purs à cause du reste de leurs caractères physiques, nous aurons de bonnes raisons de rapprocher les Vazimbas de ces peuples. Répétons pour plus de précision la description de Leguével de Lacombe : « Leur peau est d'un rouge foncé, leurs lèvres sont larges et pendantes ; ils ont le visage allongé, le front aplati, et, comme les nègres d'Afrique, des dents aiguës, qu'ils liment exprès... On assure que, quand ils formaient une nation, ils mangeaient leurs prisonniers et sacrifiaient des hommes. » Or pour en revenir aux peuples dont nous rapprochions ces Vazimbas, Schweinfurth les compare aux *Fôns* du Gabon, comme eux anthropophages et grands mangeurs de viande, comme eux se limant les dents en pointe[2].

Il y a donc de puissantes raisons de faire venir les Vazimbas de la côte d'Afrique et, en remontant plus haut encore dans leur nébuleuse histoire, du sud de l'Abyssinie, où ils seraient venus s'établir de l'Afrique équatoriale.

Les Vazimbas (Oua-Zimbas) pouvaient être de la grande famille linguistique des Ba-ntou, comme le veut Girard de Rialle (Drury rapporte en effet qu'ils avaient un parler différent du langage malgache, qui, comme on le verra, est d'origine malayo-polynésienne), et, par leurs caractères physiques, appartenir à une famille mal définie, située entre la famille africaine rouge, et la famille nègre proprement dite[3].

1) *Loc. cit.*, p. 88.
2) Girard de Rialle, *loc. cit.*, p. 89.
3) Nous n'ignorons pas ce qu'il y a de hasardé dans l'opinion que nous émettons. Nous avons déjà cité plus haut celle de M. Grandidier, d'après qui les Vazimbas ne sont pas des Africains. Mais, comme jusqu'ici il n'a rien publié qui dissipe l'obscurité de la question, nous maintenons — faute de mieux —

Digitized by Google

CHAPITRE III

SOMMAIRE : Elément nègre. Opinions des anthropologistes : *nigritos* et *bantous*. Confirmation par les récits des voyageurs. — Communauté d'origine : unite de langue. Origine indonésienne [1] de cette langue et des peuplades primitives de Madagascar. Autorités à l'appui de cette hypothèse.

Si nous quittons les Vazimbas, dont l'existence réelle, au moins dans le passé, n'est pas contestable, en face des traces de toutes sortes qu'ils ont laissées, mais demeure enveloppée d'un nuage quasi-légendaire, — si nous les quittons en leur accordant, avec tout le monde, le titre de premiers occupants, pour passer à un autre élément qui nous semble avoir été le second en date à occuper le sol de Madagascar, nous constatons qu'il est noir et renferme les types « les plus franchement nègres » [2] qu'on puisse rencontrer sur le sol de l'île.

Cette large couche noire, venue en grande partie d'Afrique, s'est d'abord étendue sur toute la côte ouest, puis elle a gagné un grand nombre de points de l'intérieur et enfin la côte est.

Les anthropologistes distinguent deux parties dans cet élément noir, venu de la côte d'Afrique. MM. de Quatrefages et E. Hamy tirent de l'examen des crânes, qu'ils ont eus entre les mains, des conclusions nettes et précises, qui n'ont pas encore été entamées et qu'ils entendent maintenir : à savoir que les Sakalaves et les Antchianakas (tribu située à l'est des Sakalaves du nord, entre les Hovas et les Antankares) sont, dans leur état actuel, très proches parents des *Bantous* (Cafres de Mozambique), tandis que les Antankares, qui habitent la pointe nord de l'île, et

notre hypothèse, attendant impatiemment que la partie ethnographique du grand ouvrage de M. Grandidier soit parue : nous sommes convaincu que la lumière y sera définitivement faite par le savant auteur.

1) Nous n'emploierons plus cette expression dans la suite, quoiqu'elle soit la meilleure en effet pour désigner les populations prémalaises qui se sont répandues en Océanie et dont une tribu semble avoir immigré à Madagascar. Mais nous répéterons ce que nous avons dit déjà pour l'orthographe : ce travail étant purement historique, nous avons cru devoir nous conformer aux expressions des auteurs que nous citions.

2) De Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica*.

Digitized by Google

qu'on donne quelquefois comme très voisins des Cafres, et les Betsimsaraks surtout sont « plus franchement nègres » que les Sakalaves[1]... Il faut ajouter que les crânes antankares « se rapprochent à bien des égards des crânes hovas ». Il y a eu là contact et mélange[2].

Si nous recherchons dans les relations des voyageurs, nous verrons que leur témoignage est d'accord avec les conclusions des savants.

En 1779, le chevalier de la Serre, auteur de nombreux mémoires manuscrits sur Madagascar, et qui avait sérieusement étudié sur les lieux mêmes, dit : « Chez les populations de la côte occidentale, on retrouve les grosses lèvres, le nez épaté du nègre[3]. » En 1816, d'Unienville présente les Sakalaves comme transportés de la côte d'Afrique[4]. Le docteur Lacaille parle de colonies venues d'Afrique[5]. Vincent Noël dit que dans la province de Bouéni (côte ouest) chez un certain nombre d'individus, et « principalement dans la classe des Andévou ou esclaves provenant d'achat, le type des nègres de Mozambique semble prédominer[6]. » De nos jours, Grandidier constate de même sur la côte ouest, chez les esclaves, « les traces évidentes de croisements fréquents avec les Cafres[7]. » Bernier, chirurgien de la marine,

1) A. de Quatrefages et Ernest-T. Hamy, *Crania Ethnica*. Paris, 1882, p. 383 et 9.

2) Dans un article récent sur les rites funéraires chez les Malgaches, M. Grandidier rapporte, en parlant des Antankarana, qu'un cercueil antankarana « a été récemment envoyé au Muséum d'Histoire naturelle par un officier de marine, M. P. Germinet, commandant de la *Romanche*, et qui provient de la petite île rocheuse, dite *Nosy Loapasana* (litt. : île percée de tombeaux. — Cet îlot est situé au fond de la baie de Diego-Soarez; les cartes le marquent sous le nom d'île du Sépulcre)... La forme générale du cercueil est tout à fait pareille à celle des sarcophages en bois que M. Alfred Marche a découverts dans les grottes funéraires de Marinduque et des autres petites îles voisines de Luçon, archipel des Philippines... Le sujet, inhumé dans un cercueil semblable aux anciens sarcophages usités chez certaines tribus des Philippines, offre justement les caractères crâniologiques habituels aux Indonésiens. M. Hamy qui en a pris les principales mesures, a constaté, en effet, que le crâne est très franchement brachycéphale. » (*Rev. d'Ethnog.*, t. V, n° 3, p. 216.)

3) *Archives coloniales.*

4) *Essai sur Madagascar*. Publié à Paris en 1838, il avait été envoyé d'abord au ministre : il est classé à l'année 1816-17 aux Arch. col.

5) *Loc. cit.*

6) *Bull. Soc. geog.*, avril 1843.

7) *Ibid.*, avril 1872.

Digitized by Google

qui explora le premier en 1831 le pays des Antankares, rapporte que cette tribu « se prétend d'origine différente de celle des Sakalaves », qu'une partie d'entre eux « qu'ils appellent Henésouastes, ceux qui habitent la côte de Vohémar jusqu'à Andravine, se disent originaires d'une île du canal Mozambique[1]. »

Il ne semble pas douteux en outre qu'il y ait eu des tribus nègres sur la côte Est avant toute autre immigration.

A part les Betsimsaraks, dont nous avons parlé plus haut, dans le pays d'Anossi, les noirs ont toujours formé la majorité et la forment encore aujourd'hui. Depuis Flacourt jusqu'à nos jours, tous les auteurs s'accordent à déclarer que le fond de la population y est nègre, en dépit de nombreux appoints arabes, indiens et même persans. Ainsi, Modave, qui était gouverneur de la colonie au siècle dernier et résidait à Fort-Dauphin, écrivait : « Il y a dans ce pays (d'Anossi) une autre classe de chefs (que les Rohandrians de race étrangère) ; ces derniers sont de l'ancienne race des habitants. Les nègres les préfèrent aux Rohandrians...[2] »

Ainsi, la race noire[3], dégagée des alluvions étrangères qui sont venues la recouvrir sur quelques points, apparaît comme la plus uniformément répandue sur le sol de l'île. Ne peut-on pas en réunir les divers représentants sous une commune origine? N'y a-t-il pas une raison pour tenter d'y réussir?

Il est un fait qui prime tous les autres, c'est l'unité de langue. Flacourt constatait le fait, quoiqu'il ne connût qu'une partie de l'île :

« C'est une langue très copieuse, disait-il, laquelle se parle également par toute l'isle, où il n'y a qu'un seul langage; mais elle est différente en ses accents selon la diversité des

1) *Bull. Soc. Géog. Comm. de Bordeaux*, 5 avril 1886.

2) *Mémoires manuscrits. Archives coloniales. — La vraie orthographe est Raandriana.*

3) Selon le Rev. W. Deans Cowan (*Procced. of Roy. Geog. Soc.*, 1882, p. 522-534), les Ibara, Betsileos et Tanala sont de même origine, africaine. D'après le Rev. Henry W. Little (*loc. cit.*) les Betsimsaraka sont d'origine africaine également.

Oliver, déjà cité, dit : « Ethnographiquement parlant, les habitants sont plutôt Océaniens qu'Africains. »

Digitized by Google

provinces, où les uns parlent bref, les autres ont un parler long[1]. »

Aujourd'hui que l'on connaît l'île entière, ou à bien peu près, l'on a pu vérifier le dire de Flacourt. Or cette langue est évidemment d'origine malayo-polynésienne (nous y reviendrons dans le chapitre suivant), elle était parlée dans l'île avant même l'arrivée des Hovas, les seuls qui, — constitués aujourd'hui en tribu distincte et homogène, on pourrait presque dire en nation, car je ne parle pas des petites colonies malaises venues à des époques éloignées sur divers points de l'île, et qui, ne pouvant conserver leur vie propre, ont été absorbées et par suite sans influence, à la différence des Hovas, — les seuls donc, ainsi compris, qui, étant venus directement de Malaisie, aient pu apporter cette langue à Madagascar et l'imposer par leur domination ; aujourd'hui encore elle est parlée chez les Antandroys (peuplade habitant l'extrémité sud), par exemple, où jamais un Hova n'a mis le pied. Elle n'est donc pas venue directement de Malaisie. Il semblerait plutôt qu'elle ait été apportée de la Polynésie et que c'est par là qu'elle se rattache au tronc malais, dont les Hovas, derniers venus dans l'île, sont *seuls* directement issus.

Nous arriverions ainsi à rattacher la majorité de la population nègre primitive de Madagascar aux populations de l'Océanie. De la sorte s'expliqueraient et l'unité de langue de ces peuplades et leurs caractères originaux[2].

1) *Relation de Madagascar*, ch. XLVI.

2) Nous ne connaissions pas encore les travaux philologiques de Dumont d'Urville, quand nous écrivions ces lignes ; nous avons constaté non sans plaisir qu'ils le menaient aux mêmes conclusions, où nous avons abouti ici en passant par un autre chemin.

Voici ce qu'il écrit dans ses admirables *Considérations sur la langue polynésienne* qui terminent le volume : *Philologie*.

« ... Les quatre principaux dialectes du polynésien (mawi, tonga, taïti, hawaii) participent à peu près également aux deux langues malaïo et madekass, c'est-à-dire dans des rapports qui ne varient que de 0,14 à 0,18, tandis que les degrés d'identité du madekass et du malaïo est de 0,21. Les chiffres indiquant les rapports d'identité des dialectes polynésiens, composés deux à deux, se sont élevés à 0,41, 0,45, 0,53, 0,65, et même jusqu'à 0,74.

« Le premier de ces résultats détruit la supposition assez naturelle que les langues polynésiennes devraient leur analogie avec le madekass à l'intermédiaire du malaïo ; car, dans ce cas, leur identité avec le malaïo devrait être plus prononcée qu'avec le madekass. En outre, on ne doit pas perdre de vue que des

Digitized by Google

Nous avons des autorités graves à l'appui de cette opinion.

« ... Les indigènes, dit Grandidier, semblent appartenir par leurs traits, leurs mœurs et leur langue, au groupe des populations de l'Océanie[1] ». « L'étude de la population, dit ailleurs le même savant, nous amène à cette conclusion... que la race que j'appellerai autochtone, sans rien vouloir préjuger sur son mode de diffusion, est bien certainement par ses traits, par ses mœurs et par sa langue, du groupe des populations de l'Océanie[2]. »

MM. de Quatrefages et E. Hamy citent cette opinion sans la combattre : « Madagascar posséderait encore aujourd'hui, suivant quelques voyageurs, à la tête desquels il nous faut placer M. Alf. Grandidier, les débris d'une population, qui se distinguerait des autres groupes ethniques empruntés au Mozambique, etc., par des caractères qui la rapprocheraient des papouas. M. de Froberville[3] considère même quelques-unes des nations africaines orientales, comme rappelant par leurs caractères « la race nègre de l'Océanie[4]. »

William Ellis venait d'Océanie, quand il pénétra à Madagascar ; il fut frappé d'abord des ressemblances qu'il trouvait entre la langue malgache et celle des polynésiens.

James Sibree dit d'autre part : « Les tribus malaiso-polyné-

mots communs au madekass et aux dialectes polynésiens ne se retrouvent point dans le malaïo, ou ne s'y représentent que très altérés. Ces deux considérations ne semblent-elles pas confirmer l'hypothèse que tous ces langages dériveraient d'une langue très ancienne, aujourd'hui perdue, et dont les traces sont restées plus ou moins pures et nombreuses dans les divers idiomes de l'Océanie? Nous rappellerons que c'était l'opinion de Forster... » (*Voyage de l'Astrolabe. Philologie.* Paris, 1833, p. 275.)

Nouvelle erreur de M. Wake qui admet bien que « la langue malgache a beaucoup de mots dérivés de la langue des îles du Pacifique, » mais qui prétend que « la plupart viennent du Malais. » (*Op. cit.*, 1880.)

1) A. Grandidier, *Notice sur ses trav. scientif.*

2) *Rev. scientif.*, 11 mai 1872.

3) Serres, *Rapport sur Froberville.* Compte rendu. Acad. des sciences, t. XXX, p. 679, 1850.

« Nous dirons, dit Serres, que les bustes moulés par M. de Froberville justifient pleinement ces distinctions et ces rapports. »

4) *Crania Ethnica*, p. 296.

Tout récemment M. Grandidier écrivait : « ... Il y a une étroite ressemblance entre les inhumations des Malgaches et celles des Indonésiens, ce qui semblerait être une preuve de plus, s'il en était nécessaire, de l'immigration à Madagascar des peuples de l'Extrême-Orient. » *Rev. d'Ethnographie*, t. V, n° 3, p. 232.

Digitized by Google

siennes ont toujours compté des navigateurs experts, audacieux; leur habileté dans la construction des grands bateaux[1] doit remonter à une date très ancienne. » « L'habileté vraiment extraordinaire des Polynésiens dans l'art de la navigation, dit Girard de Rialle, jointe à un esprit d'aventure très marqué, a contribué pour beaucoup à cette expansion considérable. Ces insulaires savent en effet construire de magnifiques embarcations généralement réunies deux à deux par une vaste plateforme et pouvant contenir jusqu'à cent cinquante ou deux cents personnes. Ces embarcations, véritablement de long cours, vont à la voile et à la rame ; comme ceux qui les montaient possédaient des connaissances astronomiques assez étendues, ils ne craignaient pas de se risquer en pleine mer et d'entreprendre de longues traversées[2]. » Pourquoi ces hardis navigateurs, qui se sont hasardés bien loin dans l'Océan Pacifique, n'auraient-ils pas tenté la fortune à travers l'Océan Indien et n'auraient-ils pas été transportés eux, leurs mœurs et leur langue jusqu'à Madagascar et même jusqu'à la côte d'Afrique, comme le croit Froberville, par un de ces *tornados*, dont les effets singuliers ont dérouté bien des fois la science et qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire des peuples migrateurs[3] ? »

1) *Madagascar et ses habitants*, *loc. cit.*

2) *Les peuples de l'Asie et de l'Europe*, p. 19.

Les Malgaches, de la côte occidentale surtout, qui sont de hardis pêcheurs, se servent de la pirogue à balancier. Or l'on retrouve cette même pirogue à Ceylan, à Tahiti et dans plusieurs autres îles de l'Océanie, et nulle part ailleurs qu'à Madagascar sur la côte d'Afrique. Le trait est caractéristique au plus haut degré.

3) Un exemple : Comment expliquer autrement la présence d'une petite colonie mélanésienne à la pointe de la presqu'île californienne ? Elle a été signalée par le docteur H. Ten Kate qui l'a étudiée de près. Elle diffère absolument des Juncas par ses rites funéraires et par ses caractères anatomiques. « Plusieurs de ces caractères se trouvent plus ou moins prononcés sur des crânes mélanésiens, et à en juger d'après l'impression générale de notre série, on croirait avoir affaire à des Mélanésiens... »

M. le docteur Hamy a trouvé dans Torquemada un curieux passage que M. Ten Kate cite en ces termes : « Le seul passage, à ma connaissance, parlant de « nègres » dans la Péninsule californienne se trouve chez Torquemada. (*Libros Rituales y monarchia indiana*, lib. V, cap. XLVIII, p. 698.) Il cite le fait que pendant le voyage du navigateur espagnol Sébastien Vizcaino, en 1602, celui-ci visita la baie de San-Barnabé et que l'un des prêtres à bord ayant un nègre avec lui, les Indiens se réjouissaient à sa vue et disaient qu'ils étaient en relations avec quelques nègres. » (*Bull. Soc. Anthrop. de Paris*, t. VII, 3e sér., p. 564.)

Digitized by Google

Rien dans cette hypothèse n'est en opposition, bien au contraire, avec les conclusions de M. de Quatrefages, dans son ouvrage, *les Polynésiens et leurs migrations :* « Les Polynésiens sont partis des Archipels orientaux de l'Asie, où l'on retrouve encore la *race souche*, parfaitement reconnaissable à ses caractères physiques, aussi bien qu'à son langage. Ils ont rencontré dans les îles qu'il venaient peupler quelques tribus de sang plus ou moins noir ; soit purs, soit alliés à ces tribus de nègres erratiques, ils ont formé des centres secondaires, d'où sont parties de nouvelles colonies, qui ont étendu de plus en plus l'aire polynésienne. Aucune de ces migrations ne remonte au delà des temps historiques. Quelques-unes des principales ont eu lieu soit peu avant, soit peu après l'ère chrétienne [1]. » En admettant que ce soit vers cette époque qu'un de ces centres ait rayonné jusqu'à Madagascar, la tribu immigrante arrivait avant les autres éléments dont nous constaterons la présence dans la suite de cette étude ; et ainsi peut s'expliquer la prédominance primitive et jamais détrônée de la langue polynésienne, chaque élément nouveau s'assimilant, trop faible pour dominer à son tour.

Et, par une fortune singulière, dans des siècles plus rapprochés, des rameaux nouveaux, sortis du tronc malais comme les Polynésiens, sont venus se fixer à Madagascar, et y ont retrouvé une langue d'origine commune, sinon une race absolument pure. Les Hovas venaient, comme nous le verrons, directement des archipels orientaux de l'Asie, tandis que les rameaux plus anciens, sortis du même tronc malais, avaient déjà passé par l'Océanie et peut-être par l'Afrique ; ce qui, avec les éléments nègres venus de la côte d'Afrique, tribus autochtones du continent noir, expliquerait la différence absolue de types issus à des intervalles fort éloignés d'une même origine [2].

1) Voy. analyse de cet ouv. *Bull. Soc. Anth.*, déc. 1866.

2) Je ne puis résister au plaisir d'ajouter ici, en note, un des principaux passages du travail de M. Grandidier, lu à l'Institut le 25 octobre 1886, depuis que ces lignes ont été écrites, — le plus beau morceau, le plus suggestif, le plus plein d'idées qui, à ma connaissance, ait jamais été écrit sur Madagascar : « Quittons un instant Madagascar et franchissons tout l'Océan Indien, un millier de lieues environ. Dans le vaste amas d'archipels, d'îles et d'îlots épars au

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Sommaire : L'élément malais : les Hovas ou Mérinas. Mentions et récits des voyageurs. Constatations anthropologiques. Remarques ethnographiques. La langue hova et la langue malaise.

Les migrations malaises. Lieu et date des débarquements : légendes ; conclusions des auteurs. Les Comr, frères des Chinois. Colonies chinoises avant l'ère chrétienne. Traces de Chinois à Madagascar.

Il est à Madagascar un autre élément qui, comme importance numérique, vient immediatement après l'élément noir, et dont l'origine est hors de toute contestation : c'est l'élément *hova* ou *merina* que tous les auteurs[1] s'accordent à faire venir directement des archipels orientaux de l'Asie. Nous allons rechercher la mention qu'en font les auteurs, les conclusions de l'anthropologie ; constater à nouveau l'étroit rapport qui existe entre la langue malaise et la langue malgache ; puis rechercher les traditions qui ont cours sur l'arrivée de cette tribu malaise, son mode de diffusion et son histoire dans l'île ; ensuite exposer quelques-unes des hypothèses les plus vraisemblables sur la date de ces migrations malaises ; enfin montrer qu'outre cet élément malais, imposant en nombre, il y a encore dans diverses parties de l'île des traces de sang chinois.

milieu du Grand Océan, nous trouverons trois groupes de population, tantôt plus juxtaposés, tantôt plus ou moins fondus : les Nègres, Papouas et Négritos, qui sont les descendants des habitants primitifs de cet ensemble de terres et qui sont aujourd'hui refoulés dans l'intérieur ; — les Indonésiens et les Polynésiens, métis à des degrés divers d'Indiens, de Mongols et des Nègres précédents, qui habitent, les uns certaines provinces de l'Indo-Chine et les grandes îles de la Malaisie..., les autres, les petites îles de l'Océanie orientale ; — enfin, les Malais, qui sont de race jaune plus ou moins pure et qui, quoique les derniers venus, ont la prédominance sur toutes les côtes de l'archipel. Les races indonésienne, polynésienne et malaise se sont produites à la rencontre des deux grands courants aryen et mongolique, venus de l'ouest et de l'est, qui s'est opérée dans l'Indo-Chine au milieu des Nègres, les premiers occupants de ces régions.

Entre ces peuples, ce sont les Indonésiens et leurs proches parents les Polynésiens, sur lesquels seuls je désire rappeler en ce moment votre attention. Il y a, en effet, unité de race entre eux et les Malgaches, comme le montre l'identité presque complète non seulement de langage, mais des traits physiques, des mœurs et des croyances. » Voy. *Revue bleue* du 30 octobre 1886, p. 558.

1) Il y a pourtant des exceptions ; mais l'opinion de ces auteurs ne se tient pas ou provient du manque de renseignements vraiment scientifiques (le P. Finaz, de Fontmichel, Le Gentil, le chevalier de la Serre).

Digitized by Google

Les Hovas vivaient déjà à Madagascar depuis assez longtemps, quand leur existence y fut relatée par les Européens. Flacourt, sur sa carte, entoure leur pays au centre de l'île d'une ligne pointillée pour indiquer que cette région lui est peu connue. Le P. de la Vaissière infère de ce que dit Flacourt sur le pays de « Vohitsangomba » — c'est ainsi que Flacourt nomme ce district central — que « de nombreuses populations Vazimbas, *Hovas* et autres, se pressaient dans ces provinces centrales, sauf à se faire des guerres fréquentes, mais peu meurtrières [1]. » Grossin, dans le mémoire cité plus haut, écrit (1732) : « Les Voitsanghombres sont d'une grande richesse en or et pierreries. Leur pays est le centre de l'île. Ils sont grands ennemis et toujours en guerre avec les Eringdranes [2]. » — Ce dernier peuple est placé sur la carte de Grossin au sud des « Voitsanghombres, » à l'endroit où sont aujourd'hui les Betsiléos et les Baras. — Ce n'est qu'à la fin du siècle que nous voyons apparaître le nom même de Hova. Aussi Becquet, qui avait obtenu en 1767 [3] l'autorisation de faire la traite à Madagascar, dit dans un rapport au Chevalier des Roches en 1768 : « Ce pays (de Tamatave) fournit quantité de bœufs ainsi que la plus belle caste de noirs en fait d'esclaves, par la raison que les trois plus belles nations de la dite île sont à la proximité de ce lieu : ces trois nations sont les Beythalimen (Bétanimènes), Anthalsimes (Antatsimo) et les *Hauvres* (Hovas) [4]. » Le Gentil, qui avait voyagé à Madagascar de 1761 à 1767, écrit en 1781 : « Les noirs du milieu de Madagascar se nomment *Oves* dans le pays ; ce qu'il y a de remarquable est que les Oves ont une espèce de ressemblance avec les Égyptiens et les Chinois, dans l'air et les traits du visage [5]. » Le Gentil est le premier qui ait remarqué cette ressemblance avec les Chinois. Sonnerat vers la même époque signalait l'existence du peuple « Ova. »

Ce peuple ne devait guère tarder à attirer tous les yeux et,

1) *Vingt ans à Madagascar*, p. 59.
2) *Loc. cit.*, p. 351.
3) *Archives Coloniales.*
4) *Ibid.*
5) *Voy. dans les Mers de l'inde.* Paris, 1781, t. III, p. 499 et suiv.

Digitized by Google

l'intérêt aidant, à éveiller l'étude : dès le début de ce siècle, on se prononça ouvertement pour l'origine malaise de cette peuplade. Les nombreux voyageurs, qui ont pénétré depuis dans l'Ankova, s'accordent à reconnaître parmi les individus demeurés de sang pur la similitude des types hovas et malais.

La science anthropologique est venue confirmer ces remarques. Nous lisons dans les *Crania ethnica :* « Les Hovas... sont, suivant M. Grandidier, fort semblables aux Madourais, et ce savant voyageur paraît disposé à aller chercher leur origine sinon à Madoura même, du moins dans les alentours. L'un des crânes hovas, que nous avons pu étudier... non seulement offre nombre de points de ressemblance avec les crânes de la Sonde, mais présente de plus la déformation céphalique, si répandue encore aujourd'hui chez les Malais... Les trois autres crânes non déformés... se rapprochent... des indices des Madourais... [1] » Il est bon d'ajouter que MM. de Quatrefages et Hamy ont trouvé que les crânes antankares « se rapprochent à bien des égards des crânes hovas [2] », et qu'ainsi qu'ils le constatent, on considère généralement les Betsiléos comme apparentés de fort près aux Hovas : ce qui semblerait indiquer chez ceux-ci une assez grande force d'expansion.

L'ethnographie apporte aussi ses arguments : « MM. Harmand, Sérurier, etc., ont retrouvé, dit M. Hamy, au Laos et dans les îles malaises des objets spéciaux qui sont à l'usage des Hovas [3]. »

Enfin la langue que parlent les Hovas a des affinités étroites avec la langue malaise [4].

1) De Quatrefages et Hamy. *op. cit.*
2) Voy. plus haut, note 2, p. 20.
3) *Science et Nature*, 12 janvier 1884. Le mortier à piler le riz dont se servent les Malgaches est presque exactement le même que celui qu'on trouve à Java. (Fig. 116-118.)
4) On lit dans l'article d'Oliver déjà cité : « Crawfurd dit que le peuple de Madagascar n'est pas de race malaise ; qu'il n'en a aucun des traits caractéristiques. Il s'étonne donc de rencontrer tant de mots malais dans le langage malgache. Il trouve des mots composés (à l'inverse du Chinois), ce qui dénote un certain degré de civilisation. Les mots pour exprimer les nombres 10,000 et 100,000 sont empruntés au *sanscrit* par l'intermédiaire du malais ou du javanais. Ce qui prouve que l'immigration des Malais (car il faut bien en admettre une), a eu lieu après que le sanscrit eut pénétré dans tout l'archipel malais. Il suppose donc une flotte de pirates malais échouant à Madagascar et ne pouvant

Digitized by Google

Les Hollandais, qui furent des premiers parmi les Européens, après les Portugais, à connaître Madagascar et à en écrire, virent d'emblée ce rapport singulier. Ainsi le premier ouvrage, qui soit spécialement consacré à Madagascar, paraît à Amsterdam

Fig. 116. Femme malgache pilant le riz (d'après M. Laillet).

en 1604, c'est le *Sprœkende Woordboek in de Maleysche inde Madagaskarsche Talen*, von Fr. de Houteman; les Hollandais, qui colonisaient les îles de la Sonde, étaient bien placés pour établir cette comparaison. En 1613 Arthusius publie à Francfort ses *Colloquia latino-maleyica et madagascarica*[1]. — M. Eug. de

plus revenir. La langue malaise n'a pas été plus loin que Madagascar, car dans aucun langage d'Afrique on n'en trouve la trace. »

1) *Polybiblion*, août 1883, p. 160.

Digitized by Google

Froberville écrivait en 1839, des *Aperçus sur la langue malgache* et annonçait qu'il traiterait de « sa ressemblance avec la langue malaise; » il faisait remarquer « son universalité dans l'île entière, et parmi des peuples de races physiques fort différentes [1]. »

Malheureusement il n'a pas tenu, que je sache, les promesses qu'il avait faites.

« La langue malgache, dit M. Th. Hallez, appartient à la

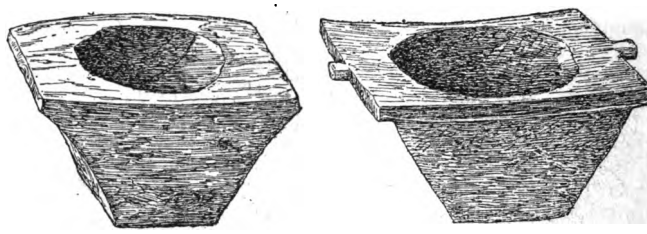


Fig. 117. Mortier en bois de Buitenzorg, Java.

Fig. 118. Mortier en bois de Madagascar.

(*Musée d'Ethnographie.*)

grande famille des langues malaises, qui sont parlées depuis les plages de l'Afrique orientale jusqu'aux rives occidentales de l'Amérique du Sud [2]. »

James Sibree, qui a particulièrement étudié les Hovas, dit:

« Non seulement la langue contient plusieurs mots absolument identiques à ceux qu'on trouve dans la presqu'île de Malacca; mais, ce qui est plus important, la *construction* de la langue, et le mode de formation des mots, sont les mêmes dans l'un et dans l'autre pays [3]... »

Le P. de la Vaissière examine « les rapports du malgache avec le malais » et montre combien ils sont étroits [4]. M. Marre de Marin a cru même devoir « fonder sur les principes de la grammaire javanaise » sa *grammaire malgache*, qu'il a dédiée à

1) *Bull. Soc. Géog.*, janv. 1839.
2) *L'Investigateur*, décembre 1867.
3) *Madagascar et ses habitants.*
4) *Vingt ans à Madagascar*, p. 322 et suiv.

Digitized by Google

la reine des Hovas[1]. Enfin Eug. de Froberville va jusqu'à dire : « En s'étendant graduellement, les Malais finirent par imposer à toute l'île leur nom de *Malakass*, comme d'autres immigrants malais appelèrent *Malaka* la péninsule d'Asie, où ils fondèrent leurs colonies[2]. »

Les travaux de Crawfurd, de MM. de Quatrefages et Lang ne laissent aucun doute sur les aptitudes des Malais, à émigrer au

1) Paris, 1876.

Nous avons déjà cité plus haut l'opinion d'Albrand sur la langue. Il dit en parlant des dialectes parlés dans l'île et souvent assez nettement différenciés : « ...Il est indubitable qu'ils viennent d'une source commune. » (*Annales marit. et Col.*, 32e année, 3e sér. 1847, p. 523.)

Citons un quasi-malgache dont le dire confirme ce que nous avons rapporté plus haut sur les Vazimbas : « La langue ova, qu'on peut appeler langue madécasse, rivalise, dit le prince Coroller, fils naturel d'un Français de Lorient, prince héréditaire des Bétanimènes et l'un des premiers généraux de la reine actuelle (1839), avec bien des langues anciennes... par (il énumère une foule de qualités) de ses mots et qui tiennent plus de l'arabe et du malais que des autres... Elle est seule usitée dans toute l'île, si l'on excepte toutefois la langue des Vazimba, descendants des premiers habitants de Madagascar. » (*Nouv. Annal. des voy.*, 1839, t. LXXXIV ; *Notice sur les Ovas*, par J. P. P. Jourdain, capitaine de frégate.)

Selon Epidariste Colin, la langue madécassse a fait des emprunts plus ou moins considérables « à celles des Européens, des Arabes, des Malais, des Indiens, et elle a peu de mots qui lui soient particuliers, ou plutôt dont l'étymologie ne puisse plus se retrouver. » Selon le même auteur le malgache « doit à l'Arabe le tiers de ces mots... Il ne doit peut-être pas moins au malais. » Le même auteur encore cite l'hypothèse, vraiment originale pour l'époque où elle a été conçue (vers 1780) d'un savant écrivain, Court de Gébelin qui, « dans son *Monde Primitif*, pense qu'une seule langue est parlée dans tous les archipels qui sont au midi de notre globe, et que cette langue a le plus de rapports avec le malais et celle de Madagascar. »

Tout ce qui a été dit plus haut corrobore singulièrement l'opinion émise par Court de Gébelin.

Voy. *Nouv. Ann. des voy.*, 1821, t. X, p. 271 et suiv.

Voici quelques mots précis et caractéristiques de M. Grandidier sur les Hova et leur langue : « Les Hova sont des Malais purs, originaires probablement de Java ou de quelque île voisine, et chez lesquels, par conséquent, le sang jaune prédomine... Il y a entre eux et les autres Malgaches les mêmes différences de type, de mœurs et de langage, qu'entre les Malais et les Indonésiens... Leur langue, tout en étant analogue, est moins nasale, plus complexe et plus savante. »

Voy. *Revue bleue, loc. cit.*

2) *Bullet. Soc. Géog.*, mai 1839.

Il n'en faudrait pas induire que nous croyons que ce sont les Hovas qui ont imposé leur langue à l'île entière. Nous avons prouvé le contraire au chapitre précédent. Selon M. Girard de Rialle « la langue des Hovas, ces conquérants malais de Madagascar qui laissèrent des colonies dans l'Archipel Nicobar, se rapproche plus du *tagal* que de tout autre idiome malais. » Les Tagals sont originaires des Philippines. (*Les peuples de l'Asie et de l'Europe*, p. 45.)

Nous pourrons ajouter à l'ingénieuse remarque d'Eugène de Froberville un rapprochement analogue que nous suggère le géographe arabe Dimashqui ; il

Digitized by Google

loin à travers les océans; d'autre part nous avons constaté leur présence à Madagascar. En quels points y ont-ils débarqué? Les avis diffèrent beaucoup à ce sujet, par la raison fort simple qu'il y eut sans aucun doute plusieurs immigrations malaises et qu'elles ne débarquèrent certainement pas au même endroit. L. Crémazy prétend que « les Hovas, d'origine malaise, ont débarqué dans la baie de Bombétok » (côte nord-ouest)[1]. Cela concorderait avec la tradition sakalave, mentionnée par Vincent Noël: « Quelques tribus d'une race particulière, lesquelles se donnent à elles-mêmes le nom de *Hova*, furent, dit la tradition, *chassées du Ménabé*, qu'elles habitèrent longtemps, et poursuivies par leurs ennemis jusque dans la partie la moins accessible des montagnes qui traversent l'île du nord au sud[2]. » Le P. de la Vaissière rapporte une tradition sakalave toute semblable et qui, selon lui, remonte à une époque fort ancienne parmi les tribus de l'ouest[3]. Il mentionne, à côté, l'origine des Hovas d'après

désigne la presqu'île de Malacca sous le nom d'île de Qomâr et Madagascar sous celui d'île de Qomor. (Les Arabes se servent du même mot *djézirah* pour signifier île et presqu'île.)

Voy. *Manuel de la Cosmographie au moyen âge*, traduit de l'arabe de Dimashqui par A. F. Mehren, Copenhague, 1874.

Voy. encore sur l'île de Qomor la note imprimée plus loin.

1) *Rev. Marit. et Col. Notes sur Mad.*, nov. 1882. On a d'ailleurs signalé récemment des indices certains de colonies malaises dans cette région. « *Behisotra* et *Tandrona*, ou *Antankoala*. — Ces deux tribus, qui habitent la côte nord-ouest entre la baie de Passandava et celle de Bombétok, ont les mêmes rites funéraires que les Antankarana (voir plus haut, p. 14, n. 2) (dont les rites se rapprochent beaucoup de ceux des Malais des Philippines), d'après une lettre écrite récemment par un médecin de la marine, M. Vian, qui étant dans la baie de Mahajamba, a eu l'occasion de visiter un de leurs cimetières placé dans la grotte naturelle où se trouvaient plusieurs cercueils de 1 m. 20 de long sur 35 centimètres de large.

Art. cit. *Rev. d'Ethnog.*, t. V, nº 3, p. 225. Nous tenons de M. Marin-Darbel, commandant du *Boursaint*, dont M. Vian était le médecin, que les traditions du pays faisaient remonter ces sépultures à plus de deux siècles. (Voir plus loin ch. V, note de M. Hamy sur les crânes provenant de cette grotte envoyés à M. Manouvrier.)

2) *Recherches sur les Sakal.* (*Bull. Soc. Géog.*, avril 1843.)

Shaw, dans son livre récent, dit que les Hovas débarquèrent au sud-est, avant sans doute la conquête de l'Angleterre par les Normands. On a une liste de 37 rois. Ils se dirigèrent vers le centre où les incursions des Arabes les maintinrent: De là l'influence arabe surtout sur la côte Orientale. L'immigration de races à peau foncée est beaucoup plus ancienne.

Mullens dit que les Hovas semblent avoir atteint l'Imerina il y a environ 800 ans. C'est l'époque adoptée par Shaw.

3) *Loc. cit.*, p. 53 et 59.

Digitized by Google

leurs propres traditions; il fait remarquer que ces traditions ne commencent qu'au jour où ils sont sortis de leur humiliante obscurité; et il ajoute : « Tout le monde connaît l'engouement des Chinois pour eux-mêmes et pour leur céleste empire; les Hovas, sous ce rapport, ne le cèdent guère aux fils du Ciel. Ils se croient modestement une nation privilégiée et leur monarchie est à leurs yeux la première du monde. » — M. de Froberville, dans le pittoresque récit de l'immigration malaise, tel qu'il a voulu le reconstituer d'après ses études et ses vues personnelles, fait aborder les navigateurs malais sur la côte Sud-Est : « C'était une grande émigration. Le hardi navigateur amenait avec lui femme et enfants..., dans la grande pirogue. Habitué aux tempêtes qui tourmentent ses détroits dangereux, le Malais sait éviter les écueils qui bordent la côte orientale de Madagascar, et en habile marin choisit dans le sud de cette île un port où sa barque vient jeter en sûreté son ancre de bois. Là le débarquement s'opère...; des races indigènes et guerrières résistent aux étrangers... la lutte est longue; mais la victoire reste au Malais qn'éclaire une intelligence supérieure. Une partie des sauvages aborigènes courbent la tête sous leur joug...; d'autres... se réfugient dans les montagnes... Plus tard, lorsque les vainqueurs ont assis leur autorité et que, grâce à un gouvernement paternel, les haines nationales se sont dissipées, les montagnards sont de nouveau poursuivis et finalement soumis [1]. »

1) *Bull. Soc. Géog.*, mai 1839.

Un fait récent est venu jeter un jour singulier sur ces lointains voyages des Malais à travers l'Océan Indien.

Nous lisons dans les *Proceed. of the Roy. geog. Soc.*, vol. VII, 1885 : « Dans une note de l'*Annuaire d'Antananarivo*, n° VIII, le Rév. J. Sibree constate que dans le mois de septembre dernier, une quantité de petits morceaux de pierre ponce furent envoyés de Tamatave à la capitale... Ces morceaux sont arrondis par l'action de l'eau et sont supposés avoir traversé l'Océan Indien depuis le détroit de la Sonde, où ils furent probablement jetés pendant la terrible éruption du Kratau. Si cette supposition est juste, elle fournit non seulement un intéressant exemple de la distance à laquelle peuvent être portés les produits volcaniques par les courants océaniques, mais encore elle jette (c'est l'opinion de M. Sibree) un jour nouveau sur cette question assez obscure encore, à savoir : comment les Malayo-Polynésiens, ancêtres des Malgaches, purent-ils venir, trois milles de mer séparant la Malaisie de Madagascar ? Il est clair que de ce fait que des pierres ponces ont traversé une telle distance, constate M. Sibree, il y a un mécanisme puissant de courants océaniques dans cette direction ; et c'est aussi

Digitized by Google

Ce récit a l'avantage de s'accorder avec ce que l'on sait déjà des Vazimbas et de leur destinée après l'invasion hova, mais en revanche cadre assez mal avec ce que l'on sait aussi de l'état d'abjection où les Hovas ont vécu longtemps à Madagascar[1]. — Je lis dans un mémoire non daté ni signé[2], mais qui est sûrement du début du siècle et peut-être même de la fin du XVIIIe siècle, et que j'ai déjà attribué au chevalier de la Serre[3] : « Ces peuples (les Oves) rapportent par tradition que leurs ancêtres qui étaient blancs se sont perdus sur Madagascar, que, rendus à terre, les gens du pays ne voulant pas les accueillir, ils furent obligés de se sauver dans les bois, où ils furent longtemps errants, vivant de fruits et de racines. Voilà ce que m'ont expliqué à Foulpointe plusieurs Oves, qui étaient dans cet endroit pour leur commerce. La chose m'a été confirmée par un des interprètes, lequel a été envoyé plusieurs fois en ambassade dans ces provinces. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les autres peuples de l'île les méprisent encore aujourd'hui par rapport à leurs usages, ayant donné aux Oves le nom d'*Amboalambo* (chien-cochon). » Ces lignes

une confirmation de ce que plusieurs savants ont écrit à savoir : que dans les temps préhistoriques, un simple et unique *prâo* ou même une petite flotte a été conduite par hasard vers l'ouest par un ouragan et que le courant occidental l'a alors portée un peu plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin ces bateaux aient été ensablés quelque part sur la côte de Madagascar s'étendant du nord au sud pendant près d'un millier de milles. »

Nous pouvons confirmer les *suppositions* des *Proceedings*. Des créoles de la Réunion nous ont dit avoir entendu conter par des capitaines de navires marchands, qui venaient de Sumatra à la Réunion, que, sur tout leur parcours à travers l'Océan Indien, ils avaient à plusieurs reprises traversé de véritables bancs de pierre ponce de plusieurs kilomètres de longueur, qui naviguaient dans le même sens qu'eux.

1) Aussi bien ces deux traditions peuvent s'appliquer chacune à une immigration différente et par suite à des fortunes diverses, Il faudrait admettre en outre que les deux colonies, l'une chassée de la côte ouest, l'autre arrivant en conquérante de la côte est, se sont rencontrées et fixées toutes deux ensemble au centre de l'île : cela pour expliquer l'unité de la nation hova, malgré cette double tradition. Ou bien encore, et c'est à cette dernière hypothèse que je m'arrêterai, car elle coïncide avec les récits de la plupart des auteurs qui font débarquer l'immigration malaise-hova sur la côte sud-est, il faudrait admettre que les Hovas, après avoir atterri à la côte orientale, ont traversé l'île, — comme ont fait depuis lors les Antanosy, — pour se fixer quelque temps au Ménabé, d'où ils ont gagné l'Ankova.

2) *Arch. Col.*, carton 23.

3) Je me fonde sur l'écriture, ayant pu comparer ce mémoire non signé avec des mémoires et des lettres écrits et signés de la main même du chevalier de la Serre. L'identité ne me paraît pas douteuse.

Digitized by Google

furent écrites avant que ces Hovas aient commencé à jouer à Madagascar le rôle prépondérant qu'ils y ont pris depuis. Aujourd'hui encore les tribus demeurées indépendantes, les Sakalaves particulièrement, ne se font pas faute de traiter leurs redoutables adversaires d'*Amboalambo*. Ce mépris et ce dégoût profonds ne procèdent pas seulement d'une haine inspirée par la crainte. H. d'Escamps en donne une raison qui paraît suffisante et qui ne diffère pas de celle que donnait déjà le chevalier de la Serre : « Les Hovas, avant qu'ils eussent consommé leur usurpation, étaient réputés infâmes parmi les autres nations de l'île, qui refusaient d'avoir des communications avec eux. Ils étaient pour ainsi dire les parias de Madagascar... Les motifs de l'état d'abjection dans lequel ils vivaient ne peuvent s'expliquer que par la différence des usages nationaux... Les Hovas ne font pas chaque jour des ablutions que les Malgaches regardent comme indispensables. Vivant dans un climat plus froid, les Hovas ont une certaine antipathie pour l'eau et de la répugnance pour les bains ; aussi les hommes des classes inférieures sont-ils d'une malpropreté extraordinaire et presque tous affectés de maladies cutanées qu'ils parviennent difficilement à guérir [1]. »

Le Gentil, qui se trompe en disant que les « Oves... race inconnue à Flacourt, est une race abâtardie ou dégénérée de celle sortie des sables de la Mecque », donne néanmoins un renseignement précieux sur la situation de cette tribu à Madagascar vers le milieu du siècle dernier, car il parle des restes des Arabes venus de la Mecque, — c'est les Hovas qu'il désigne ainsi : — « Ces restes se trouvent dans les montagnes fort éloignées, et sont en horreur aux naturels qui les méprisent souverainement. Ces Blancs, ainsi retirés, n'osent par conséquent paraître dans la crainte où ils sont des naturels, qui en tuent autant qu'ils en trouvent [2]. » C'est bien aux Hovas, selon nous, qu'il faut appliquer ces lignes ; ce n'était point les restes des

1) *Hist. et Géog. de Mad.*, Paris, 1884, p. 531. Voy. *Notes sur Madag.*, par Ad. Le Roy, la Réunion, 1884, p. 40.
2) Le Gentil, t. II, p. 499 et suiv.

Digitized by Google

Arabes qui étaient refugiés dans les montagnes à cette époque, mais bien les Hovas mêmes.

Nous retrouverons également bien des opinions, si nous recherchons l'époque probable de ces immigrations. Cependant il est deux ou trois dates dont on ne s'éloigne guère.

Grandidier constate d'abord que les Malais entretenaient, dès avant l'ère chrétienne, des relations de commerce avec les indigènes de Ceylan [1]. »

D'après la légende sakalave déjà citée, et rapportée par le P. de la Vaissière : « Ces Amboas-lambos sont venus à Madagascar après les Silamos (Arabes Musulmans)... »

Or l'arrivée des Arabes est fixée communément au VIIe siècle. Nous pourrions donc placer l'immigration sur la côte ouest, après le VIIe siècle, entre le IXe et le XIIe siècle, entre l'époque où les Chinois transportèrent leur commerce de l'Inde sur la côte d'Afrique, selon Edrisi, et celle où nous fait remonter une suite chronologique de rois mentionnée dans la légende, — époque adoptée par Waitz. En effet Edrisi écrivait ceci : « On dit que lorsque l'état des affaires de Chine fut troublé par les rebellions et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce à Zanedj et dans les autres villes qui en dépendent... » Or Zanedj n'est autre que Java, selon M. Grandidier [2], et les îles qui en dépendent sont dans l'esprit d'Edrisi, les Comores et Madagascar, qu'il appelle Chezbezah. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que, dès cette époque, les Chinois entretinssent des relations avec la côte orientale d'Afrique. M. J. Codine, le P. de la Vaissière, M. Grandidier placent ces événements au IXe siècle, au moment de l'invasion tartare en Chine. Il est de fait qu'au XIIIe siècle les Chinois commerçaient sur la côte d'Afrique : dès lors il est aisé d'admettre qu'il ont touché à Madagascar. Car, si en écrivant sur Madagascar, Marco-Polo [3] n'entendait pas décrire la grande île que par son fait nous appelons aujourd'hui de ce

1) *Bull. Soc. Géog.*, avril 1872.
2) A. Grandidier, *Géographie*, vol. I, texte, 1re p., 1885, Imp. Nat. p. 13.
3) *Le livre de Marco Polo*, Paris, Firmin-Didot, 1865, 2e part., Ch. 135.

Digitized by Google

nom, il désignait le pays de Magadoza ou Mukdeesha sur la côte orientale d'Afrique, ainsi que l'a nettement prouvé la Col. Yule[1], et après lui M. Grandidier[2].

Quant à l'immigration qui eut lieu sur la côte est, M. Codine la place à la fin du VIIe siècle ; voici les raisons qu'il en donne : « Flacourt, dans sa légende malgache[3] de Rahadzi et de Racoube, petits-fils d'un faux prophète, Ramini, envoyé de Dieu au rivage de la Mecque, et qui sortit de la mer comme un homme qui se serait sauvé d'un naufrage, dit que les deux migrations conduites par ces deux frères partirent d'une terre située à l'orient, nommée Mangadzini ou Magaroro. » Or, M. Codine croit voir dans ce nom la désignation d'une des îles de la Sonde. « Les migrations, parties de ces parages, arrivèrent, après une navigation de trois mois, aux îles que nous nommons aujourd'hui Comores, et qui dans la légende sont nommées Comoro, puis de là, passant par le nord de Madagascar, abordèrent sur sa côte orientale... D'après les circonstances précises que Ramini a vu le prophète Mahomet à la Mecque, qu'il a épousé une de ses filles nommée Ratafème..., la date de ces migrations doit être portée à la fin du VIIe siècle[4]. »

Dans le même mémoire, l'auteur va plus loin et soutient savamment une thèse hardie, qui d'ailleurs ne blesse nullement la vraisemblance. « Un nom qui convient, dit-il, à Madagascar est Al-Camar ou île de la Lune, que les historiens portugais lui donnent unanimement d'après les Arabes qui l'habitaient. Les noms Comar et Comr lui conviennent également. » Or, Aboulféda dit, d'après Ibn-Saïd[5] : Les montagnes de Comr ou de la Lune,

1) *Travels of Marco Polo*, t. II, 1871, p. 347.
2) *Loc. cit.*, p. 22.
3) *Histoire de Madagascar*, ch. IV.
4) *Mémoire géographique sur la mer des Indes*, par J. Codine. Paris, 1868.
5) Voici ce que M. Grandidier dit d'Ibn Sayd dans sa *Géographie de Madagascar*. Vol. I. Texte, 1re partie, 1885, Imp. Nat., p. 19 :
« Ibn Sayd empire les notions que nous a laissées Edrisi, en faisant des Comores, de Madagascar, de Java et de Sumatra une seule et même île qu'il nomme Komr ou Malay et qu'il place dans le sud de Ceylan. » Il ajoute en note : « M. Marcel Devic identifie cette île Komr avec Madagascar. » M. Mehren, le traducteur du géographe arabe Dimashqui, croit que l'île appelée « Qomor » par son auteur n'est autre que Madagascar. Il ajoute qu'elle doit embrasser

Digitized by Google

où le Nil prend sa source, ont été ainsi nommées du nom des populations qui les habitent : les Comr. Ce peuple, ajoute Ibn-Saïd, est frère de celui de la Chine... Ces migrations de Comr, frères des Chinois, remontent peut-être à une époque bien reculée; mais sans incertitude à une époque antérieure au IIe siècle de notre ère, puisque Ptolémée parle avec une certaine précision des montagnes de la Lune où le Nil prend sa source. M. Reinaud donne un extrait d'Ibn-Saïd qui complète celui produit par Aboulféda. « Les Comr, ainsi que les Chinois, descendent d'Amour, fils de Japhet. Ils habitaient primitivement avec les Chinois ; mais, la discorde étant survenue, les Comr furent obligés de se retirer dans les îles voisines d'où ils se répandirent successivement dans le continent africain. Les Comr ressemblent plus aux Chinois qu'aux Indiens... » Les Comr, frères des Chinois, ajoute M. Codine, sont probablement les Malais, « dont la couleur tire vers le blanc », qu'Aboulféda dit être des descendants des Chinois, ce qu'ont dit également d'autres auteurs, et les historiens portugais qui relatent que les Malais, d'après leur propre

aussi dans l'esprit du géographe arabe une partie de Sumatra et de Java. Il est de fait que la plupart des traits de la description qu'en fait l'auteur conviennent assez bien à Madagascar.

Voy. *Manuel de la Cosmographie du moyen âge*, traduit de l'arabe de Dimashqui, par A. F. Mehren. Copenhague, 1874.

« Dans l'île de Qomor, il y a quatre grands lacs et quatre rivières rapides appelées Aglâb. » (P. 161.)

« Vers le Sud (de la côte de Sine-es-Sine, où est l'embouchure du fleuve Khamdân sur le 174e de longitude et le 13e de latitude au-delà de l'équateur) nous connaissons la côte de l'île de Qomor-le-Grand. La longueur de cette île est de quatre mois... » (P. 197.)

« Quand la mer a passé l'île de Qomor, elle s'élargit et porte des noms divers, d'après les côtes et les contrées qu'elle baigne ; mais toutes ces diverses mers n'en forment qu'une seule, dont la plus grande longueur s'étend de l'Ouest depuis Magdashou, Sofâlah et la Berbérie du Soudan, jusqu'à la côte de Sine-es-Sine, au pays des Çenf... » (P. 200.)

P. 216-8 : « L'Ile de Qomor et ses merveilles. » Bien des choses dans cette description ne s'appliquent pas à Madagascar; cependant il en est d'autres qui nous paraissent s'y devoir rattacher. Dimashqui parle longuement de l'immense oiseau Rokh et de ses œufs « grands comme des coupoles. » Ne s'agit-il pas de ceux de l'Æpyornis retrouvés par M. Grandidier?

Le passage suivant nous paraît encore significatif :

« Les côtes méridionales (de l'île de Qomor), vers la mer des Ténèbres, sont couvertes de déserts et de terrains incultes, peuplés d'une race de Nègres qui vont nus, seulement vêtus d'une espèce de feuilles, appelées feuilles à écrire. Ces feuilles ressemblent à celles du bananier, mais elles sont plus larges, épaisses, douces, molles et durables... » (P. 217.)

Digitized by Google

dire, descendent des Chinois[1]. » Ainsi les immigrations malaises[2] à Madagascar et même à la côte d'Afrique remonteraient plus loin que les dates que nous avions précédemment fixées et avant les deux débarquements sus indiqués, il y aurait eu déjà sur le sol malgache des alluvions de Comr, « frères des Chinois », qui lui auraient même donné leur nom, avant que les Malais lui imposassent le leur, ainsi que l'a fait remarquer Froberville.

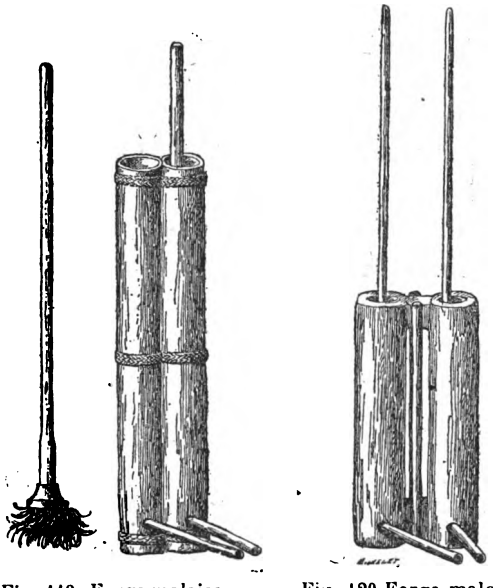


Fig. 119. Forge malaise. (D'après M. Van Hasselt).

Fig. 120 Forge malgache. (*Musée d'Ethnogr.*)

L'autorité de M. Grandidier, fort grave en tout ce qui touche à Madagascar, ne fait pas défaut à cette opinion, savamment développée, de M. Codine, car le voyageur dit : « Il ne me semble pas toutefois douteux que, dès les temps les plus reculés, bien longtemps avant l'ère chrétienne, les Chinois, qui entretenaient déjà des relations de commerce avec les Singhalais, aient poussé

1) *Loc. cit.*
2) Nous avons déjà vu que, selon Crawfurd, l'émigration des Malais à Madagascar aurait eu lieu « après que le sanscrit eut pénétré dans tout l'archipel malais, » et que, selon Mullens et Shaw, elle remonterait au XIe ou au XIIe siècle.

Digitized by Google

jusqu'en Afrique, sur la côte de Sofala, et aient abordé à quelques-uns des ports du sud et du sud-ouest de Madagascar; il est même vraisemblable qu'ils y avaient établi des comptoirs. Ce qui est certain, c'est que chez les Antandrouïs et chez les Mahafales, tribus qui occupent la région méridionale de l'île, on retrouve, comme chez certaines peuplades de l'Afrique orientale, les traces incontestables des croisements qui ont eu lieu à une époque très reculée entre les autochtones et des membres de la famille sinique [1]. »

Le culte des ancêtres, si profondément enraciné à Madagascar dans toutes les tribus, quelque forme d'ailleurs qu'il affecte, leur vient évidemment de la Chine, d'une façon plus ou moins détournée ; mais c'est de temps immémorial, avec plusieurs autres coutumes significatives, une trace profonde du passage et même de l'établissement de nombreux membres de la famille sinique à Madagascar. C'en est assez pour justifier pleinement la longue démonstration de M. Codine, sauf pour ce qui touche à l'invasion malayo-arabe, nous y reviendrons, et expliquer amplement les faits constatés par M. Grandidier [2].

(*La suite au prochain numéro.*)

1) *Revue scientif.*, 11 mai 1872.

2) « Les Hova et les Malais sont d'apparence plus débile (que les aut Malgaches en particulier et que les Indonésiens en général), et leur type franchement mongolique; ils ont des rites funéraires autres que ceux, si car téristiques, des peuples d'origine indonésienne, quoique leur culte pour ancêtres soit tout aussi profond : ils ensevelissent aussitôt après le décès ne relèguent pas les tombeaux loin de leur vue, dans des endroits cachés e ne craignent pas d'évoquer le souvenir des morts. » (A. Grandidier, loc. cit Cf. *Rev. d'ethnog.*, t. V, n° 3.) Wake (1869), dont nous avons déjà relevé nombreuses erreurs, va, dans sa manie de prouver l'origine africaine Malgaches, jusqu'à voir dans le culte des ancêtres à Madagascar, — cara indonésien bien marqué, surtout chez les Hovas, — un caractère commun les Basoutos.

Pour en finir avec ce qui concerne l'influence malaise à Madagascar, dirons que nous ne partageons point l'opinion de M. Grandidier citée haut, à savoir que ce sont les Indiens et les Arabes qui ont enseigné aux Malg l'art de forger et de travailler le fer. Il suffit de comparer la forge mal (fig. 120) à la forge malaise (fig. 119) pour se convaincre qu'il y a en deux identités d'origine et que l'art de forger le fer a été importé à gascar des archipels de l'Extrême-Orient.

Wake (*Journ. of the Anthrop. Soc. of London*, vol. VIII, p. 38) sign fait caractéristique qui confirme notre opinion, « Les forgerons sont, exempts de corvée (chez les Hovas), excepté des travaux de forge, pou marquer l'importance de leur art. »

Digitized by Google

NOTE SUR UN TUMULUS

DE LA VALLÉE DE CALABASSO, PRÈS CORONEL (CHILI)

Par le Docteur Sören HANSEN

L'histoire ancienne des races sud-américaines est, on le sait, encore très peu connue et toute contribution positive à cette histoire, si obscure et pourtant d'une importance si considérable, est toujours sûre d'être accueillie avec reconnaissance. Grâce à la bienveillance de M. le docteur Hamy, conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, j'ai le bonheur de pouvoir décrire une trouvaille que ce savant m'a bien voulu permettre de publier et qui m'a tout spécialement intéressé, du reste, à cause des affinités bien établies qu'elle présente avec la célèbre fouille de Lagoa Santa (Brésil), que l'on doit à mon célèbre compatriote, le docteur P.-W. Lund, et sur laquelle je prépare un mémoire monographique.

Ce qu'on sait du Chili avant la conquête espagnole est bien peu de chose. L'histoire écrite est presque silencieuse; le seul fait de quelque importance qu'elle nous révèle, c'est que les Péruviens au milieu du xve siècle, sous l'Inca Topa Yupanqui, ont poussé leur occupation jusqu'au Rio Maule ou, en d'autres termes, jusqu'au 36e degré de latitude sud, c'est-à-dire un peu au nord de Coronel [1]. Certaines découvertes ont, en outre, mis hors de doute la présence d'éléments civilisateurs péruviens bien plus

1) Prescott, *History of the Conquest of Peru*, I, p. 8.

Digitized by Google

loin encore, vers le 44e degré, où l'on a trouvé des momies, il y a une trentaine d'années[1].

Bien plus obscure et bien plus douteuse est l'histoire des races humaines préhistoriques de Chili, et il faut nécessairement attendre des recherches poursuivies dans le pays même avant de pouvoir essayer un travail systématique.

La trouvaille, que je commente dans les pages qui suivent, a été communiquée à M. le docteur Hamy par M. Ledoulx, actuellement consul de France à Jérusalem. Il tenait de son frère les pièces qu'il a généreusement offertes au Musée d'Ethnographie et au Muséum d'Histoire naturelle.

Ces pièces, extraites d'un tumulus récemment fouillé aux environs de Coronel, dans la vallée de Calabasso, se composaient d'une série d'ossements, tous d'un même individu, parmi lesquels un crâne assez bien conservé, et de quelques instruments en pierre qui se trouvaient avec le squelette.

Tous les ossements sont d'un aspect très ancien. Ils sont légers, fragiles, d'une couleur brun grisâtre et dans un état de fossilisation manifeste, ce qui est d'autant plus important qu'il n'y a aucune trace d'incrustation calcaire ou ferrugineuse, comparable à celle de certains des ossements provenant des cavernes de Lagoa Santa. Il est pourtant tout à fait impossible de fixer leur âge ou même la période géologique à laquelle ils appartiennent avec une sûreté satisfaisante. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces ossements ou mieux ces crânes, montrent, ainsi que M. Hamy l'avait aussitôt reconnu, tous les traits signalés comme caractéristiques pour le type de Lagoa Santa par MM. Lacerda et Peixoto[2] et plus tard par M. de Quatrefages[3]. Les instruments en pierre trouvés auprès du squelette doivent être attribués à une période très archaïque, que l'on ne saurait préciser, la fixation définitive des périodes étant, comme on le sait, une chose encore à faire pour le Nouveau-Monde, s'il est permis d'user de ce nom quand on parle d'archéologie préhistorique.

1) Ried, *Smithsonian Report*, 1862, p. 426.
2) *Contribuçoes para o estudo anthropologico das raças indigenas do Brazil.* (*Arch. do Mus. Nac.* Rio de Janeiro, 1876.)
3) *L'homme fossile de Lagoa Santa en Brésil.* Moscou, 1881.

Digitized by Google

Ces objets sont au nombre de neuf, une hache et huit pointes de flèches. La hache (fig. 121) est une pièce assez mal faite, d'un schiste écailleux. Elle n'est pas polie, mais n'est point non plus taillée dans le sens ordinaire de ce terme. Elle me semble plutôt découpée, les bords portent, en effet, quelques traces de l'emploi d'un instrument tranchant, qui rappellerait presque une scie.

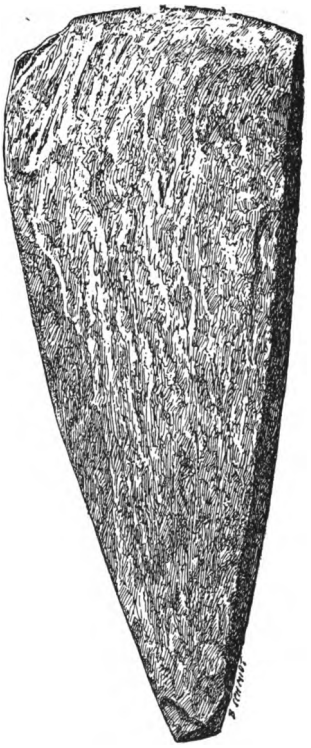


Fig. 121. Hache en schiste du tumulus de Coronel. (*Mus. d'Ethnogr.*, n° 14791.)

Les pointes de flèches sont d'un plus grand intérêt et représentent deux types bien distincts. Quatre sont d'une forme assez bien connue, tant en Amérique qu'en Europe, grossièrement taillées, étroites et épaisses, sans différence considérable entre les deux bouts et pas très pointues. Deux de ces pointes sont en quartzite (fig. 123, 124), les deux autres en schiste d'un

Digitized by Google

grain noir (fig. 122). L'autre type est plus singulier et je ne crois pas qu'on l'ait trouvé auparavant en Amérique, tandis qu'il est assez connu en Europe. Il est représenté aussi par quatre pièces, toutes en silex, taillées avec un soin considérable, de forme étroite triangulaire, avec une petite tige insérée sur la base. Les bords tranchants sont dentelés, mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les deux angles postérieurs de la lame ne sont pas allongés ni recourbés et que la tige, courte, est assez large, mais peu appointie (fig. 125 à 127). Cette forme si

Fig. 122. Pointe de flèche en schiste noir.

Fig. 123, 124. Pointes de flèches en quartzite.

Tumulus de Coronel. (*Mus. d'Ethnogr.*, n°s 14792, 14793 et 14795.)

simple ne se trouve guère *comme type établi* dans aucune autre série provenant de l'une ou de l'autre des deux Amériques. Je l'ai au moins cherché en vain dans les grandes collections du Trocadéro et du Musée Britannique, sur les planches nombreuses de M. Fl. Ameghino[1], dans un bon nombre des ouvrages sur l'archéologie préhistorique de l'Amérique du Nord

1) *La antiguedad del hombre en el Plata.* Buenos-Ayres, 1880.

Digitized by Google

et surtout sur le tableau très intéressant de M. le colonel Lane Fox [1], un connaisseur d'une réputation bien méritée.

Je ne crois pas qu'il soit permis de tirer aucune autre conclusion de ces faits que celle que la race qui produisait ces instruments primitifs et solitaires, était primitive et solitaire elle-même ; mais je sais bien que cette conclusion ne pourra être établie que lorsqu'on pourra l'appuyer sur plusieurs trouvailles semblables.

Les ossements humains trouvés dans le tumulus de Coronel ont tous appartenu à une femme adulte, de petite taille. Il y a

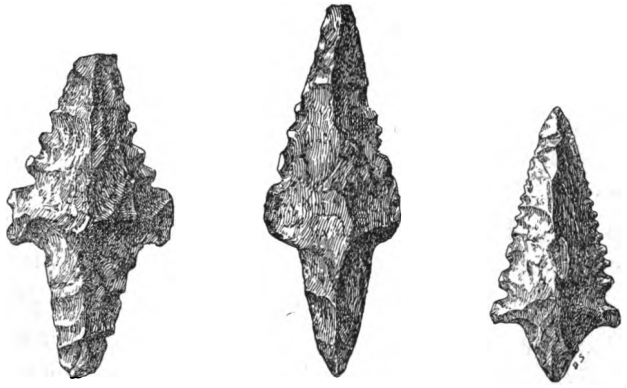


Fig. 125-127. Pointes de flèches en silex, tumulus de Coronel. (*Mus. d'Ethnogr.*, n°s 14787, 14788 et 14790.)

un crâne avec sa mandibule, cinq vertèbres cervicales, deux clavicules droite et gauche, la partie supérieure d'un sternum et d'une omoplate droite, sept ou huit fragments de côtes, un humérus droit entier et les deux tiers inférieurs d'un gauche, le quart inférieur d'un fémur gauche, quatre métacarpiens et deux phalanges.

La plupart de ces pièces sont naturellement sans grand intérêt, mais sans parler du crâne, elles suffisent à la fixation du sexe, de l'âge et de la taille de l'individu. L'inclinaison du plan articulaire

1) *Journal of the Anthropological Institute*. IV, London, 1876.

Digitized by Google

sur l'axe du fémur indique le sexe féminin, ainsi que la forme du sternum et des deux clavicules. La soudure complète de toutes les épiphyses et du manubrium du sternum indique une quarantaine d'années et la longueur de l'humérus[1] donne la taille approximative de $1^{m},45$. Tous les os des membres ont des insertions musculaires très accusées, quoiqu'ils soient assez grêles.

Le crâne est assez petit, et d'un aspect bien féminin. Aucune des dents n'est tombée, mais elles sont toutes très usées, ce qui, rapproché des sutures non soudées, confirme dans l'appréciation sus-énoncée. Une partie de la base faisant défaut, il n'a pas été possible de mesurer la capacité, mais je l'évalue à 12 ou 1,300 centimètres cubes. La circonférence horizontale est de 504 millim, la courbe transversale de 300. La région occipitale inférieure est renflée, un trait caractéristique déjà signalé par M. de Quatrefages, comme écartant ce type de la race Papoua. La longueur du crâne est de 183 millimètres, la largeur est de 135, et la hauteur basilo-bregmatique se calcule à 130. De ces chiffres, on tire les indices suivants : horizontal 73,77; vertical 71,04 et transverso-vertical 96,30 : c'est-à-dire que le crâne est dolichocéphale et en même temps hypsisténocéphale comme les crânes de Lagoa Santa, quoiqu'il ne le soit pas à la façon excessive de la tête de MM. Lacerda et Peixoto qui présente les indices de 69,72 et 110,8, ou comme les quatorze têtes de Copenhague, trouvées dans la même caverne, qui ont les indices moyennes de 70,62 et 103,9. Les différences ne sont pas très considérables et ne surpassent guère les limites d'une variation individuelle, quoiqu'il faille accorder que la hauteur moins accusée pourrait indiquer un léger mélange de rang araucan. L'indice orbitaire de 87,5 correspond très bien à celui des têtes de Copenhague (86,4) et à l'indice moyenne de 32 crânes brésilo-péruviens de M. de Quatrefages, tandis qu'il est beaucoup plus élevé que celui de la seule

1) Cette longueur est de 280 millimètres. En employant le tableau de M. Topinard dans son *Anthropologie générale*, p. 1040, où le rapport de l'humérus à la taille est donné pour les femmes sud-américaines comme de 193 à 1000, on trouve une taille de 1451 milim.

Digitized by Google

tête décrite par M. Lacerda et Peixoto. Une pareille analogie se retrouve pour l'indice nasal qui égale 51,02. Ces fait suffisent parfaitement, il me semble, pour prouver l'accord entre le crâne de Coronel et le type crânien de Lagoa Santa.

M. de Quatrefages ayant signalé l'extension considérable de ce type ethnique sur le vaste continent sud-américain, on pourrait dire que le découvert de son existence dans une localité de plus ou de moins n'est pas de bien grand intérêt. Il me semble pourtant que ce tumulus de Coronel vient jeter une lumière nouvelle sur cette question, en nous montrant que la race dont il s'agit vivait à une époque sans doute très reculée sur le littoral du Chili, dans un pays aujourd'hui et depuis longtemps occupé par une race absolument différente. L'homme de Coronel représente dans son isolement la race même, tandis que les crânes nombreux examinés par M. de Quatrefages nous montrent un élément ethnique déjà plus ou moins absorbé par une série d'autres races anciennes et modernes. Généralement on peut dire qu'on ne trouve aucune trace de ce type crânien, dans la population actuelle du Chili et surtout qu'il n'y en a rien chez les Araucans dont le crâne, bas, court et rond[1], représente le contraste diamétral du crâne de Coronel, autrement dit du type de Lagoa Santa. Il faut répéter, du reste, que nos connaissances sont à cet égard encore très petites, et qu'il est très possible que l'avenir vienne modifier cette opinion. M. Virchow[2] a déjà signalé la dolichocéphalie d'un crâne des bords du lac Llanquihue, mais sans décrire cette pièce; la relation originale de M. Fouch[3], à qui l'on en doit la découverte, prouve, par les objets trouvés dans le même lieu que la sépulture ne peut pas dater d'un temps très éloigné.

La petite tribu des Changos, habitant les côtes du désert d'Atacama, dans les meilleures conditions pour rester relativement pure, rappelle plutôt le type crânien de Lagoa Santa, malgré des différences sensibles qui écartent ces deux types l'un

1) Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica*, p. 469.
2) *Verhandl. d. Berliner Ges. f. Anthrop.*, 1874, p. (58).
3) *Zeitschr. f. Ethnol.*, II, 1870.

Digitized by Google

de l'autre[1]. Plus d'intérêt aurait, du reste, un rapprochement avec les Fuégiens, sans doute très intime, mais qu'on ne peut pas prouver encore. On sait que la tribu la plus septentrionale de la race fuégienne, celle des Chonos se trouve déjà un peu au sud du cap Tres Montes. Il n'y a, pour moi, aucun doute qu'on pourrait trouver des vestiges de ces Chonos jusqu'à l'île de Chiloë et même jusqu'à la province de Valdivia ou en d'autres termes sur la plus grande partie du littoral et de l'archipel patagonien et sud-chilien. Malheureusement les faits nécessaires sont encore très rares et l'avenir seule permettra de rattacher ces peuplades littorales à la race ancienne de Lagoa Santa. Encore plus éloignée demeure la solution parfaite des grandes et importante questions qui se posent à propos de l'identité de toutes les nombreuses races américaines du même type crânien, anciennes et modernes, et de l'origine océanienne de cette vieille race, questions aussi attrayantes que difficiles à résoudre.

1) Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 475.

Digitized by Google

NOTE

SUR

LES DOLMENS DE L'ENFIDA

PAR M. LE Dr ROUIRE

Chargé d'une mission scientifique en Tunisie.

Dans la Tunisie centrale, sur le territoire de l'Enfida, se trouve une des plus remarquables agglomérations de dolmens qui aient été jamais découvertes. Ces dolmens sont situés à une distance de cinquante kilomètres environ de Kaïrouan, à une distance presque égale de Sousa et à quinze kilomètres de la rive nord du lac Kelbiah. Le voyageur qui suit la route de Kaïrouan à Dar-el-Bey, par Dar-Belouar, les rencontre sur la route, lorsqu'il a franchi l'Abd-el-Goui, à quelques centaines de mètres au nord de cet oued. Il voit alors quelques dolmens s'éparpiller à droite et à gauche du sentier qu'il suit, mais s'il n'a pas été prévenu, il risquera fort de ne prêter qu'une attention distraite à ces monuments. Ensevelis sous les blés et les orges, masqués par des ondulations de terrain, isolés entre eux par des bouquets de cactus, des touffes d'aubépine et quelques jujubiers sauvages qui les recouvrent entièrement, les dolmens se dissimulent aux yeux du voyageur qui, passant au milieu d'eux, est loin de se douter qu'il se trouve en présence d'une des plus considérables agglomérations de dolmens qui existent au monde.

Cette situation effacée des dolmens par rapport aux terrains environnants doit être la principale des causes qui ont empêché ces monuments d'être l'objet d'une étude méthodique. Depuis

Digitized by Google

plusieurs années cependant, divers voyageurs en avaient reconnu l'existence. En 1875, mon collègue actuel de la mission de l'exploration scientifique de Tunisie, M. Doumet-Adanson, les signalait à l'attention publique, mais pressé par le temps. cet explorateur ne put ni entreprendre des fouilles ni recueillir assez de documents pour donner de ces dolmens une description scientifique. Moi-même en 1881, lancé à la poursuite d'une fraction de la tribu des Ouled-Saïd qui s'était insurgée à la suite des événements de Sfax, je ne pus que jeter un regard sur cette agglomération, la noter au passage et laisser derrière elle le regret amer qu'on éprouve lorsqu'on voit un vaste champ d'études et qu'on laisse ce champ inexploré. En 1885, honoré par la confiance de M. le ministre de l'Instruction publique d'une mission scientifique dans la régence, je suis revenu dans ces parages et bien que l'étude de ces dolmens ne fît pas partie du cadre de recherches que je poursuivais, je n'en suis pas moins demeuré quelques jours dans le pays, avec l'intention bien arrêtée de donner de ces monuments une description précise, de faire ressortir leurs caractères principaux, d'entreprendre enfin quelques fouilles dont les résultats ne seraient peut-être pas perdus pour la science.

La région des dolmens est, dans son ensemble, un pays plat. Elle constitue une partie de la grande plaine de l'Enfida, laquelle n'est elle-même que le prolongement de l'immense plaine de Kaïrouan vers la mer. Le terrain que recouvrent les dolmens est rocailleux, parsemé d'affleurements calcaires formant îlots au milieu de terres sablonneuses et argileuses. Toute cette partie du pays est très fertile. Depuis les bords du lac Kelbiah jusqu'à Dar-el-Bey, c'est-à-dire sur un parcours de trente kilomètres, on ne voit qu'un immense champ de céréales. Encore de nos jours, en faisant la description du pays, on pourrait reproduire, point par point, le tableau que nous donne Scylax de la région avoisinant le grand marais du Triton. Fertilité du pays, richesses des cultures, qualité et quantité du bétail, rien ne serait à retoucher.

Bien que pays de plaine, le site en cet endroit n'en garde pas

Digitized by Google

moins un certain pittoresque. Ce pittoresque tient à la fois de la monotonie de la plaine et du grandiose de la montagne. Au nord, le Zaghouan dresse sa double cime nue et sévère ; à droite, la série des monts qui se prolongent dans la presqu'île du cap Bon, à gauche et à ses pieds, les hauteurs qui s'avancent en promontoire dans la plaine lui font cortège. Par derrière elles, les hauts blocs montagneux du plateau central, dernière terminaison de l'Atlas, ferment l'horizon. Au sud, la vaste steppe, l'inconnu, à l'est, l'interminable champ de blé qui jaunit la terre jusqu'à la Sebkha Halk-el-Mangel qui communique avec la mer.

Tous les monuments mégalithiques s'échelonnent sur la petite rivière Abd-el-Gouc. Jusqu'ici, il n'en a pas été rencontré un seul sur la rive droite. Ils sont groupés au nombre de huit cents environ sur un espace de deux cent cinquante hectares, sans ordre apparent et séparés les uns des autres par des intervalles variant de dix à cinquante mètres. Tous appartiennent à un type particulier et parfaitement défini. Ce sont des dolmens se composant d'une longue dalle de pierre horizontale, reposant sur des dalles verticales se joignant à angle droit. Ils présentent l'aspect d'un coffre rectangulaire dont les dalles verticales formeraient les parois et la dalle horizontale le recouvrement et la toiture. Je n'ai pas relevé la présence de pierres brutes dressées qu'on pût prendre pour des menhirs.

Le coffre rectangulaire n'est jamais complet. Tantôt la dalle de recouvrement manque ou ne ferme le monument que d'une manière insuffisante, de telle sorte que le coffre reste ainsi ouvert en haut en totalité ou en partie; tantôt une des quatre dalles verticales qui primitivement formaient les quatre côtés du coffre a disparu. Quelquefois enfin, mais c'est une particularité qui n'appartient qu'à un petit nombre de dolmens, la dalle ou table de recouvrement et l'une des dalles verticales manquent l'une et l'autre dans un même dolmen. Dans ce dernier cas, le monument ne se trouve plus formé que par trois pierres verticales posées de champ ou s'inclinant l'une sur l'autre de manière à représenter ce qu'on a appelé à tort un demi-dolmen.

Digitized by Google

L'aspect général des dolmens de l'Enfida montre que ces monuments ont subi des dégradations de tous genres. Le temps a exercé sur les mégalithes, ici comme partout ailleurs, son action destructive, mais la main des hommes, bien plus encore que l'action du temps, a dû réduire les dolmens dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Ces monuments se trouvent au point de jonction des routes de Sousa et de Kaïrouan qui passent par le nord du lac Kelbiah et sur la route même qui va de Kaïrouan à Tunis par l'Enfida, dans une région qu'on peut citer comme l'un des districts les plus fertiles de la régence, au milieu même de champs que la culture ne cesse de remuer encore aujourd'hui, et dont la richesse célébrée par l'antiquité la plus lointaine a toujours nourri une population nombreuse. Aussi n'ont-ils pu échapper, eux non plus, aux profanations dont la plupart des anciennes sépultures ont été l'objet, soit en Europe, soit dans le reste de l'Afrique du Nord. Assurément la dalle horizontale a été enlevée, la porte d'entrée déplacée et par l'ouverture restée béante le dolmen a livré passage, à toutes les époques, aux violateurs.

Une opinion, très accréditée aujourd'hui, veut qu'à l'origine, tous ces dolmens aient été enterrés dans le sol ou recouverts de tumulus. Ainsi les dolmens que nous voyons découverts aujourd'hui, c'est-à-dire non surmontés de tumulus, seraient des dolmens plus ou moins en ruine. Cette opinion s'appuie sur la présence de débris et de vestiges de l'ancien tumulus qu'avec un peu d'attention on retrouve souvent auprès du dolmen. Actuellement, la plupart des dolmens de l'Enfida ne sont pas recouverts d'amas de terre ou de pierre formant des tertres ou des monticules : ils se présentent au voyageur isolés, assis sur le sol naturel, absolument comme ceux que l'on rencontre en Touraine, à l'Isle-Bouchard, à Mettray, etc. Le peu de temps que j'ai passé dans l'Enfida ne me permet pas de formuler une conclusion précise sur la présence, dans le voisinage immédiat des dolmens, d'indices révélateurs d'un ancien tumulus. Mais il existe dans certains bas-fonds, près de l'Abd-el-Goui, de véritables dolmens enfouis. A fleur de terre, en effet, on aperçoit

Digitized by Google

de grosses pierres, des dalles de nature et d'aspect semblables à celles qui recouvrent les dolmens aujourd'hui découverts. Tous les gens du pays prétendent d'ailleurs que ce sont des dolmens pareils à ceux qui s'élèvent au-dessus des terres qui les avoisinent. Ce seraient des dolmens dont les dalles verticales enfoncées dans la terre maintiendraient les parois de la fosse et dont la dalle horizontale apparaîtrait seule au niveau du sol.

On sait que l'idée de l'orientation au levant du dolmen a joui pendant longtemps d'un certain crédit dans le monde scientifique ; M. Mangiavacchi, qui séjourne depuis plusieurs années dans l'Enfida et qui connaît à fond le pays, m'a affirmé que l'ouverture des dolmens de l'Enfida ne regarde jamais ni au nord ni à l'ouest. En effet, tous les dolmens que j'ai pu apercevoir

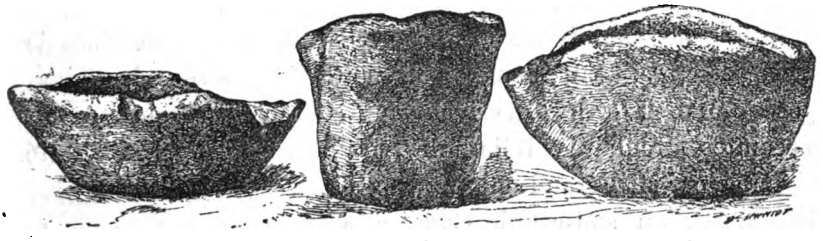


Fig. 128-130. Lampe, tasse et soucoupe de terre cuite des dolmens de l'Enfida. (*Musée d'Ethnogr.*, nos 14848-14850.)

avaient leur entrée à l'est ou au sud-est, mais je n'oserai cependant avancer que l'orientation au levant est un fait constant s'étendant à tous les dolmens de l'Enfida. Bon nombre de monuments de ce genre, en effet, n'ont pu être étudiés par moi sous ce rapport. Tout ce que je puis affirmer c'est que l'ouverture au levant paraît être commune à un très grand nombre de ces dolmens, tout en reconnaissant d'ailleurs que ce fait ne me paraît pas constituer, pour le cas présent, un argument contre la thèse de ceux qui prétendent que l'orientation est donnée plutôt par la direction du corps que par l'ouverture même du dolmen qui le renferme.

Un caractère commun à tous ces dolmens est l'exiguité de leurs dimensions. Habitué à voir les monuments mégalithiques

Digitized by Google

des vallées qui descendent vers la Loire, je ne fus pas peu surpris des proportions si modestes de ceux de l'Enfida. Ces proportions rappellent absolument celles des dolmens de la province de Constantine et en particulier des dolmens de Roknia. Le coffre funéraire ne mesure pas plus de un mètre à un mètre cinquante de longueur et de quatre-vingt centimètres à un mètre de largeur.

La hauteur des dalles verticales, qui est la hauteur même du coffre, ne dépasse guère un mètre et ne l'atteint pas toujours. L'épaisseur des dalles varie entre vingt et vingt-cinq centimètres. Ces faibles dimensions ne permettaient pas à un corps étendu tout de son long d'être contenu dans l'espace rectangulaire circonscrit par le monument. Le corps était replié sur lui-même dans les dolmens de l'Enfida, comme dans ceux de Roknia et du midi de la France.

Autour de ces dolmens, j'ai remarqué de nombreux blocs de pierre calcaire, ayant deux ou trois fois la grosseur du poing, posés à plat en terre et décrivant autour du coffre funéraire des enceintes circulaires. Déjà une pareille disposition avait été signalée par M. Féraud autour des dolmens situés à trente-cinq kilomètres au sud-est de Constantine, sur les pentes où se trouvent les sources du Bou-Merzoug, non loin de la route de Batna. Tous les dolmens de cette partie de la province de Constantine sont entourés d'une enceinte plus ou moins développée, formée d'une simple, d'une double ou d'une triple rangée de grosses pierres de quarante à soixante centimètres d'épaisseur, plantées en terre et disposées tantôt en rond, tantôt en carré, avec une sorte de régularité géométrique. Il en est de même dans l'Enfida. Ici tantôt une enceinte circulaire unique entoure un dolmen, tantôt cette même enceinte unique entourera deux, trois, quatre et jusqu'à six dolmens; tantôt enfin deux enceintes circulaires concentriques entoureront un ou plusieurs dolmens.

Enfin toutes ces enceintes circulaires sont à leur tour englobées dans une grande enceinte, circulaire également, qui enveloppe dans son périmètre jusqu'à cent dolmens.

Digitized by Google

On conserve dans le pays le souvenir vague des violations dont ces anciennes sépultures ont été l'objet, à des époques plus ou moins lointaines. A diverses reprises, les beys ont envoyé faire ou laissé pratiquer des fouilles dans cette région. Quelques mois même avant mon arrivée, plusieurs dolmens avaient été vidés par les employés de l'Enfida, nouvellement installés dans le pays. Puis un détachement français, passant dans l'Enfida, avait occupé ses loisirs à remuer de la terre autour des dolmens.

Le résultat de ces dernières fouilles avait été complètement infructueux. Aussi l'opinion unanime dans la contrée, chez les Indigènes et chez les Européens, était-elle que les dolmens avaient été anciennement vidés. Cependant des fouilles ont été exécutées par mes soins, les unes dans l'espace libre circonscrit par l'enceinte circulaire, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat du dolmen, les autres dans l'intérieur du monument lui-même. Les premières ne m'ont donné aucun résultat. Il est vrai de dire qu'elles n'ont été pratiquées que sur quelques points seulement. Il est donc possible que des fouilles plus généralisées amènent plus tard des découvertes d'ossements et d'instruments pareils à ceux qui ont été trouvés dans le voisinage immédiat des dolmens de l'Algérie et du Maroc. Quant aux fouilles exécutées dans l'intérieur du monument, elles ont été moins stériles. Douze dolmens ont été fouillés. J'aurais voulu, de préférence à tous autres, étudier ceux d'entre eux qui me paraissaient enfouis sous terre, mais j'ai dû tenir compte du temps limité et des moyens d'action absolument insuffisants dont je disposais, et, en raison de la facilité plus grande, j'ai fouillé de préférence ceux qui étaient à ciel ouvert, c'est-à-dire qui n'avaient pas de dalles de recouvrement et n'étaient constitués que par trois dalles verticales posées de champ.

De ces douze dolmens, les uns ont été trouvés vides, les autres contenaient des ossements, associés ou non à des poteries, que quelques coups de pioche donnés avec mesure ont mis à jour, à vingt ou trente centimètres de profondeur. Aucun silex.

Les ossements proviennent de métatarses, de phalanges des

Digitized by Google

orteils ou des doigts, de tibias ou de fragments de fémur, de vertèbres ou d'os costaux. Malheureusement, je n'ai pu trouver, en fait d'os du crâne, qu'un petit fragment de sphénoïde.

Les poteries sont au nombre de cinq (fig. 128-130). Elles sont déposées au Musée d'Ethnographie. Voici leur description sommaire.

1. N° 14848. — Une lampe non fermée, sorte de petit vase en terre fort grossière pétrie et modelée à la main, ovale, un peu évasé, bec encore tout noir de fumée, ouvert à un niveau un peu inférieur au bord général de la lampe.

Plus grand diamètre, 85 millimètres ; plus petit diamètre, 65 millim. ; hauteur, 4 centim. ; épaisseur des bords de la lampe, un centim. environ ; épaisseur au fond, plus considérable, un centim. et demi.

2. N° 14849. — Grossière petite tasse cylindrique aplatie, en terre inégalement cuite, beaucoup plus épaisse au fond qui a près de deux centimètres qu'aux bords qui atteignent 4 à 8 millim. environ. Un petit bec aussi, analogue à celui de la lampe. Était-ce une lampe encore ? — Pâte à grains calcaires très apparents.

Hauteur, 47 millimètres ; plus grand diamètre, 56 millim. plus petit diamètre, 41 millim. ; diamètre à la base, 36 millim.

3. N° 14850. — Espèce de petite soucoupe en terre grossière mais bien cuite, pâte à gros grains calcaires.

Hauteur, 3 centimètres ; diamètre du fond, 4 centim. ; largeur au bord, 8 centim. ; épaisseur du bord, 6 à 7 millim.

4. N° 14847. — Petit pot, même terre. (Il n'y en a que la moitié.)

Diamètre du fond, 5 centimètres ; diamètre au bord, 73 millim. ; hauteur, 6 centim.

5. N° 14851. — Autre plus grand, de même forme, très incomplet, grossier et bien cuit.

Diamètre du fond, un peu plus de 8 centimètres ; épaisseur des bords, 10 à 13 millim.

Digitized by Google

ETUDES ETHNOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR L'EXPOSITION COLONIALE ET INDIENNE DE LONDRES

PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

(*Suite.*)

III

COLONIES AMÉRICAINES

West Indian Gallery. — Le particularisme étroit et jaloux qui domine souverainement les esprits les plus cultivés des colonies australiennes dans toutes les questions de relations extérieures, n'a aucune prise sur les lettrés des Indes Occidentales. Là, cependant, bien plus qu'ailleurs des luttes séculaires contre l'Espagne, la France, la Hollande, pour la possession des îles, auraient pu entretenir une certaine animosité dans les cœurs. Il n'en est heureusement rien, et les savants anglais des Antilles s'efforcent, en toute occasion, de rendre pleine et entière justice aux hommes de toutes nations qui ont contribué à ouvrir à la civilisation le chemin des terres qu'ils habitent.

Une statue de Colomb se dresse au centre de la West Indian Gallery à l'exposition coloniale; un portulan de Diego Ribero, cosmographe de Charles-Quint (1529), a la place d'honneur du premier salon des Antilles, où l'on peut voir groupés les portraits des hommes de tous pays qui ont pris part à des titres divers

Digitized by Google

à la découverte du Nouveau-Monde. Deux belles collections d'anciennes cartes d'origines fort diverses des Indes Occidentales sont, en outre, exposées par sir Graham Briggs et M. Richard Davey, enfin toute une bibliothèque de vieux livres en toutes langues sur les Antilles et la Terre Ferme a été prêtée par MM. Audley C. Miles et Henri Stevens, de Saint-Martin's Lane.

Dans ce même salon, M. W.-C. Borlase, membre du Parlement, exhibe un nombre considérable d'objets de toute sorte provenant, dit une inscription, de tombeaux du Centre Amérique (*from the Graves of Central America*). La collection Borlase, qui doit avoir coûté fort cher à son propriétaire, paraît avoir été formée par un antiquaire enthousiaste, insuffisamment prémuni contre les tentatives de certains vendeurs peu scrupuleux. J'ai reconnu, par exemple, au milieu d'objets qui provenaient, non de l'Amérique centrale, mais du plateau de Bogota, un gros bracelet ouvert du même métal, qui est, presque à coup sûr, d'origine irlandaise, et je considère comme tout récemment estampés et adaptés aux pièces auxquelles ils sont pendus les anneaux de nez, aussi en or, qui décorent certains vases de terre cuite à têtes humaines trouvés assurément dans les hautes terres de la confédération Colombienne [1].

M. Borlase n'a, en réalité, que peu d'objets venant réellement du Centre-Amérique ; ce sont, en général, des terres cuites de Costa-Rica ou du Chiriqui, affectant les types habituels aux céramiques de cette région de l'isthme.

Les pièces les plus remarquables de la collection ont été recueillies dans le Cundinamarca. Je mentionnerai en première ligne de grandes idoles en terre cuite, en forme de bouteilles, auxquelles, on ne sait trop pourquoi, le possesseur attribue l'épithète de *Dieu du Silence* (*God of Silence*). Ces idoles ont les grands chapeaux ornés de galons ou de doubles cercles concentriques si communément observés dans la statuaire de Tunja,

1) L'album manuscrit de M. Posada Arango, qui est une des sources d'informations les plus sûres en toute question d'archéologie colombienne, nous montre des anneaux *en terre cuite*, et non en métal, passés ainsi dans le nez des statues découvertes dans l'État d'Antioquia.

Digitized by Google

de longs pendants d'oreilles aussi décorés de petits cercles, des bretelles en cordelettes entrecroisées sur la poitrine, etc... rien en somme qui révèle entre ce personnage et le dieu Harpocrate la moindre analogie. Ces statues, d'une grandeur et d'une conservation extraordinaires, sont accompagnées dans la collection Borlase d'un grand nombre d'autres types plus communs et de taille moins exceptionnelle. Parmi ces dernières j'ai plus spécialement remarqué une figure agenouillée agrémentée d'un de ces anneaux de nez dont l'origine est si douteuse. Parmi les vases de terre, je signalerai spécialement à l'attention des archéologues et des ethnographes une sorte de cuvette suspendue à l'aide de liens multiples passant à travers deux séries de cabochons verticalement perforés. M. Borlase assure, sans donner aucune raison d'ailleurs à l'appui de son hypothèse, que ce vase, d'un type tout spécial, était d'usage funéraire, *used a the obsequies of the dead.*

D'autres objets de terre sont présentés comme *stamps of various designs used for patterns.* Ce sont des plaques offrant des décors géométriques en relief, des barrettes répétant des figures analogues, enfin des rouleaux ornés de même et terminés aux deux extrémités, soit par une douille plus ou moins saillante, soit par une cavité plus ou moins approfondie. L'hypothèse de M. Borlase au sujet de ces divers porte-empreintes, n'est autre que celle que j'ai formulée depuis longtemps sur les étiquettes du musée du Trocadéro. Elle repose sur des constatations faites chez les Indiens modernes du bassin de l'Orénoque. Crevaux avait recueilli en effet chez les Guahibos du rio Vichada des plaques, des barrettes et des cylindres en bois évidé, reproduisant exactement les dessins représentés sur les mêmes objets fabriqués jadis en terre cuite par les Indiens civilisés du Cundinamarca, et il avait constaté que tous ces instruments servaient exclusivement à orner le corps de ces sauvages de dessins rouges diversement appliqués. On peut voir dans le n° 1114 du *Tour du Monde* des Indiens Guahibos portant sur la poitrine deux bretelles fort analogues à celles du *God of Silence* dont il était question plus haut, bretelles tracées à l'aide d'une roulette de

Digitized by Google

bois, dont l'original fait aujourd'hui partie de la collection Crevaux au musée du Trocadéro.

Les objets de pierre exposés par M. Borlase sont des pesons de fuseau, des perles de colliers, des molettes, des anneaux, une magnifique hache à oreilles, une sorte de repassoir à manche, fort analogue aux instruments qui servaient au Mexique à l'apprêt des ornements de *metl*, enfin et surtout des modèles servant à repousser les figurines de métal.

M. Borlase a adopté l'explication que j'ai depuis longtemps proposée de ces derniers objets, que Humboldt avait pris jadis pour des calendriers. L'antiquaire anglais dit, en effet, qu'il suppose que les figures minces en or, dont il possède un si grand nombre, étaient obtenues *by being rolled on these stones*.

La comparaison attentive que j'avais faite, avec M. Th. Maler, des petites figures d'or de son admirable collection et des modèles à repousser en argilite ou en lydite, dont le Trocadéro possède une quinzaine de modèles, m'avait depuis longtemps prouvé que les premières avaient été produites par un poussage méthodique pratiqué sur les dernières, et les étiquettes du musée d'Ethnographie expliquent depuis plusieurs années aux visiteurs les petits mystères de la fabrication usitée chez les vieux orfèvres Chibchas.

La collection Borlase, pour être moins riche en objets d'or que celle de M. Maler, n'en est pas moins exceptionnellement remarquable. On y voit des pectoraux en forme de larges plaques portant en repoussé des personnages aux contours anguleux ; des tablettes découpées en forme de petits masques d'un dessin rudimentaire ; des anneaux de nez en croissant refermé sur les cornes, en long et mince triangle isocèle, en moustache finement tortillée aux deux bouts ; des boucles d'oreilles faites de plaquettes carrées, lozangiques, semi-ovalaires, etc., montées sur crochets recourbés ; des disques plus ou moins ouvragés, etc.

Puis ce sont des bonshommes du même style que ceux qu'ont représentés autrefois Roulin et Uricoechea, des pumas, des oiseaux, des crocodiles, des grenouilles, toute une ménagerie symbolique en métal précieux, assez analogue dans son

Digitized by Google

ensemble à celle que les Mexicains avaient introduite dans le panthéon compliqué dont Sahagun nous a conservé la minutieuse description.

British Honduras. — Les antiquités du Honduras britannique, plus connu sous le nom de colonie de Belize, n'ont pas du tout le même aspect que celles dont il a été question dans les pages qui précèdent. Les tumulus de la région, fouillés par M. J.-H. Phillipps et quelques autres amateurs d'archéologie, renfermaient plutôt des objets analogues à ceux du Yucatan et du Tabasco.

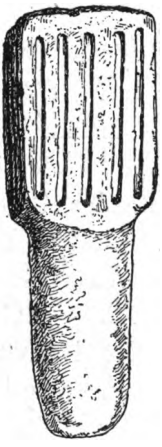


Fig. 131. Maillet de pierre d'un tumulus du Honduras.

Fig. 132. Massue de bois des Arawaks.

Les terres cuites ornées de reliefs en pastillage très caractéristiques, sont pour la plupart des fragments d'idoles ; parmi ces débris, il en est quelques-uns qui portent des insignes analogues à ceux qui accompagnent au Mexique l'image de Tlaloc, dieu de la pluie.

Les silex, taillés en pointes de lances, rentrent plus ou moins dans le type de ceux qu'a publiés M. Voss ; les haches en pierres polies sont identiques à celles que M. Charnay a rapportées en si grand nombre de l'île de Cozumel.

Deux instruments de pierre exposés avec les haches et les

Digitized by Google

lances méritent une mention particulière. Le premier est une sorte de couperet demi-circulaire, qui fait corps avec son manche; ce dernier, percé d'un trou de suspension, se détache à angle droit de l'une des extrémités de la courbe tranchante.

Le second instrument (fig. 131) est un maillet ou battoir de pierre, dont la partie active ne forme aussi qu'une seule pièce avec sa poignée. Ce maillet, fort analogue à ceux que les insulaires des îles Hawaii, Taïti, Samoa, etc., confectionnent en bois durs, servait assurément, comme ces derniers outils, à battre les fibres du *metl*, utilisées de tant de manières différentes par les anciens habitants du Mexique et de l'isthme américain.

British Guiana. — L'archéologie des Guyanes est infiniment moins riche que celle du Yucatan et des terres colombiennes. Les Indiens établis le long des rives des grands fleuves qui coulent à l'est des Andes, n'ont, à quelques exceptions près, produit rien de remarquable dans la suite des siècles qui ont précédé la découverte de leurs territoires. Quelques grotesques statuettes de terre cuite et quelques vases grossièrement décorés, du côté de Caracas, quelques haches plus ou moins habilement montées le long de l'Orénoque et des rivières voisines, telles sont les seules antiquités que l'on rencontre habituellement dans tout le vaste territoire désigné sous le nom commun de *Guyanes*.

C'est d'ailleurs une loi qui domine toute l'ethnographie du continent sud américain, que la civilisation indigène soit cantonnée exclusivement dans les hautes terres de l'Entre-Sierra et sur le versant de l'océan Pacifique. La Guyane anglaise n'a pas plus échappé à cette loi que les contrées voisines et les collections qui représentent cette colonie à South-Kensington ne contiennent d'autres pièces archéologiques que des haches ou des herminettes en pierre polie, latéralement encochées vers leur base (fig. 133).

Les séries d'objets modernes sont plus nombreuses et plus instructives. Le long des 280 milles de rivage que possède la colonie, sur les 76,000 milles carrés qui composent son ter-

Digitized by Google

ritoire, vivaient jadis de nombreuses tribus indiennes qui sont encore représentées actuellement par 7,656 individus, formant environ le trente-cinquième de la population totale du pays (270,042 habitants. Déc. 1885). Ces 7,656 naturels ont continué à vivre comme leurs ancêtres Macusis, Areconas, Akawois et Caribes, d'une part, Warraus et Arawaks de l'autre, et M. Hawtayne nous signale dans son exposition un certain nombre de particularités propres à chacun de ces deux groupes de tribus, classés dans le second groupe (non caraïbe).

Les Warraus, par exemple, ont un bouclier, et cet engin ne

Fig. 133. Type de hache de pierre, à encoches, commun aux Guyanes et à certaines des Petites Antilles. (D'après une photographie de sir G. Graham Briggs.)

se rencontre chez aucune des tribus du groupe caraïbe. Ces derniers possèdent, en revanche, le *boutou*, grande massue en forme de règle, remplacée chez les Arawaks par de courtes palettes de formes assez variées (fig. 132).

M. Hawtayne a fait exécuter, pour sa *Court*, d'une façon très sommaire, trois mannequins décoratifs ; celui qui arrête le plus longuement le public représente « une femme Akawoi, pressant de la cassave ». Son enfant suspendu à son flanc droit par une large bande de coton, la laborieuse Indienne travaille de sa

Digitized by Google

navette, tandis que le poids de son corps, portant sur un levier de bois qui sous-tend une longue couleuvre toute pleine de manioc, en fait ruisseler le suc malfaisant qui tombe dans une large marmite. Deux Indiens, un Maensi et un Arecona, se pavanent non loin de là, dans leurs plus beaux atours; le premier s'est paré d'une couronne de plumes, de deux grandes ailes d'oiseaux attachées aux épaules et de sa ceinture de danse; le deuxième porte aussi une couronne surmontée d'une plume et son cou est orné d'un collier de grandes dents habilement taillées. Le costume de *piaye* ou sorcier qu'on rencontre à quelques pas se compose essentiellement d'une calotte armée de cornes, et garnie de pendentifs en cheveux et d'un hochet composé d'une gourde pleine de gravier que surmonte un bâtonnet garni de plumes vertes. J'allais oublier de mentionner une habitation complète de la Guyane anglaise, installée sur une des pelouses de l'Exposition, et qui a été pendant quelque temps habitée. Lorsque je suis arrivé à Londres, les Indiens avaient malheureusement quitté ce logis, pour regagner la forêt natale. On a laissé dans ladite maison, un mobilier indien, hamacs, bancs, gargoulettes et calebasses, couleuvres, soufflets et plateaux de paille, *pagaras*, etc., etc.. Sauf le décor des vases en terre cuite, composé de points et de lignes, tout cela rappelle à s'y méprendre le mobilier des Kalinas de Suriname ou des Galibis de notre Guyane française.

West-Indies. — L'exposition des Antilles anglaises, comprises toutes ensemble sur le vocable commun de *West-Indies* par nos voisins d'Outre-Manche, est surtout intéressante à nos yeux par son côté archéologique.

L'ethnographie actuelle de ces îles ne se compose en effet, que des objets de mince valeur, confectionnés par les nègres créoles et quelques rares survivants bien dégénérés de la race caraïbe. Les pièces de fabrication nègre sont des paniers à anses verticales, dont la Jamaïque a surtout le monopole, des calebasses ou des noix de coco à décors gravés, exécutées notamment à la Trinité et à Antigoa, des bols en bois, divers petits

Digitized by Google

ouvrages en graines de *job* ou de *jaquiriti* (*abrus precatorius*) (Tabasco), des poupées (Grenade), enfin des poteries de formes européennes, mais dont le lissage, la cuisson imparfaite et la coloration décèlent bien vite l'origine spéciale.

Il ne subsiste guère d'Indiens qu'à Sainte-Lucie et à la Dominique, à Saint-Vincent et à la Trinité.

Les Caraïbes de la Trinité, réduits à un fort petit nombre[1], ont conservé certaines industries anciennes, comme la confection de bonnets en spathes de palmiers, ou le décor des calebasses. A Saint-Vincent, où il reste quelques centaines d'indigènes[2] mêlés de nègres et d'Indiens[3], certains objets essentiellement caraïbes, tels que le *matapi* ou *couleuvre*, sont demeurés en usage et l'on exécute encore aujourd'hui bien des petits articles, analogues à ceux de la Terre-Ferme, tels que paniers imbriqués, éventails en plumes, gargoulettes, etc. A Sainte-Lucie et à la Dominique[4], les terres cuites n'ont plus rien de caraïbe, mais les *pagaras* sont identiques à celles des Galibis.

M. Rousselot a en outre trouvé dans cette dernière île un grand *boutou*, semblable à ceux de la Guyane, décoré de dessins guillochés représentant un personnage humain : sa poitrine est ornée d'un disque, porté sur un pied qui lui traverse le ventre et surmonté d'une sorte d'animal, qu'on prendrait pour un lézard, s'il était pourvu d'une queue. Cette figure ressemble assez à l'animal totémique des Roucouyennes du Tumuc-Humac, que Crevaux nous a fait connaître.

L'archéologie des Petites-Antilles n'avait guère été étudiée jusqu'à ces derniers temps qu'à la Guadeloupe où un certain nombre de chercheurs, parmi lesquels se distinguent MM. Guesde père

1) Ils n'étaient déjà plus que 1,078 en 1797.

2) Une statistique de 1879 évalue à 431 le nombre des Caraïbes, rouges ou noirs, de Saint-Vincent. Ils étaient 10,000 en 1735, mais un grand nombre ont péri pendant la guerre de 1795-1796, et les Anglais, devenus maîtres de l'île, en ont transporté 5,000 environ à Ruatan, dans la baie de Honduras.

3) Ils correspondraient exactement comme type, suivant M. E. F. Im Thurm, aux métis d'Indiens et de nègres, qui ne sont pas très rares au Brésil et dans certaines parties de la Guyane, où on les nomme Coboungrous.

4) Le recensement de 1881 attribue à la Dominique 309 Caraïbes dont 173 purs de tout mélange. Sainte-Lucie n'en renferme que quelques-uns, il n'y en a plus trace, assurent tous les voyageurs, dans les autres îles de l'archipel.

Digitized by Google

et fils, avaient patiemment rassemblé un grand nombre d'objets provenant des anciens indigènes [1]. Les antiquités de même nature passaient pour rares dans les autres îles : l'exposition coloniale nous apprend que la plupart de ces terres offrent tout autant d'intérêt que la Guadeloupe aux américanistes, et que ce sont les explorateurs qui ont fait longtemps défaut et non point les objets à recueillir.

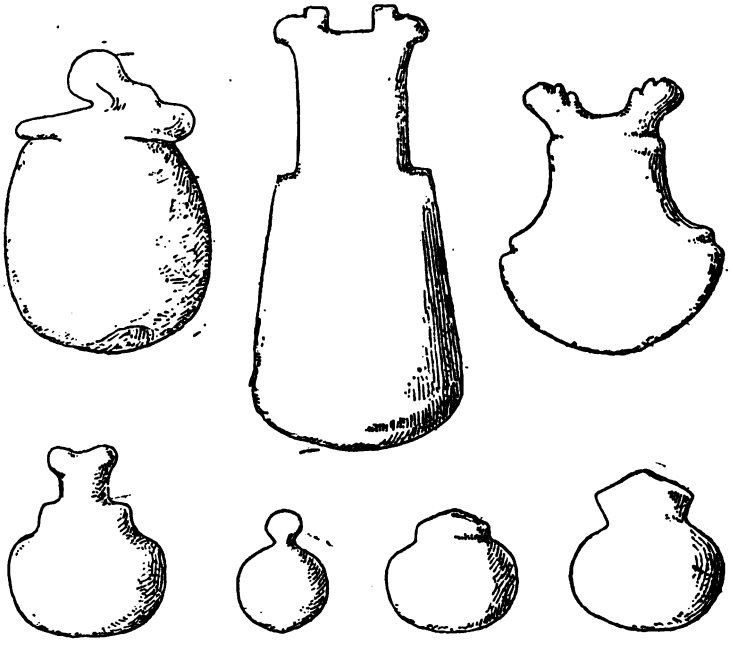


Fig. 134. Divers types de haches en pierre de la Barbade et de la Grenade [2].

La Grenade, Saint-Vincent, la Barbade, Sainte-Lucie, la Dominique, Antigoa, Nevis, ont exposé des antiquités caraïbes en grand nombre. Celles de la *Grenade*, envoyées par MM. Low,

1) Voir sur la collection Guesde le mémoire de M. Otis T. Mason récemment analysé dans la *Revue d'Ethnographie* (T. V, p. 183) et les commentaires que ce travail a suggérés à M. de Nadaillac. (*Mat. pour l'histoire de l'homme*, août 1886.)

2) Dans cette figure, la hache dessinée en haut et à droite est seule de la Barbade, toutes les autres viennent de la Grenade.

Digitized by Google

Cornwall-Lewis, Griffiths Deane, consistent principalement en haches et hachettes de pierre, dont les croquis ci-joints (fig. 134) représentent les principales formes.

A la *Barbade*, où sir Thomas Graham Briggs a formé une collection étendue, les haches en coquille prédominent considérablement, ce qui s'explique d'ailleurs par l'absence de roches dures dans cette île. Ces instruments de coquille que l'on trouve aussi parfois à la Grenade, à Antigoa, à Nevis et jusqu'à Porto-Rico, affectent habituellement les types reproduits ci-après (fig. 135).

Saint-Vincent nous montre, au milieu d'un grand nombre d'objets en pierre reproduisant l'aspect petaloïde de ceux de la Grenade ou de la Guadeloupe, quelques pièces exceptionnelles :

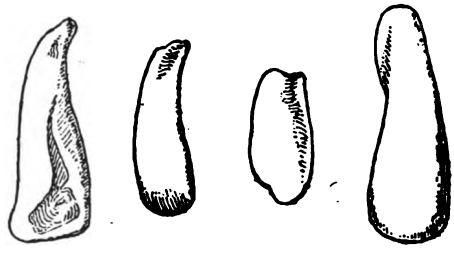


Fig. 135. Haches en coquilles de la Grenade et d'Antigoa.

Un grand croissant de pierre, par exemple, envoyé par M. Huggins, et dont la forme aurait été empruntée, suivant M. Hawtayne, à celle des hausse-cols des officiers européens, ou encore une amulette exposée par M. Matthias, représentant une tête humaine de profil, percée vers sa base de deux trous de suspension. Cette amulette, aussi bien que quelques autres pièces de Saint-Vincent, que nous avons eu l'occasion d'examiner, est taillée dans une roche d'un vert foncé, qui n'existe point dans l'île et dont la présence implique un ancien commerce d'échange avec des terres relativement éloignées.

Sainte-Lucie est représentée par un certain nombre de spécimens choisis par M. Rousselot dans l'importante collection qui a valu à cet archéologue une récompense à l'Exposition universelle

Digitized by Google

d'Anvers. Les objets envoyés à Londres proviennent de diverses localités, Rivière-Dorée, Marigot, Cannelles, Soufrière, Choiseuil, Laborie, etc.; ce sont des ornements de pierre en forme de petit hausse-col, ou plutôt de canine de carnassier; des haches de pierre à bouton, de diverses formes et de différentes grandeurs, perforées ou non à la hauteur de la gorge; des ciseaux à tête ou sans tête, plats ou cylindroïdes, plus ou moins élargis du bout, etc., etc.

La *Dominique* a été spécialement étudiée par le docteur Alfred Nichols, qui y a recueilli en divers points, à Vieille-Case, en particulier, des objets de pierre remarquables surtout par leurs dimensions énormes.

Je signalerai principalement dans la vitrine de M. Nichols, un ornement de pierre qui affecte la forme de deux croissants adossés.

La collection faite à *Antigoa* par l'évêque anglican Branch, renferme, entre autres pièces exceptionnelles, un spécimen de ces pierres dites *mammiformes* ou *mastoïdes*, parce qu'elles reproduisent assez approximativement la forme mamillaire. La pierre mammiforme d'Antigoa, vue de profil, a l'aspect d'une tête humaine dont le *mastos* serait le crâne, l'une des pentes, la figure, et l'autre la masse des cheveux rejetés en arrière. C'est à ma connaissance, le seul spécimen découvert jusqu'ici d'une figuration de cet ordre. Toutes les autres pierres mammiformes, celles de Porto-Rico, en particulier des collections Latimer ou Pinart, représentent des personnages humains ou des animaux couchés dont le renflement conique représente le dos, tandis que les plans obliques correspondent à la tête et aux pattes de devant d'une part, de l'autre aux pattes de derrière et à la queue.

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède une petite pierre mastoïde, trouvée dans l'île de Saint-Martin, qui reproduit le même aspect général, et celles de Saint-Vincent et de la Barbade auxquelles M. Branch compare la sienne, offrent les mêmes dispositions d'ensemble.

L'une des photographies envoyées à South-Kensington par sir G. Graham Briggs nous montre une autre pièce plus exception-

Digitized by Google

nelle encore que le *mastos* de l'évêque Branch. C'est une grande pierre sculptée, de 22 pieds anglais de haut, découverte à *Nevis*. On y distingue assez malaisément trois figures humaines nues, portant toutes trois une coiffure de forme particulièrement

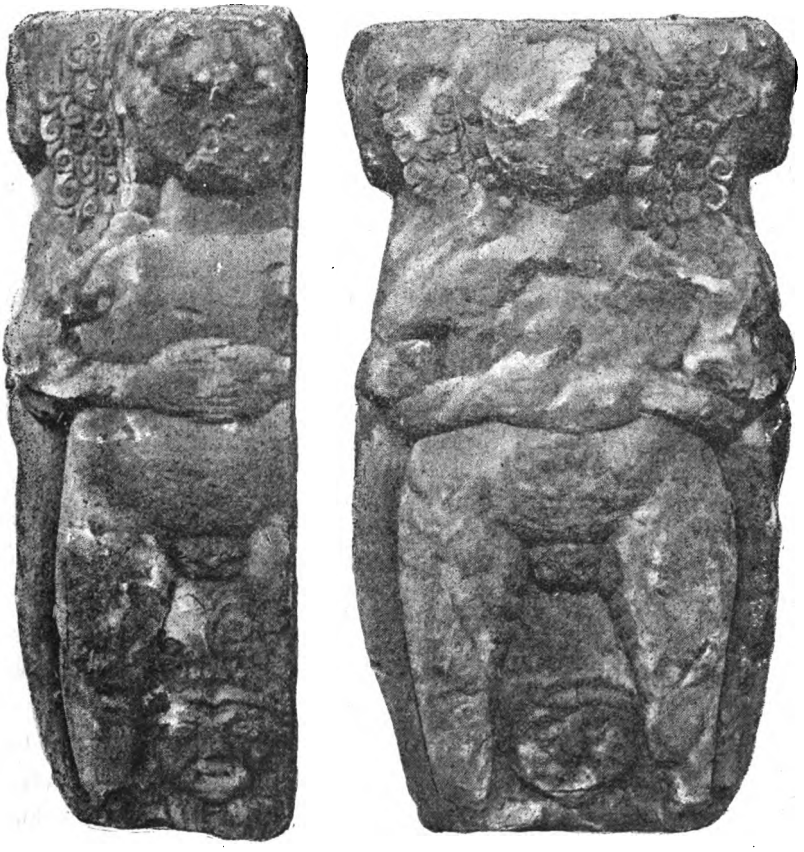


Fig. 136 et 137. La pierre sculptée de Nevis, vue de face et de profil. (D'après une photographie de sir G. Graham Briggs.)

curieuse. Entre leurs jambes écartées apparaissent des têtes coupées qui sont peut-être celles d'ennemis vaincus.

On trouvera ci-dessus une reproduction de ce remarquable monument (fig. 136 et 137).

Canada. — Des 138,957 Indiens dont les dernières statistiques

Digitized by Google

signalent la présence dans les huit provinces réunies sous le nom de *Dominion Canadien*, 85,329 vivent dans des *réserves*, et sont plus ou moins civilisées aujourd'hui. Sans doute, il est un certain nombre d'indigènes parmi les 46,628 non réservés qui ont conservé en partie les anciennes mœurs, mais ce sont les moins accessibles, les plus éloignés du centre d'action des blancs. Tous ceux sur lesquels agit l'influence administrative se plient à nos habitudes et perdent de plus en plus leur originalité. Aussi l'exposition de Londres ne nous montre-t-elle rien de caractéristique venant des grandes tribus de l'Est ou du Sud-Est. Quelques magasins dits *Bazars indiens* vendent de ci de là de laides petites choses fabriquées pour l'exportation : raquettes à bouffettes de laine rouge, modèles de canots en sapin, boîtes en bouleau ornées de porc-épic teint de couleurs voyantes, ou mocassins bordés de ganses et garnis de perles d'une fatigante polychromie. C'est tout ce qui représente les arts des Algonquins, des Iroquois, des Hurons actuels. Leur passé, si plein d'intérêt cependant, a été complètement négligé, et l'on chercherait vainement dans toute la section canadienne un vieil outil de cuivre du lac Supérieur, une ancienne hache de pierre de la vallée du Saint-Laurent.

Deux instruments seulement représentent les industries des anciens Cris de la Saskatchewan. Ce sont des pierres polies en forme de double cônes accolés par leurs bases; une rainure ménagée sur l'axe transversal loge une rondelle de cuir qui fixe la pierre au manche. Deux vieux cylindres de bois en partie ajourés, recueillis aussi chez les Cris, rappellent l'habileté des anciens Peaux-Rouges à évider les manches de leurs calumets de parade.

Je n'ai vu d'autre objet des Sioux qu'un couteau tout moderne, orné de coquilles de *Dentalium haiaqua*, apportées sans aucun doute des bords du Pacifique dans la Prairie par quelque colporteur.

L'ethnographie et l'archéologie des provinces de l'Ouest n'ont pas été moins négligées que celles des contrées de l'Est, et moins de vingt objets des îles de la Reine-Charlotte

Digitized by Google

représentent tout ce qui est venu à Londres du littoral occidental.

Cette collection se compose de quelques bois sculptés modernes présentés par M. Powell et de quinze objets d'argilite mis en vente par M. Dawson. Ces dernières pièces, découpées au couteau en forme de piliers, de boîtes et de plats, ne sont pas moins récentes que les sculptures sur bois qui les avoisinent. Toutes ces choses ont été confectionnées par les Haïdahs dans un but exclusivement commercial et n'offrent un peu d'intérêt que par les survivances ethnographiques dont elles fournissent la démonstration. Certaines collections connues, celle de Copenhague entre autres, sont bien autrement instructives, même à ce point de vue très restreint, que la collection de M. Dawson.

Les établissements de la baie d'Hudson n'ont aussi envoyé que des objets modernes, contrefaçons des anciennes fabriques locales, altérées par l'introduction de modèles d'origine européenne.

Les formes générales sont restées, la matière première est très souvent demeurée la même, peau de daim et porc-épic, mais l'ornement imite nos décors européens. D'autres pièces plus horribles encore nous montrent des appliques formées de laides perles anglaises fixées sur des découpures de drap aux couleurs criardes.

Les griffes du *grizzly bear* alternent dans les colliers des chasseurs modernes avec de grosses boules de verre rouges, blanches ou bleues, et les couvertures rayées ont remplacé les robes de bison à incises biographiques disparues à jamais des territoires de chasse. La tente en peau que l'on expose sur une des terrasses, est ornée d'horribles barbouillages à l'indigo, au vermillon, à l'ocre, qui se substituent dans toutes les tribus actuelles aux anciennes ornementations, dont il ne reste que le scalp, toujours accroché comme jadis à cette partie du *tepee*.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

II

PRATIQUES ET CROYANCES RELATIVES AU BUCÉROS DANS L'ARCHIPEL INDIEN

Lorsque je reçus la livraison d'août dernier de cette *Revue*, contenant mon article au sujet du Bucéros, je m'aperçus que la rédaction avait eu la bienveillance de donner à mes simples remarques un titre plus ambitieux que celui que j'avais choisi[1]. J'avais peu parlé de *pratiques*; cela m'engage à compléter ce dont j'ai déjà donné la communication par quelques détails que j'avais cru devoir passer sous silence, et à y joindre ce que de nouvelles recherches m'ont encore fait trouver.

Commençons par Bornéo.

On a vu que les Dajaks regardent l'oiseau-rhinocéros comme un porte-bonheur très puissant pour écarter les dangers et les influences néfastes[2]. A l'appui de ce que j'ai déjà avancé à ce sujet je puis ajouter le fait suivant. Lors du *tiwah*, ou fête des morts, que les Dajaks célèbrent avec beaucoup de pompe, et qui a pour but d'assurer aux âmes des défunts la libre entrée dans le pays des morts, les *balians* ou prêtres adjurent les mauvais esprits de s'en aller. Si les esprits résistent, les balians les menacent de faire apparaître un tingang (Bucéros) guerrier qui les forcera à battre en retraite. Ces idées se retrouvent dans les incantations usitées par ces prêtres dans la nuit dans laquelle ils supposent que l'âme quitte le corps pour se rendre dans le *Lewu-liau*, ou pays des âmes. Le balian chante :

Dadari, liau olo matäi, tandjong amon dari liau balongkang nihau andjong danum manawan.	Hâte-toi, âme du défunt, sors du brouillard; hâte-toi, âme de celui qui est tombé, qui est perdu, traverse les eaux, va là où se trouve l'origine des éclipses de lune.
Suni gandang Njaring menteng, korik babalai lunok.	Tais-toi, tambour du brave Njaring qui habite solitaire ton arbre lunok;
Melai keton tambon tatau penda uiek lanting radja.	demeurez encore, vous serpents d'eau, vous riches, demeurez encore dans les tourbillons près du radeau du roi.

1) *Revue d'Ethnographie*, tome IV, 1885, page 311.
2) *Idem*, page 314.

Digitized by Google

Indah arep keton ngadjungadju basapau dawen birun bukit.

Indah arep keton ngawangawa hatingkap dawen palas pandonge.

Belä aku muta tingang badjarangkang dandang, belä muta tingang harewa tamponge[1].

Hâtez-vous de remonter le courant vers votre demeure couverte de feuilles de l'arbre *biru* des montagnes.

Hâtez-vous de descendre le courant, où vous avez une hutte de jeunes feuilles de pallas.

Afin que je ne produise pas un tingang aux pennes de la queue étalées, afin que je ne produise pas un tingang aux plumes hérissées[2].

Cette incantation démontre clairement que l'on attribue au tingang la puissance d'écarter le malheur. Sans cela pourquoi menacerait-on le Njaring[3] de lui faire voir cet oiseau ? On voit aussi que le tingang aura à livrer bataille au Njaring, puisque ses plumes sont hérissées, ce qui est un préliminaire de combat. Ainsi la conjecture que j'ai hasardée à la fin de mon premier article se trouve complètement confirmée par ce chant magique.

Il faut remarquer que les plumes tachées de blanc et de noir de la queue de l'oiseau-rhinocéros servent de parure pour la tête des dieux et des guerriers. On lit, en effet, au sujet des dieux Tempont-Telon, que le plus puissant de tous les Sangiangs[4], se pare la tête ainsi que tous ses subordonnés avec les pennes caudales du tingang, lorsqu'il conduit dans le Lewu-liau les âmes des morts et des guerriers; il est dit qu'ils placent de ces plumes sur leur coiffure de combat pour indiquer le nombre de têtes que leurs *mandaus* ont fait tomber[5], peut-être en même temps pour préserver leur propre tête d'un sort pareil. Sir Hugh Low non seulement confirme ce détail, mais en outre il dit que les guerriers ornent avec ces plumes la hampe de leurs lances[6].

Il y a dans la description de la division occidentale de Bornéo des détails curieux sur la fête qui se célèbre au retour d'une de ces expéditions qui ont pour but de rapporter des têtes d'ennemis. Quand les Dajaks, est-il dit, reviennent d'une expédition en rapportant quelques têtes, tout le kampong (village) est en liesse, on prépare un grand festin et les pots sacrés, *tampajans*, sont remplis d'une boisson stimulante appelée *tuwak*; on boit ce tuwak dans des coupes artistement ciselées, ou bien on l'aspire au moyen d'un instrument original, appelé *lumpang*. Il est formé de deux tuyaux de bambou reliés l'un à l'autre et construits de telle façon que lorsque tous deux sont pleins, le liquide passe de lui-même de l'un dans l'autre. Il est surmonté d'une image d'oiseau-rhinocéros dont la queue est faite des cheveux des têtes que l'on a conquises. Après la fête, on plante devant la demeure de celui qui l'a donnée deux *tandjong*, poteaux surmontés, l'un d'un tingang mâle, l'autre d'un tingang fe-

1) Hardeland, *Versuch einer Grammatik der Dajackschen Sprache*, page 211.
2) M. F. H. Perealer, *Ethnographische beschryving der Dajaks*, page 240.
3) *Njaring*, démons malfaisants, qui habitent l'arbre *lunok* (espèce de palmier); ils ont la forme humaine et les cheveux rouges.
4) *Sangiangs*, êtres des deux sexes, bienfaisants aux hommes.
5) *Ausland*, 1859, page 485.
6) Hugh Low, *Saravak*, pages 312, 329, figures 18 et 19 de la planche qui suit la page 329.

Digitized by Google

melle, peut-être pour préserver le propriétaire des représailles qu'il peut redouter [1].

Les Olo Ngadjous, tribu dajak de la division sud-est de Bornéo, ont aussi leurs pots sacrés, appelés *djawet* [2]; ils représentent une grande valeur, sont gardés avec soin comme très importante garantie de bonheur, et souvent on en orne le col avec des plumes de bucéros pour renforcer leur heureuse influence.

Nous possédons au Musée ethnographique de Leide un mandau dont la ceinture se ferme au moyen d'un bouton artistement ciselé, et fait de la corne d'un oiseau-rhinocéros à corne rouge. C'est évidemment une amulette destinée à rendre irrésistible l'arme à laquelle il est attaché.

Enfin j'ai à relever que, d'après Hardeland, le bucéros est chez les Dajaks le symbole du courage et de la bravoure, et que c'est pour cela que l'on donne souvent le surnom honorifique de tingang à ceux qui se sont brillamment comportés à la guerre [3].

Passons à la Nouvelle-Guinée.

Il y a ici aussi encore quelque chose à glaner. D'Albertis mentionne un certain nombre de mandibules supérieures d'oiseaux-rhinocéros qu'il avait recueillies en voyageant dans la Nouvelle-Guinée et qui avaient servi à orner les cheveux. On sait que la chevelure est la principale parure des Papous, et que c'est même probablement de là que leur vient leur nom [4].

On trouve le même usage chez les Hulas de Port-Moresby. Wyatt-Gill, un soir qu'il était assis devant sa hutte, vit venir à lui un dandy hula coiffé de la partie supérieure d'un bec de bucéros, qui faisait saillie comme s'il avait eu une corne recourbée en bas [5]. Il avait laissé à cet ornement un morceau de la peau et s'en était servi pour l'assujettir à son front. Notre homme avait fait toilette pour sa visite.

D'Albertis nous apprend aussi que le bucéros peut s'apprivoiser. Il en vit un jour un perché sur le toit d'une hutte et on le lui promit en échange de quelques haches, d'un couteau et d'une pièce de toile. Peut-être les Papous considèrent-ils l'oiseau-rhinocéros de la même manière que les Malais considèrent la tourterelle [6].

Un petit détail zoologique. Les oiseaux-rhinocéros volent toujours en se suivant un à un. Aussi l'expression soundanaise *Paänter djulang* : « Aller comme des oiseaux-rhinocéros, » signifie-t-elle aller à la queue leu-leu [7].

Je n'ai pas eu à parler de la population malaise de Malacca; voici cependant un trait qui la concerne. Quand ils entendent la nuit le cri du bucéros, qu'ils appellent *enggang*, ils y voient l'annonce de quelque désastre qui menace le pays, par exemple un incendie [8]. J'ai signalé à Amboine une croyance identique.

C.-M. Pleyte Wzn.

1) P. J. Veth, *Borneo's Wester afdeeling*, vol. II, page 294. Voy. O. van Kessel, *Statistiek omtrent het stroomgebied der rivier Kapœas, Ind. Archief*, vol. I, page 195, 1849.
2) F. S. Grabowsky, *Ueber die Djawets oder heiligen Tæpfe der Olo-Ngadju.* (*Zeitschrift für Ethnologie.* Heft. IV, page 124, planche VIII; A. Hardeland, *Versuch einer Grammatik der Dajackschen Sprache*, page 349, § 14.
3) A. Hardeland, *op. cit.*, page 348, § 8.
4) L. M. d'Albertis, *New Guinea*, vol. I, page 199.
5) Wyatt Gill and James Chalmers. *Works and adventures in New Guinea*, page 289.
6) L. M. d'Albertis, *op. cit.*, vol. II, page 143.
7) *Tydschrift, v. Ind. T. L. et V.* 1870, page 209, n° 119.
8) *Notes and Queries edited by the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, p. 10.

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

Riedel (Joh. Gerard. Fried.). **De sluik-en kroesharige Rassen tusschen Selebes en Papua.** Met platen en Jchetskaarten. La Haye, 1886.

« Les races à cheveux droits et à cheveux crépus entre Sélebes et Papua », tel est le titre de l'ouvrage publié cette année par M. Riedel, à La Haye. L'auteur, qui a passé de nombreuses années dans l'Archipel Indien comme fonctionnaire du gouvernement néerlandais, et qui était en dernier lieu *résident* d'Ambon, a profité de son long séjour pour noter soigneusement tout ce qui lui a paru intéressant sous le rapport de l'ethnographie des races et peuples habitant ces îles. M. Riedel a suivi la méthode empirique, qui est certainement la meilleure pour connaître à fond l'ethnographie d'un peuple ; en d'autres termes, M. Riedel a vécu en observateur minutieux parmi les peuples qu'il était appelé à gouverner, en apprenant leur langue autant que possible et en s'intéressant à leurs idées, croyances et institutions, tout en les respectant. L'ouvrage de M. Riedel est donc le résultat de nombreuses et patientes observations. En prudent ethnologiste, il ne donne dans son livre que des faits observés ou des notions qui lui ont été rapportées par des indigènes intelligents. Les spéculations plus ou moins hasardeuses, comme on en trouve malheureusement trop dans les ouvrages de ce genre, manquent absolument dans le travail de M. Riedel. Nous ne pouvons qu'en féliciter l'auteur. Il suit de ce que nous venons de dire que l'ouvrage du zélé ethnographe est extrêmement riche en faits ; aussi nous est-il impossible de résumer ici le contenu d'un tel écrit, d'autant plus que la lecture en est assez fatigante, tant par suite du plan de l'ouvrage que par sa forme et son style. Le lecteur nous a fait quelquefois l'effet d'avoir sous les yeux une page d'*Indonesien* traduit en hollandais, ou d'un écrit quelconque de l'infatigable ethnologiste de Berlin. Quoique l'ouvrage de M. Riedel paraisse avoir attiré plus l'attention à l'étranger qu'en Hollande, nous croyons que c'est une raison de plus pour regretter que M. Riedel l'ait écrit en hollandais. Pour lui, Allemand, rien n'eût été plus facile que de l'écrire dans sa langue natale. Nous craignons maintenant que ce trésor de faits si particulièrement intéressants pour l'ethnologie de l'Archipel Indien restera presque inaccessible à un grand nombre de travailleurs. Cependant la division en quatorze chapitres, un sommaire détaillé et une table alphabétique facilitent l'abord de l'ouvrage.

Nous ne pouvons que nous borner à une simple énumération des matières contenues dans le livre.

Digitized by Google

M. Riedel étudie les populations indonésiennes et papoues dans un ordre purement géographique; chaque grande île, chaque groupe d'îles et sa population est décrit séparément dans un chapitre. Les quatorze chapitres de l'ouvrage traitent des îles et des archipels suivants : Bourou, Ambon et Ouliaser, Ceram, Ceramlaut et Goram, Watoubela, Kei, Arou, Tenimber et Timorlaut, Louang-Sermata, Babar, Letti, Moa et Lakor, Keisar, Wetar, Romang, Dama, Teûn, Nila et Seroua.

Une courte description géographique, de fort peu d'importance, du reste, donnant un coup d'œil sur le sol, les montagnes, les cours d'eau, le climat, etc., de chaque grande île ou archipel, précède la description ethnographique, chapitre par chapitre.

Plus de quarante planches lithographiées, dont plusieurs coloriées, représentant surtout des objets ethnographiques, augmentent l'importance de l'ouvrage, ainsi qu'un certain nombre de cartes spéciales figuratives. M. Riedel aurait cependant beaucoup facilité l'étude de son livre s'il y eut ajouté une carte générale de la moitié orientale de l'Archipel Indien.

La partie anthropologique des *Sluik-en kroesharige Rassen* est beaucoup moins importante que la partie ethnographique. Quand M. Riedel dit, par exemple, que tel groupe d'insulaires a la peau brune claire et les cheveux noirs, cela ne sert à rien. La preuve de telles assertions n'est donnée que par des expressions numériques ; l'anthropologie ne profite pas de généralités. La même réserve est applicable aux autres renseignements anthropologiques. Bien que nous sachions accidentellement que les renseignements crâniologiques donnés par M. Riedel se basent en partie sur les mensurations d'une cinquantaine de crânes du Musée de Dresde (Cf. *Zeitschrift f. Ethnologie*, 1886, fasc. IV, p. 319, 320 des *Verhandlungen*), il eut été mieux que l'auteur voulût bien le mentionner. Il aurait dû dire aussi sur quoi se basent ses autres assertions. Par exemple, quand il avance que les insulaires de Bourou ont le crâne hypsiméso et orthodolichocéphale, nous ignorons si cette assurance est basée sur les six crânes provenant de cette île au Musée de Dresde, ou bien si un nombre plus grand d'observations est venu à l'appui des conclusions résultant de la mensuration de ces six crânes. Nous ne savons rien de la méthode d'après laquelle il a procédé. Rappelons donc ici que d'après le *Zeitschrift* (p. 320) les mesures sont celles de la fameuse « entente de Francfort ». A plusieurs reprises, M. Riedel constate que la taille moyenne des hommes et des femmes de telle île atteint tel chiffre. Sont-ce des chiffres moyens résultant de 3, 30 ou 300 observations? Impossible de le savoir. Peut-être M. Riedel nous éclairera-t-il un jour à ce sujet.

Malgré les imperfections de ce genre, nous considérons toutefois l'ouvrage de M. Riedel comme une importante contribution à l'ethnologie de l'Insulinde pour laquelle beaucoup de travailleurs lui seront redevables.

Nous espérons que beaucoup de collègues de M. Riedel, en Malaisie, suivront son exemple en utilisant l'excellente occasion qu'ils ont de contribuer à la connaissance ethnologique de cet intéressant archipel.

Dr H. ten Kate.

Digitized by Google

Gouin (A.). **Le Tonkin, notice géographique.** (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, 1886, p. 141-190.)

Le mémoire sur le Tonkin, écrit par M. Gouin, résident de France à Nam-Dinh, est, avant tout, un résumé très clairement présenté de la géographie du double delta du Song-Coï et du Thay-Binh. L'ethnographie n'intervient que d'une manière accessoire, à la fin du travail, où l'on peut lire le récit des fêtes principales célébrées par les indigènes, fête du Têt ou du nouvel an, fête du labour, etc. La plus grande de ces solennités, celle du nouvel an, est à la fois une « fête officielle, familiale, religieuse, chômée par tous pendant de nombreux jours et qui met, comme un arrêt, une sorte de trêve de Dieu, dans l'incessant, pénible et peu rémunéré travail de ces laborieuses populations. » La fête débute par des cérémonies en l'honneur des parents morts. On a au préalable nettoyé et réparé leurs tombes. Un bambou vert est planté dans la cour, qui leur indiquera le chemin de la maison où ils doivent trouver un repas spécialement servi sur l'autel des ancêtres. Un grand mât se dresse sur la façade, orné à son sommet de feuilles de latanier, de cocotier sauvage ou de plumes de volatiles. Une petite niche carrée s'ouvre sur le côté gauche du mur en dehors de la porte ; c'est l'autel du génie du quartier, chef des portes (*Món Khan tho otia*) ; on y brûle des cierges, des bâtons d'encens, on y présente des fleurs ou des mets variés, on y tire des pétards. A l'entrée de la maison, sur le sol, des arcs et des flèches tracés à la craie, renforcés parfois d'abattis de plantes épineuses, éloigneront les mauvais esprits.

« Dans la première chambre, est placée une longue table laquée surmontée d'un grand tableau rouge où sont peints des personnages flanqués de sentences dorées énumérant les qualités qui distinguent le propriétaire ou du moins celles qu'il souhaiterait posséder. Sur la table, un brûle-parfums, des chandeliers, un vase plein de cendres où sont plantées les baguettes d'encens, les papiers d'or et d'argent, des fleurs, du thé, etc. Cet autel est consacré à l'esprit du commerce qui est sollicité de faire aller les affaires et affluer les clients.

« Mais à la place d'honneur, faisant face généralement à la porte, s'élève l'autel des ancêtres, plus beau, plus grand, plus orné que les autres, sur lequel est placée une chaise laquée et dorée, destinée à recevoir les noms des ascendants morts ; tout autour brûle-parfums, brûle-papiers, vases à baguettes d'encens, papiers dorés, etc., et enfin tout un repas, aussi sérieux que celui que mange la famille vivante.

« Dans la cour de la maison, le génie du puits, de la citerne, a aussi son petit culte ; on l'invoque, on lui demande que l'eau soit bonne... Le grand repas a lieu le 30, à minuit ; c'est un véritable festin qui s'accompagne de pétards et de coups de tamtam et de gong ; les libations sont abondantes et les Annamites, si sobres d'ordinaire, commencent l'année dans un état complet d'ébriété.

« Une cérémonie curieuse se passe au même moment ; elle consiste à peser l'eau de l'année qui vient de s'écouler et à en comparer le poids à celui d'une même quantité d'eau de la nouvelle année. Si cette dernière est relativement lourde, c'est un mauvais présage et un signe d'inondations probables. Dans le

Digitized by Google

cas contraire, l'air de cette année sera agréable et les violences du fleuve seront bénignes. » Cette croyance se rattache à tout un ensemble de superstitions dont M. Gouin fait connaître brièvement les plus communes, en même temps qu'il décrit un certain nombre de cérémonies religieuses qui, chose curieuse, n'ont jamais pour objet la divinité elle-même, mais bien certains esprits protecteurs, dont les attributions sont généralement assez restreintes et aussi un bon nombre de phénomènes naturels : vents, nuages, foudre, pluie, etc., etc. Ces cérémonies sont accompagnées de nombreuses formalités, dans le détail desquelles nous ne saurions entrer dans un simple résumé. Les autres fêtes principales de l'année tonkinoise sont celles du printemps, du labour, de la naissance du roi et de la reine, des âmes des morts, etc., sur lesquelles M. Gouin donne aussi quelques renseignements sommaires en terminant son intéressant mémoire.

E. H.

A. B. Meyer und M. Uhle. **Seltene Waffen aus Afrika. Asien und Amerika.** (*Kön. Ethnograph. Mus zu Dresden.* V. Leipzig, Naumann et Schrœder, 1885, in-4 mit 10 taf. licht. etc.)

Les raretés que font connaître MM. A. B. Meyer et M. Uhle dans ce fascicule, édité avec le luxe qui préside à toutes les publications du Musée royal de Dresde, consistent premièrement en une série d'armes de choix, lances, sabres, hachettes, d'origine indéterminée quoique certainement africaines, et au sujet desquelles l'administration du Musée sollicite un complément d'informations. Nous ne sommes malheureusement pas en état de résoudre les problèmes qui se posent à propos de ces belles et curieuses armes ; on nous permettra cependant de faire observer que les ornementations burinées sur plusieurs des fers se rencontrent plus fréquemment dans les régions de l'est que dans les contrées de l'ouest. Le n° 2 de la planche I porte notamment un décor en forme de torsade tout à fait caractéristique des choses Çomalis. D'autres pièces viennent probablement du Bournou. Il en est quelques-unes enfin (pl. I, n° 7) dont le travail est absolument identique à celui des fers travaillés, récemment recueillis par nos voyageurs chez les habitants de l'Oubanghi, grand affluent de droite du Congo.

MM. Meyer et Uhle publient ensuite d'admirables hallebardes indiennes, et tout une collection de splendides armes javanaises, acquises pour la plupart à la foire de Leipzig par Frédéric Auguste II, dans le premier quart du dernier siècle.

Le cinquième album du Musée royal de Dresde contient enfin les reproductions de quelques belles armes du Japon et d'une série de massues, de bâtons de commandement et de haches de parade venues de l'Amérique du Sud. La plupart de ces dernières pièces, dont quelques-unes sont tout à fait exceptionnelles, ont été recueillies dans leurs voyages aux Guyanes ou au Brésil par Schomburgk et surtout par Pœppig, dont les collections font partie du Musée royal ethnographique de Dresde.

E. H.

Digitized by Google

Ponel. **Note sur les M'Bochis.** (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1886, p. 373-385.)

Pombo est un petit poste français établi sur le cours inférieur de l'Alima, au milieu des nègres M'Bochis. Le commandant actuel de ce poste, M. Ponel, a recueilli sur ses administrés et sur la contrée qu'ils habitent de nombreux renseignements qu'il résume dans une note imprimée au 3e numéro du *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* pour 1886. J'emprunte à ce travail les lignes qui suivent, consacrées à la description des M'Bochis. « Ce peuple, dit M. Ponel, est le plus sauvage que j'aie rencontré... La ruse et le mensonge sont chez eux des habitudes tellement invétérées que, même dans les cas les plus insignifiants, ils en usent comme pour la défense de leurs intérêts les plus graves. Rebelles à tout ce qui leur semble une entrave, orgueilleux et superstitieux à l'excès, les M'Bochis sont les êtres les moins sympathiques qu'il soit possible d'imaginer. Leur avidité, l'âpreté qu'ils mettent dans la conclusion des marchés, en font de désagréables clients, à tel point que les Afourous [1] (les Afourous ou Oubanghi, habitent la rive droite du Congo, en amont de l'Alima), ne font plus de commerce avec eux. Je les crois braves pour le genre de guerre que l'on peut faire en ce pays et adroits dans le choix du terrain et la préparation des embuscades ; mais ce qui leur donne cette assurance devant nous, c'est surtout leur ignorance absolue de la portée et de la justesse de nos armes à feu. Il n'y a aucune foi à avoir en leur parole. J'en ai eu dix fois la preuve depuis mon arrivée au Bas-Alima ; ils n'ont aucune notion, même vague, de ce que nous appelons l'honnêteté, fait assez bizarre, car la note dominante de leur caractère est l'esprit de propriété poussé à l'extrême, sous toutes ses formes. »

Tout le commerce des M'Bochis consiste en échange d'huile de palme ou de tabac, leur industrie est presque nulle et se borne à la fabrication de quelques pagnes et de quelques vanneries ou à la confection de grossiers instruments de travail. « Tout l'effort de leur imagination, toute leur intuition artistique se réunissent pour la construction de leurs cases qui sont belles. Encore tous ne savent-ils pas les faire, et leur construction est-elle le monopole de quelques villages. D'autres fabriquent leurs tambours. Enfin le métier de forgeron est une sorte de sacerdoce qui se transmet de père en fils. Les forgerons se transportent de village en village, portant leurs outils et quelques morceaux de fer doux qu'ils achètent soit à leurs voisins les Batékés du Sud, soit aux Afourous.. La forge est un soufflet double, de peau de chèvre, monté sur trapèze en bois ; l'enclume est un cube de fer de dix centimètres carrés que l'on installe sur un pied de bois servant d'établi, le marteau est un morceau de fer ou un caillou rond.

« Les hommes sont grands, dit plus loin M. Ponel, de forte carrure ; ils ont l'aspect brutal, leurs formes et leurs extrémités sont lourdes. Les femmes, laides pour la plupart, ont cependant un certain air de douceur qui les rend plus sympathiques que leurs maîtres ; elles sont même enjouées étant jeunes, et cette gaieté contraste avec l'allure sauvage et contraint que gardent les hommes...

« Les fétiches sont innombrables. L'opération la plus répandue pour la pluie

1) On écrit plus communément Apfourous.

Digitized by Google

consiste à souffler dans un coquillage que fournit la rivière, en espaçant les coups de sifflet et invoquant la pluie. La peau du chat tigre est grand fétiche, celle du gros lézard noir à raies jaunes, que l'on appelle dans l'Ogouné « gueule tapée » est grande médecine. Le mât du pavillon du poste est fétiche ; il empêche la pluie de tomber. J'ai eu un palabre à son sujet. Les plumes blanches de la cigogne sont fétiches... Le plomb étant inconnu est fétiche aussi... »

E. H.

Strebel (H.). **Alt Mexico. Archæologische Beitræge zur Kulturgeschichte seiner Bewohner.** Hamburg, Voss, in-4, 17 lichtd. u 2 chromolith.

A deux reprises déjà, la *Revue d'Ethnographie* a appelé l'attention de ses lecteurs sur les intéressants travaux consacrés à l'étude des anciens Totonaques par M. Hermann Strebel, de Hambourg. Nous revenons une fois encore sur ce sujet pour signaler la publication d'un important volume dû à la plume de cet archéologue zélé. Ce livre, intitulé *Alt Mexico*, l'ancien Mexique, est consacré à décrire en détail et à représenter les nombreux objets de toute sorte recueillis par M. H. Strebel pendant son séjour dans la république mexicaine, et plus spécialement dans l'ancien Totonacapan.

Cempoallan, la vieille cité dont nous avons visité les ruines avec M. Strebel [1], le Cerro Montoso, situé à dix lieues à l'ouest de Jalapa, la Mesa de Chichuasen, au nord de ce Cerro, et le Ranchito de las Animas, qui en est voisin, ont fourni la plus grande partie des pièces dont il est question dans *Alt Mexico*.

Les terres cuites dominent. Ce sont, comme dans la plupart des collections d'archéologie trouvées dans les mêmes contrées, des assiettes, des gamelles, des coupes, bien souvent fragmentées, et dont quelques-unes portent des ornements habituellement noirs, orangés et bruns, mais où figurent aussi parfois des parties de décors blanches et rouges.

Ce sont encore des statuettes ou des portions de statuettes, affectant fréquemment des caractères archaïques et dont la parenté est parfois saisissante avec certains morceaux de même genre recueillis dans le haut pays, à Téotihuacan, par exemple, ou au Cerro de las Palmas, près Tacubaya. Le crâne des statuettes du pays totonaque est assez fréquemment aplati d'avant en arrière, et transversalement dilaté ; la figure est animée par un rictus où se combinent on ne sait quelles manifestations à la fois joyeuses et cruelles [2].

Ce sont enfin des cassolettes, des encensoirs, des cachets, des pesons de fuseaux, etc., etc., peu différents des objets similaires de l'Anahuac, si souvent représentés dans les ouvrages antérieurs.

La collection d'objets en pierre se signale surtout par la présence de quelques-uns de ces grands jougs de pierre verte en forme de fer à cheval, réputés caractéristiques des sacrifices humains chez les anciens Indiens de l'état actuel

1. Cf. *Revue d'Ethnogr.*, t. III, p. 456, t. IV, p. 356.
2) La collection de la Estanzuela, publiée par M. Boban, en 1875, avait déjà mis sous les yeux des ethnographes de remarquables spécimens de cet art si particulièrement expressif.

Digitized by Google

de Puebla. Ces pièces de la collection Strebel n'ont point de provenance nettement établie ; l'auteur de *Alt Mexico* croit pouvoir assurer que l'une d'elles viendrait de Cempoallan, ce qui donnerait à toutes une origine totonaque. Mais cette allégation ne paraît reposer que sur le témoignage généralement suspect de marchands indiens, et ne saurait aller à l'encontre des attestations formelles de tous les archéologues qui s'accordent à attribuer la fabrication et l'usage de ces grandes pierres en forme de fer à cheval aux anciens habitants des territoires correspondant à l'état actuel de Puebla et aux cantons immédiatement voisins de celui de Vera-Cruz.

Les pièces en métal sont bien autrement caractéristiques, M. Strebel a recueilli toute une collection d'anneaux de cuivre ajourés et une amulette d'or d'un travail semblable, qui n'ont rien d'analogue, à ma connaissance du moins, dans aucune autre collection mexicaine.

Ces menus objets, les pièces plus volumineuses en pierre dure, en terre cuite, etc., ont été groupés dans dix-sept belles photographies qu'accompagne un texte descriptif rédigé avec beaucoup de soin ; deux pages de chromolithographies qui terminent le remarquable album de M. Strebel, permettent de se rendre un compte fort exact de la décoration polychrome des terres cuites totonaques, décoration assez particulière, nous l'avons dit, et qui se rapproche, à bien des égards, de celle des céramiques trouvées à diverses reprises, soit en pays huaxtèque, soit dans les ruines de l'île de Sacrificios, près Vera-Cruz.

Deux crânes anciens du Cerro Montoso ont été décrits et mesurés par M. Krause. Ils reproduisent, non point le type déformé de Sacrificios, ou de la Estanzuela, mais celui déjà rencontré par Fuzier aux ruines de Medellin, et qui rappelle de si près les crânes des Otomites, des Mixtèques, etc.

E. H.

Opigez (O.). **Aperçu général sur la Nouvelle-Calédonie.** (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1886, p. 403-451.)

L'auteur de ce mémoire a recueilli pendant son séjour à la Nouvelle-Calédonie une intéressante collection ethnographique qu'il a bien voulu offrir aux musées de l'État. On y remarque principalement des herminettes de pierre emmanchées sur des bois coudés, des sagaies de chasse ou de guerre et des sagaies de fête, dont quelques-unes atteignent jusqu'à 4 et 5 mètres de long, des frondes avec leur pierre, des casse-têtes en bec de cagou, en champignon, etc., enfin et surtout des statuettes de bois, de types variés et dont quelques-unes représentent l'*Apouéma*, ce curieux messager de paix ou de guerre, l'une des choses les plus caractéristiques de l'ethnographie calédonienne. Le texte de M. Opigez, dans sa seconde partie (p. 426-451) est un commentaire généralement très clair de cette collection. On y trouve, entre autres choses utiles, des renseignements exacts sur le nombre et la répartition géographique des insulaires, leurs villages et leurs chefs, leur maison et leur cuisine, leurs engins de guerre, de chasse et de pêche, etc. Le livre de M. Patouillet, consacré à toutes ces descriptions, est aujourd'hui extrêmement rare, et le mémoire de M. Opigez pourra parfois être consulté utilement, à défaut de ce volume devenu tout à fait classique sur la matière.

E. H.

Digitized by Google

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

Collections de M. Mattei.

Le journal *Le Matin*, inaugurant sa salle de dépêches, mettait dernièrement, sous les yeux du public, une importante collection d'objets de toute sorte rapportés du bas Niger et du Benoué par le commandant Mattei, agent consulaire de France et directeur de l'ancienne société des comptoirs français du Niger. Cette collection, très intelligemment formée, met surtout en évidence la force d'expansion des mahométans dans ces régions, où ils se sont assez récemment introduits, et le contraste de leur civilisation relative avec l'état demi-sauvage des nègres qu'ils convertissent et qu'ils dominent. Les industries musulmanes sont déjà représentées sur le bas Niger par la fabrication de pointes de lances, d'aiguières, de lampes, de cuillers en laiton; la confection de fort jolies terres cuites décorées, gargoulettes, cassolettes, vases à boire, etc., la préparation, la teinture, le découpage de superbes cuirs jaunes, rouges, noirs ou verts, aussi beaux que ceux de Kano, et dont on fait des selles, des sacs, des bottes, des pantoufles, des fouets, des colliers, etc., etc. A côté de ces articles, qui rappellent plus ou moins leurs similares des États Haoussas, du Tchadi, etc., les panoplies du commandant Mattei nous montrent des fétiches en bois sculptés par les Ibos, des calebasses décorées par ces mêmes nègres, leurs instruments de musique, leurs arcs, leurs flèches, bref tout l'appareil assez bien connu de la barbarie guinéenne. Le contraste est, je le répète, extrêmement frappant et les phénomènes qu'il nous révèle sont de nature à préoccuper sérieusement quiconque suit avec un peu d'attention cette incessante expansion des musulmans à travers l'Afrique nègre [1].

E. T. Hamy.

Un album officiel de Nouvelle-Zélande.

C'est bien plus pour signaler l'existence des photographies de Maoris de la collection du *General Survey Office* de Wellington, que pour en louer la reproduction, qu'on mentionne ici l'album récemment publié par M. Didsbury [2].

Les onze portraits que renferme cette publication sont, en effet, édités

1) M. Mattei a bien voulu offrir au musée du Trocadéro une belle série de spécimens choisis dans son importante collection.

2) *The Sounds, Lakes and Rivers of New-Zealand*, from photographs and sketchs, published by the Survey department, Wellington, Disbury, 1885, in-4.

Digitized by Google

comme toutes les autres figures, d'une façon extrêmement défectueuse, et tout ce que l'on peut tirer de leur examen, c'est la constatation de survivances ethnographiques d'ailleurs intéressantes. On reconnaît en effet, au premier coup d'œil, qu'un certain nombre de Maoris indépendants conservent mieux qu'on ne l'avoue généralement, certains caractères extérieurs de leurs ancêtres. Les femmes mettent bien parfois des chemisettes ou des cravates anglaises, mais souvent aussi on les voit porter leur enfant à la manière ancienne, et s'envelopper de pagnes en étoffes indigènes, décorés de rouge et de noir et garnis de petits pendentifs de nature variée. Les hommes sont restés un peu moins fidèles au costume national, et si beaucoup d'entre eux ont encore le tatouage facial, on ne rencontre plus habituellement chez eux les cimiers de plumes, ni les objets de jade qui ornaient les Maoris des anciens jours.

Certaines pièces du matériel utilisé jadis sont devenues relativement rares, et atteignent souvent aujourd'hui, à la Nouvelle-Zélande même, des prix excessifs. Nous citerons, en particulier, les vieilles sculptures en bois, en os et surtout en jade, qui sont devenues introuvables.

E. H.

Statuettes ethnographiques du prince Demidoff.

Le 26 octobre 1853, le prince Demidoff offrait à M. Serres, alors professeur d'anthropologie au Muséum, une collection de cinquante-neuf statuettes en carton-pâte fort bien exécutées par un artiste nommé Heuser.

Ces figures, hautes de vingt à vingt-cinq centimètres, représentaient les costumes les plus caractéristiques des peuples de Russie, depuis le Finlandais et le Lapon jusqu'au Kenaï et au Koloche de Sitka. Soigneusement conservées depuis lors au Muséum, ces jolies statuettes, dont la place était bien plutôt marquée au Musée d'ethnographie, viennent d'être cédées par M. de Quatrefages à cet établissement, où elles seront prochainement mises en place dans le vestibule occidental.

On en trouvera le catalogue, accompagné d'un court commentaire, au compte rendu de la séance du 6 novembre 1853 de l'Académie des sciences. Il en a été également question dans les journaux d'art, lorsque fut représentée peu après le célèbre opéra de Meyerber, l'*Étoile du Nord*, pour la *figuration* duquel ces statuettes ont été largement utilisées.

E. H.

Digitized by Google

NOUVELLES

Folk-Lore russe. — Il vient de paraître un nouveau livre de M. Sichler [1] qui résume bien l'histoire de la littérature russe écrite et orale [2]. Cet ouvrage diffère principalement de ceux qu'on a déjà donnés chez nous par le nombre considérable de fragments d'œuvres choisies des poètes et des romanciers russes. La traduction de ces fragments, et à plus forte raison la traduction des légendes, des contes et des chansons populaires, présente beaucoup d'obstacles, étant donnée la différence du génie des deux langues, et il faut dire que M. Sichler a su se tirer très bien d'affaire au milieu de toutes ces difficultés; ses traductions se rapprochent autant que possible de l'original, tout en ayant une tournure en rapport avec le génie de la langue française. Mais ce qui intéresse surtout les ethnographes dans le travail de M. Sichler, c'est le premier chapitre consacré à la littérature orale du peuple russe. On y trouvera des notices courtes mais précises, sur l'épopée populaire, de même que des échantillons de ces « bylines » anciennes, des contes et des légendes. On y verra comment le peuple a su poétiser et éterniser la mémoire des héros légendaires qui représentent quelquefois des personnages historiques, mais la plupart du temps ne sont que des personnifications des forces naturelles. des vertus, du courage militaire, du travail agricole, etc. Malgré les anachronismes qui ont altéré la plupart des légendes, on y retrouve encore ce vieux fond des croyances primitives, des superstitions, des us et coutumes qui persistent en partie jusqu'à nos jours. En somme, cette période, fort bien traitée par l'auteur, mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent au *Folk-Lore*, aux traditions populaires des pays étrangers.

J. Deniker.

Société d'Anthropologie de Bombay. — Une société d'anthropologie vient d'être fondée à Bombay, sous la présidence de M. Tyrrel Leith, et compte dès à présent un assez grand nombre de membres pour qu'on soit en droit d'espérer qu'elle prospérera. Le champ d'exploration de la nouvelle société est vaste et presque entièrement inconnu : on ne sait presque rien, en effet, des nombreuses tribus qui habitent les montagnes de la Résidence et en particulier les districts de Swat, Khandeish, Tanna, etc.. Or l'objectif de la Société d'Anthropologie de Bombay est d'étudier plus particulièrement ces populations noires qui ont conservé presque intacts la plupart de leurs caractères anciens. Nous souhaitons

1) L. Sichler, *Histoire de la Littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours*. Paris, 1886.
2) La librairie Leroux avait publié l'année dernière un volume de M. Sichler sur la même matière intitulé : *Conte russes*. 1 vol. in-4.

Digitized by Google

longue vie à la Société de Bombay et nous attendons avec impatience ses premiers travaux sur des groupes ethniques, d'autant plus importants à connaître, que leur extinction est plus imminente et plus certaine.

Les Etrangers a Yokohama. — D'après les statistiques dressées à la date du 31 décembre dernier, le nombre des étrangers résidant à Yokohama était le suivant :

Anglais 618, Américains 187, Allemands 160, Français 101, Suisses 28, Hollandais 26, Danois 25, Portugais 20, Italiens, 18, Suédois et Norvégiens 15, Russes 8, Autrichiens 6, Espagnols 3, Chinois 2.471. Total : 3.688.

Université de Coïmbre. — Sur la proposition du docteur Bernardino Machado, député, le parlement portugais a fondé, à l'Université de Coïmbre, une chaire d'anthropologie. M. Teixera Bastos est provisoirement chargé de cet enseignement, qui doit être inauguré aussitôt après les vacances.

Université de Pennsylvanie. — Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que le Dr D. G. Brinton, de Philadelphie, qui était depuis plusieurs années professeur d'ethnologie et d'archéologie à l'Académie des sciences naturelles de cette ville, vient d'être élu professeur de linguistique et d'archéologie américaines à l'université de Pennsylvanie. M. Brinton est l'auteur bien connu d'ouvrages estimés sur le Nouveau Monde et, en particulier, de la *Library of Aboriginal American Literature* dont nous avons souvent parlé dans ce recueil.

Les Indiens des États-Unis. — Le rapport des commissaires des affaires indiennes, pour 1885, vient d'être imprimé et publié par ordre du Congrès. On y trouve des données statistiques intéressantes. Le nombre total des Indiens répartis dans les divers états et territoires était en 1884, d'environ 300.000. On estime qu'au lieu de s'éteindre progressivement, ils ont multiplié dans le cours des cinquante dernières années. En 1884, il a été relevé au bureau indien 4.069 naissances et seulement 3.087 décès. De toutes les tribus, quelques Apaches seuls sont considérés comme hostiles au gouvernement, et toutes sont disposées à la paix si elles ne sont pas provoquées. L'aptitude des Indiens à la vie sédentaire se développe rapidement. Ils possèdent aujourd'hui près de 30.000 maisons, dont 2.000 environ construites en 1884. Ils cultivent 230.000 acres de terre sur lesquels ils ont récolté dans la même année un million de boisseaux de maïs, et les autres produits agricoles dans la même proportion. Ils excellent dans l'élève des bestiaux. Ils ont, en nombres ronds, 235.000 chevaux ou mules, 103.000 bœufs, 1 million de moutons et 68.000 porcs. Enfin, 12.000 enfants reçoivent l'instruction élémentaire dans les écoles des missions ou du gouvernement.

Digitized by Google

Nouvelles fouilles de Téotihuacan. — Le *Diario del Hogar*, de Mexico, nous annonce que M. L. Batres, inspecteur des monuments nationaux, vient de faire, au cours des fouilles qu'il poursuit pour le compte de l'Etat à Téotihuacan, une découverte particulièrement intéressante. Il a, en effet, mis à jour, le 20 septembre dernier, une fresque polychrome représentant des personnages offrant leurs prières à leurs dieux; les couleurs sont encore fraîches et vives, les figures sont bien conservées, et leur type ethnique est remarquablement accentué. Le président de la République, les ministres, la presse mexicaine, sont invités à prendre part à une excursion à Téotihuacan, dans laquelle M. Batres montrera les résultats de ses recherches au sein des ruines de la vieille cité religieuse.

Les Polynésiens dans le Queensland. — On estime que le Queensland renfermait, dans la première moitié de l'année 1885, près de 11.000 immigrants ou engagés polynésiens (10.646). Dans les douze mois finissant le 30 septembre 1885, le pays avait reçu 1781 de ces « travailleurs libres », mais il en était parti 2,114.

Congrès. — L'Association française pour l'avancement des sciences, s'est réunie à Nancy, du 12 au 20 août, sous la présidence de M. Friedel, de l'Institut : sa section d'anthropologie était présidée par M. d'Ault du Mesnil. Le congrès des anthropologistes allemands tenait en même temps à Stettin sa réunion annuelle, sous la présidence de M. R. Virchow.

L'Association britannique ouvrira sa session de 1886, le 1er septembre, à Birmingham, sous la direction de W. Dawson; la section d'anthropologie sera présidée par sir Georges Campbell. Le congrès des Orientalistes se tiendra aussi en septembre à Vienne, celui des Américanistes, à Turin, tandis que l'Association américaine se réunira à Buffalo, sous la présidence de M. L. S. Morse, de Salem. C'est l'illustre ethnographe et linguiste, Horatio Hale, qui est cette année à la tête de la section d'ethnologie de cette Association.

E. H.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

Tapintze (*Yun-nan*), *le* 6 *septembre* 1886.

... J'ai introduit dans le paquet de plantes envoyé au Muséum, un tout petit manuscrit d'une singulière écriture (pl. III). C'est la manière d'écrire d'une tribu peu nombreuse dans ce pays, disséminée au milieu des Chinois dans les environs de Li-kiang et de Ho-King, au nord de Tali. Les gens de cette tribu, appelés *Tong-ba* par les Chinois de Li-kiang, sont cultivateurs et ne s'adonnent jamais au commerce. Ils ont conservé leur langue, et aussi leur ancienne écriture. Une de leurs spécialités est d'évoquer les esprits. Les Chinois de Li-kiang et de Ho-King ont constamment recours à eux pour ce genre de superstition. Il est probable que cette tribu des Tong-ba, très peu nombreuse par ici, a des ramifications dans ce dédale de montagnes qui séparent le Yun-nan de la Birmanie et de l'Inde. J'ai pu me procurer deux de ces manuscrits. Je vous en envoie un et je garde l'autre, afin que plus tard je puisse essayer un voyage chez les Tong-ba pour me faire expliquer ces hiéroglyphes, car je n'en ai pas encore la clef...

DELAVAY.

Saint-Pétersbourg, 22 *octobre* 1886.

L'exposition des collections de notre célèbre voyageur, M. N. Mikloukho-Maklaï, a été ouverte hier à l'Académie des sciences, en présence des membres de la Société de géographie et d'autres Sociétés scientifiques. Ces collections nombreuses et variées, comprennent, en particulier, tous les objets ethnologiques recueillis par M. Mikloukho-Maklaï sur les îles du Pacifique et dans la Nouvelle-Guinée de 1871 à 1886. On y trouve quantité d'armes, de vêtements, d'ustensiles des indigènes, parmi lesquels on remarque principalement des haches en pierre, divers objets d'ornement, des instruments de musique, enfin et surtout un appareil (*kan*) pour enfermer les hommes destinés à être mangés par les sauvages.

Après l'examen des collections, M. de Séménow, vice-président de la Société de géographie, a exprimé, au nom de ses collègues, ses remerciements à M. Mikloukho-Maklaï, qui a pris soin de relever, dans son discours, que ses voyages n'avaient pas pour but de recueillir des collections, mais bien des observations et des matériaux d'ethnologie et d'anthropologie.

M. Mikloukho-Maklaï fait don de ses collections à l'Académie des sciences, en exprimant l'espoir qu'elles contribueront à l'institution d'un musée ethnologique spécial à Saint-Pétersbourg.

Les relations des voyages de M. Mikloukho-Maklaï, seront, paraît-il, prochainement publiées.

F. D.

Digitized by Google

RÉPONSES

Cordes numératives des Quéchuas.

(Question 8).

Lima, 6 *juillet* 1886.

Le *quippou* des anciens indiens Quéchuas existe encore dans une certaine mesure chez leurs descendants actuels. Dans l'Entre-Sierra, en effet, il n'est pas rare de voir des indigènes établir leurs comptes de la manière suivante : ils percent de part en part des haricots et les enfilent dans autant de ficelles différemment coloriées qu'il y aurait de colonnes dans une de nos additions. Supposez le fil vert représentant les mille, le rouge les centaines, le jaune les dizaines, le blanc les unités. S'il y a sept haricots enfilés dans le fil vert, deux dans le rouge, huit dans le jaune et six dans le blanc, on obtient sur ce pseudo-quippou la somme totale de 7286....

B.

Gravures sur roches aux Petites Antilles.

(question 35).

Pointe-à-Pitre, 4 *mai* 1886.

Parmi les planches composant l'album que j'ai offert au musée du Trocadéro, il y en a une représentant une inscription relevée sur une pierre des Trois-Rivières.

A ma connaissance, il existe de nombreuses inscriptions dans ce quartier des Trois-Rivières, ainsi qu'à Marie-Galante et aux Vieux-Habitants.

D'autre part, j'ai acquis la certitude qu'à Saint-Vincent, à Puerto-Rico et à Saint-Domingue, on en rencontre un grand nombre.

Il est bien certain que des recherches, conduites avec soin, amèneraient des découvertes semblables dans presque toutes les îles de la chaîne des Antilles...

Guesde.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

A. TOUFFLET

Nous avons appris tout récemment la mort déjà éloignée d'un jeune et savant officier, M. A. Toufflet, ancien élève de l'École Polytechnique, envoyé en mission militaire dans la république du Salvador et qui a succombé à Santa-Ana, le 3 avril 1885. Le capitaine d'artillerie Toufflet s'était épris d'une ardente passion pour l'archéologie du Centre Amérique, et avait exploré avec la plus grande attention les ruines de Copan, de Quirigoa, etc. Les objets qu'il avait recueillis dans ses explorations, ses notes, ses dessins, ont été sauvés par M. L. Adam, et le seul des mémoires à peu près terminés qu'il ait laissés, a été mis en ordre et présenté au Congrès des Américanistes de Turin, dans les publications duquel il doit prendre place.

E. H.

L. GAUSSIN

M. P. L. J. B. Gaussin, dont les études sur la linguistique et la mythologie polynésienne sont universellement connus, a succombé dernièrement, à l'âge de soixante-cinq ans. Un séjour de quatre années à Tahiti et aux Marquises, où il remplissait les fonctions d'ingénieur hydrographe, l'avait familiarisé avec les idiomes de ces archipels et, dès son retour en France, en 1852, il était en mesure de présenter à l'Institut l'ouvrage intitulé : *Du dialecte de Tahiti, de celui des Marquises et, en général, de la langue polynésienne*, qui lui valut peu après le prix Volney. Ce volume, imprimé en 1853, n'a point été malheureusement suivi du recueil de textes tahitiens dont M. Gaussin avait entrepris l'examen et qui sont demeurés inédits au dépôt de la marine. Un seul de ces morceaux est intercalé dans une courte note publiée par le *Tour du monde* en 1860, et intitulé : *Cosmogonie tahitienne*.

M. Gaussin s'occupait accidentellement d'anthropologie et il a écrit en 1866 un mémoire sur la *Relation entre les trois diamètres du crâne*, que l'on peut lire au tome VI du *Bulletin* de la Société d'anthropologie de Paris, dont il suivait assidûment les séances et qu'il a présidée en 1870. Le même recueil contient quelques autres travaux de ce regretté collègue sur la faculté d'expression (1865), sur l'intelligence comparée de l'homme et des animaux, sur l'état social dit *état sauvage*, sur la notion d'espèce, sur la domestication (1866), sur l'origine des Polynésiens (1867), enfin sur la valeur méthodique de l'hypothèse du transformisme (1870).

E. H.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

GÉNÉRALITÉS

Brinton (D. G.). *Prehistoric Archeology.* (*The Iconographic Encyclopædia*, vol. II, p. 3-116.) Philadelphia. Iconogr. Publish. C°, 1886, 1 vol. gr. in-8.

Laccassagne (A.) et Magitot (E.). *Du tatouage, recherches anthropologiques et médico-légales.* (Extr. du *Dict. Encycl. des sc. méd.*) Paris, Masson et Asselin, 1886, br., fig.

Mailand (O.). *Beitræge zum Sonnen-und Mond myths.* (*Mitth. der Anthropol. Gesellesch. in Wien.* Bd. XVI. s. 3-4. 1886.)

Quatrefages (A. de). *Introduction à l'étude des races humaines; questions générales.* (*Histoire générale des races humaines*, t. I., Ire partie.) Paris, Hennuyer, 1887, 1 vol. in-8, 227 fig. 4 pl. et 2 cartes.

Royer (Cl.). *Sur l'origine du bronze et de l'étain préhistoriques.* (*Bull. Soc., d'Anthrop. de Paris*, 3e sér., t. IX, p. 290-296, 303-310, 1886.)

EUROPE

Bonnemère (L.). *Menhir de Sainte-Trophime.* (*Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 3e sér., t. IX, p. 380-383, 1886.)

Fitzgerald (D.). *Le folk-lore dans les Iles Britanniques.* (*Rev. des Trad. populaires*, t. I, p. 126-134, 1886.)

Hauser (K. von). *Uber zwei Thongefässe aus Frægg.* (*Mitth. des Anthrop. Gesellesch. in Wien.* Bd. XVI. s. 31, fig. 4-5, 1886.)

Hœrnes (M.). *Uber Schlieman's Tiryns.* (*Ibid.*, s. 5-9.)

Ielinek (Br.). *Notizen über vorgeschichtliche Objects aus dem Flüssgebiete des Litavas-Baches in Bœhmen.* (*Ibid.*, s. 34-37.)

Jacquinot (Dr). *Les mégalithes de la Nièvre.* (*Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 3e sér., t. IX, p. 323-345, 1886.)

Kollmann. *Schädel aus alten Gräbern bei Genf, Corsier, Vernier, La Cluse, Petit-Sacconex.* (*Verhandl. des Naturforsch. Gesellsch. in Basel.* VIII th. 1 hf. s. 204-216, 1886.)

Id. *Zwei Schädel aus Pfahlbauten und die Bedeutung dasjenigen von Auvernier fur die Rassenanatomie.* (*Ibid.*, s. 217-241.)

Krauss (Fr. S.). *Uber ein hercegovinisches Volksepos.* (*Mitth. der Anthropol. Gesellesch. in Wien.* Bd. XVI, s. 9-16, 1886.)

Magitot (E.). *La cité souterraine de Combperet (Puy-de-Dôme).* (Extr. des *Comptes rend. Assoc. fr. pour l'avanc. des sciences.*) Paris, Chaix, br. in-8, 1886.

Maska (K. J.). *Uber ein zweites Jadeitbeil in Mæhren.* (Ibid. S. 29-31.)

Digitized by Google

Sébillot (P.). *Contes de marins recueillis en Haute-Bretagne.* (*Archivio per le tradizioni popolari*, vol. V, p. 245-267, 1886.)

Id. *Les herbes de mer.* (*L'Homme*, 10 oct. 1886.)

Zampa (Dr R.). *Vergleichende Anthropologische Ethnographie von Apulien*, ubersetz von Dr Max Bartels. (*Zeitschr. für Ethnolog.* Jahrg., 1886. hf. IV, s. 167-193.)

ASIE

Girard de Rialle. *Le mythe d'Aeson et de Pelias au Laos Siamois.* (*Revue des traditions populaires*, t. I, p. 74-75, 1886.)

Groot (J. J. M. de). *Les fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy), étude concernant la religion populaire des Chinois*, tr. fr. par Chavannes. (*Ann. du Musée Guimet*, t. XI et XII.) Paris, Leroux, 1886, 2 vol. in-4, pl.

Maurel (E.). *Histoire anthropologique des peuples de l'Indo-Chine.* (*Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 3e sér., t. IX, p. 287-290, 1886.)

Id. *Étude anthropologique du peuple Khmer.* (Ibid., p. 416-421.)

AFRIQUE

Bonnafont. *Douze ans en Algérie, 1830 à 1842.* Paris, Dentu, 1883, 1 vol. in-12.

Id. *Pérégrinations en Algérie, 1830 à 1842.* Paris, Challamel, 1884, 1 vol. in-12.

Emin Bey (Dr). *Sur les Akkas et les Baris.* (*Zeitschr. für Ethnologie.* Jahrg., 1886, hf. IV. s. 145-166.)

Eschenauer (A.). *Fellah et Arabistes.* (*Bull. mens. de la Soc. d'Études philosoph. et morales*, février 1885, p. 17-24.)

Faurot (L). *Voyage au golfe de Tadjoura, Obock, Tudjoura, Goubbet-Kharel.* (Extrait de la *Revue de l'Afrique française.*) Paris, Barbier, 1886, br. in-8, carte.

Grandidier (A.). *Madagascar et ses habitants*, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1886. Paris, F. Didot, 1886, br. in-4.

Lefébure (E). *Les hypogées royaux de Thèbes.* 1re div. *Le tombeau de Séti* Ier publié in-extenso avec la collaboration de MM. Bouriant et Loret et le concours de M. Naville. (*Ann. du Musée Guimet*, t. IX. Paris, Leroux, 1886. 1 vol. in-4, avec 117 pl. au trait.)

AMÉRIQUE

Coudreau (H. A). *Voyage au Rio Branco, aux Montagnes de la Lune, au haut Trombetta* (Mai 1884-avril 1885). (Extrait du *Bulletin de la Société norm. de Géographie.*) Rouen, Cagniard, 1886, br. in-4.

Czerny (Dr Fr.). *Obce pierwiastki w cywilizacyjach Ameryki starozytnéj.* Krakow Druk. Univ. Iagiell., 1886, br. in-8.

Hamy (E. T). *Coup d'œil d'ensemble sur les résultats des fouilles de M. D.*

Digitized by Google

Charnay dans le massif du Popocatepetl. (Extrait des *Bulletins de la Soc. d'Anthropologie.*) Paris, Hennuyer, 1886, br. in-8, fig.

Id. *Essai d'interprétation d'un des monuments de Copan. Honduras.* (Extrait des *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie.*) Paris, Société de Géographie, 1886, br. in-8, fig.

Harris (J. S.) and Clark (W. A.). *Montana, its Climate, Industries and Resources.* Helena, Boos, 1885, br. in-8.

Malte-Brun (V. A.). *Les Danois à la côte orientale du Groënland, découverte de la terre du roi Christian IX par le lieutenant G.-F. Holm.* (*Bull. de la Soc. Norm. de Géographie*, 1886.)

Metz (C. L.) and Putnam (E. W.). *Explorations in Ohio. The Marriot Mound, n° 1, and its Contents*, by F. W. Putnam. (*Eighteenth Annual Report of the Trustes of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology*, p. 449-466, fig. 1-18, 1886.)

Nadaillac (marquis de). *La Guadeloupe préhistorique.* (*Mat. pour l'hist. de l'homme.* Août 1886.)

Petitot (Emile). *Traditions Indiennes du Canada Nord-Ouest.* (*Les littératures populaires*, t. XXIII.) Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1886, 1 vol. in-12.

Riccardi (P.). *Crani e oggetti de gli antichi Peruviani appartenenti al Museo Civico di Modena e al Museo di Anatomia Umana de la R. Universita di Modena.* (*Viaggio intorno al Globo de la* Vettor Pisani *sotto il comando del Cav. Giusepp. Falcunbo.*) Firenze, tipogr. dell'Arte della Stampa, 1886, 1 vol. in-8, table.

Whitney (W. F.). *Notes on the Anomalies, Injuries and Diseases of the Bones of the native Races of North America.* (*Eighteenth Annual Report of the Trustees of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology*, p. 433-448, 1886.)

Wichmann (Max). *Uber die Metalle bei der Altmexikanischen Kulturvœlkern.* Inaugural-Dissertation verfasst and der philosophischen Facultät der Vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg zur Erlergung der Doctorwünde: Halle a. S. Colbatsky, 1885, br. in-8.

OCÉANIE

Moncelon (L.). *Réponse, alinéa par alinéa, pour les Néo-Calédoniens, au Questionnaire de Sociologie et d'Ethnographie de la Société.* (*Bull. Soc. d'Anthropologie de Paris*, 3e série, t. IX, p. 345-380, 1886.)

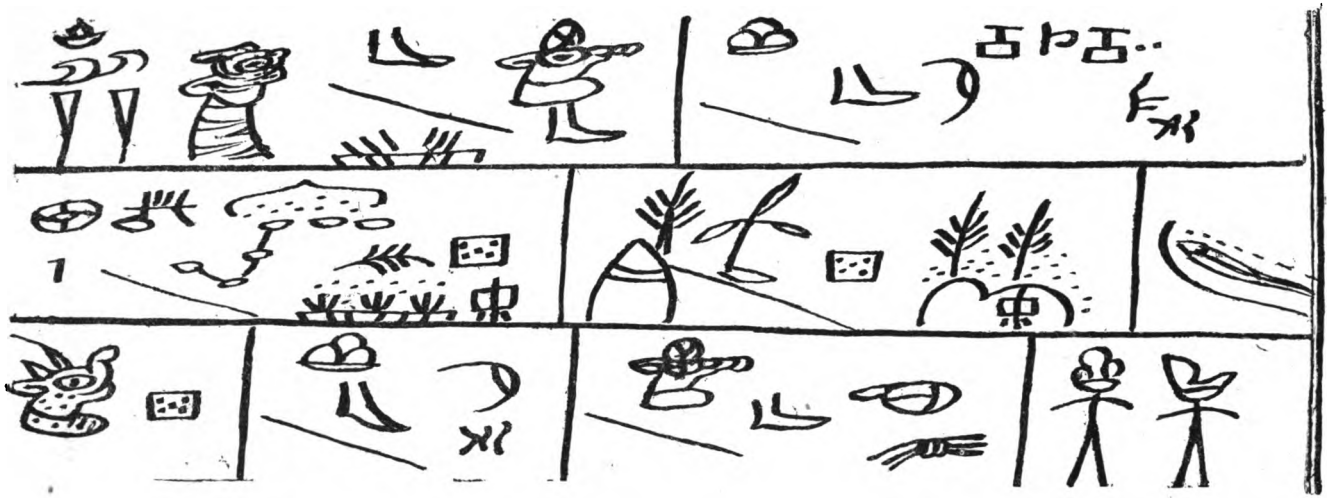
Survey Department. *The Sounds, Lakes and Rivers of New Zealand* from Photographs. Wellington, Didsbury. Album in-4 obl.

Le Directeur de la Revue,
E. T. HAMY.

L'Éditeur-Gérant,
Ernest LEROUX.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Digitized by Google



FAC-SIMILE DE LA PREMIÈRE PAGE DU MANUSCRIT TONG-BA
envoyé par M. Delavay au Musée d'Ethnographie.

Digitized by Google

Digitized by Google

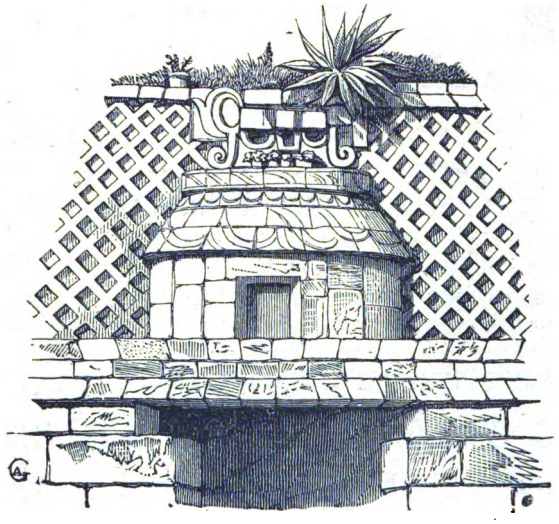
REVUE D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PAR LE Dr HAMY
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

TOME CINQUIÈME

N° 6. — Novembre-Décembre.



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Digitized by Google

SOMMAIRE

MÉMOIRES ORIGINAUX :

Nouvelles fouilles dans les ruines de Bôrô-Boudour..... YZERMAN.
Note sur les tumuli du territoire d'Obock..... Dr FAUROT.
Les coquilles de mer, étude ethnographique..... P. SÉBILLOT.
Etudes sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres (*suite*)..... E.-T. HAMY.

VARIÉTÉS :

Le domaine géographique des Mandingues..... Dr TAUTAIN.
Terres comestibles de Java..... E. FERRAND.

REVUES ET ANALYSES. — LIVRES ET BROCHURES :

Powell (W.). *Wanderings in a wild Country, or three years amongst the Cannibals of New Britain*..... E.-T. HAMY.
Caillet (X.). *Note sur Rapa*..... ID.
Holmes (W.-H.). *Ancient Pottery of the Mississipi Valley*..... ID.
Hoffmann. *Remarks on arboriginal Art in California*..... ID.
Mager (H.). *Atlas colonial*..... ID.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des sciences de Paris..... ID.
Académies des Inscriptions et Belles-Lettres..... ID.
Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne..... ID.

CORRESPONDANCE. — NOUVELLES. — NÉCROLOGIE. — BIBLIOGRAPHIE. — TABLE DES MATIÈRES du tome V de la *Revue*

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La REVUE D'ETHNOGRAPHIE paraît tous les deux mois, par fascicules in-8 raisin, de 6 feuilles d'impression, richement illustrées.

Prix de l'abonnement annuel :	Paris.....	25 fr.	»
— —	Départements.....	27	50
— —	Étranger.....	30	»
Un numéro, pris au Bureau.....		5	»

TARIF DES ANNONCES

Une page.....	30 fr.	»
Une 1/2 page.....	20	»

Tous les ouvrages envoyés à la Revue *y seront annoncés et, s'il y a lieu, analysés.*

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction, au Dr HAMY, 40, rue de Lubeck.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

BULLETINS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN DE GÉOGRAPHIE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

PUBLIÉ PAR

M. le Dr HAMY

1re Année. Nos 1. 2. 3. Abonnement . . . . . 6 fr.

Digitized by Google

MÉMOIRES ORIGINAUX

NOUVELLES FOUILLES

DANS LES

Ruines du Bôrô-Boudour (Java)

PAR J. W. YZERMAN

Ingénieur en chef des chemins de fer de Java.

Mes voyages m'ont souvent conduit aux abords du Bôrô-Boudour et j'ai toujours profité de l'occasion pour consacrer quelque temps à visiter de nouveau ces ruines, les plus remarquables de Java. En contemplant la doucine qui est à la base du mur d'enceinte de la première galerie, mon attention fut un jour attirée par un joint entre deux pierres, rentrant en biais, qui n'aurait certainement pas existé, si l'intention primitive des architectes eut été de donner à cette doucine sa forme présente.

Cela se voit très bien sur la planche ci-jointe (pl. IV).

La doucine consiste en quatre assises dont chacune a une épaisseur de 22 centimètres et dont l'inférieure repose contre le rebord du listel situé sous la doucine.

Au point indiqué, la pierre *a* manquait, découvrant ainsi le joint entre les pierres *b* et *c*, et en même temps la surface inégale, contre laquelle cette pierre *a* était placée.

De cet état de choses je tirai la conclusion que les quatre assises de la doucine existante ont appartenu autrefois à un astragale. Lors de la modification, les deux assises supérieures pouvaient servir à l'une et l'autre formes et rester intactes. On aurait dû ajouter devant la troisième assise un morceau de pierre telle-

Digitized by Google

ment petit qu'il n'aurait pas pu tenir; donc, il ne restait qu'à couper la partie antérieure de la pierre existante et à la remplacer par une nouvelle pierre *a*. A la quatrième assise, il restait assez d'espace pour ajouter une ou deux pierres de la dimension nécessaire.

Avant de commencer la recherche du soubassement primitif du Bôrô-Boudour, dont l'existence se révélait ainsi, je communiquai mes observations à M. N.-P. Groeneveldt, de Batavia, et celui-ci m'encouragea à continuer, après en avoir reçu la permission du résident de Kadoe, permission qui me fut donnée de la manière la plus gracieuse.

Voici le résultat de mes recherches.

L'astragale primitif est de 20 centimètres en saillie devant la bande qui la recouvre et a un diamètre de 55 centimètres. Il est supporté par un listel d'une hauteur de 17 centimètres, qui s'avance de 11 centimètres devant une bande haute de 24 centimètres.

Puis une nouvelle saillie de 24 centimètres se profile, formée par une bande de 21 centimètres d'épaisseur.

Celle-ci est portée par un bandeau à denticules haut de 22 centimètres, dont les dents mesurent 26 centimètres et se trouvent à une distance de 20 centimètres l'une de l'autre.

Une fois tout ceci déblayé, il fut évident que le soubassement du Bôrô-Boudour avait la même forme que celui du Mendout.

Ce dernier temple s'élève au-dessus de deux soubassements, l'un situé à la partie inférieure de la galerie, l'autre situé plus haut autour du temple proprement dit. Ces deux soubassements sont semblables, mais le plus bas est orné d'un bandeau à denticules, qui manque à l'autre.

Les dents en saillie à Mendout sont taillées en forme de diamant avec une petite surface plane au centre; celles du Bôrô-Boudour étaient taillées primitivement de la même façon, mais on leur a enlevé la partie antérieure pour obtenir une meilleure jonction avec la masse de pierre entassée ultérieurement.

La partie postérieure du bandeau à denticules rentre de 10 centimètres. La bande située au-dessous, de 22 centimètres de

Digitized by Google

hauteur, est soutenue par une liste épaisse de 20 centimètres et s'avançant de 25 centimètres, liste qui est portée à son tour par une doucine. Cette doucine a 94 centimètres de hauteur et 1m,34 de saillie. Elle est supportée par deux bandes plates, qui mesurent 32 et 39,5 centimètres et dont l'épaisseur dépasse l'autre de 25 centimètres. Le pied de Tjandi-Mendout finit par deux bandes pareilles, tandis que celui du Bôrô-Boudour se continue de la manière suivante : après une nouvelle saillie de 27,5 centimètres vient un bandeau haut de 86,5 centimètres, qui mérite une description plus détaillée.

Il représente des bas-reliefs dans un état de conservation presque complète. Les tableaux ont une hauteur de 66,5 centimètres et une largeur de 1m,93 ; ils sont séparés par un cadre uni large de 29 centimètres. Deux de ces bas-reliefs sont aujourd'hui entièrement mis à découvert.

Sur le premier, la figure principale à gauche est un roi, assis sur une petite élévation. Son genou est soutenu par la ceinture, comme on le voit souvent sur les bas-reliefs déjà connus.

Tournée vers lui se tient sa femme, paraissant lui parler et derrière on voit la tête et le bras d'un serviteur. Au-dessous du couple royal, cinq courtisans dont trois paraissent causer également, sont groupés sous deux arbres.

En second lieu, on voit un petit temple avec huit personnes en adoration.

Le bas-relief de droite contient trois scènes différentes. La première, large de 51 centimètres, représente une forêt tropicale. La seconde, un peu plus large, montre trois personnes, assises sous un arbre, qui paraissent écouter une quatrième, placée sous un abri. Sur le troisième et principal tableau, deux brahmanes à longue barbe viennent offrir des cadeaux à un roi. Chacun tient dans la main gauche la canne d'un parasol déployé au-dessus de sa tête; dans la main droite tendue en avant un objet rond ou ovale, un fruit ou quelque chose de semblable[1].

1) On rencontre souvent figurés de tels objets, par exemple dans la main d'un des Bodhisatvas de Tjandi Plaossan et sur beaucoup de statuettes en bronze trouvées dans les environs de Prambanan.

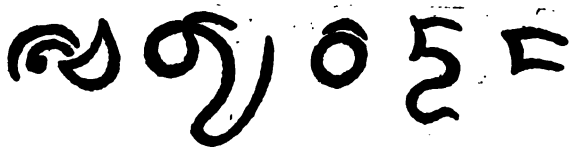
Digitized by Google

Ils sont debout, la tête un peu inclinée en avant. Au-dessous d'eux quatre suivants à genoux tiennent de grands vases en terre ou en pierre. Le roi même est assis sur une petite élévation dans le coin de droite, mais attire moins l'attention que les deux vieillards placés devant lui.

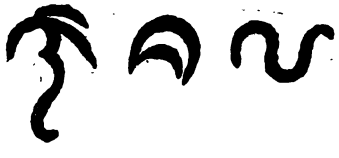
Sur le bord large de 10 centimètres qui entoure les bas-reliefs d'en haut, on voit au tableau de droite une, et à celui de gauche, deux courtes légendes [1].

Au-dessus du roi, dans le coin gauche, on lit :

Au-dessus du temple :



Au-dessus des brahmanes :



1) Selon M. Ravenswaay, assistant résident à Tjilatjap, et M. le docteur Brandes, fonctionnaire du gouvernement pour l'étude des langues indiennes à Batavia, la signification de ces légendes est comme suit :

Au-dessus du roi : Souvarnavarna, nom d'un prince connu chez les Bouddhistes du Nord (Nepal);

Au-dessus du temple : Çaityavandana, adoration du çaitya ou temple, voué à Adi Bouddha ou à un des cinq Dhyâni Bouddhas;

Au-dessus des Brahmanes : Kouçala, expérimenté, en bon ordre.

M. le docteur Kern fixe la date de ces inscriptions vers l'an 800 de notre ère.

Digitized by Google

Il est admissible que de semblables inscriptions se trouvent en grande quantité autour du monument entier. Leur absence complète des nombreux bas-reliefs des galeries aujourd'hui connus est assez singulière.

Au-dessous de la surface ciselée suit encore une plinthe, s'avançant de 29 centimètres et haute de 43 ; elle est construite immédiatement au-dessus du pavé primitif.

Ce pavé n'est qu'une plate-bande posée autour du temple, pour assurer aux visiteurs un terrain sec. Il consiste en une couche de pierres plates, d'une épaisseur de 15,5 centimètres, qui sont enchâssées dans la plinthe et reposent sur une couche de gravier grossier et de petites pierres, enfoncée, paraît-il, dans l'argile et non dans le sable.

Au-dessous du pavé, le fondement de l'édifice a une saillie de 10 centimètres, et s'appuie, à 41 centimètres plus bas, sur une nouvelle couche pareille à celle déjà décrite.

Le dessous des bas-reliefs est donc situé à $31^{m},6$, le pavé à $3^{m},59$ et le fondement à $41^{m},6$ au-dessus de la galerie existante.

Il est tout naturel que la pression énorme sur le sol ait produit un mouvement dans les murs et les terrasses, construits sans ciment, avec des pierres qui ne sont reliées les unes aux autres que grâce à la forme en crochet donnée par la taille.

Pendant la mousson de l'ouest, l'eau de pluie s'est infiltrée par les joints, a imbibé le sol, augmenté la pression du terrain contre les murailles et aggravé peu à peu la situation.

Cette circonstance a nécessité des mesures préservatrices.

Une masse d'au moins 11,600 mètres cubes de pierre a été alors dressée autour du soubassement comme un lien puissant, empêchant le mouvement dangereux.

Mais cette mesure était nuisible à la beauté du monument.

On comprend facilement que la résolution d'en couvrir à jamais le pied svelte et élégant n'ait pu être prise qu'à grand regret et, qu'une fois prise, on n'ait pas pu se décider à mutiler les bas-reliefs qu'on allait enterrer, si désirable qu'il fût d'y faire des entailles pour mieux assujettir la masse nouvellement entassée.

Dans la surface unie entre les tableaux, une entaille seule-

Digitized by Google

ment a été faite, dans laquelle viennent s'adapter les nouvelles pierres.

Il est à espérer pour les artistes qui ont accompli ces chefs-d'œuvre de sculpture, qu'ils n'ont pas été obligés d'enterrer eux-mêmes le fruit de leur application, mais qu'il fut réservé à une génération postérieure de cacher ce beau travail.

La nouvelle galerie, large d'environ 65^{m},5, est élevée de 2^{m},15 au-dessus d'une terrasse fortement endommagée. Cette terrasse, d'une largeur de 29^{m},5, a une fente, qui court parallèlement à l'édifice à une distance de 1^{m},05 du mur de la galerie et qui s'ouvre assez pour montrer une surface plate.

La partie, large de 1^{m},90, devant cette fente, est donc de date postérieure.

La hauteur de la terrasse au-dessus du pavé est difficile à déterminer, mais aura mesuré environ 1^{m},32.

Le pavé est entouré d'un bord relevé, retenant l'eau de pluie et la conduisant vers de petits canaux, dont un a été mis à nu au coin nord de la façade occidentale. Le bord, haut de 15 centimètres, large de 21 centimètres, se trouve à 62 centimètres de distance de la terrasse.

Le fini de la partie *d e* (voir la planche) a fait croire que d'abord on avait essayé de ne couvrir que la partie inférieure du soubassement. Ce qui serait resté visible aurait fait, comme à Mendout, une impression satisfaisante.

Un examen plus approfondi n'a pas confirmé cette supposition, d'où il faut conclure que seule la partie de la terrasse inférieure, large de 1^{m},90 et haute de 1^{m},32, est de date postérieure au reste.

Ce qui précède prouve que le monument ne se continue pas jusque dans la plaine. La formation du terrain le démontre, du reste, à première vue, parce que la colline s'arrête vers l'ouest sur le plateau du Pasangrahan.

Au milieu des quatre façades, des escaliers, encore aujourd'hui couverts de terre et déblayés en partie seulement, mais parfaitement reconnaissables, conduisaient de la plaine vers le monument. En déblayant les galeries, on déposait la terre de préférence là

Digitized by Google

où c'était le plus facile, c'est-à-dire sur les escaliers. Ils pourront être débarrassés entièrement à peu de frais.

Mais l'examen du soubassement primitif aurait sans doute beaucoup plus d'intérêt.

Si l'on enlève sans précaution la masse de pierres protégeante, on amènera comme conséquence fatale la destruction du Bôrô-Boudour. Si, au contraire, on agit avec précaution, non seulement le travail se fera sans danger, mais encore, d'après ma conviction, la doucine maintenant visible pourra rester intacte.

Un fossé étroit peut directement mener au but; les pierres enlevées sur une longueur de quelques mètres peuvent, aussitôt l'examen fini, être remises à leur place.

Il ne sera pas nécessaire d'entamer la pierre plus profondément que jusqu'à la partie inférieure des bas-reliefs, de façon que le soubassement reste suffisamment soutenu.

Cette décision une fois prise, des centaines d'inscriptions du temple, jusqu'ici muet, parleront et de nouvelles séries de beaux bas-reliefs y ajouteront un nouvel intérêt.

Ce sera lors le moment d'écrire le second volume de l'œuvre célèbre du docteur Leemans sur le Bôrô-Boudour.

Digitized by Google

NOTE

SUR LES

TUMULI DU TERRITOIRE D'OBOCK

Par le docteur L. FAUROT

M. Révoil est le premier voyageur, à ma connaissance, qui ait signalé la présence de tumuli sur la côte orientale d'Afrique. Ses notes à ce sujet ont paru dans le n° 1 et le n° 3 de la *Revue d'Ethnographie*.

Mes nombreuses excursions autour de l'établissement d'Obock m'ayant donné l'occasion d'examiner un grand nombre de ces amas de pierres, et d'en distinguer de différentes formes, je vais exposer ici le résultat de mes observations.

Tous les tumuli que j'ai rencontrés présentent un caractère commun qui appartient aussi à ceux du pays des Çomalis. C'est d'être formé d'amas de pierres sèches. L'absence de terre dans leur constitution s'explique, du reste, par la nature du sol presque partout d'une aridité complète. L'épithète « d'affreuse et désolée » donnée par M. Révoil à la contrée qu'il a parcourue, convient également bien au pays des Danakils.

Sur le bord des torrents, les constructeurs de tumuli ont utilisé les galets et les blocs roulés. Sur les plateaux, c'est aux fragments de calcaire coralligène qu'ils ont eu recours. Les tumuli les plus ordinaires (fig. 139) se trouvent (au nombre de sept) sur la rive gauche de l'Oued Obock, à deux ou trois kilomètres à l'ouest de la Factorerie. On en observe aussi de semblables au nombre de trois ou quatre, en remontant l'Oued Atella, à peu de

Digitized by Google

distance de l'Aasali (la montagne rouge). Ils sont formés pierres entassées sans enceinte circulaire à la base. Le tumu figuré dans l'ouvrage de M. Révoil (*Vallée du Darror*, p. 287), donne exactement la représentation. Leur hauteur est de u quatre mètres.

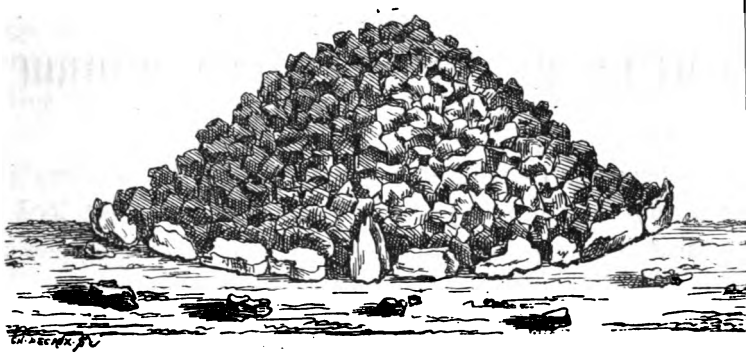


Fig. 138.

Fig. 139.

Fig. 138 et 139. Les deux types de tumuli de la rive gauche de l'Oued Obock

Trois autres tumuli, situés également sur la rive gauche l'Oued Obock, au même endroit précédemment cité, diffèrent d premiers par un cercle régulier de grosses pierres (fig. 138). (cercle semble avoir été placé dans le but de donner plus de so dité au monticule. Ces tumuli avec cercle de soutènement o les mêmes dimensions que ceux dont nous avons déjà parlé.

Les Danakils interrogés plusieurs fois sur la signification

Digitized by Google

ces accumulations de blocs, ont été incapables de me renseigner : « Ce sont des tas de pierres, » répondaient-ils aux interprètes [1].

Vers la fin de mon séjour dans la contrée, j'observai d'autres monticules pierreux, ayant à peu près les mêmes dimensions, mais plus irréguliers de forme, et paraissant avoir subi des effondrements partiels. Mes deux serviteurs Çomalis, devenus plus attentifs à mes interrogations qui tout d'abord leur paraissaient étranges, plus empressés aussi à se faire comprendre, me firent connaître la véritable origine de cette troisième sorte de tumuli.

D'après eux, les Çomalis et les Danakils ont la coutume de parquer tous les soirs les jeunes chevreaux. Dans ce but, ils les renferment dans de petites tourelles faites de cailloux superposés, dont les parois ne dépassent pas 1^{m},50 en hauteur, et dont le diamètre est de 1^{m},50 à 3 mètres. Ces constructions, renouvelées à chaque nouveau campement, se dégradent dans un temps plus ou moins long après le départ du troupeau. La tourelle se comble donc peu à peu et l'abri ancien des jeunes chevreaux prend l'aspect d'un tumulus.

Ces tumuli sont assez fréquents. Le plus souvent, on les reconnaît à ce que l'écroulement de la tourelle n'étant pas complet, il reste une cavité, une sorte de cratère au sommet du monticule pierreux. M. Révoil (*Vallée du Darror*, page 288) en a décrit ayant cette configuration, et, trompé par leur similitude avec les véritables tumuli, les a considérés comme étant l'œuvre d'un peuple disparu.

Enfin, une quatrième sorte de tumulus (fig. 140) se distingue nettement des autres par une pierre de forme allongée, placée au sommet du monticule. Il en existe un tel sur la butte dite « des Cailles », point le plus élevé du plateau qui se termine au cap Obock. Sa proximité du camp me décida à y faire des recherches. Malgré l'indifférence que manifestaient les gens du pays relativement à cette accumulation de pierres, on me conseilla d'agir à leur insu. Avec l'aide du docteur Mouliné, mé-

1) Les Çomalis, d'après M. Révoil, attribuent la construction des tumuli aux Gallas.

Digitized by Google

decin auxiliaire de la marine, j'écartai tous les blocs jusqu'a ras du sol. Nous découvrîmes aussitôt deux grosses pierres moudre le dourra et la moitié d'une troisième pouvant servir d pilon. Un débris de vase en terre cuite s'offrit ensuite à nous sa face convexe était couverte de moulures longitudinales entre croisées, ornementation très commune sur les poteries arabes

En creusant vingt à trente centimètres plus profondément, ui morceau d'occipital, des vertèbres, une rotule, une astragale e d'autres fragments très friables d'un squelette, furent trouvé

Fig. 140. Tumulus de la butte aux Cailles, cap Obock.

dans un espace de trente à quarante centimètres carrés. Des fragments aussi rapprochés, appartenant aux différentes parties d'un même squelette, permettent d'affirmer que le cadavre avait été inhumé dans une position accroupie.

Bien que ce mode de sépulture (tumulus et position accroupie du cadavre) ne soit pas en usage chez les Arabes, les Danakils ou les Çomalis, je suis cependant porté à croire que c'est à des individus appartenant à l'une de ces populations qu'il faut attribuer la construction des tumuli du genre de celui dont il est question. Ils n'y auraient recours qu'exceptionnellement.

Digitized by Google

A défaut de preuves plus précises, les considérations suivantes permettront de juger si mon opinion a quelque valeur.

Sur toute la côte orientale d'Afrique, sauf dans le lit des ouadi et dans les dépressions profondes du sol, le terrain est d'une très grande dureté. Dépourvus d'instruments lourds et résistants (tels que pelle, pioche ou levier), ce n'est qu'avec difficulté et en y consacrant un certain temps que les nomades ou les Arabes de passage peuvent inhumer leurs morts à une profondeur suffisante.

Si, par suite d'un motif pressant, ils sont contraints d'agir à la hâte, ils ne pourront pratiquer qu'une cavité très peu profonde. Dans ce cas, le moyen le plus simple, le plus naturel pour préserver le cadavre de la dent des hyènes et des chacals, sera de le recouvrir de blocs de pierre. La hauteur de l'amas devra varier

Fig. 141. Tombe danakil.

avec le nombre des assistants, parents ou gens de la tribu qui contribuent à l'ériger. D'où il suit qu'un grand tumulus ne recouvrirait pas nécessairement les restes d'un chef.

Quant à la position accroupie du cadavre, elle trouve aussi sa raison d'être dans la difficulté à creuser une grande cavité.

Ce mode de sépulture, je le répète, serait exceptionnel, il ne serait employé que dans des circonstances pressantes ; lorsque, par exemple, des indigènes à la recherche de pâturages ou poursuivis par des ennemis, doivent renoncer à s'écarter de leur route pour trouver un sol plus meuble, plus facile à creuser.

Les Danakils et les Çomalis inhument leurs morts à la façon des Arabes (couchés sur le côté, d'après M. l'interprète Henry). La tombe est entourée de pierres disposées en rectangle ou en

Digitized by Google

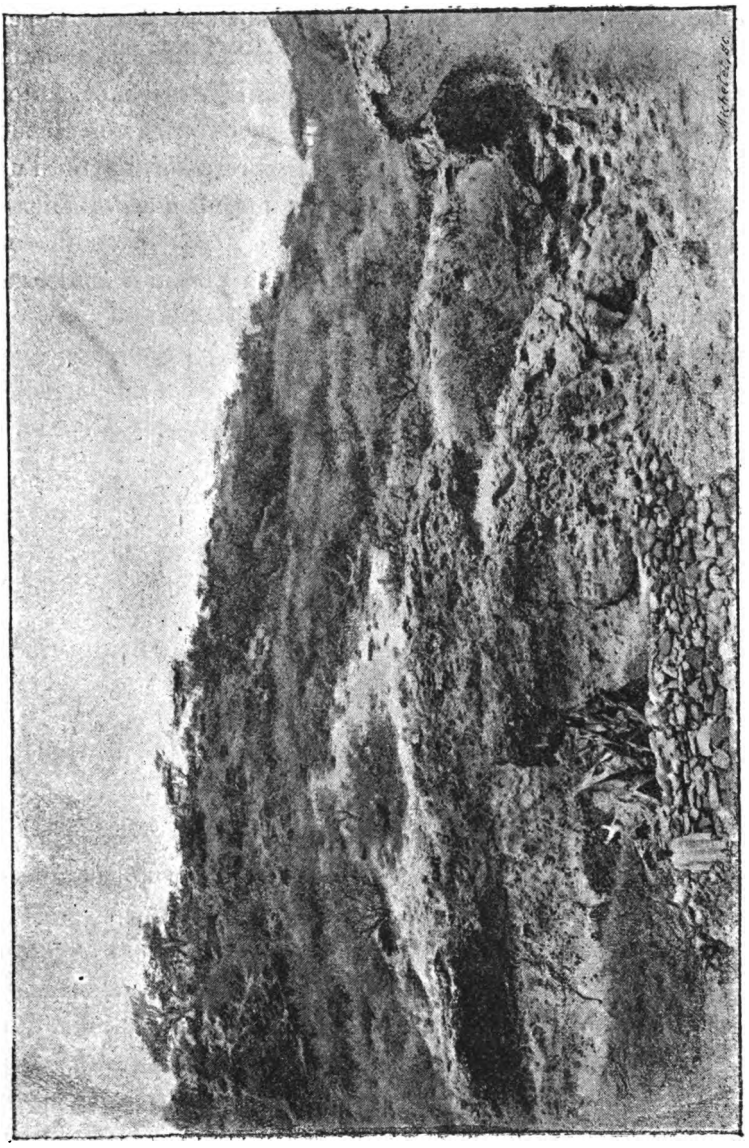


Fig. 142. Tombeau du cheik Ahmed, près Tadjoura. (D'après une photographie.)

ovale (fig. 141). La tête placée en nord-nord-est (vers la Mecque) est indiquée par un bloc plus volumineux.

Digitized by Google

Les cheiks sont ensevelis dans une cabane de branchages (j'ai vu deux de ces cabanes à l'embouchure de l'Oued Obock). Cependant, près de Tadjoura, à la mersa de Cheik-Ahmed, la sépulture du cheik (fig. 142) n'a d'autre abri qu'une voûte rocheuse. Autour de cette tombe, un petit mur de pierres sèches limite une étendue de trois mètres carrés. Cet enclos est sacré comme celui d'une mosquée et on y accède pieds nus au moyen d'un escalier de quatre marches.

Ce dernier tombeau ainsi que les deux premiers sont ornés de petits pavillons rouges.

Digitized by Google

LES COQUILLES DE MER

ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE

PAR M. PAUL SÉBILLOT

Par leurs formes élégantes ou bizarres, leurs couleurs riches et brillantes, les coquilles se placent au premier rang parmi les trésors de la mer. Elles ornent les cabinets des curieux après avoir été regardées comme des objets précieux par les rois et par les prêtres. Dès les premiers âges de l'humanité, il semble qu'elles aient été recherchées : on a trouvé dans les habitations primitives de l'homme et dans les sépultures antiques, parfois à de grandes distances de la mer, assez de coquilles pour attirer l'attention de ceux qui s'occupent du préhistorique. On a fait d'intéressantes recherches sur le rôle que pouvaient leur attribuer, il y a quelques milliers d'années, ceux qui semblaient attacher une grande importance à leur possession. On paraît avoir moins songé à celui qu'elles jouent dans les croyances et les superstitions des contemporains, sur nos propres côtes, ou sur les rivages habités par des non-civilisés, à un état d'évolution sensiblement rapproché de celui des peuplades européennes dont nous explorons les demeures et les tombeaux.

Amené par mes études sur les légendes et les croyances de la mer, à dépouiller un grand nombre de récits de voyages, j'ai constaté avec quelque surprise qu'aucun explorateur n'avait daigné parler, sinon en passant, des coquilles de mer. Les

Digitized by Google

conchyliologistes, qui souvent les ont décrites avec passion, détaillant leurs beautés, et comptant jusqu'aux moindres stries de leur enveloppe, ne semblent pas, à ma connaissance du moins, avoir songé que ces beaux coquillages devaient avoir inspiré, dans leurs pays d'origine, des légendes et des croyances dignes d'être recueillies.

Pourtant les plus belles et les plus étranges espèces se trouvent précisément dans le voisinage de peuplades qui rattachent des légendes à l'origine de chaque chose visible, depuis le soleil ou la mer, jusqu'à la plante ou au caillou. Il aurait été assurément très surprenant de ne rien trouver à recueillir sur les formes, les taches, les dessins des coquilles qui sont si abondantes dans les mers sous les latitudes chaudes, et qui se trouvent mêlées d'une façon très étroite à la vie des non-civilisés sur les bords du Pacifique ou sur les côtes de l'Afrique et du Nouveau-Monde.

Bien que cette monographie soit fort incomplète, elle suffira à montrer qu'en effet les coquilles occupent une place importante dans l'ethnographie légendaire. J'en ai emprunté les principaux matériaux aux récits des voyageurs, parfois à des traités savants ; plusieurs faits ont été relevés soit par moi, soit par mes correspondants. Ils n'ont trait qu'aux pays européens de la zone moyenne, où les coquilles sont loin d'avoir les dimensions et la beauté de celles qu'on trouve dans les climats plus chauds. Cependant la tradition n'est pas muette à leur égard. Combien serait plus riche une enquête sérieusement conduite dans les pays d'où les belles et grandes coquilles sont originaires !

En attendant qu'un explorateur veuille bien entreprendre cette tâche intéressante, j'ai cru qu'il était utile de réunir les notions légendaires et ethnographiques éparses dans les livres, de manière à montrer les divers points de vue auxquels on peut considérer les coquilles de mer. Je ne me suis ici occupé d'elles que comme simples coquilles, abstraction faite de l'animal qui y faisait sa demeure.

Digitized by Google

§ 1. *Les coquilles, les divinités et la religion.*

Chez les peuplades qui, de nos jours, sont encore à l'état à peu près barbare, les coquilles sont associées, comme les pierres et bien d'autres objets inanimés, aux cérémonies ou aux croyances religieuses. Parfois même elles sont promues à la dignité de dieux. Dans la Grèce ancienne et dans l'Inde, on avait pour certaines une espèce de culte.

D'après Valmont de Bomare, les sauvages d'Amérique montent l'espèce appelée prépuce sur un pied de bois travaillé selon leur goût et en font un de leurs dieux. Une coquille, appelée Uva, est honorée comme divinité à Fidji. (Bassett, *Legends of the Sea*, p. 27.)

La conque sacrée que Vischnou tint autrefois dans sa main est adorée dans l'Inde. (*Annales du musée Guimet*, t. VII, p. 56.) Une tradition brahmanique conte que l'un des compagnons de Rama, poursuivi en mer par un Rakshasa, fut obligé de se cacher dans un xanxus ayant ses volutes enroulées de gauche à droite. (*Ibid.*, p. 303.)

Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. II, p. 446, dit qu'une sorte de coquille fossile du genre des cornes d'Ammon, doit se trouver sous peine d'impureté dans toute maison de brahme. L'eau qui l'a lavée est sanctifiée; elle remet les péchés et procure toutes sortes de bonheurs.

Dans le temple de Vénus à Cnide, on honorait les coquilles d'une espèce de murex. Mucianus dit que ces murex s'étant accrochés au vaisseau qui portait les enfants de condition noble condamnés par Périandre à être châtrés, et qui allait à pleines voiles, l'arrêtèrent dans sa course. (Pline, l. IX, c. 41.)

Les Péruviens plaçaient des coquillages rares dans les trésors de leurs sanctuaires (A. Réville, *Religions du Mexique*, p. 347). A la côte des Esclaves, des coquilles sont aussi en relation avec les effigies des dieux; deux gros cauris font l'office d'yeux à la statue d'Elegbara, sorte de divinité priapique; deux rangées de

Digitized by Google

dents de chien ou de petits coquillages forment les mâchoires. (Abbé Bouche, *Côte des Esclaves*, p. 121.)

Chez des peuples bien différents, on les voit figurer parmi les objets offerts aux dieux, ou associés aux cérémonies civiles ou religieuses. Dans le *Rudens* de Plaute, un des personnages, qui vient d'échapper au naufrage, se réfugie près de l'autel de Vénus et lui adresse cette prière : « Vous êtes, dit-on, sortie de la mer dans une coquille, ne recevez pas avec dédain l'offrande d'une couple de conques. » (Acte III, scène III.) D'après Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, IIIe partie, ch. I, les dévots à Vichnou étaient toujours munis d'une conque marine. Au Japon, si le hasard fait tomber des coquillages dans le filet d'un pêcheur, il les porte au temple le plus voisin pour les offrir à Iebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'élément auquel cette divinité préside. (Laharpe, t. IX, p. 563, d'après Kaempfer.) Actuellement encore, les indigènes d'Ajuda jettent des cauris pour apaiser les flots. Au Dahomey, on offre à Liba, le génie gardien des morts, des coquillages. (Reclus, t. VII, p. 476-474.)

Chez les Kamtchadales, quand un enfant est né pendant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable, et c'est par un sortilège qu'on y réussit. On attend un ouragan ; alors l'enfant se met tout nu avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane en disant aux esprits malfaisants : « La coquille est faite pour l'eau salée, et non pour l'eau douce ; vous m'avez tout mouillé, l'humidité me fera périr. Vous voyez que je suis nu et que je tremble de tous mes membres. » Dès ce moment, l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempêtes ni d'ouragans. (Steller dans Laharpe, t. IX, p. 324.)

C'est surtout en Amérique que les coquilles jouent un rôle considérable ; on trouvera beaucoup de détails sur leur usage artistique et politique dans la monographie *Art in Shell of the Ancient Americans*, par William Holmes (*Second annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington, Government printing Office, 1883), auquel j'aurai plusieurs fois l'occasion de renvoyer le lecteur.

Digitized by Google

D'après cette étude, pour le sauvage américain, le collier était un esprit gardien, investi du mystère et de la puissance de la mer (p. 255). Aussi on le voit souvent intervenir dans la vie de ces peuples.

Les Canadiens faisaient des ceintures et des colliers de paix avec les petites porcelaines connues sous le nom de monnaie de Guinée. Nul traité de paix ne se conclut entre eux et les officiers du roi, dit Valmont de Bomare, qu'on ne se présente de part et d'autre ces colliers pour assurance de sa parole. Chez les tribus de race algonquine ou iroquoise, lorsque se réunissait le conseil, chaque sentence était prononcée avec solennité et confirmée par la remise d'un wampun. L'orateur disait : « Frères, avec ce collier, j'ouvre vos oreilles, afin que vous puissiez entendre », et il remettait comme gage de la sincérité et de la vérité de ses paroles un wampun après chaque point de sa harangue. D'après plusieurs exemples cités, ces baudriers jouaient un rôle important dans la conclusion des traités de paix. Lafitau assure qu'ils ne croyaient pas qu'aucune transaction pût être conclue sans l'intervention de ces baudriers. (*Art in shell*, p. 243-245.)

Lorsque les Indiens voulaient rompre un traité, ils renvoyaient le wampun qui en avait été le gage. (*Art in shell*, p. 246.)

Les Peaux-Rouges envoyaient aussi un coquillage (c'était une grande porcelaine) à leurs alliés pour les engager à les soutenir contre leurs voisins. Avant de partir pour la guerre, lorsque le chef, après avoir jeûné et observé ses songes, haranguait les guerriers, il avait à la main un collier de porcelaines, destiné à celui qui aurait le soin d'ensevelir les morts. En finissant son discours il jetait son collier à terre, et celui qui le ramassait devenait son lieutenant. (Laharpe, t. XIV, p. 391 et 393.) Le wampun servait aux messagers qui allaient convoquer les tribus à faire connaître qu'ils étaient investis d'une mission. Au conseil, les délégués des diverses tribus le présentaient comme une espèce de lettre de créance. On l'employait aussi quand il s'agissait d'ouvrir un conseil, de faire prononcer des serments, etc. ; il était blanc s'il s'agissait de la paix, noir en signe de guerre,

Digitized by Google

couvert d'argile pour montrer qu'on demandait le redressement d'un grief. (*Art in shell*, p. 241.)

Les coquilles ont aussi été employées pour indiquer que certaines choses étaient *tabouées*. Dans une certaine occasion, le chef des Mingos préserva un prisonnier de la torture en lui mettant un collier au cou. (*Art in shell*, p. 248.)

On donne à la *Tubularia marina purpurea* le nom d'orgue de mer ou de tuyau d'orgue. On assure que les habitants des Moluques ne cueilleraient pas le fruit d'un arbre auquel on aurait attaché un de ces tuyaux d'orgue, et qu'ils craindraient en y touchant d'être attaqués d'ébullition sur tout le corps. Cette croyance a fait aussi donner à cette coquille le nom de pierre magique ou de pierre du magicien. (Valmont de Bomare.) Cette crainte, dit Guettard cité par d'Argenville (*la Conchyliologie*, tome Ier, p. 625), leur a été inspirée sans doute par quelqu'un d'adroit qui voulait conserver ses fruits; ayant réussi à persuader de cette superstition quelqu'un d'un esprit simple, elle s'est accrue peu à peu et est entretenue par ceux qui ont intérêt à ce qu'elle ne se détruise pas.

En Polynésie des coquilles attachées à un pieu ou à une maison indiquent que le lieu est tabou.

Les coquillages faisaient pour ainsi dire partie de la personne même de quelques divinités inférieures. Pausanias, dans sa description des Tritons, dit que leurs ongles ressemblaient à la partie supérieure d'une huître. (*Voyage de Béotie*, c. XXI.)

En Écosse, Shellycoat, le lutin du rivage, est couvert d'herbes de mer et de coquilles de moules; son nom (habit de coquilles) indique la nature de son vêtement. (Thorpe, *Northern mythology*, t. II, p. 21.) On reconnaît son approche au bruit de ses coquilles. Il s'amuse aux dépens des hommes : Un jour, deux pêcheurs entendirent crier : au secours! ils s'approchèrent et virent le lutin qui riait en faisant sonner ses coquilles, (Bassett, p. 164.) En Haute-Bretagne, certaines fées des houles, surtout celles qui étaient âgées, étaient aussi couvertes de *bernis* (patelles) et de moules. (Sébillot, *Contes des paysans*, n° 1.) Victor Hugo raconte, dans les *Travailleurs de la Mer*, que le roi

Digitized by Google

des Auxcriniers était vêtu d'une membrane en forme de pèlerine, laquelle était ornée de quatorze coquilles, sept par devant et sept par derrière, d'une forme extraordinaire.

Les poètes des derniers âges (Jacobi, *Dict. mythologique*) donnaient au dieu Triton une conque pour attribut, comme pour marquer qu'il était la personnification du mugissement de la mer. Il y soufflait pour apaiser les flots et pour effrayer les géants, lorsqu'ils assaillirent l'Olympe. Les Tritons ordinaires avaient aussi pour attribut la conque marine. Le Triton, dont Pline raconte sérieusement l'apparition aux environs de Lisbonne (l. X, c. 4), s'amusait à en jouer, et des gens prétendirent l'avoir entendu.

Lorsque les artistes de la Grèce, de Rome et de l'Inde avaient à représenter les divinités de la mer, ils n'avaient garde d'oublier que les coquillages faisaient partie de leurs emblèmes caractéristiques. La Vénus de Médicis a près d'elle un dauphin et une coquille; la Vénus à la coquille, du musée du Louvre en tient une à la main. Une statuette de terre cuite, mentionnée par Larousse, et qui a fait partie de la collection Pourtalès, représente Vénus nue et agenouillée, sortant d'une coquille bivalve.

La coquille sacrée terrestre est figurée dans la main de plusieurs dieux indiens. (*Annales du musée Guimet, l. c.*)

Dans un grand nombre de tableaux représentant le baptême de Jésus, le Précurseur lui verse l'eau du Jourdain à l'aide d'une coquille Saint-Jacques.

On voit au musée de Rennes (*Catal.*, p. 382) un album indou du XVIIe siècle; dans l'un des dessins qui y figurent, Vishnou porte dans une de ses mains le sankha ou conque marine, à l'aide de laquelle on proclame la victoire.

Dans les mers du Sud, on attribuait les belles couleurs des coquilles à l'intervention des divinités. Les habitants de Macassar croient qu'une partie des géants, enfants de la terre, sont employés par la lune à gouverner les poissons de mer et à vernir les coquilles. (*Aventures d'Abdalla*, p. 422.)

Les traditions populaires n'avaient garde d'oublier les beaux coquillages parmi les ornements des palais sous-marins. Les

Digitized by Google

Shetlandais assuraient que les mermaids demeuraient au fond de l'Océan dans des maisons ornées de perles, de coquilles brillantes et de corail (Thorpe, t. II, p. 173); à Ceuta, on racontait la même chose des cavernes des sirènes.

Souvent les coquilles servaient de navires ou de chars aux divinités; quelques-unes d'entre elles éveillent facilement cette idée par leurs formes.

Dans un bas-relief du musée du Louvre, qui représente la naissance de Vénus, la déesse est debout sur une conque que poussent des Tritons et des Néréides; un autre bas-relief du même musée la montre assise dans une coquille bivalve soutenue par deux centaures marins.

Les poètes, et après eux les peintres, faisaient Amphitrite se promener sur les eaux dans un char en forme de coquille, traîné par des Tritons ou par des dauphins. Les Néréides qui forment son cortège tiennent les rênes de ses coursiers ou soufflent dans leurs conques recourbées. Une fresque célèbre de Raphaël à la Farnésine représente Galathée debout sur une large conque portée sur des roues. Le peintre s'est inspiré du récit du Cyclope dans Philostrate. D'après une légende des bords de la Rance, pendant les orages, les fées se promènent à la suite de leur reine qui est portée sur une barque formée d'une coquille de nautile de la mer du Sud. (Mme de Cerny, *Saint-Suliac*, p. 53.) La pirogue dans laquelle le dieu Ilahi vint aux îles Marquises, était une de ces gigantesques coquilles qui depuis ont été utilisées comme bénitier. (Lesson, *Les Polynésiens*, t. II, p. 220.)

Au moyen âge, on croyait que les sorcières pouvaient naviguer sur des coquilles de moules ou de sourdons, et passer à travers les vagues de tempête. (Reginald Scott, cité par Bassett, p. 373.)

A Paris, la confrérie de Saint-Jacques avait une procession magnifique ; le patron y était figuré, dit un auteur du XVIIe siècle cité par Larousse, par un personnage habillé d'un chapeau, bourdon, canebasse (calebasse) et d'une robe à l'apostolique, toute recoquillée, récamée par-dessus d'écailles et de moules de la mer.

Digitized by Google

§ 2. — *Les coquilles, amulettes et ornements.*

Dès la plus haute antiquité, on constate que les coquilles étaient employées comme amulettes. On a retrouvé dans les sépultures des traces non équivoques de cette croyance. Strabon en signalait l'usage chez des femmes du littoral africain; elles sont encore couramment portées au Çomal, chez les nègres de la Côte-d'Or, et en Algérie; dans l'Indoustan, la conque sacrée est un gage de bonheur pour celui qui la possède.

En Calabre, les coquilles garantissent du mauvais œil; dans les Asturies, pour augmenter son lait, une femme qui nourrit doit porter au cou, suspendu par un cordon, un coquillage appelé *cuenta de la leche* (grain de lait), qui, pour avoir de la vertu, doit avoir été ramassé dans la mer. (Cf. pour les détails, Sébillot, *Légendes de la mer*, t. I, p. 275-277.)

En Haute-Bretagne, pour préserver les enfants des vers, on leur met au cou un collier de patelles. (Sébillot, *L'Enfance du pêcheur*, p. 5[1].)

Des charlatans italiens prétendent que le coquillage appelé dentale (*dentalium*) porté en amulette et pendu au cou, guérit de l'esquinancie. (Valmont de Bomare.) Aux îles Fidji (Wilkes, *Round the World*, p. 408), la coquille du trochus est mise dans un anneau pour servir d'amulette. En Bretagne, des coquillages bleus rendent l'ouïe aux sourds; en Provence, une coquille appelée, à cause de sa forme, oreille de madone, porte bonheur à celui qui l'approche de son oreille. (Sébillot, *Légendes de la Mer*, p. 275.)

Aux Antilles, lors de l'arrivée des Espagnols, les femmes qui exécutaient des danses en l'honneur des chemis et des caciques, faisaient résonner, en guise de castagnettes, les nombreux

1) J'ai déjà parlé plusieurs fois, mais d'une façon sommaire, des coquilles de la Manche; dans un article de l'*Homme* (25 août 1885), intitulé *Les Jeux du rivage*, et dans le premier numéro de la *Revue des traditions populaires*, article intitulé l'*Enfance du pêcheur*.

Digitized by Google

coquillages qu'elles portaient attachés à leurs bras et à leurs jambes. (A. Réville, *Religions des non-civilisés*, t. I, p. 327.) Les danwés, féticheuses de la côte des Esclaves, ont, à l'époque où elles subissent leurs épreuves, des cordons de cauris passés en sautoir sur la poitrine, des bracelets de cauris et d'autres ornements semblables attachés aux mollets et à la cheville. (Abbé Bouche, p. 129.)

Les coquilles figuraient parmi les objets que les sorciers Peaux-Rouges portaient dans leur sac-médecine. (A. Réville, t. I, p. 235.) D'après Lander cité par Hovelacque, le prêtre fétiche sur la côte de Guinée, près du Yoruba, avait à la main une énorme massue autour de laquelle étaient suspendus de nombreux rangs de cauris ; ces chapelets étaient entremêlés de clochettes... de grands coquillages... le nombre des cauris qu'il avait sur lui s'élevait peut-être à vingt mille. (*L'Homme*, 1884, p. 330.)

Aux Nouvelles-Hébrides, les indigènes ont au cou et quelquefois à l'oreille des médaillons faits de coquilles ; ils sont suspendus par une ficelle de poil de roussette, et ils les regardent comme des amulettes efficaces. (*Catalogue du musée arch. de Rennes*, p. 458.)

D'après A. Réville, t. I, p. 83, l'adoption de coquillages comme fétiches viendrait de ce que le non-civilisé y entend un bruissement qui ressemble à un murmure continu ; cette explication ne vise que les conques ; beaucoup d'univalves et de bivalves ne rendent aucun son, et cependant elles sont employées comme amulettes. Sans doute, elles doivent ce privilège à leur rareté, à leurs belles couleurs et aussi aux légendes qui les associent aux divinités.

En Haute-Bretagne, on place dans le berceau du petit pêcheur des coquillages et l'on dit que c'est la vue de toutes ces coquilles qui lui fait choisir le métier de pêcheur ou celui de marin. (Sébillot, *L'Enfance du pêcheur*, p. 5.)

Thevet rapporte, dans les *Singularitez de la France antarctique*, ch. 75, que la planchette qui servait de berceau aux petits Brésiliens, était « ordinairement enioliuée de matachias et chapelets

Digitized by Google

de pourcelaine. » Il est probable qu'en bien d'autres pays on orne les berceaux de coquillages ; sans doute, il s'y rattache autre chose qu'une idée de pure ornementation : ce sont des talismans qui doivent préserver les enfants des mauvais génies, comme les colliers-amulettes.

En Haute-Bretagne, dans un grand nombre de cimetières de la côte et même de l'intérieur des terres, on voit sur les tombes des coquilles de bucardes disposées en croix. Les plus blanches sont les plus recherchées. Je n'ai pu savoir s'il s'y rattachait quelque idée superstitieuse. Il est permis de supposer que c'est une survivance inconsciente de l'époque où l'on enterrait des coquillages avec le cadavre ; on verra plus loin que les Canadiens en mettaient dans la bouche des cadavres. Les Lapons jettent encore dans la tombe de leurs chiens des espèces de coquillages appelés âmes de chiens. (Reclus, t. V, p. 152.)

A Samoa, d'après Wilkes, une large coquille d'ovula est attachée comme ornement à la place d'honneur dans les canots ; quoique le capitaine américain ne le dise pas expressément, il est probable que les indigènes la regardaient comme une sorte de talisman protecteur de leur embarcation. Sur nos propres côtes, on les voit en usage parmi les marins, qui leur assignent une vertu protectrice. Autrefois les bateliers de Trébeurden et de l'île Grande avaient soin, lorsqu'ils s'embarquaient, de renfermer des coquilles Saint-Jacques dans un coffre à l'avant du bateau. Chaque pêcheur était aussi muni d'un demi-fer à cheval, et d'une médaille appelée Madeleine qu'il portait à son cou. S'il s'élevait une tempête, on ouvrait le coffre, chacun s'armait d'une coquille Saint-Jacques, du demi-fer à cheval et de sa médaille, et on essayait de conjurer les vagues. (Comm. de M. L. Calvez.)

A Fidji (Wilkes, p. 364), des coquilles d'*ovula cyprea* couvrent le sommet du mbura ou maison sacrée. Dans plusieurs autres îles de la Polynésie, ce même usage existe ; on peut voir au Musée de la Marine des conques placées au sommet de la perche qui termine les cases de la Nouvelle-Calédonie.

A l'époque quaternaire, on trouve des coquilles employées comme parure. L'homme écrasé de Laugerie-Basse nous montre,

Digitized by Google

dit M. de Mortillet, comment ces pendeloques se distribuaient sur le corps. Il était orné de vingt coquilles percées de cyprées ou porcelaines. Il y en avait quatre sur le front, deux à chaque humérus, quatre à chaque genou et deux sur chaque pied.

Pendant la période robenhausienne, les coquilles marines étaient très recherchées comme objet de parure. Dans la grotte de Cro-Magnon, on a trouvé tout un collier en *Littorina littorea,* coquille de l'Océan. Le squelette des Baoussés-Roussés avait la tête couverte d'une coiffure garnie de *Nassa neritæa*, petite coquille très brillante de la Méditerranée. Le squelette découvert en 1849 près de Dijon était orné d'un bracelet formé avec une énorme coquille de pétoncle, dont on avait enlevé tout le dessus, ne laissant qu'une large zone au pourtour, d'une bague également en coquille, avec un renflement formant chaton, d'un collier composé d'environ trente-huit coquilles de cardes, taillées en triangle et percées d'un trou. Dans la vallée d'Aoste, et près de Grenade, on a trouvé des bracelets en pétoncles et des arcs de cercle en *Venus* ou *Cytherea islandica*, percés aux deux bouts. (*Le Préhistorique*, p. 396 et 562.) Plusieurs de ces ornements sont reproduits dans le *Musée préhistorique*.

Cet usage des colliers se retrouve en bien des pays différents, soit qu'il s'y attache une idée talismanique, soit qu'on les regarde comme une simple parure.

Montézuma possédait un collier composé d'un grand nombre de coquilles fines et fort précieuses de cette partie du monde. Il passait pour la plus riche pièce de son trésor et il le mit au cou de Cortez, pour l'honorer. (Laharpe, t. X, p. 373.)

Les wampuns servaient à la mnémonie comme les quipos des Péruviens; chez les Iroquois, les pièces étaient pour cette raison de différentes couleurs; un sachem Onondaga était héréditairement chargé de leur conservation. A une certaine époque de l'année, on tirait ce collier de la case-trésor et on l'exposait en public, pendant qu'on racontait les faits dont il était destiné à garder le souvenir, coutume encore conservée à l'heure actuelle. (*Art in Shell*, p. 240-241.)

Les femmes Bangaris portent comme ornement des chapelets

Digitized by Google

de coquillages (*Revue d'Anthropologie*, t. II, p. 273) ; à la Nouvelle-Guinée des coquilles servent de colliers. (*Journal of Anthropological Institute*, t. VII, p. 478.) D'Argenville, t. II, p. 117, a appelé Grain de chapelet des sauvages de la Terre-de-Feu, un petit limaçon de mer. Il lui donna ce nom à cause que les sauvages de ce pays, où ce coquillage se rencontre, le ramassent en quantité pour en faire des colliers, des ceintures, des bracelets et des espèces de colliers. Après avoir percé ces limaçons près de la lèvre, ils les enfilent en grand nombre et en font une espèce de tissu auquel ils donnent plus ou moins de largeur, suivant l'usage auquel ils le destinent.

Aux Andaman, les mères portent au cou les crânes de leurs enfants qu'elles décorent avec de petits coquillages. (Man, *Andaman islanders*, p. 75.)

A Saint-Brieuc, les enfants se font des colliers avec des coques enfilées ou des farins (buccins). Vers Saint-Malo, ils se fabriquent des colliers avec des coquilles de brigots (*turbo littoreus*) et les toutes petites cornes que l'on trouve sur le rivage, et qu'on assure provenir des encornés, erreur fondée sur une similitude de nom. (Sébillot, *Jeux de rivage*, p. 489.)

Aux îles Marquises (Radiguet, *Les derniers sauvages*, p. 204), les guerriers, lorsqu'ils sont en grand costume, ont un camail de flanelle écarlate où éclate en plastron nacré la coquille d'une huître perlière. A la Nouvelle-Zélande, certains indigènes portaient au cou une espèce de hausse-col en coquillage. (Laharpe, t. XIX, p. 357.)

Chez les Indiens, les hausse-cols, considérés comme symboles, avaient en beaucoup de cas un caractère religieux, et on s'en servait en général comme de *totems* des clans. Des caractères dérivés de sources mythiques étaient généralement gravés dessus. Les colliers hausse-cols gravés étaient des insignes du rang de celui qui les portait. Les signes qui y étaient marqués dérivaient de plusieurs sources et parfois on y ajoutait probablement des signes numéraux représentant des ennemis tués, des prisonniers ou diverses actions. (*Art in shell*, p. 268 et 267.)

Au Zanguebar, les naturels ornaient leurs ceintures de nudité

Digitized by Google

avec des coquilles appelées monnaie de Guinée. (Valmont de Bomare.) Regenfuss dit que les plus grandes écailles de l'oreille de mer de la Chine servent aux habitants des côtes de Kuriana, d'Uraba et de Naguavara à couvrir les parties du corps que la modestie ne permet pas d'exposer à la vue. (D'Argenville, t. I, p. 579.) Aux Carolines, les femmes portent une ceinture d'écorce ou de coquillages, et les indiens Tupis en parent aussi leur ceinture. (A. Réville, t. II, p. 134 et 359.)

D'après une tradition rapportée par Deric, *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, avant de s'embarquer, les marins allaient acheter aux druidesses du mont Belenus (Tombelaine) des flèches qui, lancées dans les flots par le plus jeune et le plus beau marin de l'équipage, avaient, au dire des prêtresses, la vertu d'apaiser les tempêtes. Au retour du navire, le jeune homme venait offrir des présents aux druidesses qui attachaient sur ses vêtements des coquilles dont le nombre était en raison de son mérite ou plutôt de sa générosité. On sait qu'au moyen âge les coquilles Saint-Jacques ornaient les habits des pèlerins et formaient les insignes de la profession.

Les sauvages brésiliens (Thevet, *Singularitez*, p. 163) se perçaient la lèvre inférieure et y introduisaient une espèce de vignot. A la Nouvelle-Guinée, les indigènes se passent dans la cloison du nez un cône de coquilles blanches. (*Journal of Anthrop. Inst.*, t. VII, p. 477.) Les Esquimaux de la côte orientale ont la même coutume. (Réville, t. I, p. 287.)

Au British Museum, une mâchoire inférieure, arrangée pour être portée comme bracelet, est ornée de coquilles et de capsules de goëmon. (*Journal of Anth. Institute*, t. XI, p. 297.)

Aux îles Santa-Cruz, les indigènes portent des bracelets de coquillages (*Revue d'Anth.*, t. III, p. 364); à Mallicolo, ils sont formés de coquilles blanches et noires (Laharpe, t. XXI, p. 52); les ambassadeurs envoyés aux Espagnols par les Mexicains avaient au bras gauche une grande coquille en forme de bouclier. (*Ibid.*, t. X, p. 305.) Pendant son séjour à Fernando-Po, le docteur Thiercelin remarqua que les Boobies portaient des bracelets et des jarretières, composés de petits morceaux de coquil-

Digitized by Google

lages blancs bien taillés, bien polis, rappelant des perles enfilées en chapelet. Ils servaient de monnaie. Chacun portait sur soi son trésor et ils ne s'en défaisaient que dans les circonstances les plus critiques et les plus solennelles. (*Journal d'un baleinier*, t. I, p. 116.)

A la Nouvelle-Calédonie, les indigènes se servent de la coquille du cône damier pour fabriquer un bracelet d'un seul morceau qu'ils portent au-dessus du coude. La coquille est usée jusqu'à la dernière spire, puis on en use la surface pour l'unir et lui donner la couleur blanche. (*Musée arch. de Rennes,* p. 487.) On a pu voir plus haut que nos ancêtres préhistoriques connaissaient cet ornement. En Haute-Bretagne, les enfants se font des bagues avec les coquilles de patelles dont ils détachent la couronne par percussion.

Les coquilles étaient aussi attachées aux animaux, soit dans un but d'ornementation, soit pour les préserver des disgrâces. Chez les Bangaris, à la tête des caravanes marche un beau taureau couvert de draperies éclatantes, de sonnettes et d'ornements en cauris. C'est le bœuf Hadeo, le dieu des Bangaris, qui dirige la marche. (*Revue d'Anthropologie*, t. II, p. 273.) Les Turcs et les Levantins garnissaient les harnais de leurs chevaux avec des cauris et en revêtaient leurs murs. (Valmont de Bomare.)

Gratius Faliscus mentionne dans son poème sur la chasse, parmi les amulettes destinées à préserver les chiens du mauvais œil et de la rage, l'emploi de colliers de coquillages réputés pour leur vertu. (H. Gaidoz, *La Rage et saint Hubert*, p. 14.)

Les coquilles semblent avoir, par leur couleur, fait partie, chez les sauvages, d'une sorte de langue emblématique analogue au langage des fleurs. Dans *Atala*, Chateaubriand fait ainsi parler un guerrier : « J'ai attaché au cou de la vierge un collier de porcelaine (sorte de coquillage) ; on y voit trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes craintes, trois bleus pour mes espérances. »

Digitized by Google

§ 3. — *Les coquilles, monnaies et ustensiles.*

Dans les fouilles faites dans les grottes de l'époque quaternaire, on a trouvé, très loin de la mer, des coquilles marines. Habituellement, elles sont trouées, pourtant parfois elles ne le sont pas. M. de Mortillet pense que probablement elles servaient de moyen d'échange. (*Le Préhistorique*, p. 398.)

On constate encore, à notre époque, un assez grand nombre de peuples qui les emploient dans leurs relations commerciales.

L'espèce appelée monnaie de Guinée, petite porcelaine, qui est nommée vulgairement pucelage ou colique (*cyprea moneta*), sert de monnaie aux îles du Cap-Vert, au Sénégal, au Bengale, à Loanda et dans quelques îles des Philippines (Valmont de Bomare). Les coquilles d'*Achatina moneta* forment une monnaie du Benguela et les vampums des Peaux-Rouges sont des fragments de *venus mercenaria*. (*Soc. d'Anthrop.*, 1876, p. 182).

En 1630, Morton disait que les indigènes de la Nouvelle-Angleterre se servaient pour les échanges de colliers de coquilles les grains blancs avaient une valeur analogue à celle de l'argent chez les Européens ; ceux de couleur étaiens prisés comme notre or. (*Art in shell*, p. 236.)

Dans les pays où elles remplacent les métaux précieux, elles leur sont aussi substituées dans les contes et dans les cérémonies. Bouche, *Côte des Esclaves*, p. 139, rapporte un conte nago, dans lequel un oiseau merveilleux laisse échapper des cauris, exactement comme les ânes de nos récits européens pondent de l'or. Dans une autre légende, p. 135, la maison d'une petite fille, protégée des dieux, se trouve remplie de cauris. Les Indiens du Canada mettaient dans la bouche des morts des grains de porcelaine, usage sans doute analogue à l'obole de Caron. (Laharpe, t. XIV, p. 442.) Les Baghirmi, peuple africain, placent dans la bouche du mort une petite calebasse pleine de cauris qui lui servira à payer son passage vers un autre monde. (Reclus, t. XII, p. 722.)

Digitized by Google

La coquille de mer, le cauris, monnaie primitive, qu'on retrouve encore de nos jours chez quelques peuplades, orna un grand nombre de monnaies. (La Landelle, *Langage des Marins*, p. 136.) C'était ou une survivance de l'époque où elles servaient aux échanges, ou l'indication que la cité était adonnée à la pêche.

On peut constater, même en Europe, des traces de l'époque où les coquilles constituaient une véritable monnaie. Les guignettes, petits coquillages de la Charente, étaient autrefois données en étrennes aux enfants par la population littorale. (Cf. Lesson, *Ère celt.*, p. 78.) (Comm. de M. G. Musset.)

Un proverbe bas-breton y fait peut-être aussi allusion : *Kregin hen euz.* Il a des coquilles. Il a du foin dans ses bottes. (Sauvé, *Lavarou Koz*). Toutefois, aux environs de Tréguier, on assure que de grands tas de coquilles de patelles auprès des maisons des pêcheurs sont un indice certain qu'il y a dans les armoires de grands tas d'écus. (Comm. de M. Le Calvez.)

En Haute-Bretagne, les coquilles sont pour les enfants des objets de commerce : ils simulent de petites boutiques où des coquilles d'une certaine espèce sont échangées contre d'autres d'une nature différente. (Sébillot, *Jeux*, p. 488.)

D'après Monteil, *Histoire des Français*, t. I, p. 377, au XIVe siècle, les pèlerins vendaient des médailles et des coquilles de Saint-Michel; l'ordonnance de février 1393 les exemptait du droit d'aide. Ces coquilles venaient principalement de Saint-Michel-en-péril-de-Mer et de Saint-Jacques en Galice.

C'est à ce commerce que se rapportent les proverbes suivants, beaucoup plus usités jadis qu'ils ne le sont, maintenant que la coutume qui leur avait donné naissance est tombée en désuétude :

— Il vend bien ses coquilles.
— Il ne donne pas ses coquilles.
— Il fait bien valoir ses coquilles.
— A qui vendez-vous vos coquilles ?
— Portez vos coquilles ailleurs.
— Qui a de l'argent a des coquilles.
— Vendre des coquilles à ceux de Saint-Michel.

Digitized by Google

Sur le littoral de la Manche, des lutins s'amusent à étaler sur le rivage des objets qui brillent comme de l'or et ressemblent à des pièces frappées ; si on va pour les ramasser, on voit que ce sont de simples coquilles. (Sébillot, *Légendes de la mer*, p. 278.)

Certains sauvages font des coupes avec des coquilles de nautiles. (Valmont de Bomare.) Les Indiens de l'Amérique du Nord coupaient une partie de certaines grosses univalves, principalement de l'espèce *Busycon perversum* et obtenaient ainsi un vase très commode, les spires intérieures ayant été soigneusement enlevées. On peut en voir des spécimens au musée de Washington ; plus tard on imita en terre cette forme de vase. (*Art in Shell*, p. 194-198.) D'après Pictet, *Origines indo-européennes*, cité par Larousse, dans les temps anciens on se servait comme vases de libations de grands coquillages appelés tritons.

Rondelet, en parlant de l'*Olearia*, dit que les orfèvres font, avec la coquille de ce limaçon, des aiguières fort élégantes, en y ajoutant un pied et une anse, et que quelques-uns regardent ces vases comme un préservatif contre les poisons. (D'Argenville, t. II, p. 47.)

Dans les chaumières des Shetland, on suspend horizontalement le *fusus antiquus*, et l'on s'en sert comme d'une lampe ; l'huile est contenue dans la cavité de la coquille et la mèche passe dans le canal. (Woodward, cité par Rolland, t. III.)

Aux environs de Cancale, les patelles servent de récipient à l'huile dans les petites lampes appelées *crassets*.

La moule commune et quelques autres coquilles portent le nom de coquilles des peintres, parce que les peintres y plaçaient les couleurs.

En Bretagne, on emploie assez fréquemment pour puiser le lait ou pour boire, des coquilles Saint-Jacques, et l'on peut en voir, au Musée d'Ethnographie, qui ont un manche attaché avec des ligatures qui rappellent des ustensiles analogues usités en Polynésie.

Les Indiens se sont servis de coquilles en guise de cuillers, soit en leur laissant la forme naturelle, soit en les taillant de

Digitized by Google

manière à garder une sorte de poignée que le doigt peut saisir. (*Art in Shell*, p. 200.)

D'après Pline, l. XXXII, c. 53, les cochlées rondes étaient en usage pour mesurer l'huile.

L'enveloppe des oursins sert en Haute-Bretagne d'encrier, de sablier ou de boîte à fil.

En Chine, des tridacnes sont employées comme abreuvoirs pour les bestiaux, et de riches mandarins possèdent des baignoires faites d'une de ces coquilles.

La république de Venise envoya à François Ier une magnifique tridacne qui resta, jusqu'à Louis XIV, dans le trésor royal; mais le curé Languet finit par l'obtenir de ce monarque et fit des deux valves les deux merveilleux bénitiers qui décorent encore l'église Saint-Sulpice. (A. Landrin, *Monstres marins*, p. 16-17.)

Dans un récit de la Cornouaille anglaise, une fille, qui a consenti à aller soigner un enfant des fairies, voit au milieu d'une belle salle un enfant couché dans un petit lit fait d'un coquillage si brillant qu'on ne pouvait le regarder. (Brueyre, *Contes pop. de la Grande-Bretagne*, p. 220, d'après Hunt.)

Dans plusieurs contrées des Indes, les croisées des maisons sont faites, non pas de vitres comme en Europe, mais de coquilles transparentes coupées en petits carrés. L'espèce qu'on emploie a été nommée Placune vitrée. Toutes les églises de Goa sont encore vitrées de ces coquilles. (*Magasin pittoresque*, 1850, p. 125.) Le musée d'Ethnographie possède des vitres de *placune* venant de Manille. De Guignes a constaté l'usage de ces vitres en Chine. (*Voy. à Pékin*, t. II, p. 77, 299, etc.)

Chez certaines tribus indiennes, des coquilles, généralement de grandes dimensions, représentaient la figure humaine, d'une façon souvent très primitive. On en trouve en grande quantité dans les mounds du Tennessee. Leur forme a fait supposer qu'on s'en était servi en guise de masques, et qu'ils ont pu être placés sur la face des morts, comme certains masques de métal en usage chez des nations orientales. (*Art in Shell*, p. 294.) Cette supposition semble confirmée par le fait qu'on les a trouvées sur la tête ou sur la poitrine des squelettes.

Digitized by Google

On rencontre de nombreux exemples de l'emploi des coquilles comme instruments de guerre, de chasse, de labour ou de construction. Drake constata que quelques tribus de l'Amérique du Sud avaient des hachettes et des couteaux faits avec des coquilles atteignant souvent un pied de longueur. Elles étaient taillées, polies avec art et semblaient devoir être de longue durée. (*Art in Shell*, p. 202.)

A la Nouvelle-Calédonie, on fabrique des haches plates en coquilles de grandes dimensions et de forme ronde; elles sont faites sur le même modèle que les belles pièces de jade que l'on voit dans nos musées d'ethnographie, mais elles sont moins communes. (Comm. de M. A. de Mortillet.) Les tridacnes sont assez épaisses et pourtant leur bord est assez mince pour que les Polynésiens puissent en faire des pioches, des haches et d'autres instruments du même genre. (Larousse, *Dict.*) Les Indiens de la Floride avaient des casse-têtes faits avec la coque du *Busycon perversum;* un trou percé dans l'épaisseur de la coque servait à passer le manche de cette arme. (*Art in Shell*, p. 211.)

Chez les Fuégiens, le seul outil indigène est une grande coquille de Mytilus, taillée et rendue tranchante, solidement emmanchée avec une lanière de peau de phoque, sur une pierre destinée à être tenue à pleine main. (*L'Homme*, 1884, p. 213.)

Les Indiens des îles Vancouver sculptent encore maintenant avec des couteaux de coquillages les curieuses images de bois qu'ils placent sur les tombes. (Sproat, *Savage life*, p. 89.)

On a aussi trouvé en plusieurs endroits de l'Amérique des celts faits avec des coquilles du genre *Strombus* ou du genre *Busycon*. Elles sont polies comme les ustensiles similaires fabriqués avec de la pierre. Une gravure de l'*Admiranda Narratio* montre un Indien qui s'en sert pour creuser un canot. Wood disait aussi que les Indiens de la Nouvelle-Angleterre, avant d'avoir des outils européens, creusaient leurs canots avec des coquilles taillées de tridacnes ou d'huîtres. Catlin en a retrouvé l'usage chez des naturels de Vancouver. (*Art in Shell*, p. 204.)

Lorsque les premiers explorateurs abordèrent les côtes de la Nouvelle-Angleterre, ils virent que, pour labourer, les indigènes

Digitized by Google

se servaient de coquilles qu'ils emmanchaient au moyen de ligatures ou de trous percés dans l'épaisseur de la coquille. (*Art in Shell*, p. 207.)

Les anciens Indiens se servaient, en guise de grattoirs, de coquilles percées pour recevoir un manche. (*Ibid.*, p. 205.)

Chez les Coradjis (Australie), chez plusieurs autres peuplades c'est une coquille tranchante qui sert à tatouer (*Soc. d'Anthr.*), 2e série, t. VII, p. 291.) A Tahiti (Laharpe, t. XVIII, p. 288), on employait certaines coquilles en guise de couteaux ; à la Nouvelle-Calédonie, on fait aussi des couteaux avec des écailles. Les récits des anciens voyageurs ont mentionné l'usage de coquilles façonnées de manière à servir de couteaux ; un chef indien, Powhatan, faisait torturer ses ennemis avec une coquille de mollusque ; ses femmes s'en servaient pour se couper les cheveux. Nombre d'auteurs constatent qu'elles étaient employées pour scalper. (*Art in Shell*, p. 202.)

Jadis les Indiens se servaient, en guise de pinces à épiler, de coquilles de bivalves. (*Ibid.*, p. 202.)

L'espèce de noyau sur lequel s'enroulent, comme sur le poteau d'un escalier, les spirales de certaines univalves avaient été, utilisées par les indigènes qui en avaient fait des épingles. (*Ibid.*, p. 213-214.) Les planches de cet ouvrage en reproduisent plusieurs, dont quelques-unes sont pointues aux deux bouts ; les autres ont des têtes comme les épingles des civilisés.

A l'époque préhistorique, on a trouvé un hameçon fait en coquillage. D'après M. Ph. Salmon, c'est le seul instrument de ce genre qui ait été jusqu'ici constaté. Cela tient sans doute à la fragilité de la matière. Les indigènes de Tahiti ont des hameçons faits avec des mères-perles, et chaque pêcheur sait confectionner le sien. (*Art in Shell*, p. 210.) Les hameçons et les autres instruments de pêche en coquilles semblent avoir été très rares parmi les populations indigènes de la côte atlantique ; mais on en trouve un grand nombre dans les tombeaux des rivages du Pacifique ; ils sont très ingénieusement taillés ; dans les îles du Pacifique et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, on se sert encore, en divers endroits, d'instruments de pêche en coquillages. (*Ibid.*, p. 208.)

Digitized by Google

Les coquilles, surtout celles des grandes espèces du genre buccin, étaient assez fréquemment usitées comme instruments de musique et d'appel. Parmi ceux des Polynésiens, figurait une sorte de conque marine faite avec la coquille d'une moule énorme, très abondante dans leurs parages. (Réville, t. II, p. 24.) Les sauvages joignent ensemble des tonnes, des buccins, des porcelaines et des casques et en forment des espèces de lyres qui, exposées à des courants d'air, rendent certains sons propres à les charmer. (Valmont de Bomare.) Pline parle, l. XXXII, c. 53, des hélices et des actinophores avec lesquels on chantait.

Dans l'antiquité, le nom de la trompette guerrière était celui du buccin dont on s'était servi aux premiers temps. Les montagnards corses, dans leurs guerres avec les Génois, employaient en guise de cor une conque marine. (G. de Molinari, *Au Canada*, etc., p. 238.) Dans toutes les îles du grand Océan, les trompettes marines (*Trito variegatum*) donnent le signal de la guerre; à Ualan, elles sont déposées sur l'autel de Nazuenziap et ne servent que dans les cérémonies religieuses. (Rienzi, t. II, p. 169.) Le lambis, espèce de gros colimaçon des mers d'Amérique, sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages. (Valmont de Bomare.)

L'usage de la conque n'était pas exclusivement guerrier. Renard, *Les Phares*, p. 261, rapporte d'après Coulier, que chez les Étrusques, pendant les brouillards, les gardiens des phares sonnaient de la conque marine. Dans l'*Idylle* IX de Théocrite, Menalque prend la conque et en fait aussitôt retentir les airs. Dans Ovide, *Métamorphoses*, t. I, fable 7, Triton, obéissant à Neptune, prend son cornet que plusieurs tours recourbent et vont élargissant jusqu'au bout, cornet dont le son élancé du milieu de la mer se fait entendre à toutes les deux rives.

Dans toute la Provence, principalement à l'époque des moissons, on se sert de bious (*buccinum undatum*) pour appeler les ouvriers au travail et aussi pour correspondre à d'assez grandes distances au moyen de sons convenus. (Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône*.)

Sur le littoral de la Haute-Bretagne, on appelle les travailleurs

Digitized by Google

qui sont dans les champs en soufflant dans de gros buccins, appelés *cornes*, que les marins apportent. A Étretat, lorsque les pêcheurs arrivent, ils font entendre quatre coups de trompe ; c'est un signal qu'ils donnent en soufflant dans de grosses coquilles roses percées par la pointe, afin qu'on vienne leur porter secours et les aider à virer leurs bateaux sur le perré au moyen de cabestans et de câbles. (A. Karr, *Le Chemin le plus court*, p. 87.)

Les conques étaient au nombre des instruments de musique des Péruviens, les prêtres mexicains en jouaient aussi, et, au moment de la fête du « retour des dieux », la nouvelle de leur arrivée était annoncée, au son des cornets et des conques, du haut de tous les téocalli. (A. Réville, p. 352, 123, 140.)

A bord de certains vaisseaux maudits, dont on raconte la légende en Basse-Bretagne, les commandements se font au moyen de conques marines, dont le bruit strident s'entend à plusieurs milles de distance. (*Mélusine*, t. II, c. 137.)

Autrefois, à Saint-Malo, les bonnes plaçaient aux yeux des enfants qui louchaient des patelles percées d'un trou, de manière à leur rectifier la vue, comme on le fait au moyen de lunettes. (Sébillot, *Jeux*, p. 489.) Dans le pays de Tréguier, cet instrument est encore d'un usage courant. (Comm. de M. Le Calvez.)

Au XVIIe siècle, on croyait que la porcelaine se faisait avec des coquilles de limaçons de mer qui ressemblent par le dedans à la mère de la perle. (Dampier, *Voyages*, t. II, p. 101.)

En armoiries, les coquilles sont d'un usage assez fréquent. Selon quelques héraldistes, elles symbolisent les longs voyages et particulièrement les voyages d'outre-mer. Le *Dictionnaire Larousse* en donne une assez longue liste.

La famille de Shelley avait trois conques dans ses armoiries ; d'après la tradition, Phinéas, l'un des membres de cette famille, qui alla à la croisade, en possédait trois : l'une d'airain, la seconde d'argent et la troisième d'or. Celle d'airain faisait évanouir le mauvais sort, la seconde mettait en fuite les géants et les esprits, la troisième anéantissait les lois de Satan, établissai

Digitized by Google

celles de Dieu et gagnait les cœurs à ceux qui y soufflaient. (*Revue britannique*, 1869, t. II, p. 365.)

Les armoiries d'Étaples portent trois *hénons*, sorte de petit coquillage bivalve très abondant aux environs. (Deseille, *Glossaire boulonnais*.)

Le grand collier de l'ordre de Saint-Michel se composait de coquillages d'argent entrelacés par des aiguillettes d'or.

Les chevaliers de l'ordre du Navire, créé par le roi de Naples, Charles III, avaient pour marque distinctive un navire en or, toutes voiles dehors, suspendu à une chaîne formée par des coquilles d'or. L'ordre de Saint-Jacques, créé en Hollande en 1290, avait aussi pour emblèmes des coquilles.

Quelques historiens rapportent qu'en 1269, saint Louis fonda un ordre de Navire, de la Coquille de Mer ou du Double Croissant.

Les chevaliers de Saint-Michel s'appelaient chevaliers à coquille.

Une partie de la façade latérale, dite Plateria, à l'église Saint-Jacques-de-Compostelle, est soutenue par une console très hardie figurant une coquille et appelée par les Espagnols, la Concha.

Au XVIIIe siècle, on voit apparaître une ornementation empruntée presque tout entière aux algues et aux coquillages, ornementation baroque parfois, curieuse et élégante souvent, mais toujours originale, qui est connue sous le nom de rocaille. (Larousse.)

Dans les anciens parterres, on traçait des dessins imitant les coquilles marines, et au XVIe siècle, une coiffure était en forme de coquille :

> Demoiselles, pour paraître gentilles,
> Portent ennuyt de si justes coquilles
> Qu'il semble advis qu'elles soient decoëffés.
>
> (*J. Trotet*, cité par Larousse.)

Une partie d'épée qui protégeait la main et était en forme de coquille, portait aussi ce nom. On le donnait au XVIIe siècle à un carrosse léger qui affectait la forme d'une conque ; on faisait aussi des vases en forme de coquille.

Digitized by Google

§ 4. — *Les Coquilles et les Jeux.*

En France et en Angleterre, on croit sur le littoral qu'c appliquant à son oreille une coquille de buccin, on entend le bru de la mer. (Sébillot, *Légendes de la Mer*, t. I, p. 127.)

Les enfants des pêcheurs de la Manche construisent de petit maisons avec des coquilles Saint-Jacques ; ils se servent, en guis de verre, des patelles, et lorsqu'ils jouent au ménage ou à la bou tique, ils emploient divers coquillages. Avec les *bernis* (patelles ils se font des lunettes : les plus estimées sont celles qu trouées au sommet du cône pour le passage du rayon visue sont percées aussi sur le côté de manière à pouvoir être réunie par une ficelle et à imiter des lunettes véritables. (Sébillot, *Jeu du rivage*, p. 489.)

Ils mettent à l'eau des coquilles de ricardeaux (*pecten jac bæus*) ou d'ormées (oreille de mer), et ils les font se choque comme des navires qui s'abordent. Il tirent des présages de coquilles qu'ils mettent à flotter sur la mer; si elle reste à flot celui qui l'y a mise réussira; si elle coule, il sera malheureux (Sébillot, *L'Enfance du Pêcheur*, p. 9.)

Sur le littoral de la Manche, les enfants attachent avec de ficelles des coquilles Saint-Jacques, les remplissent, et, les traî nant après eux, disent qu'ils vont porter du fumier dans le champs.

A Saint-Malo, on faisait jadis, avec une coquille de bernis qu'o surmontait d'une pelure d'oignon, une espèce d'instrument d musique; on le faisait tourner autour d'un bâton, et il produisai un bruit assez strident. (Sébillot, *Jeux du rivage*.)

Les Motu de la Nouvelle-Guinée ont imaginé de se servir, e guise de toupies, de certains coquillages qu'on trouve en abon dance sur leurs côtes. (Turner, *Journal of Anthropological Institute*, t. VIII, p. 483.)

Sur le littoral de la Manche, les pièces du jeu de bouchon son des coquillages.

Pour prouver leur adresse, les jeunes Andamanais lancent de

Digitized by Google

coquilles en l'air. (Man, p. 167.) Aux environs de Saint-Malo, on les lance par-dessous la jambe ; les enfants adroits les font ainsi atteindre une grande hauteur.

Dans le même pays, on s'amuse à faire voler sur la crête de plusieurs vagues des coquilles plates, surtout des tests d'huîtres. Ce jeu était connu des Grecs, qui lui donnaient le nom d'*Epostracismus*. Nous aperçûmes, dit Minutius Félix, cité dans le *Dictionnaire des Jeux,* des enfants se disputer, en lançant des coquilles sur la surface de la mer. Le jeu consistait à prendre une coquille polie par le frottement et l'agitation des flots ; on la plaçait entre les doigts, afin qu'elle surnageât, étant soulevée de temps à autre par les flots qu'elle touchait. Le vainqueur était celui qui avait envoyé sa coquille plus loin, ou qui lui avait fait faire plus de bonds.

Le jeu que les Nègres jouent et qu'ils ont aussi apporté dans les îles d'Amérique, est une espèce de jeu de dés. Il est composé de quatre Bouges ou coquilles qui leur servent de monnaies. Elles ont un trou fait exprès dans la partie convexe, assez grand pour qu'elles puissent tenir sur ce côté-là aussi aisément que sur l'autre. Il les remuent dans la main, comme on remue les dés, et les jettent sur une table. Si tous les côtés troués se trouvent dessus, ou tous les côtés opposés, ou enfin, deux d'une façon et deux de l'autre, le joueur gagne, mais si le nombre des trous ou des dessous est impair, il a perdu. (Le P. Labat, cité dans le *Dictionnaire des Jeux de l'Enfance*, 1807.)

Un jeu d'enfants chez les Grecs consistait à jeter en l'air une coquille, blanche d'un côté et noire de l'autre. Il fallait, avant qu'elle fût tombée, crier : Jour ou nuit. (*Revue contemporaine*, XLVI p. 235.)

§ 5. — *Les Coquilles et la Médecine.*

Dans la médecine antique, les coquilles étaient d'un emploi fréquent. Pline en parle en plusieurs endroits, et donne une assez longue énumération des cas où, broyées et avalées, elles produisaient des effets salutaires.

Digitized by Google

A l'époque moderne, il semble que la médecine, même superstitieuse, en a fait un bien moins grand usage ; ce que j'ai pu relever à ce sujet est loin d'approcher de ce que Pline tout seul a consigné dans son *Histoire naturelle*.

La cendre des écailles d'huîtres, incorporée dans du miel, est bonne, dit-il, pour la luette et les amygdales. On s'en sert dans de l'eau pour les parotides, les tumeurs, les duretés des mamelles, les ulcères de la tête. Les femmes s'en servent pour effacer leurs rides. On en saupoudre les parties brûlées ; c'est un bon dentifrice. Dans du vinaigre, elle guérit les démangeaisons et les éruptions pituiteuses. Pilée crue, la coquille guérit les scrofules et les engelures des pieds. Les myax (moules) calcinés comme les murex et appliqués avec du miel, guérissent les morsures faites par les chiens ou par les hommes, les lèpres, le lentigo. Leur cendre, lavée, remédie aux brouillards de la vue, aux granulations, aux taies, aux affections des gencives et des dents, aux éruptions pituiteuses... La cendre des mitules, comme celle des murex, a une vertu caustique et s'emploie pour les lèpres, le lentigo et les taches. Pour retirer les traits engagés dans les chairs, on employait la cendre de test de pourpre. (Pline, l. XXXII, c. 43, c. 24, 31, 43.)

Les écailles de moules passaient pour diurétiques ; on les employait aussi contre les taies et les onglets qui naissent sur les yeux des chevaux. (Valmont de Bomare.)

Le test des hérissons de mer, broyé et appliqué avec de l'eau, combat les tumeurs commençantes. La cendre des murex et des pourpres est également employée. (Pline, l. XXXII, c. 24.)

On se servait aussi de ces derniers coquillages en topique ; calcinés avec leur chair, ils étaient plus efficaces.

D'après Dioscoride, l. II, c. 1, l'écaille de hérisson marin brûlée se mêle aux préparations avec lesquelles on chasse la rogne ; la cendre des écailles modifie les ulcères et diminue la chair superflue.

Pour guérir les scrofules on se sert des écailles du hérisson de mer, broyées et appliquées avec du vinaigre ; des écailles de la scolopendre de mer. (Pline, l. XXXII, c. 28.)

Digitized by Google

L'opercule des pourpres, broyé, agglutine les nerfs, même coupés en travers. L'opercule du murex en fumigation est très bon pour les suffocations hystériques. (Pline, l. XXXII, c. 41, 46.)

La cendre de la coquille des murex ou des conchylions, en topique avec du miel, efface les taches du visage chez les femmes. Au genre des murex appartiennent les coquilles appelées par les Grecs, colathies ou coryphies; également turbinées, mais beaucoup plus petites, elles ont plus d'efficacité; elles entretiennent la bonne odeur de la bouche.

La cendre des coquilles de murex avec du miel, ou de conchylion avec du vin miellé, guérit les parotides.

La cendre du murex avec de l'huile enlève les tumeurs.

La cendre de test de murex ou de pourpre avec du miel, est efficace pour la guérison des mamelles.

La cendre du test des murex et des pourpres s'applique utilement avec du miel sur les ulcères de la tête. La poudre de la coquille du conchylion (coquillage à pourpre) même non calciné, fournit avec l'eau un bon topique. (Pline, l. XXXII, c. 27, 25, 44, 46, 23.)

La cendre du murex était un dentifrice. (L. XXXII, c. 26.)

La cendre des buccins brûlée dans un vaisseau de terre cru, sera une poudre très utile pour frotter les dents. On l'emploie utilement pour les brûlures qui viennent du feu, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit endurcie. (Dioscoride, l. III, c. 3.)

Dans la coxalgie, on administre pendant quinze jours en lavement trois oboles de conques délayées dans deux setiers de vin. (Pline, l. XXXII, c. 30.)

Les habitants de Java et de Malaie se servent du tuyau d'orge en poudre comme d'un diurétique. La couleur de ce corps a fait penser aux uns qu'il était propre à guérir le pissement de sang et la difficulté d'uriner, et, par une contrariété d'idées, les autres ont cru qu'il pouvait, à cause de cela, occasionner ces maladies. (Guettard, dans d'*Argenville*, t. I, p. 625.)

Un chirurgien hollandais a dit « qu'étant en son païs, il faisoit dissoudre les coquilles de mer dans le suc de citron, que tout le

Digitized by Google

monde prenoit pour un lait de perles, qu'il s'en servoit pour les dartres du visage et que cela les guérissoit ordinairement. » (*La Médecine des pauvres*, Paris, 1741, p. 532.)

Dans le même ouvrage, p. 497, on trouve la recette suivante : Saupoudrez les ulcères de poudre d'écailles d'huîtres brûlées ou même crues.

Jadis à Penvenan, près de Tréguier, les femmes, pour faire passer leur lait, s'appliquaient sur le sein de grandes coquilles de patelles non percées. (Comm. de M. Le Calvez.)

Les *Admirables secrets du Grand Albert*, Cologne, 1721, l. III, en conseillent aussi l'emploi « réduites en poudre, cruës ou brûlées, mêlées avec un peu de beurre frais, elles ont une puissance merveilleuse pour dessécher les hémorroïdes qui fluent depuis longtemps. On les met sur des ulcères inveterez et purulens, elles les dessèchent et nettoyent admirablement. »

D'après un procès récent qui a eu lieu à Nantes, les demoiselles T... prétendaient guérir la rage, de père en filles, au moyen de la poudre d'huîtres mâles qu'elles faisaient avaler à leurs clients.

Ce remède singulier était usité dans l'ancienne médecine. On le trouve indiqué dans la *Médecine et la Chirurgie des pauvres*, p. 476-8 : « D'abord qu'on aura été mordu d'une bête enragée, ou qu'on soupçonne de l'être, pour empêcher toutes les suites fâcheuses d'une telle morsure sans être obligé d'aller se baigner dans la mer, faites brûler l'écaille de dessous d'un (*sic*) huître en la mettant sur la braise couverte de charbon noir, qui s'allumant la brûlera, et l'y laisser jusqu'à ce qu'elle soit toute blanche et se rompe facilement, ensuite la mettre en poudre, qui se conserve très longtemps sans se corrompre ; aussi on en peut faire provision quand on se trouve en lieu où il y en a. Prenez la poudre d'une écaille ou même davantage, car le plus ne peut nuire, tant aux hommes qu'aux bêtes, et avec quatre œufs faites-en une omelette que vous fricasserez avec de l'huile d'olive au lieu de beurre : faites-la manger à la personne mordue étant à jeun, et qu'elle soit ensuite six heures sans rien prendre, et quand elle auroit eu un accès de rage, assurément elle guérira ; et, pour

Digitized by Google

plus grande précaution, il faut réitérer le remède de deux jours l'un, trois fois. Un gentilhomme de Picardie, proche de la mer, a préservé beaucoup de personnes de sa famille, mordues d'une bête enragée sans les faire baigner dans la mer, en leur faisant manger de la susdite omelette, mais de plus il en appliquait sur la playe.

« Pour les chiens mordus, on leur fait manger la poudre d'une écaille calcinée avec de l'huile d'olive, puis on les laisse jeûner, et on réitère trois fois en six jours, comme aux hommes.

« Aux chevaux, bœufs et vaches, il faut la poudre de quatre ou cinq écailles bien calcinées, et leur faire avaler avec de bonne huile d'olive. ..

« Il y en a qui font avaler aux hommes une dragme de la poudre d'écaille d'huître, de celle de dessous calcinée au feu dans un verre de vin blanc. »

Digitized by Google

ETUDES ETHNOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR L'EXPOSITION COLONIALE ET INDIENNE DE LONDRES

PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY

Conservateur du Musée d'Ethnographie.

(*Suite.*)

IV

COLONIES ASIATIQUES

Hong-Kong. — La petite île de Hong-Kong qui n'a que 29 milles carrés, possède actuellement 180,000 habitants, dont 3,000 Blancs environ.

Les Chinois, qui s'y sont installés sous la protection du pavillon britannique, y ont importé la plupart des branches de commerce de l'Empire du Milieu et leur exposition à South Kensington est comme un résumé de l'ethnographie nationale.

Les objets présentés par les *guildes* de Hong-Kong sont de ceux que le négoce répand un peu partout, surtout dans l'Extrême-Orient, et il n'y a pas lieu d'insister sur leurs caractères.

On voit là des outils de fer et de cuivre, des rotangs et des bambous travaillés, des bois de camphriers et des ivoires ciselés, des terres cuites, des grès coloriés, des pipes, de la droguerie, etc.

L'exposition de Hong-Kong est naturellement complétée par

Digitized by Google

un bazar chinois, où des vendeurs indigènes de types très accentués offrent leurs marchandises avec un obséquieux empressement.

British North Borneo est beaucoup plus intéressant. Dans le vaste territoire qui porte aujourd'hui ce nom et qui embrasse un sixième de la superficie de la grande île de Kalémantan, les agents de la compagnie anglaise se sont rencontrés avec des Malais, et surtout avec des Indonésiens de tribus diverses.

Sur le littoral, en effet, vivent juxtaposés des Biadjous (Bajaus) ou Tziganes de mer, des Maures de Solo, des Boughis de Célèbes, des Illanouns de Mindanao, tandis qu'à l'intérieur on rencontre des Boulédoupis, que notre collaborateur et ami, le docteur Montano, a le premier scientifiquement étudiés [1], et qui se mélangent de Doumpas au nord, d'Eraans au sud. Plus haut encore, sont des Dusuns divisés en Roungas, Kourouris, Oumpouloums, Saga-Sagas, Tounbounouas, Tingaras, Roumanouas, etc., etc.

Chacun de ces petits peuples a son ethnographie à part, et les collections recueillies par M. Treacher, agent supérieur, MM. Cook, Crocker, Dent, Lemprière, Macbean, Pryer et Walker, donnent une idée exacte des caractères propres aux divers groupes ethniques du littoral et de l'intérieur.

Les Biadjous ont le large bouclier rond [2] et le *tombelousou*, grande lance de bambou à pointe de bois dur; les Dusuns se couvrent d'un long bouclier hexagone, semblable à celui de presque tous les Dayaks, et leur arme favorite est la sarbacane (*sumpitan*). Les vêtements de coton, d'écorce, de fibres diverses, varient sensiblement dans les différents groupes. Comme chez les Dayaks du sud, le callao et l'argus fournissent principalement les ornements de la tête des Dusuns, qui couvrent aussi très volontiers leurs boucliers des touffes de cheveux de leurs

1) Je constate avec plaisir que, par une exception flatteuse, l'auteur du *Handbook of British North Borneo*, mentionne honorablement M. Montano, dans le chapitre où il traite de la *population* des territoires de la Compagnie.
2) C'est presque le même que celui des Bagobos de Mindanao.

Digitized by Google

ennemis décapités. Les *cris* changent de forme, de longueur, de manche, d'une tribu à l'autre; les poignées d'ivoire ciselées et ornées de cheveux ou de crins sont de fabrication dayake, les manches de bois sculpté, d'origine boughise. Parmi les armes offensives et défensives les plus remarquables, je citerai deux magnifiques épées biadjous à garde carrée[1] et dont l'extrémité est gracieusement découpée en fleuron, puis des cuirasses formées de plaques quadrilatères rattachées par des mailles et dont les affinités japonaises sont vraiment des plus frappantes.

L'herminette, toute malaise, répète exactement en fer le type de certains instruments de pierre trouvés à Som-Ron-Sen (Cambodge), et la harpe de bambou n'est autre que la *valiha* malgache dont je rappelais un peu plus haut l'origine indonésienne.

Straits Settlements and protected Malay States. — Singapour, Poulo-Penang, Poulo-Pancore ou Dinding et les cantons maritimes qui avoisinent ces deux dernières îles, enfin la province de Malacca composent, avec le petit archipel des Cocos, l'ensemble désigné par les Anglais sous le nom d'*Établissements des Détroits.* Trois États malais se rattachent, en outre, à ces *Straits Settlements;* ce sont ceux de Perak, Selangor et Sungei-Ujong.

Tous ces territoires sont habités depuis plusieurs siècles par une population malaise venue principalement de Sumatra, et dont les recensements les plus récents évaluent le chiffre à 250,000 âmes. Il s'est ajouté à ces Malais des immigrants chinois plus nombreux encore, puisqu'ils dépassent 272,000[2]. Mais il subsiste à l'intérieur de la presqu'île les débris d'une race beau-

1) Ces armes ont encore leurs similaires chez les Bagobos, que leur ethnographie rapproche décidément d'une façon très étroite des Biadjous.

2) Il n'y a peut-être pas de pays au monde où la population soit plus hétérogène que dans les Etablissements des Détroits. Les statistiques anglaises n'y distinguent pas moins de vingt-quatre groupes ethniques, énumérés de la manière suivante par M. Swettenham (il n'est plus ici question des Etats malais protégés) : Chinois, 174,327; Malais, 174,326; Tamils, 37,305; Bugis, 22,217; Jawis Pekans (métis d'Indiens et de Malais), 7,091; Eurasiens (métis d'Européens et d'Asiatiques), 6,904; Bengalis et autres natifs de l'Inde, 3,519; Européens (y compris militaires et détenus), 3,482; Boyanais, 2,381; Arabes, 1,637; Siamois, 706; Aborigènes de la péninsule, 308; Birmans, 249; Atchinois, 235; Juifs, 204; Cinghalais, 119; Manillais, 118; Arméniens, 112; Annamites, 71; Dayaks, 51; Africains, 51; Parsis, 33; Japonais, 26; Persans, 3.

Digitized by Google

coup plus ancienne, c'est celle des Semangs, petits nègres (*négritos*) aux cheveux laineux et longs, au crâne arrondi, à la peau fuligineuse, tout semblables à ceux des Philippines ou de l'archipel Andaman et dont l'ethnographie, d'ailleurs très simple, a été surtout étudiée par M. Miklukho-Maklay, qui a traversé leur territoire [1].

Les Semangs sont très peu nombreux dans les cantons protégés par l'Angleterre. Le centre de leur habitat est sur le versant oriental des montagnes en dehors de l'action des agents britanniques. Mais il s'est formé entre ces Semangs et les envahisseurs malais, une population mixte, connue généralement sous le nom de *Sakaies*, et dont les recherches spéciales de MM. A. Marche, J.-E. de la Croix [2], Brau de Saint-Pol Lias, de Morgan, Abraham Hale ont fait connaître les caractères.

De ces Sakaies, les uns, moins accessibles, ont conservé les mœurs des âges de la pierre et du bois, les autres, plus voisins de la mer, ont acquis peu à peu, au contact des Malais, un certain degré de civilisation relative [3].

L'exposition des *Straits Settlements* nous montre les œuvres des uns et des autres; les arcs et les lances à pointes de bambou des premiers (fig. 143 et 144); les sarbacanes ou *sumpitans* et les petits carquois finement gravés des seconds [4]. Le matériel des Sakaies se compose, en outre, d'un certain nombre d'objets en osier tressé, tels que hottes, paniers, etc. Des bambous, presque toujours striés de fines esquisses, leur fournissent des instruments de ménage fort simples, qui servent au transport de l'eau, à la cuisson du riz, etc.; des écorces battues, des graines, des coquilles ou des dents enfilées, des feuilles tressées en couronnes, de petits bouquets de fleurs, qu'on dispose dans les

1) *Journ. of the Straits Branch of the Roy. Asiat. Soc.* Déc. 1878.

2) Cf. J.-E. de la Croix, *Etudes sur les Sakaies de Perak.* (*Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 317-341, 1882, fig. 136.)

3) On compte, d'après les statistiques anglaises, 759 de ces Sakaies dans l'Etat de Selangor; d'autres, dont le nombre n'a point été établi exactement, habitent certaines parties de l'Etat de Perak et de la province de Wellesley. M. J.-E. de la Croix nous a appris que tandis que ces Semangs habitent la rive droite de la rivière Pérak ou du moins le pays qui s'étend au nord-ouest de ce cours d'eau, les Sakaies habitent la région sud-est de cette rivière.

4) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. I, p. 41-56, 1882.

Digitized by Google

cheveux, des piquants de porc-épic passés dans la sous-cloison du nez, sont tout leur vêtement, toute leur modeste toilette [1].

Les Manthras, les Knabouïs, les Udais, les Jakouns de la province de Malacca sont plus pauvres encore [2].

Quant aux Malais de la péninsule, ils ne diffèrent par aucun trait essentiel de ceux bien plus connus qui dominent les îles de

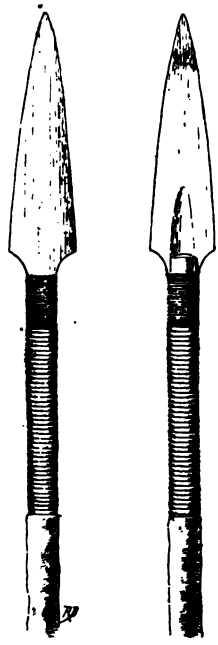


Fig. 143-144. Pointes de lance des Semangs.

la Sonde. Les caractères physiques, intellectuels et moraux de la race sont tout à fait les mêmes sur les deux rives du détroit, et l'ethnographie de Perak ou de Malacca reproduit avec une grande fidélité celle des contrées maritimes de Sumatra, de Java, etc., si bien étudiée par les résidents hollandais. Nous n'insisterons donc point sur la description détaillée des collections nombreuses

1) Ils ne possèdent comme métaux que des spirales en fil de cuivre, dont ils font des bracelets, des bagues, des ornements de collier et un peu de fer, dont ils arment parfois la pointe de leurs flèches. (Cf. J.-E. de la Croix, *op. cit.*, p. 329 et suiv., et fig. 136, p. 341.)

2) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. I, p. 41-56, 1882.

Digitized by Google

et variées installées avec goût dans sa *Court* par le commissaire exécutif, M. F.-A. Swettenham.

M. A. Hale, inspecteur des mines à Kinta, qui a rassemblé pour l'exposition une collection spéciale des objets en usage chez les Sakaies de Ulu Kinta, nous paraît y avoir introduit un cer-

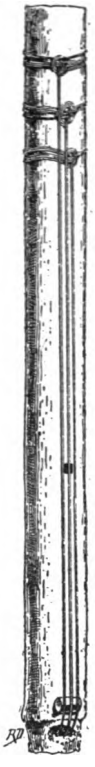


Fig. 145. Harpe malaise à trois cordes.

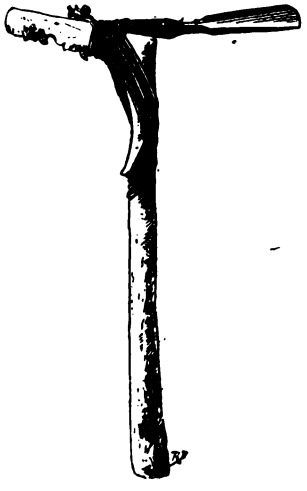


Fig. 146. Herminette malaise à lame de fer emmanchée en rotang.

tain nombre de pièces d'origine ou d'imitation malaise et siamoise. La même observation paraît d'ailleurs applicable à la collection formée pour le Trocadéro par M. de Morgan, et dans laquelle figurent, comme Sakaies, bien des choses échangées par les Malais avec les Hommes de bois (*Orang-Outane*).

Je mentionnerai seulement, en passant, quelques séries d'objets qui m'ont particulièrement frappé, comme la collection

Digitized by Google

d'armes du major R.-S.-F. Walker, dont l'examen permet se rendre un compte exact des variations de l'arsenal mala de Pérak à Célèbes, ou la série d'engins variés recueillis p MM. W.-A. Pickering et T.-I. Rowell, qui donne une si hau idée de l'ingéniosité des chasseurs et des pêcheurs de la péni sule.

Le gouvernement de Perak a envoyé une quantité d'obje usuels de toutes sortes, parmi lesquels j'ai surtout remarqué d pierres à moudre avec leurs rouleaux en granit, des pilons et d mortiers de bois à une et à trois cavités, un tric-trac à vin cases et double magasin, des herminettes en fer emmanchées rotang (fig. 146), une harpe de bambou à trois cordes (fig. 14 sorte de diminutif de celles de Bornéo et de Madagascar, un vi lon tout semblable au *rebab* d'Arabie, enfin des terres cuit agréablement ciselées, vernies seulement vers le fond, et des tensiles de laiton d'un travail assez soigné.

Une vitrine spéciale contient le trésor royal (*The Perak Reg lia*) : ce sont les objets personnels d'Ismaïl et d'Abdullah, derniers sultans de Perak, l'un banni aux Seychelles, l'au interné à Johore. On y voit notamment une épée ancienne fer noir, ornée d'une lourde poignée en or et en émaux; sabre à garde d'or chargée de pierreries, des *cris*, des bassi et des boîtes à bétel en or et en argent, etc. [1].

Burmah. — D'autres *regalia*, pour continuer à nous servir cette expression britannique, ont été montrées depuis no voyage à Londres, dans la section birmane de l'Exposition co niale. Ce sont les *regalia* du fameux Thee-baw (Thi-bau), le m narque tout récemment renversé par les Anglais de son trône Mandalay. Je n'ai vu de ces choses royales que deux sanctuai en bois doré, ornés de verroteries et que l'on venait de dress

1) J'allais oublier de signaler les trois belles maisons malaises de grand naturelle, érigées dans le jardin qui fait face à l'exposition des Etats protég Cette restitution d'un *kampong* malais intéresserait bien plus vivement visiteurs s'ils y trouvaient exactement reproduits les ingénieux procé d'assemblage des charpentiers malais. Il manque aussi, pour animer la scè quelques indigènes exerçant sous les yeux du public leurs petites industries.

Digitized by Google

sur une des pelouses du Parc. Le premier de ces sanctuaires, tout moderne, a été, dit l'inscription explicative, érigé dans le palais de Mandalay, sous le règne de Thee-baw; le second, plus âgé de deux cents ans, aurait autrefois existé à Ava et en aurait été enlevé avec bien d'autres richesses au moment de l'exode à Mandalay vers la fin du XVIIe siècle.

Je n'ai point vu les autres pièces du trésor royal birman ; j'ai pu seulement examiner attentivement divers bouddhas en bronze, des vases en laiton décorés, de jolies sculptures en bois de tek, des livres finement gravés sur des feuilles de palmier, etc. Toutes ces choses sont exposées dans un pavillon spécial, qui appartient à la Compagnie anglaise pour l'exploitation des bois de tek.

Cette société montre en même temps au public, à l'aide de modèles en relief, les divers procédés employés sur ses chantiers. La plus curieuse de ces sculptures représente un radeau avec son équipage, qui descend l'Iraouaddy, soutenu par de nombreux flotteurs en forme de coussinets, disposés tout autour de la volumineuse masse.

D'autres statuettes d'hommes et de femmes, façonnées à Rangoun, se voient dans l'une des galeries de l'Inde, où l'on peut également étudier des spécimens des arts décoratifs de la Birmanie inférieure, *kalagas* ou *appliqués* de soie de couleurs brillantes, broderies, bijouterie en filigranes, vaisselle d'or et d'argent, laques, bois gravés, etc. Ces derniers sont particulièrement remarquables par leur délicatesse ; les laques et l'argenterie jouissent également d'une réputation méritée.

J'ai pu me procurer, après avoir examiné toutes ces choses, des renseignements assez peu connus sur l'ethnologie de la Birmanie, renseignements dont un court résumé ne sera point déplacé au milieu de ces études.

On divise aujourd'hui la population de Birmanie en quatre groupes principaux qui sont ceux des *Mons* ou *Talaings*, des *Mrammas*, des *Karens* et des *Shans*. Les Mons sont les premiers habitants connus de la contrée; la peuplade dravidienne des Talaings, venue du Telinga, les soumit à une époque fort

Digitized by Google

ancienne, mais s'est absorbée peu à peu dans leur masse, au point de n'en plus pouvoir être distinguée aujourd'hui.

La famille Mramma intervint alors dans l'ethnogénie birmane, apportant avec elle la langue et l'idiome aujourd'hui adoptés dans tout le pays. Cette famille ne comprend pas seulement les Birmans proprement dits ou Barmans, mais aussi un bon nombre

Fig. 147. Groupe de Karens (d'après une photographie) [1].

de tribus montagnardes, Sak, Chaw, Kwyami, Kùn, Mro, Shandu, vivant principalement dans la vallée de la rivière Kaladan et qui semblent faire le passage des Birmans aux Thibétains.

Les Karens, divisés en Sgans ou Pates et Pghos ou Mutes, parlent une langue monosyllabique et tonique comme le birman, mais qui en diffère aussi complètement par sa construction que

1) Voir dans l'exposition les statues représentant un *Bgai Karen* et un *Gecko-Karien*, montagnards du district de Toungnou.

Digitized by Google

par son vocabulaire. Leurs caractères physiques semblent indiquer de profonds mélanges. Certains individus ressemblent considérablement à des Birmans, d'autres ont des physionomies presque chinoises. On trouve enfin deci delà des sujets qui offrent des traits assez analogues à ceux des Indonésiens, Battaks, Dayaks, etc., dont les Karens se rapprochent d'ailleurs par bien des particularités ethnographiques, et notamment par les broderies polychromes dont ils ornent leurs vêtements, leur coiffure, etc. On verra dans la suite de ce travail, que l'étude des tribus du nord-est des Indes anglaises, conduit à des conclusions toutes semblables, et qu'une longue théorie de peuplades identiques se profile sur la carte d'Asie, depuis l'Assam et le Chittagong jusqu'à Bornéo, Mindanao, Timor, etc., etc.

Les Shans, dont le territoire est plus au sud entre Ava et Rangoun, font certainement partie de ce vaste et curieux ensemble.

Ceylon. — L'ethnologie de Ceylan (les Anglais écrivent Ceylon) n'est guère moins compliquée que celle de la Birmanie. Dans cette île aussi, quatre populations au moins se sont superposées depuis les origines de l'histoire. La plus ancienne est celle des Veddhas ou Chasseurs[1], petit groupe de tribus sauvages qui vivent très isolées et dont les caractères les plus essentiels sont encore aujourd'hui discutés par les ethnologues. On a décrit à diverses reprises sous le nom commun de Veddahs, plusieurs catégories bien distinctes de montagnards, il est résulté de ces erreurs de nomenclature, une confusion extrême que les renseignements qui viennent d'être placés sous nos yeux, ne sont malheureusement pas de nature à faire cesser.

Les insulaires primitifs de Ceylan, que l'on nous donnait il y a quelques années à peine comme des êtres noirs de peau et ornés de longs cheveux presque droits, se présentent aujourd'hui sous des apparences tout autres. Des photographies, nouvellement

1) Ce mot, que l'on trouve dans les auteurs sous les formes *Vedda*, *Veddah*, *Beda*, etc , semble bien correspondre à celui de Wedars, qui signifie *chasseurs*.

Digitized by Google

Fig. 148. Groupe de Veddahs (d'après une photographie).

Digitized by Google

exécutées (fig. 148), nous les montrent, en effet, petits de taille encore, il est vrai, mais relativement robustes et musclés, avec des traits grossiers, tout semblables à ceux du *Bandra-lokn* ou Djangal de M. Louis Rousselet[1], et des cheveux longs et crépus, qui leur font une coiffure qui rappelle celle de certains nègres des archipels d'Asie.

En comparant ces portraits à ceux que nous connaissions auparavant, on est conduit à supposer qu'il y aurait à Ceylan, deux sortes de Veddahs, comme il existe deux sortes de Sakaies à Pérak. Il faut distinguer, en effet, des sauvages habitants de la jungle du sud et de l'est, les *out-laws* Cinghalais que les habitants des villes voisines confondent souvent avec eux. Mais, nul n'est autorisé, dans l'état présent de la science, à aller au delà de cette distinction ; nul n'est en droit d'affirmer que les Veddahs soient vraiment des dravidiens ou des négritos semblables à ceux du centre de l'Inde. Une exploration attentive de l'intérieur de l'île arrivera seule à élucider complètement cet intéressant problème, presque complètement négligé jusqu'ici par les explorateurs anglais.

Quoi qu'il en soit, du reste, les Veddahs ont une ethnographie fort simple, qui diffère assez peu de celle des négritos, dont ils partagent le genre de vie. Ils habitent des cavernes ou des arbres creux, et vivent de chasse dans les bois. Leur arme favorite est l'arc, qu'ils manient du reste avec beaucoup de maladresse. Les femmes Veddahs fabriquent des poteries grossières, taillent des ornements d'ivoire, ou préparent des mixtures de gomme de croton et de poudre de feldspath, qui servent aux gens de Kandy à armer leurs pierres de meules.

Les autres habitants de Ceylan sont des Cinghalais, descendants de colons venus de la vallée du Gange, vers le milieu du VIe siècle avant notre ère, et dont on estime le nombre à 1,920,000 ; des Tamouls ou Tamils, sortis du Dekkan, et qui sont environ 687,000, enfin ce que l'on appelle des Mores (Moormens), maho-

1) *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, 2e sér., t. VII, p. 619, 1872.

Digitized by Google

métans, mêlés d'Arabes et de Malais, dont le total s'élè 182,000[1].

L'ethnographie de ces trois peuples est bien connue de la part des lecteurs; de récentes exhibitions en ont popularisé plus curieux détails. L'Exposition coloniale de Ceylan n'aj presque rien d'essentiel à ce que nous montrait dernièremen troupe cinghalaise du Jardin d'Acclimatation. Je dois reconna cependant que les travaux d'or, d'argent, d'ivoire ou d'éca les sculptures et les peintures sur bois, ne m'étaient point fa lières dans leurs manifestations véritablement artistiques.

L'habileté technique et le goût des orfèvres actuels de Ka sont remarquables, mais les ouvrages de bijouterie ancie exposés par les fabricants de ce même district sont plus préci encore.

On m'a fait voir encore des filigranes d'or curieusement c binés avec de l'écaille ou des perles. Ces belles pièces vena de Jaffna dans la province du nord.

L'ivoire est spécialement travaillé dans des familles du dis de Kegalla; les plus belles noix de coco ouvragées, les plus gants articles en ébène ou en tamarin, viennent de Kalutara, la côte entre Colombo et Pointe-de-Galles. Un exemplaire rer quable de ce dernier genre de travail, reproduit à l'entrée c dentale de la galerie, la porte de pierre de Yapahu, une ancie résidence royale des monarques cinghalais.

Les peignes d'écailles en demi-cercles, si prisés des indigè les hampes et les bâtons brillamment laqués, les poteries et nattes décorées d'élégants dessins rouges, noirs et jaunes, grands masques, bizarres, peints des mêmes couleurs, re sentent tout autant de manifestations bien caractéristiques l'ethnographie cinghalaise.

Ces derniers, qui ne sont pas sans affinité avec les anc masques japonais, aujourd'hui si recherchés des collectionn

1) L'auteur de la statistique à laquelle j'emprunte ces chiffres ajoute trois nombres les suivants : *Other Native Races*, 13,000; *Burghers or nati European descent*, 18,000; *Europeans*, 5,000, ce qui porte le chiffre population totale à 2,825,000. La proportion des Européens aux natifs n'a pas, on le voit, 2 pour 1,000.

Digitized by Google

européens, sont portés par les *diables danseurs*, aux fêtes de Perahera, dans la procession annuelle qui sort du temple de la relique (Dalada Maligawa) dans les rues de Kandy pendant la nuit qui correspond à la pleine lune d'août. Cette procession, à laquelle les prêtres de Bouddha s'abstiennent de prendre part, et qu'ils se refusent, malgré son objet, à considérer comme orthodoxe, a beaucoup d'importance, au contraire, aux yeux du peuple, que deux mille ans de bouddhisme n'ont point pu détourner de certaines vieilles pratiques païennes.

A ces choses près, Ceylan est un foyer de bouddhisme très pur. Dans cette île comme au Siam et comme en Birmanie, la religion du Bouddha a lutté victorieusement contre le brahmanisme et compte actuellement les représentants les plus autorisés de sa doctrine. Deux des personnalités les plus remarquables du haut clergé bouddhique, Sumangala, le grand prêtre du Pic d'Adam et Subhuti, le savant de Waskaduva, ont rassemblé pour l'exposition une riche collection de manuscrits religieux en caractères palis, admirablement écrits et reliés avec luxe. MM. Jayawardana, Lawrie, Macbride, Thwaites, etc., ont envoyé des images nombreuses du Bouddha, qui le montrent dans ses attitudes favorites ; M. Peries a exposé quatre curieuses bannières de procession ; un autre collectionneur a fait exécuter les moulages de l'arc et des flèches d'or attribués à Rama et que l'on conserve à Ratnapura ; enfin, le gouvernement de l'île nous présente l'image d'un moine mendiant, vêtu de sa robe jaune et muni de la coupe dans laquelle il va recueillir les aliments fournis par la charité publique. Un écran lui masque la vue et un morceau de mousseline sert à filtrer l'eau qui compose sa boisson.

Les photographies des plus célèbres monuments religieux de Ceylan, complètent cette exhibition religieuse bouddhique. MM. Skeen et Cie, photographes à Colombo, exposent une série de magnifiques épreuves des grandes ruines d'Anuradhapura, le mieux conservé des anciens lieux sacrés du bouddhisme cinghalais. On doit aux mêmes artistes une intéressante collection de types choisis dans la population actuelle. Miss C. F. Gordon Cumming a fait à Ceylan, comme aux îles Viti, une collection d'a-

Digitized by Google

quarelles ethnographiques et pittoresques, qui sollicitent par leur sincérité l'attention du visiteur. Deux séries de petits modèles, l'une en plâtre, l'autre en bois, permettent de bien saisir les variations du costume et du type chez les habitants de Ceylan. Enfin, trois figures, de grandeur naturelle, exécutées pour le compte du gouvernement de la province de l'ouest, sont groupées dans une petite scène qui met en présence un chef de Kandy, Diwa Nilame, en costume officiel, et un Cinghalais du littoral, Dias Bandaranayaka, portant son bouclier et les autres insignes. Le premier de ces personnages est brillamment vêtu, mais peut-être un peu grotesque : le second a manifestement subi l'influence des contacts européens.

Maldive. — Les vingt petits atols dont la réunion forme l'archipel des Maldives, sont commandés par un sultan, placé sous l'autorité du gouvernement de Ceylan, dont il ne dépend, du reste, que d'une manière tout à fait nominale.

Jusqu'en 1885, l'ethnographie des Maldives était demeurée à peu près inconnue. M. C. W. Rosset a fait, à cette date, un séjour de quelque durée dans ces îles et recueilli des collections fort étendues qu'il est venu montrer à Londres [1].

Il résulte des renseignements fournis par M. Rosset, à l'appui de son exposition [2], que les Maldiviens des castes élevées ont conservé une physionomie arabo-persane. Bien des femmes de l'Ile du Sultan rappelaient au voyageur les beautés de la Perse, au teint jaune brunâtre clair, aux grands et magnifiques yeux noirs. Les gens de basse caste sont bien plus mélangés, mais demeurent plus voisins des Musulmans que des Cinghalais, quoique leur parler se rapproche plus de celui de Ceylan que de l'arabe ou de l'hindoustani. On distingue d'ailleurs chez eux cinq dialectes, dont deux seulement sont encore en usage. Les mœurs, les cou-

1) Ces collections, qui étaient à vendre, ont été acquises en majeure partie par le British Museum et les musées ethnographiques de Berlin et de Vienne.

2) Cf. C.-W. Rosset, *On the Maldive Islands, more especially treating of Malé Atol.* (*The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1886, p. 164-174).

Digitized by Google

tumes, les croyances, les pratiques sont arabes, mais l'influence cinghalaise se traduit par certains côtés très caractéristiques. Je citerai notamment le goût très prononcé des insulaires pour les couleurs de Ceylan, le rouge, le jaune et le noir.

Les principales industries des Maldiviens sont la pêche, la préparation du poisson salé, la récolte des cauries et de l'écaille de tortue, la cueillette des cocos et l'apprêt de leur fibre, enfin la fabrication d'étoffes et surtout de nattes particulièrement estimées. Ces dernières, qui viennent de l'Atol Suvadiva, présentent les plus harmonieuses combinaisons du noir, du blanc et du brun pâle, et leur délicatesse les fait rechercher dans l'Empire Indien tout entier [1].

1) L'Angleterre a fait figurer parmi ses *colonies* asiatiques à l'exposition de Londres, l'île de Chypre (*Cyprus*), malgré le caractère éminemment provisoire de la convention du 1er juillet 1878, qui a mis ce pays entre ses mains. L'exposition chypriote de South-Kensington n'avait d'ailleurs presque rien de particulièrement ethnographique.

On y montrait cinq indigènes, deux hommes et trois femmes, en costumes nationaux; ces dernières dévidant des cocons sous les yeux du public. J'y ai vu également des ustensiles domestiques en cuivre, en bois, etc., des poteries, des bijoux, des broderies, des armes, etc., le tout assez médiocre.

Les instruments agricoles seuls offraient un véritable intérêt. On remarquait, en effet, dans la section qui leur était réservée, une charrette toute en bois d'une forme absolument archaïque, des jougs, des charrues, et surtout une sorte de dépiquoir, qui n'est autre que l'ἁλωνίστρα des anciens Grecs, le *tribulum* latin. C'est une planche de bois dur, assez épaisse, relevée quelque peu en avant et dont le dessous est entièrement garni de silex plus ou moins grossièrement taillés, le conducteur se tient debout sur l'appareil que des chevaux ou des bœufs traînent en rond sur l'araire; les couteaux de pierre hachent la paille et l'épi au-dessous desquels reste le grain.

M. le général Loysel a vu cet appareil en usage à Ténériffe. Notre musée d'ethnographie en possède un exemplaire qui vient de Tunisie. M. Lortet en a rapporté au musée de Lyon un autre qu'il s'est procuré dans la plaine de Jaffa. (*La Syrie d'aujourd'hui*, p. 380.) M. Burnouf en a signalé, en 1872, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'emploi dans une bonne partie de la Grèce, en Thessalie, en Thrace, etc., et voici que le comité de l'exposition chypriote assure qu'il n'existe pas à Chypre d'autre moyen de séparer le grain de l'épi.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

LE DOMAINE GÉOGRAPHIQUE DES MANDINGUES

J'ai résumé dans les pages qui suivent les renseignements que j'ai pu recueillir sur la distribution géographique des Mandingues. Ce sont les éléments de la carte ethnologique que j'ai spécialement consacrée à ces peuples.

Au nord du bassin du Sénégal, les dernières pentes du Sahara ou les derniers plateaux dans les régions de Tichit (10°,50′ long. ouest — 19°,10′ lat. nord) et de Walata (8°,40′ long. ouest — 18°,40′ lat. nord) faisaient autrefois partie du grand royaume du Ghanata. Aujourd'hui, d'après les renseignements de Barth, recueillis à Tomboktou, et ceux que m'a donnés un métis Poullo, fixé à Walata, il y aurait encore une population mandingue assez nombreuse pour ne pas avoir complètement perdu sa langue (Barth avait rapporté un vocabulaire de la langue *Azer* ou Swaninki), et qui vivrait dans une situation analogue à celle des Ahratins, des Maures sénégalais ou des Imrhad des Touaregs.

Par 18° latitude nord et 10°,40′ longitude ouest environ, nous trouvons signalé sur les cartes un endroit nommé Diawara, nom très caractéristique des Soninké (c'est celui d'une de leurs tribus).

Entre 15° et 13° longitude ouest se trouve le Gangara, qui est habité par des Soninké, sujets des tribus berbères de la région et ayant en partie adopté les mœurs des Maures, qui les considèrent sans doute comme leurs Ahratins. Le Gangara remonte jusqu'au 17° latitude nord. A défaut de renseignements, la toponymie nous montrerait la présence passée ou actuelle des Mandingues. (Tougouba, Ouakoré, Katchu-Koroné, etc.)

Plus au sud, sur le plateau du Kaarta, nous trouvons le Kind'i, autour de Nioro, un des points où les Soninké se sont maintenus relativement compacts au milieu des Bambaras; le Bakhounou qui, outre sa population nomade berbère, arabe, phoule, contient un fonds de population mandingue, bambara et soninké, et qui, jusqu'au commencement du siècle, s'était maintenu un royaume soninké, seul débris compact du Ghanata.

Plus au sud, nous sommes dans le bassin du Sénégal. A part quelques colonies assez importantes dans les villages du bas-fleuve formées par des Bambaras, qui ont émigré à l'époque de la conquête du Kaarta par El Hadj Oumar, colonies qu'il est bon de signaler (Dagana a environ 400 mandingues) ; à part, dis-je, quelques colonies, pour trouver réellement la race, il faut remonter le fleuve jusqu'au Damga, aux environs de notre poste de Matam. Dans tout le Damga, elle forme le fond de la population, bien que le pays soit généralement désigné comme *Toucouleur*. Au milieu d'elle, ou à côté d'elle, vivent d'ailleurs

Digitized by Google

des métis phoul et certains groupes comme les Koliabé, le Nguénar, qui sont presque uniquement composés de Wolofs.

En amont du Damga, sur les deux rives, nous ne trouvons plus, dans tout le bassin du Sénégal et de ses affluents, que des Mandingues.

Dans quelques points Khasso, Fouladougou, Birgo, ils sont mélangés de quelques métis phouls; dans beaucoup d'autres, Kaarta, Diombokho, Guidiouné, Kaarta Biné, Fouta-Djallon, etc., ils sont dominés par les peuples phouls, mais partout ils forment le fond et la majorité de la population.

Si nous reprenons la côte, nous trouverons la Gambie, dont le bassin tout entier est Mandingue. Dans le cours supérieur seulement (Fouta-Djallon), les Mandingues ne sont pas indépendants.

La Casamance, à part son cours inférieur, est mandingue. Il y a même ce fait à signaler qu'on y voit arriver des Soninké du pays de Galam, non point marchands, comme ailleurs, mais colons cultivateurs. En Casamance, les Soninké, qui ailleurs se sont assez facilement convertis à l'islamisme, paraissent avoir été plus réfractaires, et le nom de Soninké est souvent pris dans le sens de buveur (d'idolâtre). Il en est de même en Gambie. Peut-être pourrait-on en conclure qu'ils ont émigré du Ghanata à l'époque de l'arrivée des Berbères.

Les cours inférieurs, les estuaires de la Casamance, du Rio Cachéo, du Rio Géba, du Rio Grande, de la rivière Cassini, du Rio Nuñez, de la Dubréca, du Pongo, de la Mellacorée, de la Rokelle, sont occupés sur une bande d'une profondeur qui varie d'environ 30 à 100 kilomètres par des populations qui portent les noms de Yolas, Bagnouns, Feloup, Bournés ou Papels, Balantes, Biafares, Malous Bagas, Landoumans, Boulames, dont la situation ethnologique n'est point déterminée. Mais, au delà de cette bande se retrouvent les Mandingues, soit indépendants, soit soumis par les Foulbé.

Il faut d'ailleurs noter que, peu à peu, doucement, mais continuellement, les Mandingues s'infiltrent dans la zone maritime comme marchands et y fondent des colonies qui ne sont pas entièrement volantes et qui deviendront de plus en plus fixes et de plus en plus importantes. La carte du capitaine De Lannoy en marque déjà une dans l'île de Bissis, vers l'embouchure du Géba. La colonie mandingue de Sierra Léone est fort nombreuse.

Parmi les populations que nous citions plus haut, nous n'avons point nommé les Sousous, qui, à notre avis, doivent être classés parmi les Mandingues. Le peu d'histoire des Mandingues que nous ont apporté les anciens voyageurs, ou Henri Barth, nous parle des Sousous comme d'une des tribus mandingues qui ont poussé le plus hardiment leurs mouvements d'émigration et de conquête vers le nord et vers l'ouest[1].

En continuant à suivre la côte, nous trouvons la république de Libéria, qui, à part ses émigrés des États-Unis, est peuplée par les Vey, les Golah, les Mambanah, les Pessy, les Bouzie, les Boundi, etc., que nous ne connaissons pas. — Mais, là aussi, le mouvement d'expansion des Mandingues se produit, et il semble être fort sérieux tout en étant pacifique. D'après Anderson, en

[1] Sur le cours supérieur de la Rokelle, nous n'avons pas signalé les Timanis, ni les Lokko, ni les Limba, quoique l'étude de la toponymie nous les fasse rattacher à la race mandingue. Pour les Kourak, il n'y a aucun doute à avoir.

Digitized by Google

effet, à Vannswah, sur la rivière Saint-Paul, à peu de distance de Monrovia, la moitié de la ville et presque toutes les richesses appartiennent aux Mandingues; le même voyageur signale Bessa, Bossorou, Fissahbue, Bokkasah, Vaukkah, qu'il a traversé avant d'arriver à la frontière entre les Bouzie et les Mandingues comme étant dans la même situation que Vannswah. D'ailleurs nous trouvons sur la côte trois localités, Setra Krou, Krou-ba, Nana Krou, à noms parfaitement mandingues.

A la côte des Graines, à la côte de l'Ivoire, l'amiral Fleuriot de Langle nous montre les commerçants mandingues venant régulièrement trafiquer, et il est probable qu'ils ne tarderont pas à former de véritables colonies au bord de la mer.

Leurs relations commerciales avec les peuples de la côte sont d'ailleurs anciennes, et nous trouvons dans de vieux voyageurs que le riz se nomme *maro* à Assinie, le cheval *so* à Juida et qu'une bonne partie des approvisionnements viennent du nord. Les trompes d'Assinie sont identiques au bourou bambara et le balafon se trouve quelquefois en Achanti.

D'ailleurs, au cas où les géographes auraient bien placé la chaîne de Kong, les Mandingues habiteraient déjà le versant du golfe de Guinée, car l'amiral Fleuriot de Langle, d'accord avec la toponymie, nous montre le Debendu, le Gaman, le Souma, le Sokoo, comme peuplés par eux.

Franchissant les monts de Kong, nous tombons dans le bassin du Niger. Le cours du grand fleuve soudanien et de toutes les branches qui le forment, jusque vers la hauteur d'Hamdallahi et depuis les sources, est, d'après Caillié, Winwood Reade, Anderson et les renseignements des voyageurs français plus récents, entièrement mandingue. (Mousardou, Kouranko, Soulimana, Morebélédougou, Bouré, Wassoulou, Kentélédougou, etc.)

Pour les pays situés à l'est du 6° de longitude ouest, entre le 10° de latitude nord et la latitude d'Hamdallahi, les renseignements font défaut; il y a cependant lieu de penser que, jusqu'au Gourma et au Mossi, toute cette région est mandingue.

Nous ne connaissons pas le Mossi, bien que Barth ait dû en rapporter un vocabulaire; il ne serait pas impossible qu'il fût en partie mandingue, au moins dans la partie méridionale; certains noms nous le donnent à supposer. Mais le seul renseignement que nous ayons sur ces parages, est que Barth place à Sausanné Mangho (1°,40′ long. ouest et 9°,50 lat. nord) un établissement mandingue. Les marchands mandingues, en tout cas, traversent le Mossi pour venir commercer en pays sonrhay, à Doré, entre autres points.

En aval d'Hamdallahi, les Mandingues ont peut-être complètement disparu sur la rive droite; cependant leur ancienne présence à l'époque de l'empire de Mali a laissé sa trace dans les noms de Kona-Kari ou Benendougou, Couma, Bambara, Didiomé, noms de villages, et de Lankara, nom de district.

Sur la rive gauche, ils paraissent s'être seulement écartés de la rive, et nous en trouvons, d'après Lenz, à Sokalo et jusqu'à Bassikounou.

Il faut, en terminant, noter que la colonie mandingue est nombreuse à Tombouctou (libres ou esclaves), et que ce sont les Bambaras qui, presque seuls, s'occupent d'agriculture.

DOCTEUR TAUTAIN.

Digitized by Google

TERRES COMESTIBLES DE JAVA.

M. Hekmeyer, pharmacien en chef des Indes néerlandaises, avait exposé à Amsterdam, en 1883, des échantillons de *terre comestible* de Java à l'état natu-

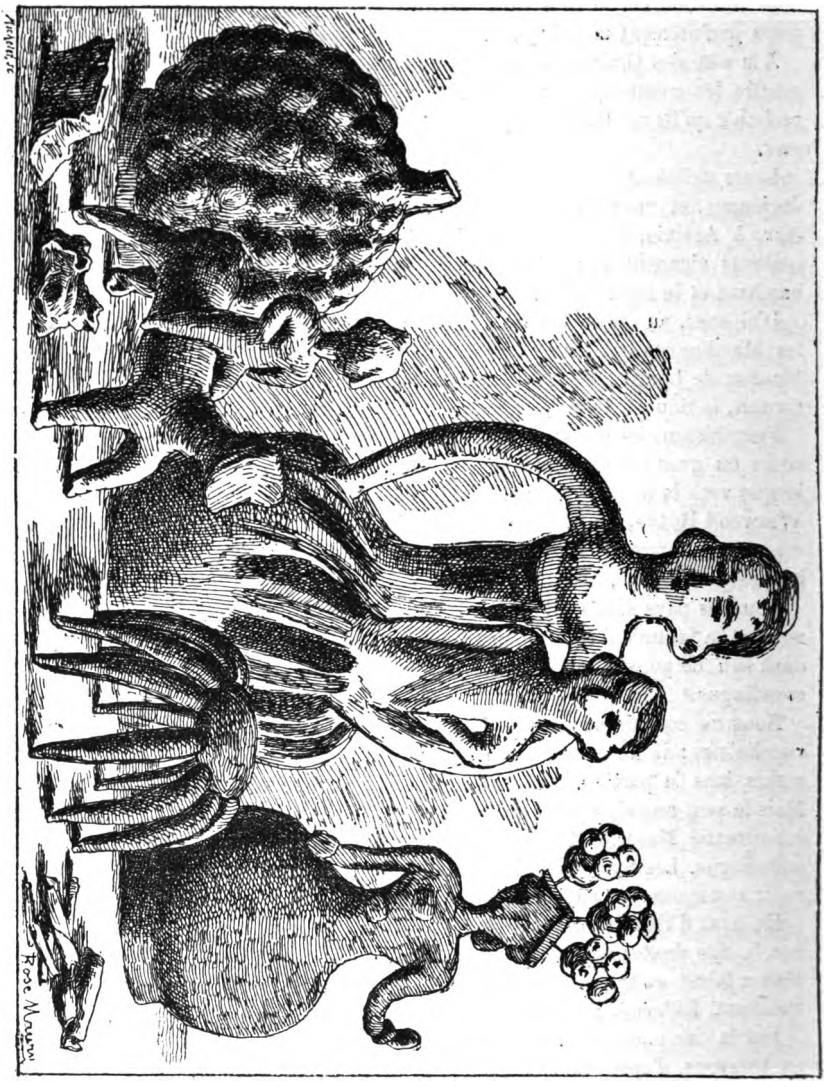


Fig. 149. Terres comestibles de Java. (Collection Hekmeyer, Mus. d'Ethnog.)

rel ou préparée et une dizaine de figurines variées. Il a bien voulu en mettre une partie à notre disposition et nous donner des renseignements sur leur nature, leur utilisation, etc.

Digitized by Google

Ces argiles, que l'on mange non seulement à Java, mais encore à Sumatra, au Siam, à la Nouvelle-Calédonie, en Sibérie, en Guyane, à la Terre-de-Feu, etc., sont essentiellement formées de silice, d'alumine et d'eau, en proportions variables, colorées par divers oxydes métalliques. Elles se présentent sous l'aspect de masses amorphes, onctueuses au toucher, donnant sous l'ongle une strie luisante, happant à la langue, et formant avec l'eau une pâte liante et fine. Les Indiens de Java et de Sumatra leur font subir une préparation particulière ; ils les nettoient de leurs corps étrangers, les étalent en plaques minces qu'ils découpent en petits morceaux et les font griller dans une casserole de fer sur un feu de charbon. Chacune de ces petites galettes, recroquevillée en un petit rouleau, figure assez bien un fragment d'écorce de canelle plus ou moins grisâtre ou rougeâtre.

Le dessin ci-contre (fig. 149) reproduit exactement la plupart des objets que M. Hekmayer a envoyés au Musée d'Ethnographie par l'intermédiaire de MM. J.-B. Baillière et fils. Au coin de la figure, à gauche, sont des morceaux de l'argile à l'état naturel; on voit, à droite, des tubes d'argile cuits et roulés, ainsi qu'on vient de le dire. Au centre est une femme vêtue d'une robe à ramages tenant un enfant sur ses genoux; à sa droite est une bayadère, dont la tête est ornée de panaches montés sur des tiges flexibles; à gauche, un enfant à cheval sur un chien. Les autres objets sont des imitations de fruits, etc.

Nous avons goûté ce régal des Javanais, et nous avouons très humblement n'avoir rien trouvé d'attrayant à la saveur terreuse et un peu empyreumatique de ce singulier aliment. Pourtant une sensation assez douce, légèrement aromatique, qui succède à la première impression, est une circonstance atténuante.

D'après les récits de Labillardière, confirmés par les renseignements de M. Hekmeyer, les figurines sont souvent croquées par les femmes et par les enfants auxquels elles servent de poupées, de jouets et même de tirelires, ainsi qu'en témoignent les fentes ménagées à la partie supérieure des gros objets généralement creux.

Nous ne possédons pas assez de documents pour remonter à l'origine de cette tradition, qui fait que, depuis des temps reculés, on donne la forme humaine à certaines préparations alimentaires. Des savants ne sont pas éloignés d'y voir comme un vague souvenir des horribles festins qui succédaient aux sacrifices humains chez les peuples primitifs; à défaut de prisonniers et de victimes désignées, on en serait venu peu à peu à une représentation symbolique, qui s'est maintenue en perdant son caractère religieux. Nous nous en tiendrons à l'indication sommaire de ce problème fort obscur, n'ayant pas la prétention de le résoudre.

E. Ferrand.

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

Powell (W.). **Wanderings in a wild Country; or three years amongst the Cannibals of New Britain.** — London, Samson Low, 1883, 1 vol. in-8, cart. et fig.

Le courageux ethnographe, dont le voyage est raconté dans cet intéressant volume, n'a pas reculé devant les périls d'une exploration entreprise sur un yacht de quinze tonnes au milieu de mers peu connues et fort dangereuses. Après un court séjour dans les îles de la Louisiade, sur lesquelles il recueille quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt, M. Wilfrid Powell aborde successivement aux îles du Duc d'York, dans le canal de Saint-Georges, puis en différents points de la péninsule nord-est de la Nouvelle-Bretagne, aujourd'hui appelée *Gazelle*, du nom du navire allemand *Gazelle* qui l'a explorée, il y a quelques années. Cette presqu'île qui forme près d'un cinquième de la grande terre, n'avait pas de désignation spéciale sur les cartes et rien ne s'opposait, par conséquent, à ce qu'elle reçût un vocable nouveau. Il n'en est pas de même de l'île elle-même qui est désignée par les naturels sous le nom de *Birara* et porte depuis près de deux cents ans celui de *New Britain* imposé par Dampier. Les Allemands youdraient substituer à ce nom, unanimement accepté par tous les géographes, celui de *Neu-Pommerland* (Nouvelle Poméranie); ils ont débaptisé de même la Nouvelle-Irlande, Tombara des indigènes, qu'ils appellent *Neu-Mecklemburg;* les îles du duc d'York dont ils font le *Neu-Lauenburg*, etc. On ne saurait s'élever avec trop d'énergie contre de tels changements, ils n'ont d'autre motif que la satisfaction d'un insupportable orgueil et ne seront ratifiés ni par les Anglais qu'ils blessent, ni par nous qui toujours avons respecté la toponymie historique.

M. W. Powell a maintenu sur sa carte et dans son livre la nomenclature de Dampier et de Dumont-d'Urville, en mettant à côté des premiers noms donnés par les Européens les appellations indigènes, lorsqu'il a pu les découvrir; c'est bien la vraie méthode à suivre en matière de nomenclature géographique.

Nous ne saurions entrer ici dans l'analyse détaillée des voyages et des observations de M. Powell pendant les trois années qu'il a consacrées à étudier les Papouas de l'archipel de la Nouvelle Bretagne. Si l'on trouve assez peu de chose dans son livre sur les caractères anatomiques de ces insulaires, on y rencontre en revanche des documents ethnographiques abondants et variés, fréquemment complétés à l'aide de bonnes gravures. Je mentionnerai particulièrement ce qui concerne les masques de Blanche-Bay confectionnés avec

Digitized by Google

des faces crâniennes enduites et coloriées, les instruments de musique, tambours, flûtes de pan, guimbardes, etc., les armes défensives et offensives (boucliers, massues, lances, etc.), les canots et les appareils de pêche, les ornements et les costumes, et surtout celui du *Duk-duk*, assez analogue à l'*apouéma* de la Nouvelle-Calédonie et aux mannequins de danse de la Nouvelle-Guinée orientale. On trouvera à la fin du volume de M. W. Powell une très curieuse dissertation, ornée de figures, sur ce que l'on peut appeler les *Gestes numérateurs* des insulaires de la Nouvelle-Bretagne, qui suggèrent souvent des rapprochements intéressants et inattendus.

E. H.

Caillet (X.). **Note sur Rapa précédée de quelques mots sur Tahiti.** (*Bull. Soc. bretonne de géogr.*, n° 26, sept., oct. 1886.)

M. Caillet a réuni dans ce petit travail tous les documents connus se rapportant à l'île de Rapa, située, comme l'on sait, dans le sud-est de Tahiti, dant elle est séparée par 215 lieues marines et dont elle dépend depuis un peu moins de quatre ans. Les habitants de cette île sont Polynésiens de race et parlent la même langue que les insulaires de l'île de Pâques (Rapa-Nui), dont ils se prétendent les ancêtres : cette langue est un dialecte guttural du vieux tahïtien usité aussi aux îles Tubuai et Manaia. Il serait bien intéressant de savoir si au milieu des anciens travaux de fortification qui couronnent encore les sommets accessibles, ou le long des endiguements rocheux qui servent à capter les eaux de la montagne, il ne s'est jamais rencontré de spécimen de ces grandes statues basaltiques, si communes à Rapa-Rui. M. Caillet ne nous dit rien à ce sujet ; la description qu'il consacre aux indigènes est d'ailleurs fort courte. On y lit que le chiffre des habitants s'élevait à 300 en 1863, que, dans le courant de l'année suivante, une épidémie apportée, dit-on, par un navire péruvien, a sévi avec tant de violence sur les malheureux insulaires, qu'il en est mort les deux tiers en peu de temps. Depuis cette épreuve, la population a rapidement réaugmenté et elle est bien près d'atteindre aujourd'hui de nouveau le chiffre de 1863. En 1868, les habitants de Rapa étaient concentrés dans trois villages. Ahurei, Areat, Tubuaï, qui fut peut-être le point de départ de la tribu qui a peuplé les îles du même nom. Chaque village était commandé par un chef et administré par un conseil élu pour trois ans par tous les notables ; les membres de ces conseils, réunis sous la présidence du chef principal ou roi, traitaient des affaires générales du pays. Tous les insulaires appartenaient à la religion réformée, un indigène était à la fois leur pasteur et leur maître d'école, et tous savaient lire, écrire et compter.

E. H.

Digitized by Google

Holmes (W. H.) **Ancient Pottery of the Mississipi Valley; a Study of the Collection of the Davenport Academy of Sciences.** (*Proceed. of the Davenport Acad. of Nat. Sc.* Vol. IV., p. 123-196, fig. 1-106, 1882-1884).

Le musée de l'Académie des Sciences Naturelles de Davenport (Iova), qui possède une énorme collection d'archéologie indienne, est surtout riche en céramiques des rives moyennes du grand fleuve, que M. Holmes vient de décrire avec l'exactitude qu'il sait mettre à tous ses travaux. Il nous serait impossible de suivre le patient archéologue dans tous les développements qu'il a consacrés à ces nombreuses pièces de poteries, dont il étudie la distribution, le gisement, l'âge relatif, l'usage, la matière, la couleur, la forme, le fini et l'ornementation. Bols de galbes divers, aux bords façonnés de sept ou huit manières, calebasses, boîtes, coupes en forme de coquilles, d'oiseaux, etc., pots, avec ou sans anses, jarres simples ou décorées, cruches, bouteilles, coupes montées sur pieds ou sur rebords, tous ces types de vases sont examinés tour à tour, décrits minutieusement et figurés avec le plus grand soin. C'est tout un catalogue illustré et raisonné que nous avons sous les yeux, et l'examen des figures et du texte suggère des comparaisons du plus haut intérêt entre cette céramique des *mounds-builders* et celle de bien des peuples établis souvent fort loin dans l'ouest ou dans le sud. Quelques pièces ont leurs similaires dans les États du Pacifique ou chez les Pueblos, au Mexique ou dans l'Amérique du Centre; le plus grand nombre rappelle, sous un aspect plus rude, les vases compliqués du littoral péruvien.

Les régions du haut Mississipi et du Golfe, bien moins abondamment représentées à Davenport, ont fourni cependant à M. Holmes des types assez tranchés pour permettre à ce savant archéologue de formuler, sur l'ensemble de la céramique mississipienne, des propositions désormais incontestables. Voici en quelques lignes les conclusions du mémoire de M. Holmes : « Les terres cuites de la vallée du Mississipi devront être dorénavant distinguées en trois groupes ou familles; la famille du golfe ou du bas du fleuve (*Lower Mississipi or Gulf family*); celle du moyen et du haut Mississipi (*Middle Mississipi, Upper Mississipi*); la première de ces familles de vases a beaucoup de caractères qui lui sont communs avec la seconde; mais les produits du Nord restent profondément distincts et ne sauraient être confondus avec ceux du Centre et du Sud.

E. H.

Hoffman (W.-J.). **Remarks on aboriginal Art in California and Queen Charlotte's Island** (*Proceed. of the Davenport Acad. of Nat. Sc.*, vol. IV, p. 105-122, pl. III-IV, 1882-84).

Ce sont des peintures rupestres que l'auteur de ce travail a surtout voulu signaler à l'attention des archéologues du Nouveau-Monde. Ces représentations qu'il a relevées pendant un voyage entrepris en Californie pendant l'été de 1884,

Digitized by Google

sont principalement groupées au voisinage de Santa-Barbara et de San Gabriel et à l'ouest de Benton, dans Owen's Valley. Une partie de ces figures, celles de la sierra de Santa Ynez, avaient été déjà vues et dessinées par M. Steph. Bower et une copie coloriée de ces dessins, déposée au Musée d'ethnographie par M. de Cessac en 1881 [1], et que nous reproduisons en partie (fig. 150), vient montrer de la manière la plus évidente combien sont incorrectes les reproductions de M. Hoffman [2].

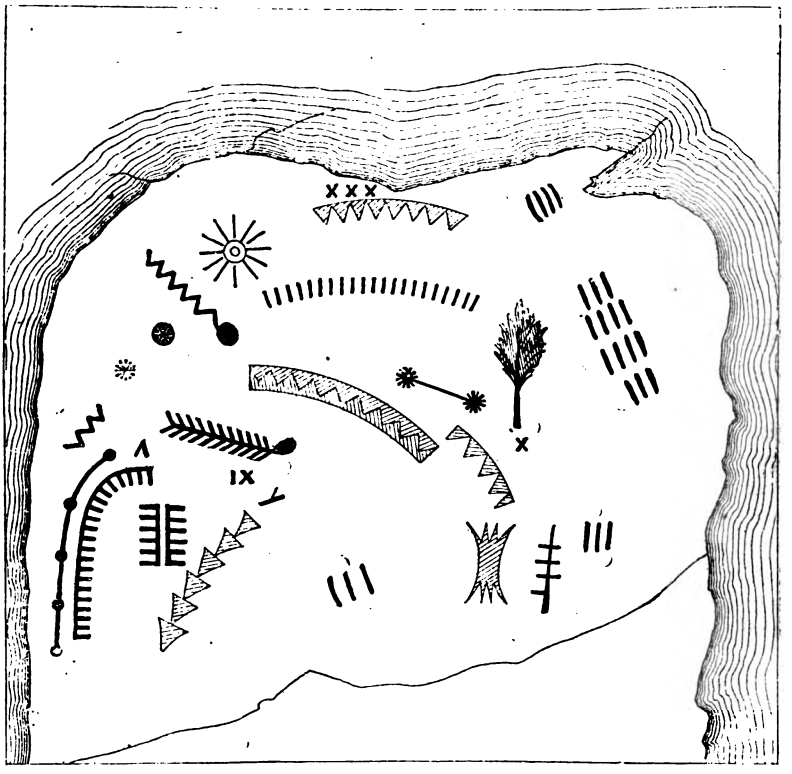


Fig. 150. Peinture rupestre de la sierra de Santa Ynez (d'après une copie de M. Steph. Bower).

C'est pourtant à l'aide de croquis aussi insuffisants que l'auteur prétend arriver à mettre des légendes aux pictographies des anciens Californiens. Les hypothèses lui coûtent peu, et l'imagination aidant, il explique, sans trop hésiter, les choses les plus obscures de la peinture indienne. Puis, quand il a expliqué, il fait des théories, et comme son érudition dans les choses d'Amé-

1) Cf. *Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. IX, p. 339, 1882.
2) Le lecteur que ces choses intéressent particulièrement est prié de comparer la reproduction phototypique que nous publions avec la moitié supérieure de la planche IV annexée au mémoire de M. Hoffman.

Digitized by Google

rique est encore fort incomplète, il laisse de côté des documents qui auraient pu donner matière à des rapprochements utiles, pour aller bien loin chercher des données comparatives absolument illusoires. C'est ainsi qu'il négligera de mettre en présence de ses peintures de Santa Ynez celle que M. Ten Kate a copiées au Rincon de San Antonio ou à la Boca San Pedro, dans la presqu'île californienne [1], tandis qu'il s'efforcera de trouver des traits communs entre certains dessins d'Owen's Walley et les rupestres canariens de M. Sabin Berthelot. Il n'est pas mieux renseigné au sujet des sculptures sur pierre des Niminokotches de San Nicolas, reproduites dans le premier volume de ce recueil, mais il cite Strahlenberg parlant d'inscriptions sibériennes.

Ce qu'il dit en terminant de l'art des Haïdahs n'ajoute guère aux renseignements que l'on doit à M. Swan et les rapprochements qu'il suggère entre certains de leurs produits et les gravures sur pierre de Costa-Rica, publiées par H. Fischer, exciteront à bon droit une salutaire défiance.

E. H.

H. Mager. **Atlas Colonial** avec notices historiques et géographiques par MM. Aube, Bert, Bouquet de la Grye, etc., etc. Paris, Ch. Bayle, 1885, in-4.

L'Atlas colonial, édité par M. Bayle, et dont M. Mager a dressé les cartes, se recommande d'une manière spéciale à l'attention de tous ceux de nos compatriotes qui attachent à l'étude de nos relations extérieures toute l'importance qu'elles méritent. Les notices, parfois étendues, qui servent de commentaires aux cartes, ont été rédigées, pour la plupart, par des hommes particulièrement compétents, tels que Paul Bert, MM. Levasseur, Bouquet de la Grye, membres de l'Institut, Aube, Dutreuil de Rhins, Le Mire de Villers, Harmand, Néis, et les renseignements de toute nature qu'elles coordonnent rendront bien des services aux personnes qui s'intéressent à un titre quelconque aux possessions anciennes et actuelles de la France en dehors de l'Europe.

E. H.

1) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. II, p. 323-324, 1883.

Digitized by Google

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS

Séance du 9 *novembre* 1885. — MM. E.-A. Martel et L. de Launay communiquent une note sur des fragments de crânes humains et un débris de poterie, contemporain de l'*Ursus spelæus*. Ces pièces proviennent de la caverne de Nabrigas où Joly avait trouvé, dès 1835, un morceau de poterie grossière associé à des ossements du grand ours des cavernes. MM. Martel et de Launay insistent sur l'intérêt que présente la trouvaille toute semblable qu'ils viennent de faire « dans une poche profonde, vierge de fouilles et non remaniée par les eaux ». La poterie qui est fort petite ($0^m,041$ sur $0^m,055$), avait tout l'aspect des quelques fragments de céramique découverts jusqu'à présent dans les dépôts d'*Ursus*, donnés comme paléolithiques. « La pâte est grasse, noirâtre, friable, s'émiettant sous les doigts par suite de sa cuisson incomplète, liée par des grains de quartz et de mica et des parcelles de calcaire et de charbon. Les rugosités des deux faces indiquent que le vase avait été façonné à la main. L'une convexe est rouge, engobée d'une couche de cette argile hydroxydée que le phénomène sidérolithique éocène a étendu sur les causses en nappes abondantes; l'autre face concave semble revêtue d'une sorte de vernis noir. L'épaisseur atteint $0^m,016$..... »

Séance du 16 *novembre*. — M. E. Rivière expose le résultat de ses recherches dans des gisements qu'il explore depuis une année environ, au Perreux, près Nogent-sur-Marne (Seine). Les sablières du Perreux renferment des ossements d'*elephas primigenius*, de *rhinoceros tichorinus*, d'un cheval, d'un cerf et d'un bœuf indéterminés, auxquels sont associées de belles et grandes lames de silex, taillées suivant le type de la station classique du Moustier, des grattoirs, des couteaux, etc. Sauf trois, toutes ces pièces appartiennent à l'horizon du travertin de Champigny (Seine). Les pièces exceptionnelles pourraient provenir des meulières de Villeneuve-Saint-Georges ou de Villiers-sur-Marne. M. Eck avait signalé avant M. Rivière le gisement du Perreux, où il avait fait à peu près les mêmes observations. (*Bull. Soc. d'Anthrop.*, 1885, p. 28.)

Séance du 23 *novembre*. — M. Cartailhac, à propos de la note de MM. Martel et de Launay précédemment analysée, assure que les observations de Joly dans la grotte de Nabrigas sont sans valeur au point de vue de la démonstration de l'existence de la céramique à l'époque de l'ours des cavernes. La poterie trouvée en 1835 « est cuite au feu » et « pareille aux spécimens de poterie recueillis dans les stations ou sépultures néolithiques soit aux environs immédiats de Nabrigas, soit dans maintes localités françaises. » La grotte a d'ailleurs

Digitized by Google

subi, même après l'époque quaternaire, des remaniements dans les dépôts qui en recouvrent le sol et remplissent certaines poches.

« Si cette caverne était seule à nous fournir des renseignements sur le quaternaire, sur l'homme et son industrie à l'époque préhistorique, nous dirions simplement que peut-être les ossements humains, les poteries, les restes de grands ours sont contemporains. Mais les gisements abondent, les documents qu'ils nous ont livrés permettent le contrôle... Nous savons aujourd'hui que l'homme habitait la France en même temps que l'*Ursus spelæus*, au moins depuis les débuts de l'époque quaternaire; mais s'il s'est mesuré souvent avec le carnassier, s'il s'est nourri de sa chair, paré de ses canines, il reste peu probable qu'il ait vécu avec lui. Sans doute l'antre de Nabrigas, jusqu'à la disparition du dernier grand ours, fut un endroit soigneusement évité. Plus tard, cette grotte, comme d'autres de la vallée de la Jonte, abrita nos ancêtres de l'âge de la pierre polie et fut même choisie pour servir de caveau funéraire... » La poterie de Nabrigas appartient à cette dernière époque à laquelle M. Cartailhac rattache également tous les fragments de céramique des grottes de Belgique fouillées par M. Ed. Dupont.

Séance du 7 décembre. — M. E. Rivière fait connaître un gisement de silex taillés découvert au Trou-au-Loup dans les bois de Clamart.

Séance du 14 décembre. — M. Hirn résume les travaux de MM. Faudel e Bleicher sur les temps préhistoriques de l'Alsace. Voici les conclusions auxquelles ces auteurs sont arrivés : « 1° l'existence de l'homme en Alsace se révèle dès les plus anciens temps de l'âge de la pierre par des vestiges encore rares, il est vrai; 2° les périodes *paléolithique* et *néolithique*, si distinctes dans certaines régions, ne le sont nullement en Alsace et dans la Lorraine française, où leurs gisements se confondent; 3° à l'époque néolithique, la densité de la population devait être déjà assez grande, d'après les nombreux instruments de pierre polie qu'on a découverts; elle occupait surtout la partie méridionale de la province confinant à la Suisse et à la région des collines sus-vosgiennes; 4° la transition de la pierre au métal n'est représentée que par quelques rares découvertes; 5° à l'âge de la pierre a succédé un âge de bronze bien caractérisé et qui a dû avoir une durée fort longue; 6° la transition du bronze au fer (période de Hallstatt), est marquée par les innombrables tumulus qui couvrent la vaste plaine d'Alsace; 7° le premier âge du fer (période de la Tène) se révèle dans quelques gisements restreints. »

Séance du 28 décembre. — MM. Martel et de Launay adressent une réponse aux objections formulées par M. Cartailhac contre la contemporanéité des débris humains, de la poterie et des os d'ours de Nabrigas. Les auteurs maintiennent que les faits, qu'ils ont signalés dans leur note, démontrent l'impossibilité d'admettre un remaniement postquaternaire de la grotte de Nabrigas.

Séance du 1er février 1886. — M. Oppert lit un rapport sur un travail de M. Romieu, intitulé *Essai sur les décans égyptiens*. Les anciens Égyptiens divisaient l'année astrologique en trente-six décades de dix jours; chacune d'elles était présidée par une étoile dont le lever héliaque coïncidait avec l'époque respective; cette même coutume existait chez les Chaldéens et les Indous. Les étoiles étaient appelées *decans* (δεκανός en grec), mot étymologiquement

Digitized by Google

différent du chiffre δέκα, dix, mais qu'on y rattachait volontiers par une espèce de jeu de mots. Ce sont ces décans dont Firmicus Maternus et Hephestion nous ont conservé la liste que M. Romieu cherche à identifier avec ceux dont les textes égyptiens contiennent les noms. Un certain nombre de ces identifications semblent acceptables à M. Oppert, qui élève cependant de sérieuses objections contre la méthode même suivie par l'auteur du travail.

Séance du 24 mai. — M. Rouire communique une note sur la *géographie du littoral de la Tunisie centrale*, dans laquelle il signale entre autres observations qu'il aurait faites au cours de sa mission de 1885, la découverte d'anciens travaux de main d'homme unissant à la mer la Sebka Halk el Mengel. Il y aurait eu là quelque chose d'analogue à ce chenal signalé autrefois par Beechey, au fond du golfe de la Sidre, chenal qui permettait aux navires de pénétrer à haute mer dans une immense lagune, aujourd'hui desséchée.

Séance du 5 juillet. — M. Corazzini a étudié avec soin les monuments anciens relatifs aux navires à rames et les nombreux commentaires auxquels ils ont donné lieu. Il propose dans un mémoire analysé par M. l'amiral Jurien de la Gravière diverses solutions nouvelles au problème si difficile de la reconstruction des *naves longæ*.

MM. Ed. Heckel et F. Schlagdenhauffen étudient les propriétés des graines de *Bonduc*, dont l'usage est populaire aux Colonies, et montrent qu'elles doivent leur action à un principe amer qui a une action efficace sur les fièvres intermittentes.

M. E. Rivière énumère, dans une note, la faune des invertébrés des grottes de Menton. Les espèces, rassemblées en partie par l'homme dans ces grottes, sont au nombre de 171, soit 125 espèces vivantes et marines, 26 espèces terrestres et 20 espèces fossiles. Parmi les espèces vivantes et marines, 50 sont à la fois méditerranéennes et océaniques; 62 appartiennent exclusivement à la Méditerranée et 6 à l'Océan.

Séance du 19 juillet. — M. A. Gaudry présente à l'Académie un bois de renne orné de gravures découvert par M. *E. Paignan* dans une des grottes de Montgaudier, vallée de la Tardoire. « Cette pièce est un de ces bois de rennes, percés d'un large trou, qui sont connus sous le nom de *bâtons de commandement*. Elle est couverte de gravures où l'on peut admirer la sûreté de main de l'artiste et le sentiment de la forme; le travail est si fin qu'il gagne beaucoup à être regardé à la loupe. L'une des faces du bâton de commandement offre la représentation de deux phoques. Un d'eux est vu dans son entier avec ses quatre membres : les membres postérieurs, si singulièrement portés en arrière chez les amphibies, sont fidèlement rendus, chaque patte a cinq doigts. La grandeur de la queue est exagérée. Tout le corps est couvert de poils très visibles. La tête est délicatement exécutée : le museau avec ses moustaches, la bouche, l'œil, le trou de l'oreille indiquent une réelle habileté. Vraisemblablement, l'animal qui est ici figuré est l'espèce habituelle de nos côtes, le veau marin, *Phoca vitulina* (sous-genre *Calocephalus*). L'autre phoque n'est pas vu dans son entier; il est plus grand et porte au cou des indices de longs poils; la patte de devant est très exacte. Je n'ose dire si l'artiste a voulu représenter une espèce différente.

« En avant du grand phoque, il y a un poisson que M. Emile Moreau croit être un saumon ou une truite; ainsi que ces animaux, il a des taches et ses

Digitized by Google

nageoires ventrales sont fixées à l'abdomen. Trois tiges de plantes sont placées près du poisson. Toutes ces gravures se voient sur la même face.

« La face opposée du bâton de commandement est occupée dans la plus grande partie par deux animaux grêles et allongés; bien que le plus long n'ait pas moins de $0^m,34$, ils ne sont pas complets, mais l'un montre sa tête et l'autre le bout de sa queue. Je pense que ce sont des anguilles, parce que les faces dorsales et ventrales semblent bordées d'une nageoire continue. On voit sur la même face trois figures d'animaux de forme exactement identique, peu compréhensibles, et une figure qui représente peut-être un insecte hémiptère..... M. Paignan a bien voulu faire don au Muséum de son précieux bois de renne et de beaucoup d'autres objets : des ossements de divers animaux, un bois avec des gravures, des aiguilles en os, des poinçons, des lissoirs, une pointe en ivoire, des coquilles, que M. le docteur Fischer a déterminées, de nombreux silex taillés, surtout des grattoirs et un silex du type solutréen admirablement travaillé sur ses deux faces. Quelques-unes des petites pièces sont formées de métacarpes latéraux de rennes, transformés en aiguilles ou en pendeloques par une simple perforation pratiquée à travers leur base.

Séance du 6 *septembre.* — M. de Nadaillac résume, dans une courte note, les fouilles exécutées dans la grotte de la Biche aux Roches, près de Spy, province de Namur, par MM. Marcel de Puydt et Sohest. Ces fouilles sont surtout importantes par la découverte de crânes du type de Néanderthal, rencontrés inhumés dans la quatrième couche à partir de la surface du sol. Il était, dit-on, facile de distinguer dans les fragments de la brèche qui contenait les os humains, des lames de silex et de petits morceaux d'ivoire. On a recueilli auprès des squelettes : trois belles pointes moustériennes et divers ossements d'animaux en mauvais état.

Séance du 18 *octobre.* — M. Thieullen a découvert près de Crécy-sur-Morin une sépulture sous roche de la période de la pierre polie. Elle se composait de deux chambres contiguës, entourées de murailles de pierres sèches et dont le toit, formé d'un très volumineux bloc de meulière pesant plus de 120,000 kil., avait disparu dans les travaux d'exploitation d'une carrière. Des squelettes, au nombre d'une trentaine, hommes, femmes, enfants, vieillards, étaient rangés côte à côte, la tête au mur. « Les ossements sont remarquablement conservés ; cinq ou six crânes recueillis presque intacts semblent indiquer, par leur forme, la présence de deux races. L'un d'eux est manifestement trépané par grattage. Souvent ces crânes reposaient sur de larges pierres plates, façonnées de main d'homme, et se trouvaient comme encadrés par d'autres pierres de même nature. Tous les instruments d'une civilisation préhistorique ont été trouvés placés près de la tête : grattoirs, couteaux, retouchoirs, cinq haches en pierre polie, une douzaine de haches et pics en calcaire siliceux, six emmanchements en corne de cerf pour haches et outils, un poinçon en os, deux amulettes, des os travaillés. Toutes ces pièces non ébréchées et présentant certaines usures particulières, semblent indiquer qu'elles étaient remises en état au moment de leur enfouissement. Aucune trace de poteries et de métaux n'a été découverte. »

E. H.

Digitized by Google

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 janvier 1886. — A l'occasion de la publication d'une brochure de M. Schuchardt, MM. Bréal et G. Paris présentent quelques observations sur le rôle et la valeur de l'école linguistique qui s'est développée ces derniers temps en Allemagne. MM. Bréal et Paris s'accordent à rendre hommage aux progrès que les néo-grammairiens (*Junggrammatiker*) ont fait faire à la science en introduisant dans leurs études des habitudes de précision que leurs devanciers n'avaient pas toujours su s'imposer, surtout en ce qui concerne les étymologies. Ils regrettent toutefois que les savants de la jeune école aient cru devoir donner leur tentative comme une révolution scientifique, lorsqu'ils ne faisaient que continuer à marcher dans une voie précédemment ouverte, M. Paris et M. Bréal rappellent notamment qu'il faut rendre à M. Paul Meyer l'honneur d'avoir le premier formulé une théorie qui s'est répandue en Allemagne sous le nom de M. Johann Schmidt. « Selon cette théorie, les dialectes, considérés comme des variétés idiomatiques nettement distinctes et enfermées dans des limites géographiques précises, par exemple en français, le dialecte normand, le dialecte picard, etc., sont de pures créations de l'esprit des savants et ne répondent à aucune réalité ; car selon que l'on prend pour caractère distinctif du dialecte tel ou tel phénomène linguistique, ses limites avancent ou reculent, et il y a autant de variétés différentes d'un idiome qu'il y a de localités où on le parle. »

Séance du 5 *février*. — Parmi les renseignements envoyés de Rome par M. Leblanc sur les fouilles du Testaccio, nous mentionnerons la découverte d'une chambre qui contenait une vingtaine de mètres cubes de dents d'éléphant, dont plusieurs avaient jusqu'à $1^{m},50$ de longueur. A côté ont été trouvées deux amphores qui renfermaient des graines d'anis et des lentilles.

M. Oppert communique les résultats de ses recherches sur les mesures de capacité et les mesures agraires des Chaldéens et des Assyriens.

M. Casati lit une note sur les fouilles les plus récentes exécutées dans les nécropoles étrusques et insiste sur le développement artistique qu'elles révèlent, notamment dans la fabrication des bijoux.

Séance du 12 *février*. — M. Bréal signale la découverte faite à Kaminia, dans l'île de Lemnos par MM. Cousin et Durbach, de l'École d'Athènes, d'une inscription archaïque en langue inconnue, qui pourrait bien être d'origine étrusque et rappelle que Thucydide, Strabon et Plutarque ont mentionné la présence de Thyrrhéniens à Lemnos à une époque reculée.

Séance du 19 *février*. — M. Hersart de la Villemarqué lit un mémoire sur les *Joculatores* bretons.

Digitized by Google

Séance du 19 mars. — M. Sénart établit la succession chronologique des divers idiomes indiens et s'efforce de fixer la date d'évolution de chacun de ces idiomes. Les inscriptions de Piyadasi montrent que, vers le milieu du IIIe siècle avant notre ère, le sanscrit védique était encore cultivé, la langue sanscrite classique s'est constituée entre cette époque et le Ier siècle de notre ère ; les dialectes prâcrits sont postérieurs, puisque leur grammaire n'a été fixée que du IIIe au IVe siècle de l'ère chrétienne.

M. A. Maury expose les résultats des dernières recherches de M. Charnay au Yucatan (voir plus haut, p. 282-294).

Séance du 26 mars. — M. d'Hervey de Saint-Denys lit un mémoire sur les *Doctrines religieuses de Confucius et de l'école des lettrés* dans lequel il s'attache à réfuter l'opinion très accréditée, suivant laquelle Confucius et ses disciples auraient professé des doctrines matérialistes et enseigné une morale sans Dieu ; Confucius croyait à un Dieu unique et souverain, à l'immortalité de l'âme, à la responsabilité de l'homme dans une autre vie, à l'efficacité de la prière et a donné à son pays une religion fondée sur ces principes. Cette religion n'a point de temples, il est vrai, mais elle possède un culte domestique, privé, dont la connaissance a échappé aux voyageurs de passage et aux observateurs superficiels.

M. A. des Michels communique une note sur quelques coutumes anciennes des concours littéraires chinois. Des allusions à ces coutumes, oubliées aujourd'hui, se retrouvent dans certains écrits annamites.

Séance du 16 avril. — M. Heuzey donne lecture d'un mémoire sur une *étoffe chaldéenne.* Dans les figures gravées ou sculptées sur les monuments de l'art chaldéen on peut voir fréquemment reproduite une espèce de robe décorée de stries verticales échelonnées par étages. On a vu dans cette ornementation des plissés, des tuyautés, des volants même. Or, ce n'est pas une forme particulière de vêtement que les artistes ont voulu représenter, c'est une sorte d'étoffe mentionnée fréquemment dans l'antiquité sous le nom de καυνάκης, étoffe riche, garnie d'un seul côté de mèches floconneuses, véritable toison artificielle, analogue à la *flocata* des Grecs modernes. On la taillait en forme de grand châle ou de couverture, de manteau ou de tunique.

M. Heuzey suit l'emploi de ce tissu spécial depuis les monuments de la collection de Sarzec jusqu'à ceux de l'époque Perse, et rappelle qu'un passage du grammairien Pollux en attribue l'invention aux Babyloniens.

M. G. Perrot communique de la part de M. S. Reinach les photographies de sept statues récemment découvertes à l'acropole d'Athènes et qui sont particulièrement remarquables par leur polychromie.

M. Deloche rend compte des dernières fouilles exécutées dans les ruines des Arènes de la rue Monge. On y a découvert cinq squelettes d'hommes adultes groupés deux, deux et un, enterrés dans le sol et orientés dans une même direction. Aucune espèce de débris caractéristiques n'accompagnait les os et rien ne peut aider à fixer la date de ces ensevelissements.

Séance du 21 avril. — M. G. Schlumberger montre à l'Académie une monnaie de Kaleb, roi d'Aksum, qui conquit au VIe siècle l'Yémen, qui demeura ensuite pendant cinquante années sous la domination de l'Éthiopie. La numismatique des souverains païens et chrétiens de ce pays se prête rarement à des déter-

Digitized by Google

minations rigoureuses, comme celle que M. Schlumberger a pu faire de cette pièce exceptionnelle.

Séance du 30 *avril.* — M. G. Bapst lit une note sur les origines de l'étain. Il rappelle une opinion fréquemment exprimée dans ces derniers temps et suivant laquelle l'étain sortait surtout jadis de mines du Caucase, qu'il lui a été impossible jadis de retrouver pendant une exploration dirigée spécialement à cet effet. L'étain qu'on emploie actuellement au Caucase y est apporté par les Anglais. Si les anciens ont réellement tiré ce pays d'un produit d'Orient, ce pays est encore à retrouver.

M. Maury rappelle à ce propos l'ancienneté du bronze et par conséquent de l'étain en Chine.

Séance du 7 *mai.* — M. d'Hervey de Saint-Denis résume à l'appui de l'opinion exprimée par M. Maury sur l'ancienneté du bronze en Chine, divers textes d'auteurs chinois mentionnant l'usage de ce métal plus de deux mille ans avant notre ère. Les mines d'où l'on extrayait l'étain qui entrait dans la fabrication de ce bronze, étaient ouvertes dans les monts du Thibet.

Séance du 14 *mai.* — M. Barbier de Meynard analyse les résultats de la mission confiée à M. Basset en Algérie pour des études de linguistique berbère.

M. d'Arbois de Jubainville lit une notice sur le mode d'exécution forcée usité jadis dans la procédure irlandaise. « Le créancier dont le débiteur appartenait à l'une des classes sacrées (nemed), c'est-à-dire à la noblesse et au clergé ne pouvait le saisir. Le seul moyen de contrainte auquel il pût avoir recours consistait à aller mourir de faim à la porte du débiteur. Celui-ci se voyait alors chargé d'une dette énorme : 1° le *wergeld* dû pour un meurtre ordinaire ; 2° le double de la valeur de la nourriture qu'aurait mangée le créancier s'il ne s'était laissé volontairement mourir de faim; 3° une amende dont le taux variait selon le rang du créancier. Le tout était évalué d'après la loi, en femmes esclaves et en bêtes à cornes. »

Séance du 21 *mai.* — M. Bergaigne communique les résultats de ses recherches sur le classement des hymnes du Rig-Véda.

M. Derenbourg observe que le Pentateuque, le Coran, la Mischnah se prêtent à des combinaisons analogues à celles que M. Bergaigne vient de signaler.

Séance du 4 *juin.* — On sait que le chapitre x de la Genèse contient une liste de peuples appartenant aux trois races humaines représentées comme issues des trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. M. Halévy cherche à identifier les peuples ainsi énumérés et à montrer que l'auteur de ce morceau y a classé les peuples dans un ordre géographique.

Séance du 18 *juin.* — M. de Nadaillac résume dans un travail d'ensemble les observations recueillies en Europe, en Afrique et en Amérique sur la trépanation crânienne, employée sur le vivant comme pratique thérapeutique ou pratiquée après la mort par suite de quelque superstition.

Séance du 18 *juin.* — M. Wallon donne lecture d'un rapport de M. Maspero sur l'ouverture de deux momies du musée de Boulaq dont les corps ont été reconnus pour ceux des Pharaons Ramsès II et Ramsès III. M. Maspero a joint à ce rapport les photographies des deux souverains ainsi ramenées au jour, et dont il a minutieusement décrit les traits.

Digitized by Google

M. Heuzey présente un plan des ruines de Tello, exécuté par M. de Sarzec.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur le *fundus* et la *villa* en Gaule.

M. Thomas lit une note sur l'origine du nom du pays de Comminges. Dans ce travail, M. Thomas s'efforce de montrer que ce nom étant issu du mot latin *Convenæ*, la transformation qu'il a subie ne peut s'expliquer que par l'intervention d'un phénomène phonétique dont il trouve l'origine dans la langue basque.

Séance du 2 juillet. — M. Ch. Robert résume l'introduction d'un travail de M. Max. Werly sur la toponymie du Barrois et montre combien l'étude des noms de lieux-dits peut rendre de services à l'histoire, à l'ethnographie, etc., etc.

M. Barbier de Maynard donne lecture d'une étude sur les historiens turcs et sur les causes de la grandeur et de la décadence de l'empire ottoman.

Séance du 9 juillet. — M. Dieulafoi fait connaître les résultats des dernières fouilles exécutées par la mission archéologique qu'il dirigeait en Susiane. La découverte la plus importante qui ait été faite est celle d'une frise émaillée en bas-relief polychrome, de $11^m,80$ de long sur $3^m,60$ de haut, représentant douze archers de la garde du roi Darius. Ces personnages, hauts de $1^m,41$, et vus de profil, sont vêtus du costume et armés des piques que les récits d'Hérodote attribuent aux *Immortels*. Leurs visages, leurs mains, leurs pieds sont d'un brun foncé.

D'après les études poursuivies par M. Houssaye sur des squelettes antiques trouvés dans le voisinage, la population de la Susiane aurait appartenu à une race noire, mais non nègre voisine de celles qui peuplent encore aujourd'hui une partie des bords de la mer Rouge. Le costume, analogue à celui des Arabes actuels, se compose d'une chemise à larges manches, d'une petite veste et et d'une jupe latéralement ouverte; la tête est ceinte d'une corde, les pieds sont chaussés de brodequins lacés. Les étoffes de couleurs alternées, sont d'une grande richesse, des bracelets et des pendants d'un beau travail complètent cette tenue brillante.

Digitized by Google

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONN

SECTION DE GÉOGRAPHIE. *Séance du 27 avril.* — M. le docteur ROUIRE résum les faits nouveaux qu'il a recueillis pendant sa dernière mission en Tunisie e expose en particulier le résultat de ses recherches sur les dolmens de l'Enfid (V. plus haut p. 441).

M. HAMY complète l'historique des domaines de l'Enfida en rappelant le notices qui ont été consacrées à ces monuments par MM. Rabatel et Tiran d'abord, dans le *Tour du monde* de 1875 (1er semestre, p. 318), par M. l Dr Chopinet ensuite, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Toulous* (1882, n° 7, p. 203), enfin par M. Cagnat dans son rapport publié dans le *Archives des Missions scientifiques* de 1885 (t. XI, p. 34-37). Il est regret table que M. Rouire n'ait point pris connaissance de ces documents ; il aurai été engagé, en effet, à contrôler certaines assertions qui y sont émises, telles qu celle du capitaine Bordier relative à des cryptes existant au-dessous de certain dolmens, qui seraient ainsi composées de deux chambres superposées. Si c caractère signalé à l'Enfida par M. Bordier était fréquemment rencontré e Tunisie, il établirait une ligne de démarcation fort nette entre les mégalithe funéraires de ce pays et les vrais dolmens, auxquels il ressemblent d'ailleurs s exactement que bon nombre d'archéologues attribuent les uns et les autres au mêmes constructeurs.

Séance du 28 avril. — M. CASTONNET DES FOSSES résume un certain nombr de documents inédits ou peu connus recueillis dans les archives de Lisbonne su les établissements des Portugais aux Moluques. C'est peu de temps après l conquête de Malacca, en 1511 ou 1512, que la route des Iles aux Épices leu fut révélée par les Chinois, qui étaient alors les maîtres du commerce de l Malaisie, et dont les jonques sillonnaient en très grand nombre les mers d Sumatra, de Java, de Bornéo et même de la Nouvelle-Guinée. Très expérimenté dans la navigation de ces parages, leurs marchands assistaient régulièremen aux foires qui se tenaient dans les différentes îles. Ceux d'entre eux qui étaien musulmans avaient même converti à l'islamisme les indigènes des Moluques Les Portugais, d'après les documents inédits que nous ont laissés leurs navi gateurs, rencontraient incessamment leurs jonques sur toutes les côtes qu'il visitaient.

M. Castonnet des Fosses expose rapidement l'histoire des établissements de Portugais à Ternate, à Amboine, etc., et montre en particulier les forces qu'il employèrent pour dominer les indigènes, empruntées à des éléments chinoi encadrés d'officiers européens. Les documents qu'il a consultés sont unanime pour témoigner de la solidité des troupes ainsi composées. Nous sommes établi au Tonkin et en Annam. Pourquoi ne pas suivre les Portugais du XVIe e

Digitized by Google

du XVIIIe siècle, en empruntant aussi, pour dominer les indigènes, des engagés chinois ou d'autres asiatiques, japonais, birmans, etc., qui, solidement encadrés, formeraient une armée coloniale d'une réelle valeur.

M. HAMY montre l'intérêt historique que présente la communication de M. Castonnet des Fosses ; ce rôle important des Chinois dans les navigations orientales ressortait déjà des documents chinois eux-mêmes récemment coordonnés et traduits par quelques-uns de nos sinologues. Il ne ressort pas moins nettement de la grande enquête archéologique, instituée en Indonésie par les missions scientifiques anglaises, françaises, allemandes, qui ont permis de trouver aux Philippines, à Bornéo, à Cèram, et plus loin encore, des céramiques anciennes dont l'origine chinoise ou coréenne n'est pas contestée. Les Chinois allaient encore plus loin dans l'est ; M. Hamy aura prochainement l'occasion de produire des documents décisifs démontrant la présence de Chinois jusque dans le Honduras.

M. C. SIPIÈRE communique des observations faites par M. Ch. LEMIRE, résident de France en Annam, sur une tête mutilée provenant du palais Khmer de Saïgon. « Depuis 1635, écrit M. Lemire, les Annamites, en guerre avec les Cambodgiens, avaient pris les forts de Baria, de Saïgon et de Phnôm-Penh. Le premier roi du Cambodge était allé résider à Oudong et le second roi était resté à Saïgon. Mais en 1699, les Cambodgiens ayant refusé de payer le tribut aux Annamites, les deux rois du Cambodge furent dépossédés et les Annamites s'établirent définitivement à Saïgon qui s'appelait, en Cambodgien, Nocor-Prey et qui prit le nom de Gia-Dinh. C'est dans cette dernière guerre que les soldats annamites, ayant pénétré dans le palais du roi cambodgien, à Nocor-Prey, celui-ci mit fin à ses jours. Le palais fut saccagé, les habitants furent massacrés, les statues mêmes furent décapitées ; on leur coupa le nez et les oreilles.

« L'une d'elles, en pierre d'Angcor, qui paraît remonter au Xe ou XIe siècle, fut pieusement enterrée par quelque bonze cambodgien près du palais.

« C'est là que je la découvris pendant qu'on creusait les fondations du nouveau palais du gouverneur français à Saïgon, en 1867, soit cent soixante-huit ans après la destruction du palais des Khmers. C'est peut-être la seule relique de la domination khmer à Saïgon. Elle marque l'emplacement de l'antique palais du roi cambodgien. Le type de cette figure mutilée est très remarquable. A ces divers titres, cette pièce historique mérite, ce me semble, d'être signalée à l'attention du Congrès.

« Il en est de même pour des plaquettes moulées en figurines dorées. Ces terres cuites sont un composé d'argile mêlée à la cendre de cadavres royaux après leur crémation. Ainsi préparées, elles sont fixées sur les parois des pagodes. C'est un usage historique qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler si la crémation des corps doit s'introduire dans notre pays. »

M. HAMY rapproche de la découverte de M. Ch. Lemire, à Saïgon, une autre trouvaille, faite par M. Morel, ingénieur, en décembre 1882, au cours des travaux exécutés pour le chemin de fer, à Cau-Khô, canton de Thaï-Binh. Un tombeau fut rencontré à 4 mètres de profondeur ; il était surmonté d'une sorte de *singha* couché, fort analogue aux animaux fantastiques que l'on voit à la porte des anciens temples du Cambodge et appartenait, à n'en pouvoir point

Digitized by Google

douter, à l'art des Khmers, qui dominaient d'ailleurs tout le delta du Mékong et du Dong-Naï au moment de l'invasion annamite.

M. Maxe Werly donne lecture d'un travail sur l'enseignement que procure l'étude des noms des lieux conservés sur le cadastre. Dans cette étude, M. Maxe-Werly s'applique à démontrer que, quand l'histoire reste muette sur les événements dont une localité a été le théâtre, lorsque les archives d'une commune sont détruites et que son passé est ignoré de tous, il est encore possible, en recourant à l'étude des lieux dits, d'en raviver les souvenirs éteints, de reconstituer l'aspect primitif du sol, en indiquant l'étendue des forêts et des étangs qui, autrefois, occupaient une partie du territoire, de relever le tracé des voies antiques, de préciser les emplacements où s'élevaient jadis le lieu de refuge des premiers âges, la villa gallo-romaine, le domaine franc, les anciens cimetières, le château féodal, le monastère, les sanctuaires de dévotion, les maladreries, etc., etc.

M. Bertrand insiste, à son tour, sur l'importance de l'étude des noms des lieux et rappelle que cette étude a permis à M. Longnon de préciser d'une façon tout à fait inattendue la distribution ancienne de peuples Ligures et Ibères, la répartition des tribus franques, etc., à la surface du sol de la France.

M. Labarthe résume les observations qu'il a pu faire sur la rivière Noire, affluent du fleuve Rouge, et sur les Muongs, qui en habitent les bords.

« Le fleuve Rouge n'a que deux affluents réellement importants, dit M. Labarthe, l'un est la rivière Claire et celle-ci nous a été décrite par M. de Kergaradec, dans la *Revue Maritime et Coloniale*, l'autre est la rivière Noire, et c'est sur cette dernière que je désire appeler votre attention.

« Depuis quelques années déjà une petite partie de la rivière Noire nous était connue par les cartes hydrographiques de la marine. C'est qu'aux approches de son confluent avec le fleuve Rouge, la rivière Noire coule pendant quelques kilomètres dans un lit large et profond, son cours est tranquille, ses rives sont cultivées ; d'un côté est la province de Hung-Hoa, de l'autre la province de Son-Tay ; nous sommes d'ailleurs encore en plein pays annamite.

« Mais au bout de quelques kilomètres, nos canonnières de guerre se sont trouvées en face d'un barrage naturel qui les a arrêtées et à partir de ce point la rivière Noire n'est plus indiquée sur nos cartes que par un pointillé approximatif. Or, c'est à ce point précisément que la rivière Noire devient la plus intéressante. Là, en effet, il semble se produire une faille immense. De ce côté-ci nous avons des terrains d'alluvions récentes, de l'autre côté des terrains de formation ancienne, où percent souvent le granite, la malachite, les basaltes, la serpentine, le carbonate de fer, un peu de cuivre et beaucoup de sable micacé. A partir de ce point, la rivière Noire coule entre deux murailles granitoïdes à pic, ou quelquefois même surplombant, variant de 100 à 300 mètres de hauteur. Ces roches sont d'une solidité à toute épreuve et aucune érosion n'est à craindre. Plus loin les rives s'abaissent ; quelque événement géologique a dû d'ailleurs les bouleverser, car elles se sont effritées dans le lit du fleuve ; mais c'est un effritement colossal dont les fragments, chacun de plusieurs mètres cubes, rendent impossible toute navigation.

Digitized by Google

« Ce n'est pas seulement la nature géologique du terrain qui change à ce barrage dont je parlais tout à l'heure, c'est encore la population. Nous n'avons plus ici des Annamites, mais des Muongs, une race encore inconnue sur laquelle je désire appeler votre attention.

« A première vue, ce qui distingue le Muong de l'Annamite, c'est qu'il a les membres inférieurs, les fémurs, les pectoraux, beaucoup plus développés. Il est vrai que ces caractères tiennent sans doute à ce que c'est là un peuple de montagnes.

« J'ai vivement regretté de n'avoir avec moi aucun des instruments nécessaires aux mesures craniologiques. Après bien des recherches, j'ai pu collectionner une cinquantaine de crânes absolument muongs. J'avais construit un niveau occipital d'après les données du docteur Broca pour la mesure de l'angle de Daubenton, et d'un autre côté, en me servant à défaut d'autres moyens de la méthode de la *norma verticalis* j'ai pu reconnaître que sur cinquante crânes on compte quarante et un cas de brachycéphalie approximative.

« Entre la rivière Noire et le fleuve Rouge, sur de hauts plateaux, j'ai trouvé une autre peuplade de montagnes, les Tho, qui sont au contraire absolument dolichocéphales.

« Il était curieux de connaître quelle langue parlaient ces tribus. Cela était difficile en ce sens que l'instruction n'y est point répandue. Ce n'est que dans le bassin du Song-Fo-Yen que j'ai enfin trouvé un chef de village sachant lire et écrire. Je pus, grâce à quelques mots d'annamite et de cantonnais vulgaire, me faire indiquer quels caractères servent de base à ce langage. Ces caractères sont au nombre de trente-six. J'ai pu avoir aussi quelques spécimens d'actes publics. J'ai remis le tout à mon maître et ami, M. de Rosny, qui vous dira mieux que moi ce qu'il faut penser de ce langage. Je vous dirai cependant tout de suite que c'est là une langue alphabétique et non point idéologique. De plus, les Muongs écrivent horizontalement et de gauche à droite. Si vous rapprochez ce fait de la découverte faite il y a peu de temps d'un langage semblable au fond de la Corée, vous jugerez tout de suite quelle importance a ce fait au point de vue des migrations indo-européennes.

« La plupart des géographes modernes divisent l'Indo-Chine en sept régions : l'Annam, le Siam, la Birmanie, le Malacca, le Cambodge, les possessions anglaises et la Cochinchine française. Mais ils ne disent généralement rien de toute une grande région située au cœur même de l'Indo-Chine, région presque inexplorée, il est vrai, et sur laquelle d'ailleurs quelques-unes des puissances que nous venons d'énumérer prétendent exercer, mais à tort, des droits de souveraineté. Cette région, arrosée par le Meï-kong et ses affluents, affecte assez bien la forme d'un triangle dont le sommet partirait du nord même de nos possessions de Cochinchine et qui s'élargirait en empiétant à droite sur l'Annam, à gauche sur le royaume de Siam jusqu'à la hauteur de la ville de Semao, sous le parallèle de laquelle se trouverait sa base.

« C'est dans l'espace compris entre les côtés de ce triangle que se meuvent et s'agitent un nombre considérable de tribus et de peuplades dont les caractères anthropologiques, les mœurs et les dialectes diffèrent souvent beaucoup. Quelques-unes de ces tribus sont absolument indépendantes, d'autres sont soumises, mais de nom seulement, à l'un des États plus puissants qui les entourent.

Digitized by Google

Il est bien difficile de dire où commence la domination de chacune de ces tribus et où elle se termine. Leurs limites, leurs propriétés, leurs villages, leur puissance, sont soumis à de perpétuelles fluctuations qu'il est impossible de concilier avec nos idées européennes.

« Souvent quelques années se passent dans la paix et l'abondance, et l'on voit ces tribus exemptes de toute ambition politique, et de mœurs douces pour la plupart, se livrer avec amour à la culture des champs et aux industries locales. Mais survienne quelque inondation, cas fréquent dans ce pays, ou quelque maladie épidémique, comme la peste ou la variole, ou une récolte de riz insuffisante et amenant la famine, ou quelque bande de malfaiteurs ou de pirates ravageant tout sur son passage, aussitôt les tribus se soulèvent, se heurtent les unes contre les autres, se battent avec une sauvagerie sans exemple, sans que la plupart sachent au juste la cause de ce soulèvement général. La guerre dure quelquefois plusieurs années. Pendant tout ce temps les villages restent déserts, une végétation parasite et luxuriante s'empare des rizières, les populations sont décimées par les luttes, les maladies et la famine, et quand on visite ces contrées désolées on trouve des cadavres pourrissant dans des cases abandonnées. Quand la guerre, par lassitude ou quelquefois faute de combattants, se termine, les tribus se trouvent avoir échangé entre elles leurs territoires, les limites sont tracées à nouveau sans souci de ce qu'elles pouvaient être quelques années auparavant; des tribus puissantes naguère se trouvent réduites à un rôle secondaire, tandis que d'autres peuplades qui autrefois passaient inaperçues, acquièrent une importance avec laquelle les peuplades voisines se trouvent obligées de compter. C'est alors que l'Annam d'un côté, les royaumes de Siam et de Birmanie de l'autre, et la Chine au nord, font valoir leurs droits sur les tribus épuisées et décimées, qui ne peuvent opposer la moindre résistance à leurs trop puissants voisins, tandis qu'elles recherchent l'alliance de celles dont la situation et l'importance se sont accrues.

« Ces peuplades nous sont connues sous les appellations génériques de Laotiens, de Moïs et de Muongs, mais dans le pays même ces appellations sont peu comprises des indigènes et les noms de races et de peuplades qui frappent le plus souvent l'oreille de l'explorateur sont ceux de Man, Tho, Hoï, Traos, Chops, Strengs, Phros, Penongs, etc. Il reste beaucoup à faire pour saisir la valeur et la signification de ces diverses appellations et pour établir une sérieuse classification anthropologique de ces tribus qui, si elles ne sont pas autochtones, étaient du moins maîtresses absolues de ce territoire à une époque où les Annamites et les Siamois n'existaient point encore. Cette étude, commencée par la mission de la Grée, continuée par le docteur Harmand et poursuivie aujourd'hui par le docteur Néis, est de celles qui intéressent le plus vivement la géographie, mais de celles aussi qui offrent des difficultés telles que les résultats acquis, quelque importants qu'ils soient parfois, ne sont jamais assez considérables pour être la juste compensation des fatigues et des souffrances endurées par l'explorateur. »

Séance du 29 avril. — M. Ch. Rabot rend compte des résultats principaux du dernier voyage qu'il a fait en Laponie russe.

Cette région était jusqu'ici peu connue ; elle était, disait-on, formée exclusivement de plaines. M. Rabot y a découvert, au contraire, quatre grands

Digitized by Google

massifs de montagnes dont l'altitude dépasse, sur certains points, 1,000 mètres. Leurs sommets les plus élevés dominent la limite inférieure des neiges éternelles, qui peut être fixée, dans ce pays, à 7 ou 800 mètres. On n'y rencontre pas de glacier.

Ces montagnes s'élèvent au-dessus de vallées largement ouvertes, occupées par des lacs d'une étendue relativement considérable, mais peu profonds, et couverts d'îles formées par des amas de blocs entassés par la débâcle. Malgré la rigueur du climat, toute cette région est couverte de forêts. Dans la Laponie russe, l'hiver dure neuf mois, les lacs gèlent en octobre, et la débâcle n'a lieu qu'à la fin de juin. En hiver, on a observé —40 degrés, et l'été le thermomètre s'élève à + 30 degrés.

La population se compose de Lapons dont tous les caractères sont profondément altérés par un mélange déjà ancien avec les Finnois. M. Rabot a retrouvé parmi ces indigènes beaucoup de choses réputées caractéristiques de la vie finnoise ; ils ont peu de rennes et travaillent particulièrement le bois, auquel ils empruntent la plupart de leurs ustensiles domestiques.

M. Pilloy, de la Société académique de Saint-Quentin, donne lecture d'un mémoire sur l'étude des lieux dits de son arrondissement et sur les indications que cette étude fournit à l'archéologie et à la géographie ancienne.

E. H.

CORRESPONDANCE

Jougs de pierre mexicains.

Hamburg.....

..... J'ai constaté qu'un des jougs de pierre figurés dans mon ouvrage *Alt Mexico* a été déterré, m'a-t-on dit, près de Cempoallan. D'un autre joug, j'ai dit que la moitié décrite a été trouvée chez un Indien, près du Ranchito de las Animas, Indien qui possédait jadis, à ce que l'on m'a assuré, l'autre moitié de ce même joug. D'un troisième, j'expose qu'il a appartenu à un collecteur indien qui a négligé de donner des notices satisfaisantes sur la provenance des objets qu'il rassemblait.

Tirer de ces faits la conséquence que tous les jougs sont d'origine totonaque serait certainement plus que hasardé, et je vous saurai gré de faire savoir à vos lecteurs que je ne veux pas être considéré comme un de ces archéologues qui déduisent des généralités de faits isolés et même douteux... .

H. Strebel.

Digitized by Google

NOUVELLES

Les Français a l'étranger. — Il résulte d'un tableau dressé par M. Lagneau d'après les documents statistiques, d'ailleurs très incomplets, fournis par les consulats, que le nombre total des Français établis actuellement à l'étranger s'élève à près de 320.000.

Voici de quelle manière ce chiffre se répartit entre les différents pays : États-Unis, 109.870; Suisse, 45.000: Belgique, 35.000; République Argentine, 29,196; Uruguay, 23,000; Iles Britanniques, 15.959; Égypte, 14.207; Espagne, 10.642; Allemagne, 6.529 dont 5.000 pour la Prusse; Italie, 4.708; Canada, 3.173; Autriche-Hongrie, 2.814; Russie d'Europe, 2.479; Portugal, 1.817; Turquie d'Asie, 1.726; Chili, 1.650; Hollande, 1.546; Vénézuéla, 1.495; Indes Anglaises, 925; Cuba, 850; Amérique centrale, 604; Brésil, 592; Turquie d'Europe, 507; Haïti, 442; Nouvelle-Grenade, 441; Grèce, 268; Russie d'Asie, 173; Chine, 148; Antilles anglaises, 125; Danemarck, 116; Maroc, 105; Le Cap, 81; Tripolitaine, 76; Scandinavie, 54; Perse, 51; Japon, 43, Philippines, 34; Ceylan, 19; Siam, 15.

On compterait, en somme, d'après cette énumération incomplète (L'Australie, le Mexique, le Pérou et d'autres pays encore n'y figurent pas), 127.339 Français établis dans les autres États Européens; il y en aurait 115.064 dans l'Amérique du Nord, 56.374 dans l'Amérique du sud, 15.394 en Afrique et 2.175 en Asie.

Emigration canadienne. — On sait que l'émigration canadienne envahit non seulement tous les territoires du *Dominion*, mais se répand même aux États-Unis. Cette expansion coloniale de notre ancienne colonie s'est produite, suivant M. Rameau [1], de quatre manières : 1° la *juxtaposition* dans le Canada lui-même; 2° l'*empiètement progressif* de l'élément canadien dans les territoires concédés à l'élément anglo-saxon par le gouvernement britannique; 3° la *pénétration* de l'élément canadien dans l'élément anglo-saxon; 4° l'*émigration* dans le Manitoba.

Dans la province de Québec, la population française s'était d'abord établie sur les rives du Saint-Laurent, puis, en présence de son accroissement qui tient du merveilleux, elle avait eu bientôt besoin de terres et avait gagné la région

1) J'emprunte ces renseignements à une communication faite par M. Rameau à la section d'émigration et de colonisation de la Société de Géographie commerciale de Paris (E. H.)

Digitized by Google

arrosée par le Saguenay, affluent du Saint-Laurent, qui sort de la chaîne de montagnes dite des Laurentides.

Cette population ne tarda pas à se trouver resserée entre le fleuve et les Laurentides : elle dut chercher à s'étendre. Des missionnaires ayant raconté que les montagnes des Laurentides possédaient des terres d'alluvions remarquables par leur fertilité, des prêtres canadiens, l'abbé Hébert, le vicaire Caseaux, l'abbé Pilote et quelques autres s'en allèrent explorer la région du lac Saint-Jean. Ils revinrent enchantés de leur voyage et se mirent immédiatement à prêcher la colonisation dans leurs paroisses. Le curé Labelle se mit à la tête du mouvement ainsi que d'autres curés et plusieurs propriétaires. A l'entrée de chaque hiver on annonçait un voyage et l'on entraînait des jeunes gens, des familles elles-mêmes, surtout si elles étaient nombreuses. On se mettait en route avec des chevaux, des chariots et des bestiaux. L'expédition marchait sous la conduite de bûcherons, gens habitués à travailler et à vivre dans les forêts. Lorsque tous les émigrants étaient arrivés dans la région qu'ils avaient en vue, ils établissaient leur campement sur les bords d'un ruisseau, abattaient des arbres pour construire des huttes et comblaient les interstices des branches avec de la neige qui ne tardait pas à durcir et à prendre la solidité de la pierre. Les gros troncs des arbres étaient débités à l'aide de scieries provisoires et vendus aux marchands de bois ; les résidus étaient brûlés : à l'origine on vendait la cendre aux marchands de potasse, actuellement on s'en sert en guise d'engrais pour les terres défrichées. Tels étaient les procédés de l'émigration canadienne, ils n'ont pas varié et sont encore les mêmes aujourd'hui.

Après les premiers travaux de défrichement, la terre est divisée en lots formés d'après la configuration du sol et répartis entre les colons par des bureaux établis sans frais dans les villes canadiennes. Ainsi se fonde une colonie ; une église ne tarde pas à s'élever et une nouvelle paroisse existe...

Le gouvernement britannique avait, à la fin du dernier siècle, accordé de nombreuses concessions à des colons d'origine anglaise. Le Haut-Canada, par exemple, avait été divisé géométriquement suivant une méthode encore suivie aux États-Unis ; on formait des lots, dits *townships*, à l'aide de lignes suivant les méridiens et les parallèles, sans tenir compte de la topographie. L'émigration canadienne aborda la province d'Ontario en suivant les routes. Les premiers émigrants, des ouvriers à gage, des domestiques, avaient acheté des lopins de terre sur le bord des chemins ; les nouveaux venus s'emparèrent peu à peu de petits domaines, tous contigus, et finirent par séparer complètement des portions de *townships* que les arpenteurs avaient découpés sans tenir compte du sol. Plus tard, les émigrants formant des groupes créèrent des paroisses dont ils demandèrent l'incorporation. La paroisse se substitua au *township* ; les paroisses augmentèrent peu à peu, bien des Anglais vendirent leurs terres aux Canadiens ou se fondirent dans leurs groupes et, en trente et quelques années, douze à quinze comtés devinrent, d'Anglais, Canadiens.

L'émigration canadienne se porta bientôt vers la Nouvelle-Angleterre, où, malgré de sérieux obstacles, elle a constamment gagné du terrain. On compte aujourd'hui 400,000 individus passés du Canada dans huit États de l'Amérique du Nord, le Maine, la Massachusetts, le Connectitut, Rhode-Island, New-Hampshire, Vermont, New-York et la Pensylvanie.

Digitized by Google

Vers 1850, les Yankees avaient fondé des centres industriels dans cette région; on manquait d'ouvriers, les émigrants anglo-irlandais se dirigeaient surtout vers l'Ouest. Des embaucheurs se chargèrent d'attirer une population ouvrière du Canada. Les premiers venus n'étaient que des vagabonds; la population augmentant peu à peu, tout en conservant des relations avec le pays natal, il y eut bientôt une masse canadienne conservant sa nationalité. Dans chaque ville américaine, les groupes canadiens se réunirent sous le nom de *Sociétés de Saint-Jean-Baptiste*, c'est le patron du Canada. Dans chaque société il se forma un état-major composé des hommes les plus riches et les plus influents; son rôle était d'appeler des prêtres, des médecins, des avocats, des journalistes, de bâtir des églises, de fonder des écoles et des journaux. Ce mouvement ne se ralentit pas et, tandis que la population d'origine Yankee est frappée de stérilité et diminue chaque année, la population canadienne augmente et s'empare peu à peu de ces régions qui semblaient être le domaine exclusif de la race anglo-saxonne.

Telle était la situation, il y a une dizaine d'années, quand les différents groupes canadiens décidèrent la formation des *Conventions*. Chaque communauté constitua une assemblée qui prit ce nom ; à chaque convention incombait le soin d'entretenir des relations avec le Canada, d'appeler des émigrants, de fonder des centres, de répandre la langue française. En 1877 on eut l'idée de réunir une *Convention Générale* à Montréal, ce fut une fête sans exemple qui dura huit jours. Les processions, les discours, les ovations, les promenades historiques se succédaient, et on décida que des *Conventions particulières* seraient fondées dans chaque État américain.

On compte aux Etats-Unis 400.000 Canadiens français, dont 80.000 dans l'état de New-York et 150.000 dans le Massachussets.

Le Manitoba a également attiré l'attention des Canadiens. Malgré la distance (le Manitoba est éloigné de 3 à 400 lieues du Canada), ils vont former des groupes dans la solitude, au milieu des indigènes. Sur les bords de la Winnipeg, l'élément canadien absorbe peu à peu l'élément anglo-saxon.

Ce mouvement étonne beaucoup les publicistes anglais qui attribuent la prospérité du Canadien à la *modération dans ses besoins* et à son *attachement aux traditions*.

Les passions qui dominent l'homme de nos grandes cités n'existent pas chez le colon canadien, dont la force morale est tout entière employée à l'aider à supporter les privations, à vaincre dans sa lutte contre la nature. Pour triompher des éléments, il faut d'abord savoir triompher de soi-même. La paroisse canadienne tire sa vigueur de sa force morale et elle anéantit bien vite le *township* anglais qui n'est qu'une conception scientifique.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

G. D'EICHTHAL

M. Gustave d'Eichthal, mort récemment à l'âge de 82 ans (il était né à Nancy en 1804), avait surtout publié des travaux d'économie sociale, de philosophie, de linguistique et d'exégèse biblique. Mais il abordait aussi volontiers l'examen de certaines questions ethnographiques particulièrement difficiles, et c'est ainsi qu'en 1864, il donnait à la *Revue Archéologique*, l'important mémoire intitulé *Études sur les origines boudhiques de la civilisation Américaine* dont il préparait laborieusement la fin quand il a succombé. Nous citerons encore parmi ses œuvres celle qui a pour titre *Les trois grands peuples méditerranéens et le christianisme* (1865). M. Édouard Charton a dit très justement du savant ami dont il saluait la mémoire qu'il a « consacré toute sa vie à la recherche de la vérité avec le désintéressement et le dévouement le plus absolu. »

E. H.

GILLEBERT D'HERCOURT

M. Gillebert d'Hercourt, qui a succombé dans les premiers jours du mois de mai dernier, était un des membres les plus anciens et les plus zélés de la Société d'anthropologie de Paris. Il avait publié dans les *Mémoires* de cette Société des *Études anthropologiques sur soixante-seize indigènes de l'Algérie* (*Mém.*, t. III, p. 1-23, pl. I et II), qui lui avaient valu le prix Godard en 1885, et une courte *Étude céphalométrique sur dix-huit montagnards ligures* (*Mem.*, 2e série, t. I., p. 297-303).

Chargé en 1882 d'une mission scientifique en Sardaigne, M. Gillebert d'Hercourt a rapporté de cette île un excellent mémoire (*Rapport sur l'anthropologie et l'ethnologie des populations sardes*), inséré dans les *Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. XII, p. 33-105, pl. I-VI, et diverses notes imprimées dans les *Bulletins* de la Société d'anthropologie (t. V, p. 239, 311, 463, 1882 ; t. VII, p. 81, 1884).

E. H.

MAX DUNCKER

Le célèbre érudit allemand, Max Duncker, est mort à Anspach le 21 juillet dernier. Il était né à Berlin le 15 octobre 1821 et avait, de 1867 à 1875, dirigé les archives du royaume de Prusse. On sait que, parmi les œuvres qu'il a laissées, figurent en première ligne les *Origines germanicæ* publiées en 1840 et le grand ouvrage *Geschichte den Alterthums*, publié de 1852 à 1857 et qui a eu cinq éditions dont la dernière n'a été complétée qu'en 1882. E. H.

Digitized by Google

ERNEST DESJARDINS

Ernest Desjardins, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, décédé le 22 octobre dernier, à l'âge de soixante-trois ans, avait, dans sa laborieuse carrière, abordé à plusieurs reprises les études ethnographiques.

Ses relations amicales avec Angrand l'avaient, presque au début de ses études, engagé dans des recherches sur les anciens Péruviens, consignées dans une brochure intitulée : *Le Pérou avant la conquête espagnole*, publiée à Paris en 1858.

Il s'est plusieurs fois appliqué à l'étude des problèmes relatifs à l'ethnographie des anciens peuples de l'Europe occidentale. Nous citerons en particulier les chapitres qu'il a consacrés aux Ibères, aux Ligures, etc., dans son bel ouvrage intitulé : *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*. (T. II, 1878.)

E. H.

B. E. PORET DE BLOSSEVILLE

Nous avons également à annoncer la mort, dans un âge très avancé, de M. B. E. Poret, marquis de Blosseville, auteur du célèbre ouvrage intitulé : *Histoire de la Colonisation pénale et des Établissements de l'Angleterre en Australie*. C'était le marquis de Blosseville qui avait publié les *Mémoires de John Tanner*; *Trente années passées dans les déserts de l'Amérique du Nord* ainsi que les notes recueillies à bord de la *Coquille* par Jules de Blosseville, son frère, mort si malheureusement en 1825 dans les glaces du Groënland Oriental.

E. H.

P. SOLEILLET

Nous terminons ce trop long nécrologe par quelques lignes consacrées à la mémoire de l'explorateur Paul Soleillet, mort à Aden au moment où il se préparait à pénétrer de nouveau dans le Choa. Soleillet, dont les voyages en Afrique sont bien connus de tous nos lecteurs, était un des collaborateurs les plus zélés du Musée d'Ethnographie, qui lui doit d'importantes collections recueillies sur le Niger et dans le Choa. M. Gravier a récemment publié dans les *Bulletins de la Société de géographie normande* les notes, lettres et documents divers relatifs aux voyages de Soleillet en Ethiopie (Rouen, 1886, 1 vol. in-4), et se propose de donner prochainement dans le même recueil les documents sur le voyage à Ségo que lui avait confiés avant son départ le voyageur défunt.

E. H.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

CONGRÈS, EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

Frossard (Ed.). *Catalogue of the extensive archæological Collection of M. Eugène Boban, comprising Antiquities of Mexico, Guatemala, Central and South-America, Egypt, Greece, Rome and Gaul. Antique Gems, Cut and Polished Stones, Jade, Ivory, Jewelry, Boxes, Curios, etc., also Collections or Specimens, relating to Ethnography, Anthropology, Prehistoric Implements, Coins and Medals.* New-York, Leavitt, 1886, br. in-8.

Mourier (J.). *Le musée de Tiflis, d'après le catalogue en langue russe de M. Raddé.* Tiflis, Melikoff, 1885, br. in-16.

GÉNÉRALITÉS

Cheysson (E.). *La question des habitations ouvrières en France et à l'étranger.* (*Rev. d'Hygiène*, août 1886.)

Ling Roth (H.). *On the Origin of Agriculture.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Brit. and Ireland*, vol. XVI, p. 102-136, nov. 1886.)

Mailand (O.). *Beitræge zum Sonnen und Mond mythos.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien. Sitzungsbericht.* 1886, s. 3, 4.)

EUROPE

Fischer (L.-H.) *Schalensteine auf Corfu.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch in Wien. Sitzungsbericht.* 1886, s. 45-46, fig. 27-28.)

Forrer (R.). *Die Frage nach einer Horn-resp. Knochenzeit insbesonders in Bezug auf die Schwerz.* (*Ibid.* s. 37-38.)

Hœrnes (M.). *Ueber die Herkunft der gerippen Cisten in Hallstætter Culturkreis.* (Ibid., s. 47-49.)

Id. *Ueber ein merkwürdiges Fundstück aus Nassdorf bei Wien* (*Ibid.*, s. 49.)

Id. *Ueber die Vorjæhrigen Funde in Gurina.* (*Ibid.*, s. 49-50.)

Hoffmann (R.). *Præhistorische Funde aus dem Quecksilberbergbau « Avala » in Serbien.* (*Ibid.*, s. 39-40, fig. 22-26.)

Krauss (F.-S.). *Uber Sreca (Fra Saelde) im Volksglauber der Südslaven.* (*Ibid.*) Bd. XVI, s. 39, 1886.)

Nadaillac (marquis de). *Découvertes dans la grotte de Spy, province de Namur.* (*Mat. pour l'hist. de l'homme.* Oct. 1886.)

Digitized by Google

Pichler (Fr.). *Die Bein-Schmitzereien von Goldes.* (*Mitth. des Anthrop. Gesellsch. in Wien.* Bd. XVI, s. 34-39, 1886.)

Wieser (F.) und Merlin (H.). *Die Reihengræber von Igels.* (*Ibid.*, s. 1-7, taf. I.)

ASIE

Haberlandt (M.). *Ueber die Batta-Schrift.* (*Mitth. der Anthrop. Gesellsch. in Wien.* Bd. XVI, s. 7-10, 1886.

Id. *Indogermanica. Kleine Beitræge zur indogermanischen Sagen-und Culturgeschichte nach zuruchgelassenen Ideen und Notizen Julius Frh. v. Fierlinger's.* (*Ibid.*, s. 11-15.)

Hickson (Dr S.-J.). *Notes on the Sergirese.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Brit. and Ireland.* Vol. XVI, p. 136-143, 1886.)

Mourier (J.). *De Vladikawkaz à Tiflis, route militaire de Géorgie.* Tiflis, Martirossiantz, 1885, br. in-16.

Id. *Contes géorgiens du* XVIIe et du XVIIIe *siècles, d'après le texte de Tsagarelli.* Tiflis, Kanitz, 1885, br. in-8.

Id. *La Bibliothèque d'Edchmiadzine et les Manuscrits arméniens.* Tiflis, Melikoff, br. in-4. pl.

Simon (G.-E.). *La Cité chinoise.* Paris, Nouvelle Revue, 1885, 1 vol. in-12.

AFRIQUE

Faurot (Dr L.). *Voyage à Obock.* (*Revue de l'Afrique française*, 1886, p. 287 302, 343-360, carte et fig.)

Masqueray (E.). *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie.* Paris, Leroux, 1886, 1 vol. in-8.

Vernassal (A.). *L'Égypte en 1886.* (*Revue de l'Afrique française*, 1886, p. 252-266, 303-314, 387-394.)

AMÉRIQUE

Baye (J. de.). *Un rapport archéologique entre l'Ancien et le Nouveau Continent.* (*Mat. pour l'Hist. prim. et nat. de l'homme*, octobre 1886.)

Buckland (A.-W.). *On American Shell-Work and ils Affinities.* (*The Journ. of the Anthrop. Instit. of Great Britain and Ireland*, vol. XVI, p. 155-163, 1886.)

Charnay (D.). *Porte d'entrée du Palais des Nonnes à Uxmal, Yucatan.* (*La Nature*, n° 701, 9 nov. 1886, fig.)

Coudreau (H.-A.) *La France Équinoxiale*, t. I.; *Études sur les Guyanes et l'Amazonie.* Paris, Challamel, 1887, in-8.

Harrison (C.-E.). *Report of Mound Exploration near Pine Creek, Muscatine County. Iowa.* (*Proceed. of the Davenport Acad. of Nat. Sc.*, vol. IV, 1882-1884, p. 197-200.)

Hoffman (W.-S.). *Remarks on Aboriginal Art in California and Queen Charlotte's Island.* (*Ibid.*, p. 105-122, pl. III-V.)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME V DE LA *REVUE D'ETHNOGRAPHIE*

MÉMOIRES ORIGINAUX

BÂNDELIER (Ad. F.). La découverte du Nouveau-Mexique par le moine franciscain, frère Marcos, de Nice, en 1539 . . . . . 31, 117, 193
BERNARD. Observations archéologiques faites dans la province d'Alger, pendant l'hiver 1884-1885 241
FAUROT (L.). Note sur les tumuli du territoire d'Obock 492
FINSCH (O.). Notice sur les vêtements, les parures et les tatouages des Papouas des côtes sud-est de la Nouvelle-Guinée 49, 97
GRANDIDIER (A.). Des rites funéraires chez les Malgaches. 213
GUIRAL (L.). Les Batékés (Afrique occidentale) 135
HAMY (E.-T.). Decades Americanæ (suite) 167, 235
— Études ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres 333, 449, 529
HANSEN (S.). Note sur un tumulus de la vallée de Calabasso, Chili . . 433
LECLERC (M.). Les peuples de Madagascar. Origines 397
POTHIER (E.). Les tumulus de la daïa de Tilghemt. 301
ROUIRE. Note sur les dolmens de l'Enfida 441
SÉBILLOT (P.). La langue bretonne, limites et statistique. 1
— Les coquilles de mer ; étude ethnographique 499
YZERMAN. Nouvelles fouilles dans les ruines du Bôrô-Boudour, Java . 485

VARIÉTÉS

BELLAMY. Notes ethnographiques recueillies dans le Haut-Sénégal . . 81
COTTEAU (E.). Quelques notes sur Sarawak (Bornéo). 262
FERRAND (E.). Terres comestibles de Java 548
PLEYTE WZN. Pratiques et croyances relatives au *buceros* dans l'Archipel Indien 464
TAUTAIN. Le domaine géographique des Mandingues 545

Digitized by Google

REVUES ET ANALYSES

LIVRES ET BROCHURES

Avon. *Antiquités mexicaines du musée du grand séminaire de Nîmes*. 275
Bonaparte (R.). *Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée* 388
— *Récentes découvertes des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée*. . . 388
Caillet (X.). *Note sur Rapa, précédée de quelques mots sur Tahiti*. . 551
Cartailhac (E.). *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* . 376
Devic (L.-M.). *Le pays des Zendjs* 277
Engelmann (J.). et Rodet (P.). *La pratique des accouchements chez les peuples primitifs, étude d'ethnographie et d'obstétrique* 85
Gouin (A.). *Le Tonkin, notice géographique* 469
Harris (J.-S.) et Clark (W.-A.). *Montana* 387
Hoffmann (W.-J.) *Remarks on aboriginal Art in Coliforn'a and Quen Charlotte's Island* 552
Holm (G.-F.). *Beskrivelse af Ruiner i Julianehaubs Distrikt*. . . . 271
Holmes (W.-H.). *Ancient Pottery of the Mississipi Valley* 552
Jametel (M.). *Souvenirs d'un collectionneur. La Chine inconnue* . . 86
Keane (A.-H.). *Ethnology of Egyptian Sudan*. 383
Mager (H.). *Atlas colonial* 554
Mason (Otis T.). *The Guesde Collection of Antiquities in Pointe-à-Pitre, Guadeloupe* 183
Meyer (A.-B.). *Album von Philippinen-Typen* 182
Meyer (A.-B.). und Uhle (M.). *Seltene Waffen aus Afrika, Asien und Amerika* 470
Morse (E.-S). *Ancient and modern Methods of Arrow-Release*. . . 385
Opigez. *Aperçu sur la Nouvelle-Calédonie* 473
Ponel. *Note sur les M'Bochis*. 471
Powell (W.). *Wanderings in a Wild-Country, or three Years amongst the Cannibals of New Britain* 550
Racinet (A.). *L'ornement polychrome* 181
Regnault (F.) *Les dolmens de Beni-Missous* 276
Riedel (J.-G.-F.). *De Sluik-en Kroesharige Rassen tusschen Selebes en Papua*. 467
Scherzer (F.). *Tchao-Sien-Tche, mémoire sur la Corée* 472
Strebel (H.). *Alt Mexico. Archäologische Beiträge zur Culturgeschichte seiner Bewohner*. 274
Vivien de Saint-Martin. *Nouveau Dictionnaire de géographie*, t. II . . 181

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 559
Académie des Sciences. 87, 555
Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne 389, 563

Digitized by Google

EXPOSITIONS, COLLECTIONS ET MUSÉES

Un album officiel de la Nouvelle-Zélande 474
Collections de M. Mattei. 474
Exposition des collections de l'expédition danoise au Groënland oriental. 392
Exposition de la Mission de l'Ouest africain 279
Musée national à Caracas. 278
Statuettes ethnographiques du prince Demidoff 475
Le Trésor des Sultans. 90

CORRESPONDANCES

Collection d'armes et d'outils anciens provenant de Cozumel . . . 282
Exposition de M. Miklouko Maklay 479
Ek-balam et Koba. 292
Fouilles à Izamal et à Jaïna 285, 289
Fouilles dans les *mounds* d'Etowah, Géorgie 184
Inscriptions de l'Ile de Fer 280
Jougs de pierre mexicains 568
Mission scientifique au Yucatan 186
Le Musée de la Plata 294
Manuscrit Tongba. 479
Recherches à Uxmal 284

NOUVELLES

Colonie bretonne de Pontpéan 296
Congrès. 478
Découvertes au Nouveau-Mexique 188
Émigration canadienne 569
Ethnographie appliquée 93
Les étrangers à Yokohama 477
Folklore russe 476
Nouvelles fouilles de Téotihuacan 478
Les Français à l'étranger. 566
Inspection et conservation des antiquités mexicaines 92
Les Indiens des États-Unis 477
Missions scientifiques. 187
Musée national de Mexico. 188
Musée d'ethnographie à Lille 93
Les Polynésiens dans le Queensland. 478
Société d'Anthropologie de Bombay. 476
Superstitions des Beloutchis relatives aux voyages 188
Tatouages usités chez certains nègres du Niger 93
Université de Coïmbre. 477
Université de Pensylvanie 477
Voyage de M. Ten Kate dans la Guyane hollandaise 295

Digitized by Google

RÉPONSES

Cordes numératives des Quéchuas 48
Gravures sur roches aux Petites Antilles 48

NÉCROLOGIE

Angrand 39
Blosseville (de). 57
Childe (Lee) 18
Desjardins (E.). 57
Duncker (M.) 57
Eichthal (G. d'). 57
Gaussin (L.) 48
Gillebert d'Hercourt 57
Guiral (L.) 9
Le Bret (L.-E.). 18
Scherzer (F.) 189
Schlagintweit (R. von) 395
Soleillet (P.) 573
Toufflet 481

BIBLIOGRAPHIE

95, 190, 297, 396, 482, 576.

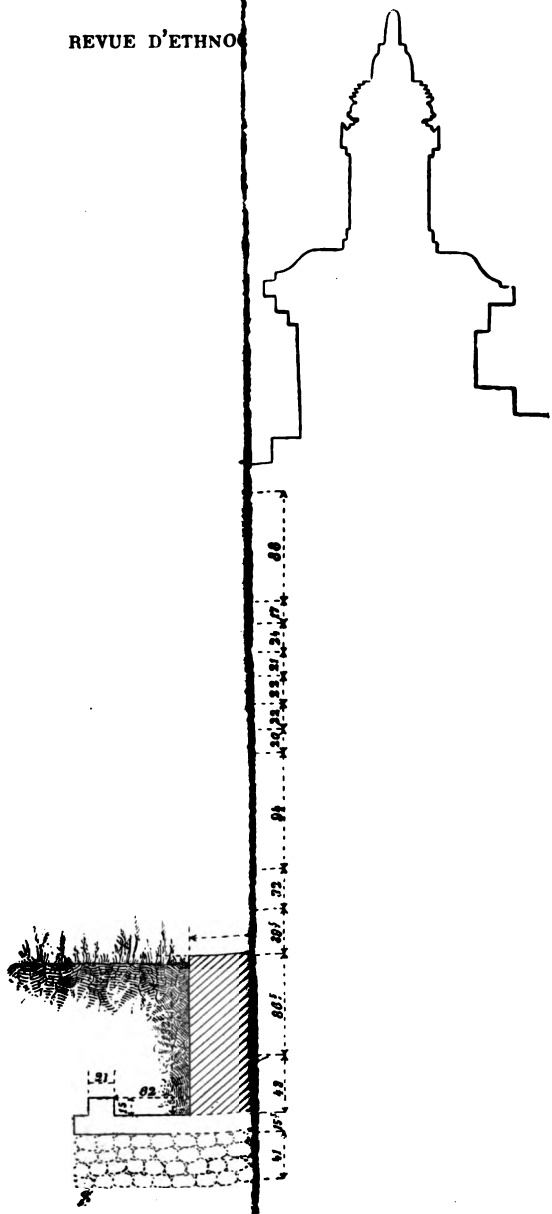
Digitized by Google

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

Bandelier (Ad.-F.) 31, 117, 193
Bellamy 81
Bernard 241
Bonaparte (R.) 295
Bosch y Abril 280
Charencey (H. de) 395
Charnay (D.) 186, 282
Cotteau (E.) 262
Delavay 479
Deniker 383, 476
Dumoutier (G.) 85
Faurot (L.) 492
Ferrand 548
Finsch (O.) 97
Grandidier (A.) 213
Guesde 480
Guiral (L.) 135
Hamy (E.-T.) 86, 93, 167, 187, 233, 271 279
333, 387, 395, 449, 469, 529, 550
Hansen (S.) 392, 433
Heger (Fr.) 49
Leclerc 397
Montano (J.) 376
Moreno (F.-J.) 294
Pleyte Wzn 464
Pothier (E.) 301
Rouire 441
Sébillot 1, 296
Strebel (H.) 568
Tautain 545
Ten Kate 278, 385, 467
Thomas (C.) 184
Yzerman 485

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES DU MUSÉE GUIME

TOME I

Recueil de Mémoires de MM. Guimet, Hignard, F. Chabas, E. N
E. Lefébure, Garcin de Tassy, P. Regnaud, C. Alwis, L. de Milloué, J. D
Eitel, Philastre, Ymaïzoumi, Tomii et Yamata. In-4, avec planches. .

TOME II

Recueil de Mémoires de Max Müller, Ymaïzoumi, P. Regnaud, L.
Csoma de Kœrœs. In-4, avec planches . . . . . .

TOME III

Le Bouddhisme au Tibet, par E. de Schlagintweit, traduit par
Milloué. In-4, avec 48 planches . . . . . .

TOME IV

Recueil de Mémoires par E. Lefébure, F. Chabas, A. Colson, P. Reg
J. Edkins, L. de Milloué. In-4, avec 12 planches. . . . . .

TOME V

Le Kandjour, recueil des livres sacrés du Tibet. Fragments traduit
Léon Feer. In-4, de 600 pages . . . . . .

TOME VI

Le Lalita Vistara (développement des jeux), contenant l'histoi
Bouddha Cakya Mouni, depuis sa naissance jusqu'à sa prédication, tradu
Sanscrit par Ph. Ed. Foucaux. 1re partie, traduction française. In-4,
planches. . . . . .

TOME VII

Recueil de Mémoires par A. Bourquin, Senathi Radja, L. de Mi
A. Locard, Coomara Swamy, J. Gerson da Cunha, P. Regnaud. In-
508 pages et 6 planches. . . . . .

TOME VIII

Le Yi King, ou Livre des changements de la dynastie des Tcheou, tr
pour la première fois du chinois en français avec les commentaires, par
F. Philastre. In-4 . . . . . .

TOME IX

Les hypogées royaux de Thèbes, par M. E. Lefébure. Le tombe
Séti Ier. Un volume in-4, avec 136 planches . . . . . .

TOME X (sous presse)

Recueil de Mémoires de MM. C. Ran, José Verissimo, S. H
A. Bastian, Tomii, S. J. Warren, P. Regnaud, J. Lieblein, Bazin, A. W
mann, L. de Milloué, V. Loret, etc.

TOMES XI et XII

Les fêtes des Chinois, annuellement célébrées à Emoui (Amoy). F
concernant la religion populaire des Chinois, par J. M. de Groot. 2 vol
in-4, avec 24 planches en héliogravure . . . . . .

Digitized by Google

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
AU CAIRE

Sous la direction de M. MASPÉRO, membre de l'Institut

Premier fascicule

U. Bouriant. Deux jours de fouilles à Tell el-Amarna.
V. Loret. Le tombeau de l'Amxent Amen-Hotep.
U. Bouriant. L'église copte du tombeau de Déga.
V. Loret. La stèle de l'Amxent Amen-Hotep.
H. Dulac. Quatre contes arabes en dialecte cairote.
V. Loret. La tombe de Kham Ha.

In-4, avec 9 planches noires et en couleur. . . . . 25 fr.

Deuxième fascicule

G. Maspero. Trois années de fouilles dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis.
U. Bouriant. Les papyrus d'Akhmim
V. Loret. Quelques documents relatifs à la littérature et à la musique populaires de la Haute-Egypte.

In-4, avec 9 pl. en couleur, 2 pl. noires, 40 pl. de musique. . 40 fr.

Troisième fascicule

U. Bouriant. Rapport au ministre de l'instruction publique sur une mission dans la Haute-Egypte (1884-1885).
P. Ravaisse. Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Makrizi (Palais des Khalifes Fatimites). Avec plans en couleur.
Ph. Virey. — Étude sur un parchemin rapporté de Thèbes. Avec une héliogravure du papyrus, en quatre planches.

Prix : 30 fr.

Quatrième fascicule (sous presse)

Pièces relatives a la fondation et a l'histoire de la mission archéologique française au Caire, pendant la première période de son existence (1880-1886).
Rapport sur le développement des momies royales de Déïr el Bahari, par M. Maspero.

Cinquième fascicule

Les hypogées royaux de Thèbes, par M. G. Lefébure.
1re division : Le tombeau de Séti Ier, publié in extenso avec la collaboration de MM. U. Bouriant et V. Loret, membres de la mission archéologique du Caire et avec le concours de M. Edouard Naville.

In-4, avec 136 planches. . . 75 fr.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND

FEB 6 1954

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03471 8802

Digitized by Google

Digitized by Google